This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 2044 010 554 483

Digitized by Google

Fr 2030.7

Harvard College
Library

VE RI TAS

FROM THE BEQUEST OF

Mary Osgood

OF MEDFORD, MASSACHUSETTS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Les Femmes
de la Renaissance

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

Louise de Savoie et François Ier, trente ans de jeunesse (1485-1515). 1 beau volume in-8° orné de trois planches en héliogravure. Paris, Perrin, 1895..... 8 fr.
10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder..... 20 fr.

Les Mille et Une nuits d'une ambassadrice de Louis XIV, 1 volume in-16. Paris, Hachette, 1896.

Histoire de Louis XII : 1re partie, Louis d'Orléans, 3 vol. in-8°. Paris, Ernest Leroux.

La Diplomatie au temps de Machiavel, 3 vol. in-8°. Paris, Ernest Leroux.

Les origines de la Révolution française au XVIe siècle. La veille de la Réforme, 1 vol. in-8°. Paris, Ernest Leroux.

Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry, 1 vol. in-8°. Paris, H. Champion.

Procédures politiques du règne de Louis XII, 1 vol. in-4°. Paris, Imprimerie nationale (*Collection des Documents inédits relatifs à l'Histoire de France*).

Œuvres de Jean de la Taille, seigneur de Bondaroy, 4 vol. in-16. Paris, Willem.

Gilles de Rais, dit Barbe-bleue (en collaboration avec M. Bossard). 1 vol. in-8°. Paris, Champion.

Étude sur la condition forestière de l'Orléanais, 1 vol. in-8°. Orléans, Herluison.

La conquête du canton du Tessin par les Suisses, 1 vol. in-8°. Torino, Bocca.

Chroniques de Louis XII par Jean d'Auton, 4 vol. in-8° (*publications de la Société de l'Histoire de France*).

Rapports du Secrétaire général de la Société d'Histoire diplomatique, années 1887-1898.

Un essai d'Exposition internationale en 1470 (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1889).

Une vieille ville Normande. Caudebec-en-Caux, 1 vol. in-8°. Paris, Champion.

Les Juifs dans les États français du Saint-Siège, 1 vol. in-8°. Paris, Champion.

L'entrevue de Savone, 1507, broch. in-8°. Paris, Leroux.

Digitized by Google

R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE

Vers le bonheur !

Les Femmes de la Renaissance

Le sentier que suit une femme bonne est bien en effet semé de fleurs, mais de fleurs qui croissent derrière ses pas et non devant eux. J. RUSKIN.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1898

Tous droits réservés

Digitized by Google

~~655~~ 7.9.5

Fr
11.2.030.7

APR 10 1899
LIBRARY.

Mary Osgood fund

Digitized by Google

Il n'est guère question que des femmes.

Qu'est-ce que veulent les femmes ? qu'ont-elles à réclamer ? On les a oubliées ici, on les a oubliées là. Il semblerait, d'après le code, qu'il n'y en a jamais eu sur terre. Le code a consacré des iniquités. L'éducation des femmes est pitoyable. Elles devraient tout savoir, et on ne leur apprend rien. Elles n'ont pas assez d'esprit, elles en ont trop. Elles devraient avoir leurs carrières à elles, leurs cercles, leur indépendance : être les égales de leurs maris, être des hommes tout en restant des femmes. Elles devraient voter, être électeurs (il paraît que cela fait partie du bonheur...). Beaucoup de personnes, en Angleterre, rêvent même de supprimer le mariage : il faut dire que, dans ce pays, comme les Anglais s'expatrient beaucoup, il ne manque pas de vieilles filles involontaires et que ce ne sont pas celles-là qui mènent le moins vivement la campagne. En somme, c'est une vraie cacophonie. Tout le monde s'en mêle. Presse, théâtre, chaire, tout retentit de ces questions. Inutile de parler des réunions publiques ou privées, des salons, des conférences. Bref, le sujet est un

Digitized by Google

peu surmené; aussi tend-il à s'obscurcir notablement, et il n'y a aucune espèce de vue d'ensemble ni de direction.

L'anarchie se traduit en particulier dans l'éducation. Comment dire à des jeunes filles ce qu'elles doivent être et ce qu'elles doivent apprendre, penser et savoir, puisqu'on ne sait pas au juste où on veut les mener? Vont-elles marquer dans la vie de la même façon que les hommes? ou bien remplir une mission égale, peut-être supérieure, mais différente ? Se marieront-elles tard, tôt, doivent-elles tout voir, tout savoir, avant le moment du mariage, ou bien est-ce un heureux privilège de jouir des choses douces de la vie, en négligeant la science du reste, et de profiter, en pleine paix, des heures divines de la jeunesse? Une fois mariées, quelle sera leur mission? Jusqu'à quel point leur sera-t-il utile d'avoir contracté la pratique des affaires du ménage? Devront-elles, hors de leur maison, exercer une influence, et laquelle? Leur influence consistera-t-elle à paraître jolies éternellement et à danser admirablement? ou bien ont-elles une influence sérieuse à exercer? Une influence intellectuelle? ou religieuse? ou morale? ou artistique? ou scientifique? Les questions se pressent dans une certaine confusion.

Cette confusion est fâcheuse, car il en résulte qu'on marche à l'aventure. L'éducation des jeunes filles en a beaucoup souffert ; elle s'est dissipée, elle a donné l'habitude de se contenter de notions superficielles, au lieu d'aborder résolument, sérieusement, et à fond, ce qu'il y a lieu de connaître. L'esprit a ses nerfs comme le corps, et il faudrait réserver son effort pour lui donner toute son énergie.

Or ce problème compliqué peut devenir beaucoup plus clair, si l'on s'en réfère à l'expérience, c'est-à-dire aux enseignements du passé... On rencontre souvent dans le monde, en matière d'histoire, et surtout d'histoire morale, un préjugé singulier : c'est un certain optimisme ou un certain pessimisme, qui porte à croire que nous

Digitized by Google

sommes les premiers hommes, ou presque, ayant paru sur le globe, que toutes les générations dont nous portons le sang dans nos veines, le cœur dans notre cœur, les traditions dans notre tête, se composaient d'êtres essentiellement dissemblables de nous, qui ont ressenti et qui ont dû ressentir sur toutes choses d'autres impressions que les nôtres. Cela n'est pas absolument exact, et même nous dépendons de nos aïeux à un point presque incroyable! Ils nous ont légué une multitude de petits liens, liens d'amour, de haine, préjugés de toute sorte, ils nous tiennent en laisse comme nous tenons en laisse nos descendants. Les générations passent si vite qu'elles ont à peine le temps de transmettre la vie en grande hâte.

Spécialement à propos de la condition des femmes, les questions qu'on agite aujourd'hui avec plus ou moins de légèreté ou de véhémence ont à peu près le même âge que le monde. A certains moments, on les a scrutées de plus près, et alors la science, la philosophie, l'expérience y ont dit leur mot.

L'époque de la Renaissance a été une des époques où ces questions se sont posées. C'était, comme la nôtre, une période de transition, qui a souvent abouti à des conclusions différentes des nôtres, mais qui nous ressemble étonnamment sous certains rapports. Par le fait des circonstances matérielles et morales, la situation des femmes subit alors une transformation presque inévitable. Jusque-là, les femmes étaient considérées comme inférieures aux hommes; on partait du point de vue pratique et utilitaire, encore en honneur dans les pays anglo-saxons : aux hommes il appartenait de tout faire, et aux femmes de rester à l'intérieur comme des objets précieux, mais fragiles.

Ce n'est pourtant pas qu'on fût éloigné d'accorder aux femmes ce que nous appelons le droit aux carrières. La loi salique n'a été inventée qu'en France, et seulement pour des motifs très particuliers; dans la haute politique, rien n'empêchait d'accepter l'aide des femmes,

Digitized by Google

fût-ce au milieu des périls les plus graves : c'est une femme, et très femme, la reine Isabeau de Bavière, qui faillit nous perdre ; Jeanne d'Arc nous sauva. Plus tard, Anne de Beaujeu, Louise de Savoie ont encore, on peut le dire, sauvé l'honneur et la puissance de la France. Du haut en bas de l'échelle sociale, il en va de même. On a vu, dans certaines villes, les femmes prendre part aux élections sur la place publique[1] ; dans bien des châteaux, la dame du lieu, en l'absence de son mari, accomplissait les corvées les plus viriles, commandait la justice, commandait les hommes d'armes ; Christine de Pisan parle de cette mission comme d'un devoir strict, non pas comme d'un droit[2]. Dans les classes ouvrières, le travail des femmes était répandu et convenablement rémunérateur.

Mais (on s'en aperçoit déjà par l'appréciation de Christine de Pisan) personne ne voyait là pour les femmes un aboutissement direct ni naturel. La femme passait pour sujette de son mari et pour sa suppléante dans les cas de nécessité ; elle n'accomplissait pas un rôle personnel : elle n'était que l'ombre ou le prolongement d'un autre, un demi-homme ou, comme disaient les gens caustiques, un homme d'occasion, *mas occasionnatus*..., un homme manqué. Il faut avouer qu'il y a là une idée bien désobligeante pour les femmes, et même pour nous, d'autant plus qu'en pareille matière la Providence ne nous demande pas notre avis, et, hommes ou femmes, nous avons tous la certitude de rester tels jusqu'à la fin de nos jours... Dans ce système, on admet qu'en cas de nécessité absolue les femmes

[1] Mme Vincent a rappelé, dans un intéressant mémoire, que des femmes avaient siégé comme pairs de France. — [2] Le pouvoir administratif dépendant de la propriété terrienne, il était tout naturel que les femmes l'exerçassent au besoin, sauf à donner procuration pour les démonstrations officielles (V. not. K. 535, procuration de la marquise de Rothelin ; *Titres* Châteauvillain, n° 2, etc.). Les confréries de village, même composées d'hommes, élisaient quelquefois une femme pour les diriger (JJ., 230, 185).

Digitized by Google

fassent une besogne d'hommes, bien que les hommes ne puissent guère offrir la réciprocité ; s'il le faut, elles peuvent adopter un métier ou une profession, mais cela ne paraît pas désirable. Tous les pays fidèles à ces idées sont des pays utilitaires, où l'homme, incontestablement, occupe le premier rang, et où l'on n'éprouve aucun besoin de grandes envolées.

Dans les pays de race et d'esprit latins, on part d'un principe absolument inverse. Les femmes ne sont pas du tout des hommes d'occasion : comme le disait pittoresquement le bon François de Moulins à son élève François Ier, « souvenez-vous bien qu'elles sont sorties de la côte d'Adam et non de ses pieds ». Elles ne sont pas les substituts des hommes, elles ont leur mission à elles. Castiglione nous a donné, dans son fameux livre du *Cortegiano*, la formule typique : l'homme, dit-il, a pour lui la force physique et l'activité extérieure ; c'est lui qui doit tout faire, mais c'est la femme qui doit tout inspirer. Elle est le « moteur », voilà son mot. On se rappelle ce que disait, en riant, la gracieuse duchesse de Bourgogne : « J'aime bien quand ce sont les femmes qui gouvernent, parce qu'alors ce sont les hommes qui dirigent. » Eh bien ! d'après Castiglione, le monde doit donner le spectacle inverse : les hommes doivent gouverner et les femmes diriger, les hommes agir, les femmes penser ou peut-être rêver. Aux premiers, les travaux matériels, administratifs et pratiques ; aux secondes, le royaume intellectuel et idéaliste. On voit combien, envisagé sous cette forme, le rôle de la femme grandit tout à coup et de quelle importance extrême il devient dans la vie du monde ; au lieu de servir simplement à son mari de reproductrice matérielle pour sa race et de sous-ordre pour ses affaires, la femme aura, elle aussi, sa voie et sa liberté, et elle pourra d'autant mieux lever la tête, dans le ménage et dans le monde, qu'elle y représente autre chose que la chair ; elle sera l'âme, la chercheuse des nobles pensées, des pensées nécessaires au bonheur, que l'esprit pratique des hommes ne

Digitized by Google

leur permet guère de poursuivre. Il ne s'agira pas (comme le voudraient certains esthètes modernes, qui pourtant jouissent fort des chemins de fer et des télégraphes) de déclarer une guerre atroce à l'industrie, à l'atelier, aux affaires administratives ; il faut simplement laisser aux hommes ce domaine laid, utile, et sur le terre à terre d'en bas élever le frêle édifice du bonheur général, la vraie vie, une vie d'enthousiasme, de beauté, de pensée ; c'est-à-dire détendre la vie matérielle, prendre le temps de respirer, et ranimer le réalisme par un peu de dilettantisme. Voilà le rôle des femmes : comme dit l'Ecclésiaste, leur cœur est un piège et un filet, leurs mains sont des chaînes. Elles sont les reines du bonheur, elles doivent nous forcer à être heureux et à jouir du bonheur qui nous est nécessaire.

Dans ce but, elles formèrent une ligue : au nom des droits du cœur, elles accomplirent une sorte de coup d'Etat, dont nous allons raconter l'histoire. Finalement, personne ne fut plus heureux. Mais il est intéressant de savoir pourquoi.

D'abord, expliquons en quelques mots comment il se fit que, dans un pays tel que la France, les femmes aient pu prendre un rôle si important. Et ensuite nous montrerons leur vaste effort, leur recherche intense du bonheur, et nous verrons pourquoi la formule qu'elles avaient découverte n'est pas arrivée jusqu'à nous.

Digitized by Google

PRÉFACE

La France est un singulier pays. Nous sommes un peu grecs, à demi latins ou ligures, très gaulois ou très germains, et dans l'ouest, pays de *gulf-stream* intellectuel, nous sommes des rêveurs, les Celtes chantés par M. Legouvé. Tous ensemble, au Moyen Age, nous avions fait profession d'adorer les femmes ; l'auteur d'un vieux fabliau prête à la Vierge, en face d'un de nos braves chevaliers, cette question subtile et profonde : « Ta dame est-elle plus belle que moi ?... » Mais en pratique, c'est-à-dire en ménage, nous traitions les femmes comme des femelles, à coups de bâton.

Il faut bien dire aussi que, pendant tout le xve siècle, la France n'avait pas eu le loisir de philosopher : la guerre de Cent ans, la véritable agonie qui en résulta, ensuite, sous Louis XI, un régime de férule et d'impôts, régénérateur, mais très dur, puis encore la guerre civile, l'expédition d'Italie, tout cela ne nous laissa pas respirer et

Digitized by Google

pouvait excuser, dans une certaine mesure, un regain de grossièreté. C'est seulement dans les dernières années du siècle que la paix nous permit de songer à nous ; il se produisit alors comme une détente électrique d'activité, de bien-être et de bonheur. Louis XI, qui avait des droits positifs sur la France, l'avait traitée en mari énergique : Louis XII, qui l'épousa par hasard, la traita avec le culte délicat d'un amant que n'embarrasse point le prosaïsme de la vie.

Par quelle aventure, sous cette influence de paix affectueuse et de contentement individuel, les Français, jusque-là si portés, quoi qu'ils en pussent dire, à n'apprécier les femmes que par le côté physique, firent-ils un pas de plus vers le Midi et en arrivèrent-ils à penser que les femmes pouvaient nous servir de guides sociaux ? Il y eut là une singulière genèse d'idées.

Ces idées vinrent d'ailleurs.

Pendant notre convalescence, l'Italie s'était transformée. Une grande révolution morale, religieuse, scientifique, et surtout esthétique, avait mis aux prises une fois de plus les deux éternels protagonistes, les spiritualistes romains et les amis de la force matérielle, c'est-à-dire de l'Allemagne impériale.

Les hommes penchent généralement pour le parti de la force ; ils se font une idée du bonheur qui consiste à imposer aux autres leur volonté, fût-ce brutalement, ou tout au moins à endosser un

Digitized by Google

uniforme ; ils naissent massacreurs ou jockeys.

Les femmes, au contraire, ne peuvent prétendre à une action directe et efficace que par la spiritualisation de la société ; et ce n'est pas en se mettant à la discrétion des hommes, quels qu'ils soient, maris, amants, médecins, hydrothérapistes, ni en se masculinisant de façons ou de langage qu'elles conquièrent leur liberté. Elles valent au degré où elles se font valoir, et à condition d'accentuer leur caractère de femmes.

C'est ce que comprirent à merveille les Italiennes, et elles s'y prirent si bien que la crise tourna à leur profit tout naturellement, sans thèse d'aucune sorte [1]. Ni les classiques à la mode, ni Platon ne leur vinrent en aide : elles triomphèrent par elles-mêmes, souvent à leurs dépens, parce qu'elles firent leur éducation avant d'entreprendre celle des autres. On en vit beaucoup, d'instruites, de vaillantes, de noblement généreuses, qui, pendant que les hommes usaient leur activité au dehors, incarnaient fermement au logis ce superbe mot de l'Evangile : « Ne soyez pas inquiets » (la seule formule de guérison qu'on ait découverte contre la neurasthénie). On se moqua un peu d'elles, on les accusa de vouloir « porter la culotte » [2]... Pas plus que d'autres, les

[1] « L'histoire du mariage est l'histoire d'une relation dans laquelle les femmes ont graduellement triomphé des passions, des préjugés et des intérêts égoïstes des hommes : voilà l'image d'un vrai progrès. » (M. Brunetière, analysant d'après E. Westermach, *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1895, p. 145.) — [2] Une caricature italienne, d'environ 1430, représente satiriquement une lutte violente des femmes, pour porter le haut-de-chausse (reproduction

Digitized by Google

maris italiens ne se précipitèrent au-devant de leurs femmes pour les proclamer des divinités : non, ils s'habituèrent à elles peu à peu, sans presque s'en apercevoir. Il était naturel que les dégoûts, les ennuis, les cruautés de la politique ou des affaires les rejetassent de ce côté ; ce qui était plus heureux et moins prévu, c'est que, les femmes ayant pris le monopole des choses qui aident à vivre, on s'aperçut un jour qu'elles faisaient la gloire de toutes les maisons notables, et que, grâce à elles, la vie était devenue un art, une passion.

Elles débutèrent ainsi par un rayonnement tout familial ; c'est en remplissant leur maison de lumière, d'espérance et de gaieté, qu'elles commencèrent à animer aussi le monde. La science du bonheur se constitua sous une forme tout à fait pratique et expérimentale, comme la simple médecine, car c'est une médecine aussi, que la médecine du cœur, et plus difficile, plus délicate peut-être que la médecine du corps ! Où peut-on appliquer un thermomètre pour savoir comment l'âme est enfiévrée ? Les douleurs morales ont cela de particulier qu'elles se dissimulent, même quand il en résulte un désastre physique ; on ne les explique pas bien, et personne ne les comprend : et puis, elles se manifestent étrangement ; c'est dans l'orgueil de la vie, au moment où l'on se croit le plus fort, qu'on est faible et qu'on

dans le *Recueil de la Société internationale chalcographique*, 1886, pl. I). Les Français ont refait cette caricature au XVIe siècle (Bouchot, *Femmes de Brantôme*, p. 272).

Digitized by Google

court un danger; la paix est plus perfide que la bataille, la santé plus dangereuse que la maladie, la force plus faible que la faiblesse ; ou bien, si l'on sent le mal, on désespère de trouver le remède, qui se compose de compassion et de générosité... La médecine féminine consiste à aimer et à haïr.

Aimer, c'est-à-dire donner quelque chose tiré de soi-même; agir non pas par cette large charité mondaine, d'ailleurs très méritoire, — et souvent fort ennuyeuse,— qui a pour but de mettre son nom ou même sa personne en tête d'une œuvre, mais par cette modeste charité individuelle, qui distribue humblement, sans bruit, un peu de cœur, un peu de flamme, un peu d'élan. Ces femmes-là sont vraiment grandes dames; donner est un besoin pour elles et comme une seconde nature. Elles sont nées généreuses. Elles cherchent leur bonheur par le bonheur d'autrui, sans même se demander si cela est philosophique.

Haïr! Elles détestent et combattent résolument les facteurs de la force, dont les hommes jouissent le plus, et qui, d'après elles, produisent les pires maux : le pouvoir de l'argent, le pouvoir de la guerre.

L'égoïsme de l'argent est, à leur avis, la source même du matérialisme, contre lequel il faut lutter. Elles soutiendront de ce côté-là une bataille longue et savante, que nous suivrons dans toutes ses phases.

Quant à la guerre, c'est l'ennemi élémentaire contre lequel on se débat d'emblée. Les petites

Digitized by Google

guerres italiennes du moyen âge ne ressemblaient pas à nos vastes hécatombes, mais elles fourmillaient d'atrocités, de ripailles et de vengeances[1]; la guerre est moins cruelle, peut-être, quand on ne joue pas avec elle. Un assaut, au début de la campagne, passait presque pour une mesure de tactique et d'humanité, puisqu'il économisait, par la suite, bien des résistances : mais quelle horrible chose! et, naturellement, ce sont les femmes qui en pâtissent le plus. Elles ont beau se bousculer, parmi les flammes, aux pieds d'un ange de pierre ou d'une madone à l'éternel sourire... on voit de pauvres filles se jeter à l'eau, ou de nobles dames, sereines, chercher à sauver habilement ce qui peut se sauver, la vie de leur mari ou leur fortune. Bien des siècles avaient passé, depuis que saint Augustin offrait ses tendres consolations aux victimes des barbares; il aurait pu les formuler encore, lorsque les Français prirent Padoue ou les Allemands Rome, ou même à ce modeste assaut de Rivolta, en 1509, où un capitaine italien mangea le cœur d'un de ses ennemis politiques, éventra la femme de cet homme et fit de son cadavre une mangeoire[2].

En dehors de ses grands éclats, la guerre n'était pas plus humaine. L'historien de Bayard n'a pas de termes pour célébrer la magnanimité de son héros, parce qu'il voulut bien, à Brescia, respecter deux jeunes filles distinguées qui l'avaient reçu, soigné et guéri de ses blessures avec un dévouement de sœurs

[1] M. Thureau-Dangin, p. 224. — [2] *Heptaméron*, Nouvelle 51.

Digitized by Google

de charité[1] ! Et, même en temps de paix, les habitudes militaires devenaient tellement[2] gênantes que les gens paisibles réclamaient ardemment une guerre pour s'en débarrasser[3].

Depuis des siècles, les savants, les philosophes dissertaient sur les inconvénients de la guerre ; les conciles avaient essayé d'intervenir, et la guerre florissait toujours. L'idée de la supprimer paraissait une simple utopie.

On aurait pu du moins essayer de l'endiguer, en faisant appel au concours des forces morales ; mais c'était un phénomène singulier que, plus le xve siècle italien paraissait prendre d'éclat artistique et intellectuel, plus ses forces morales semblaient décliner.

Le christianisme, trop souvent passé à l'état de mécanisme, « pullulant[4] » d'abus, chargé de pratiques, touchait médiocrement les esprits. A côté de quelques savants membres du clergé, un peu hors rang, il y avait une masse de praticiens qui ne s'inquiétaient guère de repenser à nouveau ce que d'autres avaient pensé avant eux : on ne parlait ni d'amour, ni d'espérance, mais seulement de foi : une foi que les âmes brutales voulaient abattre et que quelques âmes délicates voulaient vivifier, ce qui la mettait également en péril. Pour le peuple, il se

[1] P. 339. — [2] Voir notre livre : *la Veille de la Réforme*. — [3] Guillaume Houvet écrit avec un grand soupir de soulagement : « On annonce que le roi va en guerre contre les Vénitiens pour délivrer le royaume de France d'un tas de brigands. Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! » Voilà le remède qu'on trouvait : acclimater la guerre. Quant à François Ier personnellement, avant même de monter sur le trône, il ne cachait pas son appétit d'une expédition à Milan. (Voir *Louise de Savoie*.) — [4] Cl. Colet.

Digitized by Google

laissait encore bercer de la vieille cantilène habituelle, nonchalamment ; il restait chrétien par paresse, ainsi que beaucoup de gens du monde ; mais on pouvait se demander si, à la première secousse, il ne réclamerait pas un air plus gai, « un air de flûtes et de violons, » comme dit M. Heine ; le paradis, au lieu de l'enfer.

Quant à la science, les beaux esprits s'accordaient à reconnaître sa faillite, qui ne faisait pas de doute. On était las, las de raisonner, de lire, d'écrire, de s'inquiéter ! Tragique et épouvantée, la science ne cherchait qu'à se prosterner devant la foi[1], ou plutôt on se demandait si elle existait réellement. Un éminent professeur de Sorbonne, Tiphernus, bien vu à Rome, confesse que toute cette science, dont on fait tant d'état et d'étalage, ne lui paraît pas autre chose que le gagne-pain des professeurs, le syndicat de toutes les vanités, la franc-maçonnerie d'une foule de pédants, de critiques plus ou moins ignares, ou d'imitateurs sans vergogne, qui forment de petites sociétés hors desquelles il n'y a pas de salut. « A les en croire, s'écrie-t-il, nous ne valons pas les Anciens » : alors les lions ont perdu leur férocité, les lièvres leur pleutrerie ! car, enfin, la Providence luit pour tout le monde, et nous ne pouvons pas, nous seuls, dégénérer ! Syndicat, syndicat ! Sous prétexte de haute science, on drape ses vices, et notamment sa paresse. Or, quoi qu'on

[1] V. la description du tombeau d'Aragozzi, secrétaire de Martin V, par Michelozzo Michelozzi (vers 1428) à Montepulciano, dans M. P. Bourget, *Sensations d'Italie*, p. 86.

Digitized by Google

fasse, nous marchons ; chacun de nous se sent poussé en avant. Les pontifes de la raison, parvenus et dolents, ont beau vouloir tout confisquer et arrêter le monde au cran de leurs livres, ils ne nous persuaderont jamais que leur défaillance soit celle de la nature !...

Tiphernus mourut vers 1466. Ainsi, dès ce moment, on se moquait de la science. Elle donnait pourtant ce qu'elle devait donner : les armes à feu, la Grèce, beaucoup de choses admirables, tout sauf le bonheur, qu'elle ne s'était jamais chargée de procurer. Et c'est sur ce point-là précisément qu'éclatait le malentendu : à quoi bon la science, l'argent, le travail ou même les apparences de la joie, si une vie batailleuse, lourde, nous oppresse ? Pourquoi naître spirituel, gouverner des foules, électriser les âmes, habiter des palais, si l'on a le cœur vide ? Quand nous connaîtrions les ressorts les plus cachés de la création, quand il n'y aurait pas sous terre un filon qui ne fût exploité, ni sur terre une herbe qui ne fût fauchée, quand le genre humain constituerait un troupeau magnifique, bien nourri et même pacifique, à quoi bon encore tant d'efforts, s'il n'y a pas une joie ? Tout vit par l'amour ; au-dessus du travail, et au-dessus de la raison, le cœur se fait entendre et réclame pour la vie une récompense, un but. Nous périssons faute d'avoir quelque chose à aimer ; par pitié pour nous, nous devrions nous faire l'aumône de la vie, c'est-à-dire de l'amour. Tout est vanité, sauf cette

Digitized by Google

vanité-là, parce qu'avant notre naissance et jusqu'à notre mort, et durant toute notre existence, elle porte devant nous le flambeau de la vie.

Peut-être vaudrait-il mieux que les hommes pussent se gouverner mécaniquement et raisonnablement, du fond d'un cabinet, à coup de syllogismes. Malheureusement, ils n'aiment que ce qui leur plaît; ce sont de grands enfants gourmands, sévères et inertes quand on leur parle de la raison, mais qui, avec enthousiasme, se font tuer pour une chimère. Il est donc indispensable de bien choisir les chimères et de bien les placer.

L'éternelle chimère, c'est l'amour.

Mais qu'est-ce que l'amour ? Voilà la vraie question. Si c'est une fleur à la Pétrarque, nous l'écrasons sous nos bottes garnies d'acier; si c'est une sensation grossière, il nous écrase et nous devons précisément réagir contre lui. Il faut donc arriver à un fait nouveau : à un amour qui ne soit ni un objet de luxe, ni un objet de sensualité, qui relève directement du culte du Beau.

Il faut découvrir une nouvelle sensibilité, haute, forte, féconde, intellectuelle, presque sacerdotale, qui serve de lien aux intelligences dans la commune recherche d'un but élevé. Cette subtile énigme nous paraissait fort décourageante et peut-être oiseuse, mais on en comprenait bien l'importance en Italie, la terre classique des quintessences d'amour, où,

Digitized by Google

aujourd'hui encore, on devient député ou sénateur en parlant d'amour plutôt que de betteraves.

La science de la sensibilité est lettre close pour la plupart des hommes ; ils se croient toujours trop forts ! ils marchent droitement, parallèlement les uns aux autres ; le dévouement militaire est leur vertu ; les femmes seules peuvent servir de lien, tout amollir et tout parer, passer le vernis de gloire, de désintéressement, sur les choses qui en manquent. C'est pourquoi, en dehors de leur mission domestique, on peut dire qu'elles ont à jouer un rôle social de première importance ; plus les hommes deviennent sensibles à leur action sociale, plus ils se civilisent.

Or, précisément, à l'époque où la France se décida à s'ébranler, les Italiennes étaient arrivées depuis longtemps à montrer ce qu'on pouvait attendre des femmes sous ce rapport. Souvent elles affichaient des sentiments qu'on peut taxer de hardis ou de naïfs, des sentiments primitifs, à la Botticelli ou à la Pérugin, pleins de verdeur ; il y avait évidemment beaucoup de femmes de cœur frais et jeune, qui opposaient à la naïveté de la force brutale cette belle espèce de naïveté, cette adorable confiance dans les choses de la vie que donne aux âmes tout à fait nettes le culte du beau. Elles sont aux femmes du XVIIIe siècle ce que Memling est à Watteau. Pour bien comprendre leur état d'âme, il faudrait faire comme elles : résoudre le problème du féminisme dans le sens féminin ;

Digitized by Google

être femmes, et plus que femmes, archi-femmes.

Rien qu'à remplir leur fonction naturelle, de présider aux choses agréables, elles avaient déjà un assez vaste ministère, dans un pays où l'art et le goût tenaient une si grande place. Mais elles allaient plus loin. Elles enseignaient la force morale par le beau ; elles pensaient relever les hommes, plonger dans leur vie comme des rédemptrices. Certains critiques disent que l'intervention des femmes prouve toujours notre décadence, et que, quand elles nous sauvent, c'est que nous avons besoin d'être sauvés. Malheureusement, nous en avons toujours besoin. Certes, les femmes représentent la Croix-Rouge de la société ; nous, blindés et cuirassés, nous avons le devoir de ne pas sentir le mal, ou même d'y trouver un certain bonheur, et de rester froids comme la lame d'une épée ; elles, elles n'ont pas le droit de n'être pas blessées de ce qu'il y a parmi nous de pitoyable et de honteux. Elles préféreraient, dites-vous, rester tranquillement dans l'enceinte de leur parc, à cueillir des fleurs ; certes oui, elles n'agissent que par devoir, parce qu'elles ne veulent plus servir d'enjeu aux batailles, parce qu'il n'y a pas une misère, pas une injustice, pas une ignominie dont une femme de cœur ne doive se sentir responsable. En remplissant cette mission, elles ne nous abaissent pas : au contraire ; il n'y a pas, pour nous, d'ambition plus élevée que de désirer la paix, ni d'acte moins dégradant que de nous incliner avec respect devant ce que le monde a

Digitized by Google

de plus noble, la faiblesse et le sentiment. C'est la conviction de tous les fils de la Renaissance et de ses arrière-petits-fils (même les derniers et les plus sceptiques, comme M. Mérimée) que le sentiment a des clartés plus hautes que la raison, et que certaines intuitions du cœur nous découvrent, comme jadis à Socrate, des horizons fermés à nos yeux ou à notre analyse, un avant-goût du divin. Las de tourner dans le cercle, étroit et vain, du raisonnement, ces hommes, sceptiques malgré eux, en arrivent à se confier au sentiment, à l'espérance, à l'amour ; ils s'en remettent aux femmes qui ont les yeux du cœur [1]. Ils trouvent à cela un certain bonheur, et en tout cas le secret de la force. Sans doute, les gens du xve siècle n'attachaient pas à l'idée de nombre l'importance philosophique qu'on lui a donnée depuis lors ; on admettait qu'au nom des droits de l'intelligence un général commandât toute une armée, un professeur ses élèves, un maître ses ouvriers ; trois voleurs réunis contre un honnête homme, quoiqu'en majorité, ne paraissaient pas avoir le droit pour eux ; mais il n'en est pas moins vrai que l'isolement intellectuel a toujours créé une situation pénible : « Le vulgaire peut me juger à sa façon et me prendre pour qui il voudra, s'écrie avec beaucoup de feu Tiphernus, ce professeur dont nous avons déjà parlé ; que d'autres plaisent à la multitude ! je mets ma fierté, moi, à plaire à deux ou

[1] Billon, p. 145.

Digitized by Google

trois personnes. » Tous les subtils qui tiennent ce beau langage relèvent fatalement de la femme[1]; car enfin l'approbation de deux ou trois hommes, même d'esprit, ne les mènerait pas loin, tandis qu'avec l'enthousiasme de deux ou trois femmes on peut, à la rigueur, se satisfaire. Et ainsi s'accomplit l'acte de la civilisation; on remplace la vulgarité, fût-ce celle du bon sens, par l'apprêt des choses parfaites, les femmes ayant horreur de la force, de la loi du nombre, de la grossièreté banale.

Telle est l'atmosphère absolument nouvelle et un peu surchauffée, où l'influence des femmes se développe et fleurit. La révolution était profonde : jusqu'alors, le système du monde avait porté entièrement sur les principes de bien ou de vrai, dont on tirait une morale pratique et utilitaire : on se défiait extrêmement de l'idée du beau, et, loin de la croire purificatrice, beaucoup de gens n'y voyaient qu'un motif d'affaiblissement moral. On avait prêché la religion terrible et le formalisme des pratiques : il semblait qu'il n'y eût aucun milieu pour la vie, entre les virginaux enseignements d'un catéchisme actuel de Persévérance ou les derniers degrés du vice. Et voici que maintenant les générations nouvelles ne voulaient plus considérer le bonheur terrestre comme une chimère, ni l'amour prêché par l'Evangile comme un leurre, et se flattaient de

[1] Voir aussi les élégies, distillantes de miel antique, adressées à une jeune fille blonde et chaste, par Octavio de Viterbe, dit Cléophile.

Digitized by Google

trouver un moyen de bâtir la vie sur la liberté... Un mysticisme, fait de neige et de brouillard, avait célébré l'anéantissement, le scepticisme terrestre, la volupté de la souffrance, ou tout au moins la recherche du bonheur par la résignation, et il avait eu pour effet d'élever à une perfection éthérée une toute petite élite, et de déchaîner sauvagement, sans frein, la masse du monde ; le pendule moral avait oscillé violemment de l'éther à la boue, de la boue à l'éther : M. Huysmans nous a décrit cet état d'instabilité.

Et, au contraire, on voulait se trouver désormais sous un ciel calme et rayonnant ; il s'agissait de prendre les dons de Dieu pour ce qu'ils étaient, sans nier ni le corps ni l'âme, et de tout idéaliser. On se bornait à affirmer la primauté de l'âme; il semblait que la science du bonheur devait consister à s'abstraire des personnalités matérielles et à remonter aux idées. Dès lors, c'est bien aux femmes qu'il appartient de gouverner le monde supérieur, le royaume du sentiment. Elles endormiront les appétits, elles prendront les hommes d'âme pesante, que le labeur matériel retient à ras terre ; elles trieront les délicats, les âmes légères, pour en former une aristocratie intellectuelle ; quant aux autres, elles les tiendront un peu au-dessus d'eux-mêmes.

Les délicats se reconnaissent à la soif d'idéal. Au premier abord, on pourrait croire qu'on les rencontrera surtout parmi les hommes du monde, ou

Digitized by Google

tout au moins parmi les hommes de loisir : ceux-là ont la bonne fortune de se scruter, la possibilité de s'écouter, la facilité des impressions ; ils ne sont point déformés par le labeur quotidien, ils se sont retrempés dans les grands spectacles ; la Méditerranée, délicieuse et enjoleuse, les a bercés sur son flot caressant et a pu déjà accomplir à leur égard la moitié de la tâche, en réfléchissant le ciel dans son sourire féminin... Mais non ; faute de discipline, les oisifs penchent vers le sensualisme. Par conséquent, les femmes s'adresseront surtout aux hommes qui savent travailler.

Et leur programme sera celui-ci : Elles s'interposeront entre ciel et terre, presque comme des anges ; elles nous aimeront, et nous les aimerons ; elles transposeront légèrement la gamme de la vie, de manière à en faire une œuvre d'art. Elles effaceront deux des trois forces aveugles qui nous gouvernent, la Mort, la Fortune et l'Amour[1]. Si elles n'empêchent pas toutes les défaillances ou les faiblesses, elles les réconforteront par un puissant élixir, emprunté à un Dieu philosophique, comme les médecins qui guérissent par les contraires[2]. Tant de ressorts crient et se cassent faute d'une goutte d'huile ! elles verseront cette goutte. Tant de nobles

[1] Pierre Michault, dans la *Danse aux Aveugles*, voit en songe tout le genre humain qui danse devant Cupidon, la Fortune ou la Mort. « La Mort, la Fortune et l'Amour sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde. » (Voltaire, cité par Sainte-Beuve, *Tableau... de la poésie française au* XVI*e siècle*, édition 1843, p. 19. Voltaire a écrit *Plutus, la Fortune et l'Amour*.) — [2] *Le Jeu des eschez moralisé*, p. 91.

Digitized by Google

choses manquent de la sève de vie ! elles mettront cette sève, cette vie, cette âme. La sève d'amour fait fleurir les épines !

« Si l'amour fault, la foy n'est plus chérie;
Si foy périt, l'amour s'en va périe.
Pour ce, les ay en devise liez :
Amour et foy[1]. »

Et par là, il s'agit d'arriver à la transformation, ou du moins à l'amélioration du monde. Les hommes ne sont peut-être pas aussi revêches et brutaux qu'ils l'affirment : à les en croire, ils se satisferaient fort bien d'accomplir le voyage de la vie en dormant et en mangeant, portières fermées. Il ne faut pas les croire. Ils se sont renfermés dans un rude atelier : ouvrez les fenêtres, faites entrer largement le soleil[2], la chaleur, la lumière, les effluves de la vie[3]. L'ancien système de la morale à verrous, on n'en a que trop vu les effets : le dégoût du vice, le noble orgueil de la vertu et de l'intelligence esthétique sont des forces aussi ; et, seules, de la demeure terrible, elles peuvent faire une demeure vraiment sacrée, ouverte, libre, chère à nos cœurs, le monument de la piété humaine et du bonheur.

Ainsi, en résumé, on arrivait à cette conclusion que les femmes peuvent se transformer et devenir

[1] Clément Marot, sur la devise de Madame de Lorraine, *Amour et Foy*, édition d'Héricault, p. 204. — [2] Castiglione, p. 556. — [3] Pontanus.

Digitized by Google

le premier facteur sociologique, celui du bonheur. Elles étaient jusqu'à présent la doublure de leurs maris, elles se croyaient obligées de s'intéresser aux travaux, aux idées, aux goûts d'un homme, sans autre récompense que la satisfaction du devoir accompli. Il fallait qu'elles sortissent, comme le papillon de sa chrysalide, et qu'elles devinssent des femmes pleines de charme pour diriger les choses dont les hommes croient avoir la conduite, et pour séduire, envelopper, lutter au besoin, mais sans violence ni éclat; puis, de là, elles devaient passer au degré supérieur, devenir des femmes aimées, répandre l'amour, tout rapprocher.

Grâce à ces idées, l'Italie avait pris, à la fin du xve siècle, un prodigieux élan vers le beau[1].

L'Espagne, de même, s'était élancée vers la chevalerie ; on eût dit un lever de rideau, tant la transformation fut soudaine ; les femmes, jusque-là confinées dans leur gynécée, apparurent toutes rayonnantes, comme des déesses.

La France, au contraire, se méfia profondément de ces idées nouvelles, et les repoussa longtemps, parce que c'était une mode italienne. Nous connaissions l'Italie, mais sous des couleurs très fausses ; elle mettait sa gloire à s'élever au-dessus de l'or et du sang, à vivre par les femmes, les prélats, les artistes, et nous ne la connaissions que par des

[1] Une des femmes les plus distinguées de l'Italie actuelle, Mme la comtesse Pasolini, nous assure que la grande influence que les femmes exercent encore en Italie vient de ce qu'elles sont beaucoup plus rapprochées que les hommes des idées du xve siècle.

Digitized by Google

commerçants et des soldats. Ses banquiers, établis dans nos villes, les « lombards », comme on disait avec mépris, passaient aux yeux du peuple pour des hommes sans patrie, des oiseaux de proie alliés aux juifs ; nos chevaliers, encore ensorcelés des joies de leurs expéditions, ne parlaient soi-disant que d'un peuple sans armes ou de femmes sans défense. Le clergé français ajoutait à ce concert sa note très anti-romaine. Et ainsi on se figurait l'Italie assez facilement comme une caverne de plaisir ; mais d'aller y chercher le secret philosophique du bonheur, l'idée paraissait bizarre.

Au point de vue intellectuel, l'Italie se fit aussi assez mal juger chez nous par les personnages qu'elle nous députa : des professeurs plus ou moins avariés[1], exilés plus ou moins volontaires[2], beso-

[1] Pour le dire en passant, l'italianisme de la fin du siècle, qu'on considère généralement comme né de l'expédition de Charles VIII en Italie, remonte réellement à Louis XI. Nous avons eu occasion de montrer combien Louis XI était Italien d'éducation et de goûts (notre *Histoire de Louis XII*, t. I). Les Italiens affluèrent en France sous son règne. M. Henri de la Tour nous a récemment montré, dans une très intéressante notice, l'Italien Jean de Candida, attiré à la cour de France en 1482, et, en même temps que médailleur de profession, auteur, pour l'usage du jeune Charles VIII, d'une *Histoire de France*, d'ailleurs assez médiocre, que M. Couderc a fait connaître. Candida fut lié avec tous les principaux personnages de la cour; il exécuta pour Louise de Savoie la médaille de François Ier, à l'âge de dix ans. — [2] Cornelio Vitelli, qui s'intitulait Corythius pour le public, vint chez nous, en 1482 (Ginguené, pp. 146 et suiv.), par ce simple motif que le séjour de son pays lui était devenu impossible. On n'a pas beaucoup de détails sur lui, non plus que sur son collègue Girolamo Balbi, personnage altier et batailleur. Un troisième Italien, Fauste Andrelini de Forli, débarqua en 1848, sous les auspices du marquis de Mantoue. Andrelini, qui vécut à Paris fort à son aise jusqu'en 1518, année de sa mort, avait pour tout bagage les souvenirs d'une petite amourette,

Digitized by Google

gneux, âpres, prétentieux[1] et fort peu philosophes à l'égard de leurs concurrents[2] : ou bien tous ceux qui carillonnaient l'honneur que nous avions eu de les battre, les Stoa, les Soardi, les Équicola, fort appliqués à faire de Louis XII un nouveau Charlemagne (dans ce temps-là, Charlemagne était encore français) ; ou encore César Borgia et son brillant cortège, que nous regardâmes irrespectueusement défiler[3]. Parce que César Borgia nous déplaisait ou parce que plusieurs d'entre nous avaient rencontré sur les grandes routes d'Italie quelques femmes de tenue facile, une idée italienne nous paraissait une idée fausse : nous nous cantonnions dans ce que Pontanus, Jules II et autres Italiens restés en Italie appelaient notre « barbarie », et, comme nous nous vantions de logique, nous ne sortîmes de cette

qu'il nous a confiés en trois livres de vers, ses « pages de jeunesse », comme on dirait aujourd'hui. Exilé, mendiant, quasi nu, mais poète, il fut, aussitôt son arrivée, choyé, adopté, idolâtré et le favori du chancelier Guillaume de Rochefort et de la fortune.

[1] Fauste Andrelin fut l'objet d'incroyables flagorneries ; Erasme, qui est un sage, se borne à l'appeler « divin », mais on ne se gênait pas pour proclamer que « lui seul avait rendu la France de famélique rassasiée, d'inculte bien cultivée, de sèche verdoyante, de barbare latine » (Giov. Cordigero), et un des plus nobles caractères du temps, Guillaume Budé, s'est laissé aller à lui dédier cette étonnante épitaphe : « Cy gît Faustus. Si les destins ne nous l'eussent donné, le Gète lui-même ne serait pas plus barbare que le Français. » Sitôt enterré, on ne le traita plus que de coquin. (Tiraboschi, VII, 400.) — [2] La polémique d'Andrelini contre Balbi surexcita violemment les esprits. Guillaume Tardif écrivit des *Anti-Balbica*, Gaguin prit très vivement parti dans sa pièce *Poesis in detractorem, Gaguinus, Fausto poete regio*, imprimée en plaquette. Andrelini se montra injurieux jusqu'à l'ignoble vis-à-vis du professeur de grec Aleandri (not. fol. 110). — [3] Une académie à l'italienne florissait cependant à Valence, chef-lieu de ses domaines français (*De Laudibus prudentie*).

Digitized by Google

répulsion que pour adopter absolument et indistinctement toutes les modes d'Italie; pour cela, il fallait que Louis XII se dévouât à mourir et François Ier à régner; c'est du moins ce que Castiglione, le docteur de la nouvelle école, a affirmé en termes formels, après l'avènement de François Ier [1]; et c'est ce qui se produisit.

Ainsi les femmes sont reines; elles passent comme des fées. « C'est peu de dire d'une femme qu'elle ne détruit pas les fleurs là où elle pose le pied, il faut qu'elle les ranime. Les campanules doivent, non s'affaisser quand elle passe, mais fleurir [2]. »

Nous ne prétendons pas que ce système soit parfait, et notre but est précisément d'en examiner avec le plus grand soin les côtés brillants et les côtés faibles; mais il est certain que, de prime abord, à côté de presque tous les hommes illustres qui fleurissent alors si nombreux, on voit se dessiner la silhouette de la femme indispensable, non pas tyran ni même directrice, mais tutrice, régente [3]..., mère plutôt, puisqu'elle les enfante à la vie supérieure, ou plutôt encore lumière, soleil, chaleur réchauffante et vivifiante, selon le mot de Schiller : « L'amour est le soleil du génie. » — « Sans les femmes, dit Castiglione, il n'y a rien

[1] P. 112. On peut voir, à Fontainebleau, la fresque, si curieuse, où François Ier, sans fausse modestie, s'est fait représenter ouvrant la porte du temple de la Civilisation. — [2] J. Ruskin. — [3] MM. Yriarte, Müntz, Burckhardt, etc.

Digitized by Google

de possible, ni courage militaire, ni art, ni poésie, ni musique, ni philosophie, ni même religion ; on ne voit vraiment Dieu que par elles. » Cette observation n'était pas nouvelle, Salomon l'avait déjà faite ; mais il faut croire qu'il y avait des conclusions nouvelles à en tirer, puisqu'on espérait y trouver la réponse à cette irritante question du bonheur qui se pose vainement depuis le commencement du monde.

Pour bien comprendre comment les femmes se transformèrent, il faut, à leur exemple, se rendre l'esprit libre. Elles eurent ce courage ! elles regardèrent la vie en face, d'un œil de femme, il est vrai, fin, subtil et compliqué ; elles regardèrent, et souvent elles ne comprirent pas très bien leurs propres impressions, mobiles et plutôt ardentes que très définies ; souvent aussi, sous le coup de ces impressions, elles agirent en vraies femmes, avec des ruses et des réserves, se dérobant aux conséquences de leurs théories, tournant l'obstacle qu'elles poussaient à attaquer de front. Leurs œuvres et leurs pensées sont difficiles à préciser. On ne peut pas ici, comme dans une histoire ordinaire, se laisser aller à un simple enchaînement de faits ; on doit agir comme un chimiste, analyser ces éléments si divers et si compliqués, et chercher à retrouver une formule commune.

Cette formule, la voici : vivre, c'est-à-dire aimer la vie, se rendre maître de la vie sans se laisser écraser ni dominer par elle.

Digitized by Google

Cela vaut bien la peine de déchiffrer quelques cœurs de femmes, quand même ils seraient d'une écriture moins claire que les manuscrits ordinaires !...

On s'appliqua sincèrement à aimer la vie, on l'aima, on repoussa tout ce qui est négatif, ce qui l'obstrue, l'accable ou la paralyse, la mort! Au lieu de céder au scepticisme des choses, on voulut porter l'amour jusqu'au degré stoïque, soulever les poids les plus lourds, regarder la consolante étoile qui nous parle de l'amour éternel.

Chaque femme va commencer par se racheter elle-même... Elle est d'abord livrée à l'existence, encore enfant, et presque inconsciente : tout aussitôt, d'austères devoirs, d'une nature matérielle et écrasante, s'emparent d'elle ; elle est comme broyée et laminée par des forces très rudes, l'autorité si ferme du mari, l'idée d'obéissance, les épreuves de la maternité, fécondes en joies, mais aussi en duretés et en soucis ; tandis que sa volonté est annihilée et asservie, et que son cœur souvent reste inexploré, elle assiste, avec souffrance, avec dégoût, au désastre de sa chair, cette chair devenue chair de douleur, chair de mort, pour donner naissance à la vie matérielle.

Comment, tout d'un coup, un tressaillement peut-il se produire, et de cette triste larve faire sortir l'être lumineux? Comment, de cette matière toute humaine, les femmes arrivent-elles à tirer quelque chose de divin et passent-elles de la pro-

Digitized by Google

duction physique à la production intellectuelle, voilà ce que nous devons avant tout chercher à déterminer.

Il ne faut pas s'attendre à ce que nous présentions aux lecteurs des femmes avocats, ni ingénieurs, ni professionnellement savantes et encore moins pédantes. Non, ces femmes sont tout simplement des femmes modestes, mêlées aux plus humbles devoirs de la vie courante, mais qui, tout simplement aussi, ont découvert, en dehors de la charité matérielle, la nécessité absolue d'une autre charité, la charité morale, pour les pauvretés morales et intellectuelles, pour ces indigents de bonheur, qui sont si nombreux et qui se trouvent partout, même derrière les barrières du Louvre.

Si elles accomplissent une révolution, c'est une révolution pacifique et intime. Elles ne soulèvent aucun pavé, elles n'affichent rien, elles ne lancent aucune déclaration des Droits de la femme et de la citoyenne. Bien que les lois ne leur soient généralement pas favorables, elles ne réclament aucun amendement aux lois; les mêmes magistrats que par le passé continuent sur les mêmes sièges à rendre les mêmes jugements, les politiques continuent à s'enrichir, les laboureurs à labourer, les ingénieurs à faire des ponts et à empierrer les routes, les notaires à compulser des rôles. Rien n'est changé, en apparence, dans le train matériel du monde, sauf qu'un pouvoir moral s'est institué, et que, comme les déesses du bonheur peintes par

Digitized by Google

Nattier, des femmes, faussement nonchalantes, se sont donné la garde d'une urne mystérieuse, d'où la vie semble couler toute seule, sans le secours de juges, d'ingénieurs ou de notaires, et qui n'en répand pas moins, à chaque instant, le courant essentiel de fraîcheur et de fécondité.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE PREMIER

LA VIE DE FAMILLE

CHAPITRE PREMIER

LE MARIAGE

Il y a deux manières de traiter le cœur d'une femme : avoir confiance en lui, y croire, le considérer comme un véritable élément de force et de bonheur, l'élever, le développer, puis lui donner une issue un peu haute vers l'amour, la religion, la philosophie, c'est le programme du monde nouveau ; ou bien le traiter comme un viscère fragile, turbulent, incapable de rien de bon, et le lier avec précaution, le plus tôt possible, par toute espèce de chaînes raisonnables, dont la première est le mariage, qui doit le retenir prisonnier, l'annihiler, le faire oublier, c'est l'ancien système, tout de raison.

Chose singulière : ces deux systèmes, si contraires, partent exactement d'un même principe pratique, qui, du reste, sera leur seul point de contact : c'est

Digitized by Google

qu'il ne faut pas confondre le mariage et l'amour, ni les mêler.

A part quelques personnes plus ou moins naïves ou excentriques, comme Battista Spagnuoli de Mantoue, poète et moine enfermé dans son couvent[1], qui voit le mariage en rose, ou bien l'utilitaire et paradoxal Cornélius Agrippa, qui le traite comme une conscription obligatoire, à l'allemande, sans exemptions possibles, ou à peu près, et qui s'imagine que si, au lieu de se préoccuper de convenances ou d'intérêts, les hommes recherchaient une jolie femme, ils trouveraient par la suite plus d'agrément, personne ne croit à l'utilité ni à la possibilité de l'amour dans le mariage. Le roman de Caviceo, *le Pérégrin*, est considéré comme absolument pervers, car, après une foule d'intrigues et d'aventures, il aboutit à quoi? à un mariage! en sorte que, d'après lui, le mariage devrait devenir un roman de cape et d'épée[2]!

[1] Egloga I.

[2] Voici un extrait du mariage de Pérégrin, qui en donnera l'idée :

« La estant et attendant la desirée fin, je sentz la voix d'ung ministre de Jupiter, lequel, l'ung et l'autre regardant, ainsi dist : — Pérégrin, et vous Genève, estes-vous francs et libres de toute religion secrette ou manifeste. — Nous sommes libérés, san en rien estre obligez. — *Ministre* : Estes-vous point en affinité conjoinctz. — *Pérégrin* et *Genève :* Nulle fut l'affinité, et petite l'amytié. — *Ministre :* Avez-vous point promis a autre homme ne femme par mariage ne espousailles. — *Pérégrin* et *Genève :* Non, jamais. — *Ministre :* De vostre commun consentement estes-vous disposez à celebrer le present sainct sacrement de mariage. — *Pérégrin* et *Genève :* De cueur et de foy faire le voulons. — *Ministre :* Toy, dame, le doy, et Pérégrin l'annel imposeras.

Faict le commandement, ainsi qu'il est acoustumé, nous assismes; » et une tendre conversation s'engage entre les deux fiancés.

« O clère éloquence, s'écrie Pérégrin, o heure bienheurée! o félice journée! O mon espérance au souverain guerdon adjoincte! auprès de toy, ma dame, amour, gentillesse, discrétion et prudence font leur habitation, en toy toute bonne chose reserve. Tu

Digitized by Google

D'un avis unanime, il n'y a pas d'idée plus absurde, moins pratique, plus détestable, plus immorale même que celle-là. Le mariage est une affaire, un « établissement », une raison sociale [1], une grave association matérielle d'intérêts, de rang, de convenance, consacrée par l'association matérielle des personnes. Y glisser une idée de plaisir, c'est lui retirer son cachet noble et honorable, pour le ravaler fatalement au sensualisme le moins recommandable; y mêler une suggestion physique, c'est l'abaisser ; y mêler l'amour, l'absolu, les grands enthousiasmes de cœur ou d'idées, c'est se préparer des désastres ou tout au moins des déceptions certaines : « Il y a autant de mauvais mariages parmi ceux qui résultent d'amourettes que parmi ceux qui n'ont pas été libres. » Un roman dure huit jours, la réalité dure la vie ! Aucune passion ne pourrait résister au prosaïsme, à la monotonie, au poids des épreuves matrimoniales ; et quel mariage, aussi, pourrait résister à la passion ? La liberté du cœur, les orages, les enivrements, les chocs en retour qui sont à prévoir en tout sens, cela peut-il s'amalgamer avec la paisible vie de ménage, qui doit fournir une trame très solide, très unie, très régulière ? Une certaine égalité est la règle de la passion ; il faut une parfaite union entre les deux personnes dont le cœur s'attire et qui doivent entrer de plein

es la vraye musique et l'accord de toute dissonance. En toutes pars, je te trouve intègre et parfaicte. Tu es copieuse de toute humanité et doulceur, et en ta facture le formateur du ciel a ymité ce vray exemplaire qui de toutes choses est souveraine profession. » Tous deux languissent et perdent l'âme dans ces effusions platoniciennes. Le coucher de la mariée a lieu séance tenante, dans l'intimité des deux époux, et l'auteur n'en épargne aucun détail...

Le jour déjà brillait, lorsqu'une jeune femme de chambre pénètre et allume un clair feu de sarments (f°s 189-191).

[1] Guevara.

Digitized by Google

pied l'une chez l'autre. Que deviendrait un ménage dans ces conditions, sans autorité dirigeante, sans que l'un domine l'autre ? En matière de mariage, voici le vieux principe, rigoureux, quoique tutélaire : Le mari doit toujours dominer, fût-il imbécile, fou ou débauché : la femme est née pour obéir et l'homme pour commander.

Le ménage, c'est donc la bonne miche de gros pain, pas du tout la crème d'entremets ou la bouteille de champagne... C'est la maison modeste et trapue, où l'on mange et où l'on couche ; la passion est la flèche qui perce le ciel, cette flèche que nous apercevons par-dessus nos toits enfumés et qui fait entendre, aux grands jours, un son de cloches.

Vouloir mettre la passion dans le mariage, c'est vouloir mettre une cathédrale dans sa chambre à coucher.

Le mariage doit donc rester ce qu'il est, une simple fonction naturelle de la vie physique, comme de boire et de manger : le mari, un être familial, donné par les convenances, par la naissance, par les origines sociales : il n'y a aucun motif de le choisir en dehors de cette désignation naturelle. Est-ce qu'on choisit les affections familiales ? Choisit-on son père, son frère, ses parents ? Celui-là aussi est un parent, un associé, envers lequel on a tous les devoirs possibles, sauf celui de l'amour. On lui doit de tenir sa maison, de lui donner des enfants, de soigner ses maladies et de vénérer sa liberté.

Bref, à quelque point de vue qu'on se place, le mariage exclut toute idée de caprice ; c'est même, de tous les contrats de la vie, celui qui en tolère le moins. Il a un caractère d'affaire[1] absolument incontesté et traditionnel.

[1] L. Gautier, p. 380.

Digitized by Google

En ce qui concerne les femmes, la conséquence pratique de ce principe est très simple. Elles n'ont pas à chercher un mari, mais seulement à accepter celui que le sort, c'est-à-dire la Providence, leur a destiné. Il n'y a rien de plus risible que d'entendre çà et là quelque jeune personne sans dot, ou un peu mûre, Mlle de Clermont, par exemple, faire du sentimentalisme et parler, avec soupir, du plaisir « non accoutumé » d'aimer l'homme qu'on épouse : « Ce plaisir, dit-elle en levant les yeux au ciel comme une vierge martyre, s'il brave la sagesse humaine, s'inspire de la sagesse divine ; il doit être si bon, si exquis, qu'il est certainement plus fort que le chagrin de perdre l'homme aimé, chagrin courant et vulgaire... » Là-dessus, quelque commisération qu'inspire l'infortune de Mlle de Clermont, ses amis ne peuvent se tenir de rire à gorge déployée : « Vous voulez donc dire, crient-ils, que les femmes ont plus de plaisir de coucher avec un mari que de déplaisir de le voir tuer devant leurs yeux[1]. »

L'idée qu'une jeune fille doit se laisser passivement marier est à peu près la seule sur laquelle tout le monde se trouve d'accord. On est absolument d'avis qu'en agissant autrement la jeune fille ferait presque toujours une sottise dont elle se repentirait. Si elle est jeune et candide, elle se laisserait piper, leurrer, par de simples illusions dont elle reviendra vite ; si elle a perdu un peu de sa jeunesse ou de sa candeur, c'est encore bien pis ! elle arrive alors à dire, à penser et à faire des choses ridicules, comme cette sotte Mlle de Clermont. Une fille de vingt-cinq à trente ans, saisie de la nostalgie du mariage[2], est sujette à des

[1] *Hept.*, Nouvelle 40. — [2] *Anna :* « La jeune fille appelle de tous ses vœux les douceurs de l'hyménée, et cependant avec la pre-

Digitized by Google

crises de vertige qui tiennent plus à l'amour-propre qu'à l'amour ; on peut la croire capable de vraies folies et des décisions les plus étonnantes[1]. Voilà ce que jugent les femmes sérieuses, depuis Louise de Savoie jusqu'à Anne de France, qu'elles soient d'esprit positif, de cœur éthéré ou d'imagination légèrement perverse, et tout le mécanisme de la vie va porter sur ce principe fondamental : Une jeune personne ne doit avoir « aucun choix, désir, ni souhait » personnel : « à défaut de Dieu ou de loi, l'expérience prouve aux filles la nécessité d'être sages, et de ne pas se marier à leur volonté ; » elles doivent s'en référer à leurs parents ou, à défaut de parents, à leurs amis[2].

Très souvent, les meilleurs mariages se négocient par des intermédiaires plus ou moins obligeants, parents ou amis. Les princes et princesses se marient par les soins des diplomates. Il y a même toute une honnête industrie de courtiers ou de courtières qui travaillent à conjoindre des époux moyennant finance[3].

Mais, en dernière analyse, c'est essentiellement et uniquement au père de famille qu'incombe le soin de marier sa fille.

La plupart du temps, le père aimerait beaucoup

mière ivresse amoureuse des époux commencent les malheurs du lit conjugal ; à peine la femme s'est-elle réchauffée sur le cœur de l'homme... qu'ils désirent simultanément leur séparation. — *Phyllis :* Anna, peu m'importe que tu blâmes les liens du mariage et la race acariâtre des hommes ; mon cœur est brûlant d'amour et je suis tourmentée par la soif du mariage... Je crois qu'il vaut mieux se marier sans retard : le mariage est un asile où s'abrite la pudeur. » (J. Cats, pp. 6, 7, 16.)

[1] *Hept.*, Nouvelle 21 ; Anne de France, p. 38. — [2] Aucune loi au monde n'a encore autorisé leur mariage « sans le sceu, l'adveu et le consentement de leurs pères » (Rabelais). Voir Louise de Savoie dans l'*Hept.*, Nouvelle 40. — [3] Bouchet, *les Regnars.*

Digitized by Google

mieux se débarrasser de cette mission. Dans tous les cas, il a hâte de l'accomplir : et, en se pressant, il croit agir dans l'intérêt de l'enfant; elle doit appartenir entièrement à une autre maison, puisque c'est le rôle des femmes d'appartenir à leur mari ; il est donc bon qu'elle y entre le plus tôt possible, avant de s'être fait des idées personnelles, à un âge où la maison paternelle ne lui aura pas donné encore sa marque[1].

Les fiançailles, les « mariages à futur », c'est-à-dire les mariages bénis dès l'enfance, sauf accomplissement futur, servent beaucoup dans ce sens, et plus on s'élève dans la hiérarchie sociale, plus les mariages sont hâtifs. On a vu des rois marier leurs filles deux jours après leur naissance[2], ou même avant la naissance[3], par un pacte que les jurisconsultes finissent par déclarer immoral et peu sérieux[4] ; si bien que, plus tard, au moment de la réalisation, quelques princes ou princesses ont été réduits à protester contre l'abus qu'on avait fait de leurs personnes[5]; heureusement, ces engagements ne sont pas les plus solides, et la politique suffit assez souvent à les disloquer en temps utile[6].

[1] Changy, p. 253. — [2] Jeanne de France. — [3] Traité de Lyon, 1501. — [4] Consultation de jurisconsultes flamands, sur les fiançailles de Marguerite d'Autriche (Le Glay, *Négociations...*). — [5] *Jeanne de France;* La Ferrière, pp. 105, 116 ; baron de Ruble, p. 116 (Jeanne d'Albret). — [6] La sage Anne de France, mariée à un mari beaucoup plus âgé qu'elle, avait eu dans sa vie un roman que personne n'a signalé. Elle avait aimé son premier fiancé.

« Le predit duc de Calabre, famé,
En l'espousant luy donna ung aneau,
Non de grant pris; mais si fut il amé
De par la dame et plus chier estimé
Qu'or ny argent, ne bague, ne joiau
Qu'elle garda, mieulx que plus riche et beau,
Jusque a la mort, c'est vérité patente... »

Digitized by Google

Dans les familles distinguées, les fiançailles à deux ou trois ans n'ont rien d'extraordinaire : Vittoria Colonna épousa ainsi le marquis de Pescara.

L'accomplissement a lieu ordinairement à douze ans. Les maris aiment cet âge; d'après les gourmets, quinze ans est l'âge du plus merveilleux charme physique et de la malléabilité de l'âme [1] ; Hésiode et Aristote l'avaient déjà dit. Tiraqueau, l'ami de Rabelais, se vante de son exploit, parce qu'il a épousé une fille de dix ans [2]. Les médecins français ont beau réclamer en grâce un peu de patience, et demander qu'on attende au moins jusqu'à quatorze ans [3], on hésite, car un père se trouve humilié si, pour une fille de quinze ans, il n'a pas

Le duc mourut six ans après ses fiançailles,

« Qui fust ung deul qui bien tost ne passa.
Mais grefvement poingnit et trepersa
Le noble cueur de la jeune espousée.
Par quoy, tost fust la chose disposée
Qu'aultre mari prendroit notable et bon,
Ung sien prochain, feu Pierre de Bourbon. »

Mais la princesse tenait à l'anneau des premières fiançailles, symbole du

« Loyalle amour dont estoit anoblie...
... En cest aneau que luy avoit doné
Son amy mort, voullut Pierre espouser, »

pour conserver le souvenir de celui dont Dieu, dans ses desseins insondables, avait voulu la séparer.

« Pour petit cueur, d'une jeune pucelle,
Bien garde est d'amour honneste
C'est quant jamais ne varie ou chancelle... »

La princesse fut la plus honnête femme qu'on puisse connaître; mais l'auteur insiste sur ce chaste roman « pour d'icelle aux amans souvenir » (*Poème inédit de La Vauguyon*, f°s 11 v°, 12).

[1] Guevara, lettre citée. — [2] Fr. Barbari, *De Re uxoria*, préface. — [3] Champier, *la Nef des Dames*.

Digitized by Google

preneur[1]; et à seize, on dirait une catastrophe. Champier, un des plus graves écrivains, propose que l'État se charge de pourvoir d'office les jeunes personnes à partir de seize ans, selon le système de Platon. Certains parents éprouvent une telle hâte pour se défaire de leurs filles que, d'avance, ils les remettent aux futurs maris, sur la foi d'une simple promesse de loyalisme[2]. Il arrive à Milan, chez les Sforza, qu'une mère alarmée refuse, au dernier moment, de livrer sa fille dans de pareilles conditions, et l'on finit par où on aurait pu commencer, par transiger, par convenir d'une prise de possession pour la forme. Mais ces difficultés-là sont toujours fort dangereuses ; ici, il en résulta une querelle de dot, on se brouilla ; le fiancé rompit, et prit dans la famille une autre fille de dix ans qu'il emmena, comme un maquignon qui revient d'acheter au marché une pouliche[3].

D'autres fois, dans les grandes lignées, on se marie d'avance par procuration ; certaines femmes grandissent sans même connaître leur mari.

Quoiqu'il n'y ait pas bien loin d'Urbin à Mantoue, l'agent diplomatique d'Urbin est obligé de presser son jeune maître, Francesco Maria della Rovere, déjà âgé de dix-huit ans, de venir faire une visite à Leonora Gonzaga, qu'il lui dépeint dans les termes les plus alléchants : « Si Votre Excellence voyait Mme Eleonora et la petite jument de M. le marquis, il verrait les deux plus belles choses que j'aie rencontrées : je crois qu'il n'y a pas en Italie plus de beauté et de vertu que Madame ;

[1] *Jehan de Paris*, p. 22. — [2] Alexandre de Médicis et Marguerite d'Autriche ; *Hept.*, Nouvelle 12. — [3] Correspondance publiée dans l'*Archivio st. lomb.*, 1888.

Digitized by Google

je ne crois pas qu'il y ait un roi ou un prince chrétien qui possède une jument pareille à celle de Son Excellence [1]. » La Rovère finit par s'exécuter noblement et partit, incognito, pour aller voir sa femme, une fillette de quatorze ans et demi, très gaie, gentille, instruite, élève de l'historien Sigismond Golfo [2]. Au palais de Mantoue, dans le salon du Soleil, on la lui présenta; il alla au-devant d'elle et l'embrassa très correctement; puis, sur l'observation faite tout haut par le cardinal Gonzague que cette démonstration était un peu froide, il s'avança derechef, saisit Leonora par les bras et par la tête, et lui appliqua un baiser convenable sur la bouche; ensuite, on s'assit, on se mit à causer des grandes questions du jour, notamment d'un portrait qui venait de s'achever.

Il faut descendre tout à fait dans les basses classes, et à la campagne, pour trouver des mariages réciproques : en dansant ensemble à la foire ou dans les fêtes de villages, « de bons mariages se concluent [3] ». Mais, dans le monde, les futurs sont soumis au régime des « entrevues »; Louis de La Trémoille, qui conçut le projet bizarre d'y échapper, ne trouva pas d'autre moyen que de s'introduire chez sa future femme, Gabrielle de Bourbon, sous un déguisement et un faux nom, comme dans les comédies. Il n'y a guère que vis-à-vis d'une veuve qu'on puisse se permettre un peu plus de

[1] Jean Gonzaga, au fiancé, 12 mai 1508. Luzio, p. 184. — [2] Luzio, p. 187. — [3] JJ. 231, 81 v°; 230, 159 v°.

Ainsi, comme j'ayme m'amye,
Cinq, six, sept heures et demye
L'entretiendray, voyre dix ans,
Sans avoir paour des médisants,
Et sans danger de ma personne. (Cl. Marot, *Dialogue nouveau.*)

Digitized by Google

familiarité, et encore! Bibbiena, dans une de ses dépêches diplomatiques, raconte avec beaucoup d'humour une entrevue de ce genre :

« Aujourd'hui, entrevue de M. le duc de Calabre et de la divine dame de Forli : inutile de dire si Son Excellence était tirée à quatre épingles et habillée avec toute la distinction napolitaine. Il arriva à Bagnara, au bruit des mousquets, et y entra pour dîner. C'est là qu'il a passé deux heures avec la comtesse, mais tout le monde voit bien que Feo[1] la garde pour lui. Son Excellence s'est retirée fort satisfaite; cependant la comtesse lui plaît médiocrement; il m'a dit qu'en se prenant les mains ils avaient l'air de se gratter, qu'il avait saisi des clignements d'yeux, des serrements d'épaules. En somme, nous allons repartir comme le grillon à son trou[2]... »

La scène finale se passe entre le père de la fiancée et le futur ou les parents de celui-ci. Elle ressemble extrêmement à tous les autres marchés quelconques, et, du reste, un vieil auteur nous donne à ce sujet un avertissement charmant : il engage les pères de famille à apporter autant de soin dans le choix d'un gendre que pour l'achat d'un chien[3].

Ah ! si la femme doit devenir jamais un instrument d'amour, il n'y paraît pas! Son père se livre à des calculs tout pratiques et sans fard : il a assez vécu pour comprendre l'intérêt des questions d'argent ou d'amour-propre, et il en remontrerait à son gendre. Bon pour les prédicateurs, de vanter la vertu nue et limpide[4]! L'idéal d'un père de famille qui se respecte, c'est un excellent aîné, héritier du

[1] Amant de la comtesse. — [2] 23 septembre 1494. Pasolini, III, pp. 212-217, 222. — [3] Billon, p. 85. — [4] Dolce ; Bareleta. Serm. de la Purification.

Digitized by Google

pigeonnier paternel, oisif ou tout au moins ce qu'on appelle « noble », un « gentleman », comme disent les Anglais, c'est-à-dire bien apparenté, reçu dans le monde, ayant de belles relations[1]. Le commerce n'attire pas beaucoup; on a vu tant de faillites! tant de gros commerçants se sont mis en tête de trancher, comme les Génois, du « gentilhomme marchand », et s'y sont perdus! La robe, au contraire, a beaucoup de succès, il n'y a plus que la justice pour rapporter. Le jeune homme qui attend la mort de son père pour acheter une charge de judicature, celui-là peut aller partout tête haute[2].

La décision prise, on se donne à soi-même et aux autres des motifs excellents : « Il joue très bien de la guitare, c'est un beau danseur..., un joli chanteur..., un bon écrivain..., un gentil personnage et honnête! Il a la promesse d'une charge de « grand claquebaudier » du roi : voilà un bel état de suivre la cour! il suffit d'une heure et d'un ami pour faire fortune. — C'est un sage, un silencieux, qui ne répond que par des *antihoquets* de la tête, ou des gestes d'épaule à l'italienne. — Oh! moi, tout cela m'est égal! Je suis gentilhomme, moi : vivent les gentilshommes! Ça coûte, tudieu, tant pis! Ne suis-je pas gentilhomme comme le roi? Je ne mène pas son train, c'est vrai, mais enfin je chasse quand je veux, je vais, je viens, je tracasse, je frappe, je *huie*, je *renye*, je suis maître ; et si j'ai cent vilains sous moi, mettons deux cents, il ne faut pas qu'ils bougent, mais, par exemple, je les défends... — Ta, ta, ta! du pain et moins de velours! Ma fille épouser un gentilhomme, et puis ensuite s'en aller à pied, toute crottée, solliciter des

[1] Champier. — [2] Billon.

Digitized by Google

conseillers pour un coin de chanvrière ou une affaire de trois sous ! Fi, fi[1] !... » et ainsi de suite, indéfiniment, mais toujours sur le même thème de l'utilitarisme le plus pur. La fille s'est déjà éprise d'un bel officier; n'importe, on lui fera épouser un « grand voyer » de Paris, surtout du service des domaines, parce que là il y a à « gerber ». L'autorité des pères s'exerce impitoyablement en pareille matière, et il semble qu'elle ait tous les droits. Les débats d'un procès criminel nous révèlent le machiavélisme biblique d'un gros paysan qui avait imaginé de se faire servir gratuitement pendant dix ans par le candidat à la main et à la fortune de sa fille : le terme arrive, et alors le père, vraiment peu probe, prétend imposer encore une nouvelle période de dix ans : cette fois, le futur gendre se révolte ; il a le malheur, par hasard, de tuer son futur beau-père, et c'est ce qui l'amène en justice [2].

L'égoïsme du père n'a d'égal que celui du futur. Un homme qui se marie, c'est-à-dire qui prend une femme, est un homme d'une trentaine d'années (trente ans selon Platon, trente-cinq si on préfère Aristote) ; il a eu sa jeunesse, et maintenant il en sort ; pourquoi ? Souvent, il n'en sait trop rien : parce que l'heure a sonné, pour faire comme tout le monde. Le célibat n'est pas à la mode : « Nous ne sommes plus au temps des Vestales, » dit excellemment Egnatius [3]. Et il nous revient de divers côtés qu'on ne comprend plus très bien la vocation religieuse, même chez les jeunes filles ; il faut que de malheureux prédicateurs se gendarment et se démènent pour démontrer que la virginité n'a rien de criminel et que, décemment, une femme peut préférer l'idéal d'un

[1] Billon, p. 87 v°. — [2] JJ. 233, 71 v°. — [3] Jac. Cats, p. 36.

Digitized by Google

mariage mystique à la perspective de peser le bois d'un homme ou de mesurer l'huile d'un ménage [1]. Erasme est trop courtois pour ne pas parler des anges, ou des lys de la vallée, quand il écrit à des religieuses [2], mais, à part lui, cela lui paraît terriblement démodé, et il croit aussi peu que possible aux théories virginales de saint Jérôme [3]. A plus forte raison, n'admet-on pas le célibat pour les hommes au-delà d'un certain délai. Luther le traite, très honnêtement, de fardeau intolérable, contraire à la nature et aux mœurs chrétiennes primitives : « Il est aussi impossible de se passer de femmes que de boire ou de manger [4]. » Donc on prend une femme, parce que cela fait partie des fonctions animales ; on l'épouse, parce qu'à trente ans l'heure a sonné de se créer une maison, une postérité. En réalité, on se marie, en quelque sorte, impersonnellement, plutôt pour sa famille que pour soi, et tout ce qu'on désire, c'est de compliquer le moins possible sa vie en se mariant, de pouvoir conserver ses goûts, ses habitudes, ses manies, et de n'avoir pas d'associé.

Le mauvais côté de l'affaire matrimoniale, c'est son caractère essentiellement aléatoire, qui en fait presque une loterie ; et il serait encore bien plus ridicule à un homme qu'à une femme de céder à un enthousiasme enfantin. On ne sait rien de la jeune fille qu'on épouse, ni au point de vue physique, ni au point de vue moral [5]. On suppose seulement qu'elle a des chances de ressembler à ses parents, de sorte qu'on regarde surtout la future belle-mère : voilà ce qu'on épouse [6]. Une jeune personne sans pa-

[1] Bareleta, In-f° SS. Innocentium. — [2] III, 778 et suiv. — [3] IX, c. 1186, 1188. — [4] *Propos de table*, pp. 77-92. — [5] Cardano, *Opera*, II, 238 ; Stapfer, *Rabelais*, p. 275. — [6] Palingenii.

Digitized by Google

rents qui puissent lui servir de types et de répondants perd beaucoup de valeur matrimoniale [1]. Malgré tout, il y a toujours un saut à faire dans l'inconnu, un peu comme pour la mort; c'est l'enterrement d'une première période d'existence, le premier sacrifice fait à l'idée générale de la transmission de la vie aux dépens de la vie : le stoïque, dit Cardan, se reconnaît à son mariage et à sa mort [2]. Le mieux est de se consoler d'avance, de regarder le but, de se dire que la raison, l'esprit, n'y font pas grand'chose, et que ce n'est pas par le cerveau qu'une femme a des enfants [3].

Les moralistes se sont donné beaucoup de peine pour réconforter les hommes dans ce difficile passage et leur fournir un questionnaire qui les aide à se marier. Ils assurent qu'on peut être tranquille en vérifiant simplement huit choses chez la jeune fille qu'on va épouser : physiquement, l'âge, la santé, les aptitudes maternelles, la beauté; moralement, l'esprit, l'instruction, la famille, la dot. Malheureusement, la vérification n'est pas facile.

Physiquement, d'une fiancée on ne peut vérifier que l'âge ; pour le reste, les médecins engagent à regarder la taille, à choisir en général la jeune fille la plus grande [4] ; mais qui ne voit combien cette présomption est vague et fallacieuse ! Il est vrai qu'on peut juger des agréments du visage, mais précisément les mêmes moralistes poussent beaucoup à s'en défier : ils disent qu'un homme sérieux ne bâtit point sur ce sable-là ; en ménage, les beautés apparentes ne procurent que des ennuis; d'ail-

[1] Vegii, ch. II; Garin, *Complainte*. — [2] P. 237. — [3] Bouchet, *les Triumphes*, f° 16, v°. — [4] Champier, *Nef des Dames:* P. de Lesnauderie.

Digitized by Google

leurs, on s'en dégoûte[1], et rarement une jolie femme est assez sage pour enrichir son mari[2], à moins que ce ne soit dans le commerce, où elle sert d'enseigne et de marque de fabrique[3]. Les hommes sages préfèrent la laideur, ou du moins les apparences de la laideur[4]; il n'y a que des veufs, des vieillards riches, qui se donnent, faute de mieux, le luxe d'épouser une jolie femme; pauvres gens! ils feraient mieux de penser à leurs rhumatismes, à leurs dyspepsies et aux courants d'air[5]! C'est ainsi que Mme Dixhomme, une jeune femme très fringante et bien connue dans le monde, portait le nom quasi paternel d'un vieil aigle du barreau de Paris! Qu'y faire? Ces bons vieillards n'écoutent aucun conseil et comptent toujours s'en tirer. Le monde se borne à rire et à trouver leur attitude très crâne, presque héroïque[6].

Voilà pour le côté physique. Quant aux principes moraux, il y en a un certain. L'homme qui se décide à se marier est hanté par le spectre de l'indépendance féminine : la terreur qu'il éprouve d'avance d'être obligé de sacrifier quelque chose de ses goûts ou de ses caprices s'impose à lui et domine tout autre sentiment. Aussi, en recherchant une femme jeune, il la veut de son milieu social et bien appareillée, de manière qu'elle n'ait aucun reproche à lui faire ni rien à espérer de lui, et qu'il ne lui doive rien, qu'elle n'ait aucun prétexte pour prendre les choses de haut, qu'elle se résigne tout naturellement aux bouts de table, et que cette dé-

[1] Bouchet, *Epistres*, f° 27; Guevara, *Epistres dorées*, lettre du 4 mai 1524. — [2] Gabr. Meurier, *Trésor des sentences*. — [3] *Songe creux*. — [4] *L'Heur et Malheur;* Garin; *Songe creux*, f° 48, v°; P. de Lesnauderie. — [5] Erasme, *Eloge de la folie*, p. 84. Guevara, liv. I, pp. 164, 280-281. — [6] *Hept.*, Nouvelle 25.

Digitized by Google

pression lui semble naturelle, nécessaire, de même qu'un lierre épouse avec joie les aspérités du mur où il est fixé. Les maris désirent que les femmes prennent la résignation pour de la joie et s'imaginent trouver du bonheur dans le malheur. La première condition pour arriver à ce résultat, c'est qu'elles n'aient pas à se souvenir d'un milieu plus haut, ni même plus bas.

Dans un moment d'épicurisme et d'honnêteté, vous épousez votre cuisinière, et vous croyez vous assurer des soins, une bonne table, un lit chaud ! Erreur ! Vous épousez une poissarde, elle vous traitera en poissarde, elle vous servira le vocabulaire de la halle : « Coquillart, belistre[1]... », elle trouvera toujours que vous n'en faites pas assez pour elle. Vous n'auriez pas beaucoup plus d'agrément à épouser une personne d'un peu trop haut style, qui, au moment critique, vous tiendra de beaux raisonnements, et qui, au lieu de vous servir de femme, vous parlera pour la centième fois des mariages splendides qu'elle a refusés, de la colère de ses parents, de votre pauvreté[2], et ainsi de suite.

On comprend combien toutes ces considérations, et quelques autres encore, inspirent de malaise et de fatalisme à l'homme parvenu à l'âge de la paternité officielle; aussi balance-t-il longtemps et il se décide sans illusion; il sait que, « dans le meilleur mariage, il faut, pour le moins, s'attendre à autant de peine que de plaisir[3] »; non pas qu'il prétende qu'on fasse mal de se marier, mais « il ne tient pas telle besterie à joie ni à félicité[4] ». Il demande conseil à l'un, à l'autre, et prend toujours le contrepied de ce qu'on lui dit. On lui parle d'une personne

[1] Bouchet, *les Regnars*. — [2] *Hept.*, Nouvelle 15. — [3] *Hept.* — [4] *Les XV joyes.*

Digitized by Google

riche, celle-là voudra gouverner ; pauvre, ce sera une charge; jolie, tant mieux pour autrui ; laide, c'est bien désagréable[1] ! Que lui faut-il, en somme ? une bonne gérante[2], un être solide et bien bâti[3] ; s'il consulte un expert, on le renvoie à Triboulet[4] ! Il aimerait bien mieux avoir à choisir une vache.

Il finit par se décider sous cette impression, et, plus tard si, parvenu à quelque situation éminente, il éprouve la tentation d'écrire ses mémoires, l'affaire de son mariage sera une de celles qu'il pourra détailler, pour sa justification, avec le flegme le plus parfait[5].

Il faut souvent un trait de la Providence pour emporter la décision. Ce trait se produit sous les formes les plus diverses. Le docte Tiraqueau, dont nous avons déjà parlé, s'aperçoit que les Grecs et les Romains flétrissaient le célibat : dans Valère-Maxime surtout, il relève à cet égard des textes extrêmement probants. Aussitôt, il traverse la rue et demande la jeune fille d'en face : il se trouve qu'elle s'appelait Marie Cailler, qu'elle était bien élevée et qu'elle avait des parents qui désiraient se débarrasser d'elle. Mais Tiraqueau ne veut pas laisser soupçonner qu'un homme comme lui aurait éprouvé le besoin réel de se marier, et il a dédié à son beau-père, puis à la postérité, la relation transcendante de ses motifs[6].

La Providence se manifeste assez spécialement par la volonté des parents ou sous les espèces d'un oncle à héritage qui, ne s'étant pas donné la peine

[1] *Louange des femmes.* — [2] Billon. — [3] Fr. Barbari, f° 10. — [4] Rabelais, *Comment Panurge se conseille à Pantagruel;* H. Drudonis, *Practica ; Louange des femmes.* — [5] Guichardin, *Ricordi.* — [6] Fr. Barbari, Dédicace.

Digitized by Google

de perpétuer la race, tient à ce qu'un autre se charge de ce soin.

Il est assez curieux de voir Michel-Ange dans ce rôle d'oncle-prêcheur. Pour son compte, pendant longtemps, il eut sur le mariage des idées tellement spéciales qu'il n'en usa pas. A une époque où il n'était déjà plus un enfant, on le voit se prendre d'une belle indignation contre son frère qui, pour éteindre un vieux procès très ennuyeux, songeait à épouser la fille de la partie adverse. Plus tard, il se mit en tête que le nom des Buonarrotti ne devait pas disparaître; « ce ne serait pas la fin du monde, mais tout être vivant s'ingénie à conserver son espèce. » Son neveu devait se marier par ce motif[1]. Se marier avec qui ? Non pas avec une dot, dit le vieil oncle, mais avec une fille de bonne souche : « épouser une femme bien élevée, bonne, bien portante, qui n'a pas un sou, c'est faire une bonne œuvre », et assurer la paix du foyer.

Le neveu mord assez faiblement à l'idée de bonne œuvre ; il préférerait l'idée de dot ; la dot, Michel-Ange s'en charge, pourvu qu'on lui trouve une nièce bien assimilable et réellement conjugale. Un projet s'engage, subit des fluctuations, échoue, reprend, échoue encore. L'oncle se borne à lancer le neveu, et se tient soi-disant sur la réserve (tout en mettant en campagne l'évêque d'Arezzo). Il sait qu'à Florence règne une gêne sensible parmi les gens distingués : il s'en réjouit, puisque cela doit faciliter les choses. Là-dessus, l'évêque d'Arezzo offre une jeune fille qu'il n'y a pas à épouser pour l'amour de Dieu.

Le neveu finit par s'ébranler et se fait présenter chez les Guicciardini, une des premières maisons

[1] Milanesi, p. 102, p. 162 à 300.

Digitized by Google

de Florence, riche de deux filles. Tout va si bien que le bon oncle et Guicciardini père arrivent vite à échanger des lettres excellentes. Mais voilà qu'au moment de parler affaires, le futur s'aperçoit avec stupeur que le train de la maison, qui indiquait une honnête aisance, était tout en façade. Guicciardini père, fort galant homme, se garde bien de pousser à l'éclat, et, séance tenante, il offre à son futur gendre la fille d'un de ses amis, la Ridolfi. Michel-Ange, informé de ces divers incidents, finit par s'y perdre un peu : mais la Ridolfi, la Guicciardini, peu lui importe, pourvu que c'en soit une.

Finalement, le neveu prend la Ridolfi au mois d'avril 1553; le 20 mai, il écrit à son oncle toute sa satisfaction. Michel-Ange, ravi, enchanté, plein de gratitude, expédie la dot promise, avec un cadeau de bijoux. Au mois d'avril de l'année suivante, un fils a fait son entrée dans le monde sous le nom de Michel-Ange Buonarrotti; l'année suivante, on en attend un autre, l'année d'après encore un autre. Michel-Ange, qui approuve, envoie 650 écus d'or (environ 50.000 francs). Voilà ce qui s'appelle se marier.

Mais Raphaël, qui est homme du monde et libre, n'envisage pas l'institution sous un jour aussi simple. Son oncle, un bon chanoine, ne lui parlait pas de dot; un coup de pinceau de Raphaël valait une dot. Malheureusement, le divin chantre de l'amour maternel, le délicieux interprète des femmes, pèse et soupèse l'affaire en homme raisonnable. Il ne cesse pas, dit-il, de remercier la Providence de n'avoir pas épousé les partis dont il a été question jusqu'à présent. Aujourd'hui (1514), il peut se marier brillamment, il a le choix; une cousine du cardinal *Santa Maria in Porticu*, que lui offre le cardinal..., une belle

Digitized by Google

personne, de bonne famille, avec 3.000 écus de dot..., d'autres encore. Mais « il n'est pas pressé[1] », et, en effet, c'est le mot vrai : les hommes ne sont pas très pressés ; quant à lui, il ne se maria pas.

Ainsi c'est bien avec un sentiment de devoir impersonnel et familial que le mari finit par épouser une femme également impersonnelle. Par le même motif, pour consacrer l'acte nuptial et lui donner sa valeur mondaine, on entoure le mariage d'un apparat toujours croissant. Autant le ménage va comporter des couleurs ternes et graves, autant le début est cérémonieux et éclatant.

Les calvinistes, plus tard, s'élèveront contre cette vaine parure, qu'ils appellent une bruyante mondanité, une « vilenie »... Il ne s'agit pourtant pas, évidemment, de donner le change sur le caractère réel du contrat ; mais l'esthétique la plus élémentaire commande, à ce qu'il semble, sinon d'idéaliser ce contrat, du moins de le parer[2].

Jusqu'au moment solennel, tout s'est passé entre hommes. La jeune femme apparaît ce jour-là pour la première fois de sa vie. Si elle a été élevée selon l'ancienne méthode, beaucoup de gens soupçonnaient à peine son existence. A l'inverse de son mari qui fait un pas en arrière, et qui recule de la jeunesse dans la maturité, elle naît à l'existence. Elle est là, à la porte de l'église ou sous le porche, près du mari, sans volonté, sans vœu personnel, passive, comme l'offrande faite à une race. Dans cette grande lumière, elle seule semble un peu mal à son aise, rougissante de l'exhibition, émue de ce qu'on fête et qu'elle n'ignore pas. Le prêtre descend la nef comme dans les enterrements, reçoit le *oui* des enfants, les asperge légèrement, dans l'espace, d'un

[1] Müntz, *Raphaël*, p. 440. — [2] Pontanus ; Dolce, *Dialogo ;* Daneau.

Digitized by Google

peu d'eau lustrale, les encense, et alors se forme, pour serpenter jusqu'à l'autel où va se dire la messe de *bénisson*, un long cortège bruyant, lourd, gothique, épaissi de velours, d'étoffes monumentales et de draperies mordorées ; trente, quarante, quelquefois deux ou trois cents personnes, rien que la famille ; mais, dans ces circonstances de parade et de plaisir, la famille se multiplie étonnamment. Tout en tête, sous un harnachement superbe qui représente une fortune, la petite mariée apparaît à peine ; on dirait le battant d'une cloche. Et, en effet, sous cette robe d'or, il n'y a vraiment rien, qu'une femme.

On sort, et personne ne s'écrase ; le spectacle n'attire que quelques curieux, des aveugles et des estropiés : il n'y avait pas besoin de la pesante foule sans laquelle on ne se marie pas aujourd'hui. Et le cortège continue à développer dans la ville ses oripeaux des grands jours, tirés des coffres héréditaires, avec une majesté qui donne bien l'impression d'une pompe officielle, mais qui n'indique en rien un événement d'amour ; tout montre l'acte sérieux, authentique, arithmétique, un acte pratique et réaliste, étalé pour l'honneur d'une famille.

Et c'est précisément ce qui électrise les assistants. Sous ces grands panaches et ces lourds carcans s'agite une joie frénétique et très réelle, la vieille joie familiale des grandes circonstances, tirée aussi des coffres héréditaires. Quel est l'homme, si misérable soit-il, qui ne se marie pas pompeusement[1] ? Peut-être ne connaîtra-t-il le luxe que ce jour-là, ou plutôt pendant cette période-là (car on ne se marie pas en un jour) ; les soucis font trêve ; la vie apparaît joyeuse, loyalement.

[1] Pontanus, *De Magnificentia*.

Digitized by Google

En France, à la campagne, on ne sort de table que pour s'y remettre, ou pour danser sous l'orme. L'ivresse, l'amour, les disputes, les grosses plaisanteries, les coutumes bizarres, par exemple la plaisanterie du « droit du seigneur[1] », ou bien la « soûle » traditionnelle aux garçons du pays [2], tout cela développe une gaîté tapageuse. Le marié seul en gémit, car, dans la petite bourgeoisie et dans le peuple, il convient d'inviter à sa noce le plus de monde possible. Le pauvre homme passe son temps à courir du ménétrier au rôtisseur, il se ruine en cadeaux aux amis et aux jeunes filles; il faut qu'il fasse bonne mine à chacun, qu'il reçoive, qu'il crie, qu'il *brocarde*, qu'il soit tout à tous, qu'il pense à l'un et à l'autre, sauf à lui, heureux si, à la volée, il peut manger quelque chose. Le soir, il n'a même pas le droit de se reposer; des épreuves de toute nature l'attendent; et le lendemain matin, il doit rire encore, recevoir encore des visites, se faire passer pour le plus heureux du monde. Ensuite commence le défilé des fournisseurs.

Heureusement, dit-il, « on ne se marie pas tous les jours ». Celui-là ne sera jamais partisan du divorce [3].

Dans le grand monde, Hélysenne de Crenne, la célèbre romancière, trace un tableau un peu analogue.

Le matin d'un jour ensoleillé, tout égayé du ramage des oiseaux, les garçons en cortège vont chercher le marié, les femmes la mariée ; elle arrive en robe bleue garnie de perles, un diadème de diamants sur la tête. Les ripailles, extraordi-

[1] *Arch. nat.*, JJ. 230, 66 v°; 211 v°; 233, 56 v°; 75, 159 v°; 235, 4 v°; etc. — [2] JJ. 230, 155; 234, 47 v°. — [3] *Sermon nouveau.*

Digitized by Google

nairement luxueuses, durent la journée entière ; on y mêle des concerts, des danses ; les hommes s'empressent près des dames ; quelques-uns courent une joûte ; ils invitent ironiquement le marié à y participer, et, comme il refuse, c'est un flot de plaisanteries.

Le soir, a lieu le coucher solennel.

A ce moment, en France, la fête ne fait que commencer. On dirait une maison hantée ; pas un verrou qui ferme bien, pas une fenêtre qui ne soit ensorcelée; à l'instant le plus inattendu, une avalanche de fâcheux fait irruption dans la chambre nuptiale ; les mariés sautent à bas du lit : le moindre prétexte suscite l'hilarité ; dans sa précipitation, la mariée a fait à sa chemise un léger accroc : un tribunal se forme pour juger le cas, et on devine les « gorgiasseries » qui se débitent, un peu longuement toutefois.

En Italie, le mariage est plus solennel et compliqué. Les lois durent même intervenir pour essayer d'en limiter les dépenses, ce qui n'empêcha pas certains mariages florentins de coûter un demi-million [1], sans parler des cadeaux, et de cadeaux qui comptent ! A Venise, les témoins (il y en a quelquefois quarante) ne peuvent s'en tirer à moins de 200 ducats [2] chacun. Les mariages mettent en branle le monde artistique. Les gens de lettres arrivent et infligent des épithalames, plus ou moins neufs, à la grecque, sur le thème : « Faut-il se marier [3] ? » ou du genre pédant et bourrés d'antiquité [4], pleins des noms de Lycurgue, de Platon [5] ; on exalte la famille des mariés, on les compare

[1] Müntz, *les Plateaux*, pp. 11 et suiv. — [2] Molmenti, p. 272. — [3] Brandileone. — [4] Phil. Beroalde, épithal. Bentivoglio. — [5] Le même, pour des noces milanaises.

Digitized by Google

eux-mêmes à Philippe de Macédoine, à Mithridate, à Didon[1] ; on leur offre aussi des églogues[2], des apologues[3], des tirades de vers latins[4]. Tout cela s'imprime et constitue un monument authentique. Un peintre en renom est chargé de décorer le coffre du trousseau ; il y retrace une scène biblique, ou mythologique, ou une scène de genre[5] ; autre monument, souvent charmant et toujours digne d'être conservé[6].

L'histoire nous conserve le récit d'une foule de noces, entre lesquelles nous serions embarrassé de choisir[7]. Le roi Alphonse d'Aragon, mari peu sérieux, mais prince très splendide, se maria avec un appareil inoubliable. Sur les bords de la mer, et de quelle mer ! de la mer de Naples, s'élevaient des tablées pour 30.000 personnes, avec des fontaines de vin et des tentes ruisselantes de lumière ; dans la forêt voisine, la cour chassait. Les Napolitains, enthousiasmés, prirent le soleil à témoin qu'on ne pouvait rien voir de plus beau[8].

La noce d'Eléonore de Toledo avec le duc de Florence, en 1539, a été copieusement décrite dans un

[1] Jason Mayno, épithal. Bianca Mª Sforza, Insprück, 16 mars 1493. — [2] Bat. Mantuanus, épithal. pour la fille de Frédéric d'Urbin. — [3] Discours de Plutarque sur le mariage de Pollion et Eurydice, épithal. de Louis XII (Bibl. imp. de Saint-Pétersbourg). — [4] La Varanne, épithal. de Marie d'Angleterre : épithalames par Lanterius, par Fauste Andrelin, etc. — [5] Ces *cassoni* subsistent en grand nombre. Un des plus beaux que l'on puisse citer représente l'Histoire d'Esther (galerie de Chantilly). L'auteur en possède un, qui représente Philippo-Maria Visconti devant l'Empereur. — [6] Deux jours après son mariage, Girolamo Riario envoie ainsi une corbeille qui contient surtout des parures de diamants et des robes de brocart d'or ou de velours, brodées de perles fines; une seule robe porte près de 3.000 perles; il y a aussi une bourse d'or, des ceintures brodées d'argent, etc. (Pasolini). — [7] Voir not. Barbari ch. VIII ; Intra, *Nozze...* ; Luzio, pp. 15 et suiv., etc. — [8] Pontanus, *De Magnificentia.*

Digitized by Google

livret de circonstance[1] qui contient la description des arcs de triomphe, des statues, des représentations, le texte des stances, des madrigaux, de la comédie. La musique fut imprimée à part.

On peut lire aussi les détails que nous a donnés M. Molmenti[2] sur les pompes étourdissantes de Venise ; l'annonce officielle, dans la cour du palais des doges, les longs et somptueux préparatifs des représentations de gala, les canaux en fête, les façades des palais tendues de draperies, les gondoliers en bas de soie rouge rasant les flots, la lourde domesticité en livrées d'or, les feux, les pétards, les fifres, les trompettes, les sérénades, les spectacles, les bals, les banquets à grands déploiements de vaisselle d'or et de chamarrures multicolores ; on croit rêver ; Véronèse se lasserait de peindre ces emportements de la vie.

Mais nulle part nous ne voyons la femme : c'est l'homme qui domine et qui joue le rôle. Brusquement, ce rideau tombe. La jeune fille est devenue femme, et alors quelles crudités ! quel réalisme ! même dans des milieux qui poussent habituellement la délicatesse jusqu'à la quintessence !

Quoique des détails aussi intimes paraissent échapper à l'histoire, nous pouvons, à défaut de confidences, soupçonner l'état d'âme, la chute profonde de certaines jeunes mariées, d'après les rapports très précis des ambassadeurs chargés de surveiller l'exécution des mariages princiers ; ces rapports ont trait, il est vrai, à un monde fort spécial, mais c'était le monde le plus haut et celui, précisément, qui donnait le ton. On n'imagine pas quels singuliers détails on trouve dans ces lettres.

A la charmante cour d'Urbin, peut-être la plus

[1] *Apparato et feste.* — [2] P. 271 et suiv.

Digitized by Google

exquise de toutes, la duchesse mère, le lendemain du mariage de son fils[1], se fait ouvrir la porte, dès l'aube; elle s'approche de sa belle-fille, qui, pudiquement, cherchait à se dissimuler dans le lit, et lui dit: « Eh bien, ma fille, est-ce une belle chose de dormir avec *les* (*sic*) hommes. » Voilà le compliment de la reine du platonisme: on ne niera plus que partout on n'attache au mariage un caractère de vraie prose!

Le mot « belle chose » surtout, qui signifiait si souvent l'idéal sur les lèvres de la duchesse, éclate ici avec une étrange ironie.

Ou bien quelle curieuse odyssée que celle de Bianca Sforza, titulaire d'une énorme dot, et pour ce motif devenue, par procuration, femme de l'empereur Maximilien! L'ambassadeur Brascha reçoit la difficile mission d'aller à Insprück remettre la princesse à son mari ; on arrive, personne au rendez-vous, qu'une archiduchesse... Comment sortir de ce mauvais pas?

Brascha écrit à Vienne, et, en attendant, il tâche de faire bon visage, il donne des bals...

Maximilien répond fort tranquillement, le 27 décembre, pour demander à voir l'ambassadeur.

Brascha part immédiatement, avec ce billet charmant, mais singulier :

« Très sérénissime roi, mon seigneur, je me « trouve de telles obligations envers Votre Majesté, « que je reste stupéfaite de l'amour qu'Elle me « témoigne. Je ne saurais exprimer la joie qui « m'inonde. Ne pouvant par écrit en témoigner suf- « fisamment, Messer Erasme Brascha y suppléera

[1] 27 décembre 1509, Luzio, p. 195.

Digitized by Google

« pour moi ; je prie Votre Majesté de lui accorder « créance, et je me recommande à Elle.

« Insprück, 26 décembre 1493.

« De Votre Majesté, la servante, Blanca Maria, de sa propre main. »

Brascha resta deux mois sans revenir ; il ne voulait pas revenir seul. Or l'empereur était fort occupé, il traitait à merveille l'ambassadeur, l'invitait aux fêtes, parlait croisade, vantait convenablement les Sforza, parlait même d'Insprück, et avec bienveillance ; mais tout cela ne faisait pas l'affaire du malheureux Brascha, dont on devine l'inquiétude, les efforts, la tribulation. Enfin, le cortège impérial s'ébranle ; il y a là un moment d'émotion poignante. Sans fausse honte, la pauvre Bianca quitte Insprück, où elle se morfondait depuis si longtemps ; et la réunion se produit le 9 mars à Ala. Enfin, le 10 au matin, Brascha écrit avec un bruyant soupir de satisfaction : « Enfin, grâce à Dieu ! on est arrivé à la consommation du mariage, pour la confusion de nos ennemis ! J'ai passé la soirée d'hier avec le roi et la reine, en grandes conversations, jusqu'à ce qu'enfin, après la levée de la cour, le roi et la reine décidèrent d'aller au lit... » Brascha a voulu être bien sûr, et il l'est, et il continue plusieurs soirs de suite à s'assurer. Enfin, il respire ! Ah ! ce n'était pas une sinécure que de telles missions[1] !

Mais dès qu'il s'agit de reparaître à l'extérieur, la vie s'anime tout d'un coup et reprend son charme délicieux. Que, par suite d'une circonstance ou d'une autre[2], une jeune mariée princière tra-

[1] Calvi. — [2] Pasolini, III, 556.

Digitized by Google

verse l'Italie pour rejoindre son mari, elle ne voit sur sa route que démonstrations d'allégresse, visages souriants, imaginations charmantes[1]; pour lui plaire, ce peuple aimable ne sait qu'inventer. A Milan, le poète Bellincione et Léonard de Vinci reçoivent la jeune femme de Jean Galéas dans une espèce de ciel, où des planètes animées tournaient autour d'elle et lui adressaient des compliments. Les rêves de Platon n'ont rien imaginé de plus tendre, de plus doux, que certains hommages des Italiens à une nouvelle souveraine. Le duc et la duchesse d'Urbin, en revenant chez eux, trouvent, sur le haut d'un coteau, les dames de la ville en grande toilette, et les enfants des branches d'olivier à la main; dès qu'ils paraissent, un rideau de chanteurs à cheval se découvre, escortés de nymphes vêtues à l'antique; des chiens font mine de prendre des lièvres lâchés tout exprès, les échos retentissent d'une cantate de circonstance, la déesse de l'Allégresse descend en personne du coteau et vient offrir à la duchesse ses félicitations, ses vœux[2].

Ces affectueuses réceptions, cette cordialité extérieure réchauffent, du moins, le cœur vide et marri d'une jeune femme et lui indiquent déjà où sera son salut. Oui, c'est une œuvre pieuse, salutaire, d'entourer d'idéal l'enfant farouche et craintive qu'on livre à son maître; et il faudrait être barbare pour retrancher cette joie du dehors, pour montrer dès le début, à la pauvre fille, un pot-au-feu pur et simple comme l'alpha et l'oméga de l'existence, et pour lui fermer toute vue sur ce qui éclaire le monde. Au contraire, grâce aux premiers sourires du ciel et de la terre, une femme intelligente, sensible, aborde avec force sa mission, et

[1] Pasolini, III, 54 et suiv. : Jean d'Auton. — [2] Luzio, pp. 37, 71.

Digitized by Google

pressent qu'une caresse de bonheur lui est due. Où est le mal ? Cela ne l'empêchera pas de marcher dans la voie stoïque du destin et de se prêter aux fonctions matérielles qui lui incombent. Seulement, elle ouvre les yeux, elle aperçoit l'aurore d'une vie, qui est depuis longtemps celle de son mari ; elle éclôt à son tour, elle sent son âme, elle comprend qu'elle aura droit à une jeunesse.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LA FEMME MARIÉE

« La femme est, selon moi, la pierre d'achoppement de la carrière d'un homme. Il est difficile d'aimer une femme et de rien faire de bon, et la seule façon de ne pas être réduit à l'inaction par l'amour, c'est de se marier. » Cette réflexion, que Tolstoï[1] met dans la bouche d'un de ses personnages, n'a rien de nouveau. Telle était la théorie du moyen âge : l'amour fatal ! Le nouveau marié n'avait pas d'autre préoccupation : il s'est marié pour se guérir de l'amour[2], disons mieux, pour s'en passer, pour se mettre au-dessus des femmes et en dehors : ses devoirs d'époux ne lui paraissent pas du tout une fonction cérébrale. Il n'a pas apporté de poésie en ménage, et il n'en mettra pas par la suite. Le mariage est le carrefour des matérialités.

De son côté, la jeune fille ne s'est pas attendue à autre chose. Les personnes graves qui l'ont élevée se sont appliquées à prévenir chez elle toute espèce

[1] *Anna Karénine.* — [2] *Hept.;* La Perrière, *Miroir*, pp. 64, 87 et suivantes, 75 et suiv., etc.

Digitized by Google

d'illusions et à lui montrer la vérité pure. Elle n'ignorait absolument rien de ses nouveaux devoirs ; et sur ce chapitre plus encore que sur aucun autre, on a cru indispensable de l'armer contre des ignorances ou des enthousiasmes qui pourraient se traduire par des désenchantements. Elle a considéré le mariage comme une fonction classique de la nature, et elle en a étudié les règles, au moins élémentaires, afin de pouvoir se gouverner en connaissance de cause dans une carrière qui a nécessairement son côté technique.

C'est ainsi que le médecin Champier a expressément rédigé pour la perle des jeunes personnes du monde, Suzanne de Bourbon, un petit traité fort en dehors de ce que nous appelons la littérature de jeunes filles ; et cependant il faut avouer que cet écrit, si nettement physiologique, constitue bien la meilleure défense qu'on puisse imaginer contre les entraînements saugrenus. Champier établit, avec une rigueur astronomique, les règles intimes de la vie de ménage, il prêche la sagesse, la modération, la régularité et, en regard du précepte, il place les adversaires menaçants, goutte, anémie, distension d'estomac, affaiblissement de la vue[1]. Ajoutons que les sermonneurs de ce genre s'adressent surtout aux femmes[2]. Leur prédication paraissait essentiellement nécessaire et morale.

[1] Bouchet, *les Triumphes*, f°s 17 et suiv. : Pontanus, *Amorum*, pp. 108, 58 ; Champier. — Chappuis, Platina, dans le livre qu'il a dédié au cardinal de Saint-Clément, prêchent la même doctrine, mais avec la nuance de Montaigne. Voir aussi Gazius. pp. 17 et suiv.

[2] « Y cuidez-vous avoir repos.
En mariage, mes mignons ?
Ouy dea ! » ricane R. de Collerye
(s'adressant, cette fois, aux hommes).

Digitized by Google

Puisque le mariage est une association dans le but de perpétuer une race et d'avoir des enfants, la femme doit naturellement accepter sans sourciller les conséquences du contrat, conséquences qu'il ne faut ni ravaler, ni exalter. Mais, autour d'elle, tout rappelle que c'est là une fonction sacrée et pleine de décorum[1]; des arbres généalogiques étendent leurs vastes rameaux sur les murs et, en invoquant le passé, ils posent pour l'avenir, sérieusement, presque solennellement, le grand point d'interrogation, qui nous distingue des animaux; un artiste les a illustrés de figures rationnelles, « Entendement, » « Honneur, » « Raison[2], » qui en accentuent la signification haute. « Le mariage est une religieuse liaison, et dévote; le plaisir qu'on en tire doit être sérieux et mêlé à quelque sévérité[3]. » S'attacher à « ce plaisir », en faire l'axe du monde, paraîtrait une idée misérable. Grâces au Ciel, une femme qui se respecte peut rester aussi et devenir un être moral et religieux.

Ainsi, à l'égard des choses[4], ni révolte, ni enthousiasme ; entre les deux associés, ni amour, ni haine, une bonne sympathie, un peu prud'hommesque et tout à fait pratique, telle est la voie droite. Hors de là, il n'y a qu'erreur et difficultés.

Quant à ce que vaut cette sagesse, on sait que de tout temps les avis ont été assez partagés : l'institution du mariage est la vieille cible, sur laquelle tout le monde a le droit de s'exercer, ce

[1] Barbari, *De Re uxoria*. — [2] Ms. fr. 1191. — [3] « Ce doit estre une volupté aucunement prudente et consciencieuse (Montaigne, liv. I, ch. XXIX). L'homme n'est-il pas un misérable animal qu'il ne puisse jouir de rien sans le corrompre ; à peine a-t-il en sa possession un plaisir entier et pur, qu'il doit se mettre en peine d'en retrancher ou d'en rabattre. Il faut farder le bonheur comme le malheur. » — [4] Anne de France.

Digitized by Google

qui n'empêche pas qu'après un mariage il en vient un autre, et que l'institution se perpétue imperturbablement[1]. On juge bien qu'à une époque de conversation, de libres discussions et de philosophisme presque à outrance, personne ne s'est privé de dire son mot sur les essais ou les avantages du lien conjugal, et même si bien, que, pour la première fois, on s'aperçut, alors, que les ironies portaient et qu'après tout la cible commençait à s'user[2].

Et ici s'affirme une vérité que le lecteur aura déjà vue poindre dans le croquis, impartial et minutieux, que nous avons essayé de tracer, du commencement de la vie des femmes ; c'est que la domination des hommes avait abouti à d'étranges principes d'égoïsme. On pourrait croire que, livrées en pâture comme nous venons de le dire, les femmes mariées se plaignent d'être sacrifiées, et qu'au contraire, en contractant, si je puis ainsi dire, un abonnement qui ne les gêne en rien, les maris ont ce qu'ils désirent. Pas du tout : l'humanité est ainsi faite que, lorsqu'elle est plongée dans un esclavage absolu et qu'elle ne peut rien voir au delà, elle aime cet esclavage, tandis que plus elle jouit de la liberté, plus son appétit s'exalte. Dès que nous croyons qu'un lendemain existe et qu'une amélioration quelconque peut se produire, le présent ne compte pas; pour que nous aimions le jour actuel, il faut que l'avenir se déroule dans un sombre inconnu, et c'est par ce motif sans doute que la Providence fait peser sur nous la grande énigme de la mort. Dans le mariage, il en

[1] Eustache Deschamps, *le Miroir de mariage :* Champier, *la Nef des dames:* Marc Palingenii, *Zodiacus vitæ;* L. Dolce, *Dialogo... della maritata;* Guevara, *l'Horloge;* P. de Changy ; Bouchet, *Parc de noblesse*, f° 102; Gaufrès... — [2] Cf. *Hept.*, Nouvelle 51.

Digitized by Google

est de même. Ce sont les maris qui déblatèrent. La monogamie les irrite. Il est certain que, malgré toutes les précautions possibles, elle donne presque fatalement à la femme une influence. En vertu du principe classique de diviser pour régner, la polygamie seule pourrait assurer au mari une autorité incontestée, et c'est pourquoi, au fond, elle paraît, à beaucoup d'hommes qui n'osent pas l'avouer, le luxe le plus naturel[1]. Il y a aussi des savants qui vous démontreront que dans bien des pays on a su alléger ou utiliser le lien du mariage : on en a fait régulièrement un bail au mois ou à l'année[2] ; les Babyloniens aimaient mieux prêter leur femme que leur âne[3]...

Du côté des femmes, au contraire, nous constatons une résignation qui tient en grande partie à la manière dont elles ont été mariées, suivant un code de parfait réalisme.

Elles se trouvent en présence d'un fait irréfragable, et d'ailleurs acquis. Tout est consommé, et il ne reste plus qu'à payer le tribut. Sitôt qu'elles pourront se considérer comme quittes, le problème de la liberté pourra aussi se présenter; mais naturellement ce ne sera pas sous les pesantes espèces des idées de divorce, de remariage, de polygamie, qui flottent dans l'air. Le mariage conserve aux yeux des femmes un caractère de sacrement : la thèse d'un contrat librement passé entre leurs maris et elles leur paraît difficilement acceptable, pour plusieurs motifs. D'abord, on croyait médiocrement à ce système de contrats sociaux, dont nous sommes si férus aujourd'hui. La vie ne se comprenait pas sans une forte dose de fatalité. La veille ou le jour de notre nais-

[1] Boemo Aubano, teutonico..., p. 94 [2] *Id.*, p. 372. — [3] *Id.*, p. 79.

Digitized by Google

sance, quel contrat avons-nous bien pu passer? tandis que nous avons subi des lois certaines, et que nous continuons à les subir. Dans le mariage, qui est une de ces lois, l'idée accessoire de contrat n'a rien de déraisonnable, et cependant, même là, avec toute la liberté de choix qu'on pourra imaginer, on ne trouve pas la véritable substance d'un contrat. Ce contrat n'est-il pas spécialement compliqué par des circonstances latentes de temps, de lieu, d'entraînement, qui n'agissent pas également sur l'une et l'autre des parties? Lui-même, il comporte tant d'inconnu, tant d'aléas, tant de causes d'erreurs de toute espèce et de fragilité, qu'à peine mérite-t-il le nom de présomption plutôt que de contrat. Erasme s'étonne qu'on trouve encore des femmes pour se prêter à toutes les épreuves de la maternité[1]. En effet, on en trouverait peut-être difficilement, si, avant de se lancer parmi tant de risques, elles ne pouvaient pas s'assurer contre l'égoïsme des hommes par une idée de devoir supérieur, plus forte et surtout plus durable que l'idée contractuelle. Elles consentent très bien à ne pas se leurrer, à n'envisager le mariage que sous un aspect très terne : encore veulent-elles lui conserver son cachet d'abri rustique et pratique. Elles se moquent des théories chimériques de Platon sur l'union libre, et, en somme, toute réflexion faite, aucune ne regrette d'avoir été mariée, suivant l'antique usage, puisqu'on n'a pas encore trouvé moyen d'assurer autrement une honnête maternité. Les unions de haute convenance et de situation, on le sait bien, n'amalgament pas les cœurs, elles deviennent trop souvent les « faubourgs de l'enfer ». Mais par quoi les remplacer? par des mariages de passion et d'amour? Au

[1] *Eloge de la folie*, p. 23.

Digitized by Google

fait, dit un homme caustique, puisque maintenant, nous autres hommes, nous ne comptons plus, ou que, du moins, en comparaison des femmes, nous nous valons tous, la question va devenir beaucoup plus simple : une princesse pourra se marier à son gré, épouser un prince ou un berger, puisque c'est la même chose. A quoi bon? riposte un sage : les mariages d'amour tournent aussi mal que les autres... La seule philosophie matrimoniale qui soit à retenir pour les femmes, c'est qu'en cette matière il n'y a pas de philosophie. Inutile de chercher à quintessencier : il faut s'en tirer pratiquement, le mieux qu'on peut, avec une sorte de vertueuse affection, selon les volontés insondables de la Providence : « Le mariage, dit Marguerite de France, ne doit comporter aucun objectif ni de plaisir ni d'intérêt : ce n'est pas non plus un état parfait ; il suffit de le prendre sagement pour ce qu'il est, un état moyen et honnête[1]. »

Ainsi, en raisonnant la vie de ménage (c'est bien leur droit!), les femmes vont simplement arriver à cette conclusion qu'elles se prêtent à leur mari, mais qu'elles ne se croient plus tenues de s'assimiler à lui, de s'identifier dans tous les instants et pour tous les caprices, ni de vouer à cet être la même vénération superstitieuse qu'autrefois ; elles le voient tel qu'il est, un homme, avec certaines qualités naturellement humaines et des défauts naturellement peu divins ; un créancier physique, dont elles ne contestent pas, mais dont elles savent mesurer la créance.

Au risque de paraître téméraire, dans une matière où les preuves mathématiques sont si difficiles à administrer, nous croyons même pouvoir affirmer

[1] *Hept.*, Nouvelle 40 ; Louise Labé, p. 52.

Digitized by Google

que la plupart des femmes mariées (nous parlons des femmes du monde) désirent rendre leur sujétion physique aussi légère que possible ; elles estiment presque cette obligation le revers de la vie, une erreur de la Providence. Et elles se font d'autant mieux valoir, que, comme les petits drames domestiques finissent toujours par s'ébruiter, elles sont presque certaines d'avoir les rieurs de leur côté, notamment en France. Les Français refusent tout droit aux femmes mariées, mais ils prennent toujours leur parti, même quand elles ont tort, précisément à cause de l'opinion qu'ils ont du mariage, où le mari représente le gouvernement et la femme l'opposition : les querelles du ménage alimentent le théâtre et fournissent certains types très populaires ; par exemple, « le trop tost marié », ou surtout « le trop tard marié », si fêté, depuis que le bon Louis XII, s'immolant à un désir dynastique, a épousé « son supplice »... Le rôle des maris est donc, en réalité, assez difficile. S'ils sont platoniques, intellectuels, on n'a aucune commisération, c'est à qui excusera leur femme. En face aussi d'un mari qui tousse, qui ronfle, qui est jaloux, le « droit nouveau » accorde toutes les absolutions possibles : on le sait bien, une robe de soie ne suffit pas au bonheur[1] ! et parce qu'il plaît à un mari d'être sourd ou aveugle, il n'est pas admissible que le monde entier doive l'être également[2].

En revanche, une femme a le droit de se réserver et de faire la mijaurée. Généralement, un brave homme, un peu vulgaire, mais bon administrateur, bon père de famille, n'a pas grand succès dans son ménage, et en insistant sur ce qu'il croit la mission

[1] Alione, *Complainte d'une jeune fille : Débat du vieulx et du jeune.* — [2] Coquillart, *les Droitz nouveaulx.*

Digitized by Google

de sa femme, d'avoir des enfants, il se trompe tout à fait. Madame a pour mission d'être châtelaine : quant à « lui », qu'il aille à son bureau, et « qu'il s'estime trop honoré que Dieu lui ait fait la grâce de l'avoir ». S'il s'agit de recevoir de beaux amis à la mode, des gens de cour, Madame a des grâces incomparables : mais dès que le bonhomme articule quelque intimité, c'est généralement un jour de migraine[1].

Il y a une foule de bons ménages, d'excellents, qui sont des demi-ménages; les apparences sont sauves au point de vue du monde, et même au point de vue des époux; de part et d'autre, on a le bon goût de glisser sans trop appuyer, en recueillant simplement les fruits naturels de l'association. Chacun jouit de sa liberté : la femme est tranquille et maîtresse d'elle-même; le mari voyage, navigue, remplit des ambassades, s'en va flirter de cour en cour, comme un galant homme qu'il est, et ses succès font honneur au ménage. Castiglione, type parfait d'homme du monde, voyait sa femme de temps en temps, et gardait avec elle de parfaits rapports : évidemment, il n'avait pas l'idée de l'emmener avec lui, mais il lui montra toujours de la manière la plus délicate combien il appréciait son mérite. Il s'amusa, à Rome, à mettre en vers une lettre qu'il lui attribuait[2]. C'est à Rome aussi, en août 1520, qu'il apprit sa mort, et en même temps la naissance d'une fille ; avant d'expirer, l'aimable femme avait eu la force de ramasser un dernier sourire et de dicter encore un joli petit billet[3].

[1] *Les XV joyes*, 5e joie. — [2] *Carmina*. — [3] L'abbé Serassi nous l'a conservé : « Mon cher mari, j'ai eu une fille, je crois que vous n'en serez pas fâché. Je l'ai eue avec plus de mal que la précédente, et il m'est arrivé ce que je vous ai écrit ; j'ai eu trois accès

Digitized by Google

Montaigne plaint beaucoup les femmes soumises à cet hygiène écossais : « Les voilà de pire condition que vierges et veuves... Nous les voulons, ensemble, chaudes et froides. » Il ne remarque pas que, pour un motif quelconque, — dégoût de la matérialité trop pure, besoin de tranquillité, coquetterie, dédain du sensualisme, ou tout autre, — la plupart de ces femmes n'acceptent d'être femmes que pour être mères, et se satisferaient volontiers d'un état de vierges et mères; quelques-unes se considèrent presque comme des idoles-tabou. Le pape Alexandre VI, quoique très gai et très spirituel, ne comprenait pas très bien toutes ces subtilités et ce rare dégoût de la chair ; il eut beau s'exclamer pittoresquement, en 1502, sur l'amusante résistance de la duchesse d'Urbin, à qui on offrait, par des raisons péremptoires et incontestables, l'annulation de son mariage, et qui refusait absolument d'échanger son mari pour un mari français de belle encolure, tandis que le duc, cause de ce débat, acceptait un chapeau de cardinal ; Alexandre VI eut beau rire, avec toute sa verte gaîté, de cette « magnanimité fraternelle[1] », il y avait, dans ce simple incident d'Urbin, tout un programme nouveau. D'autres dames poussèrent l'esprit de « fraternité » jusqu'à une vaillance vraiment abusive. Paul Jove, qui appartient corps et âme au monde philosophique, jette lui-même les hauts cris, en constatant le tour de force de Julia Gonzaga, comtesse de Fondi, à qui, après bien des années de mariage, il arriva d'être

de bien forte fièvre. Actuellement pourtant, je me trouve mieux, et j'espère n'avoir plus de mal. Je ne vous en fais pas écrire plus long, pour n'être pas trop gaillarde. De tout mon cœur je me recommande à Votre Seigneurie. Votre femme qui un peu *starocca* du mal. Mantoue, le 20 août 1520. »

[1] Giustinian, I, 279; Sanuto, IV, 568; Luzio, p. 141.

Digitized by Google

veuve sans jamais avoir cédé sur le point essentiel. Le mariage, ainsi compris, ne devient absolument qu'une association politique ou commerciale [1].

Nous ne voudrions pas nous étendre outre mesure sur ce délicat problème de la rédemption des corps; mais cependant il se pose si couramment, et surtout il est de si grande conséquence pour le développement ultérieur des idées mondaines, qu'on ne peut guère y échapper. Les prédicateurs, qui autrefois mettaient quelque ardeur à séparer les ménages pour certaines échéances de piété, en viennent, en pleine chaire, à préconiser, par le même sentiment de piété, la pratique contraire, et à prêcher le carême de façon toute nouvelle. Nous savons l'histoire d'un brave pharmacien de Pau qui « ne tenait compte » de sa femme, « sinon la semaine sainte [2] ». Jusqu'au fond des campagnes, il devint de bon ton de faire chambre à part [3] : le fait n'a rien de secret, et on plaisante beaucoup sur cette casuistique entre gens de bonne compagnie; c'est un des points sur lesquels Henri d'Albret ne manque pas d'agacer sa femme Marguerite. Elle lui riposte, moitié riant, moitié furieuse : « Henri, peut-être que celle que vous pensez devoir être bien marrie pourrait trouver de quoi se compenser s'il lui plaisait. Mais laissons-là les passe-temps où deux seulement peuvent avoir part, et parlons de celui qui doit être commun à tous. » Alors Henri, élevant le ton, comme il convient, au-dessus de ces misères, s'adresse à l'ensemble de l'humanité : « Puisque ma femme a si bien entendu la glose de mon propos, et qu'un passe-temps particulier ne lui plaît pas... je m'en rapporte à son opinion [4]. »

[1] Amante, p. 71. — [2] *Hept.*, Nouvelle 68. — [3] Du Faïl, p. 42. — [4] *Hept.*, Prologue. — Nouvelle 45.

Digitized by Google

Nous avons souvent lu des éloges de Marguerite de France, sœur de François Ier, et des hommages rendus à sa vertu conjugale : il n'y a aucun motif d'y contredire ; cependant, il faut constater de quelle pâte elle faisait sa vertu; Henri II a pu écrire : « Sans moi, elle ne fût jamais retournée avec son mari[1]. » Du reste, elle ne s'en cachait aucunement.

Un jour qu'on racontait quelque frasque d'un mari peu fidèle, Henri d'Albret lui dit avec une feinte amabilité : « Je vous assure bien que je ne ferai jamais si grande ni si difficile entreprise ; pourvu que je vous rende contente, je n'aurai pas mal employé ma journée. » — Marguerite, un peu sèchement et esthétiquement : « Si l'amour réciproque ne contente le cœur, toute autre chose ne le peut contenter. » Vers la fin d'un mois de décembre, il arriva à la bonne princesse d'éprouver divers troubles de santé ; à ce propos, elle écrit bravement à son frère : « C'est du jour de saint Firmin (25 septembre), ou ce n'est pas[2]. » Ceci nous rappelle certaine gageure de M. de La Rochepot contre la reine Eléonore, femme de François Ier ; La Rochepot prétendait que la reine se vantait, — qu'elle n'était pas aussi libre qu'elle voulait bien le dire : galamment, d'ailleurs, il n'insista pas, et s'en remit au témoignage contraire des intéressés[3].

Mais voilà qu'au milieu de cette symétrie un peu froide, ou même de ces malentendus sérieux[4], la maladie brusquement vient frapper un grand coup ; le mari est atteint. Aussitôt tout change. La bonté féminine jaillit comme d'une source naturelle. Il ne

[1] Génin, *Lettres*, I, 373. — [2] La Ferrière, *Marguerite*, p. 178. — [3] Cl. Marot, Epigr. 29. — [4] *Louise de Savoie*.

Digitized by Google

s'agit encore, et toujours (comme dans toutes les questions matrimoniales), que du monde des corps, mais l'âme transparaît : la femme s'affirme pour la première fois, moins peut-être par affection pour un homme qu'hier encore elle bannissait, que par suite d'un instinct naturel de lutte contre la matière, contre la douleur et le mal [1]. Diversités d'esprit, de caractère, de situation, vues philosophiques, tout s'éclipse ; la sensibilité seule éclate en triomphe. La maison est en rumeur, des émissaires courent le pays à la recherche de médecins lointains, l'aumônier part en quête de messes et de cierges [2]. Au chevet de Pierre de Bourbon, voyez la grande Anne de France, celle qui fut régente du royaume et si magnanime, les yeux braqués sur le malade, jour et nuit, sans prendre un instant de repos, sans accepter l'aide de personne ; elle dose elle-même potions et remèdes, elle les administre, elle bassine le lit, elle rend au malade des soins infiniment intimes, et cela sans nulle contrainte : un témoin va jusqu'à dire qu'elle y prenait « ses délices [3] ». La femme mariée n'est pas une amoureuse, ni une faiseuse de vers, elle n'a pas besoin d'imagination, de grâces, ni d'enthousiasme : la voici, dans sa grandeur sévère. Elle est sœur de charité. Telle qui ne pardonnerait pas à un mari maussade, se résigne sans hésitation à un avenir de cataplasmes, de tisanes, de rhumatismes [4]. Il y en a qui soutiennent cette gageure pendant des années sans faiblir [5], qui l'abordent dès le commencement de leur mariage [6]. C'est une vocation naturelle.

L'attraction qu'exerce la douleur sur les femmes

[1] *Les XV joyes*, 5e joie. — [2] *Les La Trémoille*, III, 44. — [3] La Vauguyon, fos 28, 29. — [4] Thibaut, p. 58. — [5] Dolce. — [6] Changy, p. 169.

Digitized by Google

constitue un des phénomènes les plus singuliers du monde psychologique. Elle est aussi évidente que celle de l'aimant sur le fer. Les femmes naissent garde-malades et médecins, avec la passion de soigner, de se dévouer de toutes les finesses de leur cœur, de consacrer leurs doigts fins à panser des plaies. Entre cette passion-là et celle de l'amour, il y a une parenté intime ; il s'agit toujours de donner la vie à l'homme ; mais ici le problème, très simple, ne présente aucune des complexités morales de l'amour. Les femmes positives et pratiques ne sont pas les moins convaincues de la vocation de leur sexe pour la médecine.

L'impression est si générale à cet égard, qu'un pieux auteur conseille d'ouvrir aux femmes les portes de l'Ecole de médecine à deux battants, de leur apprendre ce qu'on apprend à des médecins hommes, et même un peu plus (le grec, l'arabe), et puis de les expédier en Terre sainte, afin d'aider à la conversion des Infidèles [1].

Pourquoi ne pas garder en France des femmes si instruites ? Le lecteur s'en doute : les médecins sont là, gardiens jaloux de leur monopole, déjà enragés contre les chirurgiens, les apothicaires, et les femmes « de rien du tout » qui se mêlent de soigner les enfants [2]. Ils sont masculins, et même très hommes : pour tuer, ou tout au moins médicamenter [3] ses semblables, ils exigent une culotte [4] : « C'est un sot animal que la femme qui se mêle de notre métier [5]. »

La femme s'en mêle pourtant, par dévouement, et surtout par respect pour elle-même. Et, à ce

[1] *De Recuperatione*, t. II, pp. 316, 333, 344. — [2] Cardano, *De malo medendi usu*, grief 23. — [3] Champier, *le Gouvernement de mariage*, dans *la Nef des dames*. — [4] Gazius, f° 4. — [5] Guy Papin.

Digitized by Google

sujet, il nous faut noter des idées absolument inverses de celles qui prévalent aujourd'hui.

La pire des humiliations et des sujétions aurait paru être de dépendre des hommes pour les mille soins de santé, tout à fait intimes et spéciaux, auxquelles les femmes se trouvent si souvent sujettes. Sans doute, les femmes étaient d'avis qu'il y a dans la pudeur quelque chose de relatif et que les « intentions » y jouent un certain rôle. Aussi admettaient-elles volontiers des indiscrétions esthétiques, amicales, volontaires, personnelles ; mais, même malades et souffrantes, elles entendaient rester femmes ; et l'idée de n'être plus telles, de passer comme le bétail par les mains et les yeux d'un vétérinaire, sous le simple prétexte que la pudeur d'une jeune fille ou d'une femme est un reste de barbarie, et que toute réserve à cet égard a presque l'air d'une offense envers un praticien, ne leur paraissait pas une chose toute simple ; elles y résistaient absolument ; du reste les idées romaines, grecques, arabes, alors si fort à la mode, confirmaient leur résistance.

Loin de croire qu'un homme a plus de droits parce qu'il est payé ou parce que la multiplicité ou la vulgarité de ses sensations peut les émousser, l'une et l'autre de ces conditions leur semblaient ajouter à l'humiliation et à la confusion. Elles ne recouraient, pour leurs maux spéciaux, qu'à des soins de femmes ; et même, comme, en pareil cas, l'ennui, la peine morale s'ajoutent à la peine physique, c'était une œuvre de charité vraiment exquise et délicate, pour les femmes du monde, pour les grandes dames, de se livrer à une étude approfondie de ce genre de maladies, afin d'épargner à leurs semblables la tristesse des soins mercenaires !

Digitized by Google

Rien de plus doux; et rien de plus naturel.

La science, à cette époque, était la science, et un homme était un homme; il paraissait aussi loisible d'étudier la médecine et de s'en servir, même sans brevet, que de toute autre science, telle que l'histoire, les mathématiques ou la chimie... Avoir traîné quelques années sur les bancs d'une école n'est certainement pas un mauvais moyen pour apprendre, mais ce n'est pas le seul, et il ne devait pas consacrer pour la vie entière une présomption absolue de connaissances universelles et d'impeccabilité : là, comme ailleurs, on a vu parfois de soi-disant « amateurs[1] » l'emporter sur des professionnels. Or, quelle est la science que les femmes peuvent plus naturellement cultiver, qui répond mieux à leurs *desiderata* de délicatesse et d'égalité, qui les affranchit plus légitimement[2]? L'usage de la médecine fut leur première conquête, l'assise essentielle de leur liberté. Nombre de femmes, notamment des femmes distinguées qui avaient du loisir pour apprendre et un cœur charitable, exercèrent pour ainsi dire la médecine : un savant célèbre, tout en formulant de discrets regrets, a dédié à Diane de Poitiers, comme à un confrère, avec mille protestations d'estime scientifique, un traité sur les maladies féminines[3].

[1] Nous entendons par « amateurs » les hommes, même non patentés, qui ont le loisir de pousser à fond leurs études scientifiques. On sait que, de notre temps, M. Pasteur, M. Claude Bernard n'auraient pas eu le droit de donner une consultation. — [2] Agrippa, *Epistolarum*, liber V; epistola VII. — [3] Quelques fragments de son petit discours méritent d'être rapportés. « Je scay véritablement que vous prenez voluntiers grand plaisir à entendre tels secrets, qui ne sont communément congneus à tous, pour charitablement en ayder et faire secours aux femmes tant pusillanimes et craintives qu'il leur sembleroit avoir engagé leur honneur ou offensé leur pudicité si elles descouvroient leurs griefves pas-

Digitized by Google

Sauf à guetter l'heure propice pour reprendre leurs avantages [1], les médecins se résignèrent ; ils laissaient la malade aux mains d'une femme, et se bornaient, sur le rapport qui leur était fait, à libeller une ordonnance, de manière à sauvegarder au moins le fond et la forme [2]. On entendit même dans des chaires officielles prêcher la médecine aimable [3], la médecine philosophique ; en plein amphithéâtre de Paris, dans une cérémonie officielle, un « prince de la science », comme on dit aujourd'hui, déclara que la Nature a un certain cachet féminin, qu'elle a enrichi spécialement les femmes et les a rendues plus complètes que les hommes [4].

Il faut dire que, si les médecins eurent le bon esprit de ne pas rompre avec la redoutable puissance des femmes, et de transiger, cela tint probablement aussi à ce qu'ils subissaient une crise qui devait les induire à une grande prudence. Il y avait contre eux une levée de boucliers. On ne se contentait plus de rééditer de vieilles plaisanteries [5] ;

sions (souffrances) aux médecins doctes et bien expérimentez, qui ne peuvent tousjours deviner sans préallable déclaration, ne congnoistre leurs secrètes maladies, néantmoins qu'ils y usent de conjecture artificielle, dond (*sic*) elles ne peuvent estre si tost ne si seurement guaries, comme elles seroient en les faisant bien entendre. C'est le tort qu'aujourd'huy se font les femmes trop timides, qui plus tost ont recours aux autres femmes imprudentes qu'aux scavants et experts médecins, qui sans fraude les peuvent secourir. » (Guill. Chrestien, p. 105.)

[1] Montaigne, liv. I, ch. XXIX. — [2] Dr Nicaise, p. 78. — [3] Portesii, *Sacra medicinæ mysteria*, p. 5. — [4] Portesii, *De Laudibus medicinæ :* Cf. Champier, *le Gouvernement de mariage*, ch. XVII ; Montisiani, *Quæstiones*, p. 30 ; Gazius. — [5] *La grant Nef des folz :* Palingenii, *Zodiacus*. « Je ne dis pas que je ne puisse être emporté un jour à cette opinion ridicule de remettre ma vie et ma santé à la merci et gouvernement des médecins, dit Montaigne ; je pourrai tomber en cette rêverie, je ne puis répondre de ma fermeté future : mais lors aussi, si quelqu'un s'enquiert à moi comme je me porte, je lui pourrai dire comme Périclès : Vous le pouvez juger par là. » (Liv. II, ch. XXXVIII.)

Digitized by Google

les malades prétendaient être guéris[1]. En outre, la discorde la plus complète régnait dans le monde scientifique ; c'était à qui s'appellerait sot[2], pied plat, « spécialiste[3] ». Paris restait fidèle à l'esprit traditionnel et philosophique[4], tandis que Paracelse brûlait Galien et Avicenne[5]. Beaucoup de gens traitaient la médecine d'empirisme[6], dépourvue de théorie et bonne à apprendre par cœur en six mois. L'activité scientifique ne faisait qu'ajouter au trouble intellectuel[7]. On allait jusqu'à rendre les médecins responsables de leurs actes[8], et à soutenir qu'on leur devait de l'estime au prorata de leurs mérites[9]. Il ne manquait pas de sceptiques, même parmi les femmes. Marguerite de France, dans une de ses comédies, nous représente un malade ballotté entre son médecin et sa femme, et elle le fait guérir par les prières de la cuisinière.

Cependant, un véritable lien d'amitié et de confraternité s'établit, le plus souvent, entre femmes et cet étranger qui s'appelle un médecin. C'était une sorte d'intimité domestique et personnelle. On sait combien les femmes ont besoin d'autorité ; elles aiment aussi qu'on s'occupe d'elles, et c'est ce que comprenaient à merveille certains médecins, comme tel docteur qui n'abordait jamais une femme sans essayer de lui arracher quelques confidences de santé ; on s'en étonnait : « Eh ! eh ! disait-il, en

[1] *Le Malade ;* Sicci, p. 16 v° ; *le Jeu des eschez*, p. 38 v° ; Gazius, f° 4. — [2] Cardano, *De malo medendi usu.* — [3] *Ars memorativa.* [4] Troïli, *Oratio.* — [5] Franck, *Paracelse.* — [6] Agrippa, *De Vanitate scientiarum*, ch. LXXXIII. — [7] M. le Dr Nicaise (p. 11) n'a pas relevé moins de 1574 publications médicales imprimées avant 1505. — [8] *Summa angelica*, f° 313. — [9] *Parc de Noblesse.* « O céleste médecin, s'écrie sainte Thérèse, vous ne ressemblez que de nom à ces médecins de la terre ! Vous visitez les malades sans qu'ils vous en prient, et plus volontiers les pauvres que les riches. » (I, 419.)

Digitized by Google

hochant la tête, il y a des flacons bien bouchés qui ont des fêlures. » En réalité, il pensait qu'on lui saurait gré de sa sollicitude[1].

Le médecin qu'on estime devient un ami ; il écrit à une dame pour lui demander de ses nouvelles, et l'appelle « ma douce princesse » : s'il la sait malade, il accourt ; si elle meurt, il la pleure. Ses sentiments passent parfois avant ses intérêts, et il arrive de trouver dans la succession d'une noble femme des notes formidables de médicaments qu'elle a oublié de payer[2]. Du reste, si dans les cas spéciaux il y a des limites à la confiance physique des clientes, il reste encore un champ assez vaste pour l'intimité, et cela prête passablement à la médisance.

Du haut de la chaire, on recommande officiellement de respecter la médecine « à cause de la nécessité[3] » ; prêtres et médecins se soutiennent, ils se partagent l'empire[4] ; les savants exhument l'histoire antique d'un étudiant en médecine qui se comporta comme un ange auprès d'une Aspasie[5], mais ces petits plaidoyers n'empêchent pas de méchantes gens, Ronsard, Brantôme[6] et autres, de se gausser encore, avec une indignation plus ou moins vertueuse, sur le compte des médecins. Dolce s'amuse à nous raconter la mésaventure d'un jeune mari, qui, après avoir confié à un médecin son vif désir de devenir père, se plaignait ensuite devant les tribunaux de l'être devenu trop rapidement. Le public est toujours prêt à rire d'histoires semblables. On considérait la science comme souvent corruptrice. Champier, qui était médecin à Lyon, accuse formellement ses confrères de devenir de véritables

[1] Domenichi, p. 37. — [2] Pasolini, III, 603. — [3] *Sermones aurei*, 1, 3. — [4] On sait, d'ailleurs, que les médecins devaient être des clercs et ne pas se marier. — [5] *Le Jeu des eschez*, p. 39. — [6] IX, 211, 569-570.

Digitized by Google

agents de démoralisation et de pervertir le sens moral chez leurs clientes [1].

Les femmes, en fait de médecine, se montrèrent des plus modestes dans leurs ambitions. Beaucoup des femmes médicales étaient des femmes d'ancien style, qui admettaient la supériorité de l'homme. Elles se bornaient à un certain champ d'études : sitôt son mariage, la femme entrera en lutte avec la maladie ; puis elle aura des enfants à soigner : ensuite, elle aura le devoir de rester belle et avenante ; voilà une carrière médicale bien tracée. Elles restent tributaires des hommes sur les autres points, elles leur laissent notamment les hautes spéculations.

L'astrologie tenait alors dans la médecine officielle une place éminente, si ce n'est la première ; les médecins avisés lui devaient une grande partie de leur prestige [2]. Certes, on peut bien admettre (c'est

[1] Champier, *le Gouvernement de mariage*, ch. XVII.

[2] L'astrologie, au contraire, paraissait de grande envolée. Savonarole, qui la combattit en vain (*Opus singulare contrà l'astrologia ;* un bois, de ses œuvres, le représente discutant avec un astrologue), se moque des prélats romains qui ne faisaient pas une démarche sans consulter leur astrologue. Les capitaines, les souverains, Ludovic Sforza, François de Gonzague, n'agissaient pas autrement. Dans les maisons princières, un médecin, s'il ne se résigne pas à faire de l'astrologie, jouera toujours un piètre rôle. Il a beau montrer ses fioles, « contre la mort n'a médicine, » tandis que l'astrologue, homme du monde, beau, gras, replet, riche, regarde le ciel qui est sans fin (*la Danse des morts*) ; il n'y a pas de métier plus lucratif que l'astrologie, ni qui tente plus les ambitieux. Il comporte quelque mise en scène. D'abord l'astrologue est généralement un étranger, nul n'étant prophète en son pays : Allemand en Italie, ou, ce qui vaut encore mieux, basané. Il se fait valoir, il se fait attendre. Si on lui envoie une date de naissance pour tirer un horoscope, il ne répond pas ; il a les yeux tellement perdus par les veilles, il est si las ! Et les princesses qui font antichambre se disent, émerveillées, qu'il faut prendre patience avec de « telles cervelles » (Luzio, p. 91). Et puis, on n'imagine pas à quoi servent les étoiles.

Bonaventure des Périers raconte la plaisante histoire d'un méde-

Digitized by Google

l'avis de Platon et la doctrine chrétienne) que l'univers ne s'arrête pas à l'homme et qu'au-dessus de nous il y a une hiérarchie d'êtres surnaturels, insaisissables à nos sens, dont nous dépendons, et dont les ailes quelquefois semblent nous frôler ; ces êtres, que Ronsard, en si beaux vers, a invoqués comme témoins de son cœur :

« Ailés démons, qui tenez de la terre
Et du haut ciel justement le milieu,
Postes divins, divins postes de Dieu... [1]. »

cin de Paris, qui, sous prétexte de quintessence d'astrologie, ne montrait d'amabilité à sa femme que les jours de pluie. L'autre, désolée, finit par s'ingénier d'un expédient très simple ; tous les soirs, elle faisait verser un baquet d'eau sur le toit, de manière à produire dans les tuyaux un bruit de chute, et il pleuvait tous les jours. A ce beau jeu, le médecin rendit l'âme ; sa veuve, qui se trouva riche, se vit l'objet de nombreuses sollicitations. Elle écarta de prime abord tous les médecins, puis elle demanda à ses prétendants s'ils connaissaient la lune et les étoiles. Chacun croyait bien faire de l'affirmer solennellement, et recevait son congé. Il n'y en eut qu'un assez sot pour avouer que sa science se bornait à prendre la lune et les étoiles à témoin quand il allait se coucher. Celui-là eut la palme (*Contes et Récréations*, Nouvelle XCV). Aucune gloire n'a manqué à l'astrologie : les médecins et les savants, Blasius, Friese, Schonheiz, Cardano (*De Prudentia civili*, 128), l'ont pratiquée, défendue, enseignée. Les grands seigneurs la protègent. Le maréchal Trivulce agrée la dédicace de la *Défense de l'astrologie*, de Pirovano. Cette science compte d'éminents adeptes. Luther s'en sert, à l'appui de sa doctrine (Friedrich, pp. 16, 106 et suiv.). Michel Servet, après avoir vainement essayé de la théologie, puis de la médecine, se met à professer l'astrologie transcendante ; il annonçait les éclipses, les pestes, les guerres, les morts de potentats ; il obtenait un très grand succès, les écoliers, l'écoutaient bouche bée. Malheureusement, la Faculté, jalouse, lui fit ordonner de revenir aux sciences naturelles et d'abandonner l' « almanach ». Servet alors se fit géographe, et ne tarda pas, du reste, à rentrer dans la mêlée religieuse. L'*Atlas des Astrologues*, un des plus curieux monuments du détraquement moral, dénombre une foule d'astrologues, parmi lesquels les Sibylles du Vatican, le roi Alphonse de Naples (*Triompho*, de Fanti, avec privilège du pape Clément VII).

[1] Ronsard, *Œuvres*, I, 19. Cf. Pastor, V, p. 149.

Digitized by Google

Beaucoup de médecins croient que la partie la plus noble de leur art consiste à se rendre compte, s'il est possible, de l'influence de ces forces supranaturelles.

D'ailleurs, même dans le simple ordre des choses matérielles, ne faut-il pas constater une harmonie universelle[1], les rapports intimes de la santé des femmes et du mouvement des mers avec les révolutions du ciel, et mille liens,

« D'innombrables liens, frêles et douloureux,
Qui vont dans l'univers entier de l'âme aux choses, »

comme dit M. Sully-Prudhomme? Les gens qui croient le moins aux saints sont alors ceux qui croient le plus au ciel[2] et aux étoiles[3]. On pense volontiers que si notre esprit, qui vient de Dieu, est libre, notre misérable corps physique dépend totalement des astres :

« Aux corps vous donnez vostre loy,
Comme un potier à son argile. »

Ces célestes flambeaux gouvernent l'univers ; en vain l'homme lutte, peine, combat, s'efforce; il appartient à une destinée mystérieuse.

« Ainsi vous plaist, estoilles !...
En vain l'homme de sa prière
Vous tourmente soir et matin;
Il est traîné par son destin,
Comme est un flot de la rivière[4]... »

[1] Nifo, *De Intellectu et Dæmonibus*. — [2] Mabilleau, pp. 242 et suiv. — [3] P. Andrelini, f° 204. — [4] Ronsard, V, pp. 148 et suiv.

Digitized by Google

Les femmes, particulièrement sensibles au mystère des choses, n'ont pas pu fermer l'oreille à de si hautes préoccupations scientifiques : Renée de France se réclame des astres [1], Marguerite s'écrie que « leurs effectz des corps humains se sentent [2] ». Pourtant elles ne s'y abandonnent pas, comme on pourrait le croire : c'est un fait bien remarquable que, malgré leur impressionnabilité naturelle et leurs facultés d'envolée, elles ne prêtent pas volontiers à la médecine des clartés aussi hautes. Pour elles, la médecine est une science terre à terre, pratique et expérimentale. Le seul principe métaphysique qu'elles y mêlent vient du dehors ; c'est celui de la charité.

En revanche, elles sont fort crédules [3] ! Une de leurs passions consiste à collectionner des recettes quelconques, étranges, exotiques [4]. Catherine Sforza, cette femme d'Etat, passe des heures dans son officine particulière, à recevoir une juive qui lui apporte un onguent universel, ou bien à vérifier des formules « d'eau céleste », une cérébrine en moelle d'âne, un aimant destiné à réconcilier les ménages, mille recettes encore de même force. Un de ses ambassadeurs lui envoie une drogue à base d'œufs et de safran, qu'il vante avec un enthousiasme délirant : « Je veux assister à l'expérience... Je ne changerais pas avec le roi de France, tant je suis heureux devant un objet si admirable ; et d'ailleurs Votre Excellence ne trouverait pas d'homme semblable à moi ; car il faut du courage, pour ne pas

[1] Rodocanachi, p. 13. — [2] Édition Le Franc, p. 146. Sur la faiblesse des papes de cette époque pour l'astrologie. V. Pastor, t. V, p. 147. — [3] *Les Évangiles des quenouilles* (p. 61) pronostiquent à une femme grosse un fils ou une fille selon qu'elle aime des récits de bataille, ou qu'elle a des envies de danse et de musique. — [4] Pasolini, t. III, pp. 601 et suiv.

Digitized by Google

craindre les esprits; de la foi, pour croire; du secret, pour ne rien trahir, et enfin les instruments que j'ai; les Universités de Bologne, de Ferrare, de Paris, de Rome n'en possèdent point de semblables... » Au moment même d'une prise d'armes, Catherine n'oublie pas d'écrire pour commander les bocaux nécessaires à ses expériences... Pourtant, à travers toutes ces enfilades de formules, si souvent puériles, et acceptées à titre de collection, il y avait plus qu'une manie de collectionneur; il faut y voir la soif de l'inconnu, l'effort expérimental vers un au-delà impénétrable. Cet effort n'était pas très scientifique; soit! Mais celui des médecins les plus patentés l'était-il davantage? Les femmes admettent que notre cœur et nos nerfs dépendent du soleil, notre foie de Jupiter, le reste de Vénus[1]... mais elles ont cette supériorité de ne tirer de là aucune conséquence, de viser surtout à l'hygiène et de borner leur ambition à conserver la santé, la jeunesse.

Sous ce rapport, elles réussissent: rarement, on a vu des femmes verdoyer d'une étrange beauté jusque dans un âge avancé, comme ces femmes du début du XVIe siècle. Elles mènent une vie très active, elles boivent sec; mais elles n'abusent de rien, voilà leur grand secret[2]. Secret bien simple, secret inappréciable! et on allait en comprendre la valeur dès la génération suivante, lorsqu'à force de braver la nature, de s'écraser sous les buscs et les pierreries, ou de se découvrir la poitrine[3], ou de faire de la nuit le jour, ou d'exagérer tout, le monde allait se peupler de faces pâles et mauvaises, aux lèvres blanches; et aussitôt un cruel cortège, crises

[1] *La Nef de santé.* — [2] Gazius; Chartrier de Thouars, compte de mai 1514. — [3] Matth. Bossus, dans Drudon.

Digitized by Google

de nerfs et de larmes, coups de couteau partis du cœur, naissances douloureuses d'êtres malingres, signaleront le retour de la neurasthénie, qui semblait oubliée[1], et qui revivra, triomphante, sans qu'on y trouve d'autres remèdes que le retour à la vie de nature, l'air, le repos, l'oubli des habitudes mondaines[2], la végétation continue !...

En résumé, la femme mariée, entrée par le fait du mariage dans une carrière physiologique, s'attache à défendre son corps et à rester maîtresse d'elle-même, en face de son mari, de son médecin et de toutes choses.

Elle a fort à faire. De plus, sous des formes très diverses, elle est enserrée par une invasion de matérialités, qui l'accableraient vite, si elle ne savait leur tenir tête. Elle a encore à administrer le ménage, à régler jour par jour le boire, le manger, le dormir, l'organisation domestique.

Les maris sont tous les mêmes ; c'est, en grande partie, pour avoir une maison qui « marche bien », et toute seule, qu'ils se sont mariés ; ils trouvent extrêmement naturel qu'une femme se consacre à doubler leur vie, qu'elle s'attelle en sous-ordre, silencieusement, à des besognes ingrates, comme le cheval de renfort décrit par Salomon et qui est aussi nécessaire au monde que le blé ou les planètes : « Elle travaille la laine et le lin avec des mains joyeuses, elle se lève avant le jour pour distribuer les provisions à sa maison et le travail à ses servantes. Elle ceint ses reins de force..., la vertu et le courage lui servent de vêtement... Trompeuse est la grâce, vaine est la beauté, mais la femme qui craint le Seigneur sera louée éternellement. »

[1] Mercato, pp. 153, 179, 218. — On la crut, comme M. Charcot, de nature hypocondriaque. — [2] Rod. a Castro, p. 319.

Digitized by Google

Les prédicateurs s'ingénient à montrer qu'en effet elle sera louée. que son idéal est glorieux, quoique obscur, et qu'il y a un bonheur à manier des clefs, à sentir que toute une maison agit par votre unique impulsion : « La femme sage a élevé sa maison, » de la sagesse, de la correction de cette femme ont dépendu la grandeur ou la décadence de la famille [1]. Les fous détruisent, les sages construisent; et n'est-ce pas une belle mission, s'écrient les prédicateurs avec une chaleur croissante, que celle de construire ; construire le bonheur des siens, son propre bonheur en ce monde et dans l'éternité [2] ! « Trompeuse est la grâce, vaine est la beauté ! » Voyez-la, cette femme massive, probablement heureuse à sa façon, toute en forte chair, les lèvres pincées, le regard énergique et gouvernemental, sans poésie, très nette, cette matrone de Lotto, insensible aux signes qu'un clair de lune ironique grimace derrière elle ; ou bien cette superbe chose épaisse, chargée d'une grappe d'enfants, qu'Holbein nous présente comme sa femme. On voit bien qu'elles se lèvent à six heures et se couchent à dix, ces personnes-là, et que dès l'aube leur seul objectif est de prendre l'air, d'entendre une messe, de se faire majordomes, tapissières, lingères... Nulle utopie ne les tourmente, aucune idée philosophique ne ride leur destinée vulgaire.

La plupart des Françaises sont issues de ce type sous la forme la plus affirmée, la forme rurale, et elles ne peuvent guère se modifier. En France, les gens distingués appartiennent presque tous à la catégorie des propriétaires fonciers : depuis quelques années, ces propriétaires subissaient une véritable crise;

[1] Erasme, *Christiani matrimonii institutio : De Pueris.* — [2] *Sermones aurei funebres*, Paris, P. Gaudoul, 1519; serm. VIII.

Digitized by Google

pour peu qu'ils eussent trois ou 4.000 livres de rente [1], ils devaient se laisser gruger par un certain nombre de fonctionnaires [2] traditionnels ; et, d'un autre côté, les besoins croissants du luxe, le changement de valeur de l'argent les débordaient. Plus d'un avait cru voir s'ouvrir en Italie une mine d'or, et avait repris l'épée avec plaisir, mais il était revenu appauvri, fatigué, sinon endetté [3], et de mauvaise humeur.

Le gentilhomme campagnard supportait donc assez mal sa médiocrité; frayant avec le paysan (le dernier des paysans se croyait un seigneur [4]) et avec les autorités villageoises, ennemi des juifs, des financiers [5], des accapareurs [6]; démocrate, persuadé que tous les hommes se valent, ou à peu près, résigné d'ailleurs à être la tête de son village puisqu'il faut une tête, mais se souciant fort peu des autres autorités sociales, il s'enfermait dans son domaine comme son grand-père et son père, parmi les fils et petits-fils des gens qui avaient entouré ces respectables personnages ; il était plein de bonne humeur, d'appétit, excellent homme, résolu à laisser son fief à son fils aîné le plus tard possible et à disperser le reste de sa famille, les fils à l'armée ou dans des cures, les filles chez des voisins. Il reprochait à Louis XII de ne donner à l'agriculture que de belles paroles : François Ier, qui multiplia et paya grassement les charges de cour, lui parut davantage le roi des agriculteurs [7].

[1] JJ. 234, 58 v° : Une des plus grandes dames du temps, Marie de Luxembourg, comtesse de Vendôme, vit sur le pied de 16.000 livres de rentes. — [2] Comptes du sire de Créances. — [3] Histoire du sire d'Azincourt, JJ. 234, 72. Cf. Le Pogge. — [4] JJ. 231, 169, 1 v°. 81 v°, 234, 72 ; 235, 89 v° ; 230, 136 v°, 202, 17 ; 232, 91. etc. — [5] G. Cretin, aux dames de Lyon. — [6] JJ. 320, 129 ; *Jouvencel*, II, 67, 80. — [7] Noël du Faïl, *Propos rustiques;* notre livre *la Veille de la Réforme.*

Digitized by Google

Voilà près de quel homme et pour quel homme vivent la plupart des femmes de la société française. Au fond, ce mari est un idéaliste ; il méprise l'argent et s'en vante avec une certaine coquetterie ; mais, dans l'intimité de la vie, il agit souvent en réaliste absolu et en pur arithméticien. Il admettrait volontiers, et très chevaleresquement, que les femmes, en général, soient des êtres d'élite, dignes de beaucoup de liberté ; seulement il tient à ce que la sienne, en particulier, reste au second rang et s'occupe des choses pratiques[1]. Il lui reconnaît l'honneur de tenir les comptes, il l'autorise même à intervenir dans un marché, à réclamer un dû[2] : lui, il chasse, il sert d'arbitre à ses paysans, il circule, ou bien il ne fait rien. Montaigne avoue, avec le plus grand empressement, que les affaires ne le regardent pas : il trouve ridicule, injuste « que l'oisiveté de nos femmes soit entretenue de notre sueur et travail », il admet, de la manière la plus libérale, le droit des femmes au travail, et il le fait par bonté, car les femmes aiment gouverner et une femme qui travaille n'est pas à plaindre ! Pendant que Mme de Montaigne compte, plante, moissonne, dirige des maçons, son spirituel mari épilogue avec bonhomie sur l'humanité, ou regarde en paix le dos des reliures de sa bibliothèque, ou flâne en Italie, selon le principe que le voyage du mari est le sel du ménage ; sur la route, il s'enquiert curieusement de tout, il s'arrête aux villes d'eaux, il visite les jeunes personnes intéressantes, mais combien il vénère sa femme ! Au retour, lorsqu'il la retrouvera au milieu des bottes de foin, il sent que ce sera d'un cœur absolument neuf : « Ces inter-

[1] Ch. de Pisan, *le Livre des trois vertus;* Platina; J. Méliot. — [2] JJ. 231, 66 : *Procédures politiques* (V. Codeber-Carre).

Digitized by Google

ruptions me remplissent d'un amour récent envers les miens et me redonnent l'usage de ma maison plus doux... Je sais que l'amitié a les bras assez longs pour se tenir et se joindre d'un coin du monde à l'autre... Les stoïciens disent qu'il y a une si grande *colligence* et relation entre les sages que celui qui dîne en France repaît son compagnon en Egypte... » De Rome, « je tiens et régente ma maison..., je vois croître mes murailles, mes arbres et mes rentes[1]. »

C'était un bien bon apprentissage philosophique que la direction d'une maison dans ce temps-là, puisqu'il y avait un point d'honneur à nourrir un bon nombre d'oisifs ; ainsi Mme de La Trémoille devait régir, alimenter et coordonner quarante hommes, dont quatre attachés à son service personnel (un aumônier, un tailleur, un palefrenier, un fourrier), et trois femmes seulement, dont une nourrice[2]. Il fallait maintenir ce monde, donner à l'ensemble un cachet de haute respectabilité et de discipline[3], chose d'autant plus difficile que les serviteurs étaient importants, inamovibles, et quelquefois héréditaires depuis plusieurs générations ; autrement dit, la maison leur appartenait en vertu de je ne sais quel collectivisme familial.

D'autre part, un préjugé très invétéré faisait de la générosité une marque spéciale d'aristocratie ; et cette vertu, croissant en raison de la grandeur du rang, ne laissait pas que de présenter l'inconvénient de simplifier le budget ! Sur un très gros budget,

[1] Liv. III. — [2] Arch. de La Trémoille, Comptes de 1499-1500, 1505-1506. — [3] Champier, *le Mariage*, ch. XVII ; Changy, pp. 224 et suiv. ; Cardano, *De Prudentia*, ch. XXXVII ; Bouchet, *Epistres*, ch. XI-XII ; Molmenti, *le Banquet des chambrières ;* Pompeo Colonna, Guevara, etc.

Digitized by Google

Mme de La Trémoille ne disposait que de 200 livres pour son ordinaire particulier : souvent un prince était plus misérable que ceux qui vivaient à ses dépens.

Et puis, la « générosité » ne se manifestait pas seulement en argent : elle s'affirmait par des démonstrations affectueuses et douces, qui se résolvaient encore en charges. Ainsi, à Blois, aucun événement de famille ne se produisait dans le personnel, sans que la duchesse d'Orléans y participât ; elle s'occupait des mariages et faisait un cadeau ; ses enfants étaient parrain, marraine; elle protégeait jusqu'aux bâtards de ses serviteurs ; elle suivait les vieillards ; elle s'apitoyait sur les malheurs des uns et des autres, ou même de leurs amis ; elle intervenait près du roi pour obtenir la grâce d'un coupable, une remise d'impôt : « Et vous ferez grant charité et aumosne, lui écrivait-elle, et à moi singulier plaisir. » Çà et là, dans ses modestes comptes, s'ouvre une petite brèche ; c'est un abandon de redevances à des tenanciers gênés, une remise de fermage, une annulation de créance [1].

Dans les registres des principales maisons françaises, on rencontre toujours un chapitre suggestif, celui des aumônes. L'ingéniosité de l'esprit charitable a beau tendre un voile devant ces quelques lignes volontairement sommaires, on respire en passant un parfum de douceur, comme le long d'une sévère muraille on devine, à des bouffées de parfums, les roses et les violettes qu'on ne voit pas. C'est le devoir des femmes de veiller à l'aumône [2], et par là encore, à travers l'aridité des préoccupations matérielles, s'ouvrent pour elles de grandes vues vers l'idéal. Une femme de ce temps-

[1] Voir notre *Histoire de Louis XII*, II, 247 et suiv. — [2] Christ. de Pisan.

Digitized by Google

là est bonne de bonté pure ; elle peut laisser sa charité rayonner spontanément, sans efforts. Elle vit au milieu des misères ; au lieu de se dérober à sa vue et de s'embastiller dans des faubourgs pleins de haine, l'échoppe sordide s'accroche aux murs de son château, comme une végétation naturelle [1]..... Quelle femme pourrait fermer l'oreille aux clameurs de la misère? Aussi la charité tient-elle une place officielle. Louis XII lui consacrait un budget de 6.000 livres qu'il augmenta de 1.642 livres en 1509 [2], et pour assurer une distribution plus exacte il créa même, outre le service de son confesseur et de son aumônier [3], un fonctionnaire particulier, Jacques Acarie, qui reçut le titre de « trésorier des offrandes, aumônes et dévotions ». Cette tendresse pour l'aumône, il l'avait héritée de sa mère, Marie de Clèves.

Marie de Clèves était la générosité même. Elle ne s'en tenait pas aux distributions traditionnelles ou presque obligatoires : aumônes de Pâques [4] ou de la Toussaint [5]; cadeau d'une robe au roi du château le jour que l'on tirait la fève [6]; étrennes du premier janvier, à toute une population de musiciens improvisés, qui venait l'assourdir de tambour, de clairon, de noëls [7], de cris : « Au guy l'an neuf [8]! »

[1] Odet d'Aydie. — [2] Ms. fr. 20424, f° 11, pièce 14. — [3] Dystiques de Faustus Andrelinus à Laurent Bureau, confesseur du roi, imprimés à la suite de l'opuscule *De secunda victoria*. — [4] KK. 88, 148 v°. — [5] Arch. de La Trémoille, compte de novembre 1513 (Charles de La Trémoille). — [6] *Histoire de Louis XII*, II, 244. — [7] *Jour de l'an*, malgré les computs officiels, qui comptent le commencement de l'année à des époques variables. Voir not. *Facéties* de Pogge, édition Liseux, facétie 189 (les calendes de janvier, *quod est anni principium :* l'année florentine officielle commençait au 25 mars); Sanuto, pour Venise, etc. etc. — [8] Scène de ce genre, à La Rochefoucauld. JJ. 234, 135 : Marcilius, *Historia strenarum*, pp. 11, 23, 46.

Digitized by Google

Elle sortait, elle allait découvrir des pauvres, et, en cachette, elle les aidait sur ses fonds de menus plaisirs. Mais il s'en fallait que ces fonds fussent inépuisables... Comme beaucoup de femmes, elle s'était attachée avec prédilection à une œuvre spéciale, qui était celle des femmes en couches ; elle avait organisé un service régulier d'envois de viande, sans parler des secours occasionnels en argent ou en nature.

Elle s'occupait personnellement aussi de l'Hôtel-Dieu, et elle travaillait de ses mains dans un ouvroir, créé par ses soins, qui chaque année distribuait, dans la petite ville de Blois, cinq cents chemises et cinq cents robes [1].

Et puis il y avait encore la longue catégorie des œuvres plus spécialement qualifiées de pies : petites dots de cinquante, de soixante sous, distribuées à des jeunes filles pauvres, qui portent quelquefois des noms notables : « Jeanne la belle..., Laurence et Jeanne de Saint-Prest [2]... ; » pensions à des étudiants sans ressources ; aumônes à des couvents ; subventions à des églises... La famille de Jeanne d'Arc avait un droit particulier : « Perrette du Lys » recevait cinquante sous pour « nourrir ses enfants [3] ».

La charité vraiment florissait en France, c'était presque une chevalerie nouvelle. Certains hommes du monde, sous le nom d' « ami spirituel » d'un couvent d'hommes ou de femmes, se faisaient quêteurs [4].

On ne peut pas dire que la France ait rien dû sous ce rapport à l'italianisme. Les Italiens ma-

[1] *Histoire de Louis XII*, II, 251. — [2] KK. 88, f° 18, v° 134. — [3] KK. 88, f° 134. — [4] Adrien de Genlis, Honorat de la Jaille sont ainsi « amy espirituel » (KK. 88, f° 159, f° 181 v°).

Digitized by Google

niaient beaucoup d'argent, beaucoup plus que tels et tels Français d'une fortune antique et parfois délabrée, mais leurs charges étaient plus lourdes ; il fallait donner des fêtes, acheter des tableaux, des villas. Sans vouloir exagérer l'importance d'une anecdote, il est assez curieux de comparer aux bons procédés en usage à la cour de France un trait de Jules II : Pendant l'expédition contre Bologne, on dit au pape qu'un des vieux serviteurs de la cour venait de perdre son unique mule : « De quoi est-elle morte ? riposta brusquement Jules. — De la mauvaise eau de Pérouse. — Qu'on fasse venir le maître d'écurie ! » Tout le monde croyait que c'était pour remplacer la mule défunte, mais Jules II dit simplement : « Aie soin de ne faire boire que de l'eau bouillie [1]. »

Il y a en Italie beaucoup de grandes œuvres charitables : la douceur de mœurs, la compassion y sont extrêmes [2] ; toutefois les banquiers de là-bas n'aiment pas beaucoup l'aumône anonyme. Cela tient sans doute à ce que sous un ciel d'azur la misère se porte plus allégrement. Chez nous, où les astres ne suffisent malheureusement pas à nourrir les loqueteux, les femmes, malgré les entraînements du luxe, conservèrent noblement les vieilles traditions. Anne de France et Anne de Bretagne reçurent l'une et l'autre le surnom de « Mère des Vierges [3] », par allusion aux jeunes filles sans dot. Anne de France, qu'on a parfois taxée d'avarice, s'ingéniait à répandre sourdement ses bienfaits, avec autant d'adresse que d'autres à les afficher. A ses frais, des enfants du peuple intelligents suivaient les « escolles », jus-

[1] Serassi, *Lettere*, I, 186. — [2] Voir Pasolini, *I genitori di Torq. Tasso*, pp. 146 et suiv., 54 et suiv. — [3] Epitaphe, fr. 3939, 2 v°.

Digitized by Google

qu'au « rond bonet doctoral », les orphelines apprenaient la couture ou un métier quelconque, les pauvres honteux, les veuves, les impotents, les mendiants, les désespérés voyaient tomber du ciel une manne inattendue ; les gens de mérite se trouvaient réchauffés, soutenus, élevés, « chéris, nourris, » par un cœur invisible[1].

Quelle belle et rare science que celle de savoir donner ! De nos jours, nous voyons organiser d'innombrables œuvres de charité, des quêtes à outrance, des moissons d'œuvres. Mais combien de personnes aiment donner !

Marguerite de France, aussi, en vraie princesse, fut généreuse, et aima le don discret, ne voulant point, selon l'expression sévère d'un de ses biographes, agir « comme un bateleur qui joue sur un échafaud », pour ne pas paraître acheter la faveur du peuple ; « elle disoit les rois et les princes n'estre les maistres et seigneurs des pauvres, mais seulement leurs ministres[2] ».

Quand on écrit une histoire morale, il faut sonder tous ces doux replis de l'âme féminine, où s'accomplit un si mystérieux travail ! Plus tard, nous verrons les femmes s'agiter sur la scène publique, et offrir au monde ce qu'il réclame. Ici, dans le silence du cœur, elles n'agissent que pour elles-mêmes; cependant, même au point de vue social, elles n'accompliront jamais une œuvre plus haute ni plus efficace. Sur la route, si âpre, où tant de malheureux ne peuvent guère faire de philosophie, ne fallait-il point étendre un tapis un peu moelleux, pour rendre les pas plus légers, les cahots moins

[1] Elle pourvut tant de jeunes filles, « par mariage, et si grant soing en eust, que mérita mère en estre nommée ». (La Vauguyon, p. 3 v°, 33 v°, 34.) — [2] Sainte-Marthe, *Oraison funèbre*, p. 31.

Digitized by Google

rudes? C'était bien, déjà, une véritable œuvre d'amour que celle-là, et bien conforme à la parole du Christ : « Il leur sera beaucoup pardonné, parce qu'elles ont beaucoup aimé ! » Dès les débuts de leur vie, dans les rudiments du ménage, presque à leur insu, les femmes donnent un coup d'aile vers l'idéal, vers l'amour. Ici, l'amour s'appelle la charité, c'est-à-dire l'amour des malades, l'amour des pauvres, l'amour de tout ce qui est faible et de tout ce qui souffre.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LES ENFANTS

La mission de maternité, grâce aux précautions dont nous avons parlé, ne pèse pas beaucoup. Le vent n'est point aux familles nombreuses ; à la campagne, six enfants paraissent une charge énorme[1], et plus on s'élève dans la hiérarchie sociale, plus l'enfant se raréfie ; on rencontre passablement de ménages qui n'en ont pas du tout ; il existe bien quelque part, en Lombardie, une vieille loi qui accorde une exemption d'impôts aux familles de douze enfants ; mais elle ne détruit pas l'équilibre du budget[2].

Les médecins, interrogés sur ce phénomène, ne donnent que des explications évasives ; comme ils se placent à un point de vue très spécial, ils s'en prennent surtout aux femmes : ils accusent les détestables expériences auxquelles quelques-unes se livrent pour conserver la pureté des lignes, telles que boire de l'eau ou du vinaigre, manger des viandes aigres, ne jamais poser le pied par

[1] JJ. 230, 208. — [2] Une de ces exemptions, du 19 février 1507, publ. dans les *Archives historiques*, 1er juillet 1891.

Digitized by Google

terre[1] ; ou bien une existence tambour battant, bien faite pour développer les germes morbides et accroître la surexcitation nerveuse ; l'espèce de danse de Saint-Guy qui agite certaines personnes ; mille autres causes encore de détraquement moral et cérébral[2]. Evidemment, il n'y aurait rien de tel pour favoriser la maternité que de passer sa vie à donner à manger aux poulets ou aux canards.

Cependant les femmes se résignent mieux que les hommes aux épreuves constitutives de la famille.

Dès qu'une nouvelle maternité s'annonce, celles mêmes qui ne se croient pas tenues d'exagérer leur devoir, en prennent vaillamment leur parti, et personne ne les plaint : on sait qu'il est dans leur nature d'aimer les enfants[3], et que, si elles ont à craindre de rudes moments, elles en auront aussi de bons. Le mari, en revanche, est désolé, il regrette tout ; sa raison lui montre froidement les suites de l'événement, et ses amis conviennent qu'il n'en récoltera que des inconvénients ; un homme élégant collectionne des tableaux, des antiques, non des enfants. Quelques âmes charitables suggèrent que les enfants assurent une sorte de survie, d'immortalité, que c'est presque la postérité ; mais, à ce compte, il est bien plus simple, et plus sûr, et plus commode, pour se survivre à soi-

[1] Montaigne. — [2] Champier.

[3] « Quattuor sunt que mulieres summe cupiunt.
A formosis amari juvenibus,
Pollere filiis pluribus,
Ornari preciosis vestibus,
Et dominari pre ceteris in domibus. »
(*Tractaculi sive Opusculi.*)

Digitized by Google

même, d'écrire tout bonnement un sonnet[1]. Il n'y a guère que les pauvres diables, les « mangeurs de châtaignes », qui puissent se donner le luxe de foisonner, parce que pour eux, pour leur genre de travaux, et grâce aux rudesses de l'autorité paternelle, cela représente un accroissement immédiat de force et d'outils qui ne leur coûte pas beaucoup. Un bourgeois, ami de ses aises ou dont toute l'ambition consiste à accroître sa fortune, n'a rien à gagner à une nombreuse famille.

On plaint donc, dans la bourgeoisie, l'homme qui va être père, on le plaint de tout cœur. Quels soucis ! quels ennuis ! Il se croit obligé, pendant quelque temps, de considérer comme sacré le moindre des caprices de sa femme[2]... Il passe, avec une certaine émotion, chez l'astrologue pour savoir au moins si c'est un garçon ou une fille[3] ; et les astres, impassibles, annoncent une fille : il sourit quand même[4].

Un beau jour (ou une belle nuit, car la nature choisit singulièrement ses heures), le voilà une lanterne en main, transi, tremblant, courant à la recherche de la femme de l'art : et puis, ensuite ! que d'heures terribles, que de fatigues ! Certes oui, c'est bien lui qu'il faut plaindre, car la Providence, n'ayant pas prévu ces instants-là pour l'homme, a oublié de lui donner les forces suffisantes. Avec quelle ardeur il souhaite que ce soit fini ! « Il n'y a saint en la kyrielle, ni sainte, qui n'ait sa chandelle. » Au premier vagissement du nouveau venu, la mère est consolée, mais le mari ? A-t-il le loisir d'admirer cet être difforme et laid ? Il cherche une garde, une nourrice, il fait tendre la chambre en rouge, étaler par terre des carreaux de velours ; s'il s'endort, par

[1] Montaigne. — [2] Guevara : *Les XV joyes :* Bouchet, etc. — [3] Erasme, *De Pueris instituendis*, I, 423. — [4] Pasolini, III, 91.

Digitized by Google

grâce, dans un coin, c'est pour voir en rêve le spectre de son budget danser une sarabande échevelée. Non, il n'a pas la vigueur de sa femme.

La chambre rouge va devenir pour la jeune mère un lieu de délices. C'est un devoir de charité de rendre visite à une parente, à une amie, à une voisine qui relève de ses couches, et bien peu de femmes voudraient manquer le paradis pour si peu. Aussi la chambre ne désemplit pas. La dame y tient « une cour de reine », ou ce que nous appellerions avec moins d'enthousiasme un club féminin. On juge des bavardages, et si le mari se trouve souvent sur la sellette, et comment : Quoi... ! cette vilaine robe ! pas ceci, pas cela ! ah ! le vieil avare !

Un fort aimable usage d'Italie consiste à envoyer toutes sortes de petits cadeaux, des fleurs, des fruits, de petits bijoux, des bibelots !... la jeune femme a droit aussi à un petit plateau peint ou ciselé, et il y en a de ravissants, de vraies œuvres d'art[1]. Tout arrive en même temps. Domenico Ghirlandajo nous a décrit cette scène à Santa-Maria-Novella, de son pinceau grave et mâle : la servante présente un cordial sur le plateau, une amie amuse le nouveau-né, une patricienne fait son entrée, très digne ; une messagère apporte une superbe corbeille de fruits. C'est un vrai va-et-vient, très pittoresque.

Quant au mari, il a disparu parmi ses occupations et ses tracas ; il reparaît quinze jours plus tard, pour rendre les politesses par un grand dîner.

L'enfant appartiendra à sa mère jusqu'à sept ans : période exquise, où le cœur va se dilater ! C'est en serrant dans ses bras un faible petit être, mes-

[1] Müntz, *les Plateaux d'accouchée*, pp. 11 et suiv. : Molmenti, p. 279 ; *Secretz et lois de mariage ; Enseignements d'Anne de France*, p. 61 ; *Sermon nouveau*.

Digitized by Google

sager d'un monde nouveau, qu'une femme comprend l'amour : la vie lui apparaît toute baignée d'une lumière inconnue, une lumière dorée, chaude, gaie. Savantes ou non, toutes éprouvent cette intuition [1].

Pendant quelque temps, peut-être quelques années, une mère peut trouver ainsi le repos du bonheur, et, en ramenant tout à sa joie intime, tremper son âme dans une félicité dont elle ne prévoit pas la fin.

Aucune femme ne devrait donc se priver des premiers sourires de son enfant, du premier ramage, du dorlotage divin [2], que Raphaël a décrit et qu'Erasme considérait comme une chose tellement esthétique qu'il en faisait une thèse à compositions de rhétorique [3].

Cependant le monde interpose déjà sa tyrannie. Autrefois, il était permis de nourrir son enfant ; l'allaitement faisait partie de la maternité [4], moralistes et médecins l'approuvaient [5]. Maintenant, ce n'est plus l'usage ; le cri du lait qu'on vend pour l'allaitement artificiel vient s'ajouter, chaque matin, aux hurlements divers des rues de Paris [6]. Les petits bourgeois et même un certain nombre de châtelains campagnards [7] envoient leurs enfants en nourrice : il existe, pour répondre à ce besoin, une industrie agricole d'élevage humain, très florissante, mais un peu aléatoire pour ceux qui s'y livrent, car il arrive que des enfants restent pour compte [8].

[1] Castiglione. — [2] Sc. de Sainte-Marthe, *Pædotropia;* Sadolet, *Traité d'éducation*, pp. 103 et suiv.— [3] *De Ratione studii*, p. 111. — [4] Dolce. — [5] Guevara, Vivès, Erasme, Bouchet, *Triumphes*, f° 21. — [6] *Les Cris de Paris.* — [7] Montaigne raconte qu'il fut mis en nourrice chez des paysans, « me dressant à la plus basse et commune façon de vivre ». -- [8] JJ. 230, f° 31 v°.

Digitized by Google

Dans les grandes ou moyennes maisons, on prend une nourrice, moralement et médicalement éprouvée[1], une fille solide et honnête, de vingt à trente ans ; cette personne entre dans la famille, où elle représente la vie de la nature, et jusqu'à la fin de ses jours elle occupera, si elle le veut, une situation privilégiée près de son nourrisson[2].

Souvent, nous devons le dire, le mari fait chorus avec les anciens principes et autoriserait très volontiers sa femme à nourrir elle-même. Mais alors une amie le prend à part et lui fait honte : Comment ! il prétend imposer cette sujétion ! Ne voit-il pas déjà comme sa femme est épuisée ! Ah ! il veut la forcer, on sait bien pourquoi, l'avare ! Vraiment, pourrait-on supposer à un mari une âme assez noire pour vouloir infliger pareil servage à une femme, qui, Dieu merci, a pourtant de quoi plaire !...

Le dernier mot dit tout. Une femme de quinze ou seize ans, au bout d'un an ou deux de mariage, doit raisonnablement penser que la vie n'est pas finie pour elle, et qu'elle a besoin de sa beauté.

Et puis l'étiquette, la politique même, dans les maisons princières, interviennent ; les convenances s'opposent à ce qu'une mère s'occupe trop personnellement de ses enfants ; ce ne serait pas la peine d'avoir toute une hiérarchie de serviteurs, dont on doit respecter les attributions ; il faut borner sa sollicitude à une surveillance méticuleuse[3].

Néanmoins, bien des femmes se permettent des atteintes à l'étiquette, et la princesse d'Orange nous

[1] Rod. a Castro, p. 319; Cardano, II, pp. 249 et suiv.; Sadolet; Guevara. — [2] Comptes princiers divers : *Louise de Savoie :* Arch. de La Trémoille, not. ordre du 1er janvier 1505 anc. st.; *Pérégrin*, f° 4. — [3] *Revue des autographes*, n° 37286 (rapport à Anne de Bretagne).

Digitized by Google

paraît une femme comme une autre lorsqu'elle écrit avec joie à sa belle-sœur, Anne de France, qu'elle vient de voir « sa belle nyepce », qui l'appela « mymy et papa » et lui fit « aussi bonne chère en son petit patoys qu'il estoit possible de fere[1] »; ou quand Louise de Savoie, en 1520, au milieu de toutes sortes de préoccupations, se rappelle que, trente-cinq ans plus tôt, François Ier avait percé ses premières dents sans s'en apercevoir « et n'en fut comme point mallade[2] ».

Jusqu'à sept ans, les enfants restent sous l'égide de leurs mères, dans un pur état de végétation. Moralistes et médecins enseignent qu'il faut les laisser se développer librement, sans rien leur apprendre et sans se préoccuper d'autre chose que du bon air et d'une vie régulière[3].

Le grand principe de l'éducation, c'est de laisser les enfants s'élever tout seuls, eux-mêmes, sans grands raisonnements, sans dogmatisme, et de les habituer à ne s'appuyer sur rien, ni sur la crainte, ni sur l'amour[4], à être eux-mêmes; et cela dès la plus petite enfance. Tout être qui entre dans la vie y apporte son individualité propre, qui va se développer; il a ce qu'il lui faut pour raisonner librement; il observe beaucoup, il voit, il écoute, par instinct, et son âme réfléchit ce qui l'entoure comme un céleste miroir. La mère n'a donc qu'à l'aider, à le contrôler, à lui donner de bons exemples.

Ces soins de la première heure paraissent d'une importance capitale, parce que c'est le moment ou jamais d'arracher un à un les petits grains d'ivraie, au fur et à mesure de leur apparition[5]. Il n'y a pas

[1] Ms. de Saint-Pétersbourg, 221. — [2] Ms. Moreau, 774, 112. — [3] Sadolet. — [4] Vegio, ch. XVIII. — [5] Vivès; Vegio, liv. I, ch. X.

Digitized by Google

à peser : c'est une main de femme qui doit faire ce travail-là, légèrement.

Jusqu'alors, on s'était figuré qu'avant tout il fallait viser à obtenir beaucoup d'énergie, et par conséquent endurcir un enfant par des moyens presque rudes ; une sobriété exemplaire, la vie en plein air, librement exposée à toutes les intempéries[1]. Si un enfant pleurait, on le laissait pleurer[2]. On l'emmenait quelquefois à l'église ou chez quelques très proches parents, jamais dans des endroits de plaisir, au théâtre, chez des financiers[3]. La moindre habitude de confort, d'oisiveté, de vie factice paraissait funeste ; on craignait de former des efféminés, et on se disait que, le pli une fois pris, l'armée et le gymnase plus tard n'en viendraient pas à bout[4]. On ne pensait qu'à eux, on ne se préoccupait pas des mères.

Les femmes jugèrent ce système beaucoup trop dur, et l'un des premiers résultats de leur influence fut de le modifier. Pourquoi martyriser des enfants, sous prétexte de les aguerrir ? A quoi bon les exposer au froid à demi nus[5] ? ou bien en faire des chartreux et se donner à soi-même des airs de gendarme ? C'est donc un grand crime de témoigner à ces pauvres petits quelque affection, de les mêler avec soi à l'existence qu'ils doivent connaître, de leur former l'esprit et les manières en les admettant à la

[1] Vegio, ch. v, vi, vii, viii. — [2] Vegio, ch. ix, xvi, xix. Le livre de Vegio, que nous citerons, souvent édité depuis 1491, et publié en traduction française en 1508, est très remarquable et a exercé une influence majeure. Il semble pourtant avoir échappé aux recherches des historiens de l'enseignement. Maffeo Vegio, de Lodi, disciple et chroniqueur de saint Bernardin de Sienne, secrétaire du pape Martin V, fut un très éminent humaniste du commencement du xvie siècle. Il ajouta à l'Enéide un livre supplémentaire. On le mettait fort au-dessus de Pétrarque (Paul Jove. *Elogia*, p. 127). — [3] Vegio, ch. xiv ; Vivès. — [4] *La grant Nef*. — [5] Thibaut, p. 69.

Digitized by Google

table de jeu [1], de leur donner des camarades, fût-ce au prix de quelques horions [2]?

Les vieux moralistes trouvent ces procédés hâtifs et trop peu rectilignes, et ne veulent entendre parler que de muscles, ils prétendent qu'on entre toujours dans le monde assez tôt. Les femmes vont aiguiller autrement l'éducation. Dès qu'elles prendront plus de pouvoir dans le ménage, elles réclameront le droit d'aimer leurs enfants, de s'en occuper, de vivre avec eux, d'en jouir, au moins jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge classique de sept ans.

LES GARÇONS

A partir de sept ans, un garçon ne devient souvent pour sa mère qu'un objet d'inquiétudes et de tribulations. Il passe sous l'autorité directe et exclusive du père, qui se propose de le tailler à grands traits et d'en faire à quatorze ans, non pas un savant, ni peut-être même un bachelier, mais un homme ferme, personnel, solidement trempé pour les luttes de la vie. Nos aïeux avaient particulièrement horreur de tout ce qui pouvait ressembler à un embrigadement ou à un joug uniforme. Le système du collège leur semblait détestable, un vrai pis aller dans toute la force du terme [3]; Louis XI avait bien soin d'envoyer au collège les princes de la branche cadette, mais il évitait tout aussi soigneu-

[1] Sadolet, pp. 103 et suiv. — [2] Eustorg de Beaulieu, rcau XXXI; *Navis stultifere*, fos 7 vo, 40. — [3] Vegio, liv. II, ch. III.

Digitized by Google

sement d'y envoyer son fils[1]. Le collège, comme dit Montaigne, est une « fabrique de latineurs », une « maison de correction préventive », où l'on travaille comme des portefaix (de ce temps-là) quatorze ou quinze heures par jour, jusqu'à complet abêtissement, jusqu'à la haine des livres, et, s'il vous plaît, pour arriver à quel beau résultat? à un léger badigeon de grec et de latin! à jargonner tant bien que mal de Jupiter, de Vénus, de Pyrame[2]..., sans trop s'inquiéter, heureusement, de ce que représentent ces augustes mots! Quant aux idées, tout se borne à en seriner quelques-unes, qui tiennent lieu d'intelligence[3], au lieu de développer fortement les facultés créatrices et originales.

Ainsi on tombe d'accord qu'il faut autant que possible éviter le collège, et qu'un garçon doit rester à la maison. Mais alors voici le débat. S'il reste à la maison, la mère, qui, la plupart du temps, a concentré précisément sur la tête de ce fils toutes ses prédilections, prétendra s'occuper de lui. Et c'est ce qu'on ne veut pas : on se défie d'elle, de sa bonté, de ses « semblants d'amour ». Il faut, c'est un axiome, soumettre les garçons à un régime tout à fait masculin, à une vie de férule, sous la haute main du père[4]; le père a parfaitement le droit de leur défendre de voir leur mère[5]. Comment parviendrait-on à « raidir l'âme et les muscles » d'un enfant, à lui donner une vigueur physique et morale qui tient en grande partie à « l'espessissure de la peau », si la mère est toujours là, si elle intervient, si elle trouve que son fils a eu chaud ou

[1] Notre *Histoire de Louis XII*. — [2] Vegio, liv. II, ch. II ; Gaguin, *De variis vite... incommodis*. — [3] Montaigne, liv. II, ch. III. — [4] Champier, *Gouvernement de mariage*, ch. XIX ; Lalanne, pp. 8, 9. — [5] Pontanus, *Opera* (en prose), p. 16.

Digitized by Google

a eu froid, si elle le dorlotte, si elle compatit aux moindres misères ? Ce n'est pas la manière de former des hommes !

Nulle part, la bataille contre le féminisme ne s'engage plus résolument que sur ce terrain. Les adversaires des femmes se reconnaissent presque infailliblement à ce signe, qu'ils insistent avant tout sur l'éducation des hommes, parce qu'à leur avis c'est le côté le plus manifestement néfaste de l'influence des femmes.

Ils craignent la vie de famille à cause du laisser aller qui y règne[1], et parce qu'ils ne connaissent rien de pire pour un homme qu'un entraînement précoce à la sensibilité. « A vingt ans, maugrée un vieillard, je ne savais pas ce que c'était qu'une femme ; à présent, les enfants à la mamelle sont plus avancés[2]. » C'est la preuve, dira-t-on, qu'ils ont plus d'esprit, c'est une garantie de vertu... Non. On préfère n'importe quoi, même le collège, à l'éducation des hommes par les femmes. Du moment où le système de la sensibilité prévaut dans une maison, il ne reste plus qu'à se débarrasser des garçons à tout prix[3].

Mais n'est-ce pas un peu exagérer la rigueur, et déchirer inutilement le cœur d'une femme, ce cœur si vide et qui avait cru trouver enfin de quoi se remplir ? Les mères ne manquent pas d'arguments à l'appui de leurs revendications ! Elles se refusent complètement à admettre que la bonté soit nécessairement synonyme de faiblesse. Est-ce que, de tout temps, les gens les moins suspects de sentimentalisme n'ont pas compris combien il est important de ménager à un homme son recours dans l'affection de sa mère ? N'a-t-on pas toujours cité avec

[1] Le P. Chérot, p. 538. — [2] Castiglione, p. 155. — [3] Montaigne.

Digitized by Google

complaisance les noms de sainte Monique[1] et de tant d'autres mères bienfaisantes ? Une éducation raisonnable ne doit pas s'appuyer uniquement sur le principe de la crainte; elle doit être l'image de la vie, et, si l'on veut bannir du monde la brutalité et la rudesse, il ne faut pas commencer par les semer à pleines mains. Combien d'hommes, généreusement pétris par des mains féminines, sont arrivés, par le seul dressage de l'amour, à un parfait sentiment de force, de respect, de discipline ! Le cœur a ses lumières et ses moyens secrets ; le cœur d'une mère peut voir tout aussi clair et, pratiquement, obtenir tout autant de résultats que la raison et l'absolutisme du père. Là, comme ailleurs, la force n'est pas tout, et il y a un autre régime possible que celui de la « bastonnade » ou même de la chiquenaude, chères à Montaigne.

Marguerite de France nous offre à ce sujet une démonstration pertinente ; elle se cite elle-même. Sa mère, Louise de Savoie, restée veuve, se donna au plus haut degré le luxe d'aimer librement ses enfants. Lorsqu'on lui parla de remettre son fils entre les mains des hommes, en guise de réponse elle installa le lit du jeune François dans sa chambre. Eh bien,

> « Fille et filz eut, à elle obéyssans,
> Rempliz d'esprit, de vertuz et bon sens[2]. »

On comprend combien ce débat entre les pères et les mères touche à des fibres profondes, et quelle répercussion il peut avoir sur la vie entière des femmes. Si séparées qu'elles soient de leurs fils

[1] Vegio. — [2] Poésies, édition Le Franc, p. 272.

Digitized by Google

par la force des mœurs, elles qui voudraient pénétrer d'amour et de douceur l'esprit farouche des hommes, il est bien naturel qu'elles se portent avec passion vers le cœur de ces enfants.

Souvent elles ont le dessous dans cette première bataille.

Le fils part pour le collège. Montaigne en gémit. C'est entre les quatre murs d'une classe, dit-il, et à coups de syntaxe grecque, qu'on va apprendre à un jeune homme la science de l'existence et lui donner la claire vue philosophique que procurent l'histoire et l'expérience. Quel professeur lui dira qu'il est sage de se tenir à l'écart de la vaste foire humaine, toute pleine de pitres orgueilleux et de bouffonneries outrecuidantes? Sa mère aurait voulu exprimer pour lui le suc de la vie, le secret du bonheur, lui communiquer l'étincelle sacrée de l'amour. Mais Montaigne est de ceux qui trouvent cela fort dangereux, et il croit, en somme, que le spectacle du monde serait encore plus funeste que « l'emprisonnement préventif ».

D'autres fois, le père choisit un précepteur pour élever son fils, et alors la crise subsiste à l'état latent.

Le père hésite toujours un peu à prendre son parti. D'abord, il songe à la dépense, et, quoique les enthousiastes lui représentent qu'il n'y a pas de meilleur placement [1], il fronce le sourcil. Ensuite, il voudrait trouver un homme parfait, chose difficile. Ordinairement, il se décide sur la recommandation d'amis, qui ont vu leur protégé à l'œuvre, qui vantent son tact, sa prestance, ses manières, sa science ; on ne s'explique pas qu'un tel homme

[1] Bouchet, *les Triumphes :* Vegio, ch. VI; Fauste Andrelin, *Epistolæ*, VII.

Digitized by Google

se voie dans la nécessité de s'expatrier, mais il est encore jeune (trente ou trente-cinq ans), et il a besoin de se créer une situation[1].

Le candidat lui-même prend la plume en termes modestes, pour parler de sa timidité : il promet de cavalcader avec son élève et « de faire tous les autres exercices qu'on voudra » ; il demande seulement à coucher hors du château et à ne pas dîner à la cuisine, comme quelques-uns de ses collègues[2]. La mère, timorée, insiste ; elle voudrait savoir si c'est un honnête homme, un homme de bien[3]. On l'assure que oui.

Longtemps, les précepteurs se tinrent sur un certain pied de réserve.

Dans sa *Calandra*, Bibbiena nous en montre encore un qui n'a rien d'intéressant, qui parle, agit et s'habille comme tout le monde. Cependant, ces jeunes gens sont des hommes, qui plus est, des hommes de lettres, et pas assez sots, ayant goûté à la vie élégante, pour en méconnaître longtemps les avantages ; parfois, sous une apparente bonhomie, leurs tentations n'ont rien de philosophique ; Vegio, sans ambages, les appelle « d'abominables boucs[4] ». Ils voient, par expérience, combien on s'avance difficilement par les moyens sérieux, et facilement par les autres. Ils cultivent la littérature à succès. Personne ne trouve mauvais qu'Antoine de la Salle, austère précepteur de la Maison d'Anjou au xve siècle, écrive les *XV Joyes* ou les *Cent Nouvelles*, ni que Lemaire pense élever les idées du jeune Charles-Quint, en lui offrant la délicate pâture d'un Jugement de Pâris soigneusement

[1] Vincenzo da Monferra, à Caterina Sforza, 21 septembre 1507; Pasolini, III, n° 1312. — [2] 30 décembre 1507. *Ibid.*, n° 1314. — [3] 30 décembre 1507. *Ibid.*, n° 1315. — [4] Liv. II, ch. IV.

Digitized by Google

photographié, image de l'avenir que le ciel réserve aux princes et aux grands de la terre[1]. On lit ces choses-là, et on ne lirait pas des dissertations sur Aristote.

A mesure que les femmes se mirent en tête de patronner la littérature, le type des précepteurs apparaît plus en relief. D'après le déchaînement qui se produit contre eux, on ne saurait douter qu'ils n'aient connu de beaux jours. Les faiseurs de Nouvelles, les hommes de théâtre ne leur pardonnent pas leurs prétentions près des mères ou des cousines ; ce pauvre diable de pédagogue, qu'on nous représente toujours comme un fruit sec de la vie, sans valeur personnelle, bête, laid, grotesque, sans vergogne, se meurt d'amour pour quelque belle jeune fille riche, distinguée, qu'il crible de billets incandescents ou de sonnets légèrement épicuriens ; on rit à gorge déployée lorsqu'il lui arrive (comme à bien d'autres) de recevoir quelque correction salée[2].

A partir surtout du moment où Arétin montra, dans son *Marescalco*, paru en 1533, les ressources scéniques d'un pareil rôle, le type est fixé.

Avant que le précepteur n'entre en scène, on sait qui on va voir : un cuistre à lunettes, gauche, lourd, prétentieux, rabâcheur, plein de philologie et de citations; sa figure même a contracté quelque chose de mécanique, où se peint l'habitude d' « entonner » aux autres des choses toutes faites, comme dit Montaigne, ou d'éteindre la jeunesse par sa « besterie », sa « sagesse de mufles », comme dit Rabelais.

Puis, en vertu d'une loi fatale, la gloire du précepteur décrut et tomba. La poussée qui se produi-

[1] *Illustrations de Gaule*, liv. I. — [2] Lasca.

Digitized by Google

sit vers les études libérales mit tellement de concurrents sur le pavé qu'à moins d'ouvrir une institution privée ou d'obtenir une chaire à succès, le précepteur est perdu. Son salaire devient mince. Or on n'estime pas l'homme qu'on paie mal. Il a beau prendre toute la peine imaginable, donner des pensums, taper sur les doigts, tirer les oreilles, personne n'est satisfait.

« Je ne sais bête au monde pire que l'écolier, si ce n'est le pédant. »

Et alors, le pauvre « pédant », ulcéré, se renferme en lui-même : après avoir sué sang et eau toute la journée, il n'éprouve de délices qu'à se retrouver seul, pendant la nuit, pour colliger des notes, des phrases rares, des types de *tournures*, ou pour fabriquer des vers, des vers tendres, adressés à une beauté malheureusement inconnue, ou bien des vers lyriques, fulminants; et ces productions de son cœur (celles du moins que la Fortune a daigné conserver) gisent encore aujourd'hui par paquets dans la poussière des archives[1].

Est-il besoin d'ajouter que le précepteur s'estime martyrisé par le père. Le père, qui ne fait pas profession de douceur, le traite, en effet, plus ou moins ouvertement, comme un homme qui accomplit un métier et qui est à charge : il intervient par saccades, blâmant ceci, cela, les bavardages, les espièglerie, les mauvaises compagnies[2]; il voudrait, d'un côté, moins de sévérité, et de l'autre plus de progrès. Et puis ce bambin, qui l'appelle « Monsieur » et qu'il croit toujours un enfant, prend des façons d'homme, et menace de lui marcher sur les

[1] Voir le fort curieux mémoire de M. Arturo Graf, *I Pedanti*, dans *Attraverso il Cinquecento*, pp. 197 et suiv. — [2] Guevara; Champier, *le Doctrinal du père de famille;* Bouchet, *Epistres*, f° 24.

Digitized by Google

talons ; encore une grave préoccupation pour le budget ! Du reste, à quoi bon tant de programmes, et cette « suffisance livresque » ? Ne pourrait-on tout apprendre sans en avoir l'air[1] ? Quoi, voilà un enfant que nous allons lancer dans la vie active, et vous le farcissez de syllogismes, de dates, d'un flot d'inutilités ! Alexandre le Grand avait-il appris toutes ces choses-là ? Il avait pourtant un précepteur nommé Aristote ; eh bien ! avec quelques bons principes de morale pour tout bagage, il a conquis le monde ! Certes, il respectait les arts, les sciences, il louait leur « excellence et gentillesse », mais l'a-t-on jamais vu pâlir et se ronger les ongles devant un problème de dialectique ? Ah ! non[2] !

Les précepteurs n'échappent guère à ces tracasseries que dans les maisons princières ou royales, parce qu'alors ce sont d'importants personnages, hauts fonctionnaires et nombreux[3]...

La mère, au contraire, se fait l'amie du précepteur, et par ce moyen exerce sur lui une influence sensible ; elle l'entoure d'égards affectueux. Ce sont deux alliés naturels, les deux êtres faibles et opprimés, qui cherchent un appui dans les idées belles, que le mari ne comprend pas ; en sa qualité d'homme lettré, le précepteur penche vers le féminisme, et il goûte doublement, pour lui et pour son élève, les attentions, la bienveillance soigneuse dont une mère entoure l'œuvre de l'éducation. Nombre de précepteurs spéciaux passèrent ainsi par Amboise, chez Louise de Savoie, pour pénétrer François Ier d'esthétique ; ils conservèrent de leur séjour

[1] Montaigne. — [2] Montaigne. — [3] Guidobaldo d'Urbin eut ainsi trois précepteurs, dont le savant Louis Odasio, de Padoue (Pinetti-Odasio).

Digitized by Google

le plus chaud souvenir. C'est que la jeune princesse les gâtait, les choyait presque; elle les prenait à sa table, au lieu de les laisser parmi les chambellans et les artistes, elle les faisait causer, elle causait avec eux [1]...

Malgré toutes les résistances, l'éducation des hommes se transforma ainsi peu à peu dans les pays cultivés. Au lieu de se tenir comme autrefois sur le pied d'une grave réserve, qui ressemblait à la timidité, et de vénérer de loin tout le monde, surtout les personnes âgées, au lieu, notamment, de rester vis-à-vis des femmes dans une gamme de respect, depuis le respect profond jusqu'à la courtoisie profonde [2], la plupart des jeunes gens entrèrent de plain-pied dans la vie avec des allures plus exquises; ils laissèrent l'armure de l'étiquette hiérarchique, ils furent souples, aimables, gracieux, habiles à plaire. Une foule de livres de *civilité*, dont Erasme a publié, pour sa part, un bon spécimen, leur enseignèrent la science de la politesse, un peu négligée autrefois. Du reste, comme l'éducation a toujours été le grand objectif des hommes qui veulent exercer sur les idées une influence sérieuse, c'était à qui dirait son mot et préconiserait son système sur la direction de la jeunesse; Cordier, Sadolet, Vivès, Luther, Calvin, Erasme, pour ne citer que les principaux, s'en sont fort préoccupés [3]. Nous n'avons pas à suivre ici leurs vastes discussions; elles ne sont que le développement de la lutte engagée entre l'esprit idéaliste et l'esprit positif. A l'extrême frontière des deux mondes, Zwingle, établi pour ainsi dire en grand'garde,

[1] *Louise de Savoie;* sc. de Sainte-Marthe; Castellanus. — [2] Vegio, liv. II, ch. VIII, X et suiv. — [3] Voir aussi Castiglione, Curiono, Sabba di Castiglione, le Tasse, etc.

Digitized by Google

défend la tactique allemande; sans nier les douceurs de l'esthétisme, il tient pour une éducation cloîtrée, sévère, pour des programmes de sciences exactes et de raisonnement, il préfère des hébraïsants ou des hellénistes savants à de jolis latinistes[1].

Erasme, au contraire, marque la frontière romaine. Il estime qu'on n'aboutit qu'à dessécher l'intelligence des enfants en voulant la tirer au cordeau ; il n'apprécie ni la production de la vérité à l'état squelettique, telle qu'elle florissait dans les écoles du moyen âge, ni le pur apprentissage d'utilitarisme auquel incline Zwingle. Le sentiment du beau, à son avis, présente dans la vie un immense avantage, celui de soutenir l'esprit et de consoler ; dans l'éducation, il n'y a pas d'autre procédé pour étendre, polir et élever les intelligences[2]. L'impulsion nouvelle, il l'approuve entièrement.

Il ira même très loin.

Au lieu de bannir l'idée de la femme, il admet à merveille qu'on explique aux jeunes gens qu'il y a deux amours, l'un bon, l'autre mauvais, et qu'on leur donne des sujets de composition comme celui-ci : « Faut-il ou non se marier[3] ? » Hütten s'amuse beaucoup des professeurs pudibonds qui ont soin d'expurger la mythologie, qui voudraient voiler les Muses et en faire des anges, ou qui comparent Diane à la sainte Vierge[4].

En réalité, comme les programmes d'éducation sont très individuels et ne dépendent ni des théories ni du caprice de personne, tout ce beau feu ne produit guère que des modifications de détail.

[1] *Opera*, I, p. 278 v° 284. — [2] Comme sciences exactes, il admet l'astrologie ; cf. Bouchet. — [3] *De Ratione instituendi*, pp. 109, 111, 112, 114. — [4] *Epistolæ obscurorum*, p. 42.

Digitized by Google

Ainsi on reste fidèle à la gymnastique et à tous les sports, cheval, chasse, pêche, paume, peut-être même aux sages déambulations philosophiques à la mode de saint Grégoire de Nazianze. Mais on a moins horreur de la danse[1], et l'amour du jeu fait des ravages[2].

La musique triomphe de ses détracteurs, qui la représentaient comme un élément d'efféminatio et de sensibilité voluptueuse : on y voit au contraire le plus noble délassement d'un enfant et une précieuse ressource pour former son esprit[3]. L'enseignement du dessin paraît une nécessité pour des hommes appelés à vivre parmi les objets d'art, et qui, faute d'expérience pratique, deviendraient fatalement la proie du faux bibelot[4].

Du reste, nous ne saurions nier qu'un développement trop exclusif de la sensibilité n'ait produit chez certains jeunes gens des effets fâcheux, ou même désastreux. L'instruction s'est fort répandue : tout le monde veut en avoir, plutôt par amour-propre que pour correspondre à des besoins réels ; il en résulte qu'on se préoccupe moins d'armer fortement quelques intelligences d'élite, et davantage de vernir superficiellement la banalité des esprits. Le monde est encombré d'aimables jeunes hommes, types de correction mondaine, saluant bien, dansant bien, se tenant bien à table[5], pourvus d'ailleurs de quelques bribes latines ou grecques, élégamment oisifs, et, dans cet état, orgueil du bon commerçant qui a eu l'honneur de leur donner le jour et de leur assurer des revenus. Leur côté faible, c'est qu'encore imberbes ils connaissent trop la vie ; l'esthé-

[1] Vegio, liv. III, ch. v, vii. — [2] *Louise de Savoie.* — [3] Vegio, liv. III, ch. iii ; Bouchet, *Epistres*, f° 24. — [4] Vegio, liv. III, ch. iv. — [5] Bonaffé, p. 619.

Digitized by Google

tisme ne les a menés ni aux illusions, ni à l'enthousiasme ; mais ils sont docteurs en évaluation marchande de telle demoiselle à la mode et de son mobilier.

A quinze ou seize ans, tous ces jeunes gens, bons ou mauvais, prennent leur volée dans les sens les plus divers, et échappent pour toujours à leur mère.

Elle les voit partir ! les uns, les plus huppés, pages brillants à la cour, tout rutilants d'or et de velours ; les autres dans un château quelconque, où ils cumulent la direction de la chasse avec celle de l'écurie, et où ils dînent à la cuisine, en attendant que leur maître les couche sur son testament.

D'autres, soutenus par un père plus subtil, reçoivent mission de « parvenir à la vertu et à l'honneur que le savoir acquiert aux gentilshommes[1] ». Ah ! les gaillards ! ils vont, à grands frais, s'établir à Padoue, à Bologne ou ailleurs. Là, en fait de Pandectes, ils approfondissent surtout le pour et le contre de Mlle Angela ou de Mlle Camilla. Un de ces bons apôtres, fils d'un conseiller de Paris, met en fuite le propre précepteur attaché à sa personne. Tant que la bourse de voyage suffit, le père se montre indulgent, et même, secrètement, un peu fier des fredaines de son héritier. Ne faut-il pas que jeunesse se passe ? Un père facétieux adresse une lettre à son fils « étudiant à Padoue, ou envoyé pour étudier[2] ».

Beaucoup de personnes attribuent le laisser aller de la jeunesse à la direction nouvelle de l'éducation.

Calvin trouve qu'on a beaucoup trop rapproché

[1] *Hept*, Nouvelle 18.. — [2] H. Estienne ; Menot et autres prédicateurs ; le P. Chérot, p. 539 ; Massebieau, pp. 84 et suiv. ; Cl. Marot.

Digitized by Google

les jeunes gens des femmes [1] ; Henri Estienne charge l'éducation esthétique de tous les vices de l'époque. C'est aller un peu loin, et il serait tout aussi équitable de rejeter les mauvais résultats de l'éducation sur les vices de l'époque. Pourtant, malgré certains progrès, l'éducation du XVIe siècle a commis des erreurs qu'il a fallu payer. La discipline s'est relâchée[2]. On se plaignait que les études s'abaissassent à force de se vulgariser[3] ; la nouvelle éducation a pris les écoliers trop jeunes, elle les a poussés à outrance sur des programmes trop étendus, elle leur a donné le goût de l'à peu près, l'habitude de ne rien pénétrer à fond, elle a fait des gens superficiels et paradoxaux.

Deux femmes, issues des principes les plus opposés, Louise de Savoie, Anne de France, se défièrent de cet entraînement : l'une voulut faire élever son fils sous ses yeux, l'autre éleva elle-même son futur gendre[4]. C'est la preuve que toutes les femmes ne peuvent être responsables de certains abus.

Quelque paradoxale que l'idée paraisse, il semble que le système d'éducation aurait dû être plus complètement retourné. Il aurait fallu, ou maintenir l'ancien principe d'élever les garçons pour en faire des hommes, ou bien, bravement, nettement, en

[1] Lettres à Pierre Favre, avril 1556 ; aux Français, 24 juillet 1547 (*Epistolæ*, p. 178, 76). — [2] Mes élèves ne veulent qu'agir à leur tête ; la plupart du temps ils piochent la terre, écrit un malheureux précepteur, en parlant du dauphin de France : « je foys grand doubte qu'ilz n'en vaudront de rien mieulx. » (*Les La Trémoille pendant cinq siècles*, t III, p. 85.) — [3] On écrivit en France et en Allemagne de nombreux dialogues latins pour enfants Les deux plus connus ont été imprimés par Robert Estienne sous ce titre : *Pædologia Petri Mosellani Protegensis*, *Dialogi XXXVII. Dialogi puericles Christophori Hegendorphini XII.* Lutetiæ, 1548 (in-16). Voir Massebieau, *les Colloques scolaires du* XVIe *siècle*. — [4] Marillac (édition Buchon), p. 132.

Digitized by Google

émettre un nouveau, que d'ailleurs nous n'avons vu indiqué nulle part : c'est qu'il serait bon qu'un fils soit élevé par sa mère, puisqu'il doit vivre avec une femme, et une fille par son père, puisqu'elle doit vivre avec un homme.

Cette éducation-là aurait quelque chose de plus intime, de plus juste, de plus naturel, et peut-être de plus profitable. On reconnaît entre mille les hommes élevés par une mère sérieuse et les femmes élevées par un père attentif.

Malheureusement, les habitudes sociales créaient un obstacle absolu. Outre les craintes de sensibilité exagérée, dont nous avons parlé, le dur principe de famille voulait que le fils appartînt à la famille et non à sa mère. C'est un homme ! qu'il galope, qu'il chasse, qu'il soit soldat ! On aime mieux le voir pécher par brutalité que par douceur.

En réalité, beaucoup de mères n'exercèrent sur leurs fils qu'une influence indirecte et peu efficace. Les fils sont trop séparés d'elles et partent trop vite... Les mères sont-elles faites pour les enfants, ou les enfants pour les mères ? D'après la situation de bien des ménages qui ne durent que par les enfants, on pourrait croire qu'ils sont faits pour les mères ; et cependant, si une femme a trop compté sur cette ressource, elle restera cruellement seule.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

L'ÉDUCATION DES FILLES

Le déboire qui attend presque infailliblement les mères du côté de leurs fils doit trouver sa compensation du côté des filles... Qu'on nous pardonne d'entrer dans tous ces détails ! Nous ne pouvons pas faire l'histoire du cœur des femmes sans pénétrer d'abord, aussi profondément que possible, le secret de leurs saintes passions maternelles et filiales. Nous sommes partis de cette solide donnée du mariage à la vieille mode, tout raisonnable et physique. La sensibilité des femmes a commencé d'éclore au contact des misères physiques ; elle a créé la garde-malade et l'aumônière. Puis la mère est née. L'amour pour ses fils ne peut aboutir qu'à la séparation. Le cœur féminin va aborder une nouvelle étape, l'amour de la mère pour sa fille. Ici, aucune ingérence tierce n'est à craindre. La fille appartient à la mère, et le père même ne cherche pas à se mêler dans leur intimité : « La police féminine a un train mystérieux, il faut le leur *quitter*[1]. »

[1] Montaigne.

Digitized by Google

Que le père prépare la dot, voilà tout ce qu'on lui demande[1]. Dans le monde précis et un peu rude qui sortait du moyen âge, les fonctions se trouvaient très nettement délimitées.

Ce que le père ignore, nous avons le plus grand intérêt à le connaître. Nous voulons savoir ce qui se passe entre mère et fille, et comment se forment les femmes de l'avenir, car c'est aussi le moyen de savoir si la mère a pu se créer dans son foyer une joie stable, et si elle se loue assez des principes avec lesquels elle a été élevée pour les appliquer à sa fille. Plus loin, nous aurons à traiter de questions plus brillantes, d'idées beaucoup plus hautement artistiques et philosophiques ; nous n'en rencontrerons pas qui nous fassent mieux connaître l'état intime des âmes féminines. Toutes les rumeurs sociales bruissent dans la moindre question d'éducation, comme l'Océan bruit dans un coquillage...

Il s'en faut de beaucoup que les historiens se soient mis d'accord pour nous apprendre comment on élevait alors les jeunes filles. Un vieux proverbe, faux d'ailleurs, disait : « La mère nourrit, le père instruit[2], » ce qui signifie, en bon français, que la mère n'instruit jamais et ne sait que donner à téter ; et comme, d'autre part, les traités d'éducation ne nous parlent jamais que des garçons ou, tout au plus, des « enfants[3] », qu'ils ne prononcent pour ainsi dire pas le mot « filles », quelques historiens ont conclu qu'on laissait les filles végéter, sans se préoccuper de les instruire ; d'autres, et non des moindres, MM. Burckhardt[4], Minghetti[5], ont

[1] Bouchet, *Epistres*, f° 24. — [2] Le Tasse, Dialogue *le Père de famille*, p. 159. — [3] Jean Bouchet, *les Triumphes*, f° 23. — [4] Edition française, II, 143. — [5] P. 5 et suiv.

Digitized by Google

cru au contraire qu'elles suivaient tout simplement le même programme que les garçons.

Nous ne dirons aucun mal de ces deux opinions si contradictoires, parce qu'elles nous paraissent toutes deux vraies en un certain sens.

La question d'éducation dépend réellement d'une autre question bien plus haute, celle que nous nous posons dans ce livre : Quelle doit être la vie des femmes? Où doivent-elles chercher leur bonheur? Et d'abord, nous nous heurtons à un très gros point d'interrogation. Veut-on continuer à marier passivement la femme comme nous l'avons vu, la laisser presque esclave, — ou la mettre en état de se défendre? A-t-on pour but de la rendre obéissante, un miroir des idées d'autrui, dépourvue de toute idée propre, et d'autant plus heureuse qu'elle ne connaîtra rien au-delà de l'étroitesse de sa chambre à coucher? ou bien croit-on meilleur de la rendre active, instruite, individuelle, capable de raisonner et d'agir? La mère devra-t-elle simplement rester une gardienne provisoire, chargée de conserver une petite fille pour un maître avéré, qui va la former et l'instruire à sa guise, et à qui elle appartiendra aussitôt que possible, dès sa première fleur[1]; ou bien cette mère peut-elle, sans inconvénient, se rapprocher de sa fille et, précisément parce qu'il faudra la donner à un autre, l'armer d'indépendance et d'esprit, même en sachant bien que tôt ou tard on laisse en route quelque pièce de l'armure? Voilà toute la question. Et l'éducation en dépend !

Dans le premier cas, c'est-à-dire suivant le système classique, la mère prépare une page blanche.

[1] *La Contr'amye de court*, p. 163 ; le Tasse ; Barbaro, f° 7 ; *Recueil* de Montaiglon, III, 134 ; Sainte-Marthe, dans l'*Heptaméron de Montaiglon*, I, 41 ; Gaguin, *De variis... incommodis.*

Digitized by Google

Elle n'a pas grand'chose à faire, sinon favoriser une végétation aussi robuste que possible, un déploiement de force et de beauté, maintenir le repos le plus absolu, respecter et même prolonger l'enfance [1]. Le programme ne nécessite pas de longues dissertations; il consiste à proscrire les moindres tensions d'esprit, même sous la forme de petits jeux [2], à conserver une simplicité absolue [3], une vie renfermée [4], à éviter jusqu'aux exercices physiques un peu accentués. Au point de vue intellectuel, il admet, dans sa partie artistique, quelques menus travaux d'aiguille (tapisserie, filet ou autres); de la musique, non pas de la musique suggestive ou légère, mais de la musique classique; comme lectures d'agrément, quelques livres élémentaires de piété et de morale; comme science, quelques notions de physique, d'agriculture, de médecine, quelques explications philosophiques sur les grandes questions morales, telles que le péché originel, la Rédemption, l'immortalité de l'âme et, en général, le *Credo*. C'est ainsi qu'on a formé la petite mariée,

[1] « Ma fille est en l'aage auquel les loix excusent les plus eschauffées de se marier. Elle est d'une complexion tardive, mince et molle, et a esté par sa mère eslevée de mesme, d'une forme retirée et particulière; si qu'elle ne commence encore qu'à se desniaiser de la naïveté de l'enfance. » (Montaigne.) — [2] Pontanus, *De Liberis;* Vegio, liv. III, ch. XII-XV. — [3] Montaiglon, *Anc. poésies*, II, 18 (*le Doctrinal*, qui prêche cette thèse, dut être imprimé à Angoulême, vers 1492 (*Catal.* Rothschild, I, 369); Garin, *Complainte*.

[4] « Quid tibi præcipiam molles vitare fenestras?
Ad culpas aditum laxa fenestra facit.
Libera mens, captiva tamen sint lumina, quando
Hanc animo invenit sœva libido viam.
Cogite fallaceis, animus ne peccet, ocellos,
Cogite, libertas ne peritura cadat.
Pellite materiam, primasque extinguite flammas. »

(Pontanus, *De Liberis*.)

Digitized by Google

vigoureuse, reposée, prosaïque, timide, qu'au début de ce livre nous avons vu conduire à l'autel. Elle est ignorante, tant mieux! elle ne fait que naître à la vie, mais elle apporte comme enjeu une santé solide et un bon équilibre général; à treize ans, c'est quelque chose. Le mari fera le reste.

Et qu'on ne croie pas que ce système, pour barbare qu'il puisse paraître à quelques personnes, passe pour si mal conçu! Il a de nombreux amis. Les docteurs du moyen âge, depuis le vénérable Egidio Colonna jusqu'à l'illustre Gerson, ne se sont pas fait, des besoins de la femme, une autre idée; Gerson a même émis cet aphorisme (que, d'ailleurs, il ne faut pas exagérer) : « Tout enseignement pour les femmes doit être considéré comme suspect[1]. » En cela, ils sont d'accord avec les médecins, qui engagent tous à pécher par excès de réserve[2]. On a invoqué aussi à l'appui de cette thèse le grand nom de saint Jean Chrysostome[3], et celui de Lycurgue qui voulait prolonger jusqu'à dix-huit ans (même en Grèce) l'enfance des jeunes filles et la consacrer aux soins physiques[4].

Dans ce système, les mères ne peuvent s'attacher beaucoup à leurs filles, et encore moins se mêler à leur vie.

Une mère inspirée par son ardent dévouement à une fille unique, et en même temps très au fait des nécessités réelles de l'existence, Anne de France, a pourtant montré quel haut parti on pouvait encore tirer de ces données d'apparence rudimentaire,

[1] Thibaut, pp. 74, 75. — [2] Mercato, p. 15. — [3] « Prenez soin de vos filles; qu'elles soient toujours au logis, douces, pieuses, méprisant l'argent et les ornements extérieurs. Et ainsi vous préserverez non seulement ces jeunes filles, mais les hommes qui un jour les conduiront, et vous assurerez une bonne postérité par une souche solide. » — [4] Barbari, f° 7.

Digitized by Google

tout en respectant l'avis des médecins et celui de Gerson. Elle a consigné ses vues dans un opuscule purement pratique et intime, à l'usage de sa fille, écrit au jour le jour avec un certain désordre, selon le hasard des réflexions ou des lectures, sans la moindre préoccupation de soutenir une thèse, et qui nous livre *ex abrupto* le secret de sa pensée.

Anne s'attache à l'éducation, et non à l'instruction : elle désire une éducation spontanée, et en quelque sorte automatique, qui résulterait simplement, non pas d'une intimité vraie entre mère et fille, et encore moins d'un sentiment d'égalité, mais d'une bonne association franche, affectueuse, de manière que la mère déteigne sur l'enfant « comme le bon vin teint son fût [1] ».

Cette formule si bénigne suppose déjà une culture d'esprit étendue et une certaine robustesse d'intelligence. Anne de France entend que l'éducation morale et philosophique s'opère avec l'aide de Boèce, de Platon, des Pères de l'Eglise, des philosophes anciens, et, cela va sans dire, d'après le texte des « Enseignements de saint Louis [2] ».

En revanche, elle ne se soucie pas de développer l'imagination ni la sensibilité ; elle a horreur de l'afféterie, de tout ce qui lui paraît sentir la recherche, le convenu, le théâtral ; elle n'en veut nulle part, ni dans le costume, où elle repousse aussi bien la fausse simplicité que la fausse élégance, ni dans la conversation, ni dans les études, ni dans la conduite. Elle n'aime que la splendeur de la vérité, la glorification du réel par ses nobles côtés. Elle veut tremper l'âme d'une jeune fille par l'habitude d'approfondir ses recherches et ses idées,

[1] *Enseignements*, p. 93; La Vauguyon, f° 24 v°; Marillac. — [2] P. 20, 31.

Digitized by Google

et d'appuyer toujours son raisonnement sur des prémisses évidentes, telles que la certitude de la mort ou l'existence de Dieu[1].

Il résulte de ces principes, non pas un scepticisme critique, identique à celui de Montaigne, de Pascal ou de Descartes, mais, si on peut ainsi dire, un scepticisme vigoureux et affirmatif, c'est-à-dire le souci absolu, et presque un peu âpre, de regarder les choses de la vie sans ambages, comme des choses graves, mais éphémères, et de ne pas leur prêter des couleurs, des formes, une portée qu'elles n'ont pas, de ne pas les farder. Comme fil conducteur, Anne de France s'attache à une morale précise et indépendante, qui, fortement ancrée sur la foi religieuse, défie tout aussi bien les découragements et les lassitudes que les illusions : au-delà du flot changeant des réalités mondaines, nûment perçues, elle montre d'autres réalités, qui lui paraissent aussi nettes, aussi positives, et où elle trouve un ferme point de repère.

En fondant ainsi l'éducation féminine sur l'idée sévère du vrai et sur l'individualisme, Anne craint l'invasion de l'esthétisme plutôt qu'elle ne la souhaite. Ce qu'il faut, à son avis, c'est former des femmes énergiques, vigoureuses de corps et d'esprit ; elle veut développer la volonté et la fermeté, qui sont des vertus pratiques. Non pas certes que personnellement elle dédaigne le Beau ! elle a donné assez de preuves du contraire ! Elle a aimé un art plein de verdeur et de ragoût ; c'est une fine connaisseuse, une royale protectrice ! elle trouve si naturel le charme des belles choses qu'elle compte bien en transmettre le goût à sa fille. C'est aussi une philosophe accomplie, qui lit Platon, précaution

[1] P. 92-93, 105, 113.

Digitized by Google

que négligeaient des platoniciennes plus avérées. Mais elle est persuadée que l'ère de la lutte ne fait que s'ouvrir pour les femmes, et qu'il faut s'armer pour la soutenir. Elle n'incline aucunement à l'utilitarisme germanique; elle ne se contenterait pas des études que préconise Luther, ni du programme de vertu élémentaire qui suffit à Calvin, mais elle n'a pas confiance non plus dans l'idéalisme romain. Le monde n'est pas encore assez parfait! Elle salue avec joie l'aurore, elle ne croit pas le jour arrivé. Il faut que les femmes ne s'en tiennent pas au dilettantisme des impressions, qu'elles raisonnent ce qu'elles aiment, et qu'elles veuillent ce qu'elles raisonnent. Qu'elles soient des reines, cela serait à merveille; mais pour le moment il suffit qu'elles ne se laissent pas écraser. Il leur faut de la volonté, de l'esprit de suite et de la personnalité.

Voilà un programme assez net. Ces mêmes idées obtiennent en Espagne un succès si vif qu'on ne se contente pas du terme moyen imaginé par Anne de France, et de cette éducation toute morale qui laisserait la fille à la mère pendant quelques très courtes années. Les circonstances pressent, les événements marchent, les idées bouillonnent : on sacrifie une partie des anciens principes, le repos physique et moral recommandé par les médecins, on précipite les enfants dans la fournaise. Les fillettes apprennent le latin en tétant; puis, l'âme expropriée pour ainsi dire au nom de l'intérêt public, elles reçoivent un précepteur, à l'âge où elles ne devraient apprendre qu'à marcher : il faut qu'à sept ans elles puissent tenir une conversation[1], qu'à treize elles aient fini leurs études et soient en état de se marier.

[1] *De Ratione*, I, 463.

Digitized by Google

Ce programme, d'une intensivité qu'on serait tenté, au premier abord, de croire chimérique, a été non seulement exposé, mais largement pratiqué par un des hommes les plus en vue de cette époque, Vivès, précepteur des filles d'Isabelle la Catholique[1]. Vivès suivit en Angleterre Catherine d'Aragon, et là, dans un pays d'aspirations positives, il put se croire encore en Espagne, tant il fit fleurir ses idées avec le même feu et le même enthousiasme. Sa ferveur amena une révolution, ou plutôt, comme le disait en riant Erasme, un retournement dans la haute société; les hommes, qui continuaient à courir les mers et à commercer, tombèrent au second rang, et les jeunes miss, passées au premier, tirèrent à qui mieux mieux d'étranges feux d'artifice; à treize ans, Jane Grey lisait Platon en grec [2], Marie Stuart prononçait en public son premier discours latin [3]; à quatorze, la reine Elisabeth traduisait une œuvre de Marguerite de France, *le Miroir de l'âme pécheresse;* l'esprit de ces enfants ne connaît point de frontières, et le même souffle du nord au sud attise les mêmes flammes. Sainte Thérèse, qui naquit en 1515, est un bien bon spécimen de ses contemporaines. N'ayant plus de mère et appartenant à une famille de douze enfants, elle ne fut certainement l'objet d'aucun entraînement spécial, elle marchait avec sa génération; or, à six ans, déjà emportée, selon sa propre expression, par « un violent mouvement d'amour », il fallut l'empêcher d'aller en Afrique, pour se faire massacrer et gagner le ciel économiquement. Quelles singulières figures de filles !

Ce qui pousse en avant, c'est la crainte générale

[1] *De Ratione*, I, 6; Prescott, II, 262. — [2] Rousselot, I, 166. — [3] Brantôme, VII, 406.

Digitized by Google

qu'on a du mari, l'urgence d'arriver en temps utile à un bon état de défense et même de supériorité. Le spectre du mariage se dresse et fascine éducateurs et élèves. Il faut dire qu'à dix ans des personnes telles qu'Anne de France et Marguerite de France ont déjà disposé de leur cœur! De sorte qu'en les accablant de travail, on croit aussi les défendre contre elles-mêmes. « Les cratères de l'Etna, la caverne de Vulcain, le Vésuve, l'Olympe ne peuvent comparer leurs feux à ceux du tempérament d'une jeune personne enflammée par la bonne chère, » s'écrie Vivès. Pour mieux éteindre ces volcans, Vivès ajoute au régime du travail celui de l'eau et des légumes, ce qu'il nomme sévèrement le « jeûne perpétuel » de la vie chrétienne ; il défend de danser, il compte sur les études sérieuses pour préserver de la vanité et pour ouvrir à l'emportement des esprits de larges horizons. En somme, il accentue beaucoup plus la note scientifique qu'Anne de France, mais il tend au même but. Comme elle, il convient, et même très chaudement, qu'il faut marcher droit au mariage, ne se fiant plus qu'à moitié au vieil idéal de la virginité[1] ; lui aussi, il a une telle horreur des vains marivaudages[2], des mièvreries[3], des romans, de la poésie, de toute sensibilité et sensiblerie, qu'il dispense ses élèves d'apprendre l'italien et le français: il les veut individuelles, énergiques. Mais, en véritable Espagnol, enthousiaste, stoïque, il aime ces natures passionnées. Il ressemble un peu à ce président qui, officiellement, interrompait un avocat trop agressif, et qui, tout bas, lui disait de continuer. Il a peur des incandescences, mais il y voit l'instrument de la régénération. Ces petites

[1] Thibault, p. 84-85. — [2] *Id.*, p. 79. — [3] Voir à ce sujet Mariéjol, pp. 39 et suiv.

Digitized by Google

filles de treize ans, rompues à la lecture de l'Ecriture sainte, bardées d'histoire et de morale, de Xénophon et de Sénèque, il les lance à la conquête du monde, pour faire leur métier de femmes ; il veut qu'en abordant l'exégèse biblique elles se composent à elles-mêmes une religion philosophique et qu'elles sachent apprécier rationnellement le catholicisme comme la source de justice et de science, et comme la seule panacée sociale [1]. Voilà ce qu'il prêche aux filles d'Isabelle la Catholique. Luther a-t-il plus tranché dans le vif, et tracé un programme plus nouveau et plus magnifique ?

Achevons de peindre Vivès, et avec lui beaucoup de jeunes femmes de la génération nouvelle, en ajoutant qu'il ne dédaigne aucunement la science pratique de cuisine courante, d'économie domestique, de médecine usuelle [2]. On pourrait croire qu'il n'a de feu que pour la Bible, et il ne manque pas de mauvais plaisants pour jeter la pierre à ses femmes latinistes [3] ; au contraire, il prêche la cuisine, mais c'est au détriment des chiffons et des poupées. « Eh quoi, s'écrie-t-il, une main un peu noire de charbon ne vaut-elle pas une blanche main ouverte à tout venant !... » Pour sa joie parfaite, il faut qu'un père ou une mère tombe malade ; alors on verra sa latiniste, en tablier blanc, apporter une tisane qu'elle a confectionnée elle-même, et y ajouter un de ces sourires, grâce auxquels on avalerait une pharmacie. Voilà, d'après lui, le cachet de son système : l'intelligence utile, le dévouement physique et moral [4].

[1] Thibaut, p. 33. — [2] *De Officio mariti*, II, ch. III, p. 623. — [3] « D'une mule qui brait et d'une fille qui parle latin, délivrez-nous, Seigneur. » (Bouchot, *Femmes*, p. 171. Cf. Leroux de Lincy, *Proverbes*.) — [4] T. II, liv. I, ch. III.

Digitized by Google

L'école italienne s'inspire bien plus directement du besoin d'idéal; elle repousse la passion comme dangereuse, et vise à la simple sensibilité. Elle aussi, elle prétend s'appuyer sur des notions de vérité précise, mais plus élémentaires; et elle ne les donne pas comme des connaissances, parce qu'à son avis le but que doit se proposer une femme n'est pas de savoir, mais de sentir et de juger. Son éducation est avant tout une éducation d'impressions, d'enthousiasme, où la vérité scientifique n'intervient que pour fournir du lest et empêcher une sérénité exagérée ou une trop grande confiance dans la vie. Douce, élégante, elle conserve comme un arrière-parfum de cette noble ville de Rome, où des prélats délicats et cérémonieux, gourmets, mais non cuisiniers, laissaient l'argent arriver jusqu'à eux par d'immenses aqueducs intellectuels, et se chargeaient de l'écouler en pompeuses cascades. Des mains noires de charbon! un lazzarone en rougirait! Il n'y a que des princesses en Italie.

Dolce, italien suprême, prend, pour former une italienne, les éléments convenus: chasteté, pudeur, réserve, recueillement, étude suivie (et surtout très libre, sans coupures) des classiques et des Pères de l'Eglise[1], et de tout cela il vous modèlera ce qu'il pourra imaginer de plus doux.

L'oisiveté et la mélancolie, voilà ses deux grandes

[1] C'est à un docteur de la haute culture que Renée de France confie ses filles, en la personne d'Olympia Morata, enfant prodige, illustrée par les discours latins et grecs, de la plus grande éloquence, qu'elle prononça à treize ans. A moins de quinze ans, les élèves d'Olympia parurent en état de jouer devant le pape une comédie de Térence. Cette éducation par le théâtre se complétait par de graves lectures d'Ovide et de Cicéron, et un moine grec, connu pour libéral, Francesco Porto, passa sur le tout un dernier vernis. Il n'y avait rien là d'oisif ni de mélancolique (Rodocanachi, p. 181-183).

Digitized by Google

ennemies; l'amour, point. Pourquoi éviterait-on de cultiver soigneusement chez une jeune fille la faculté d'aimer, puisque, comme femme, elle y trouvera sa principale ressource? Repousser l'idée de l'amour, éviter même de prononcer le mot, et puis, comme Vivès, s'ingénier à créer des dérivatifs à outrance, c'est, d'après Dolce, un procédé naïf et très peu sûr; il vaut bien mieux aborder nettement la question et amortir d'avance les chocs en faisant sucer la substance adoucissante du platonisme, en montrant d'une part le corps misérable, le vil amour terrestre, et, de l'autre, le bel amour divin, éthéré [1]. Les femmes peuvent se perdre par la passion, mais elles peuvent se sauver par la sensibilité, de manière que Dolce les nourrit des classiques du genre : Virgile, un choix d'Horace, Dante, Pétrarque, Bembo, Sannazar, et surtout, avant tout, Castiglione [2]. Ses contradicteurs trouvent, à leur tour, ce système un peu hardi; ils lui reprochent d'aller au-devant du péril, de mettre dans des mains encore très faibles le grand glaive à deux tranchants, qui blesse souvent des mains plus solides... A cette objection, Dolce fait, au nom du Beau, la même réponse que Vivès faisait au nom du Vrai. Il croit, lui aussi, qu'une libre éducation est mieux faite pour créer des âmes résistantes. Il cite, à l'appui de sa thèse, Corinne et mille autres héroïnes antiques, impeccables par littérature, et dans les temps présents, les quatre filles de la reine Isabelle, élèves de Vivès [3]; toutes quatre, en effet, également accomplies, et du reste également malheureuses..., mais peut-on raisonnablement leur en vouloir de leurs malheurs?

Ainsi, d'après Dolce, pour les jeunes filles, pas

[1] P. 20. — [2] P. 17. — [3] P. 10, 12.

Digitized by Google

d'études abstraites ou sévères, « drogueries vaines et inutiles, » qui ne peuvent que les assujettir aux hommes. « Il ne faut qu'éveiller un peu et réchauffer les facultés qui sont dans les femmes. » Pour « commander à la baguette », il leur suffira de rester ce qu'elles sont, avec leurs dons naturels [1]. A quoi bon leur apprendre, par exemple, la chronologie exacte et les subtilités de l'histoire? il faut leur apprendre à lire l'histoire, à ressentir dans le récit exact des faits l'impression des émotions poignantes et des combats moraux que l'historien, nécessairement, indique d'un trait plus ou moins léger, et puis à relier les événements dans leur tête, et à en tirer la substance, la haute logique morale. En philosophie, elles n'ont pas besoin de grands principes métaphysiques ; mais il leur importe de comprendre que le malheur existe, qu'il y a partout des souffrances, souvent cachées et cependant trop réelles. La femme conspire avec le ciel ! Il suffit d'émonder les épines qui la gênent ; elle poussera naturellement vers la lumière, elle pompera, comme une fleur, le suc de la terre, c'est-à-dire l'amour. Le froment, qui doit être mis sous la meule, pour faire du pain, a besoin de rudes labours ; une belle fleur délicate ne demande souvent qu'un peu de terre et beaucoup de ciel.

Ainsi, en effet, s'épanouirent, presque spontanément, tant de délicieuses Italiennes, heureuses de vivre, joie et félicité du monde, pétries de poésie, d'archéologie, de rhétorique, de philosophie ; toutes attiques à treize ans. La floraison fut universelle, sauf sur un point, à Venise, pays demi-germanique, demi-oriental, où l'on s'obstinait à séquestrer les

[1] Montaigne (qui, d'ailleurs, tire de ces prémisses des conclusions toutes différentes).

Digitized by Google

enfants jusqu'au jour de leur mariage, sans rien montrer d'elles que des paquets de mousseline le dimanche[1]. Il ne semble pourtant pas qu'à Venise il y ait eu plus d'anges qu'ailleurs, et on n'a pas réussi à y ressusciter le type, désormais méconnu, des matrones hypnotisées par l'aspect sévère de leur mari et par l'idée de la mort... L'Italie s'est peuplée de fées, qui pensent noblement à tous les hommes, et qui portent admirablement leur double parure : de beaux bijoux et un bel esprit. Bembo l'a dit : « Une petite fille doit apprendre le latin ; cela met le comble à ses charmes[2]. »

Louise de Savoie éleva sa fille Marguerite suivant ces principes italiens, à une époque où la France ne les comprenait pas encore ; Marguerite fleurit ; elle sut un peu de tout (et même trop), notamment de la philosophie, de la théologie, elle apprit du latin, de l'hébreu, de l'italien, de l'espagnol ; mais elle ne savait parler que français[3].

A neuf ans, elle était infiniment déliée et faite ; à treize, elle inspirait tant d'admiration qu'on la trouvait « plutôt persane que française[4] »...

On ne s'aperçut pas tout de suite des inconvénients du système, qui étaient de développer chez les femmes une soif de Tantale, d'exciter la trépidation inquiète, la nervosité, dont les anciens docteurs de l'école de Gerson prétendaient se garer, et que Vivès avait cru éviter en tendant les efforts vers un but précis. On ne fut frappé que des avantages immédiats. Erasme gémit, à fendre l'âme, devant les petites filles qu'il rencontre encore dans les Pays-Bas, pauvres êtres ignares, lippues, fortes en chair,

[1] Vecellio ; Molmenti ; Yriarte. — [2] *Epistolæ*, p. 219. — [3] Lettre de Vergerio. — [4] Sainte-Marthe, p. 77 ; *Hept.*, éd^on Montaiglon, I, 39, 78, 79.

Digitized by Google

montées sur de hauts talons pour paraître déjà grandes, bien enjuponnées, harnachées et empanachées de rubans, avec des airs de péronnelles inconscientes : « Je me demande, s'écrie-t-il, si ce sont des poupées, des singes ou des filles[1]. » Comme il aurait voulu secouer tout cela, et y ingurgiter un peu de grec ou de français, ne fût-ce qu'un peu de latin !

Un homme naïf disait à Marguerite : « Entre les hommes et vous, les fonctions varient, mais les vertus doivent être égales. » Il se trompait : les vertus des femmes doivent être supérieures.

Mais si les femmes se croient appelées à gouverner au lieu d'obéir, ou si du moins elles ne doivent qu'une obéissance raisonnée, si elles ne sont plus la chose encombrante dont un père se débarrassait le plus tôt possible et qu'un homme recevait en toute propriété de corps et d'âme, si elles désirent compter, si on se figure le mariage comme le rapprochement de deux personnes également libres, comme la fin et non comme le commencement de l'éducation, si la femme n'est plus l'élève de son mari et s'il vaut mieux qu'elle arrive toute instruite, une conséquence bien naturelle va s'imposer, quoi qu'on puisse dire[2] ou penser : les femmes se marieront plus tard, elles voudront choisir de même que les hommes, et poser leurs conditions, elles s'imagineront ainsi être plus libres et probablement faire une meilleure affaire, car elles sont devenues femmes d'esprit.

On eut la bonne fortune de découvrir qu'en somme Lycurgue préférait le mariage à vingt ans, de sorte que, dans les familles les plus aristocra-

[1] *Christiani Matrimonii institutio :* De Pueris. — [2] Bouchet, *Epistres*, f° 24.

Digitized by Google

tiques et les plus traditionnelles, on se résigna parfaitement à attendre jusqu'à dix-sept ans [1], et que les personnes hardies trouvèrent « moderne » de se marier beaucoup plus tard ; Marguerite de Savoie ne se maria qu'à trente-sept ans.

Cette réforme si importante n'aboutit pas à créer tout à fait ce que nous sommes convenus d'appeler la « vie de jeune fille ».

La théorie italienne a beau enguirlander la vie et conserver l'heureuse ignorance des problèmes physiologiques, il n'était pas facile à une Française d'aller jusque-là et de garder cette belle innocence [2], étant entourée de gens qui appelaient les choses par leur nom [3] avec aussi peu d'idéalisme qu'au temps où elle naissait toute mariée.

La vie de jeune fille n'était pas la douce fiction qui permet toutes les espérances et dissimule les réalités ; c'était plutôt un apprentissage : et après tout, puisque la femme doit remplir dans l'humanité une mission personnelle, qui consistera à remettre à neuf, à recoudre les cœurs, il semble qu'elle ait autant besoin de cet apprentissage qu'une blanchisseuse ou une couturière.

L'art ne peut mieux s'apprendre que dans la condition virginale [4].

Dès lors, il devient exact de dire que les jeunes filles reçoivent la même éducation que les hommes ; seulement, elles la reçoivent plus complètement, puisqu'elles débutent plus tard dans la vie.

D'abord, elles ont des professeurs hommes, ou

[1] Retardons l'âge du mariage, s'écrie M. Legouvé, « si nous voulons les jeunes filles libres dans leur choix et libres dans leur vie ». — [2] Sur les avantages de ce vieux principe, voir le remarquable livre de Mme la Vtesse d'Adhémar, pp. 209, 211, 184. — [3] Le Gautier, p. 380. — [4] Erasme, *Dialogue matrimonial.*

Digitized by Google

même un précepteur[1]. Marguerite de France n'eut que des précepteurs, comme son frère : singulière anomalie, dans un temps où les femmes se piquaient d'en remontrer aux hommes ! nous ne chercherons pas à l'expliquer. Les humanistes les plus admirateurs de l'esprit féministe ont horreur des institutrices[2], et n'admettent pas qu'on discute le monopole d'enseignement ; même en Espagne, pays des femmes savantes, Vivès tient à un enseignement masculin[3].

Le rôle de précepteurs de femmes n'est pourtant pas bien achalandé ; il échoit souvent à des personnages d'ordre plus ou moins secondaire[4], qui le prennent assez gaiement, et jusque dans des maisons princières on a quelque peine à y retenir un homme sérieux[5].

Ces jeunes gens se transforment volontiers en amis et en camarades ; Brantôme les accuse de mille travers et va jusqu'à les comparer aux médecins et aux apothicaires[6] ; on en a même vu, paraît-il, enlever leurs élèves, mais il faut croire que c'est pur accident, et que leur gaîté prend ordinairement un tour plus délicat. Eustorg de Beaulieu rappelle en riant à une de ses élèves, maintenant mariée et grave mère de famille à Tulle, le temps où

[1] Dolce, *Dialogo*, p. 17. — [2] *Præter naturam est, feminam in masculos habere imperium* (Erasme). « Je permets à la femme d'apprendre ; d'enseigner jamais » (Brunonis *Opera*, Parisiis, 1524 ; in Timoth., II, ch. II, p. 389, cité par M. Thibaut). — [3] Il dédia à son élève son *De Ratione studii puerilis* et son *De Institutione feminæ christianæ*. Il écrivit, en 1526, un livre sur les questions sociales : *De Subventione pauperum sive de humanis necessitatibus*. Il prit le parti de Catherine d'Aragon lors de sa répudiation et, par suite, fut obligé de quitter l'Angleterre. C'était un catholique libéral, très anti-luthérien (Thibaut, *Quid de puellis instituendis senserit Vives*). Sur Vivès, voir *Historisches Jahrbuch*, b. XV, h. II. — [4] Luzio, p. 215. — [5] Luzio, p. 188. — [6] IX, 566, 543.

Digitized by Google

elle rêvait de sa leçon, et où elle disait qu'elle aimait mieux aller au clavecin qu'à confesse[1]. Une autre de ses élèves, la jeune Hélène Gondy, de Lyon, l'appelait plaisamment « son Hector »; il acceptait, mais à condition expresse de ne pas mourir bêtement pour elle, comme « l'autre Hector[2] ». Une troisième, Mlle de Tournon, se mit en tête de faire un évêque de ce brave professeur, si jovial et si aimable; cette fois, Eustorg se mit en travers et déclara carrément qu'il se sentait le crâne trop épais[3].

On suivait donc le conseil de Dolce ; la mélancolie était bannie. Mais je ne sais si on distinguait d'une manière transcendante les deux espèces d'amour, ni si les jeunes maîtres possédaient l'art exquis de ne faire fleurir que la chimère et la douceur. En France et ailleurs, à ce qu'il semble, ils traitaient plutôt leurs élèves virilement, par la bravoure des idées; c'est du moins l'impression que nous laisse Erasme dans ses dialogues : *la Jeune Fille et l'Amoureux*, *l'Adolescent et la Courtisane*. Brantôme leur reproche une certaine tendance à se servir particulièrement des passages scabreux de la Bible ou des auteurs, pour enseigner la théologie et le beau langage.

Les jeunes filles arrivent ainsi à une parfaite indépendance d'esprit. On ne peut même pas les comparer aux Américaines actuelles, car leur vieux fond français encore vert et presque un peu sauvage se mélange étonnamment de quintessences italiennes. Beaucoup d'entre elles, à partir d'un certain âge, vont mener grand train leurs études, Pétrarque, Erasme leur paraissent un peu eau claire; elles préfèrent travailler avec le Pogge

[1] Rondeau LXIX. — [2] Rondeau LXXXVII. — [3] Rondeau LIV.

Digitized by Google

ou Boccace. Les conversations sont intrépides[1]. Ah! il n'y a pas à se gêner avec elles ! On s'amuse ferme.

Elles se jettent sur les romans, les nouvelles, les comédies[2]; il leur semble que ces belles intrigues, ces passions échevelées constituent la vie idéale[3]. Ce sont des demi-vierges. « Avec tous ces romans lascivieux, vous n'aurez virginité entière[4]. »

Dire l'indignation et la douleur des gens de vieux style à ce spectacle est chose impossible[5]. « J'aimerais mieux, crie Vivès, voir une jeune fille sourde et aveugle que surexcitée ainsi comme à plaisir. » Si encore on alléguait des satisfactions artistiques !... Mais tous ces romans ne ressemblaient guère aux fines analyses modernes, qui sont quelquefois des chefs-d'œuvre de philosophie ; c'était un tissu d'aventures plus invraisemblables les unes que les autres. Vivès ne comprend pas comment, ne fût-ce qu'au simple point de vue du goût, des jeunes filles de bon sens peuvent se passionner pour des choses si extravagantes, un chevalïer mort et qui ressuscite à la page suivante, un homme qui massacre cent ennemis à lui tout seul..., et comment on peut prendre pour un demi-dieu l'auteur de pareilles billevesées. Il prie en grâce les mères d'intervenir, de se donner la peine de parcourir un livre avant de le laisser à leurs filles ; mais les mères ont l'habitude de vivre de leur côté, et puis une femme du monde a tant d'occupations ! Il supplie les prédicateurs, il s'indigne presque de les entendre pompeusement aligner des phrases sur le dogme,

[1] Straparole. — [2] Agrippa, *De Vanitate*, ch. LXXI; Marcouville, *Recueil*, p. 112. — [3] Vivès, IV. 86-87; II, 659. — [4] Bouchet, *Epistres*, f° 27 v°. — [5] Erasme, *Christ. Matrim.*, V, 594, 598; Vivès, *De Institutione*, liv. I, ch. XIII, p. 686.

Digitized by Google

au lieu de s'attaquer hardiment aux questions vivantes, et de faire leur procès aux lectures absurdes ou perverses[1]. Mais les prédicateurs continuent à prêcher.

Anne de France voit les choses plus froidement ; elle comprend bien qu'il faut quelquefois sortir des Pères de l'Eglise, ne fût-ce que pour y rentrer, et elle ne désespère pas de trouver une solution pratique. Son rêve est bien simple, c'est le rêve qu'on continue à faire et qui est toujours un rêve : avoir de bons romans pour les jeunes filles, des récits honnêtes, droits, remplis de la philosophie pratique de la vie, et en même temps intéressants, dramatiques, émouvants. Elle nous a même laissé un spécimen, un peu archaïque, de ce qu'elle désirait : c'est un roman historique, brodé sur un passage de Froissard. Il s'agit d'un malheureux capitaine de Brest, M. Du Châtel, dont les Anglais, avec une mauvaise foi insigne, menacent de tuer le fils, s'il ne leur rend pas la ville. Ce sujet, éminemment patriotique, donne lieu à un petit récit, court, simple, agrémenté d'un nombre suffisant d'images, et réellement inoffensif. Au début, Mme Du Châtel s'évanouit : puis, c'est elle, au contraire, en vraie femme, qui a toute la force et qui soutient son mari tremblant par des mots de matrone romaine, ou de superbes appels à la miséricorde divine, « quoique, dise-t-elle, les enfants soient avant tout fils et filles de leurs mères ». (Jetée là au passage, combien cette timide revendication est touchante!...) L'histoire se continue ainsi parmi des alternatives de force et de faiblesse. Au sortir d'un long évanouissement, la pauvre mère apprend la mort de son fils : « Que la volonté de Dieu se fasse ! dit-

[1] *Della institutione*, f° 19 v°.

Digitized by Google

elle sans une larme; que Notre-Seigneur ait son âme ! » Et elle va prendre le deuil, et, une fois seule, elle pleure[1]!...

Voilà un roman de jeunes filles.

Malheureusement, à dix-huit ou vingt ans, on ne vit plus d'intellectualité, et, en somme, bons ou mauvais, les romans finissent par pâlir à côté d'un certain roman pratique, où il faut bien jouer son rôle et qui réclame toute l'attention.

Non pas assurément que les jeunes personnes en arrivent à se dorer la pilule et à modifier l'idée première du mariage ; au contraire, plus elles la raisonnent, plus elles pèsent le fort et le faible dans une aussi juste balance que les hommes. Très souvent, des princesses de sang royal ont aimé de simples gentilshommes, ou même moins : jamais elles n'en ont épousé. On sait trop qu'amour et mariage sont deux termes différents, et que certains vieux livres, conservés dans les bibliothèques, soutiennent encore que les femmes mariées, « ayant ce que les pucelles semblent chercher[2], » doivent rester au logis et ne plus s'exhiber pour le plaisir d'autrui [3], ni même pour le leur. Autrefois, une fille de dix ans, comprimée et renfermée, pouvait se figurer le mariage comme une source de « liberté et de plaisir[4] » : ces biens, maintenant qu'on les a, on tient à les garder. Certes, il faut savoir gré aux hommes de vous apporter leur nom et leur fortune, mais il y en a de si bizarres ! on ne saurait prendre trop de précautions. Tel bon jeune homme, d'aspect très doux, peut se transformer en mari insupportable.

C'est donc avec une sagesse mêlée de dilettan-

[1] *Epistre consolatoire*, à la suite des *Enseignements*. — [2] Changy, p. 211. — [3] Bouchet, *les Triumphes*, f° 16. — [4] Madeleine des Roches.

Digitized by Google

tisme que ces Américaines du XVIe siècle partent à la conquête de la Toison d'or. Peu empêtrées de parents qui se croient quittes le jour où ils ont versé une dot, elles sentent combien il est agréable d'agir pour son propre compte, de se faire voir, de causer, rire, danser, caracoler[1], de vivre, en un mot, sans rien demander à personne. Pourtant, la délicatesse et l'onction latines se trahissent par des préjugés ; tirer de l'arc, se plastronner à l'escrime ou simplement se faire photographier en naïades, on n'a pas encore ces ressources ! Les pauvres filles ne triomphent que par la grâce, par l'enthousiasme, bien latinement, quitte à perdre çà et là un peu de duvet.

Les douairières poussent des cris : comment ! se jeter ainsi à la tête des hommes ! quel scandale ! et quelle sottise ! Croit-on donc les hommes assez stupides pour ne pas tenir compte des qualités sérieuses ? Pour s'amuser, oui, on aime ce genre-là ; pour se marier, non ; c'est Cendrillon qui attire les princes charmants. Anne de France cite à ce sujet un exemple : trois jeunes Allemands, fleur de distinction, arrivèrent un jour du fond de leur Sibérie, dans l'unique but d'épouser d'un seul coup les trois demoiselles de Poitiers, dont on disait merveilles. Ce fut un désastre, quand ils se trouvèrent, chacun pour leur compte, en face de chacune de ces demoiselles. La première s'était tellement serré la taille qu'elle pensa tomber inanimée dans les bras de son interlocuteur, qui s'en trouva extrêmement gêné ; la seconde parla en vraie linotte ; la troisième étala un peu naïvement une sentimentalité à la dernière mode : si bien que, sans s'être donné le mot, les trois Germains se retrouvèrent botte à botte sur la route

[1] L. Labé ; Luzio, p. 6.

Digitized by Google

de la Germanie. Et Anne conclut avec raison : « N'aurait-il pas mieux valu conserver une allure pesante[1] ? »

Reste à savoir si l'allure pesante serait raisonnable, et si une princesse, même de haut parage, peut se donner le luxe d'attendre au coin du feu que l'homme de ses rêves veuille bien apparaître. Malheureusement, on croit le contraire. On a remarqué que, si les hommes n'épousent pas souvent ce qui leur plaît, ils n'épousent pas toujours ce qui leur déplaît. Voilà simplement pourquoi la flirtation s'impose.

L'art du flirt est fort raffiné, et cependant on ne saurait croire combien il a fallu peu de temps pour le mener à la perfection. Tout le monde s'en mêle : les princesses même veulent se figurer qu'elles choisissent...

La jeune fille fait ses débuts dans le monde de deux façons. Si elle n'a pas de mère, ou si ses parents trouvent avantage à se séparer d'elle[2], il y a en France un usage patriarcal, et tout à fait particulier[3], qui consiste à se mettre au service d'une « dame » ou « damoiselle » de bonne réputation. Cet usage passait pour si bon, qu'Anne de France avait recommandé éventuellement à sa fille de s'y conformer, bien que l'héritière du duché de Bourbon n'eût certes pas besoin, pour se faire valoir, d'entrer au service de quelqu'un[4].

Anne elle-même et Anne de Bretagne tinrent ainsi des « écoles de mœurs », sorte de pensionnat mondain, où les jeunes gens ne parlaient aux jeunes filles que genou en terre, à l'ancienne mode[5], et dont la sévérité un peu conventuelle[6] paraissait

[1] P. 39-40. — [2] *Les La Trémoille pendant cinq siècles*, III, 216. — [3] Montaigne. — [4] P. 14. — [5] Billon, p. 56 v°. — [6] La Vauguyon, f° 32.

Digitized by Google

atténuée par l'idée qu'une si bonne place et une vertu si bien garantie ne manqueraient pas de tenter les épouseurs les plus difficiles. Mais cette institution, qui devait servir de réserve contre les mœurs nouvelles, suivit, au contraire, le cours de ces mœurs ; l' « escadron volant » de Catherine de Médicis, comme on l'appelait, perdit tout à fait la forme de pensionnat, et s'acquitta de son service à la hussarde.

Le plus souvent, c'est à côté de sa mère qu'une fille part à la découverte du mari. Les procédés de conquête varient tellement qu'on ne nous demandera pas d'en débrouiller les principes. Toutes ces jeunes filles rivalisent de *chic*. Elles ne parlent pas à leurs mères sans bêler: « Madame ma mère, » ou sans dire : « Sauve votre grâce, Madame, » d'une manière décente et bécasse[1]. Beaucoup montrent leurs dents à chaque instant ; elles rient de tout, d'un mot, d'une mouche, d'un monsieur à qui il manque des cheveux[2]... Comme l'une rit, les autres rient, et on trouve cela très spirituel. Elles s'entendent à « posément conduire leurs yeux verdz, pleins de doulceur, ni peu ni trop ouverts[3]... » Elles portent de belles robes, monumentales, et qui néanmoins, par un prodige d'habileté, semblent plutôt accompagner que vêtir le corps. Quelques personnes âgées (Vivès par exemple) prennent au tragique leurs doigts chargés de bagues, leurs oreilles percées (barbarement, n'est-il pas vrai ?) et ces fins, ces légers coups de pinceau qui font façade sur le visage, et ces parfums subtils qui sortent on ne sait d'où ; elles voient là une erreur et même pis, une sottise ; elles accusent vivement les mères, elles leur reprochent une foule de choses, de tarir la bonté et la charité naturelles de leurs filles, par

[1] Erasme, V, 594. — [2] Vivès, liv. I, ch. XI. — [3] *L'Amye de court.*

Digitized by Google

des habitudes de dépense, et de pousser à un faux luxe, vulgaire et clinquant, qui n'est ni beau ni vertueux, et qui n'exerce aucune action matrimoniale, — du moins, on l'espère, car ce serait une grande imprudence de s'écarter ainsi de la réalité, et de préparer un mariage par du fard ou par de faux appâts[1].

Mais les mères de famille sont des femmes élégantes, habituées à briller, et qui n'y voient aucun mal; puis, elles sont trop bonnes mères, en somme, pour ne pas souhaiter du succès à leur progéniture, et pour ne pas applaudir à un vol hardi. Elles rêvent, elles aussi, d'un prince charmant, elles s'enthousiasment, et cet enthousiasme s'aligne clairement dans leur tête sous la forme d'espérances positives. Le père, lui, devient maussade et ne considère que la mise de jeu : il est de l'avis des douairières, et il estime assez les hommes pour les croire surtout attentifs aux qualités sérieuses; si bien qu'afin d'arranger une bonne fois cette perpétuelle querelle de ménage un grand plaisantin, Coquillart, propose d'habiller les jeunes filles en robes mi-parti père, mi-parti mère.

Lorsqu'une jeune fille sait bien se lancer, certaines mères sont prises d'une sorte de fanatisme; nous avons tort de dire fanatisme; en réalité, c'est un nouvel accès de la bonté et du besoin de se dévouer dont les femmes sont possédées, car, si

[1] Vivès, liv. I, ch. VIII; Thibaut, p. 38.

« Nil est simplicitate prius.
Hæc placet; haud ulla est quæsitæ gratia formæ
Quæ studio peccas, simplicitate places,
Nulla est ornandi, nulla est, mihi crede, parandi
Gloria, naturæ est forma, nec artis opus;
Ars odio digna est, ubi nullo fine tenetur. »
(Pontanus, *De Amore conjugali*, p. 50 v°.)

Digitized by Google

elles réfléchissaient, elles se rendraient bien compte que personnellement elles n'ont rien à gagner à un mariage brillant de leur fille.

Quelques-unes poussent le dévouement jusqu'à la servilité, elles s'effacent, elles marchent par derrière, avec la tenue et la componction de femmes de chambre. Voilà une bonté que les femmes d'autrefois n'auraient pas comprise. Anne de France suffoque, rien que d'en parler. Elle a commandé des armées, bravé des diplomates, joué avec les hommes, mâté les parlements, manié des Etats Généraux, remué tout son pays, jamais elle n'a été émue ; mais ici elle perd son sang-froid : « C'est besterie..., c'est oultrecuidance à la fille, et à la mère parfaicte follie[1] !... »

Baisers, caresses, secrets rendez-vous, cadeaux, billets doux, envois de rondeaux ou de ballades, œillades, chansons plus que gaies, tout fait du *flirt* français une œuvre exquise et d'un charme essentiellement capiteux[2]. La bonne demoiselle pudibonde, qui baisse les yeux dans la rue, ne s'effarouche pas du tout, entre hommes, d'une plaisanterie un peu gauloise :

« Aucunes sont, qui, en humbles manières,
« Avec les folz jouent leurs jarretières[3]. »

Le soir, « à la chandelle, » dans le recoin des grandes cheminées, jeunes gens et jeunes filles s'assoient sans façon sur les genoux les uns des autres, pour rire et bavarder. Les personnes qui n'en sont plus là ont de plus en plus de peine à se faire à ces ébats virginaux. Jean Bouchet les peint avec émo-

[1] P. 118. — [2] Bouchet, *Epistres*, f° 27 v°; *les Triumphes*, f° 52 v°; le P. Chérot, p. 539, etc. — [3] Bouchet.

Digitized by Google

tion, dans son livre *les Regnars traversant les voies périlleuses*, à une époque où c'était encore l'enfance de l'art. On pardonne assez volontiers aux jeunes hommes ; ils trouvent une occasion de s'amuser, ils en profitent : du reste, ils jouent le rôle passif. Mais les jeunes filles ! comme elles s'aventurent, avec quelle gaillardise elles écornent, au moins de cœur, ce qui leur reste de demi-virginité[1] !

Ce serait une erreur de supposer qu'à force de *flirt* l'élément de l'amour finira par s'introduire dans le mariage. Ces demoiselles ne se soucient point de glisser dans le ménage le principe de l'amour terrestre, c'est-à-dire un germe de divorce. Leur idéal consiste à s'éprendre d'un homme riche et bien posé, et, en cela, il a un caractère respectable et rassurant. A ce moment, les jeunes filles travaillent pour leur propre compte, comme, plus tard, elles devront travailler pour l'humanité. M. Bourget a retrouvé, en Amérique, les diverses variétés du *flirt* du XVIe siècle : la *professional beauty*, beauté grecque ; la jeune fille à idées, ou candidat-programme ; la jeune fille bon garçon ; l'équilibrée ou philosophique ; la coquette ; l'ambitieuse ; toutes sont ambitieuses et un peu coquettes, et même la philosophique ne met l'idéal qu'au second plan.

Mais voilà qu'au milieu de ce charmant manège de coquetterie et de simple sensibilité la passion quelquefois éclate, la passion, ce grand péril des races latines, et cette grâce éternelle ! On avait bien cru dominer le cœur par le calcul, ensorceler l'amour par la philosophie ; ils brisent leurs liens ! Et ici les rôles ne sont plus tels qu'on voudrait les distribuer : cette génération va gâter le platonisme ! Sou-

[1] Champier, *le Gouvernement de mariage*, ch. XIX.

Digitized by Google

vent, c'est la femme qui, au lieu de faire fonctions d'idole, va aimer. Les Françaises, les Espagnoles portent dans leurs veines terribles un sang qu'elles ne parviennent pas toujours à maîtriser, le vieux sang des chevaliers ou des campagnards; elles se meurtrissent aux mailles invisibles de la vie moderne.

Presque infailliblement, au second acte, on voit entrer en scène la soubrette, la « confidente » des tragédies, bonne âme, indulgente à tous comme à elle-même, dévouée, et pas plus sotte qu'il ne faut, bien persuadée que toute intrigue présente un avantage[1]. La mère a ses affaires, sa dignité, qui l'empêchent de rien savoir, tandis qu'avec une soubrette ce sont des conversations intimes, une ouverture réciproque de cœur, une étude en commun des choses de la vie[2]... ! Heureux encore si quelque valet en herbe, admis sur la foi de sa mine naïve, n'ajoute pas son mot[3] !

Sainte Thérèse se lança ainsi magistralement dans les remous de l'existence à l'aide d'une soubrette, dès l'âge de quinze ans. Son père la fit mettre au couvent, mais les murailles ne l'arrêtèrent pas; elle fit je ne sais quoi, elle perça les toits, elle souleva les grilles... Il fallut l'expédier dans un site sédatif, chez un oncle plein des Pères de l'Eglise, et tout à fait digne de Vivès ; elle revint de chez lui avec une passion religieuse, elle s'évada encore une fois, ce fut pour entrer au Carmel par la fenêtre. Elle avait à ce moment dix-huit ans, et ses épreuves, ses résipiscences, ses révoltes ne faisaient encore que commencer; il fallut dix-huit autres années de lutte

[1] *Pérégrin.* — [2] Cornelius Agrippa; Anne de France, p. 83, Vegio, liv. III, ch. VIII; Vespasiano, cité par Müntz, I, 12, etc. — [3] Vegio.

Digitized by Google

pour que ce caractère, plein de tempêtes, arrivât à se fondre dans la douceur définitive...

Malheureusement, les amourettes de jeunes filles ont quelquefois des conséquences plus graves. Le théâtre, le roman nous montrent des passes assez fâcheuses ; dans une comédie de Parabosco, la mère arrive un peu en retard.

Gaies, bruyantes, lancées dans la vie [1], les pauvres enfants ne prétendent pas à des vertus viriles que les hommes n'ont pas [2]. Est-ce leur faute, puisqu'on les a élevées comme des hommes ?

Si elles se trompent, ce n'est pas perversement, c'est comme un jeune oiseau, battu par l'orage à sa première sortie : pour ne courir aucun risque, il ne faudrait jamais sortir, comme le voulaient les primitifs éducateurs [3].

Au XVIe siècle, il y a des braves gens qui désireraient encore que les jeunes filles redevinssent sourdes-muettes, qu'elles constituassent « Notre-Dame garde et concierge de leur cœur [4] ». Mais ce langage-là n'a pas grand succès.

Les conseillers avisés, les prédicateurs pratiques, qui prêchent des *retraites* et qui connaissent le monde, s'adressent aux jeunes filles elles-mêmes, et cherchent à toucher la fibre de l'intérêt. Le grave Jean Raulin, du haut d'une des chaires les plus élégantes de Paris, leur tient le raisonnement suivant : « Epouser une veuve, soit ! Pas d'éclat, pas d'anneau d'or, pas de bénédictions, mais enfin c'est un mariage ; tandis qu'une pseudo-jeune fille qui se présente à l'autel !... Ah ! Mesdemoiselles,

[1] Vegio ; Vivès ; *Songe doré*. — [2] Nifo admire sincèrement les princesses qui arrivent au mariage avec une vertu indemne (*De Principe*, ch. XXIX). — [3] Cf. Vegio, liv. III, ch. XV-XVI. — [4] J. Bouchet, *Epistres*, f° 27 v°.

Digitized by Google

gardez votre pureté jusqu'à l'heure des épousailles matérielles ou spirituelles ! C'est le trésor précieux qu'il faut à tout prix sauver, et pour bien des motifs : à cause de la fragilité humaine, selon le mot de la quatrième Epître aux Corinthiens : « Nous avons ce trésor dans des vases bien minces ; » à cause de son inappréciable valeur, selon le mot de l'Ecclésiaste, chapitre XXVI : « On ne saurait estimer à son vrai poids une âme continente ; » à cause de l'irréparabilité du mal, selon le mot de saint Jérôme : « Dieu peut tout, sauf refaire une vierge après sa ruine[1]. »

Souvent on se prend à regretter la vie des champs, et on s'imagine que la fidélité à un système d'éducation plus énergique aurait donné de meilleurs résultats. Certainement, il aurait mieux valu faire des femmes franchement passionnées que coquettes, ou purement mondaines. Mais il suffit de jeter un regard de bonne foi sur la vie des campagnards pour s'assurer que l'utilitarisme n'élève pas les mœurs. Oui, vues de loin, les mignardises champêtres paraissent toutes d'amour et de cristal : vaches et cochons se rencontrent au pré ou sur la foire ; les fiancés se rencontrent, de même, à l'église, à la danse, à l'issue de ces soirées d'hiver, si honnies des prédicateurs ! que dis-je, chaque soir et chaque matin, si le cœur leur en dit ; et on peut se faire de petits cadeaux, et s'envoyer racler de la viole ou pincer de la guitare[2], sans que personne y trouve à redire, sauf peut-être un rival, avec qui on est quitte pour quelques coups de poing, tout au plus un coup de couteau. Une jeune fille du monde, croyez-le, ne détesterait pas qu'on échangeât pour elle quelques bons coups de sabre, elle a une tendance

[1] *Sermones dominicales*, f° 11, ch. II. — [2] JJ. 232, f° 1 v°.

Digitized by Google

à trouver l'existence trop claire. Reste à savoir si c'est réellement élever la vie que la ramener ainsi à ses éléments primitifs [1]. Les idéalistes ne le pensent pas.

[1] Voir not. JJ. 230, 181, 153, 43 v°, 56 v°; Z[10] 18, etc. JJ. 230, 150 v°; 234, 147 v°, 43 v°, 153; 233, 58 v°; 235, 80; 231, f° 169. Eust. de Beaulieu, *Sermon nouveau;* JJ. 231, 164 v°.

Digitized by Google

CHAPITRE V

LE MARI

ET LES DIVERSES MANIÈRES DE S'EN DÉBARRASSER

La question la plus laborieuse à résoudre pour le féminisme, c'est celle de la puissance du mari[1]. Légalement, le mari est chef du ménage ; dans les régions inférieures de la société, cette idée ne souffre aucune difficulté, le peuple l'applique avec sa logique habituelle ; Rabelais l'approuve fortement[2]. Rien ne paraît plus grotesque qu'un mari soupçonné d'avoir laissé sa femme « prendre estat » sur lui[3]. Un ouvrier de Bourges, devant qui des gens désagréables fredonnent un refrain où on parle d'une femme qui bat son mari, poursuit en diffamation ses voisins, pour ce simple motif[4].

De très bonne foi, le mari se considère comme un maître absolu[5], le seigneur et maître[6], la tête, l'âme de sa femme, de cette « féminine et faible créature » qu'il daigne introduire chez lui, et qui

[1] *Sermon nouveau ; les XV joyes.* — [2] Stapfer, *Rabelais*, p. 275. — [3] Bouchet, *Epistres morales*, f° 21 v° ; Guevara, *le Doctrinal des nouveaux mariez ; Bigorne qui menge tous les hommes qui font le commandement de leurs femmes.* — [4] JJ. 219, 33. — [5] Müntz *Renaissance*, III, 63. — [6] Bareleta, f° 131, ch. IV.

Digitized by Google

lui doit, de par Dieu et la loi, « parfaite amour et obéissance[1] ». Quant à la femme, elle monte, pour ainsi dire, dans le train qu'un autre conduit. Elle a payé sa place, et le mariage, froidement, s'allonge devant elle comme une plate-forme d'ingénieur, hardie, banale, virile; qu'importent les spectacles de la route ? La mer, frissonnante, peut bien chanter amoureusement sa gamme, le printemps peut diaprer les steppes, l'orage secouer les ravins; le rail, inflexible et droit, continue sa route, sans tressaillir, sans sourire, sans broncher, sans penser, mathématiquement.

Qu'est-ce qu'une femme, sinon la servante en chef, ou l'aînée des enfants? Elle n'adressera la parole à son maître qu'avec le plus parfait respect; elle lui dit : « Monsieur, » ou : « Monsieur mon amy; » elle est sa « femme et subjecte » ; si elle lui écrit, elle signe: « Vostre humble obéissante fille et amye[2]. » Le mari lui parle le bâton à la main[3].

Le bâton, c'est le seul argument compris des femmes!

« Bon cheval, mauvais cheval, veut l'esperon,
Bonne femme, mauvaise femme, veut le baston[4]. »

Les prédicateurs parlent des bastonnades avec un sourire[5]. Bien entendu, la maréchaussée s'en désintéresse. Seulement Marguerite de France trouve un peu déplaisant qu'une femme, honorée de l'attention du roi, comme la belle Mme de Chateaubriand, reçoive encore cette correction au logis conjugal[6].

[1] Eust. Deschamps, *Miroir de l'âme;* Anne de France, p. 48. — [2] Lettre de Mme Bourré du Plessis; Joubert, p. 221. — [3] Dolce. — [4] G. Meurier. — [5] Bareleta, f° 6, 4e semaine de carême. — [6] Genin, *Lettres*, p. 149.

Digitized by Google

Ce n'est pas tout : l'autorité du mari se double souvent du despotisme de la belle-mère. La mère du mari, surtout si elle est veuve, rend la vie horriblement amère et difficile.

D'autre part, une femme mariée, à quelque abus que se porte son mari, doit se dire qu'elle ne trouvera de recours nulle part. On a vu de malheureuses femmes, folles de désespoir, s'enfuir de chez elles, dans les conditions les plus atroces, et impitoyablement ramenées par leur père, leurs frères, leurs cousins, par suite de l'effroyable franc-maçonnerie des hommes [1]. Quant à sa mère, une femme mariée n'a pas à compter sur elle : les deux femmes appartiennent à deux maisons différentes; il y a entre elles une frontière, un abîme [2]. Dans les premiers temps du mariage, un mari permet encore à sa femme d'aller de temps en temps voir sa mère, pour ne pas paraître un tyran et parce que cela n'a aucun inconvénient [3]. Cependant il fait en sorte que ces visites se raréfient, et, lorsqu'il n'est pas là, une femme, soucieuse de son repos et de sa dignité, ne mettrait pas les pieds à la maison maternelle sans écrire préalablement : « Si c'estoit votre plaisir, je yrois volontiers [4]. »

Voilà la vie des femmes. Comme elle ne comporte pas que des plaisirs, on avait eu certainement raison de marier les fillettes de très bonne heure, passivement, avec quelques simples bribes de résignation ou de médecine ; des femmes élevées par Vivès ne pouvaient qu'être fort malheureuses selon les principes de mariage acceptés par le même Vivès. Car Vivès non seulement admet le

[1] JJ. 230, 52; 232, 90; Gratien du Pont, f° 62. — [2] Changy, pp. 259, 254 ; Bouchet, *Triumphes*, f° 15. — [3] *Le Doctrinal des nouveaux mariez*. — [4] Lettre de Mme Bourré du Plessis.

Digitized by Google

mariage de bonne heure, mais il est encore de ceux qui croient la femme faite pour son mari, mineure et irresponsable ; il considère le mari comme l'éditeur[1]. Erasme[2], Jean Bouchet[3], Dolce lui-même, tout le monde éprouve une impression presque identique.

Le pouvoir du mari, c'est l'arche sainte : bien hardi qui oserait y toucher ! De même dans les temps modernes, nous avons vu des esthètes, comme Ruskin, capables de toutes les audaces, sauf de celle-là. — Ruskin ne comprend pas les femmes (il avait des motifs particuliers de ne pas les aimer) : — pourtant, il s'est échappé à exalter leur rôle, mais, dès qu'il se trouve devant le mari, il perd contenance, sa franchise disparaît, son verbe se décolore.

Comment expliquer ce phénomène singulier, que tant d'esprits, même généreux et bons, après avoir compati de tout cœur aux souffrances des femmes, après avoir proclamé leur intelligence et leur droit à l'existence, hésitent, s'éclipsent dès qu'il s'agit d'assurer leur liberté dans le ménage? Ce n'est pas qu'ils croient avoir tout dit. La Rochefoucauld prétend qu' « il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier » ; il serait aisé de lui répondre : « Il y a peu d'honnêtes femmes dont le métier ne soit lassant. » Mais que faire? On ne veut pas aller comme Platon jusqu'au bout du principe, et supprimer le mariage: or, pour le mariage, il faut un mari; c'est une nécessité gênante, encombrante, désagréable, soit, mais on ne voit pas le moyen de l'éluder. Il faut aussi une femme; or, la femme et l'homme ainsi réunis, il est nécessaire que l'un des deux décide

[1] *De l'Office du mari*, ch. VII. — [2] *Uxor Memphigenos*. — [3] *Espitres morales*, f° 21 v°.

Digitized by Google

des affaires et donne la direction. Bien des motifs, même physiques, s'opposent à ce que la femme se charge de faire vivre la famille et de battre le mari. Ce droit reste donc au mari.

Mais pénétrons un peu plus vivement la psychologie des ménages du XVIe siècle, et nous constaterons d'autres phénomènes importants, qui vont nous mettre sur la voie d'une autre conclusion.

D'abord, à ne juger les choses qu'au point de vue extérieur, qui se plaint du mariage ? l'homme, toujours l'homme. A l'usage, la femme y trouve des compensations, ou, du moins, des avantages ; pour elle, c'est un état qui mène à tout, à condition d'en sortir ; et souvent même son attitude extérieurement conciliante déconcerte les plus chauds paladins du féminisme. Mais le mari a beau être marié, il ne peut oublier qu'il a quitté la vie pour entrer en ménage; la chaîne lui paraît, sinon lourde (elle ne l'est pas pour lui), en tous cas monotone, uniforme. Comme dit une complainte, le religieux change d'ordre, le chanoine d'église, le fonctionnaire de fonctions : « mais nous qui sommes mariés ne pouvons monter ni descendre[1] ! »

Si nous interrogeons les époux eux-mêmes, nous constatons que rarement les brouilles ou les difficultés viennent de faits majeurs, de ceux qui passent pour irréparables.

Le Ciel semble avoir pris soin de nous armer, pour les questions importantes, d'une véritable longanimité. Certes, il y a des sots qui voudraient tenir leurs femmes en chartre privée, sans penser que c'est le plus sûr moyen de les rendre enragées, et de les laisser à la merci du premier venu, du premier officier de passage[2]. Ceux-là n'ont que ce

[1] *Le trop tost marié.* — [2] Alione, *la Conqueste.*

Digitized by Google

qu'ils méritent. Mais il y a aussi des sages, qui ignorent ce qu'ils n'ont pas intérêt à connaître : tout le monde le leur conseille, on fait mieux, on les y aide ; il doit même exister des dieux spéciaux[1]. Une femme, au contraire, ne peut guère ignorer les écarts de son mari, qui se manifestent le plus souvent au grand jour, et parfois dans l'intérieur de la maison. Nous aurions beaucoup d'histoires à raconter sur le compte des femmes de chambre, créatures bibliques, mais vraiment trop intéressées[2] (car les tribunaux apprécient si largement les dommages-intérêts dus en pareille matière, qu'on a vu de naïves bergères en abuser et se targuer d'un dommage imaginaire[3]).

En Italie, les gens comme il faut avaient un usage simple et sûr, qui consistait tout simplement à acheter une jeune esclave. Sur le marché de Venise, une jolie Russe, une belle Circassienne, une Tartare robuste, entre vingt-cinq et trente ans, valait depuis 6 ducats jusqu'à 87[4]. On comprend comme une pareille institution convient au platonisme : les platoniciens les plus éminents ne l'ont pas dédaignée. Charles de Médicis naquit ainsi d'une belle Circassienne, achetée par le grave et esthétique Come. Eh bien ! une femme n'aurait pas l'idée, pour un pareil grief, de déserter son

[1] Erasme, *El. de la folie ;* Cardano, *De Prudentia*, ch. CVII ; Guevara. A la longue, les meilleures choses elles-mêmes deviennent fastidieuses : les hommes finissent par croire qu'ils se sacrifient. « Christ ne mourut qu'une fois pour son Eglise ; nous, nous mourons tous les jours pour nos femmes, » s'écrie un mari avec âme ; ce à quoi une femme riposte : « Allez donc faire campagne et coucher un mois sur la dure ; et vous ne serez pas fâché de retrouver votre bon lit ! On n'apprécie ses aises qu'à condition de les perdre. » (*Hept.*, Nouvelle 54.) — [2] JJ. 230, 136 v°. — [3] P. Babillet : JJ, 235, 141 v° ; 230, 77, 214 v°, 191 ; 231, 5 ; 232, 21 v°, etc. etc. — [4] Molmenti : Müntz, *la Renaissance... de Charles VIII*, p. 29 ; Amante, p. 199.

Digitized by Google

foyer[1] ; elle ferait la risée générale[2]. Elle éprouve peut-être une souffrance intime ; peut-être son cœur va-t-il se refermer un peu plus du côté de la terre, pour ne s'ouvrir que du côté du ciel[3]. Mais cette épreuve lui servira ; et une femme réellement idéaliste s'en félicite presque. Cela lui apprend à se faire un front haut et ferme[4], à vivre d'idéal, à mésestimer les hommes.

Les vraies querelles de ménage naissent de vertus aigres, d'honnêtetés insupportables[5]. Les hommes sont difficiles : d'abord, ils trouvent leur femme ennuyeuse ; puis ils la voudraient parfaite. Il faudrait que chaque matin, comme l'explique un vieil auteur[6], elle mît les pantoufles d'humilité, la chemise d'honnêteté, le corset de chasteté, les jarretières de ferme propos, les épingles de patience, etc., et encore il n'est pas prouvé qu'en pareil cas un mari ne trouverait pas sa femme un peu trop habillée.

La femme aussi part en guerre sur des riens : sur l'âme vulgaire de son mari, son étroitesse, son matérialisme, son égoïsme[7], ses façons grossières de vieil étudiant... Comment dénombrer les griefs réels, et même les chimériques ? Telle femme, au lieu de la « rosée matutine[8] » de son rêve, a épousé un butor[9]... Telle autre, élevée dans un château à entendre parler de chasse, estime insultant que son mari l'engage à faire de la littérature et de la musique : de là, une brouille si absolue, que le mari finit par renvoyer la dame à son père, lequel

[1] JJ. 233, 56. — [2] JJ. 230, 75 v°. — [3] Dolce. — [4] Louise de Savoie, Vittoria Colonna, etc. — [5] *La grant Nef*. — [6] O. de la Marche. — [7] *Songe creux*. — [8] *le Doctrinal ;* Guevara.

[9] « Femme bonne qui a mauvais mari
A souvent le cœur marry ... »
« Femme aime tant comme elle peut,
Et homme comme il veut. » (L. de Lincy.)

Digitized by Google

la lui renvoie[1]. Celle-ci se monte la tête, parce que monsieur son époux manque d'appétit, et qu'au lit il passe son temps à soupirer ; elle échafaude là-dessus tout un monde de suppositions, et finit par rendre la vie impossible au pauvre homme, — qui ne sut jamais pourquoi ; en réalité, il était inquiet d'un placement d'argent. — Il y a des femmes odieuses par leur bavardage, par leurs colères[2], par leur vanité[3] ; beaucoup adorent la contradiction, les coups d'épingle ; à table, un mari, sans y penser, verse de l'eau dans le verre de sa femme ; la dame passe le verre à un valet, en disant bruyamment : « Quand il sera sec, je le redemanderai[4]. » Voilà les choses qui tuent un ménage, qui empoisonnent la vie d'un homme (« femme et vin ont leur venin[5] »), qui dégoûtent et flétrissent les femmes, et les poussent à vivre hors de chez elles, en pèlerinages ou ailleurs[6]. Il n'y a pas besoin d'être un saint pour s'accommoder d'une femme peu vertueuse, mais il faut l'être pour supporter une femme ennuyeuse.

Il faut donc, dans la vie de ménage, beaucoup de sagesse et de prudence, et aussi peu que possible d'illusions et de passion ; le mariage est le lien le plus sacré du monde, mais à condition de ne pas en abuser ; il serait bien dangereux de s'abandonner à la tentation de l'amour ; c'est le fruit défendu : un médecin philosophe du temps, Champier, l'appelle mortel ; il tue. Outre les vicissitudes physiques de la vie, l'esprit de l'homme est trop changeant pour

[1] Erasme, *Dialogue matrimon.* — [2] *Les Ténèbres de mariage ;* Gratien du Pont, etc.— [3] Anne de France, pp. 50-57, 61-63. — [4] Une femme, agacée que son mari lise le soir dans son lit, crie à la servante : « Eh bien ! apporte-moi ma quenouille. » (Billon, pp. 69, 85.) — [5] *Proverbe* (L. de Lincy). — [6] Billon, p. 79 v°.

Digitized by Google

qu'on puisse impunément jouer sa vie sur une tête[1]. L'Europe en eut la preuve terrifiante.

Philippe le Beau passait pour un ensorceleur de femmes ; sa femme, Jeanne, s'éprit de lui en Espagnole, à la folie. Pendant un voyage qu'il fit dans les Pays-Bas, elle finit par tomber dans une sorte de prostration. Un soir, par une nuit glaciale et farouche, comme il y en a, en novembre, dans la Navarre, cette pauvre Jeanne, saisie d'une hallucination subite, se précipite dans la cour du château de Medina del Campo, à demi vêtue : on accourt, le gouverneur l'arrête, fait fermer la grille. La malheureuse, l'œil fixe, se colle à cette grille, sans qu'aucune force humaine puisse l'en arracher ; le lendemain matin, elle s'y trouvait encore, toute pantelante et grelottante, l'œil hagard ! La reine Isabelle, sa mère, malade à Ségovie, députa en toute hâte un amiral et un archevêque : ni l'amiral ni l'archevêque ne réussirent à détacher la pauvre folle de sa grille ; ils n'obtinrent qu'avec bien de la peine de la faire entrer, pour la nuit suivante, dans un réduit voisin. La reine seule put mettre fin à cette horrible scène, dont le souvenir fait encore frissonner l'Espagne. Oui, La Bruyère l'a bien dit : « Les femmes sont extrêmes ! elles sont meilleures ou pires que nous. » Voici le danger. Aussi feront-elles bien de se défier de leurs emportements, et de se tenir au-dessus ou au-dessous du mari avec qui elles doivent vivre.

Si elles sont raisonnables et résignées, comme celles dont nous avons à parler, et qu'elles ne croient pas à la nécessité d'une passion matrimoniale, alors

[1] « Celluy qui n'ayme celluy duquel il est aymé est tenu homicide, et non seulement homicide, mais aussi sacrilège et larron. » (Champier, *De vraye Amour*.)

Digitized by Google

les humanistes reprennent leur douce chanson. Ils ne veulent rien rompre par la violence, mais ils font appel à la finesse.

Le vieux type du mari matamore, même avec son gourdin, n'effraie pas. Il n'y a rien de tel que de se croire maître incontesté pour jouer le rôle de pantin. L'imbécile est si persuadé de sa supériorité qu'il n'aperçoit pas les « aguets » subtils qui le mènent[1]. Il travaille comme un bœuf[2], et sa femme le traite d'égoïste, d'avare ; elle le menace, si ses affaires ne vont pas bien : si tout va bien, elle le « pateline et le dodeline », et l'endort, et, au lieu de recevoir des coups de bâton, elle reçoit une robe ou un corsage[3] ; elle pleure ou rit suivant les cas[4], elle enjôle, au besoin, les amis de ce cher époux[5], elle enjôle même le ciel, car il suffit, pour avoir la paix, de faire toucher à l'autel, pendant la messe du vendredi, la chemise que le seigneur et maître doit mettre le dimanche[6] ; cela n'est pas difficile. On a toujours dit qu'une « femme est aisée à gouverner, pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine » ; l'homme est encore plus facile à gouverner, pourvu que ce soit une femme qui veuille bien s'en occuper. Bref, il y a longtemps que les femmes ont escamoté, sans en avoir l'air, le redoutable problème du ménage. Voilà pourquoi, malgré l'épouvantail

[1] E. Deschamps, *le Miroir*.

[2] « Il se commence à soucyer
Et à chagrin s'associer.
Il plaint la teste, puis les dents,
Et a les oreilles pendans
Ne plus ne moins comme un lymier. »
(Collerye, *Sermon*.)

[3] Champier, *De vraye Amour*. — [4] *Proverbe* (L. de Lincy). — [5] Anne de France, pp. 48, 77 ; Guevara ; Dolce. — [6] *Evangile des quenouilles*, p. 74.

Digitized by Google

des principes, les femmes estiment le mariage : pourvu qu'elles n'obéissent pas, elles se résignent à obéir ; voilà pourquoi aussi les plus chauds amis des femmes ne trouvent pas de meilleur moyen de combattre le mariage que de le conserver. Les hommes seuls en médisent, parce qu'habitués dans leur jeunesse à récolter ce qu'ils ont semé, ils ne prennent pas facilement l'habitude de travailler pour une petite collectivité.

Erasme a très finement résumé la situation, sous forme d'un dialogue entre une jeune mariée et une dame de sens rassis[1].

La première jette les hauts cris : quel enfer que le mariage ; quel métier d'esclave ! et pour qui, grands dieux ! pour un joueur, pour un brutal, pour un débauché !... Mieux vaudrait « dormir avec un porc » !

L'autre la calme : il faut prendre son mari pour ce qu'il est, c'est-à-dire un gros animal, une espèce d'éléphant, qu'on apprivoise avec un morceau de sucre[2]. Il faut avoir l'air de lui céder sur quelques petites choses, lui passer quelques goûts, quelques bizarreries, et surtout faire une forte provision de bonne humeur, se maintenir « ni oisive ni mélancolique », car le mari redoute extrêmement l'ennui, peut-être parce qu'il en a l'habitude ; la maussaderie le rebute, surtout s'il est maussade. Il s'agit de lui laisser ce qu'il a et de lui donner ce qu'il n'a pas, c'est-à-dire

[1] *Dialogue matrimon.* — [2] Vous avez été chercher une petite pensionnaire, un ange qui n'osait lever les yeux, et qu'on eût dite toute confite de candeur... Elle faisait ses réflexions ; elle vous attirait dans le traquenard, parce que votre situation, votre fortune .. lui convenaient, mais bien résolue, dans le fond de son âme, à vous « dresser » plus tard ; elle le dit en confidence à ses amies :

« L'on dompte bien les chevaux effrenez ! »

(*L'Amye de court ;* J. d'Ivry, *les Secretz.*)

Digitized by Google

ces jolies choses dont les femmes sont dotées suivant le nouveau système de civilisation ; on peut même y mettre un peu de cœur, et alors, un beau jour, on est tout étonnée (car les hommes ne brillent pas par la finesse) de voir ce gros mari subjugué, et qui, au lieu de vous considérer comme rien du tout, vous prend pour l'image du bon Dieu. A partir de ce moment-là, on possède l'amitié cherchée ; et ce n'est pas très difficile.

La vérité nous force à ajouter pourtant qu'en dehors de cette recette morale, une autre circonstance a contribué à donner beaucoup de relief aux femmes dans leur ménage.

En France, comme dans tous les pays d'hégémonie virile, on aimait à ne pas doter les filles, ou du moins à les mettre à la portion congrue. En se mariant, elles recevaient une somme représentant un peu ce qu'on aurait appelé, il y a quelques années, leur bonnet de nuit, ce qu'on nommait alors « un chapeau de roses[1] », et elles renonçaient à leur part d'héritage[2], de manière qu'un homme riche ne trouvait pas extraordinaire d'épouser une fille sans fortune, puisque c'était l'usage. Louis de La Trémoille épousa ainsi Gabrielle de Bourbon[3]. Du reste, il n'y avait pas, entre les grosses, les moyennes et les petites fortunes, le même écart qu'aujourd'hui ; avec 3 ou 4.000 livres de revenu[4], qui en vaudraient maintenant 75.000 ou 100.000, on passait pour un nabab. Le mari apportait donc la fortune, et de plus il garantissait un douaire éventuel sur ses propres biens, de sorte que la femme entrait

[1] L'*Heptaméron* fait allusion à cette coutume et à ce mot. — [2] Renonciation de Mme des Serpens, *Arch. du Collège héraldique*, Orléanais, n° 1064. — [3] J. Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, f° 121. — [4] JJ. 234, 58 v°.

Digitized by Google

réellement chez lui. On était aussi loin que possible de l'universelle fierté que nous éprouvons à épouser une fille riche de Cincinnati ou même de Paris.

Un mariage d'argent — pour un homme — paraissait honteux et presque infamant. On plaignait du fond du cœur le mari entretenu par les revenus de sa femme ; cela ne paraissait plus un ménage[1]. Il n'y a pas de sarcasmes assez vifs pour le classique « gendre de M. Poirier », le gentilhomme fringant, tout généalogie et sport, dont la science unique consiste à perpétrer des brèches financières, que son brave homme de beau-père, enrichi dans la mélasse, travaille obscurément à réparer[2].

Au contraire, M. Poirier est fort estimé dans les pays industriels, par exemple dans les Pays-Bas[3] ; quant aux Italiens, fort bravement, ils jugent les grosses dots à la fois légitimes et désirables. Ils ont le courage de leur opinion ; témoin ce médecin de Pistoja, qui, entre deux jeunes filles, l'une garantie très raisonnable, l'autre moins, mais plus riche de trois cents écus, n'hésitait pas un instant à choisir la plus riche, car, à son avis, l'aléa était semblable et la différence signalée ne valait même pas quelques écus [4]... Aucun Italien ne s'offensait d'épouser une femme qui lui apportât une dot suffisante pour vivre ; à Florence, cinquante écus par an représentaient à peu près la vie d'un ménage, de goûts modestes : or une femme de petite bourgeoisie recevait couramment 2 ou 3.000 florins de dot, c'est-à-dire un revenu d'au moins 150 florins[5]. Les Visconti, les Sforza, grâce à des dots réputées colos-

[1] Garin, *Songe creux ; Stultifera navis*, f° 60 ; Bouchet, *Epistres morales*, f° 27. — [2] *Songe creux ; le Doctrinal des nouveaux mariez*. — [3] Cardani, *Opera*, II, 241. — [4] Domenichi, p. 32. — [5] Müntz, *la Renaissance au temps de Charles VIII*, p. 56.

Digitized by Google

sales, introduisirent leurs filles dans les premières maisons royales d'Europe[1]. Bref, ce système ne laissait pas que d'exercer même au dehors un certain mirage, et en partant pour les expéditions d'Italie plus d'un seigneur français se figura avoir un riche bâton de mariage dans sa giberne[2].

Il n'est pas très étonnant que ces idées aient fini, en France, par triompher de toutes les résistances. Louis XI, qui était un élève des Sforza, contribua, ici comme ailleurs, à briser les attaches des antiques traditions[3]. Nous avons raconté avec quel sans-gêne étonnant il fit et défit des mariages, dans le seul but de rémunérer divers aventuriers, aux frais des familles les plus honorables.

Louis XII, au contraire, réagit contre ces mœurs nouvelles avec une sévérité ardente. Quoiqu'il se piquât de chevalerie comme personne, il n'admettait pas que le feu de la passion pût excuser l'enlèvement d'une jeune fille, même riche (et en pareil cas elle l'était presque toujours[4]). Sa fermeté n'empêcha pas quelques exploits pittoresques[5] : mais l'autorité ecclésiastique lui prêta main-forte, au nom des règles canoniques.

Nous avons même eu occasion de montrer combien Charles VIII avait eu de peine à faire légi-

[1] Bianca-Maria Sforza, avec 400.000 ducats de numéraire et 100.000 ducats de bijoux, épousa l'empereur Maximilien. Alexandre VI donna 300.000 ducats à sa fille Lucrèce ; Catherine Sforza en reçut 10.000 ; Vittoria Colonna, 14.000 et 1.540 ducats de diamants. — [2] Louis d'Orléans devint seigneur d'Asti, par Valentine de Milan ; Antonio Piccolomini, duc d'Amalfi, par Marie d'Aragon (ms. lat. 4688) ; Louis de Luxembourg, prince d'Altamura, par Aliénor de Baux (v. notre édition de Jean d'Auton). — [3] *Jeanne de France.* — [4] Affaires de Mlles de Martenville, de la Roche ; JJ. 234, 31 vo ; 233, fos 112, 113, 113 vo ; Affaire de Jeanne de Cirières (Mlle de Rochambeau ; Marchegay). — [5] V. nos livres : *la Veille de la Réforme ; — Procédures politiques.*

Digitized by Google

timer après coup son mariage avec l'héritière de la Bretagne[1].

C'est ainsi qu'à l'époque du triomphe des femmes nous trouvons en France deux maris d'espèces distinctes.

Les uns, sans méconnaître l'importance de l'argent, s'obstinent à ne pas en faire la question principale du mariage. Evidemment, qu'une femme n'apportât rien du tout, cela paraîtrait fâcheux, et dans ce cas-là une fille risque un peu la « douleur » de coiffer sainte Catherine[2], ou de tomber dans une situation misérable : la moindre ouvrière tient à se constituer une petite dot, fût-ce par des chemins un peu détournés[3], et nous savons que les budgets

[1] Comme nous l'avons montré dans notre *Histoire de Louis XII*, t. II. — [2] Alione, not. *Louange à sainte Catherine*. — [3] Alione a fait là-dessus une chanson :

« Qui veut ouir belle chanson
D'une fillette de Lyon
Qui d'amour fut requise,
Ale houe !
En venant de l'église.
Mais elle en fut reprise !
Ale houe !

Un bon copain lui voulut donner
Cent florins pour la marier,
Mais (*Pourvu*) qu'elle fût s'amie
Ale houe !
Prenez-les, je vous prie ;
De cœur les vous octroie.
Ale houe !

A sa mère s'en conseilla,
Qui lui dit que bien la gardera
De cette maladie.
Ale houe !
Il peut bien dire pie,
Car il ne l'aura mie.
Ale houe !

Digitized by Google

des princesses distillent goutte à goutte une réponse honnête à ce desideratum [1]. Mais bien des épouseurs se contentent d'un prétexte, d'un appoint... Ainsi Louis XII crée comte d'Epinay François de Melun, pour lui faire épouser Louise de Foix [2]; Louis de La Trémoille donne 1.200 livres à son serviteur Robert Suriete, pour compenser l'absence de dot d'une jolie fille, Marie de Briethe [3]...

L'autre école, qui de plus en plus va l'emporter, voit au contraire dans l'argent l'élément palpable de la vie matrimoniale [4], et elle trouve surtout naïfs les gens qui s'imaginent qu'une femme leur saura gré d'un sacrifice fait pour l'épouser; plus les femmes sont riches, meilleures elles sont, comme dit Montaigne: il n'y a aucun motif de sacrifier des « com-

« Les amoureux du temps présent
Font des promesses largement,
Et montrent main garnie.
Ale houe !
Mais folle est qui s'y fie :
Trop coûte la folie !
Ale houe ! »

La fillette ne voulut pas
Son conseil croire, en celui cas ;
Car elle eut plus grant joie,
Ale houe !
De gagner sa monnaie,
Cent florins de Savoie.
Ale houe !

Cent florins sont beaux et luisants ;
S'elle eust fillé vint et cincq ans,
Voire toute sa vie,
Ale houe !
Toute sa fillerie
N'en vaudrait la moitié.
Ale houe ! »

[1] Ms. fr. 26113, nos 1234, 1235; fr. 26110, f° 748, etc. — [2] Fr. 2917, 23. — [3] 9 nov. 1508. Arch. de Thouars. — [4] Billon, p. 83; Champier.

Digitized by Google

modités » certaines, à de frivoles hypothèses, telles que la naissance, la beauté, la vertu, l'esprit...

Une fois lancé sur cette voie, on alla très vite. En Italie notamment, l'exploitation du mariage prit des proportions grandioses. Rien n'y fit, ni les clameurs des pères de famille indignés[1], ni divers décrets, tous plus restrictifs, plus méprisants, plus flétrissants les uns que les autres, du Sénat de Venise, généralement composé de pères[2]. Pour toute la classe, si nombreuse, des jeunes gens oisifs, le mariage est le moyen avoué et unique de s'enrichir, et de garantir son oisiveté, moyen commode, à la portée de toutes les intelligences ; une bonne prébende, comme le disait Guez de Balsac, qui n'exige pas qu'on se fasse chanoine, mais qui malheureusement oblige à une certaine résidence.

Cette mode ne témoignait peut-être pas d'une grande vigueur de sentiments, mais on ne peut nier qu'elle ne répondît au désir secret des femmes et qu'elle ne sanctionnât l'évolution de leurs idées.

Du jour où elles alimentent le ménage, les femmes considèrent les rôles comme renversés, et elles commencent par s'attribuer la plus parfaite liberté : plus de gêne, de subterfuges, de « chatteries ». Les voilà égales à leur mari[3], ou supérieures[4], par le côté matériel qui est l'essence du ménage ; et comme, d'autre part, elles se figurent que moralement elles valent mieux, qu'elles sont à la fois plus passionnées, plus chastes et plus fermes, comme on leur cite de toutes parts des exemples de femmes-phénix,

[1] Matth. Bossus à Bessarion : *De immoderato mulierum cultu*, dans H. Drudonis. *Practica*. — [2] Décrets de 1505, avril 1535, 1551 (Molmenti). — [3] Un des amis de Marguerite de France, le respectable La Perrière, tonne encore contre les mariages dus à l'argent ou à la beauté, qui n'aboutissent qu'à mettre « ung renart en ung ermitage » (nos 93, 96). — [4] Champier ; Gracien du Pont.

Digitized by Google

de Cléopâtres[1], elles prennent le parti d'être des Cléopâtres. Elles consentent, par bonté d'âme, à s'essayer sur le mari qu'elles ont. Elles font son bonheur, quelquefois même malgré lui, elles vont « de lingot fruste ou mauvaise monnaie » le transformer en « écu neuf[2] ». L'autre peut maugréer dans son for intérieur, se rappeler les anciens principes, s'étonner des perpétuelles absences de sa femme, du choix de ses relations[3], et même, çà et là, essayer d'intervenir ; on lui fait vite comprendre que les femmes n'ont pas besoin d'être tenues en laisse[4] ou en chartre privée, que les sérails n'existent plus[5]. Elles font son bonheur, pourvu qu'il se montre docile, qu'il ait conscience de son incapacité, de sa faiblesse. Et, en effet, qu'il y réfléchisse : que pourrait-il faire, sans une femme si vertueuse ? Il languirait ! Elle est là, elle règle ses dépenses, ses plaisirs, les saillies de son caractère ; elle veille comme une sœur de charité à son hygiène physique et morale, et c'est par ce moyen que le ménage représente une unité désormais saine et robuste, avec deux corps, quatre bras et deux âmes[6].

Evidemment (répétons-le une fois de plus), nous n'entendons pas émettre de règle absolue ; en parlant des ménages, nous ne voulons pas dire que tous les ménages de France fussent coulés dans le même moule, et qu'à la même heure, partout, ils fissent mathématiquement la même chose. Il n'y en a pas deux pareils.

La vérité, c'est que, de façon ou d'autre, un très grand nombre de femmes ne se laissent plus mettre

[1] Castiglione. — [2] *Hept.*, Nouvelle 54. — [3] JJ. 219, 45 ; *le Doctrinal ; les XV joyes*, nos 7, 8. — [4] Guevara, *l'Horloge ;* id., *Epitres*, I, 271, 245 ; Dolce, pp. 10, 31. — [5] Changy, p. 211. — [6] L. Labé, p. 52.

Digitized by Google

sous le boisseau, « sous le pied [1], » suivant l'expression courante. Quant à la manière dont leur direction s'affirme, cela dépend des cas, des goûts, du vent qui souffle, des circonstances. Une idée favorite de Marguerite de France, et qu'il aurait été difficile de lui ôter de la tête, c'est que les femmes pèchent toujours par esprit d'obéissance, par excès de patience. On a beau lui répondre que plus d'une fait de nécessité vertu, et que vis-à-vis d'êtres violents, qui menacent de tout briser, il faut bien savoir patienter: Marguerite proteste, elle préférerait être battue que méprisée. Autour d'elle, cette flamboyante déclaration fait rire, et enthousiasme les femmes : une veuve pétulante prétend qu'elle aimait tellement son mari, que, s'il l'avait battue, elle croit qu'elle l'aurait tué: « Autrement dit, riposte Henri d'Albret, vous voulez être maîtresses ! C'est assez mon avis, mais il faudrait que tous les maris s'y accordassent. » Marguerite frémit sous ce coup de bâton intellectuel : elle se trouble, elle trouverait naturel que son mari prît ses ordres, mais elle n'ose pas le dire : elle recule, elle aussi ; elle admet que l'homme est chef naturel, mais qu'il n'a pas le droit d'abandonner ou de maltraiter sa femme [2]... Eh quoi ! elle aussi ! elle avait dit un mot très juste : les femmes manquent de décision, — et elle en manque toute la première !

Quelques jeunes personnes, pour se garer de cette difficulté, trouvent avantage à épouser un mari tant soit peu bête[3], si ce n'est tout à fait. D'honnêtes gens s'en étonnent, et leur vantent les agréments personnels de l'esprit, « les trésors de la science, » ils

[1] Billon, p. 81. — [2] *Hept.*, Nouvelle 37. — [3] *La Contr'amye de court*, p. 181 ; *Practica*, IV, p. 175 ; *Hept.* ; Cl. Marot, épître XXX ; Navagero, *Opera*, p. 363.

Digitized by Google

leur demandent quel plaisir elles se promettent. Ce qu'elles se promettent ! mais, précisément, puisqu'il s'agit d'un mari, rien ; de l'argent, un nom ! La duchesse de Medina Sidonia avait épousé ainsi 60.000 ducats de rente, avec un grand d'Espagne ; il est vrai que ce grand, en rendant visite à l'archevêque, demandait fort poliment à voir les enfants. Cela n'empêchait pas sa femme d'avoir tout l'esprit qu'elle voulait. Mais il faut avouer que le remède est extrême, et il serait préférable qu'une femme se sentît et se crût la force d'entrer en ligne avec un homme intelligent.

Les mœurs intimes subirent, de la sorte, une transformation profonde. Dans les petits ménages, la femme continua forcément à cuisiner, à faire le lit, à laver la tête et les pieds de son mari, mais avec dignité ; dans les grandes maisons, on perdit l'habitude des matrones sévères et inélégantes, levées dès l'aurore, constamment gendarmées contre les enfants ou contre les valets, et qui, pour tout plaisir, ne connaissaient que la joie d'empiler du linge bien blanc et bien raccommodé, le jour béni du samedi. Comme l'a insignement observé Fourier, c'est au dédain de ces habitudes de taupe qu'on mesure les progrès d'une civilisation.

Il est beaucoup plus exquis de se laisser aller à la vie, le sourire aux lèvres, et de tout dominer, sans en avoir l'air, par une grâce langoureuse de créole.

Cette grâce fleurit, et nous pourrions en citer bien des exemples ; en voici un spécimen qui nous paraît caractéristique : c'est un simple petit billet d'Isabelle d'Este à son mari, elle le dicte à un secrétaire :

Digitized by Google

« Mon seigneur, que Votre Seigneurie ne se moque pas de ma lettre et ne dise pas que les femmes sont viles, qu'elles ont toujours peur, car la malignité des autres est bien au-dessus de ma peur et du courage de Votre Seigneurie. J'aurais écrit cette lettre de ma main, mais il fait si chaud que nous pensons, si cela dure, en mourir. Le petit garçon va très bien et envoie un baiser à Votre Seigneurie, et moi je me recommande toujours à elle.

Très désireuse de voir Votre Seigneurie,

Isabelle, de ma main propre[1].

Mantoue, 23 juillet. »

« De sa main propre, » il y a la signature, et voilà tout ; il fait si chaud ! Mais est-ce que cette quasi-faiblesse ne développe pas précisément un charme de nature à envelopper même un mari ?

Ce charme enveloppe, et il éloigne ! Vues à distance, ces femmes si distinguées, drapées dans un vrai stoïcisme sous un faux air d'abandon, en imposent réellement à leurs seigneurs et maîtres et, même vis-à-vis d'eux, se donnent des aspects de mystère et d'inconnu. Le mari de Vittoria Colonna, qui se gênait fort peu au logis[2], filait de loin le parfait amour avec l'authentique marquise, à ce point qu'il composa en son honneur tout un livre de charmantes poésies, intitulé *Livre d'amours*. Ce livre n'a pas été livré à la publicité et il s'est perdu. Brantôme regrette vivement sa disparition, parce que, dit-il, ç'aurait été l'occasion de voir de la poésie d'amour conjugal, et de savoir si elle doit s'inspirer de sentiments platonistes ou non, d'amour céleste ou d'amour légitimement terrestre[3].

[1] Luzio, p. 137. — [2] Pompeo Colonna. — Le lit de Vittoria Colonna, conservé à Naples au palais Pescara, est extraordinairement large. — [3] I, 184, 197.

Digitized by Google

Eh ! mon Dieu ! la question qui préoccupe Brantôme, nous croyons pouvoir la résoudre ! les femmes dès lors deviennent philosophes, elles ont pris leur parti de savoir beaucoup de choses, et de vivre pourtant, au lieu, comme jadis, de se diminuer, de s'humilier, de se mettre à la remorque. Elles sont devenues des vestales quant au mariage, si l'on peut ainsi dire, et elles considèrent que leur vraie mission consiste à répandre au dehors le trop-plein d'amour dont elles frissonnent; car c'est toujours à défaut d'hommes que les femmes se font féministes. Dans le monde, elles vont devenir « des déesses », et on ne pourra plus vivre sans elles.

François Ier, dans une cour sans femmes, se trouva des airs de satrape, ses jardins lui parurent « sans fleurs » : il appela, il attira des jeunes femmes, et les traita « comme des déesses au ciel [1] ». Il leur montra leur mission nouvelle.

Et cependant, quels dégoûts intimes et insoupçonnés montent aux lèvres de ces femmes divines ! Je ne sais si le nombre des femmes lasses de leurs maris était plus grand qu'à présent, mais il était déjà grand : longtemps, la fierté, le haut sentiment du devoir mondain veillaient sur elles, comme ces grandes statues de vertus braves et presque menaçantes que les sculpteurs d'autrefois plaçaient volontiers devant un tombeau, aux deux bouts d'un cadavre. Mais, après avoir accompli dans l'ombre, obscurément et dévotement, la mission pour laquelle on les avait prises, c'est-à-dire tenu la maison, loyalement soigné le maître, administré cataplasmes et laxatifs, donné des enfants, perpétué une race (qu'on nous passe le mot) en bonnes poulinières,

[1] Brantôme.

Digitized by Google

occupé humblement le bout de table, il arrive un moment où ce devoir primitif est accompli ; et alors elles surgissent comme d'une léthargie, elles regardent le soleil et lui demandent où il convient de s'envoler pour vivre. Elles sont nées pour semer des fleurs derrière elles. Leurs enfants ont été ces fleurs, douloureusement arrachées à leurs entrailles, jetées dans l'avenir. Il reste à arracher encore de leurs cœurs, avec une joie plus vivifiante, des fleurs immatérielles, fleurs de l'amour, fleurs du bonheur, enfants de leur pensée, leurs vrais enfants, car, si pour concevoir dans la chair la femme est un être passif, pour concevoir dans l'âme elle prend sa revanche; elle devient l'être actif. A elle de semer !

Alors, elles n'ont plus « l'âge des anges », comme disait Alfred de Vigny, c'est-à-dire quinze ans : généralement, elles en peuvent avouer trente, l'âge du « diable au corps », celui où l'on doit savoir administrer son âme et son cœur.

L'espèce de révolution qu'elles accomplissent n'a rien d'inédit ; il y a toujours eu, et il y aura toujours, des femmes de trente ans, et qui le sauront ; mais celles-ci sont, en outre, des psychologues et des raffinées, qui veulent se bien rendre compte du phénomène, et qui en mesurent l'intensité avec un véritable dilettantisme, car il leur semble qu'elles entrent dans la vie.

Les enfants, qui avaient été la raison d'être du ménage, vont partir ou sont partis... Dès qu'il a pu, le fils, le premier, ce cher petit garçon que la mère aimait, a demandé et obtenu un peu de fortune, et il a disparu : on n'entend plus guère parler de lui ; maintenant il a ses affaires, ses plaisirs [1], et il écrit,

[1] *La grant Nef.*

Digitized by Google

en post-scriptum tendre, mais un peu pressé : « Madame, je me suis oblié de vous escrire commant j'ai sceu que m'aviez faict un petit frère, quy a nom Guy. Je vous supplie, Madame, faictes le bien nourir, car je l'aime bien [1]. » Parfois, on apprend qu'au loin la Mort a brutalement brisé le dernier lien, et, aux mots, vraiment héroïques, qui jaillissent alors de certains cœurs de mères viriles, on s'aperçoit combien toutes ces âmes se sont bronzées et combien, dans la vie austère, les plus nobles d'entre elles, les plus aimées, ont été obligées de contracter la cruelle, mais admirable, habitude de l'immolation du cœur, jusque dans ses dernières fibres. Gabrielle de Bourbon annonce à ses officiers la mort de son fils unique, tué à Marignan ; elle dit très haut : « à cette bataille que le roi a gagnée, » elle ajoute plus bas : « dont nous sommes à bien grande douleur [2] ».

Que, lorsque tout leur manque ainsi, des femmes douces et faites pour aimer se répandent au dehors, semblables aux abeilles du bon Dieu, pour butiner un peu de miel et travailler à la ruche commune, cela n'est pas bien surprenant : elles préfèrent « être aimées un peu par beaucoup de gens, que beaucoup par un seul [3] », surtout qui ne les aime pas !

[1] *Les La Trémoille*, III, 216. — [2] Lettres mts. Arch. de Thouars. — [3] Une dame de Florence, Alessandra Bardi, en apprenant la mort subite d'un de ses fils, écrivait, à un autre de ses fils, cette belle lettre, si résignée : « Mon doux fils, j'ai appris comment, le 23 du mois dernier, il a plu à Celui qui m'a donné Matteo de le rappeler à Lui, en pleine connaissance, en pleine possession de la grâce, avec tous les sacrements nécessaires à un bon et fidèle chrétien. J'ai éprouvé une extrême amertume d'être privée d'un tel fils, et il me semble que sa mort m'a causé un grand dommage, outre l'amour filial, et de même à vous deux, mes fils, qui êtes réduits à si petit nombre. Je loue et remercie le Seigneur de tout ce qui est sa volonté. » (Müntz, *Histoire de la Renaissance*, t. I, p. 18.)

Digitized by Google

Pour ce butinage, le mariage arrive ainsi à leur servir d'abri ; c'est comme la hutte où se logent les chasseurs pour mieux attirer le gibier, et pour se garantir des intempéries. Elles se louent de l'avoir. Et cependant, avant de suivre les femmes affranchies dans le rôle qu'elles vont jouer, à l'instar des hommes, hors du ménage, nous avons encore à examiner une dernière objection de principe, qui a bien pu en arrêter quelques-unes.

Beaucoup de moralistes, même sans parti pris anti-féministe, reprochent aux femmes d'aimer le monde par horreur du mariage : à les en croire, l'apostolat mondain où les femmes veulent se lancer ne serait pour elles qu'un moyen de fuir leurs devoirs intérieurs.

Cela n'est pas tout à fait exact, et, sans même recourir à des raisonnements qu'on devine, nous ne voulons d'autre preuve des bonnes dispositions des femmes que leur désir très clair de ne pas pousser au-delà d'une certaine limite la séparation d'avec leurs maris. Elles veulent bien rendre la chaîne plus légère et même élastique. Mais nous avons déjà vu qu'elles défendaient l'institution du mariage, qu'elles soignaient avec passion leur mari malade ; et il est certain qu'elles ne désirent pas le perdre.

Le divorce naquit dans les pays masculins. Il parut un progrès, parce que jusque-là l'opinion se montrait étrangement cruelle à l'égard des femmes séparées. Il n'y avait pour elles ni pitié ni justice. Le mari les abandonnait sans vergogne, et c'est à elles qu'on donnait toujours tort.

A Venise, pour empêcher les séparations, le Sénat, évidemment convaincu que les hommes n'y étaient pour rien, prescrivait encore, en 1543, un

Digitized by Google

régime très simple, qui consistait à enterrer en bloc toutes les femmes séparées : on les obligeait à porter un costume spécial, comme les lépreux, et on leur défendait l'accès de tout lieu de réunion. Le clergé s'insurgea. Finalement, l'auguste Sénat se contenta d'un supplice plus bénin ; il plaça les infortunées sous la surveillance, non pas de la haute police, mais de leur ex-mari[1].

Eh bien ! le jour où les procédés vénitiens ne parurent plus de mise, dans les pays où l'homme faisait la loi on consentit à admettre que la femme, étant un être secondaire, avait besoin d'être possédée et occupée ; au lieu de l'accabler, lorsqu'elle se trouvait sans maître, on daigna lui rendre justice, au point de lui accorder un nouveau seigneur. Calvin, généreux, lui permit, en cas d'authentique abandon, de contracter un autre lien[2].

Dans les pays romains, on plaint les femmes abandonnées. Mais le mariage reste intangible et unique : aussi une femme du pays où les femmes gouvernent n'a-t-elle aucun intérêt à se placer dans une situation fausse. Tout ce que peut la charité romaine, c'est de lui ouvrir des maisons de refuge pour lui assurer une retraite honorable et solitaire. La vraie manière de se débarrasser d'un mari, c'est de le garder.

Les femmes, même les plus philosophes[3], ne trouvent pas non plus d'intérêt sérieux à être veuves.

Certainement, il faut en rabattre un peu des démonstrations théâtrales qui sont d'usage à un chevet mortuaire. C'est une vieille habitude, qui vient du temps où il était convenu qu'en perdant son maître on perdait tout : ces pauvres femmes s'effondrent, avec un frémissement de sensibilité,

[1] Volpi, p. 267. — [2] *Epistolæ*, p. 177. — [3] Billon, p. 80.

Digitized by Google

moitié comique, moitié touchant. C'est ainsi qu'elles accueillent leur liberté; on dirait qu'elles n'ont plus qu'à mourir elles-mêmes, surtout si elles sont jeunes, et pendant quelque temps chacun semble de cet avis; d'une voix lugubre et larmoyante, leurs amis rappellent les exemples les plus épouvantables : Artémise, qui but dans une cruche d'eau les cendres de son mari; Portia, fille de Caton, femme de Brutus, qui, en apprenant la défaite et la mort de Brutus, faute de trouver un coutelas sous la main, n'en chercha pas, et avala des charbons ardents[1]. Celles qui se sont bonnement coupé une veine ou le cou, ou qui se sont logé avec simplicité un poignard dans le cœur, ne comptent plus. On comprend tout ce qu'il y a de délicat et d'aristocratique dans le procédé de la veuve du Malabar.

Sans ses enfants qui, après l'avoir rattachée au mariage, la rattachaient à l'existence, Louise de Savoie serait morte sur le cadavre de son mari ; c'est du moins ce qu'assure son chambellan, Jean de Saint-Gelais, à qui on ne pouvait reprocher que d'être trop au fait des goûts intimes de sa maîtresse. Sans ses scrupules religieux, la belle Isabelle Richisentia se tuait sur le corps de Raymond de Cardoña[2]. Bouchet[3] et Moncetto[4], surnommé Lycurgue[5], se demandent avec angoisse s'ils détermineront Marie d'Angleterre à vivre, après la mort de Louis XII ; ils lui citent Lucrèce, Pénélope et autres : Moncetto s'épuise à lui en parler dans toutes les langues connues, et en vers; sans le jeune Anglais, qu'elle allait épouser quinze jours après, Marie, peut-être, serait morte...

[1] Nifo, *De Amore*, ch. CII. — [2] Nifo, *Ibid.* — [3] *Épistres familières*, ép. 14e. — [4] *Epistola consolatoria*. — [5] M. de La Liborlière (cité par Quentin Bauchart, *les Femmes bibliophiles*, II, 463).

Digitized by Google

Il est d'usage que ces veuves, raisonnablement, se décident enfin à vivre, sur les instances de leur entourage ; mais il est d'usage aussi qu'elles mènent au moins un deuil tapageur[1].

Il faut d'abord étudier la manière d'enterrer son mari.

Il y a des silencieuses, comme Anne de France, qui se bornent à faire célébrer un grand office très digne[2] et qui n'ont pas l'air de pleurer, car elles ne parlent ni de boire la poudre des os du cadavre, ni de passer le reste de leur existence dans le lit du défunt; Anne de France trouvait même ces « folies inutiles, indignes et détestables ; » elle ne comprenait qu'un deuil simple, muet, durable[3]... Mais plus d'une fois on a pu s'étonner du nombre de larmes que peuvent contenir les yeux des femmes. « Elles ont beau s'écheveler et s'égratigner, je m'en vais à l'oreille d'une femme de chambre et d'un secrétaire: Comment étaient-ils? Comment ont-ils vécu en-

[1] L'agent de Mantoue rend ainsi compte de sa visite de condoléance à la duchesse d'Urbin : « Je la trouvai dans sa chambre, avec ses dames, toute en noir, les fenêtres fermées, la pièce éclairée par un seul flambeau posé par terre; elle était assise sur un coussin, un voile noir sur la tête, la robe montante, ou tout au moins la poitrine couverte d'un voile jusqu'au menton... Elle me tendit la main et ses larmes tout ensemble ; un moment se passa avant que ses sanglots et les miens nous permissent de parler. Je lui remis la lettre de Votre Seigneurie et lui fis ma visite, mes condoléances et mes encouragements en quelques paroles, pour ne pas trop la retenir dans cette douleur. Je lui fis aussi les recommandations et offres dont j'étais chargé par mon Illustrissime Seigneur. Les unes et les autres lui furent agréables. » Ensuite, on parla de Mantoue, de la famille Gonzague ; la duchesse retint l'ambassadeur plus de deux heures. Le lendemain, nouvelle visite de plus de trois heures : cette fois, l'esprit reprit le dessus, on échangea de beaux raisonnements; et l'ambassadeur réussit à faire rire la duchesse. (7 mai 1508. Luzio, p. 183. Bembo et Castiglione racontent également ce deuil.) — [2] La Vauguyon, f° 31. — [3] P. 115, 117.

Digitized by Google

semble?... Nous aimerions mieux qu'on rie de notre mort, pourvu qu'on nous rie pendant la vie[1]. »

Une Espagnole, la comtesse de Consentana, en notifiant officiellement à ses vassaux la mort de son mari, signe : « La triste et mal fortunée comtesse, » et, pour mieux accuser son trouble, elle met deux pâtés d'encre à la place de son nom. Les vassaux facétieux répondent à « leur triste et plus que très malheureuse comtesse » par une adresse, que, dans leur trouble, ils signent tous d'énormes paraphes : on en rit de Bilbao à Gibraltar[2] !

Ainsi une veuve ne néglige rien pour bien montrer combien elle déplore de rester seule. A cette première constatation, il faut en ajouter une seconde, non moins évidente : presque toutes les veuves mettent un soin extrême à tenir leur mari pour vivant; tant il est vrai que leur programme consiste à agir à l'ombre d'un mari peu gênant et qu'elles ne gênent pas.

De tous les genres de maris, le mari mort est celui qui nécessiterait la monographie la plus spéciale. Pour peu que sa vie ait laissé quelque chose à exploiter, sa veuve exerce une profession en vue. Telle femme qui vivait notoirement à l'état de sage froideur, si ce n'est de discorde, passera ses nuits et ses jours à célébrer la gloire et les souvenirs du défunt : son identification de cœur est si profonde, que bientôt, devenue veuve de grand homme, elle s'élèvera dans une atmosphère supérieure[3] : les grandeurs que le défunt n'avait peut-être

[1] Montaigne, liv. II, ch. xxxv. Quant à lui, il ne désire ni pleurs, ni oraison funèbre : « Je renonce dès à présent aux favorables témoignages qu'on me voudra donner, non parce que j'en seray digne, mais parce que je serai mort. » — [2] Guevara, p. 278. — [3] Nifo, ch. xcii.

Digitized by Google

pas, d'abord elle les lui donne, puis elle les prend pour elle-même, et elle se consume dans la flamme de cet amour; du reste, elle se trouve quelquefois réellement à l'âge posthume de l'amour.

Marguerite de France se consola assez franchement de la perte du duc d'Alençon; mais Vittoria Colonna ne cessa jamais d'adresser des sonnets à son capitaine, et, quand on la pressait de se remarier, sa réponse était simple : « Mon mari Ferdinand, qui vous paraît mort, ne l'est pas pour moi[1]. » Diane de Poitiers a manié ce principe d'outre-tombe avec une extrême virtuosité : elle n'a jamais été veuve. Son mari était mort, assurément, mais elle exhibait comme devise une flèche, toujours verdoyante, sortant d'un tombeau avec ces mots: « Restée seule, elle vit en lui. » Encore en 1558, au moment de ses plus grands triomphes mondains, elle lui restait fidèle, sous cette forme.

Voilà donc un second point acquis et très important: une femme du monde fait pour ainsi dire empailler l'âme de son mari, et, en principe, elle se considère toujours comme mariée.

Quant à l'emploi du veuvage, il y a deux écoles: d'abord la veuve classique, traditionnelle, qui n'appartient plus au monde, et qui s'ensevelit dans la maternité ou la charité. Celle-là ne fait que continuer la ménagère de vieux style. Le XVIe siècle en a encore produit un bon nombre : par exemple, Anne de Polignac, qui, dans sa retraite de Verteuil, où elle vivait entre ses enfants et une belle bibliothèque, émerveilla par sa tenue et sa dignité l'empereur Charles-Quint; ou encore Charlotte d'Albret, la veuve de César Borgia, un peu plus mondaine, et naturellement amie du faste, des splen-

[1] Nifo, ch. CII.

Digitized by Google

dides vaisselles, des bijoux magnifiques, d'un nombreux serviteur[1].

Ces veuves sont des administrateurs de premier ordre ; au point de vue des intérêts de la famille, il est bon, comme dit un proverbe, que « le mari aille premier en terre[2] ». Elles excellent à faire valoir leur argent ; quelquefois même, un peu d'usure ne leur déplaît pas[3] ; Charlotte d'Albret n'en avait pas horreur. Il n'aurait pas fait bon non plus tabler sur leur soi-disant faiblesse ; quelques-unes étaient de taille à monter sur des remparts comme Catherine Sforza. Après la mort de Grisegonelle Frottier, divers de ses parents conjurèrent d'enlever par un coup de force la seigneurie du Blanc, qui lui appartenait ; sa veuve, Françoise d'Amboise, l'apprit ; immédiatement, elle fit appel à l'ordre des « picaulx », une confrérie de chevaliers poitevins qui se chargeait de défendre la veuve et l'orphelin : au lieu de s'en remettre au pied boiteux de la justice, elle organisa une expédition et ruina ses adversaires[4]. Malgré le caractère un peu énergique du procédé, Louis XII en fut touché, et voulut bien pardonner.

La plupart de ces bonnes veuves passent une partie de leur vie dans des chapelles de couvent, et c'est de ce côté-là que se produit une fissure à leur esprit d'économie, car, selon de pieux auteurs, le diable se faufile dans les sacristies[5]. Elles y rencontrent un frère lai, chargé de faire fructifier les bonnes âmes ; elles commencent par envoyer quelques belles tourtes en échange d'un *De Profundis ;* puis, peu à peu, elles se décident à fonder une chapelle,

[1] Bonaffé. — [2] L. de Lincy. — [3] Christ. de Pisan ; Firenzuola, Nouvelle 10 ; Bareleta, f° 41, ch. II. — [4] JJ. 235, 21. — [5] Changy, p. 289 : *Facetus.*

Digitized by Google

puis à la faire peindre, puis à la doter de quelque revenu[1]...

Ou bien elles reçoivent de bonnes religieuses des lettres charmantes : « Nous sommes de pauvres femmes que votre départ laisse en détresse, et nous pouvons dire que nous avons perdu tout notre bien... Nous portons encore les manteaux que vous nous avez faits et nous allons sans pelisses, selon notre usage. Le couvent n'a pas varié depuis votre départ..., si ce n'est que nous souffrons cruellement du froid pendant l'hiver[2]. »

Bien des veuves graves et viriles, après avoir été mêlées aux affaires, ne profitent de leur veuvage que pour oublier un monde où leur cœur n'a pas trouvé sa pâture. Sitôt en règle avec les devoirs inévitables, c'est un plaisir pour elles de distribuer leurs biens et de s'en aller. On ne saurait croire combien le rêve de quelques années douces, paisibles, consacrées à l'âme, hante le cœur des femmes que la mauvaise étoile d'une trop haute naissance a jetées dans les affaires politiques !

Ainsi aurait voulu finir Marguerite d'Autriche[3].

Ainsi finirent deux exquises princesses de la maison de Lorraine : Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, qui d'abord s'attacha à un hôpital, puis au rude ordre des Clarisses[4] : Philippe de Gueldre, entrée aussi chez les Clarisses, dès que son fils fut sur le trône ; elle y vécut vingt-sept ans, dans la dernière des humilités, se qualifiant elle-même de « ver de terre », quoique ses compagnes continuassent à l'appeler « notre Révérende Mère la Reine[5] ».

[1] Firenzuola, Nouvelle 10. — [2] 8 juin 1508. Sœurs Domicella et Elena, de Forli, à Catherine Sforza. (Pasolini, *Caterina Sforza*, III, n° 1336). — [3] Baux, p. 118. — [4] Yves Magistri, p. 260. — [5] Quentin Bauchart, *les Femmes bibliophiles*, II, 368 et s.

Digitized by Google

La génération nouvelle verra peu de ces sublimes modesties. La plupart des veuves vivent dans le monde[1]; mais la liberté dont elles jouissent, elles la paient cher et, en somme, elles n'en ont pas autant que les femmes mariées. Elles sont gaies, et ne pèchent pas par les sacristies ; elles n'arborent pas le vieux bonnet classique, encore cher aux Anglaises, un bonnet à dégoûter du veuvage. Est-ce un crime? non ; et cependant on ne leur pardonnera pas la moindre incartade, ni l'apparence d'une incartade. Les hommes voient dans toute veuve une perverse ou une hypocrite, et ils ne se gênent pas pour le dire. Un médecin marchandait une mule, en présence d'une dame veuve, et il ajoutait : « Je la veux veuve ; » comme le marchand ne comprenait point : « Oui, veuve, c'est-à-dire grasse, coureuse et mangeuse[2]. » C'est un dicton que, « si on trouve sa femme un peu trop maigre, il faut la faire veuve[3] ». Une veuve ne représente rien que de matériel ; et, du moment où « Monsieur Danger[4] » n'est plus là, il semble que le péché lui-même perde son arome. On engage les veuves à ne fréquenter que des chapelles désertes, à contempler pendant la nuit le crucifix[5]. Cette pitié part quelquefois d'un bon naturel : mais souvent elle est odieuse, d'autant plus que tout le monde, même les plus intimes serviteurs, se croit en droit d'y mêler des suggestions pitoyables[6]. Anne de France s'indigne de cette trahison universelle, qui révolte sa droiture[7].

Et pourtant, à cette tyrannie-là la société en ajoute

[1] Camer, dans *Amante*, p. 199. — [2] Brantôme, VII, 167. — [3] Brantôme, VII, 168. — [4] *Arresta amorum*. — [5] Vivès : Bouchet, *Triumphes*, f° 55 v° ; *Epistres*, f° 19 v°. — [6] JJ. 233, 77 v° ; 112, 217, n° 142 : *Hept.*, Nouvelle 49, etc. — [7] P. 117. Elle-même cependant

Digitized by Google

encore une autre. On n'admet guère qu'une veuve se remarie[1]. Autant on lui eût reproché de ne pas trouver un premier mari[2], autant on lui reprocherait d'en trouver un second[3]. On lui pardonnerait plutôt une faiblesse, un entraînement, qu'un nouveau lien. Qu'est-ce que cette femme qui n'a pas eu trop d'un mari, et à qui cela ne suffit pas[4] ? Dans le peuple, on lui fait un beau charivari. Marguerite de France brava le préjugé et se remaria : c'était bien le fait d'une femme philosophe. Mais, en général, les veuves sont encore retenues dans le veuvage par diverses considérations : d'abord, la difficulté matérielle de trouver un mari. Les hommes font volontiers la cour à une veuve, mais bien peu se dévouent à l'épouser ; une femme qui n'est plus jeune, « une gerbe surbattue, » qui n'a plus rien à donner et qui a pris des habitudes personnelles, c'est l'antipode de la petite fille de douze ans, si recherchée ! Ensuite, la veuve elle-même jouit d'une vie tranquille et large, grâce au douaire qu'un second mariage lui ferait perdre ; parfois elle a reçu la totalité de la fortune de son mari, à condition de se consacrer aux enfants[5]. Sur toutes choses, elle possède l'autorité qui appartenait au défunt[6], et même il n'est pas rare que le testament du mari lui

employait au besoin les arguments les plus convaincants. Elle avait confisqué les bijoux de sa cousine, la comtesse de Montpensier, qui passait pour une veuve un peu surexcitable, et elle refusait de les lui rendre (Bibl. de l'Institut, ms. Godefroy 255, f°s 3-4).

[1] *Les XV joyes du mariage* dénombraient, au contraire, parmi les calamités domestiques le fait de revenir de guerre après une longue captivité et de trouver sa femme affublée d'un nouveau seigneur et maître (n° 12). — [2] « Il n'y a homme pour toi, » injure d'un paysan à une femme dans une rixe. JJ. 234, 15. — [3] La Vauguyon, f° 31 ; Changy, p. 148 ; Bouchet, *Epistres*, f° 19 v° ; le Tasse, p. 146. — [4] Bouchet, *les Regnars :* Barbaro, f° 7 ; *les XV joyes*, n° 14. — [5] Firenzuola, Nouvelle 10. — [6] Dolce.

Digitized by Google

lègue expressément cette autorité[1]. L'inconvénient de cette vie d'affaires et de commandement, c'est précisément que la femme y perd un peu de sa fleur de grâce et de douceur ; elle n'a plus besoin d'agir par la persuasion et l'amour, puisqu'elle a la force en main, de sorte qu'elle devient une sorte d'homme et qu'elle contracte quelques-uns des défauts dont elle avait souffert chez son mari. Aussi on comprend très bien qu'une femme, qui veut rester femme, s'ingénie, pour sa sécurité, pour son charme, à vivre à l'ombre d'une chère mémoire, et qu'elle cultive avec le plus grand soin son mari posthume. Là est sa véritable force.

La femme de la Renaissance, femme essentiellement fine, et savante en tout ce qu'elle doit savoir, est donc d'une sincérité absolue, et il faut la croire, lorsqu'elle dit du bien du mariage. Elle considère cette institution comme parfaitement conciliable avec l'accomplissement d'une mission mondaine et même comme favorable, presque comme indispensable. Elle n'a pas plus de raison de cesser d'être mariée que de cesser de boire, de manger ou de digérer : cela ne lie pas l'âme. Les idéalistes diffèrent des utilitaires en ce qu'ils trouvent seulement qu'il y a assez d'un mariage, tandis que les autres prétendent qu'il n'y en a jamais assez : les uns se voilent la face si une veuve, insuffisamment éthérée, passe au bras d'un nouveau mari ; les seconds applaudissent et s'imaginent par cette opération

[1] « Soiés obéissant à vostre mère, portés luy honneur et révérence, et prenés garde de luy complaire en tout ce que vous pourés, commé le luy debvés, tant parce que c'est le commandement de Dieu, que je scay qu'elle le mérite, et que le debvés faire sy voulés réussir à bonne fin, car, l'aiant cognue, je scay qu'elle vous conseillera sy bien qu'en serés contens. » (Instruction du duc de Nemours.)

Digitized by Google

enchaîner la bête ; cela nous intéresse peu. Le seul résultat important à constater, c'est qu'une femme peut, sans cesser d'être femme, se rendre libre de son cœur et de son activité, aussi bien qu'un homme. Quand elle arrive à cet état de liberté, elle en rapporte tout l'honneur au mariage ; elle le bénit, au lieu de penser qu'elle doit tout à elle-même ; le mariage est, comme beaucoup de choses humaines, un mécanisme apte à produire la liberté, apte à produire la tyrannie, et les femmes en ont simplement changé la direction.

Elles exercent les pouvoirs intimes et domestiques ; leur rival, ce n'est pas le mari (on s'arrange avec lui), c'est l'homme qui soigne leur corps ou leur âme, et auquel par faiblesse, par paresse, elles sont portées à s'attacher comme un lierre anémique. Pour marquer leur place en ce monde, il faut, qu'elles-mêmes sachent se procurer ce qui fait le bonheur ; la santé du corps et de l'âme. Respectées de corps, il leur restait à se respecter d'âme, et à montrer que le vrai christianisme consiste à donner la force et la liberté, non à les ôter.

Digitized by Google

LIVRE II

LA VIE DU MONDE

CHAPITRE PREMIER

LA PHILOSOPHIE DE LA VIE

Marguerite de France a dit le mot très incisif : « Le défaut des femmes, c'est la timidité. » Elles sont peureuses.

Elles ont pris l'habitude d'un rôle passif et secondaire. Elles désirent en sortir, elles éprouvent un besoin de grand air et d'activité, il leur pousse des ailes, elles adorent la liberté d'esprit, du moins elles le disent — et, en effet, elles ont déjà rompu bien des chaînes ; — mais dès qu'on les aborde d'un peu près et qu'on lie conversation avec elles, on s'aperçoit qu'elles sont encore tenues par une foule de timidités secondaires, par de petits fils invisibles, qui viennent souvent des conventions sociales les moins importantes. Elles ne peuvent pas prendre leur vol, ou bien il faut qu'un homme parte le premier et les entraîne, ou bien qu'une nécessité absolue, un enthousiasme, un dévouement les pousse.

Elles ne s'émeuvent pas par raisonnement, mais

Digitized by Google

par suite du sentiment, plus ou moins vague, que leur vie intime ne leur a pas apporté d'amour, qu'elles sont faites pour l'amour, et qu'elles ont une mission d'amour à remplir. Un esthéticien moderne, pourtant homme et médiocrement sensible, a expliqué ainsi en lui l'appel de la grâce : « Je n'avais rien à aimer. Mes parents n'étaient pour moi en quelque sorte que des pouvoirs visibles de la Nature [1]. » A plus forte raison pour les femmes! Il faut quelque chose à aimer! Séparées de leur famille, le mari incarne pour elles, dans toute la force du terme, le pouvoir visible de la Nature : en sorte que l'ardent instinct qui les attire vers la lumière est bien complexe, bien mêlé de douleur et d'entraînement, c'est une soif d'amour presque cruelle. De même que leur mari s'honore par une activité extérieure et par des services publics, elles entendent un pareil appel de la destinée. Il y a autour d'elles une vie à répandre, une douceur à semer, des faims à nourrir, des plaies à panser, un cri, un immense cri de détresse et de rudesse à consoler, et cela est indispensable. Une petite bourgeoise peut se confiner dans l'étroit égoïsme de son arrière-boutique. Une femme de cœur pouvait-elle ignorer la crise profonde de la société? devait-elle rester l'enjeu passif, la proie? n'était-elle pas appelée à prendre parti, en sa qualité de créature intelligente et libre?... Bon gré mal gré, il fallait sortir de sa maison et de soi, s'envoler ! A vingt ans, on est excusable de confondre l'idéal avec la vie : dix ou quinze ans plus tard, cette illusion-là n'existe pas. On sent le besoin de fixer son cœur en un lieu fort, certain et noble, où les remous de l'existence ne l'atteignent pas ; et un jour arrive

[1] Ruskin, cité par M. de La Sizeranne.

Digitized by Google

ainsi où toute femme, capable de réfléchir et d'aimer, jette un regard d'interrogation sur ce qui l'entoure.

Et alors, que lui répond le grand mystère de la vie? Elle voit un colossal agencement de force visible et de matière, qui germe, lutte, éclate par l'impulsion silencieuse d'une force invisible, et qui, sans un but placé en dehors de lui, n'aurait ni existence ni beauté. Le régisseur de ce monde est l'homme, pourvu d'une intelligence plus puissante que la matière, en sorte que l'homme se trouve ici-bas comme l'ambassadeur de la vie et le type de la beauté. Lui-même obéit à un moteur presque unique, l'amour : il ne peut être vivement remué que par la passion. Ainsi le monde entier obéit à la loi de la beauté et de l'amour. La vérité, le bien forment pour ainsi dire son squelette ; la beauté est sa vie[1], l'amour, l'instrument de sa vie. Certains esthéticiens modernes ont cherché à établir une antinomie entre l'homme et la nature : ils représentent l'homme comme un ennemi, qui, en usant de la Nature, forcément la viole et la déforme, tandis que, laissée à elle-même, elle serait toujours belle[2]. Il nous paraît inexact et subversif de subordonner ainsi l'homme à la Nature ; c'est le contraire qui doit être ; nous pouvons abuser de tout, mais les forces matérielles ne font que gagner à recevoir de nous une sage direction. Notre rôle est de vivre en harmonie avec la nature, selon cette loi, magnifique et unanime, que plus l'amour se donne, plus il s'accroît : « Allez et donnez votre bien aux pauvres, » a dit l'Evangile : voilà le beau ! Semez, donnez ! donnez toujours ! donnez votre bras à la

[1] Voir, dans notre précédent volume, *Louise de Savoie*, *l'Idée du Beau*. — [2] Théorie favorite de J. Ruskin.

Digitized by Google

terre jusque-là stérile, donnez votre cœur aux cœurs trop arides! Le beau ne peut pas être avare. Il n'y a d'autre hiérarchie dans le monde que celle qui part des êtres incapables de donner, raidis contre l'amour, pour s'élever jusqu'à ceux qui, splendidement épanouis, versent leurs dons sans compter. Du caillou, seulement sensible à l'attraction mécanique, jusqu'à la fleur embaumante, partout gît l'idée profonde, une même grande voix s'élève, toutes choses crient, et leur voix unique est celle de l'amour. Tout ce qui se meut tend à s'enlacer, à s'unir et à se confondre, toute vie tend à se verser dans une autre, à se donner, et c'est par là qu'elle renaît, et que toutes les vibrations particulières forment l'immense unisson. Et, au-dessus de cette symphonie matérielle, le cœur humain en chante une autre toute semblable dans les sphères intellectuelles de la vraie vie, qui montent jusqu'à Dieu. L'amour de l'homme, suivant l'expression de l'*Imitation*, est un cri poussé vers Dieu.

L'amour est donc la règle du monde; il est noble, superbe et nécessaire; en déployant ses larges ailes, il domine facilement les petitesses et les conventions, il répond à tous les besoins, à ceux de l'âme et de la société, il vivifie les cœurs délicats. Mais on voit aussi quelle lutte il va produire, par sa double nature, entre l'esprit et la matière, une lutte admirable, et délicieuse, et rude.

Les femmes sont faites pour comprendre ce tiraillement de l'amour matériel et de l'amour intellectuel, elles qui, à un certain détour de l'existence, sentent si fort le contraste entre les cruautés, les ironies de la matière et les finesses du cœur. Elles traînent un corps souvent faible, souffrant, misérable, un corps déformé, sanglant et honteux, une chair à

Digitized by Google

douleur, née pour l'amour et le respect, tombée dans la chirurgie... Il arrive un moment où elles voudraient oublier la bête, et la laver de ses impuretés, si possible : leur âme est devenue plus âme. Si elles frissonnent au souvenir de certaines nécessités physiques, le secret du bonheur, par cela même, leur apparaît plus simple, lumineux, plus dépouillé de matière ; stigmatisées par la vie comme certains mystiques l'ont été par l'amour divin, le flanc percé, les membres fouillés et brisés par la main des hommes, elles ont soif d'amour, d'enthousiasme et de vénération, elles comprennent qu'aucune argutie d'esprit, ou aucune dissection doctrinale, ne vaut une échappée d'amour. Elles savent la douceur des choses. Je dirai plus : elles savent l'extraordinaire influence des forces morales sur la santé physique ; le corps, comme la société entière, a besoin d'être réchauffé par l'âme et par le cœur.

Cette vérité apparaît, radieusement, par une sorte d'intuition. Mais il s'en faut que les femmes puissent toutes en profiter, parce qu'elles ont à compter avec mille obstacles pratiques ; elles auraient besoin d'une grande liberté d'esprit et d'une forte dose d'énergie, pour ne pas se laisser arrêter par une foule de conventions, de partis pris et d'usages plus ou moins respectables. Or la timidité, la nonchalance, la frivolité sont choses naturelles.

En France particulièrement, il fallait aux femmes un véritable courage pour affirmer leur volonté d'agir et de concourir à l'œuvre sociale, au milieu d'une société essentiellement constituée pour les empêcher d'émettre utilement une idée : une société énergique et terre à terre, tout à fait étrangère à la philosophie et au rêve, enchaînée à des tra-

Digitized by Google

ditions de bon sens très élémentaire et à une simplicité orgueilleuse, composée de familles qui désiraient vivre à leur gré, sous la direction de leur chef, sans grande notion de solidarité générale : le roi était le chef de la principale famille; à ce titre, on éprouvait pour sa personne la vénération la plus patriarcale, mais, pourvu que la police générale de l'armée et des frontières fût assurée avec le moins de frais possible, on s'inquiétait peu de son existence. Ainsi le pouvoir despotique du mari n'était pas seulement un pouvoir familial, mais un pouvoir politique; l'homme était maître de la terre et du village comme de la femme, et il administrait le tout. sans remuer beaucoup d'idées, dans une conversation intime avec ses bœufs et ses chênes. Ces figures enluminées de campagnards, à l'œil simple, nous les retrouvons dans les portraits : l'homme n'a rien d'extraordinaire ni de gigantesque ; il est de fer, voilà tout[1] ; et à côté de cet être solide végétait, à demi étouffée, la fleur fine et précieuse, une femme parfois un peu frêle, au regard humide et doucement voilé, toute faite de passion concentrée, de douceur passive, d'impressionnabilité.

D'autre part, en contraste avec ce monde individualiste, qui, par principe même, vivait isolé, on vit alors s'épanouir à la cour, à la ville et dans certains grands châteaux, un monde extrêmement actif, celui des salons : effervescent, bruyant comme les nouveaux venus, pompeux, doré, d'élégance raffinée et factice, il représentait bien ce que tant d'écrivains appelèrent le « théâtre du monde »; décor mirifique, grandi, diminué, allongé, rapetissé au gré de certaines projections lumineuses, et au

[1] Castiglione, pp. 112, 113, 125.

Digitized by Google

milieu duquel des acteurs s'évertuaient à jouer un rôle. Quels étaient ces acteurs? D'où venaient-ils, où allaient-ils? souvent on n'en savait trop rien, on ne s'en inquiétait guère, et parfois mieux valait l'ignorer; car, Dieu merci, ce n'est pas pour moisir dans un fonds de campagne qu'on intrigue, et on n'assassine pas pour devenir épicier. Çà et là, généralement à la fin d'un acte financier, quelqu'un disparaît, mais sans mouvements tragiques, puis (sauf Semblançay, qui fut pendu) il reparaît et continue la pantomime. On ne put que louer le noble emploi que fit l'amiral de Graville d'une majestueuse fortune, un peu discutée; Du Plessis se démêla si bien dans les mailles de la justice qu'il nous a légué l'admirable cardinal de Richelieu. Les Bohier, les Briçonnet, les Robertet, les Duprat, bien d'autres encore, petits ou grands, édifièrent en toute paix leurs brillants châteaux, triomphe de l'art, mais insultants pour les vieux machicoulis en ruines qui se morfondaient sous le lierre. C'était la royauté de l'or[1].

Cette somptuosité, cette grâce, cette vie éclatante, qui semblaient devoir tout effacer autour d'elles, n'éblouirent pourtant pas le vulgaire, et tout d'abord elles excitèrent plutôt un sentiment de répulsion, si ce n'est de jalousie. Des cris s'élevèrent. Il semblait que la richesse perdait son caractère d'affectueuse et patronale simplicité, pour ne plus mettre en relief que les silhouettes, égoïstes et fières, d'enrichis qui croyaient pouvoir tout acheter[2] : la vertu, l'esprit, l'honneur, aussi bien qu'un

[1] « Le débat de l'homme et de l'argent » représente, dans deux bais grossiers, mais fort curieux, un homme contemplant un écu, une femme contemplant un écu. (*Catalogue J. de Rothschild*), t. I, pp. 356, 357.) — [2] Eustorg de Beaulieu.

Digitized by Google

tableau rare; le pauvre n'est donc plus qu'un « corps sans âme [1] »! l'homme vertueux est celui qui habite un palais, et celui qui donne à dîner a beaucoup d'esprit!

A cette tyrannie s'ajoutaient les inconvénients particuliers [2] ou sociaux [3] d'un monde naturellement instable et sans cesse renouvelé par la spéculation [4]. De là ces clameurs : « Vous faictes tant de gens crier hélas, » puissiez-vous « descendre la teste la première [5] »!...

L'or et la volupté sont les dieux à qui nous avons dû le charmant XVIIIe siècle. Mais ils mènent à des révolutions. C'est ce qui apparut très bien, et même trop bien, en Italie, et ce qui obligea à lutter pour ramener ces deux grandes forces du monde à des limites bienfaisantes [6]. Dès le XVe siècle, le socialisme chrétien dressa hautement la tête, à Florence et à Rome, et de ces menaces naquit une science forcée de la philosophie.

En présence du péril social, certains hommes durent sortir de leur égoïsme, et ils montrèrent aux femmes timides la route à suivre pour éviter les représailles vengeresses. On vit des gens d'affaires, des banquiers, des notaires... se grouper, se réunir avec la ferme résolution de laisser à la porte les affaires, l'intérêt, l'ambition, même leurs espérances généralement despotiques dans une intervention de l'Etat, et chercher à se donner, emprunter, s'il le fallait, une âme quasi idéale de philosophe ou d'artiste, afin de consacrer pratiquement leur élévation en travaillant à celle d'autrui. Le peuple florentin se prit à l'hameçon; à la

[1] Meschinot. — [2] Nic. Denise, *Sermons*, f° 63, v°; Eloi d'Amerval. — [3] *La grant Nef des folz*. — [4] *Le Jeu des eschez moralisé*, p. 97. — [5] Coquillart. — [6] Nifo, *De Divitiis*.

Digitized by Google

fois ardent et fin, il mêlait admirablement le raisonnement pratique et le sens idéal. Et on fit ainsi le premier pas.

Cependant, c'est surtout à Rome que cette pensée, encore rudimentaire et mal définie, de purifier la vie et de rechercher le bonheur social par la douceur du beau fit des progrès. Elle trouvait là un terrain bien préparé. La culture de l'esprit, l'élégance du langage ne représentaient pas à Rome, comme ailleurs, un simple luxe, c'était la substance de l'Etat; l'argent se trouvait intellectualisé par son origine et par son but ; nulle part aussi, on ne concevait mieux l'idée d'une société oligarchique, d'une république tempérée par le pouvoir absolu. La haute prélature formait un monde tout à fait unique, aussi éloigné du caractère militaire ou frivole qu'on reprochait à certaines noblesses, que du goût pour les grossières jouissances, propre à certains enrichis; elle donnait bien l'exemple vivant d'une vraie aristocratie, dans le sens précis du mot[1], c'est-à-dire de la réunion d'hommes hiérarchisés, avancés et mis hors de pair par quelque don éminent, les uns par une grande situation politique ou une grande naissance, les autres par une grande fortune, les autres par de grandes œuvres, une vertu célèbre, une science illustre, un talent reconnu. Elle avait horreur des coteries et des petitesses: à la grandeur de la situation devait correspondre la grandeur des idées. Et cette belle aristocratie, ainsi composée de l'élite sociale, se plaisait à se recommander d'aïeux antiques ; elle ne se parait ni de généalogies particulières (bien qu'il y en eût d'éclatantes), ni d'un étalage de fortunes (bien qu'il y en eût d'énormes); elle pré-

[1] Platina, *De vera Nobilitate.*

Digitized by Google

tendait se rattacher à tout ce que le passé, depuis les Romains et les Grecs, avait fait émerger de plus illustre parmi l'espèce humaine : Platon, Socrate, Archimède, Cicéron étaient ses ancêtres. Et ainsi, avec une force étrange, elle tendait sans cesse à élever jusqu'à elle, par son exemple, par ses doctrines, par sa fréquentation, les hommes qui se sentaient une étincelle de génie, de talent, ou même, tout simplement, d'ambition.

Dans cette atmosphère se développa fort naturellement le programme d'esthétique sociale, dont Castiglione a buriné les traits principaux : « Il faut lutter contre le luxe, fût-ce par des lois [1], il faut donner à la vie du monde un but moral et gouvernemental [2], il faut que les lois s'appuient efficacement sur la coutume, pour réprimer les appétits [3]. Le pouvoir d'un seul prête à la corruption ; mais il a ce bon côté qu'on trouve plus facilement la sagesse, la bonté, la justice, dans une seule personne, soutenue par de fortes traditions, que dans le hasard de la réunion de citoyens inconnus [4]. » Il faut instituer dans le monde une royauté par la justice, par la beauté, plus réelle et de droit plus divin qu'aucune autre. Mammon, c'est-à-dire l'amour de l'or, l'amour de la force et de la jouissance, ne saurait régner qu'à condition de faire la nuit, si nous avons des yeux et que nous ne voyions pas, si nous avons une bouche et qu'il n'en sorte aucun cri humain, si nous sommes morts à l'enthousiasme, et si notre existence à tous consiste à manger...

En France, le danger socialiste, se présentant avec beaucoup moins d'acuité, ne pouvait pas produire les mêmes effets ; le peuple, qui, cinquante ans plus tard, allait montrer les dents, se taisait encore, et on ne se

[1] P. 594. — [2] P. 526. — [3] P. 572. — [4] P. 558.

Digitized by Google

préoccupait de l'avenir que dans les classes élevées.

L'argent témoignait d'une certaine modestie, et s'entendait à merveille avec les représentants les plus qualifiés de l'ancienne noblesse. Mais la noblesse, n'étant plus féodale, n'avait plus rien à faire, et dans les rangs de cette aristocratie purement basée sur la naissance et sur la fortune une crise morale très grave se produisait ; la pure vanité remplaçait l'orgueil [1] ; « la fumée [2] » des titres l'emportait fortement sur l'amour de la gloire.

Les grands financiers devinrent presque tous barons, afin de se mettre au-dessus de la finance ; les possesseurs de fiefs devinrent barons, comtes, marquis ; les simples mortels se trouvèrent posséder un fief ; le moindre colombier tourna au château ; la société fit un pas en avant, et tout le monde fut satisfait. C'était une vraie course au clocher, selon le système italien. Pontanus, qui en rit avec malignité, avait en vain sollicité le titre de baron : le bon duc d'Urbin, grand philosophe et d'exaltation fort récente, s'était débarrassé, par un coup de poignard, d'une jeune fille de la simple noblesse, que son fils aîné aimait et voulait épouser ; Louise de Savoie approuvait chaudement cette belle intransigeance [3].

Les généalogies prirent d'étranges proportions. Il fallait la simplicité morale de Marguerite d'Autriche pour se contenter, comme aïeux, d'anciens rois de Germanie [4] ; le moindre archer écossais descendait tout aussi bien des anciens rois d'Écosse [5]. Louise de Savoie débuta par rattacher modeste-

[1] Erasme, *Dialogue de la Noblesse*. — [2] « N'avez-vous donc jamais réfléchi sur ce que vaut cette fumée ? » dit un vieil auteur (Balth. Gracian, III, 249). — [3] *Hept.*, Nouvelle 51. — [4] Corneille Agrippa, t. II, p. 1100. — [5] Bonaventure des Périers, Nouvelle 41.

Digitized by Google

ment la maison de France à la plus ancienne dynastie royale, celle de Babylone.

On alla plus loin ; on sonda les ténèbres de l'histoire, les temps de fer et de pierre, où quelque sauvagesse, rencontrée par quelque sauvage dans un bois, fut notre aïeule, et où il aurait suffi de cinq minutes de pluie au lieu de soleil, pour que toute une immense lignée d'âmes se trouvât biffée de l'immortalité... Anne de Bretagne descendit d'un des géants, fils directs de la Terre[1]. Rabelais, très gravement, nous présente avec correction son héros, fils aussi d'un propre fils de la Terre : « Plût à Dieu, ajouta-t-il, que chacun sût aussi bien sa généalogie depuis l'arche de Noé ! »

Mais, en réalité, sous le couvert de ces vanités nouvelles et savantes, l'argent brutal, le vulgaire argent, qui va aux vulgaires, menait la danse et pêle-mêle entraînait l'élite de la nation. Le Balsac du temps, Robert de Balsac, a rempli plusieurs pages rien qu'à citer des types de la cohue mondaine, qui, suivant son expression, se presse, effrénée et presque sauvage, sur la route de l'hôpital[2] ; ce sont des voluptueux, des désordonnés, des luxueux, des gens gorgés d'or et qui en ont soif ; ils se jettent,

[1] *Louise de Savoie.* — [2] Amateurs de femmes, ambitieux, mondains tard couchés et tard levés, acheteurs à crédit, amateurs de procès, prodigues, « gens povres qui se marient par amourettes sans avoir rien », flâneurs, philosophes qui vivent au jour le jour, officiers qui mangent en un mois leur solde trimestrielle, maris ruinés par les toilettes de leurs femmes, par la bombance de leurs domestiques, qui ne tiennent pas de comptes, qui, sans être princes ou grands seigneurs, mettent dix-huit aunes de velours dans une robe, qui dépensent beaucoup et qui gagnent peu, qui laissent périr leurs chevaux, pourrir leurs tapisseries et leurs meubles, voler leurs fruits, qui ne dépenseraient pas deux sous et en jettent vingt par la fenêtre, qui dotent trop leurs filles, qui travaillent sans rime ni raison, qui endossent des responsabilités financières... En veut-on encore? les gens faibles, qui ne suivent

Digitized by Google

ils se hissent tumultueusement vers une étoile chimérique, atrocement tourmentés et agités; les uns après les autres, ils tombent dans le gouffre, cependant qu'au premier plan continue lentement, et avec une cadence de pendule, l'éternelle parade. En sorte qu'à côté de ce triomphe insultant et fou de l'or les haines se développent, et on commence, dans l'ombre, à parler du triomphe, horrible, de la misère[1]; on peut prophétiser l'heure où le matérialisme d'en bas répondra épouvantablement au matérialisme d'en haut.

Les femmes auraient dû remédier à cette crise. Elles devaient empêcher les hommes de s'abêtir et de se ruiner[2]. Anne de France n'ose pas proposer à tous ces nobles oisifs de s'occuper de choses intellectuelles, mais elle voudrait au moins les retremper dans une vie d'abnégation physique; sans le courage militaire, la noblesse, dit-elle, ressemble à « un arbre sec », sans la vertu « elle ne vault rien[3] ».

Ce qu'elle n'espérait pas, une fraction du clergé commença à le réclamer. C'était, au milieu de la foule des paysans en soutane ou des grands seigneurs en rochet, un petit groupe lettré, inspiré par le cardinal d'Amboise, moins hardi que Rome, moins rétrograde que l'Allemagne. Ceux-ci reconnaissaient les mérites traditionnels de la gloire militaire, de la naissance, de l'argent, mais ils auraient voulu les concilier avec les vertus nouvelles, les fondre

pas leurs procès, qui se laissent mener par leur entourage, qui chantent souvent un *gaudeamus* et jamais un *requiem*, qui font de tout, hâbleurs, légers, glorieux, « rogiers bon temps, » gros mangeurs, débauchés.

[1] Eust. de Beaulieu; Meschinot; Coquillart; Erasme, *El. de la folie*, p. 14; les diverses *Nefs* des fous; dessin d'Holbein, au Musée du Louvre... — [2] Cf. Castiglione, pp. 112, 113, 125. — [3] P. 57. La miniature que nous avons reproduite dans *Louise de Savoie* montre combien cette théorie était en faveur vers 1508-1509.

Digitized by Google

en une seule lumière, homogène comme la lumière du soleil, qui se compose de couleurs si diverses; ils auraient voulu que, comme à Rome, toutes les gloires réunies formassent l'arc-en-ciel. Un moine de Cluny[1], Clichtoue, prie, supplie les jeunes gens bien nés de ne pas s'engourdir dans l'infatuation, dans l'oisiveté, dans le vice. Il a la bouche pleine d'exemples pour montrer comment les goûts littéraires[2] peuvent s'allier à la vie des camps; il révère tellement les principes de hiérarchie qu'il en découvre l'application partout, jusque dans les métaux, mais il brûle de réunir en faisceau toutes les forces vivantes de la société; il est philosophe, on peut même dire précurseur. Il annonce Platon; il déborde de Bible, plus que ne le fera Luther, et d'Antiquité, tout autant qu'un prélat romain[3]; l'avenir lui paraît se dessiner clairement: « Après la vertu, la noblesse ne peut avoir de plus bel ornement que les lettres. La philosophie ne reçoit pas le noble, elle le fait[4]. » Il conjure les hommes distingués de prendre véritablement souci des obligations sociales qui leur incombent, sous peine de perdre leur rang. Il ne disconvient pas de l'agrément qu'on éprouve à penser qu'on a eu des aïeux et qu'on aura des descendants, mais ce but dans la vie ne lui paraît pas suffisant, quoique honorable; si l'on ne trouve pas moyen de réunir les deux noblesses, celle du corps et celle l'esprit, nul doute (à son avis) que la noblesse de l'esprit l'emportera; Salo-

[1] Placé sous les ordres de l'abbé de Cluny, frère du cardinal d'Amboise. Claude de Seyssel aussi, prélat du grand monde, s'effraie surtout de l'invasion du luxe et du confort. — [2] Qui comprenaient, pour le dire en passant, la musique et la gymnastique (Nifo, *De Principe*, ch. XXIII-XXVIII). — [3] Seulement, il n'entend se laisser absorber ni par l'une ni par l'autre. — [4] P. 51 v°. *Ob solam generis nobilitatem nullus homini debetur honor aut laus.*

Digitized by Google

mon, qui ne passe pas pour moderne ni même pour socialiste, le disait déjà dans son temps : « Je ne suis, moi aussi, qu'un homme mortel, semblable aux autres, de la lignée terrestre du premier homme; j'ai été fait chair dès le ventre de ma mère... En naissant, j'ai respiré l'air de tout le monde, je suis tombé sur la terre commune, mon premier cri a été celui de tous, un pleur. Il a fallu m'envelopper pour me faire vivre, et m'entourer de soins. Parmi les rois, quel est celui qui a commencé autrement? Tous les hommes entrent de même dans la vie, tous en sortent de même. »

Malgré tout, Clichtoue, ainsi que ses amis, les Lamennais, les Montalembert de l'époque, se bornait à des conseils et à des pronostics, que l'avenir devait en grande partie justifier : il n'avait pas encore trouvé la formule exacte. Elle lui brûlait les lèvres, mais il n'y arrivait pas ; il semblait, en France, que les mots « beauté, amour », ne fussent pas virils ni ecclésiastiques. Ces nobles mots, si hauts, devaient venir d'en haut, et de lèvres de femmes.

Marguerite de France les prononça enfin et on les prononça autour d'elle.

Le remède qu'on cherchait, avec tant d'efforts, contre le matérialisme, le voici, tel que Jean Bouchet l'expose au nom de Marguerite : « Raffiner le monde, en éliminer les éléments grossiers [1]; n'admettre la fortune, comme source de distinction sociale, qu'en dernière ligne, et encore à condition que le nouvel enrichi « vive noblement », c'est-à-dire d'une manière désintéressée, et qu'il « s'étudie à beaux faits ». La noblesse vraie n'est pas une cocarde, une étiquette, un nom, mais une réalité morale ; elle « vient de

[1] B. Gracian, *l'Homme de cour*, max. XXVIII : — « *Non inferiora seculus.* »

Digitized by Google

l'âme, et non de la richesse[1] ». Les esprits nobles et fiers se reconnaissent précisément au don de la simplicité; ils laissent les dorures et les bruyants blasons aux « fils de porchers, couturiers, chaussetiers et autres gens mécaniques... Mais ceux qui sont illustres d'ancienne noblesse monstrent assés leur noblesse, car ils ont en euls je ne sçay quoy d'une bonté naïfve qui les sépare manifestement de la férocité des fauls nobles. » Fringante, piaffante, vrai pur sang, rebelle au bâton d'un mari, mais tressaillant jusqu'à sa dernière fibre au moindre appel d'un sentiment délicat, Marguerite de France est restée obstinément fidèle à ces principes ; ç'a été l'étoile polaire, qui a réglé sa marche pendant toute sa vie. La dernière phrase que nous avons citée a été dite dans une circonstance qui lui donne une portée particulière : dans l'oraison funèbre de Scevola de Sainte-Marthe, qui n'a pas cru pouvoir jeter sur la tombe de sa princesse des fleurs plus douces et plus éternellement éclatantes[2]. Marguerite elle-même n'a jamais manqué une occasion d'accentuer avec la dernière énergie la peur affreuse qu'elle avait du pouvoir de l'argent.

« Aimer l'argent,
Sinon pour s'en aider, c'est servir les idoles[3] ! »

Vis-à-vis de ceux qui traitent l'humanité en maquignons, et qui croient que le bonheur s'achète, elle a des apostrophes passionnées dignes des plus ardents socialistes chrétiens :

Ilz ont plaisirs tant qu'ils en veulent prendre,
Ilz ont honneurs s'ilz y veulent prétendre,
Ilz ont des biens plus qu'il ne leur en fault[4]...

[1] *Hécatomphile*, p. 103. — [2] Édition Montaiglon, p. 32. — [3] V. *Hept.*, Nouvelle 51. Cf. La Perrière, *Miroir*, p. 47. — [4] Poésies (édition Le Franc), p. 158.

Digitized by Google

Voilà le point précis où l'on vise. Le cadre militaire de la société est brisé : on considérerait comme un crime de lui substituer un cadre financier, et le grand danger se trouve là. Pour employer une comparaison approuvée par François Ier, deux chars parallèles courent la carrière du monde : il faut opter ! Le char de Plutus, plein d'or, de fornications et de vices ; le char de l'Honneur et de l'Amour, escorté de toutes les vertus[1]. Le dilemme est net : pour son bonheur, pour sa gloire, le monde doit repousser le culte de l'argent, la puissance de l'argent, et proclamer la puissance de l'amour vertueux.

Ainsi, peu à peu, la formule cherchée se dégage et commence à se discerner. Voici un grand trait de lumière : pour être heureux, il faut s'élever au-dessus de la matière, et établir le monde sur une philosophie de l'amour. La vraie richesse, c'est la vie, le beau ! Le plus faible des hommes, le dernier de nos malades et de nos loqueteux, la femme, au corps faible et à l'âme ardente, sont plus riches qu'un lingot d'or, plus éternels que les Alpes, plus grands que la mer et que l'immense nature, par ce motif qu'ils ont en eux la vie, et la vie vraie, c'est-à-dire la conscience de la vie, la confiance en la vie, l'amour de la vie !

Et par suite de la même idée qu'il faut chercher le bonheur par la vraie vie, on reconnaît accessoirement qu'il est nécessaire de s'occuper de l'hygiène de cette vie; jusqu'à présent, il n'y avait

[1] V. Papillon, *la Victoire et Triomphe*. Un exemplaire appartenant au baron Pichon (n° 768 du catalogue) comprenait deux miniatures : 1° le Triomphe d'Argent; 2° le Triomphe d'Honneur et d'Amour, figuré par François Ier, assis sur un char traîné par deux licornes et conduit par Diligence, Sapience, Sobriété, Vertu.

Digitized by Google

eu de médecine, de soins et de pitié que pour les maladies du corps, pour les plaies béantes et sanguinolentes qu'on avait sous les yeux ; quant aux plaies du cœur et de l'esprit, on les oubliait... On n'était arrivé qu'à rendre la vie somptueuse et brillante, à la gaspiller dans une sorte de trépidation ou d'enivrement... Le cœur ne s'achète pas... ; pour réparer ses brèches, il n'y a pas de devis possible : il faut qu'elles se réparent elles-mêmes...

L'art consistera donc à réaliser autant que possible la plénitude de la vie, c'est-à-dire à tirer du christianisme, qui est espérance et charité, une philosophie esthétique : « Je suis le Dieu des vivants, » a dit le Maître. En réunissant les paroles sur la Vie éparses dans l'Evangile, on obtient un vrai code d'esthétisme ; quant aux paroles d'amour, elles forment la trame même de la doctrine. Au lendemain de la Résurrection, alors que les hommes rudes, appelés à répandre la sainte nouvelle, ignorent tout, le Maître se montre d'abord à l'Amour ; il paraît aux portes d'un jardin mystérieux, où va passer Madeleine : Madeleine, une femme pardonnée, glorifiée, parce qu'elle a beaucoup aimé, parce qu'elle a péché par l'excès du bien.

Cette doctrine d'amour n'avait point prospéré dans le monde, elle y trouvait des ronces trop enracinées, des épines trop cruelles ; elle s'était faite surnaturelle, sacrée, tellement sublime, qu'elle échappait à la terre, elle se réfugiait étiolée dans les cloîtres, comme dans une serre chaude, et laissait la place libre au vice. La douceur ne semblait venir que de la faiblesse ; toute forme d'art semblait immorale, tout amour pervers et déséquilibré, et on ne comprenait pas combien il faut d'intelligence pour être bon. Les petitesses de la dévotion

Digitized by Google

féminine, malheureusement encouragées par une partie du clergé, tendaient à rendre l'amour divin lui-même peu pratique et presque ridicule. L'auteur de l'*Imitation* a pourtant défini l'amour comme la vraie source d'activité :

« Il n'y a rien au ciel et sur la terre de plus doux que l'amour, rien de plus fort, de plus élevé, de plus étendu, de plus agréable, de plus rempli ni de meilleur, parce que l'amour est né de Dieu, et qu'il ne peut trouver de repos qu'en Dieu, en s'élevant au-dessus de toutes les choses créées. Celui qui aime vole, court et est dans la joie ; il est libre, et rien ne le retient. Il donne le tout pour le tout, et possède tout dans le tout, parce qu'il se repose au-dessus de toutes choses, dans le seul et souverain bien, d'où découlent et procèdent tous les autres biens. Il ne regarde pas aux dons, mais il s'élève au-dessus de tous les biens pour ne voir que celui qui les donne. Souvent l'amour ne garde pas de mesure, mais son ardeur l'emporte au-delà de toute mesure. L'amour ne sent point sa charge : il ne compte point le travail, il veut faire plus qu'il ne peut, et ne s'excuse point sur l'impossibilité parce qu'il croit que tout lui est permis et possible. Aussi il est capable de tout, et, pendant que celui qui n'aime point s'abat et se décourage, celui-là exécute bien des choses et les achève [1]. »

Pourquoi donc cette belle religion, cette belle philosophie n'étaient-elles pas devenues celles du monde ? Pourquoi n'avaient-elles pas répandu au dehors leurs sources d'activité ? On veut résoudre cette question, et rendre au monde la philosophie méconnue, traduire l'amour comme il doit l'être, par des impressions, par la sensibilité, et non

[1] *Imitation*, liv. III, ch. v.

Digitized by Google

par l'esprit ; c'est pourquoi Castiglione a dit : « On ne voit Dieu que par les femmes. »

Evidemment, ce mot ne s'adresse pas à toutes les femmes; il vise celles qui sont dignes d'exercer une action.

A cette mission d'élever philosophiquement le monde jusqu'aux plus nobles idées par la religion sociale de la beauté, s'opposent des obstacles naturels : les Français sont des êtres positifs, pratiques, sceptiques; entre le paysan et ses animaux, entre le seigneur et le paysan, il existe une parenté solide et, après tout, heureuse. De plus, les Français sont particulièrement hostiles aux idées de hiérarchie intellectuelle : ils manquent de sensibilité; le beau leur déplaît, les choque ; et dès qu'une révolution leur donne ce qu'ils appellent un moment de liberté, ils s'amusent à défigurer le plus possible de statues, ils rasent leurs cathédrales, ils brûlent leurs lambris des grands jours, avec tout l'enthousiasme que peut inspirer la vengeance d'un grief personnel. De même pour l'amour, l'idéal, la pudeur, pour tous les sentiments délicats et esthétiques, nous éprouvons un certain plaisir à les braver; dès que nous possédons un diplôme quelconque, nous nous en servons dans ce but.

Et cependant, quoi qu'on fasse, les choses hautes peuvent seules nous élever, on respire dans les montagnes un autre air que dans les vallées.

Il faut élever, sur les hauteurs, des femmes éminentes, qui se crucifieront, s'il le faut, pour attirer à elles la glèbe, selon la parole du Christ : *Omnia traham ad me ;* des femmes douées de tout ce qui glorifie : l'argent (le dédain de l'argent est le luxe des riches), un noble sang éclairci par les champs de

Digitized by Google

bataille ou par les luttes intellectuelles, un esprit original et net..., le Christ était à la fois fils de rois et fils de Dieu! Voilà la consécration du bonheur par la philosophie d'impression et de sentiments. Platon a dit que, pour le bonheur de l'humanité, il fallait « des philosophes qui règnent ou des rois qui philosophent[1] ». N'en croyez rien! il faut des rois qui gouvernent et des femmes qui philosophent. Les hommes s'imagineront toujours que la liberté et l'égalité s'établissent par décret; la philosophie n'est pour eux qu'un gagne-pain. Cremonini, illustre professeur, mais homme d'esprit, tirait sa révérence à la fin de ses cours, et disait: « Tout ce que je vous ai enseigné est vrai selon Aristote, mais non au sens absolu : autant croire à saint Roch ou à saint Antoine[2]. » Nifo se contredisait lui-même avec une grâce parfaite, quoiqu'il n'admît pas la contradiction d'autrui... En vérité, ces excellents professeurs de philosophie pouvaient-ils s'attendre à ce que, trois siècles et demi plus tard, un M. Mabilleau, un M. Fiorentino ou un M. Ferri s'acharneraient à découvrir et à critiquer sous la poussière des archives leurs élucubrations inédites ?...

On touchait à cet état de lassitude et de sagesse où l'on comprend parfaitement combien sont vains et indignes d'occuper un homme sérieux les jeux du raisonnement. Il n'y a que deux agents de vie: la force ou l'amour. Anne de France en compte quatre: la beauté, la jeunesse, l'argent, la force[3], mais ces quatre termes se réduisent aux deux que nous indiquons[4]. Il fallait donc une doctrine d'amour. On la découvrit chez Platon.

[1] Niphi, *Opuscula*, p. 3. — [2] Mabilleau, p. 342. — [3] P. 120. — [4] Billon, p. 137 v°.

Digitized by Google

Il y eut ainsi deux maîtres opposés : Platon et Machiavel.

Platon est poète autant que philosophe, aussi admirable par ses impressions et ses intitutions que par ses idées. Il croit à la beauté. On avait dit que la beauté ne comptait pas, qu'il n'en était pas fait état dans l'Evangile, que la forme ne signifiait rien, sauf peut-être un symbole, que la vérité était métaphysique. Il fallait revenir de cette erreur. La beauté existe réellement et joue en ce monde un rôle majeur[1]. Dieu ne s'en est pas désintéressé, l'Ecriture nous le montre versant la vie à larges gouttes, et se plaisant à se mirer dans l'homme. Platon, en somme, développe cette même théorie, et de plus il entonne l'hymne de l'esthétisme dans un des plus beaux langages qu'ait jamais balbutiés langue humaine. Il apportait donc la formule rêvée. Avec lui, on ne songeait qu'à aimer autrui, à chasser les passions mauvaises par le pur amour ! Une brise de mai soufflait sur les cœurs ; elle était philosophique, chrétienne. Luther a-t-il imaginé une réforme aussi tranchante, aussi vive que celle-là ? On remontait au temps béni où, sans passer par les arguties de la Sorbonne et de la science allemande, le Ciel nous a dit tout simplement : « Aimez-vous les uns les autres. » On croyait avoir trouvé le secret du rajeunissement, de la renaissance, et il y eut des gens tellement enivrés qu'ils en vinrent à se demander si la charité autorisait le commerce ou les impôts[2]. Toute l'idée tient dans une ligne : la sauvagerie résulte de la force, la civilisation de la beauté.

Cette formule convient aux forts et aux faibles.

[1] Castiglione, p. 629. — [2] Bouchet, *Labyrinthe*, liv. II.

Digitized by Google

à tout le monde[1] ; elle n'appartient ni aux hommes, ni aux femmes, elle n'est ni du Midi ni du Nord. Et cependant, les gens du Nord, considérant Platon d'un œil purement philosophique et technique, ne la trouvèrent pas ; à Venise, place d'armes de ses éditions parfaites ; à Paris, où on le proclamait prophète, ancêtre du christianisme[2], où l'on se hâta d'imprimer les commentaires florentins, où même on publia un commentaire inédit de Ficin[3], personne ne songeait à chercher dans la philosophie de Platon la recette du bonheur. On se défiait même tellement de lui que l'Italien Vicomercati, appelé, en 1542, à professer la philosophie au Collège de France, crut devoir, comme don de bienvenue, immoler Socrate dans sa leçon d'ouverture[4].

Ce sont les Florentins, en vrais gourmets de la vie, qui découvrirent le dilettantisme de la vie platonique. Les femmes encore ne furent pour rien dans cette première déduction, qui consista à rattacher les choses de la nature au personnage humain, de manière qu'elles ne formassent plus qu'un long cortège de notre cœur. A Florence, on fêta tendrement et agréablement cette religion nouvelle.

Le jour anniversaire de la mort de Platon, les invités couronnaient le buste du maître, puis dans un magnifique repas, sous un bel ombrage, ils chantaient des *laudes*, des *canzoni* en l'honneur de l'esprit nouveau. Presque tous étaient poètes, notamment Laurent de Médicis. Ils se maintenaient en étroite communion avec les idées chrétiennes. Le jeune Jean de Médicis, le futur Léon X, élevé

[1] Voir à ce sujet les jolies pages de M. Edouard Rod, dans *le Sens de la vie*, pp. 129 et suiv. — [2] *La Forest des philosophes*, f° 58, 65. — [3] Le Franc. — [4] *Id.*

Digitized by Google

parmi eux, recevait, dès l'âge de sept ans, avec la tonsure ecclésiastique, d'honnêtes bénéfices, et, à treize ans, le chapeau de cardinal. Tous les coryphées du mouvement, Ficin, Pic de la Mirandole, Politien, se sont honorés des encouragements pontificaux[1]. Rome aussi était le foyer d'un mouvement semblable : l'académie de Pomponius Lætus y faisait revivre les beaux jours de la République : là, comme à Florence, on respirait un air intellectuel, léger, vif, extrêmement libre. Aux *Facéties* de Pogge, dégoisées en petit comité dans une chambre du Vatican, devant quelques monsignori de belle humeur, répondaient les joyeuses énormités de Panormita, commensal du Magnifique Laurent. On riait, on était heureux ; les *besants* ou pièces d'or, gloire de l'écusson des Médicis, flamboyaient au soleil, comme des étincelles d'esprit.

Les tiédeurs de l'air, l'ombre, les oiseaux, les jardins, les statues, les marbres antiques prirent ainsi, dans la philosophie platonicienne, un rôle indispensable. Un banquet en l'honneur des neuf Muses nous valut la charte du Monde nouveau ; Marcile Ficin, désigné par le sort, entonna, en l'honneur du caractère divin de l'amour, un chant superbe, dont l'écho allait longuement retentir.

Les critiques savants ont quelquefois reproché à Ficin de ne pas serrer d'assez près le texte du maître, et de se permettre des accès de virtuosité, qu'on taxe d'Alexandrinisme[2]. Cela se peut ; Ficin était Ficin : il était homme, libre, enthousiaste, point idolâtre ; il volait au bonheur ; quelle que fût son admiration pour Socrate, il ne s'imaginait pas

[1] Ficin était prêtre. — [2] Mabilleau, p. 105. Quelques critiques lui dénient même la qualité de platonicien. Voir à ce sujet les remarquables articles de M. Huit.

Digitized by Google

que ce grand homme eût nécessairement dit le dernier mot en toute matière, pas plus qu'il ne nous croyait éternellement voués aux chapiteaux corinthiens ; il rêvait d'une maison humaine, noble, commode, habitable pour tous, un abri vivant pour la vie ! Tout en poussant de bien belles reconnaissances sur les routes du ciel, Platon évidemment avait laissé les esprits en suspens sur des points fort importants pour notre bonheur; il paraissait sage d'y suppléer, les yeux fermés, par les solutions du christianisme.

Mille voix nous crient, comme Montaigne et Charron, qu'on ne peut pas prouver l'immortalité de l'âme par la seule force du raisonnement : en tout cas, quelle longue attente, s'écrie Marguerite de France ! depuis combien de siècles certains endormis attendent leur réveil !

Le moyen âge répondait à cette question avec sa logique terrible. Il nous campait au bord de l'abîme, et là il nous répétait qu'il n'y a pas en ce monde de bonheur, mais seulement des consolations ; il nous attachait à une vie suprême, placée en dehors de nous, comme ces statues émaciées, rigides, viriles, qui appartiennent à la pierre des cathédrales et dont le cœur est cette pierre; nous vivions d'une autre vie que la nôtre, nous aimions d'un autre amour ; si nous perdions un être chéri, nous pouvions jeter des fleurs sur le fauteuil vide, sur le berceau inutile, autels de la vraie vie !... Le Platonisme préfère nous prendre pour ce que nous sommes. Ne supposant pas que la Providence nous mette sur la terre pour lutter contre ses propres dons, les platoniciens croyaient qu'en rendant la religion plus aimable ils rendraient le monde moins païen, et qu'en la

Digitized by Google

rendant philosophique, ils la feraient accepter des incroyants ; l'amour leur semblait un réservoir de vie, comme ces nobles sources qui tombent de haut, sous les ombrages d'un parc, et qui de là, par un réseau d'artères plus ou moins apparentes, s'en vont vivifier jusqu'à des cailloux. Bientôt nous n'existerons plus : les heures que nous vivons sont sacrées ; à quoi bon les troubler par tant d'agitations ? Nous sommes faits pour désirer le Paradis, et rien n'empêche de le désirer dès ce monde.

On aborda ainsi l'étude de Platon, librement, en y ajoutant tout ce qui pouvait illuminer la doctrine dont ce grand homme avait posé les prémices : l'Evangile avec la Bible, que, dans le monde romain, on se piquait fort de consulter directement, puis la philosophie arabe, musulmane même, dont il était de bon ton de se réclamer[1]. Et l'on comprenait bien qu'une recherche poussée avec une magnificence si subtile, dans le dégoût de la réalité et du sensualisme brutal, exigeait un esprit fin, tout à fait indépendant, une âme pleine de loisir, et une grande lassitude de la chair ; sinon, il faudrait renoncer à goûter la duperie exquise de l'amour terrestre quasi divin. Voilà pourquoi, dès le début, cette philosophie s'adressait aux femmes et aux salons. On en vint à parler de Platon, comme, nous aussi, nous avons entendu parler de Schopenhauer et autres éminents penseurs par des personnes qui s'inquiétaient peu de les lire. On savait que Platon chante ce qu'il faut aimer, qu'il a un sourire moins rébarbatif que celui de saint François d'Assise et qu'il procède par dialogues. Justement, on procédait aussi par dialogues et par conversation. De ces doux entretiens on écartait le vulgaire : il n'y

[1] Castiglione, p. 467, 363 ; Corn. Agrippa ; — *Louise de Savoie.*

Digitized by Google

pouvait rien comprendre ; on ne pouvait pas lui demander de saisir les machinations délicates qui vaporisent l'amour et le rendent impalpable; il n'en aurait tiré qu'un thème à perversités grossières. Ceux qui ont le don de la science et de la compréhension montèrent sur l'Acropole, comme M. Renan, pour entonner leur cantique dans un petit temple à eux, dont les dimensions leur paraissaient suffisantes ; le secret aristocratique remplaça l'ancien secret hiératique ; ainsi Cataneo chuchota tout bas son livre sur l'*Amour*, qui ne s'adressait qu'aux prêtres et aux enfants de chœur du temple [1]. Bembo se serait bien gardé de nommer ses interlocuteurs et interlocutrices des *Asolani*, « pour ne pas scandaliser le populaire » ; tous s'accordaient à respecter hautement l'ignorance du peuple, comme nous respectons celle des jeunes filles. Et, par le même motif aussi, ils abusaient de cet étrange jargon de mythologie, qui nous paraît aujourd'hui un si pur pathos ; la mythologie a des avantages esthétiques ; elle incarne les passions : mais cela ne suffirait pas à expliquer sa vogue écœurante dans un monde plein de goût, de scepticisme et de légèreté, si elle n'avait pas présenté surtout l'intérêt de fournir une sorte de langue technique, à laquelle se reconnaissaient les initiés et qui tamisait le vulgaire. Les princes de l'esprit éprouvaient tellement le besoin de se qualifier, qu'avant d'adopter ce parti pris pour leurs œuvres ils avaient commencé par s'affubler eux-mêmes d'une livrée antique : un nom grec ou latin leur servait d'uniforme[2], comme San Severino qui s'appela

[1] « *Opus minime plebeium*, » dit-il. — [2] Pour que rien ne manquât, un vrai Diogène se mit à courir les rues avec sa lanterne et son manteau percé (Paul Jove).

Digitized by Google

Pomponius Lætus, le vieil orgueil nobiliaire cédant lui-même devant cette vanité d'un nouveau genre. La gloire artistique prit l'habit convenu : en Raphaël, personne n'eut l'idée saugrenue de pleurer l'interprète exquis des madones ; on déplora la perte du rival de la Nature, du peintre à l'antique : « Raphaël avait ressuscité la Rome antique, s'écrie Castiglione, il avait rappelé à la vie et à la gloire antique Rome, ce cadavre rongé par le feu, le fer et les années[1]. » Voilà le langage des cours, des femmes et de la haute prélature ; on avait tout dit en comparant Raphaël aux peintres du temps d'Auguste, dont nous ne connaissons pas fort bien les œuvres, et en rappelant que la Rome nouvelle n'était qu'une Rome dégénérée, si ce n'est moribonde.

Nous insistons un peu sur cet état d'esprit si particulier, si complexe, dont on tira quelquefois des conséquences contradictoires, parce que nous y trouvons l'explication indispensable du mouvement qui va se produire jusqu'en France. Le Platonisme est une impression, une essence de libre pensée, purement esthétique, chrétienne dans son principe et quelquefois païenne par ses résultats, certifiée platonicienne d'étiquette et d'origine, quoiqu'un peu éclectique de composition : mystique encens de la liturgie de Vénus[2], arome un peu vague, qui flotte dans l'air des églises en même temps que dans celui des théâtres : on le respire dans les réunions de ville ; et à la campagne, sous les ombrages des villas, il domine les effluves de la nature ; si on ouvre un livre, il s'en dégage ; la peinture même et la musique s'ingénient à le traduire de leur mieux : dans les dîners, dans les danses, dans les mille occupations de la vie mondaine, on ne va respirer que lui ;

[1] *Carmina.* — [2] Lemaire, *Description du Temple de Vénus.*

Digitized by Google

il répand comme une éternelle saveur de fleurs d'oranger; c'est ce qu'on appelle une philosophie.

L'esprit platoniste, tiré de l'esprit de Platon, en fut souvent le contraire. Les femmes et les poètes que Platon condamnait[1], les prélats, chefs du christianisme, en furent les propagateurs. Des théories un peu socialistes de Platon on n'avait pas grand'cure. On allait à Platon comme nous allons à Nice, pour avoir du soleil et échapper au martelage du raisonnement. Platon a dit un mot profond : « Ceux qui contemplent l'ensemble immuable des choses ont des connaissances et non des opinions[2]. » C'est ce qu'on désirait; on aurait couru après des illusions et même des erreurs, pourvu qu'elles fussent bienfaisantes. A quoi bon rechercher ce qui altère? le sage s'en tient à ce qui calme. D'autres s'agitent, soucieux, fatigués; lui, jouit, insouciant; somme toute, ils meurent et il meurt, ce qui revient sensiblement au même.

Pour devenir utilisable, le Platonisme subit ainsi une longue et délicate préparation, qui le mit au goût du jour. Ce travail se fit encore en Italie, d'où l'on nous envoya le produit tout fabriqué.

Le bon Platon, de son œil un peu archaïque, n'avait vu de beauté que dans l'homme; d'un homme, il passait à l'espèce; puis, de cette espèce, à l'âme, c'est-à-dire à la beauté intellectuelle, qui lui paraissait la seule véritable[3]. Il fallait faire coïncider cette doctrine avec la doctrine pratique, celle de l'attraction spécialement exercée sur l'homme par

[1] Erasme l'observe malignement : « Quand Platon a semblé douter s'il mettrait la femme dans le genre des animaux raisonnables ou dans celui des brutes, il ne voulait pas dire que la femme n'est qu'une bête; il prétendait seulement désigner par là la folie de cet aimable animal. » (*Eloge de la folie*, p. 43.) — [2] *La République*, ch. v. — [3] Burnouf, p. 145.

Digitized by Google

la beauté de la femme. Or, outre que Platon plaçait la beauté chez l'homme et l'amour chez la femme, il attribuait à l'amour un caractère assez secondaire, celui d'un phénomène sensuel et égoïste, où ne se découvrait aucune vue intellectuelle, si ce n'est peut-être l'instinct de l'immortalité. Mais, cet instinct même, Platon ne l'appréciait guère; car l'immortalité à laquelle on prétendrait en remplaçant par des êtres tout neufs les êtres décadents, si elle sert les intérêts de l'espèce humaine, ne sert pas beaucoup ceux de l'individu: du moins, Platon la trouve à la fois vulgaire (tout le monde, ou à peu près, pouvant y prétendre) et incomplète, car transmettre la vie, ce n'est pas la conserver; et il faut être bien dépourvu de ressources intellectuelles pour se contenter d'une si modeste étincelle d'immortalité. On ne se survit que par la pensée. Les derniers lambeaux de la pensée d'Homère ou d'Hésiode vivront longtemps, et longtemps feront sortir de terre des temples; quel est l'enfant, en chair et en os, qui porterait ainsi, à travers les siècles, la gloire de son père?

Les premiers interprètes de Platon, Ficin et Politien, s'étaient écartés assez timidement de sa doctrine; l'un éclectique et sage, l'autre aventureux[1], ils n'allaient pourtant pas beaucoup plus loin qu'à formuler une doctrine générale de l'amour. Ficin[2] exaltait l'amour, sagesse suprême, créateur et conservateur par excellence, lien des choses de la terre entre elles et de la terre elle-même avec le ciel, inspirateur des grands actes et des nobles pensées, élément nécessaire de la vie. Il prêchait l'amour pour l'amour : « Celui qui aime, aime avant tout l'amour; l'amour se satisfait à lui-même et trouve

[1] Cecchi, *Torquato Tasso*, p. 30. — [2] *Il Commento.*

Digitized by Google

en soi sa fin : il est vrai, il est bon, il est pur. » Mais, pour se rapprocher de l'esprit nouveau, Ficin admettait comme tirée de Platon (bien qu'elle ne s'y trouve pas[1]) une distinction capitale, sur laquelle va porter entièrement le Platonisme de la Renaissance : Il y a deux amours, de degrés différents, l'un né du ciel et qui regarde le ciel, l'autre né de Jupiter et qui ne cherche qu'à produire une forme semblable à lui.

François Cataneo[2] s'empressa d'insister sur cette précieuse distinction[3]. Il dédoubla l'homme, où il trouvait un esprit, source du vrai amour intellectuel, et une sorte de force intermédiaire, difficile à définir, « âme ou vie, » d'où naît l'amour sensuel, ou, si l'on veut, « l'amour profane ». Cataneo maltraitait encore l'amour profane ; il le représentait nu-pieds, en signe de sa folie, maigre, faute d'aliments, ailé, car il est esclave de la beauté corporelle, de la « guenille » ; et c'est parce que le monde ne connaissait pas d'autre amour que celui-là[4] qu'il fallait prêcher la Réforme. Quant aux femmes, Cataneo continuait à les considérer comme les pierres d'achoppement : il héritait de tous les vieux préjugés scolastiques ; il ne voyait en elles que des hommes imparfaits, simplement créés dans le but de perpétuer la race ; et l'homme lui semblait encore le type parfait[5].

Mais bientôt, avec quelle chaleur, avec quel feu, Bembo, prélat romain, futur cardinal, dégagera devant le cénacle d'Urbin les principes modernes,

[1] Aujourd'hui encore, on attribue généralement à Platon cette théorie des deux amours, même dans des traités philosophiques. — [2] Mort en 1522. — [3] *Panegyricus in amorem.* — [4] Traité *De Amore*, en trois livres. — [5] Traité *De Pulchro : Panegyricus in amorem.*

Digitized by Google

et, rejetant au loin les langes des premiers jours, s'avouera franchement féministe[1]!

« La beauté terrestre qui excite l'amour, dit-il, est un *influx* (influsso) de la beauté divine, s'irradiant parmi la création; sur des traits réguliers, gracieux et harmoniques, elle se fixe, comme la lumière; elle pare ce visage, elle y reluit, elle attire les yeux, et par là elle pénètre l'âme, l'émeut, la délecte, y fait naître le désir. En sorte que l'amour naît réellement d'un rayon de la beauté divine, transmis par un visage de femme. Par malheur, les sens parlent; on voit dans le corps lui-même la source de la beauté, on veut en jouir..., et on se trompe! on ne jouit pas ainsi de la beauté, on satisfait un appétit, et l'on arrive vite à la satiété, à l'ennui, souvent à l'aversion. Les déceptions, les regrets qui en résultent prouvent bien qu'on s'est égaré, car on aurait dû trouver la joie et le repos, si l'on avait cherché la vraie fin, et au contraire l'amour donne naissance à mille maux : à des peines, des tourments, des fâcheries, des taciturnités, des désespoirs, même à des catastrophes; le cœur ne parvient jamais au terme de ses désirs, ou bien on se perd dans l'amour sensuel, on s'abaisse au niveau de la bête jusqu'à devenir incapable de comprendre les clartés suprêmes, et toutes ces épreuves se paient cher. Il faut être un homme mûr pour savoir aimer; il n'y a même que les vieux qui le sachent bien[2]. Leur science consiste à éviter la poussée des sens, à fuir tout ce qui est vulgaire; si on ne peut faire

[1] Son ardente harangue a été sténographiée dans le *Cortegiano* de Castiglione qui devint le bréviaire du monde nouveau; nous savons que Castiglione reproduisit fidèlement ses paroles et que, pour plus de sûreté, il en soumit préalablement la copie à Bembo. — [2] P. 615.

Digitized by Google

autrement, il faut s'aiguiller dans la voie de l'amour divin, et prendre la raison pour guide[1]. »

Ainsi le vrai amour est un amour désintéressé, inspiré par la femme à l'homme. Et là-dessus Bembo, qui s'y connaissait d'autant plus qu'il avait beaucoup aimé, qu'il était jeune, et qu'il n'entendait pas encore sonner pour lui l'heure de l'amour divin, entame une prière véhémente : « Amour, très bon, très beau, très sage, qui viens de la bonté, de la sagesse divine, et qui y retournes ! Lien du monde, parmi nous, pauvres gens terrestres et mortels ! Tu inclines les vertus supérieures à gouverner les inférieures[2] ! Tu unis les éléments, tu perpétues la vie périssable, tu parfais les imperfections, tu appareilles les dissemblances, tu rends amis les ennemis, tu donnes les fruits à la terre, la tranquillité aux flots, et au ciel sa lumière vitale ! O père des vrais plaisirs, des grâces, de la paix, de la mansuétude, de la bienveillance, ô ennemi de la barbarie, de la fierté et de la paresse, tu es l'alpha et l'oméga de tout bien !

« Tu transparais par la beauté terrestre ! Entends nos vœux, illumine nos ténèbres, guide-nous dans le labyrinthe de cette terre, corrige la fausseté de nos sens. Nous te demandons humblement le souffle embaumé du monde spirituel, un peu d'harmonie céleste, une source intarissable de vrai contentement ! Chasse l'ignorance, et fais-nous voir dans sa perfection la beauté d'En Haut ! L'amour, c'est la communion à la beauté divine, la banquet des anges, la divine ambroisie[3]. »

C'est ici le cas de répondre à une objection que le lecteur a pu formuler depuis longtemps et que Bembo aperçoit parfaitement.

[1] P. 633. — [2] *Non inferiora secutus.* — [3] P. 650.

Digitized by Google

Oui, les femmes ont pour mission parmi nous de représenter la beauté, et par conséquent l'amour; et l'amour est l'inspiration des nobles pensées, des grandes actions. Mais ces vérités sont tellement vieilles que ce n'était pas la peine pour les trouver de remuer tant d'idées, tant de poésie, et de recourir à Platon.

Le savant livre *Di Natura d'Amore*, où Equicola essaie simplement de dénombrer les diverses espèces d'amour connues depuis le XIIIe siècle, ressemble à une collection de papillons. Il y en a de toutes les couleurs, brillantes ou sombres; les nuances sont presque infinies du côté sentimental, depuis le superbe amour de Boucicaut, servant toutes les femmes pour l'amour d'une, qui était la sainte Vierge [1], jusqu'à l'art d'aimer pour aimer [2], toujours en vogue dans les salons et très cultivé, comme une bonne recette d'émotions inoffensives et de renommées faciles. Certes, on savait bien aimer!

Mais rarement l'amour est réciproque; comme on l'a dit, l'un aime et l'autre tend la joue. Jusqu'à présent, c'est la femme qui passait pour belle, et par conséquent pour aimée, et qui tendait la joue.

La nouveauté du système de Platon, c'était de transférer la beauté à l'homme, ce qui contrariait toutes les idées reçues. Cette théorie semble dure à Bembo. Que les femmes soient capables d'aimer, certes il le croit et il se plaît à le croire [3]! Mais renoncer à aimer les femmes, cela lui paraît trop cruel. Il aime mieux déformer le Platonisme, et admettre la réciprocité de la beauté et de l'amour. En somme, il en revient au Pétrarquisme.

[1] A. Campeaux. — [2] Graf, p. 720; Nifo, ch. LXXII. — [3] P. 655.

Digitized by Google

Michel-Ange a affirmé le vrai platonisme moderne, en professant un amour viril et pur, avec une fougue extraordinaire : « Je l'ai souvent entendu raisonner et discourir sur l'amour, écrit Condivi, et j'ai appris des personnes présentes qu'il n'en parlait pas autrement que d'après ce qui se lit dans Platon. Je ne sais pas ce que dit Platon, mais je sais bien, ayant longtemps et très intimement pratiqué Michel-Ange, que je n'ai jamais entendu sortir de sa bouche que des paroles très honnêtes, capables de réprimer les désirs déréglés et effrénés qui pourraient naître dans le cœur des jeunes gens [1]. »

Michel-Ange dit et répète qu'on voit Dieu dans la beauté terrestre ; l'amour n'est qu'un chant au Créateur : « car si chacune de nos affections déplaisait au ciel, dans quel but Dieu aurait-il créé le monde [2] ? » Un grand amour n'a rien que de très moral, il donne des ailes à l'homme, pour un vol sublime [3] :

« Ton admirable beauté, image du bien qui fait la gloire du ciel, présentée à nos yeux terrestres par l'Eternel Artiste, lorsqu'elle s'évanouira avec le temps et avec l'âge, ne se gravera que plus profondément dans mon cœur ; je penserai à cette beauté que ne peuvent atteindre ni les ans ni les frimas. »

Si l'âme n'était pas créée à l'image de Dieu, elle ne poursuivrait que la beauté extérieure ; mais précisément elle dépasse cette forme trompeuse, pour abstraire, pour s'élever au point d'atteindre l'idéal, ou la forme universelle : *Trascende nella forma universale* [4], et ainsi la beauté nous élève, vivants, dans le monde des esprits, des élus [5]. Beaucoup de

[1] *Vita di Michelagnolo Buonaroti*, p. 65. — [2] Sonnet IX, édition Lannau-Rolland. — [3] Sonnet VIII. — [4] Édition Guasti, sonnet LII. — [5] Sonnet LXXXI.

Digitized by Google

vers de Michel-Ange traduisent sous des formes diverses cette même idée :

« La vie de mon amour n'est pas mon cœur, car l'amour dont je t'aime est sans cœur, et il tend vers un but où ne peuvent exister ni affections mortelles remplies d'erreurs, ni coupables pensées. »

L'amour dont je t'aime est sans cœur ! Voilà bien la formule du nouveau platonisme [1] !

Malheureusement, Michel-Ange éclate comme une exception gigantesque. On ne peut guère le considérer comme un chef d'école ; et, la plupart du temps, le platonisme devint tout simplement une science mondaine : l'antidote du mariage, l'union cérébrale entre un homme de tête solide, de bras vigoureux, et une femme pleine de douceur et de sagesse, la formule du gouvernement de l'homme par la femme. Son origine restait philosophique, son but également ; en fait, ce fut une sociologie sentimentale. S'il s'était agi de philosophie, personne n'eût mieux représenté Platon que Savonarole [2]. Mais Savona-

[1] Si distinguée qu'elle fût nécessairement, la femme qui inspirait de tels accents n'avait rien d'aussi tragique ni d'aussi sublime. Elle écrit :

Amor, tu sai, che mai non torsi il piede
Dal carcer tuo soave, ne disciolsi
Dal dolce giogo il collo, ne ti tolsi
Quanto dal primo di l'alma ti tiede

Tempo non cangió mai l'antica sede
Il nodo è stretto anchor com'io l'avolsi,
Ne per il frutto amar ; ch'ognihor ne colsi
L'alta cagion men cara al cor mi riede.

Visto hai quanto in un punto fido ardente
Puo oprar quel caro tuo piu acuto dardo,
Contra del cui poter morte non valse,

Fa homai da te, che'l nodo si rallente,
Che à me di libertá gia mai nol calse,
Ainzi di ricourarla hor mi par tardo.

[2] « Femmes qui vous glorifiez de vos ornements, de vos cheveux,

Digitized by Google

role ne représentait pas l'esprit du monde ; derrière lui, on croyait sentir le souffle de tous ces déguenillés, ces dépenaillés révoltés à Rome contre l'Académie de Lætus, à Florence contre les Médicis : Tullia d'Aragona, une courtisane, a exercé au contraire une influence platoniste par son excellent livre de l'*Infinité du parfait amour*. D'autres traitaient sans façon Socrate ou Platon de menteur, de coquin [1], et n'en passaient pas moins pour platonistes, puisqu'ils exaltaient la religion du beau, et son prêtre essentiel, — la femme, — puisqu'ils voyaient dans l'amour le lien du ciel et de la terre [2], et le remède contre le socialisme [3]. En somme, le platonisme, c'est le féminisme. On peut croire parfaitement au dogme de l'amour [4], sans couper l'amour en deux et nous placer dans une alternative impossible, entre la matière sans esprit ou l'esprit sans matière [5] ; cette liberté d'appréciation ne s'appelle pas matérialisme [6], mais simple besoin d'une perception matérielle pour arriver à l'idée de la beauté.

Voilà pourquoi en France on accueillit si mal l'esprit platoniste. C'était l'art de rendre la vertu aimable et contagieuse ; or on était convaincu que la vertu a besoin, pour se défendre, d'airs rébarbatifs [7].

de vos mains, je vous le dis, vous êtes toutes laides. Vous voulez voir la vraie beauté? Regardez l'homme ou la femme pieux, en qui l'esprit domine la matière ; voyez-le, je vous dis, quand il prie, quand brille sur lui un rayon de la beauté divine, quand sa prière s'achève ; vous verrez la beauté de Dieu briller sur sa face, vous verrez un visage presque angélique. » (XXVIIIe sermon sur Ezéchiel.)

[1] *Opera*, I, 151, 157. Cf. *Antigorgias, dialogus, seu de recta vivendi ratione*. Opera, I, 641. — [2] Mabilleau, liv. II, ch. v. — [3] Thomas, *Essai*, p. 83. — [4] Nifo, ch. IV. — [5] *De Muliere aulica*, ch. VII-VIII. *De Amore*, ch. LXVI. — [6] Nifo, ch. VI. — [7] L. de Lincy, appendice ; ms. fr. 1721, f° 109. Voici une lettre de femme d'ancien style : « Monsieur, si vous estiez aseuré de la prudence et discrétion que

Digitized by Google

On ne se souciait pas d'intellectualiser l'amour : le clergé inférieur, celui des paroisses, appliquant, en toute matière, une morale peu raffinée, ne distinguait pas le sentiment de la sensation, il proscrivait tout : il résumait la vie religieuse dans une foule de pratiques, qui avaient pour résultat d'assujettir les femmes : l'étroitesse de cette morale produisait de brusques inconséquences. On prétendait que rien qu'à voir à son balcon une dame un peu inquiète, on pouvait dire : « Elle est Française[1]. »

Anne de Bretagne proscrivait une amourette de fiancés, la meilleure, la plus innocente, la plus légitime du monde, aussi vivement que la plus grosse intrigue ; mais Louise de Savoie ne s'effarouchait pas davantage de la plus grosse que de la plus petite[2].

Entre les deux camps, l'animosité était grande.

vous dictes estre en moy, vous ne prendriez peine de m'escripre courte ne longue lettre, car ou deux telles vertuz consistent, une n'a lieu : qui servira de briefve response à tout ce que m'escripvez. De mon vouloir, il est tel, sans jamais changer propos, que je seray telle que je doibz estre, et que ne m'estimez estre si bonne par vostre lettre : ouy bien autant qu'il me sera possible, et quelque jeune d'aage que je soye, si cognois je bien que en suyvant ces deux devant dictes vertuz, l'on ne se peult desvoyer. Quant à l'audience que me demandez, je ne puis, et ne veulx ; et, sans plus m'escripre, à Dieu prenez en gré et ne vous desplaise. » (*La Fleur de toutes joyeusetez.*)

[1] Jean Marot, pp. 197, 230 ; *Hécatomphile*, p. 97 ;

La Françoise est entière et sans rompeure.
Plaisir la meine : au proffit ne regarde.
Conclusion : qui en parle ou brocarde,
Françoises sont chef-d'œuvre de nature...
Pour le desduict (*le plaisir*).
(C. Marot, rondeau 13.)

[2] *Louise de Savoie ;* déclarations de Louise de Savoie, dans l'*Heptaméron*. Cf. Billon, p. 181.

Digitized by Google

Mme de Taillebourg tournait résolument le dos à ses nièces, Louise de Savoie et Marguerite de France, comme atteintes de l'esprit nouveau ; la reine Anne prenait en personne la tête de la croisade en faveur des vieilles idées : Antoine Du Four, son aumônier, publia, à demi officiellement, un recueil de quatre-vingt-onze vies de femmes pieuses, en opposition aux recueils italiens ; et il conjurait les dames de ne pas succomber à la contagion nouvelle, de rester dans leur bienfaisante ornière, car, disait-il, la France n'a jamais produit « plus de bonnes et sages dames qu'à présent », à commencer par la reine Anne, « abîme de vertus » ; « sous forme de science et de philosophie », tous ces gens « de langue et de plume », qui veulent attribuer aux femmes un grand rôle, ne cherchent, déclarait Du Four, qu'à saper leur pudeur, à perdre leur réputation.

Il y avait certainement dans ces critiques une part de vérité. Mais elles étaient exagérées en ce qu'elles anathématisaient sans distinction le bien et le mal.

La France eut, comme l'Italie, ses « primitives », philosophes, apôtres de la philosophie d'amour, mais très peu nombreuses, et surtout, par suite de la résistance que nous venons d'indiquer, peu influentes ; des femmes admirablement douées et solidement trempées, fort instruites, animées de l'énergie, un peu sombre, que développe nécessairement le contact d'un monde un peu farouche. Comment, par exemple, ne pas citer l'ancienne dame de Beaujeu, Anne de France, vraie figure de Michel-Ange, grande et sévère comme une cathédrale ?...

Nous nous la figurons toujours dans son rôle de régente, de femme politique, militaire, diplomatique, soutenant la fortune de la France, et déployant dans

Digitized by Google

les plus grandes difficultés son incomparable génie. Ce rôle-là, pourtant, n'avait pas son cœur; elle le remplissait comme un devoir familial, elle s'y donna entièrement, mais ce fut la croix de sa vie. Dès qu'elle put, elle déserta sa rude vie d'affaires, pour revenir précisément à la vie du cœur. Elle ne récusait ni labeur, ni responsabilités, et, plus que personne peut-être, elle a compris la joie profonde et mystérieuse qu'éprouvent les âmes altières à étendre leur individualisme propre pour rayonner puissamment sur autrui. Mais elle sentait trop bien qu'en faisant métier d'homme elle agissait à la façon d'une veuve ou d'une sœur aînée, non pas d'une femme libre ou d'une princesse, et que ni la politique ni l'armée ne sont les instruments directs du bonheur, qu'en écrasant des révoltés elle ne les rendrait pas heureux, qu'elle-même serait la première victime de son dévouement.

C'était vrai; on sait comment, par le jeu même de la bascule politique, elle tomba sous les coups de Louise de Savoie[1] qui lui devait tout; atteinte

[1] Cornelius Agrippa nous apporte à ce sujet un témoignage singulier. Disgracié par Louise de Savoie, il se demandait d'où venait la haine de la princesse: tout en y songeant, il ouvre machinalement sa Bible, et se trouve en face du passage où Achab s'exprime ainsi à propos du prophète Michée : « Je le hais, parce qu'il ne me prophétise pas de bien. » Voilà mon histoire, s'écrie-t-il; et il se rappelle qu'un jour il a prophétisé que M. de Bourbon remporterait une victoire. Laquelle? il ne l'a pas dit, et pour cause : mais cela suffisait... Aussitôt il prend la plume, et il écrit un long plaidoyer pour prouver qu'il n'est pas, qu'il n'a pas été, qu'il ne sera pas bourbonnien, malgré les avances qu'on a pu lui faire... Il en fut pour sa prose; quelque temps après, Bourbon était tué à Rome, et, ajoute Agrippa, « Jezabel possède sa vigne... L'Ange du Seigneur m'a averti et m'a sauvé de la femme mauvaise. Il ne reste plus qu'à précipiter Jezabel et à la donner en pâture aux chiens. » (*Epistolarum*, lib. IV, epist. LXII. *Opera*, édition par Beringos, II, 880; et lib. V, ep. LII, p. 932.)

Digitized by Google

dans ses intérêts les plus vifs[1], dans ses affections uniques, dans le sentiment de dignité qu'elle portait haut, elle mourut drapée à la romaine :

« Elle attendoit venir l'heure opportune
Que la justice ou Dieu y mist la main, »

écrit un serviteur de François Ier[2].

C'était donc une fausse froide, mais elle en imposait si bien par son stoïcisme apparent, que nombre de gens, même parmi ses amis et ses admirateurs, ont cru réellement à cette insensibilité douloureuse. Et puis Anne de France n'aimait ni les mièvreries, ni toute la traînée pitoyable de la Cour : « elle renvoya Cypris à Paphos[3], » ce que certains personnages ne lui pardonnèrent guère ; Octovien de Saint-Gelais, notamment, qui a pourtant chanté sa douceur, l'appelle « une autre Sémiramis, une nouvelle reine des Amazones, ressuscitée pour imposer la paix[4] ». Sa raison vigoureuse, son caractère franc, impitoyablement vrai, sa façon de tout grandir et de tout élargir, désorientaient un entourage à la fois rude et faible. Il ne lui a manqué, dit un de ses amis, que d'aimer :

« S'elle avoit un peu de cella,
Ce seroit la plus accomplye
A qui Dieu donna oncques vie[5]. »

Elle eut beaucoup, infiniment de *cela*, seulement elle en eut sérieusement ; on aurait pu dire qu'elle ne faisait pas « tourner toute son imagination autour des problèmes du sentiment » ; elle n'était pas d'avis de mêler l'imagination aux choses du

[1] Voir notre volume précédent, *Louise de Savoie*. — [2] La Vauguyon, p. 38 v°. — [3] Hil. de Coste, p. 55. — [4] *Séjour d'honneur*. — [5] *L'aisnée Fille de fortune*.

Digitized by Google

cœur, elle s'en défiait : c'est par l'âme, et par les besoins vrais de l'âme, qu'elle entrevoyait le programme dont nous venons de parler ; mais, précisément, comme elle avait, pour ces idées, de la foi plutôt que de l'entraînement, comme elle trouvait l'action du cœur parfaitement juste, bienfaisante et nécessaire, elle ne voyait aucun motif de la troubler, de la farder, de l'enguirlander. Elle était un peu tout d'une pièce, dévouée, d'une bonté absolue, compassée dans ses allures, ferme de décision, mais chaude, passionnée, aimant à se donner, et ne se donnant pas à demi. Elle a adoré, en son âme, tout ce qu'une honnête femme adore : son fils, un pauvre enfant dont la mort faillit la tuer, sa fille [1], son gendre qu'elle aimait comme un fils [2] ; elle goûta ardemment l'amitié, et surtout cette affection si particulière, si délicate, tendre et profonde, qui ne s'établit que d'homme à femme [3] ; elle n'eut d'autre ambition que de se faire aimer [4]. Elle ensevelit au fond de son cœur un chaste roman qu'aucun historien n'a raconté et dont son entourage même (réserve qui la peint bien !) ne paraît pas s'être douté ; jusqu'au jour de sa mort, elle porta au doigt un anneau. Nous avons pu connaître cet anneau : c'était le gage de ses fiançailles avec un jeune homme, le duc de Calabre, dont son père l'avait séparée, puis qui était mort, mais qu'elle ne put jamais oublier [5].

Voilà certainement une des femmes qui eussent été les plus aptes à comprendre et à répandre en

[1] Ses *Enseignements*. — [2] Marillac. — [3] Sur ces divers points, voir La Vauguyon, f°s 10, 11 : *Enseignements*, pp. 119, 125, etc. — [4] La Vauguyon peint avec émotion les regrets de ses serviteurs et de ses vassaux : « Que pourrons-nous désormais devenir?... La mort a saisy nostre mère... » (F^os 41 v°, 42.) — [5] La Vauguyon : *Procédures politiques*.

Digitized by Google

France le programme de la recherche du bonheur. Elle ne croit pas, comme Du Four, qu'une espèce de naïveté passive soit le dernier mot de la vertu : elle cherche autre chose ; sans doute elle voudrait que l'amour donnât son grand coup de fouet à l'activité des femmes[1], comme pour les Espagnoles, qui ne rêvaient toutes que de Zénobie, reine de Palmyre[2]. Son ami Champier a complété sa pensée en rappelant le mot de Platon que « celui qui aime est mort en soi et a la vie en autrui[3] ». Nourrie de la lecture des Pères et des philosophes, elle salue avec joie le principe de l'amour platonique, « l'amour dont parle le Philosophe, c'est-à-dire que l'honnêteté en soit la fondation ».

Mais, quelle que fût sa haute situation, Anne de France ne se trouvait pas en état de populariser sa pensée dans un pays où une idée ne réussit qu'à condition de devenir une mode ; il fallait que la philosophie nouvelle arrivât torrentiellement, charriant le bien et le mal, et qu'elle fût imposée par la cour. C'est ce qui se produisit autour de François Ier ; le jour où il devint de bon goût de parler philosophie et occultisme[4], hellénisme[5] ou surtout

[1] Brantôme, VII, p. 162. — [2] Guevara, liv. II, pp. 215 et suiv. — [3] *Le Livre de vraye amour.*

[4] Bonnet entendoit la magie
Aussi bien que l'astrologie :
Bonnet le futur prédisoit,
Et de tout présages faisoit...
Bonnet sçeut la langue hé-
[braïque
Aussi bien que la caldaïque ;
Mais en latin le bon abbé
N'y entendoit ny A ny B.
Bonnet avoit mis en usage
Un barragouin de langage
Entremeslé d'italien,
De françois et... savoysien.
Bonnet fut de l'Académie,
De ceux qui soufflent l'alchu-
[mie.

(Du Bellay, *Épitaphe de l'abbé Bonnet*, II, 359.)

[5] Laz. Bayfii, *Rei vestiariæ*, ch. II ; Castiglione ; Cl. de Seyssel ; Hütten, *Lettre à Pirckheymer ;* Montaigne, liv. III, ch. x. Cf. Doutrepont, pp. 238, 338, 339.

Digitized by Google

italianisme[1], et d'accepter les yeux fermés les modes d'outre-monts[2], on parla de Platon[3]. Le roi aimait fort les femmes, et ne pouvait dédaigner aucune glorification de leur sexe ; il appréciait peu « Noble-Cœur », « Noblesse-Féminine[4] », et autres savantes évocations de la vieille chevalerie : il espéra que le platonisme pourrait les renouveler, et il demanda à Castiglione, oracle de la nouvelle école, de donner à son *Courtisan* un pendant qui s'appellerait « La Courtisane ». Castiglione se déroba à cette flatteuse instance[5].

Avec François Ier monta sur le trône une sorte de triumvirat, composé de deux femmes et d'un homme : « Ung seul cueur en troys corps[6]. »

Louise de Savoie, vieillie et de vieux style, se réserva autant que possible la politique ; François Ier, la parade, l'argent, les passes d'armes, les satisfac-

[1] Mellin de Saint-Gelais au fils du roi, *Œuvres*, I, 287. — [2] *La Prison d'Amour*, par exemple (*Carcel de Amor*) de Diego de San Pedro, imprimée à Séville en 1492, fut donnée en italien à Venise, en 1513, par Lelio Manfredi. Sur cette traduction italienne, on a publié une traduction française anonyme chez Galliot du Pré, 6 mars 1525 (1526). In-8°. — [3] Il s'en publia une traduction dès 1518 (Le Franc) ; *Commentaire du Timée*, par Amaury Bouchard. — [4] Un poète français, un peu naïf, la bouche encore pleine de « grâce » et « espérance », nous montre avec un certain dépit la cour de France militairement gardée par deux Italiens, Pasquil et Arétin, qu'il qualifie de bohêmes à l'aspect sinistre. A peine si « Diligence » et « Bon vouloir », vieilles divinités d'autrefois, pouvaient timidement y accéder (Fr. 25,451). « Noble-Cœur, dit un poète, trouve sa « joie temporelle » à deviser avec les dames et à les servir ; Nature encourage Noblesse-Féminine à régir les hommes, car il y en a des bons et des mauvais. Dans un jardin délicieux, l'arbre de l'Humanité fleurit ; il se divise en deux rameaux égaux, c'est-à-dire entre les deux sexes « d'un même être, d'une même substance, d'une même dignité », séparés seulement par hasard. Vilain-Cœur et Malebouche s'ingénient depuis longtemps contre Noblesse-Féminine : à l'instigation de la Nature, Noble-Cœur va enfin s'armer pour la défendre. » — [5] Flamini, pp. 228, 238 et suiv. — [6] Jean Marot, édition Coustelier, p. 250.

Digitized by Google

tions matérielles du pouvoir ; Marguerite de France prit, à l'italienne, la direction des âmes et des intelligences ; elle a été plutôt reine de la France intellectuelle que duchesse d'Alençon ou reine de Navarre.

Elle faisait tellement partie de son frère qu'elle lui emprunta ostensiblement tout ce qu'elle était, notamment son nom. On l'a appelée des noms les plus divers, sans parvenir à s'entendre, parce qu'elle adopte généralement le nom de son frère, qui en a souvent changé : sœur du comte d'Angoulême, elle s'appelait Marguerite d'Angoulême ; sous Louis XII, sœur du duc de Valois, héritier du trône, Marguerite de Valois ou d'Orléans ; sœur du roi, elle devint Marguerite de France, nom définitif, sous lequel elle a rempli sa mission.

Pendant trente ans, elle présida ainsi à un mouvement d'esprit étonnant ; toute l'âme pensante de la France a relevé de son sourire. Elle a incarné le platonisme.

Dans une galerie de Chantilly, dans ce sanctuaire de la Renaissance, sa grande figure, à longs traits nets, précis, distingués, un peu secs, comme ciselés dans du cristal de roche, sourit toujours et nous encourage : elle a des yeux clairs, pleins de flamme, et la bouche fine, spirituelle, un peu ironique, un peu bienveillante, un peu réservée ; quelque chose à la fois de doux et de défensif, d'acéré et d'enthousiaste, une singulière figure de sibylle[1], l'énigme d'un gouvernement imaginaire, le gouvernement par l'esprit et par l'amour ; une femme très femme,

[1] Elle ressemble fort au portrait que traçait M. le comte J. Primoli de la princesse de Sayn Wittgenstein : « Une sibylle avec son nez d'aigle, son regard inquisiteur et son sourire bienveillant. » (*Revue de Paris*, 1er septembre 1897, p. 197.)

Digitized by Google

attirante, voulant attirer, mais dédoublée, à fonds et à tréfonds, se dérobant dans deux ou trois retranchements intérieurs selon la vieille tactique féodale, comme sainte Thérèse dans ses « châteaux de l'âme ».

Elle a régné sans partage, de toutes les forces de son cœur, avec ses infinies délicatesses féminines, avec une adresse triomphante.

Elle était vraiment de feu, celle qui écrivait à son frère prisonnier en Espagne : « Quoique ce puisse être, jusques à mettre au vent la cendre de mes os pour vous faire service, rien ne me sera ni étrange, ni difficile, ni pénible, mais consolation, repos et honneur. »

Aussi on l'a aimée ; on l'a louée sous toutes les formes. Son nom est demeuré populaire et revit jusque parmi nous, dans des livres charmants, comme celui que lui a consacré une femme d'un rare esprit, bien naturellement appelée à reprendre les traditions d'influence féminine, Mme la comtesse d'Haussonville. Et cependant nous nous demandons toujours ce que couvre ce sourire de Chantilly.

Marguerite est doublement complexe, comme femme d'abord, puis comme vraie femme du XVIe siècle. Elle est essentiellement de son temps ; c'est par là qu'elle doit nous intéresser. Ses pensées, un peu mêlées, et parfois enveloppées d'une forme un peu bizarre, s'ajustent assez difficilement les unes aux autres parce qu'à l'inverse de celles d'Anne de France, elles n'ont rien de primesautier ni d'original. Presque toutes viennent d'ailleurs. Son aimable esprit, assez élevé, n'a pas le caractère âpre ni aride ; il ne comporte ni effets sublimes, ni neiges éternelles ; il plaît et il intéresse précisément parce qu'on y accède par une bonne route, dont beaucoup lui

Digitized by Google

savent gré ; cela ne vaut-il pas mieux pour les gens fatigués que tant de sommets virils, inutiles et dangereux ? Elle résulte du paysage, comme les agréables montagnes du centre de la France, et, tout en mettant à même d'observer le ciel, elle tient à la terre, et nous pouvons de là contempler la carte exacte d'un pays plantureux et de cratères très décoratifs. C'est le « Belvédère » par excellence. Nulle part, nous ne saurions mieux juger son temps que du haut de son esprit.

Mais il est bien évident que ce serait une erreur de s'entêter à lui réclamer les pics et les abîmes qu'elle n'a pas. On a très exactement prouvé que Napoléon, dans bien des circonstances spéciales, et simplement s'il avait été tué au siège de Toulon, serait mort capitaine d'artillerie ; à plus forte raison, sans l'avènement de son frère, sans la poussée de l'italianisme féminin, sans peut-être bien d'autres circonstances encore, Marguerite de France serait sans doute morte femme du duc d'Alençon ou du roi de Navarre, ou même moins. Et cependant, mieux que jamais, on peut comprendre aujourd'hui combien son hégémonie a eu d'importance. Sa génération est celle dont nous sommes nés, à qui nous devons notre sang et nos nerfs. Notre société subit à peu près les mêmes incertitudes et les mêmes assauts ; elle a autant besoin de femmes intelligentes et actives... Marguerite visa moins à être une femme exceptionnelle qu'à remplir son rôle de première femme de France. Elle joua très bien ce rôle : elle a eu sa pléiade. Et à ses côtés même, elle éleva pour lui succéder une autre Marguerite, sa nièce, la future duchesse de Berry et de Savoie, qui continua en effet la tradition ; non moins aimable, non moins distinguée, mais arrivant plus tard et par

Digitized by Google

conséquent plus douce encore, et surtout plus calme, plus tempérée.

Marguerite de France n'avait jamais lu Platon, et, vers la fin de sa vie, lorsqu'elle le découvrit, elle crut trouver son chemin de Damas : en revanche, elle n'admettait pas qu'on ignorât Boccace[1] ; sa philosophie n'est donc pas très psychologique, mais elle est très sociale. Les théories de Bembo lui semblèrent doter les femmes d'un pouvoir considérable et bienfaisant : cela lui suffisait. Il faut avouer d'ailleurs qu'elle envisageait les questions sociales elles-mêmes d'un peu haut, et avec une bienveillance forcément éclectique. Elle ne connaissait qu'une personne, son frère, qui, même dans les erreurs les plus claires, lui parût l'idéal de la perfection, « le vray Christ[2] ». Hors de lui, elle n'aima que Dieu[3], et elle prit pour emblème un souci tourné vers le soleil, c'est-à-dire qu'elle entendait ne vivre et ne respirer que pour « les choses hautes, célestes et spirituelles[4] ; » les autres, y compris ses maris, lui semblant mesquines et misérables. Et ainsi, en femme d'esprit, elle prétendit régner par le cœur ; ses plus empressés flatteurs n'ont vanté que son cœur ; même après sa mort, un pieux respect continua à veiller sur ses œuvres, dont on publia seulement un choix ; et pourtant elle ne donna au monde que son intelligence.

Sa théorie sur l'amour est assez particulière. Bien entendu, l'amour lui paraît la pierre angulaire de l'édifice social : en soi, il est toujours bon, il ne devient mauvais que par l'usage qu'on en fait[5]. Marguerite très platoniste, en ce sens qu'elle proclame l'existence de deux amours, l'un bon, l'autre mau-

[1] *Hept.*, Début. — [2] Franck, III, 211. — [3] Brantôme. — [4] Paradin, *Devises*, p. 41. — [5] *Hept.*, Nouvelle 25.

Digitized by Google

vais ; mais pour elle la distinction se simplifie: l'un est l'amour des hommes, l'autre l'amour des femmes ; les hommes aiment mal, terrestrement ; les femmes seules peuvent aimer célestement. Quelquefois, il leur arrive de se laisser prendre dans les rets des hommes : qu'elles fuient alors ! « car les plus courtes folies sont toujours les meilleures ». Ainsi c'est aux femmes d'aimer. L'amour d'une femme, bien fondé sur Dieu et sur l'honneur, celui-là même qu'Henri d'Albret qualifie « d'hypocrisie ou de malice couverte[1] », forge un lien divin et sacré. Marguerite ne tarit pas sur les vertus de l'amour féminin, amour pur, amour ardent, instrument et but de la civilisation, acte suprême de l'humanité, prière admirable entre toutes les prières qu'une créature vivante puisse adresser au Créateur. Elle donne de cet amour dans la 19e Nouvelle de l'*Heptaméron* une définition fort catholique, et à peu près empruntée à Castiglione :

« J'appelle parfaits amants ceux qui cherchent dans ce qu'ils aiment quelque perfection de beauté, de bonté ou de bonne grâce, ceux qui tendent toujours à la vertu, et qui ont le cœur si haut, si honnête, que, dussent-ils en mourir, ils ne voudraient pas viser aux choses basses que l'honneur et la conscience réprouvent ; l'âme n'est créée que pour retourner au bien suprême, et, tant qu'elle est renfermée dans le corps, elle ne fait qu'y tendre. Mais le péché du premier père a rendu obscurs et charnels les sens, son intermédiaire forcé ; ne voyant par eux que les choses visibles qui approchent de la perfection, l'âme court, pour trouver dans la beauté extérieure, dans la grâce visible et les vertus morales, la beauté, la grâce, la vertu souve-

[1] Nouvelle 21.

Digitized by Google

raines. Elle les cherche, et elle ne les trouve pas, et elle passe outre ; elle essaie de monter plus haut, comme les enfants qui changent de poupées en grandissant. Et quand enfin l'expérience consommée lui a montré qu'en ce monde ne se rencontrent ni perfection ni félicité, elle désire chercher le grand facteur et la source même du beau. Mais alors, que Dieu lui ouvre les yeux ! Sinon, elle tomberait vite dans une philosophie erronée. Car la foi seule peut montrer et donner le bien, que l'homme charnel et animal n'atteindrait pas seul. »

Ainsi le culte de la beauté n'est pas forcément mystique, mais c'est une vraie religion. On part de Dieu, et on arrive à Dieu par l'espérance et par l'amour, beaucoup plus sûrement que par un raisonnement quelconque. L'amour sacré du beau, de la perfection, purifie l'âme mieux qu'aucune pratique, et, peu à peu, l'élève au sentiment idéal de la beauté parfaite. L'âme alors s'élance vers Dieu, soutenue au-dessus des abîmes insondables par la foi !

Ainsi il faut annoncer le bonheur, la paix, la douceur, la joie aux hommes de bonne volonté, et même aux autres, pour les enlever à eux-mêmes, aux ambitions, aux haines et aux rudesses... Quelle erreur que de prêcher à de pauvres êtres, déjà trop misérables, la religion terrible !

« Oh, que je voy d'erreur la teste ceindre
A ce Dante, qui nous vient icy peindre
Son triste Enfer et vieille Passion[1]. »

Que les femmes apprennent à connaître leur devoir !

Elles sont prêtres dans la religion du Beau.

[1] Marguerite au Roi, 1534.

Digitized by Google

Il faut qu'elles fassent aimer ! il faut qu'elles aiment ! il faut qu'elles soient le baume répandu sur les aigreurs, la beauté qui calme, l'amour qui pratique la Passion nouvelle, qui prend sur soi toutes les douleurs des autres. Jadis, on reconnaissait un grand seigneur à ce qu'il savait donner et à ce qu'il donnait, non pas son superflu, mais quelque chose de lui-même, son sang à son pays, son bras ou son affection à ses frères. Il n'y avait qu'à féminiser et à intellectualiser cette tradition superbe. Les femmes donneront leur cœur, c'est-à-dire qu'elles répandront le bonheur, la communion en la vie suprême, la vie ! « L'amour est le vray moyen que l'homme est homme et sans lequel n'est rien. »

La vie, hélas ! A ce mot, Marguerite frissonne... Elle voudrait pénétrer le grand secret de notre destinée. Elle se penche sur l'agonie d'une de ses demoiselles d'honneur pour essayer de surprendre le passage de l'âme... Elle reçoit un amant sur la tombe de la femme qu'il venait retrouver, et d'un geste tragique : « Elle est là, » s'écrie-t-elle[1]... Elle n'aime et ne prêche que la vie. Elle sait qu'il arrive de mourir ; elle espère que cet accident peut se produire brièvement, sans de longs « faubourgs », et elle s'en remet avec confiance au Dieu platonicien, qu'elle croit, qu'elle sent tout amour. De l'amour terrestre, elle compte s'envoler d'un seul bond dans les bras de l'autre, du grand Amour : « de la félicité qui se peut seule nommer en ce monde félicité, voler soudain à celle qui est éternelle[2] ! » Et ainsi, à ses yeux, l'amour et l'espérance, appuyés sur la foi, enveloppent notre fin... Ils sont là, au milieu des villages, sous la mousse et le chèvrefeuille, les humbles tombeaux, asile sacré

[1] Brantôme. — [2] *Hept.*, Nouvelle 40.

Digitized by Google

de ceux que nous aimions, tout revêtus de vie, près de la croix de bois radieuse ! Un rayon de soleil les noie dans la lumière, comme un trait de l'amour d'en haut. Ce même rayon pénètre notre cœur, pour nous dire que tout n'est pas fini et que sur ce coin de terre s'épand encore un peu de joie. Laissons Dieu compter les heures ! laissons-le, en pleine paix et confiance !... Comme toute chose humaine, le platonisme n'atteint pas à la perfection ; forcément, il néglige un peu la naissance des hommes et leur mort. Pour compléter la réforme, il faudrait peut-être, comme le suggère Gœthe dans la seconde partie de *Faust*, qu'on trouvât un moyen de fabriquer *homunculus*, c'est-à-dire de faire naître les hommes autrement que par l'antique procédé ; puis, qu'au lieu de les laisser mourir, on pût aussi les transporter confortablement dans un autre monde. Mais, en attendant, c'est la philosophie des vivants, et, vraiment, il est remarquable de voir un mouvement mondain se baser sur de si hauts systèmes, et tirer un si noble parti, intellectuellement, moralement et religieusement, du désir naturel que le monde a toujours eu de s'amuser.

Une étrange génération s'élevait : de 1483 à 1515, naissaient pêle-mêle Luther, Calvin et saint Ignace, Rabelais et sainte Thérèse. Et néanmoins, grâce à cette philosophie, tout porte la livrée du bonheur. Le poignard et le poison se cachent dans l'ombre. Jamais on n'agita avec plus de joie les problèmes les plus troublants. Oui, les femmes savent le vrai prix de la chimère et de l'immatériel, de ce qui n'est pas seulement dollar, or, bronze ou argent, le prix des richesses d'âme... Le monde latin devient, à ce moment, un grand atelier de beauté, le vrai travailleur n'étant plus

Digitized by Google

quiconque vend, pioche, maçonne ou goujate, mais quiconque vit de pensée et d'amour. Tout s'étend et s'élargit, les frontières s'abaissent ; la religion du beau rapproche aussi bien les nations que les individus. Et les femmes, ministres du cœur, ont pour mission de regarder, de juger, de modérer, de développer les facultés des hommes. Cette mission leur semble belle. Faut-il s'en étonner ? Elles éprouvent des ardeurs de paladins ; elles se croient des chevaliers, elles arborent des devises : *Non inferiora secutus*, hémistiche masculin, auquel les hommes ont renoncé, et que Marguerite de France reprend pour montrer qu'elle porte haut son cœur d'or et ses pétales blanches : « Amour et foy, » autrement dit : « Les femmes et Dieu, » devise de Mme de Lorraine, devise pleine de joie et d'agrément, car, si l'on aime parce qu'on croit et si l'on croit parce qu'on aime, la vie, simplement, devient délicieuse.

Entre le mysticisme et la débauche, on a trouvé un moyen terme : c'est l'amour.

Quand les femmes savent s'attacher les hommes par l'amour pur, toutes les forces individuelles éclatent, la nation fleurit, les peuples sont en paix.

Voilà du moins la conviction nouvelle.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LA SCIENCE DU PLATONISME

La doctrine que nous venons d'indiquer n'a jamais, en théorie, suscité d'objection bien péremptoire ; ses adversaires l'attendent à la pratique. La Loi Nouvelle nous a rachetés dans l'amour, soit : mais les politiques sont du même avis que les moralistes de l'école de Du Four. De Machiavel à Calvin, beaucoup de gens trouvent plus simple et plus sûr de mener l'humanité à coups de bâton que par le sentiment. Tout au plus accepteraient-ils une sorte de sociologie sentimentale. Quant au reste, on croit que c'est un rêve de philosophes ; l'Eden, à peine entrevu et sur lequel veille maintenant l'ange à l'épée terrible, le buisson ardent d'où sortait la voix de Dieu, mais près duquel Moïse n'osait pas s'agenouiller de peur que ses vêtements ne prissent feu et que la flamme ne touchât sa chair...

Certes, la science pratique du platonisme est plus difficile que sa métaphysique : elle suppose

Digitized by Google

chez les femmes l'art d'apprivoiser adroitement les hommes par un appât d'amour, sans se laisser mordre. Il arrive aux plus habiles dompteurs de recevoir un coup de griffe, mais il leur arrive aussi de mourir dans leur lit. Voilà toute la question. Les femmes sont-elles capables d'exercer ce métier de dompteurs et de se rendre suffisamment invulnérables ? et, secondement, les hommes sont-ils susceptibles de s'apprivoiser ?

Sur le premier point, les amis du Beau se montrent pleins de confiance. Ils s'adressaient à des femmes délicates, plus que délicates, raffinées, prémunies par le mariage contre les matérialités, et à qui le vice banal, tel qu'il se produit sous leurs yeux et jusque dans leur entourage, n'inspire que du dégoût. Comme dit Du Bellay, les mœurs de Caton s'allient parfaitement aux discours de Platon[1]. Marguerite de France descend nettement dans la cage et se collette avec son ami Bonnivet[2]. Elle croit à l'invulnérabilité des femmes ! Castiglione aussi[3], et bien d'autres. Les platonistes[4] n'éprouvent aucun embarras à justifier leur thèse : dès la plus haute antiquité, ils citent d'héroïques exemples de vertu féminine, et autour d'eux encore, dans la vie quotidienne, ils en rencontrent d'admirables.

Castiglione, Dolce nous montrent dans les pires milieux des anges de chasteté, presque toujours parmi les jeunes filles ; une pauvre fille de Capoue (bien souvent citée), qui, pour échapper à un escadron de Gascons, se jette dans la rivière[5] ; à Mantoue, une pauvre paysanne, déshonorée par un misérable, et qui se noie avec une espèce de frénésie,

[1] II, 139, 140, 156, 157. — [2] *Louise de Savoie.* — [3] P. 458. — [4] Dolce, *Institution della maritata.* — [5] Castiglione, p. 455; Billon, p. 63.

Digitized by Google

en repoussant toutes les cordes qu'on lui tend : tragique suicide, anti-chrétien en tant que suicide, et cependant si chrétien par la grandeur du désespoir que l'évêque de Mantoue voulut élever une statue à cette noble plébéienne ; malheureusement, il mourut avant d'exécuter son projet, car dans ce temps-là on redoutait les statues inesthétiques.

Les exemples de vertu ne se rencontraient pas seulement dans les basses classes, les plus exposées au mal. Toute Rome s'émut du sort affreux d'une jeune femme de la bourgeoisie, attirée dans les catacombes de Saint-Sébastien par la complicité d'une soubrette, et qui se fit étrangler plutôt que de céder aux violences d'un infâme guet-apens. Celle-là aussi, certes, aurait pu, sans remonter au jour, prendre sa place parmi les cases silencieuses où dorment tant de victimes pures, sous le sceau d'une croix et d'une colombe ; mais Rome ne voulut pas paraître oublier cette fleur de vertu, même dans une terre si sacrée : on couronna de laurier le pauvre corps, et, en grand triomphe, on le porta comme un trophée par toute la ville enfiévrée d'enthousiasme, entre les bouges et les temples.

Non ! les femmes ne sont point naturellement sensuelles ; la brutalité leur répugne horriblement, et, pour peu que leur éducation ait été soignée, leurs plus vives passions sont pour l'esprit d'un homme, pour son autorité morale, beaucoup plus encore que pour sa beauté physique, souvent difficile à définir ; quand elles aiment profondément, fût-ce quand elles se donnent, c'est encore avec un sentiment de réserve et de pudeur ; on dirait qu'il leur faut aussi le raffinement du respect. Assurément, on sait bien que l'homme, au contraire, n'a pas le sens du respect, et que, même sans aimer,

Digitized by Google

il ne cherche qu'à agir et à prendre. C'est à des Vénus singulièrement terrestres que se portent en foule peuples et rois, magistrats et justiciables[1]. Est-ce une raison pour désespérer? La faiblesse apparente des femmes, leur délicatesse, le caractère attachant d'un amour presque religieux, ne peuvent-ils pas devenir, aussi, un élément d'attraction et de force? On dit que les femmes s'exposent, de propos délibéré, à de rudes combats. Cela est vrai. Mais si les hommes étaient platonistes, quel mérite auraient-elles à l'être? Et voudrait-on donc poser, comme première règle de la sociabilité, l'obligation pour les hommes de rester de marbre à côté de belles personnes passionnées et faites pour enthousiasmer! Ah! « impossible! » s'écrie Marguerite de France, à qui cette idée seule paraît presque une insulte. Il est sage de connaître le danger, mais il serait honteux de le fuir! Dans la France ennemie du beau, ennemie du sentiment, les femmes, qui prêchent l'amour, sont, comme nous l'avons dit, des femmes de haut parage, à qui leur situation même donne charge d'âmes, et dont la noblesse fait partie du patrimoine public. Peut-être ne se croient-elles pas impeccables par destination; mais, en même temps qu'elles ont un prodigieux trésor de bonté et de générosité, elles sont fières, vibrantes, courageuses. Loin de les épouvanter, le péril les excite. Anne de France, qui représente la sagesse incarnée, trouverait honteux de se dérober. Les femmes ne sont pas si fragiles qu'on se plaît à le dire! Elles ne le sont que quand elles le veulent. Or ici elles agissent par devoir.

La vraie difficulté n'est donc pas de ce côté-là.

[1] Champier, *Nef des princes*, liv. II, ch. v; Bouchet, *Parc de noblesse*, f°s 23-35; Castiglione, p. 456.

Digitized by Google

Le difficile, c'est de trouver une méthode sûre pour bien saisir les hommes. Déjà nous avons constaté deux nuances de doctrines. Il y a de même deux systèmes pratiques.

Le premier consiste à intéresser le cœur dans l'affaire, le second à jouer tout simplement un rôle; le premier est concret, réel, passionné, énergique; le second tout en abstractions, en coquetterie, en transactions, et il ne va pas au-delà d'une simple sentimentalité.

Anne de France, qui se rattache manifestement au premier système, en parle avec une chaleur, avec un luxe de périphrases qui montrent tout à la fois combien la question l'intéresse et combien elle la trouve ardue.

Elle est d'avis de ne pas pousser l'enthousiasme jusqu'à courir au-devant de l'amour; on peut l'attendre, il vient bien tout seul!... Malgré sa simplicité très réelle, on sent toujours chez elle un peu de fierté, et puis elle écrit pour sa fille... Mais quel noble cœur, comme il est ardent et généreux! Autant elle se défie de l'amour uniquement provoqué par la beauté physique, parce qu'elle le trouve imparfait, médiocre, banal, peu solide, sujet à toute sorte de tourments et de remords, autant (habituée qu'elle est à traiter largement et grandement les choses) l'amour vrai, celui qui jaillit du cœur et de l'esprit, celui que les années en s'accumulant ne feront que cimenter et consacrer, celui-là lui paraît cher et fort! Quand on peut raisonner l'amour, se dire qu'il tient à telle ou telle beauté, fût-ce la plus exquise, fût-ce celle des yeux, fût-ce celle du charme ou de l'esprit, l'amour est petit. Mais quand il vous saisit tout entier, qu'on ne sait qu'en dire ni à quoi l'attribuer, quand il vous enlève en pleine vigueur

Digitized by Google

et vous tient sous la dépendance d'une autre personne dont on réfléchit l'impulsion, surtout quand il vous inspire ce sentiment effrayant de la possibilité de vivre désormais sans autre horizon, alors il a une superbe envolée; il prend l'âme, le cœur : le reste n'est que surcroît, intimité plus complète ou gage d'affection. La femme qu'on aime le plus n'est pas celle qu'on convoite le plus. A vingt ans, on peut confondre sensations et sentiments; et voilà pourquoi on ne connaît que plus tard le vrai amour. Il se dédouble ; et alors il devient si puissant qu'il fait vibrer toutes les facultés impulsives. C'est à cette fécondité nouvelle, à ce coup de fouet, qu'on mesure la valeur d'un homme. Extérieurement, par leur côté banal, tous les hommes se ressemblent; leurs âmes seules ont des physionomies différentes ; le jour où on les remue à fond et où on les fait sortir d'eux-mêmes, on voit qu'il y a de grandes âmes et de petites. Ni trop grandes, d'ailleurs, ni trop petites : toutes humaines ! il ne faut pas compter sur des miracles, ni sur la perfection que Dieu s'est réservée. Mais quelquefois aussi la réalité vaut mieux que les apparences : « L'abit ne fait pas le moyne [1]. » On ne doit pas s'effaroucher trop facilement d'une contrariété, ni désespérer des hommes qui pèchent par excès de vraie sensibilité ; ce sont les plus aisés à convertir.

Anne de France est d'avis de procéder par la franchise, princièrement. Elle n'admet pas qu'avec les meilleures intentions du monde, une femme ait l'air de promettre ce qu'elle est bien résolue à ne jamais accorder; à ce compte, mieux vaudrait rompre tout de suite, sans scrupule, et attendre tranquillement une autre occasion de livrer bataille.

[1] P. 127, 131.

Digitized by Google

Si, au contraire, l'amour offre des perspectives rassurantes, on peut accepter. L'amour honnête est si beau, si plein de « biens et d'honneurs » !... Mais précisément parce que c'est un état adorable, il est rare, et le démon ne néglige rien pour le traverser. Aussi convient-il de s'avancer avec bien de la prudence pratique, même avec de la défiance ! Le monde est si vil ! On a vu des amours délicieux tourner mal et bien cruellement ! En agitant cette psychologie tendre et douloureuse, on dirait que la grande princesse, sous son impassibilité apparente de femme philosophe, jette un cri de douleur, et que quelque chose saigne en elle : « J'ai connu, dit-elle, un chevalier, qui multipliait les serments, les serments les plus sacrés, jusque sur les saints autels, sur l'Evangile, et qui ne les a pas tenus jusqu'au soir. » Elle est de celles qui, donnant leur cœur, le donnent totalement, et on comprend combien cela est périlleux. Vraie platoniste, d'ailleurs ! elle n'admet pas de nuances dans l'honneur, elle trouve qu'il ne se découpe pas en tranches, qu'il faut le garder « entièrement » : et, primitive, énergique, presque naïve, elle conclut que la chasteté ne consiste pas seulement à « soy garder du fait ». Parmi les femmes qui tentent de plus près l'expérience, elle ne pense pas qu'une seule sur mille n'ait pas perdu quelque chose de son honneur ou de ses illusions [1].

Cette vue sculpturale de l'amour, grandiose, sacrée comme certains accords de Wagner, mais nécessairement fort rare, est celle dont Michel-Ange nous a donné un spécimen pratique.

Follement épris, à cinquante et un ans, d'une femme de trente-six ans [2], qu'il ne vit d'ailleurs

[1] P. 31-37, 77. — [2] Gabr. Thomas, pp. 67 et suiv.

Digitized by Google

que douze ans plus tard; réduit, dans son trouble, à écrire deux lettres qui nous paraissent inouïes, et que cependant MM. Milanesi, Gotti et Mézières sont parvenus à déchiffrer, refaisant trois fois de suite une lettre, sans se décider à l'envoyer (elle se trouve encore chez lui), voilà l'homme qui s'appelle Michel-Ange.

Pourquoi aime-t-il la marquise de Pescara? pour sa beauté? Non. Pour son esprit? Non. Il l'aime parce qu'il l'aime, voilà tout. Il ne lui demande rien. C'est la femme de son cœur, il lui a voué toutes les fibres de sa vie. Par elle, il voit et il agit, « ne sentant plus rien que son souvenir [1] ». Et il est heureux, et malheureux. Quelle énergie d'expression dans ses sonnets [2], quand sa vigueur s'échappe en plaintes incandescentes [3]! Mais la plupart du temps cette vigueur semble fléchir elle-même sous le respect et l'enthousiasme.

Vraie grande dame, douce et simple, la marquise de Pescara comprit avec une finesse admirable l'homme qui lui parlait, et montra bien ce qu'une femme, en pareil cas, peut faire d'un homme. Condivi, qui avait vu sa correspondance, la dit pleine d'un amour grave et pénétrant; les débris qui nous en restent indiquent encore mille petites délica-

[1] Milanesi, *Le Lettere*, pp. 467, 468. — [2] « Si une âme en deux corps s'est faite éternelle, tous deux tirant au ciel, et avec des ailes égales; si l'amour, d'un seul coup, d'un seul trait doré, brûle l'intérieur de deux poitrines et les déchire; si s'aimer l'un l'autre, et pas soi-même, d'un seul plaisir et d'un seul amour, avec cette joie qu'une seule fin attire les deux volontés: mille et mille choses vaudraient-elles la centième partie d'un tel nœud d'amour, d'une telle foi? est-ce qu'une colère peut la rompre et la briser? » (Sonnet 32.)— [3] « Ah! dit-il, fuyez l'amour, fuyez le feu! L'incendie est âpre, la plaie mortelle!... Voyez sur mon visage votre mal!... » Il écrit, en vers, à la marquise de Pescara : « Vous seule, de mon mal je vous vois satisfaite. »

Digitized by Google

tesses : « Notre amitié est stable, et notre affection très sûre ; elle est liée par un nœud chrétien. » Et voici l'adresse extérieure d'un billet : « A mon plus que magnifique et plus que très cher Messer Michel-Ange Buonaroti [1]. »

Les conversations entre eux étaient de même ; l'amour ne servait qu'à leur donner son coup d'aile. Un certain François de Hollande, qui s'y trouva un jour en tiers, nous en a conservé un échantillon ; la marquise formulait tout un programme d'idéalisme magnifique : « La peinture, disait-elle, nous fait bien mieux voir, que tout autre moyen, la modestie des saints, la constance des martyrs, la pureté des vierges, la beauté des anges, l'amour et la charité dont brûlent les séraphins ; elle élève et transporte notre esprit et notre âme au-delà des étoiles, et nous fait contempler l'éternel empire... Si nous désirons voir et connaître l'homme que ses actions ont rendu célèbre, elle nous en montre l'image. Elle nous présente celle de la beauté, dont une grande distance nous sépare, chose que Pline tient pour très importante. La veuve affligée retrouve des consolations dans la vue journalière de l'image de son mari ; les jeunes orphelins lui doivent le bonheur, une fois devenus hommes, de reconnaître les traits d'un père chéri [2]. »

N'est-ce pas là le vrai amour, celui qui consiste à aimer ensemble la même chose, la beauté ; n'est-ce pas le délicieux enchantement rêvé par Anne de France, si doux pour une femme, et qui enlève un homme « au-delà des étoiles » ? Mais cet amour est terriblement individuel et exclusif !

Vingt ans après, Michel-Ange perdit la femme

[1] *Carteggio*, pp. 210, 268. — [2] Charles Clément, *Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël.*

Digitized by Google

de son âme. Il la vit mourir[1]. Avec respect, avec piété, il déposa sur sa main un long baiser, sans oser, même dans la tragique chasteté de la mort, effleurer ce front décoloré; bien des fois, il est vrai, il regretta la timidité de son adieu... Condivi nous dit qu'il était fou de douleur. La nuit s'était faite pour lui; jamais il ne put entendre parler de la marquise, sans que des larmes lui montassent aux yeux : « Nous nous voulions un grand bien, disait-il : la mort m'a enlevé un grand ami[2]. » Un grand ami !... Il devint pieux; dans sa robuste vieillesse, son âme flamboyait toujours, comme certaines eaux profondes qui, en pleine nuit, reflètent encore les feux du couchant. Il mourut à quatre-vingt-dix ans, et on retrouva dans ses papiers les lettres de la marquise et ses envois de sonnets, bien que d'intelligents voleurs en eussent dérobé une partie, qu'ils ont malheureusement gardée pour eux[3].

L'autre école platoniste, plus répandue, part d'un principe absolument différent. Elle est beaucoup moins individuelle, et beaucoup plus sociologique. Elle est savante, sans fougue apparente, délicate, tout à fait mondaine et, si elle tend à l'idéal, c'est par une foule de méandres, de sentiers couverts, de manèges, dont il serait quelquefois difficile de dessiner la carte exacte. Elle est philosophique; elle consiste à cajoler l'animal humain, à converser avec lui, à l'appâter par quelques menues douceurs, et à lui passer une foule de petits lacets qui finissent par l'enserrer. On la juge très méritoire, et, en effet, elle exige infiniment de tactique, de temps et de patience : il ne s'agit de rien moins que de dresser « l'autre » à rester

[1] Au monastère de Sainte-Marie, à Milan, 1541. — [2] Milanesi, pp. 270-273, 528. — [3] Billon, p. 63.

Digitized by Google

bien élevé et discret, à se contenter de quelques friandises d'amour ou de charité, à ne pas montrer les dents ou les griffes, à tout bout de champ, en criant « merci [1] », le cri carnassier, le rugissement de la bête ! il y faut une main légère. Les hommes, pris froidement au piège, paraissent si vulgaires et si pareils !

Les petites faveurs par lesquelles on les maintient n'ont rien de répréhensible, elles sont la vertu même, car la fin justifie les moyens. L'art de ces douceurs peut, avec raison, passer pour compliqué; il sort de la routine et ne s'apprend pas dans les livres, c'est le machiavélisme d'une charité spéciale, un dévouement suprême, bien souvent l'immolation de l'égoïsme; et par ce beau côté, précisément, le platonisme se distingue de la coquetterie : « Amour, s'écriait Bembo, par toi les vertus suprêmes régissent les inférieures [2]. » Combien nous pourrions citer de ces femmes admirables et étranges, qui consumaient les hommes comme de véritables minotaures, et qui, après les avoir consumés, auraient voulu les ressusciter pour les consumer encore [3] !

La marquise Scaldasole, de Pavie, fut une de ces terribles accapareuses : pourtant, elle agissait avec une absolue franchise. Un jour, dans un bal, elle disait au jeune protonotaire de Lescun, qui perdait un peu la tête : « Vous voyez, je fais comme vos gens d'armes, qui attachent une houppe à la croupe d'un cheval, pour avertir de ne pas approcher, » et elle lui montrait sa robe bleu ciel (en Italie, le bleu était la couleur des sentiments célestes). Lescun se

[1] C'est-à-dire « récompense ». — « Mercy est accorder la grâce que l'on demande, et l'on sait bien celle que les hommes désirent » (*Hept.*, Nouvelle 56.) — [2] P. 650. — [3] Castiglione, p. 508.

Digitized by Google

consuma comme les autres. Par un étrange caprice du sort, il vint se faire grièvement blesser sous les murs de Pavie, à la fameuse bataille de François Ier. Quand on le releva tout sanglant, il demanda à être transporté chez « sa chère dame et patronne ». La marquise reçut avec des transports de bonté ces tendres lambeaux de vie humaine : c'est dans ses bras que Lescun, soutenu par son doux regard, consolé par sa voix pieuse, rendit le dernier soupir [1].

Je ne sais pas comment La Rochefoucauld a pu dire : « On garde longtemps son premier amant quand on n'en prend pas un second. » C'est le vice des hommes de ne pas savoir s'arrêter : rien ne désespère Marguerite de France, comme de penser que, pour être qualifié « homme d'honneur », « gentil compagnon », il faille tuer un homme pour un démenti et aimer une douzaine de femmes [2]. Elle ne saurait admettre qu'un homme « bien pourvu », comme elle dit, fût-ce platoniquement, courre le monde ; « le plus sage est de faire halte où l'amour nous arrête [3] ».

Quant aux femmes, au contraire, sûres de remplir leur devoir social, elles se croient tenues de semer l'amour à pleines mains, de multiplier leurs faveurs ; elles se défendent ainsi contre la malignité, mais c'est au prix d'un véritable labeur et de beaucoup d'embarras, car pour quelques hommes d'esprit et d'éducation qui savent ne pas se montrer trop bizarres [4], combien de jaloux, de susceptibles, de fâcheux ! Une princesse ne peut pas moins faire que de chérir plusieurs préférés ; Marguerite de France n'est pas loin d'aimer sa douzaine, et c'est encore peu ; cela tient à la difficulté de recruter des hommes platoniques.

[1] Paul Jove, *Dialogo :* Brantôme, IX, 128. — [2] *Hept.*, Nouvelles 43, 45. — [3] Nouvelle 8 (paroles de Dangu). — [4] Cian, p. 165.

Digitized by Google

Il faut bien se rappeler l'état d'esprit initial de ces femmes ; il est absolument l'inverse de celui qui prévaut aujourd'hui. Actuellement, les femmes se gardent de généraliser ; elles trouvent plus commode de tout personnaliser, la médecine par le médecin, la religion par le prêtre, la famille par le mari, l'amour par l'amant... Les femmes du XVIe siècle, nous ne saurions trop le répéter, ont une foi ardente dans les choses, mais aucune foi dans les hommes ; elles n'entendent pas du tout s'assujettir à un homme quel qu'il soit, elles préfèrent remonter directement à l'idée, et faire ensuite, de celui qui l'interprète, leur apôtre ou ce qu'elles veulent Elles aiment l'amour, mais il est incontestable qu'elles tendent à regarder l'amant comme un objet un peu secondaire, ou tout au plus comme le serviteur de leur culte, et non comme leur maître. La confidence, le don de soi leur paraissent délicieux, désirables, religieux, presque nécessaires, quand ils se fondent sur un grave principe de liberté et qu'ils assignent un but à la vie du cœur.

Il faut insister aussi sur une considération fort importante, qu'on a déjà entrevue. Ces dames ne travaillent pas pour leur bonheur personnel ; elles n'ont, la plupart du temps, aucun espoir d'y arriver. Elles trouvent moyen de donner la vie à d'autres, mais elles en manquent ; elles ont trop connu l'existence, à moins qu'elles ne l'aient pas connue assez. Elles sont lasses ! lasses de tout, peut-être lasses d'elles-mêmes ; elles ont été mères, et ce sont des vierges. Car l'âme, comme le corps, a besoin de se donner, et c'est à cette condition qu'elle vit et fructifie. Or beaucoup de ces femmes ont l'âme embrumée et profonde, une âme que personne ne s'est occupé de feuilleter ; elles se contiennent, mais elles ont beau-

Digitized by Google

coup souffert, et elles souffrent. Jusqu'à présent, elles n'ont donné que leur corps, c'est-à-dire la plus médiocre partie d'elles-mêmes, la partie contaminée, celle qui se perd à se donner, tandis que l'âme, en s'abandonnant, se fût anoblie et purifiée. Il leur a fallu se diviser, assister virginalement à la chute d'une partie de soi, et il n'y a rien de plus douloureux que cette division ; des philosophes ont même soutenu qu'elle était impossible, et que, quand on prêtait son corps par obligation, par nécessité, quelquefois avec dégoût, on ne donnait rien, qu'on restait tout à fait vierge, parce que la vraie virginité est celle du cœur. C'est, en effet, une idée, alors favorite, que le mécanisme corporel peut subir des vicissitudes, mais que l'âme seule les sanctionne[1].

Voilà donc de tristes dilettantes de l'amour, forcément pures, tant la passion brutale leur semble l'antipode et presque la négation de la passion vraie : et ainsi elles arrivent par le platonisme à prêter leur âme au genre humain, avec un désenchantement souriant, presque heureuses d'avoir au moins l'assurance que, dans ce jeu inoffensif, la violence de l'amour n'éclatera que par sursauts. Elles font le bien : elles sèment à pleines mains, dans un terrain souvent ingrat, les germes d'un amour dont elles sont durement sevrées, et dont elles espèrent probablement que d'autres recueilleront les fruits. Souvent elles ont aimé, mais on n'aime bien qu'une fois, et parmi ces charmantes femmes, qui paraissent tout feu, il y en a qui portent dans l'extrême fond de leur cœur un poids mort, insoupçonné, qui les oppresse et les écrase[2]. Chez quelques-

[1] A l'inverse, nous l'avons vu, certaines jeunes filles, vierges de corps, sont traitées de demi-vierges. — [2] Marguerite de France, Anne de France, etc.

Digitized by Google

unes, la passion a continué à gronder ; on en a vu s'attacher désespérément à un homme, fût-ce leur mari [1], ou même se jeter dans un cloître [2]. La plupart, plus malades que ceux qu'elles veulent guérir, et intérieurement défaillantes sous les grâces de leur dévouement, vont leur chemin, cherchant vainement, dans le désert de la vie, le cœur, l'unique cœur, assez fin pour les comprendre. Elles marchent, avec sang-froid, parmi les écueils, en pleine sécurité, hélas! et sans rien mettre en jeu que leur raison, tout au plus leur bonté, ce qu'Anne de France appelle sévèrement leur hypocrisie. Ah! la douloureuse hypocrisie, et qu'elles la paient de leur sang! On voudrait déchirer les voiles, leur crier de penser à elles, de croire un peu à la passion [3]. Mais non, elles vont devant notre lamentable cortège, ainsi que des enfants de chœur, et, renfonçant leurs larmes, comme Marguerite de France, elles jettent sous nos pas misérables quelques pétales de roses ;

« De petits amours à fleurettes,
D'autres petites amourettes,
Mesmement de vieilles amours [4], »

et le seul profit est pour nous, ou du moins pour les hommes capables de jouir d'une illusion : parfois, elles arrivent, par leur infinie bonté, à nous donner quelques heures divines, de celles qui valent la peine de vivre ; elles parviennent à lancer en nous cette étincelle électrique qui accroît nos facultés, qui répand au dehors quelque chose de notre vie, qui nous fait paraître intéressantes les

[1] Castiglione, p. 368 ; Nifo, ch. XCIX. — [2] *Hept.*, Nouvelle 19. — [3] Guevara, *Epistres*, I, pp. 337 et suiv. Cf. Nifo, ch. LXXIV et suiv. — [4] Voiture.

Digitized by Google

actions banales, qui donne à ce qui nous entoure plus de relief et de couleur. Elles font une bonne œuvre, une œuvre pie, une œuvre sociale. Et c'est pourquoi cet amour sans amour est surtout le fait des princesses. Au premier abord, l'idée d'aristocratiser l'amour à outrance paraît un peu singulière et presque répugnante... A quoi bon la distinction de la naissance en pareille matière? pour les cœurs sincères, elle ne peut créer qu'un obstacle au vrai bonheur; tel est, notamment, l'avis d'Anne de France. Faudrait-il décorer du nom d'amour ou de platonisme une misérable coquetterie qui consisterait à s'attacher aux femmes les plus en vue, quelles qu'elles soient, car enfin il y en a de laides! et, qui pis est, d'influentes! en sorte que ce soi-disant amour oscillerait entre le *snobisme* et le genre de démarches qu'aujourd'hui on accomplirait près d'un ministre, même laid. Certes, on peut aimer de tout cœur une femme laide, c'est même, dit-on, l'amour le plus fort! Mais combien il devait être difficile à une princesse de ce temps-là de croire à un amour désintéressé! et, quand même elle aurait été en possession de ce bonheur, pouvait-elle jamais s'y fier?

Aussi l'amour de princesses, qui caractérise essentiellement le platonisme, part-il en réalité d'un principe très spécial. Les princesses (et autres grandes dames) n'éprouvent pas du tout le sentiment (très masculin et un peu moderne) que tout leur soit dû, et qu'un certain haut égoïsme complète naturellement une haute situation. Au contraire, elles s'imaginent être le bien de la société et, pour ainsi dire, ne pas s'appartenir; et, comme de plus elles se rendent compte qu'un grand nom isole et engourdit, tout aussi bien, si ce n'est plus, qu'une

Digitized by Google

grande fortune, elles se croient particulièrement obligées de se tenir en haleine. Leur fierté leur rend l'effort plus doux. Que la femme ait le château et l'homme la chaumière, qu'elle soit riche et lui pauvre, cela leur paraît bon ; c'est le renversement des vieilles données, mais c'est la consécration de ce qui doit être. Elles trouvent comme une saveur particulière dans la disparité toute matérielle des situations ; il est souvent pénible d'avoir à élever un homme moralement, il est doux de l'élever matériellement : comme l'a dit Balzac, « un homme n'a jamais su élever sa maîtresse jusqu'à lui, mais une femme place toujours son amant aussi haut qu'elle ».

Voilà pourquoi, aux yeux de tous les amis du beau, à cette époque, toute princesse est belle, c'est-à-dire qu'elle remorque le monde vers l'idée du beau ; faute de princesse, ou de grande dame, ou de femme éminente[1], on peut se rabattre sur une simple demoiselle d'honneur, mais ce serait presque manquer de respect aux princesses de sang royal que de ne pas devenir amoureux d'elles, puisqu'elles sont nées dans ce but ; et même un certain accent de vivacité ne leur déplaît point, « car, se disent-elles, personne n'ignore qu'on ne fait à une forteresse l'honneur de lui donner l'assaut que si l'on ne croit pouvoir en espérer ni faiblesse ni trahison[2] ». Rien n'est plus flatteur : selon le joli mot d'Alfred de Vigny, « dans les plus pures relations du monde, il y a pourtant des choses qui ne sont versées que dans un seul cœur, comme en

[1] « Amoureux suis d'une paintresse
Qui est belle en perfection.
Son geste plein d'affection
La fait juger demie princesse. »
(Gilles d'Aurigny, p. 161.)

[2] *Hept.*, Nouvelle 18.

Digitized by Google

un vase d'élection[1] ». Ce vase d'élection doit être rare et délicatement ciselé, tout formé d'idéalisme, d'esprit et de douceur.

L'amour de princesses, fût-il sincère et capiteux, se présente donc avec une pureté de cristal. Quand des poètes vantent à outrance la beauté de leur princesse, qui est quelquefois d'âge mûr, on peut les en croire, il s'agit de la beauté de l'âme, « qui suffit bien, » comme le dit ingénument Marguerite. Le seul malheur des princesses, c'est souvent de ne pas bien connaître le cœur humain; elles voient trop de surfaces mondaines, pimpantes, convenues, et c'est ce qui les rend généralement si pessimistes. Mais leur influence est grande. Et comme les douceurs, venant d'elles, ne tirent pas à conséquence, elles ne s'en montrent pas avares : de quoi n'est pas capable une femme qui n'a rien à craindre, ni des autres, ni d'elle-même? En pareil cas, le péril n'existe que pour l'homme. Certaines femmes prennent les hommes, les remuent, les secouent comme un arbre dont on veut faire tomber les fruits. Et pour tout dire, on leur a même reproché de pousser cette science-là trop loin. Marguerite de France notamment a passé pour une virtuose consommée : il est certain que souvent elle nous déroute, et on craint de lui servir de jouet. Elle se vantait elle-même de jongler avec le cœur des hommes, de « gagner ses serviteurs », et de les traiter si bien que littéralement ils ne savaient plus que penser. « Les plus assurés, dit-elle, étaient désespérés, et les plus désespérés en prenaient assurance[2]; » aussi, tandis que ses historiens intimes, Mme d'Haussonville, M. Anatole

[1] Lettre du 22 septembre 1850, *Revue de Paris*, 15 septembre 1897, p. 310. — [2] *Hept.*, Nouvelle 58.

Digitized by Google

France[1], Mme de Genlis[2], se portent garants de son absolue vertu, ceux qui la regardent par la fenêtre, comme Brantôme, la traitent de coquette : sa mère même était de cet avis... Faut-il l'avouer ? moi aussi, pendant les années, déjà longues, de ma vie, que j'ai consacrées au service de plusieurs de ces femmes touchantes, parmi tant de longues heures vécues avec elles, dans leur agréable intimité, entièrement occupé à déchiffrer l'énigme de leur cœur, j'ai compris, j'ai connu ces singulières perplexités. Un jour, elles m'ont ravi, elles me donnaient presque des ailes, et, un autre, elles m'ont accablé ; un jour, j'aurais voulu leur baiser les mains avec une certaine ardeur, pleine de piété et de foi, et, un autre, j'aurais voulu effacer jusqu'à la trace de leurs pas. Parfois, je me suis glorifié : cet amour si chaud, dont elles parlaient si bien, j'ai cru en être maître, et tout vibrant de leur enthousiasme communicatif, j'ai vu, à leur suite, le monde se transfigurer, nos pâles brouillards du nord devenir de la pourpre, notre ciel se faire diaphane, et le lendemain je marchais machinalement derrière elles sans les comprendre. La passion et l'ironie ont, tour à tour, secoué ma plume, et se sont détruites l'une par l'autre, si bien que j'ignore s'il en est resté quelque chose. Aujourd'hui encore, que je cherche décidément à balbutier la gloire de ces dames, et que, pour prix d'un grave et constant effort, je sollicite d'elles quelque gage certain de leur pensée, elles volent devant moi, comme des papillons !

Pourtant, elles ont du cœur, beaucoup de cœur, on n'en peut douter, un cœur ferme et ardent[3], mais

[1] Préface de l'*Heptaméron*, édition Lemerre. — [2] I, 26. — [3] Voir les lettres étranges, presque éperdues, de Marguerite à son frère (Génin, *Nouvelles Lettres*, pp. 31, 26).

Digitized by Google

elles craignent de s'en servir. Elles jouent à la sensibilité crépusculaire ; telle la noble Génoise, Thomassine Spinola, qui avait rompu tout lien matériel avec son mari pour consacrer ses pensées au roi Louis XII : un jour, le bruit courut, faussement, que Louis XII était mort ; aussitôt, on apprit à Blois que Thomassine l'était aussi. Là-dessus, le poète officiel entonna une énorme élégie [1]. Par bonheur, Louis XII et Thomassine vécurent encore longtemps. Personne n'osait sourire de choses aussi respectables ; cependant Anne de France s'en indigne : à son avis, c'est abuser de l'amour que le traiter ainsi, elle absoudrait assez volontiers les hommes qui ne prennent pas ces douces comédies au sérieux...

Etranges femmes ! Peut-être n'osent-elles pas elles-mêmes sonder leur âme ! Leurs peintres ont dû s'arrêter longtemps, et chercher le fond de l'icône, et se demander s'ils peignaient Béatrix ou Vénus. Un voile étrange s'étend sur leurs visages : comme un artiste habile qui se borne à indiquer ce qu'il ne peut rendre, leur âme s'estompe volontairement, pour ne pas laisser voir ses limites et pour nous lancer dans l'inconnu. Elles se donnent et se réservent, elles attirent et elles repoussent, elles enlacent et elles tiennent à distance, elles séduisent et elles éloignent. On dirait une terre vierge et des sentiers trop battus. Les contemporains s'y trompaient : nous pouvons bien, nous aussi, ne pas comprendre ce platonisme, nous qui le voyons dans le lointain.

C'est ainsi que Léonard enveloppe sa Joconde d'une brume magique ; il a tout dit, sans rien dire, sinon qu'il affirme que c'est elle, toujours elle. Il indique à peine l'esprit subtil, la chair douce, fine ; on croit sentir flotter dans l'atmosphère un parfum léger.

[1] Jean d'Auton.

Digitized by Google

Le monde lui-même, à l'entour, paraît plongé dans la torpeur ; le paysage se perd en suggestions bizarres, sans fin... Et la femme dominatrice nous poursuit de son regard compliqué, ce regard qu'elles ont toutes ; il y a en elle plusieurs femmes superposées, pétries d'appétits successifs, de lassitudes combinées, de pensées accablantes, de chair accablée. Elle tient en réserve la volupté et la raison. On a peur d'elle, car elle est trop riche, elle ne donnera rien : elle a trop d'esprit.

Et cependant nous avons tort de ne pas chercher à comprendre ces femmes ! Nous ne les comprenons pas, parce que nous les isolons, que nous nous les figurons seules, dans leur attitude défensive, sans voir l'atroce flot humain auquel elles opposent précisément ce regard de méfiance.

Autour d'Anne de France ou de Vittoria Colonna, nous avons rencontré Michel-Ange. Mais auprès de toutes ces gracieuses prêcheuses d'amour, qui allons-nous trouver ? d'abominables désœuvrés, des ambitieux, des stupides, des adolescents à la mode ou désireux de se pousser dans le monde [1], de mauvais plaisants, des savants automnaux, toute une tourbe de gens qui ont leurs raisons d'aimer le régime de l'eau claire, et qui, si on ne leur avait pas parlé d'amour, n'y eussent certes pas songé. Est-ce bien tromper de pareils hommes que les tromper ? Il y en a de sceptiques, comme l'excellent Montaigne, qui aiment pour se distraire de leurs soucis ; d'autres par gageure, comme Nifo, qui se faisait amoureux parce que le cardinal Pompéo Colonna le trouvait drôle. Il y a des pédants, des épilogueurs ; il y en a qui socialisent, qui subtilisent, qui parlent aussi de leur amour pour l'huma-

[1] D'Héricault, édition Cl. Marot, p. 49.

Digitized by Google

nité en bloc[1], pour les choses irrationnelles[2], pour le Grand-Tout[3], pour les créatures supra-humaines, pour les anges[4]... Ils font une partie d'amour comme on ferait une partie de dés ou de cheval. Ils comptent sur leurs doigts les manières d'aimer.

Nifo s'est amusé à cataloguer les motifs d'amour ou « réamour » mondains; il en a trouvé quinze principaux :

1° La jeunesse; 2° la noblesse (puisque l'aristocratie vient de l'amour et l'amour de l'aristocratie); 3° la richesse, source impure, mais abondante; 4° le pouvoir. C'est à cette catégorie que, malignement, il rapporte l'amour des princesses, le plus pratique de tous et le meilleur. Ambitieuses par destination, dit-il, les princesses désirent nécessairement la gloire; elles sont donc plus accessibles que d'autres, et personne ne rend l'amour plus grave, plus élevé, plus substantiel; 5° la beauté, facteur très encourageant, mais secondaire; 6° le simple entraînement des sens. Hélas! bien des femmes, et des plus hautes, lui ont dû d'indignes relations ! 7° la gloire. L'idée de se voir chantées, peintes, sculptées, analysées, dissertées, inspire beaucoup d'amour aux femmes ; elles aiment la postérité sous cette forme ; 8° l'amour pour l'amour, le dilettantisme de se sentir aimée, adorée ; 9° l'amour élégant, fait de beaux pourpoints et d'écurie ; 10° l'amour obséquieux, peu amusant, mais pratique et fréquent ; un amour à petits soins, à petits cadeaux symboliques, à bals, à dîners : Nifo a vu le prince Ferdinand de Salerne triompher par un bal. — Et après ces catégories principales, il y a les amours par procédés secondaires, qui, malgré la banalité, ne cessent pas de réussir :

[1] Nifo, ch. CIV. — [2] Nifo, ch. CV. — [3] P. 108. — [4] Nifo, ch. CIII.

Digitized by Google

les belles colères mélodramatiques, comprenant le dépit, la jalousie, la fureur, tous d'un bon placement, ou bien les moyens paisibles et élémentaires, l'amusement, à condition d'avoir de l'esprit, l'adulation (moyen très recommandé), la prière, encore excellente, selon la maxime de Martial : « Jamais encens ni prière n'offensa Jupiter. » Les amateurs n'ont que l'embarras du choix, et l'avantage de ces sentiments, généralement faux, c'est que, grâce à eux, tout le monde, avec de médiocres ressources, peut s'y faire un sort : c'est le bazar de l'amour.

Et ainsi le rude individualisme, principe de l'énergie humaine, doit se transformer et tendre à un objet collectif.

Pauvres femmes ! elles ne se font pas d'illusion sur l'effet superficiel qu'elles produisent le plus souvent ; elles savent que tout se bornera peut-être à une amélioration de parade, et qu'au fond l'homme restera ce qu'il est, vulgaire et personnel[1]. Cette pensée les confirme dans le platonisme et dans la vertu : faute de mieux, elles se disent qu'après tout elles ne perdent absolument pas leur temps, même à faire montre de simple sensibilité, que c'est déjà un mérite de polir le vice, de l'« astiquer », de lui donner de l'hypocrisie, de gouverner les hommes et de frapper leur intelligence par un moyen même détourné ; elles trouvent l'occupation aussi intéressante que de faire empiler des draps ou de faire briller un mobilier. Elles espèrent que l'avenir justifiera leur dévouement. En somme, leur amour n'est qu'un moyen : le but est de verser dans la vie un peu de joie, un peu de baume, de la lumière, de la force, du bonheur, et de verser le bonheur partout.

[1] *Hept.*, Nouvelle 14.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LE SACERDOCE DE LA BEAUTÉ

Il faut, pour verser le bonheur, l'extraire d'où il se trouve : de nous-mêmes d'abord, puis des choses environnantes. La raison, désagréable, se plaît à nous montrer les réalités en bloc, et même par leurs revers : l'esthétisme en fait ressortir les beaux côtés. Le laid absolu n'existe pas plus que le beau absolu, et une chimie attentive constate que toutes choses contiennent leur parcelle de beauté et d'amour. Il appartient aux femmes de rechercher cette parcelle. En faisant de nous des êtres sensibles à la moindre apparence de bonheur, elles nous rendent la santé.

Leur premier devoir est de montrer d'abord en elles-mêmes, physiquement et moralement, tout ce qui peut paraître aimable, puisque le platonisme n'est pas l'art d'aimer, mais l'art de diriger les hommes vers le bonheur par l'amour. Ensuite elles doivent se servir des éléments qui sont à leur disposition et exprimer de la vie toute la substance du beau. Ou, si on préfère, ce sont des chefs d'orchestre, qui de partout tirent des voix inattendues. Comme

Digitized by Google

cela est noble et difficile ! Comme il y a là de quoi remplir l'existence ! Qu'il faut d'esprit, de science, d'art, pour tirer jusque d'une pierre un accent sympathique ! Le platonisme serait bien étroit, bien insuffisant, il se confondrait avec tous les sentiments déjà connus, s'il se bornait au triomphe de la coquetterie féminine et s'il ne mettait pas la nature entière dans le secret de sa mission...

Ainsi, pour se rendre belles et admirables, les femmes auront à faire état de leurs ressources. Quelles que soient leurs occupations, elles peuvent toujours y mêler quelque chose d'idéal ou en tirer une glorification, s'agirait-il de dîner ou de se promener dans une prairie; à plus forte raison, s'il s'agit des différentes habitudes de la vie sociable, et, surtout, des occupations intellectuelles. Tout doit s'imprégner par leurs soins d'un sentiment de paix et d'amour, et converger vers le bonheur. Voilà leur talent.

Evidemment, le travail différera suivant les circonstances, les situations, les possibilités, les dispositions. Telle ou telle femme portera son effort d'un côté ou de l'autre, elle se servira de telle ou telle arme; mais, au fond, elle ne doit en négliger aucune. Il nous serait donc impossible de présenter un tableau bien précis; mais nous allons passer en revue les principales circonstances qui fournissent à une femme du monde ses moyens d'action; les faits matériels d'abord, suivant l'ordre logique, puis les faits intellectuels.

Dans le domaine physique, le devoir capital des femmes consiste à posséder ce qui plaît aux hommes, car ici nous entrons dans la pure pratique, et il s'agit moins de rechercher l'idéal que de bien poser un hameçon.

Digitized by Google

La beauté physique n'est pas indispensable pour plaire ; au contraire même, une certaine honnête laideur ne messied pas, platoniquement parlant. Peut-être que, si bien des femmes célèbres, dont nous ne connaissons que le portrait, ressuscitaient, nous ne nous défendrions pas de la fascination qu'elles ont exercée, mais elles sont mortes et nous les trouvons laides : cette laideur a été leur paratonnerre. Disons mieux : on se défie de la vraie beauté : c'est, comme dit sévèrement Anne de France [1], la plus préjudiciable grâce et la moindre que Dieu puisse faire à une femme, surtout à une princesse. La beauté physique prend trop de place, elle mêle fatalement les sentiments et glisse parmi les plus purs un alliage fragile, elle risque toujours de troubler les plans les mieux ourdis ; une princesse belle ne choisit plus ses serviteurs, elle ne sait ni jusqu'où ils iront, ni peut-être jusqu'où elle ira elle-même ; elle asseoit son empire sur des bases bien précaires, puisque moins l'amour est sensuel, plus il dure. Et enfin, les femmes sont ce qu'elles sont, on ne peut pas leur demander de se changer. Mais on peut demander à toute femme, qui connaît son devoir, d'exercer l'art féminin : cet art s'appelle le charme.

Bien des hommes ne comprennent pas le sens de ce mot « charme » ; ils parlent de la beauté en savants ou en épiciers, pas en croyants. Si vous anatomisez les femmes, si vous les jugez de la même façon qu'une aune de calicot, un baudet ou une esclave, vous ne verrez naturellement qu'une forme de chair ; vous pourrez en apprécier la valeur géométrique [2], compter sur vos doigts trente [3] ou trente-six [4] beautés spéciales ; si vous vous piquez

[1] P. 121. — [2] Cf. Alain de Lille. — [3] Nevizan. — [4] Bretin, p. 40 v°.

Digitized by Google

d'intellectualisme[1], vous irez peut-être jusqu'à mesurer la boîte cranienne, et ce sera tout. Il vous suffira, comme artiste, de produire la « semblance de la vie[2] », grâce à une analyse méticuleuse; vous n'apercevrez pas ce qui nous parle, ce qui nous séduit. Le charme ne se traduit ni par l'arithmétique, ni par l'algèbre ; c'est un art (et peut-être le premier de tous) parce qu'il va de l'âme à l'âme plus qu'aucun autre, plus même que la poésie ou la musique : c'est une espèce d'ensorcellement, c'est comme une adresse féminine à jeter tout autour de soi un filet invisible. Il n'est pas purement intellectuel, il s'aide des moyens physiques, il dédaigne toute formule. Les Italiens, qui ont adoré cet art délicieux, ont vainement consacré des écrits innombrables, et souvent fort copieux, à essayer de l'approfondir. Tous les raisonnements tiennent dans cette phrase vague de Firenzuola : « Une femme belle est celle qui plaît universellement[3] ; » pas plus que les autres, Firenzuola ne dit pourquoi elle plaît. Ah ! si on parlait d'une bonne ménagère, on cataloguerait facilement ses vertus ; on a souvent compté les talents d'une femme administrateur, hygiéniste, teneuse de livres, éducatrice. D'une femme charmante, jamais ! chacune a son secret. Et cependant l'art du charme est très répandu. Les Italiennes lui doivent d'être les reines du monde (disons, pour satisfaire Montaigne, les « régentes ») ; elles ne l'emportent pas sur les Françaises comme beauté plastique ni comme singularité d'âme, mais il y a parmi elles beaucoup plus de « belles femmes » qu'ailleurs,

[1] *Le Secret des secretz d'Aristote.* — [2] Alb Dürer. Rappelons qu'Albert Dürer n'eut aucun succès auprès de Marguerite d'Autriche. — Cf. *Louise de Savoie, l'Idée du Beau.* — [3] 1er Dialogue.

Digitized by Google

c'est-à-dire de femmes subjuguantes. Elles sont faites de douceur platonique, elles ont acquis je ne sais quel magnétisme, quel parfum de grâce humaine, si sacré, si nécessaire qu'il semble purifier l'air et faire du monde un temple au lieu d'un hôpital : tels les parfums jadis répandus sur les pieds du Sauveur, bien tachés de poussière humaine[1] !

Comme tous les autres arts, le charme vient de la nature. La première règle pour une femme est de se bien connaître, afin de mettre en œuvre, discrètement, ses dons individuels, notamment ceux qui intéressent l'homme qu'elle vise. Il ne faut pas laisser sentir l'art. Une femme n'a de charme qu'à condition d'agir spontanément, fût-ce de façon imparfaite : on ne saurait trop mettre en relief ce principe, qui explique à lui seul l'évolution de la puissance féminine au XVIe siècle. Tant que les femmes ont affirmé nettement leur action personnelle, en ne prenant conseil que d'elles-mêmes, leur pouvoir n'a cessé de croître, et il a produit d'excellents effets ; lorsque, soit paresse, timidité, instinct de soumission, ou fausse éducation..., elles n'ont plus vu dans le platonisme qu'un art à apprendre, une leçon à se seriner, un maintien convenu, tout a été fini ; les hommes, vraiment virils, ont échappé à leur influence, se sont moqués de ce charme un peu puéril, et elles n'ont plus trouvé à gouverner que le flot des hommes dont il n'y a rien à faire, ceux qui ne se distinguent les uns des autres que par la couleur de leurs pantalons. C'est la conséquence pratique du parallèle qui s'est institué dès le début entre le platonisme vrai et le platonisme de convention, entre Michel-Ange et Bembo, entre la vigoureuse Anne de France, qui consent bien à s'assimi-

[1] Luigini, p. 67.

Digitized by Google

ler certains principes délicieux de l'esprit nouveau, sans rien sacrifier ni de son caractère ni de sa raoe, et l'aimable Marguerite de France, beaucoup plus portée à passer avec armes et bagages aux modes italiennes, afin d'obtenir en France les mêmes résultats qu'en Italie.

Néanmoins, en dehors de l'originalité indispensable et de la diversité essentielle, on peut citer quelques traits constitutifs du charme, que l'expérience ou la tradition paraissent consacrer. Il y en a de physiques et d'intellectuels : nous ne parlerons pour le moment que des premiers.

Une règle générale (si on peut parler de règle) consiste en ce que le charme physique d'une femme résulte entièrement de ce qui accentue son caractère de femme, d'archi-femme. Ainsi, avant tout, il faut exprimer la plus complète, la plus absolue douceur.

Pendant longtemps, le cachet de douceur parut résulter des formes graciles : ovale aristocratique du visage, cou de cygne, taille de guêpe, bref nn ensemble de roseau mince et fragile, vrai bijou d'étagère, si délicatement monté que c'était à ne pas oser y toucher et qu'on se demandait comment un être aussi fin avait pu prendre l'habitude de se tenir sur de si petits pieds, de tendre une si pétite main : une tournure virginale de quinze ans[1]. Cet

[1] « Son âge estoit d'envyron les quinze ans,
Qui est le temps que desirent amans.
La taille en fut longue, menue et droicte,
Espaulle platte, et par les flancs estroicte... »

(Anne de Graville, ms. fr. 1397, f° 74.)

« Toutes les nuyctz, je ne pense qu'en celle
Qui a le corps plus gent qu'une pucelle. »

(Cl. Marot, p. 202)

Digitized by Google

idéal si pur persévéra en Espagne [1] ; mais en Italie ce fut un des premiers signes de la décadence, de préférer les formes plus sensuelles. Les Florentins, grands raffineurs d'élégance, résistèrent presque seuls au courant; le bon Firenzuola ne s'y abandonne pas trop [2], et tout au plus y avait-il à Florence un parti des muscles et de la robustesse, représenté par Michel-Ange. Mais, du côté de Venise, la belle opulence de la chair, lumineuse et chaude, toute en matière et en mollesse, « pleine d'un *soulas* délicieux [3], » déborda, telle que les païens l'ont célébrée dans leurs chants lyriques, telle que l'Orient la révère : rien ne parut plus doux !

En France, l'esprit, toujours éclectique et indécis, n'était ni assez idéaliste ni assez matérialiste pour prendre parti dans cette querelle.

« Autant me plaist la grassette,
Comme me plaist la maigrette [4]. »

Les grandes déesses régnantes et dominantes de l'époque classique, MM^mes^ de Chateaubriand, de Canaples, Diane de Poitiers..., représentaient de fortes races ; un vieux sang robuste bouillonnait assez visiblement dans leurs veines ; mais elles le maîtrisèrent comme elles maîtrisaient tout, elles lui imposèrent une effémination, qui avait bien son charme.

La couleur des cheveux et des sourcils a toujours paru un facteur caractéristique de l'expression des femmes : sans cheveux blonds, pas de douceur.

[1] Montaigne, *Apologie de R. de Sebonde*. — [2] Firenzuola, 2e Dialogue : Æneas Silvius, dans *Practica*, p. 169; Baptista Mantuanus, *Sylvarum*, lib. VIII, s. II, *Votum : Louise de Savoie*, etc. — [3] *Le Pérégrin*, f° 1 v°; Billon, p. 139. — [4] Ronsard.

Digitized by Google

D'après un chroniqueur du XIIe siècle[1], la douce sainte Godelive, de Bruges, était horriblement traitée de « corneille » par sa mégère de belle-mère, à cause de ses cheveux d'ébène ; elle dut à ces cheveux les tribulations qui lui ont valu l'auréole de la sainteté. Bien probablement, les ducs de Bourgogne ont plutôt pensé aux charmantes femmes dont la tête semble un épi mûr, qu'aux exploits de Jason, lorsqu'ils créèrent l'ordre insigne de la Toison d'Or. On ne concevrait pas davantage Botticelli couronnant de noir le printemps, ni Raphaël faisant de ses vierges des déesses de la nuit. Le blond s'imposait[2]. Cependant, ici encore, les Florentins délicats firent des réserves et prirent volontiers le parti des jolies petites têtes brunes, si fines, qu'on rencontre dans les campagnes de l'Ombrie. En France, les cheveux châtains, qui encadrent tant de physionomies exquises, avaient un grand succès[3].

En revanche, il y avait consentement universel à célébrer la blancheur et la fluidité de la peau. Idéalistes ou non, gracieux, élégants ou mélancoliques, qu'ils s'appellent Firenzuola[4] ou Tibaldeo, poètes ou esthéticiens, de quelque pays qu'ils viennent, tous vantent le charme et la douceur des neiges et des roses.

Quant aux yeux, c'est le foyer même du charme ; grâce à eux, le cœur entretient d'exquises conversations, l'âme y chante toute la gamme de ses discours. Les Italiens aiment surtout les yeux de cœur, noirs, veloutés, rêveurs ou profonds ; les Français, sans méconnaître le moins du monde le charme d'un regard de créole, préfèrent beaucoup

[1] Acta Sanctorum, 6 juillet. Cf. Houdoy. — [2] Firenzuola, p. 394. — [3] Bouchet, *Épitaphe de Gabrielle de Bourbon*. — [4] 2e Dialogue.

Digitized by Google

les yeux spirituels, vivants, qui sont le plus souvent de couleur « vaire » ou brun jaune. Sur ce point-là, ils ne transigent guère : ils mettent au-dessus de tout la Française à mine piquante, à traits mobiles, toute pétillante du regard et des lèvres.

Voilà les quelques idées, sommaires et bien vagues, dont les femmes peuvent s'inspirer au point de vue physique.

Elles ont le choix entre tel ou tel de ces traits, ou tout au moins elles peuvent s'en rapprocher. Le conseil n'a rien d'hiératique ; l'important est de réussir ; mais si on manque d'un des instruments de charme à la mode, il vaut mieux ne pas forcer son talent et en chercher un autre. On a vu des femmes plaire rien que par la beauté de leur front, large et d'apparence intellectuelle : Mlle de Vieilleville charmait par un doux petit bégaiement, la blonde Chanteloup par sa délicieuse petite bouche[1]. Une moue délicate, un « petit ris folâtre[2] », des lèvres fines et si rouges qu'on se demande « quelle est la cerise ou la bouche[3] », la tenue du corps, le jeu de la physionomie, tout cela, et bien autre chose encore, peut devenir « fontaine de douceurs amoureuses ». Il faut seulement que, de façon ou d'autre, la femme s'enveloppe de sa douceur, comme d'un voile divin. Léonard de Vinci a quelquefois peint de bonnes ménagères, d'aspect net et précis ; mais cela ne lui plaisait pas ; à son avis, ce n'étaient pas des femmes : l'air hardi, à ce qu'il disait, ne convient qu'aux femmes qui n'en sont plus[4] ; chaque fois qu'il a aimé son modèle,

[1] Firenzuola, pp. 394, 401, 406 ; Billon, p. 138 ; Bouchet, *Épitaphe de Gabrielle de Bourbon* ; Houdoy, pp. 41-46, 52 ; Luigini, p. 67 ; Agrippa ; Lemaire, Jugement de Pâris, etc. — [2] Cl. Marot, « Du ris de madamoyselle d'Allebret ». — [3] Saint-Gelais, I, 213. — [4] Ravaisson, *les Manuscrits de Léonard de Vinci*, ms. 2038, f° 17 v°.

Digitized by Google

il lui a donné une tenue modeste, le bras devant la poitrine, et il l'a à demi noyé dans une sorte de pénombre. En France, la femme pimpante, sémillante, distinguée, était obligée elle-même de se donner un air de grande douceur enveloppante et un peu langoureuse[1]. Les Français les plus incorrigibles rendent les armes à « un doux et bénin visage[2] », — « un doux regard, un doux maintien, une douce contenance[3] ».

Une autre condition du charme pour les idéalistes, c'est une certaine réserve, une tenue discrète. La femme doit être l'arche sainte, digne de tous les respects. On ne lui en veut pas, si, comme un mimosa, elle se replie dès que les rayons du soleil ne viennent plus la réchauffer, et si elle a peur des ténèbres. On trouve exquise la femme qui ne prodigue pas ses faveurs. A peine si dans le monde platoniste on vante la beauté des épaules[4], et par le fait on ne voit plus se produire dans les rues ou dans les églises, sous les yeux du public vulgaire, certaines libertés de costume, objet immémorial des désespoirs des prédicateurs[5] : les larges décolletages, comme celui de cette bonne Isabeau de Bavière, à qui le moine Jacques Legrant reprochait en pleine chaire de montrer « jusqu'à son nombril » ; les robes à échancrures latérales, les chaussures à longues poulaines, si gênantes qu'il fallait relever fortement ses jupons pour pouvoir marcher... Castiglione se pâme devant la simple petite bottine de velours d'une dame, qui, le matin, en allant à la messe, croit devoir sauter légèrement un ruisseau.

[1] Champier, *Gouvernement de mariage*, ch. XIV ; Ronsard ; Montaigne, *Apologie de R. de Sebonde*, et ch. XVI. — [2] Bouchet, *Épit. de Gabriel de Bourbon*. — [3] Ronsard, t. I, p. 102. — [4] Billon, p. 138. — [5] Robert de Blois, etc.

Digitized by Google

Arétin, expert naturel en pareille matière, affirme que personne n'a plus horreur du décolletage gratuit que les courtisanes[1] ! A force de raffinement et de délicatesse, les femmes paraissaient devenues plus scrupuleuses et plus farouches, parce qu'elles se rendaient compte de ce qu'elles valaient et qu'elles voulaient être aimées, principalement du moins, pour leur âme. Et puis, il arrive aux grandes dames, comme à d'autres, de friser la quarantaine, et leur prudence esthétique est extrême. Persuadées que la perfection est toujours rare en ce bas monde, elles apprécient l'importance d'une bonne tenue, surtout dans une société blasée, et elles n'ignorent pas combien l'habileté des couturières présente d'intérêt et de garanties.

Ici pourtant se pose une question dont il nous faut dire quelques mots, car, outre qu'elle occupe une certaine place dans l'histoire de l'art, elle induit couramment à apprécier le rôle esthétique des femmes de la Renaissance d'une manière qui ne nous paraît pas tout à fait exacte ; on a peut-être eu le tort de ne pas la traiter avec le sérieux qui lui est dû.

Personne n'ignore que le XVIe siècle a éprouvé un goût immodéré pour les Vénus, qu'il s'en est délecté et pourléché, qu'il en a mis partout, avec une sorte d'ivresse, comme s'il sortait d'une trop longue claustration.

Il faut bien avouer que l'art sévère et grave du moyen âge avait un peu péché par l'excès inverse. A force de puritanisme, il paraissait s'élever au désir, évidemment exagéré, de faire oublier l'existence de la matière : il évidait les formes corporelles jusqu'au point où le corps ne représente plus

[1] *La Pippa.*

Digitized by Google

qu'une pensée, et le vêtement, ensuite, finement, gracieusement drapé, enveloppait cette pensée et contribuait pour ainsi dire à l'immatérialiser. Il fallut l'influence de l'art grec[1] pour renverser les rôles et pour attribuer particulièrement à la beauté corporelle un cachet artistique et vivant. L'esthétique platonicienne contribua dans une large mesure à accentuer ce mouvement, puisqu'elle mettait en honneur la théorie que le corps humain est le type parfait de la beauté terrestre, de même que l'âme humaine est reine du monde. Grâce à Platon, l'homme, plein d'esprit, plein d'amour, plein de liberté, paraissait à lui seul plus intelligent, plus libre, plus digne de culte que la Nature entière ; et comme la Bible nous le donne aussi pour l'image de Dieu, il semblait convenable de l'honorer. On ne peut donc pas dire, même sur ce point, qu'en rompant avec les traditions esthétiques du moyen âge on rompît nécessairement avec ses traditions psychologiques et morales ; le platonisme crut simplement développer et amplifier l'art chrétien, lui procurer tout l'épanouissement superbe dont il était susceptible ; de sorte que, dans les premiers moments, ce fut souvent avec une bonne foi parfaite et avec des intentions hautement spiritualistes qu'on déifia par des nudités les forces vives du monde. Michel-Ange est là pour nous prouver qu'on pouvait glorifier à grands traits, et fort crânement, la figure humaine, sans affaiblir en rien la notion générale de force et de chasteté. Qu'il peigne des hommes ou des femmes, il arrive au même résultat : on dirait qu'en poussant ses lutteurs sur la scène il leur lance cette vieille apostrophe d'un mystique : « Je vous aime, non pas à cause de vos beaux

[1] Salomon Reinach; Müntz, III, 126.

Digitized by Google

vêtements, mais parce que vous avez beaucoup souffert. » Dira-t-on jamais que son Eve de la Sixtine se laisse aller, par un alanguissement quelconque, aux suggestions du serpent! Cette femme-là est bien de force à résister par elle-même à un serpent! Elle aborde fermement la connaissance du bien et du mal, en toute liberté, comme une vraie athlète, avec plus de résolution que de curiosité, parce qu'elle se sent capable de tout porter dans ses flancs, et que, d'ailleurs, personne encore ne lui avait parlé d'enfanter dans la douleur. Michel-Ange a rendu chaste jusqu'à la déplorable mère du genre humain!

Et il est certain que, lorsqu'un artiste de la même école pousse l'audace du réalisme jusqu'à étaler sur le tombeau des rois, en pleine cathédrale de Saint-Denis, les cadavres nus de Louis XII et d'Anne de Bretagne, d'Henri II et de Catherine de Médicis, il donne une haute et sévère, une admirable leçon de morale, d'une éloquence criante.

Dans ce sens, la vue du corps paraissait absolument esthétique et philosophique, à tel point que toute une génération de précepteurs bien intentionnés, dont Ulrich de Hütten se moque quelque peu, s'est ingéniée à en expliquer la piété aux jeunes gens. C'est ainsi que le bon ecclésiastique, spécialement préposé à l'enseignement de la morale près du jeune François Ier, François de Moulins, insère dans ses manuscrits l'image des Grâces, et apprend à son jeune élève qu'il faut représenter la Charité nue, afin de symboliser ou, plutôt, de faire toucher au vif sa générosité [1].

Mais avons-nous besoin d'ajouter que, si l'école spiritualiste et platonicienne tira de la nouvelle idée

[1] Ms. fr. 1863, f° 1 v°.

Digitized by Google

artistique ces nobles effets, il y eut une autre école d'artistes et d'amateurs, beaucoup plus nombreuse, qui ne vit dans l'étalage des académies qu'un régal d'un tout autre ordre ? On ne peut pas savoir (et nous ne le demandons pas) quel est le sentiment intime de Dürer, lorsqu'il cherche, lui aussi, à imiter Michel-Ange ; mais ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il n'y réussit pas tout à fait ; il ne sort pas de la vie domestique ; les bonnes dames qu'il nous présente n'ont rien de supra-humain, tant s'en faut [1], ce sont des personnes en rupture de comptoir et de corset, des baigneuses fort positives, une « grande Fortune », qui, malgré ses larges ailes, paraît encore mal à l'aise dans ce que Montaigne appelait son « costume d'animal ». Les artistes italiens, à part quelques primitifs, n'ont pas laissé percer en pareil cas le même embarras. A les en croire, ils se meuvent avec une grande aisance au milieu de ces beautés physiques, en parfaits esthètes. Evidemment, beaucoup d'entre eux croyaient les hommes, et surtout les femmes, les plus beaux animaux de la création, et en effet ils nous étalèrent partout, avec une grande virtuosité. Salons, places publiques, promenades, tout, jusqu'aux murs des églises [2], jusqu'aux murs des cathédrales, prit alors une tournure de pseudo-paradis. La fanfare de la chair sonna bravement son triomphe. Il faut ajouter que cette peinture-là était un bon métier, qui rapportait argent et honneur.

Peu à peu, pourtant, la licence excita des murmures, qui s'accentuèrent de jour en jour, et

[1] M. Ch. Ephrussi, *Albert Dürer : les Bains de femmes ;* Thausing, pp. 173 et suiv., p. 329. — [2] M. E. Müntz (*Histoire de l'art pendant la Renaissance*) a reproduit, t. III, p. 126, un *Martyre de saint Laurent*, par Bandinelli, type fort curieux d'une réunion d'académies.

Digitized by Google

comme Michel-Ange plus que personne avait ennobli le procédé, en écrivant au-dessus même de l'autel particulier des papes la page de philosophie la plus terrible et la plus sublime qu'un pinceau ait jamais écrite, c'est à lui surtout qu'on s'en prit. Certainement, il passa pour l'éditeur responsable de ce nouveau principe d'art, et il fallait que l'accusation fût bien générale et presque au-dessus de la discussion, puisque l'homme le plus à l'affût des courants de la mode, Arétin, se permit de l'invectiver à ce sujet en termes virulents. Après le concile de Trente, une véritable croisade finit par s'organiser dans le noble but de purger les églises des anatomies trop consciencieuses. Il est de bon ton, dans les *Joanne*, de s'égayer aux dépens du pauvre pape Paul IV, désigné par quelques mauvais plaisants sous l'écrasant sobriquet de « culottier », parce que, dans l'œuvre de Michel-Ange, il a fait timidement gazer quelques détails véridiques, mais réellement inutiles, et parce qu'il a accordé à la sainte Vierge l'aumône d'une robe dont elle manquait. Au risque d'encourir les mêmes reproches et de devenir la réprobation des *Guides* passés, présents et futurs, nous oserons confesser qu'il paraît difficile de lui donner tort. Le *Jugement dernier*, bien qu'absolument pur dans son principe, devenait pour les papes une vraie pierre d'achoppement, du moment où ils entamaient une croisade, fort légitime, de purification artistique; lorsqu'en 1573 on reprochait à Véronèse d'introduire dans ses *Cènes* des épisodes peu édifiants, il ne manquait pas d'alléguer l'exemple de la Sixtine[1]. Bien certainement, Calvin se serait montré beaucoup plus rigoureux que Paul IV.

Cet entraînement vers les symphonies du corps

[1] A. Baschet.

Digitized by Google

n'embarrassa pas que les papes ; il embarrassa aussi les nobles femmes qui voulaient se faire les directrices du mouvement esthétique, ou pour mieux dire l'incarnation même de la beauté et de l'amour. Jusqu'à quel point ces femmes, pénétrées du désir de faire triompher la beauté intellectuelle, ont-elles dû admettre quelques concessions, c'est une question assez épineuse et sur laquelle il nous semble qu'on apporte en général des réponses un peu trop libérales. Quant aux hommes, il n'y a point à douter de leurs goûts matérialistes ; nous savons à merveille, par un nombre suffisant de témoignages intimes[1], de racontars[2] et même de légendes, qu'ils étaient friands d'exhibitions vivantes, qu'ils en réclamaient, qu'il leur en fallait. Pour les satisfaire, l'art s'est appliqué à faire du déshabillé ; certes, les femmes platonistes ne pouvaient que s'insurger. Mais il existe quelques Vénus, sculptées ou peintes, auxquelles l'artiste a certainement voulu donner le ragoût de portraits. Le corps a des touches réalistes, parfois de véritables difformités ; il y a de ces Vénus bossues, ou efflanquées, il y en a de formes écrasantes. Toujours elles portent de beaux bijoux, un collier par exemple. Elles ont leur petit chien à côté d'elles. Détail caractéristique, leur coiffure a été l'objet du soin le plus particulier ; c'est un savant échafaudage de crêpés, d'ondulations et de rouleaux mêlés de bijoux, de manière à bien indiquer qu'il ne s'agit pas d'une déesse des bois, mais d'une femme du monde, d'une femme riche, et même, autant que possible, du grand monde. Certaines toiles célèbres

[1] *Nuda eris, et nullo tegmine bella geres* (Pontanus, *Ad Stellam Eridanorum*, lib. I), etc. — [2] Burchard ; Henri Estienne, *Apologie*, ch. XII.

Digitized by Google

de Titien représentent admirablement ce genre de figures, et il est de tradition presque immémoriale de les prendre pour ce que le peintre semble dire, c'est-à-dire pour des portraits de femmes de marque.

Faut-il croire que la religion du beau, en purifiant tout, a poussé les femmes jusqu'à une coutume aussi extrême ? Nous ne le croyons pas [1].

C'eût été le renversement pur et simple de toute leur tactique, et là-dessus Platon remporte la défaite la plus complète. Même dans ce cénacle d'Urbin où l'on file délicieusement le plus parfait platonisme, il y a un sourire universel lorsqu'un des interlocuteurs, souriant discrètement lui-même, rappelle que le Maître recommandait aux jeunes filles de se livrer à l'exercice de la palestre dans un costume très primitif. Les femmes ne se soucient pas du tout d'une beauté de « troglodytes [2] », et ce serait bien se tromper de croire que les spectacles de Michel-Ange ou de Signorelli leur eussent tourné la tête. Julien de Médicis, que ses amis plaisantent sur la manière dont il cache sa belle, répond avec humour : « Madame, si je la tenais pour belle, je la montrerais sans atours, comme Pâris voulut voir les trois déesses; mais elle aurait besoin d'être accoutrée des mains mêmes de ces divinités : et puisqu'elle passe pour jolie, j'aime mieux la garder [3]. »

La répugnance pour ce qui ressemble à une publicité, à une vulgarisation, pour ce qui peut tomber sous les yeux de tout le monde, est extrême.

[1] M. Houdoy (p. 90) cite l'inventaire des meubles de Philippe de Clèves, seigneur de Ravenstein, comme contenant des portraits de femmes du monde en Vénus; mais le texte de cet inventaire, récemment publié par M. Finot (*Inventaire*, t. VIII), ne nous a mis sur la trace de rien de pareil. — [2] Ms. fr. 2447. — [3] Castiglione, p. 361.

Digitized by Google

Un jour, dans un bal, une jeune fille semblait en proie à une morne préoccupation dont rien ne pouvait l'arracher; ses amis s'épuisaient vainement en conjectures. On finit par avoir la clef du mystère : « Je songeais, dit-elle, à une pensée qui m'obsède et qui me fâche, et je ne puis l'ôter de mon cœur. C'est que tous les corps devant ressusciter pour le jour du Jugement et comparaître nus devant le tribunal de Dieu, je ne peux pas supporter l'ennui que j'éprouve à penser que je paraîtrai ainsi toute nue[1]. »

D'un autre côté, on ne peut pas nier qu'il n'existe un certain nombre de portraits olympiens. Seulement, ils n'ont rien à faire avec le platonisme, et d'ailleurs beaucoup d'entre eux ont été exécutés sans la collaboration du modèle.

Quand une femme du monde se faisait peindre, elle ne se piquait pas de patience, elle ne voulait pas poser; voilà, certes, un grand argument! Il fallait que l'artiste fabriquât hâtivement un crayon, comme on ferait aujourd'hui une photographie; ensuite le portrait s'exécutait à l'atelier sur ce crayon, et on en tirait une suite de répétitions. Il est clair que, possédant ainsi des têtes de femmes du monde, les artistes ont pu en mésuser, et leur ajouter un costume qui n'était pas dans le programme.

Le jeu nous paraîtrait aujourd'hui d'un goût assez douteux : mais les femmes avaient alors tant de bonté, tant d'esprit, que cette mauvaise plaisanterie les faisait rire toutes les premières, surtout si leur situation personnelle les mettait au-dessus du soupçon, surtout aussi si le portrait était joli et flatteur.

[1] Castiglione, p. 274.

Digitized by Google

Le poète Michel d'Amboise raconte que galamment il offrit à celle qu'il idolâtrait un portrait en Vénus. La demoiselle regarda l'objet avec « quelque plaisir » ; comme, pour sauver les principes, il fallait morigéner le peintre, elle lui demanda où il avait pu la voir dans cette tenue inusitée ; l'autre répondit, en vrai talon rouge :

« J'ay ta façon sceue par celuy
Qui est à toy trop plus qu'il n'est à luy. »

Comment, s'écria-t-elle ! Mais lui non plus ne m'a jamais vue !

Ronsard, à qui il arriva souvent d'être amoureux, nous dépeint le galant manège. Il va demander à Janet Clouet un portrait de sa belle avec tous les charmes possibles : *de visu*, il ne connaît d'elle que le gracieux ovale du visage et son long cou de cygne, mais cela ne l'empêche pas de décrire le reste et de commander en toute confiance les détails les plus ravissants. Clouet va faire là un bien joli portrait, mais qui ne sera peut-être pas très ressemblant.

En pareil cas (par un sentiment qui s'explique suffisamment), quand on veut indiquer, sous une forme ou sous une autre, un hommage à la beauté présumée d'une certaine dame en particulier, une discrétion élémentaire commande d'idéaliser un peu le visage de cette dame. De sorte que, le visage étant le seul point de repère, on peut dire qu'à proprement parler il n'existe pas de portraits de ce genre : il y a des idées, des arrière-pensées, des allusions plus ou moins transparentes. Si l'on en croit la tradition, combien n'aurions-nous pas, par exemple, de portraits de Diane de Poitiers? Cette

Digitized by Google

noble dame a commandé elle-même un bon nombre de Dianes, qui peuvent passer pour des symboles, pour la glorification de son nom et de son rôle. Mais, sans parler des représentations plus que douteuses, parmi toutes celles dont M. Guiffrey a dressé savamment l'inventaire, nous n'en trouvons pas une seule, même signée des plus illustres noms, qui *ressemble* réellement... On pourrait excuser ce défaut pour les émaux, même signés de Léonard Limosin ; mais comment l'admettre chez Jean Goujon? Or voici la Diane superbe du musée du Louvre : faite pour Anet, elle lançait aux quatre coins du ciel le défi triomphant de la beauté humaine, synthétisée par une femme vigoureuse, par une vraie divinité, monumentale, imposante, d'allures dominatrices, entre son cerf et ses chiens, nullement voluptueuse, — arrière-cousine de l'Ève de Michel-Ange, bien que réduite à régner sur les forêts, sur les chiens et sur les hommes. Evidemment la châtelaine elle-même a voulu exalter son symbole, son idéal, sa patronne : Jean Goujon l'a divinisée, chantée, traduite, et du reste nous ne faisons aucune difficulté de constater que, par certaines touches réalistes, il a pris soin de nous rappeler qu'il chantait une divinité terrestre. Est-ce un portrait? non. Il suffit de comparer cette statue et le masque authentique de Diane de Poitiers sur les médailles. Si Jean Goujon a glissé dans la tête quelque chose de la beauté de la duchesse, c'est avec une mesure bien faite pour dérouter.

A côté des portraits peints ou sculptés, il y en a aussi d'autres, les portraits écrits, qui faisaient rage; et même, plus tard, les peintres se sont plaints de la concurrence que leur faisaient ainsi les

Digitized by Google

écrivains[1]. Quoique ce genre de portraits fût nécessairement plus tranquille, on s'est amusé à y chercher des effets physiques; c'était un régal des beaux esprits de « blasonner », comme ils disaient, telle ou telle partie du corps, et il se peut que certains blasons soient moins anonymes qu'ils n'en ont l'air. Cet art spécial nous a valu un portrait célèbre qui n'a pas cessé de piquer la curiosité des critiques et d'exciter leur sagacité : le philosophe Nifo, extrêmement bien accueilli dans la maison de la jeune Jeanne d'Aragon, où il légitimait sa présence en courtisant platoniquement une des suivantes, voulut offrir à la princesse, avec dédicace en règle, un traité compact sur le Beau; et, pour donner quelque sel à cet in-folio, il y a inséré un portrait complet, minutieux, impitoyable, absolument pathologique et anatomique, de tous les avantages visibles et invisibles de la jeune personne à qui le livre était dédié. En acceptant la dédicace, la princesse endossait la responsabilité de l'œuvre. Comment a-t-elle pu agréer cette dédicace ? Enigme étrange, à laquelle les commentateurs ont essayé de répondre dans tous les sens, sauf dans le vrai, qui, à notre avis du moins, est très simple.

Tous les critiques sont partis de cette idée que Nifo était un indiscret, — principe assez difficile à défendre, puisqu'une indiscrétion, officiellement autorisée, n'en est plus une, et que, si faute il y a eu, l'absolution ne laisse plus de trace. Or quel était ce soi-disant indiscret ? Un amoureux heureux et fanfaron, disent les uns [2]. Eh quoi ! ce vieux bonhomme, affreux, goutteux, énorme, un peu ridicule,

[1] M. de Boislisle, *Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1896, p. 217. — [2] Voir sur ce point un intéressant article de M. Paléologue, dans la *Revue de Paris*, 1896.

Digitized by Google

qui se trouvait fort heureux de courtiser une suivante (laquelle se moquait de lui), aurait triomphé ainsi publiquement de la vertu impeccable d'une jeune fille de vingt-huit ans, la perle de l'Italie ! Ce n'eût pas été le cas de s'en vanter : si le fait était vrai, le livre aurait paru sans dédicace.

Bayle a fourni une autre explication, encore plus amusante : il a simplement traduit par « médecin » le surnom honorifique de Nifo « Medici », et moyennant ce léger lapsus il trouve une occasion excellente de tonner contre les médecins qui abusent de la confiance de leurs clientes. Cependant, il n'y aurait toujours pas d'indiscrétion ! Et puis Nifo n'était pas médecin ; et puis, l'eût-il été, il ne se serait pas trouvé beaucoup plus avancé, les femmes, comme nous l'avons dit, ne croyant pas alors au sexe neutre des savants qui nous soignent, et étant infiniment portées à les traiter de vétérinaires plutôt que de philosophes. Elles distinguaient toujours le nu du déshabillé ! Nifo s'est tout bonnement permis la même plaisanterie que Michel d'Amboise, que Ronsard, que tous les idéalistes de second ordre, prêts à adorer intellectuellement la femme, et cependant sensibles aux charmes physiques, ne fût-ce qu'à titre d'hameçon. Il prête à sa platonique princesse, mais dans le sens esthétique et abstrait, un détail de beauté bien propre à accroître le nombre de ses courtisans et à faire rayonner son action philosophique : il agit en bon lieutenant et serviteur, il lui rend un service philosophique, auquel elle ne peut se montrer que fort sensible. Ceux qui ont la patience de lire Nifo trouveront, dans la suite de son livre, un correctif explicite, mais dont le besoin strict ne

Digitized by Google

se faisait pas sentir. Dans un autre chapitre, pour que nul n'en ignore, il s'étend avec feu sur les vertus morales de Jeanne d'Aragon, et il met au premier rang les deux plus saillantes suivant lui : la beauté qui attire, enflamme, enthousiasme, élève les hommes, la pudeur qui sert de cuirasse et d'armure : « Sur ces deux points, s'écrie-t-il, vous éclipsez toute autre [1] ! » Pauvre Nifo ! Même auprès de Phausina Rhea, la suivante à laquelle il déclare sans ambages son amour, il ne connaît que le chignon [2] ! Et c'est précisément cette sécurité, un peu offensante, mais parfaite, qui rendait si savoureuse sa plaisanterie près de la princesse !

Au XVIIe siècle aussi, qui était un siècle masculin, on a cru diviniser les hommes, notamment les princes, en les représentant nus. La Bruyère ne peut s'empêcher de rire, lorsque, dans un carrefour, il contemple le chef de l'Etat, le grave Louis XIV, en statue d'Apollon. Il est permis de trouver l'idée ridicule, mais viendra-t-il à la pensée de personne de s'en émouvoir, et La Bruyère, dont nous parlons, s'est-il un seul instant imaginé que Louis XIV se soit mis en peine de léguer à la postérité un torse authentique ?

Cependant, Marguerite de France, qui était toute âme, a eu à ce propos une idée singulière. Evidemment, elle s'est scandalisée à la seule pensée qu'au milieu d'un beau paysage, sur le repoussoir d'une draperie à moitié relevée, on ait prétendu admirer quelque princesse ou duchesse italienne, dans sa simplicité la plus voluptueuse. A ce spectacle ensorcelant, mais qui lui paraissait dégradant, elle a résolu d'en opposer un autre, le spectacle de l'âme. Ce projet lui vint, il est vrai, à un âge

[1] *De Pulchro*, ch. CLXIX. — [2] *De Re aulica*.

Digitized by Google

où les charmes seuls de l'âme restaient vivants en elle : elle se fit donc peindre, elle aussi, devant un paysage où le soleil se lève (ou se couche), et devant un rideau ; mais au lieu d'être étendue, elle se tient droite. Elle est vêtue de sa chemise, d'ailleurs assez transparente, mais soigneusement fermée autour du cou, et, pour mieux accentuer l'interprétation, elle se mire dans une petite glace à main, par allusion sans doute à son livre *le Miroir de l'âme*. Elle ne porte ni collier ni brillants ; quelques médiocres bijoux négligemment posés sur sa table de toilette indiquent seuls sa qualité : c'est par le corps tout entier, tendre, mais farouche, que l'âme transparaît. Et la morale de cette représentation parut tellement haute que ce petit portrait est resté dans la famille de la princesse comme le vrai portrait, le portrait authentique, intime et pieux [1]. Marguerite a tiré ainsi la morale de l'art, et donné une leçon aux femmes qui se fient un peu trop à la beauté purement plastique.

Tel est aussi, croyons-nous, le mot de l'énigme. Pour triompher, les femmes platonistes ne jettent pas leurs armes, comme on l'a dit plaisamment ; elles les réservent.

Au contraire, dans la seconde partie du siècle, lorsque le platonisme eut disparu avec le féminisme, les scrupules des femmes se modifièrent considérablement. Une transaction s'opéra ; on coupa pour ainsi

[1] Ce portrait, peint par un Italien, n'existe plus, mais une excellente copie en miniature exécutée sous Henri IV (petit-fils de Marguerite) se trouve dans le précieux manuscrit connu sous le nom de *Livre d'heures de Catherine de Médicis*. Les autres miniatures de ce manuscrit sont faites d'après des portraits français, et ne comportent aucune interprétation de si haute envolée. Louise de Savoie est représentée en veuve, dans le costume classique, sévère et engoncé, sur un fond uni, d'après un portrait français.

Digitized by Google

dire le corps en deux. Le bas resta inférieur, mais le haut (c'est-à-dire le buste) parut supérieur et d'une beauté bonne à exhiber. Nous avons, de la fin du siècle, des portraits de grandes dames conformes à cette mode nouvelle [1]. Peut-être aussi, par esprit de méchanceté, s'est-on amusé à répandre sous cette forme le portrait de dames dont la réputation de beauté était presque publique, comme Gabrielle d'Estrées et sa sœur. Plus la société redevient masculine, plus la femme redevient chair. Et nous n'aurions qu'à constater une fois de plus ce phénomène, si l'on n'assurait que la mode dont nous parlons a pris naissance dans un milieu de demi-platonisme. Diane de Poitiers, à ce qu'il paraît, aurait aimé à exhiber son buste, et c'est même à ce signe particulier que M. Vitet a cru pouvoir la reconnaître dans un portrait de famille de Henri II, actuellement en Angleterre, qui comprend toute la famille royale, c'est-à-dire Henri II, Catherine, sa femme officielle, Diane, sa femme de cœur, et ses enfants. Nous n'avons pu voir ce portrait, ni par conséquent vérifier la conjecture de M. Vitet. Mais nous croyons avoir suffisamment démontré que, même au point de vue purement esthétique, les femmes platonistes ne se départirent pas des principes pratiques de conduite qu'elles jugeaient les meilleurs, les plus utiles; l'exemple isolé de Diane de Poitiers, qu'on ne peut pas citer comme une platoniste accomplie, ne nous semblerait pas suffisant pour prouver le contraire.

Il est vrai qu'il leur a fallu quelquefois se plier aux exigences de leur temps, et supporter

[1] Voir à ce sujet nos articles dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* (10 décembre 1897, 10 janvier 1898), et les reproductions qui y sont jointes.

Digitized by Google

chez les hommes de leur entourage des habitudes, des propos, qui n'étaient pas pour leur plaire. Il le fallait, sous peine de créer le vide et de causer souvent de pires maux.

L'intimité de la famille autorisait, alors, des libertés vraiment étonnantes. Ainsi, le matin de la fête des Innocents, en décembre, on se croyait permis de surprendre dans son lit une femme de la famille ou de la maison (généralement une jeune femme[1]) et de lui administrer le fouet à main plate, ce qu'on appelait « l'innocenter ».

Dans une des nouvelles de l'*Heptaméron*[2], un mari annonce gravement à sa femme « qu'il compte aller dès l'aube innocenter la femme de chambre, pour lui apprendre à être paresseuse », et la bonne dame n'y voit que du feu...

Les femmes les plus exposées avaient beau recourir à toutes sortes de subterfuges, découcher cette nuit-là ou se lever dès l'aube, elles ne pouvaient guère échapper. Marguerite de France ne l'ignorait pas ; si délicate qu'elle fût, Clément Marot a écrit tout exprès une pièce de vers pour la menacer de l'innocenter « et veoir ce gent corps ». Son neveu, Charles d'Orléans, fait des gorges chaudes à ses dépens, parce que, « s'étant levé trop tard » le jour des Innocents, il a pris impudemment sa revanche le lendemain chez sa pauvre tante et chez une autre dame : « Je ne vous diray pas à ceste heure, écrit-il, tout ce que j'ay veu[3]... » Sa lettre en dit déjà beaucoup. On comprend bien qu'une princesse, habituée à de pareilles pantalonnades, cherche du moins à en relever quelque peu le niveau.

[1] Ajoutons que les chemises de nuit n'étaient pas encore en usage (Voir not. *Hept.*, Nouvelle 62). — [2] Nouvelle 45. — [3] Ms. fr. 2915, f° 54.

Digitized by Google

Puisqu'il fallait en arriver à exercer son charme sur la bête humaine par de pareils procédés, les femmes ne se montrent ni pédantes, ni mijaurées. Du reste, si les sensualistes ne pensent qu'au corps, elles ne pensent qu'à l'âme, et nous retrouvons ici, sous une forme nouvelle, la trace de l'idée qu'en donnant leur cœur, leur esprit, leur âme à un homme de leur choix, elles lui ont vraiment donné tout ce qu'elles avaient de cher et de précieux, tout ce qui constituait leur personnalité, et que le reste n'a qu'une importance secondaire. Elles ont prêté leur personne physique à un mari, qui ne s'est pas occupé de pénétrer leur âme : pourquoi à l'homme qui a eu véritablement les prémices de cette âme, songeraient-elles ensuite à refuser des faveurs sans conséquence ? Autant la plus petite liberté leur répugne, quand elle a un mobile banal, matériel, ou qu'elle est forcée, autant la plus grande leur paraît légitime, et même douce, si elle est volontaire, si elle consacre une véritable affection. Telle qui, dans son bain, trouverait plus convenable d'écarter sa femme de chambre [1], ne craindra pas d'y recevoir, en tout honneur, la visite d'un ami [2].

Pourquoi des personnes distinguées se priveraient-elles, à leur petit lever ou à leur petit coucher, de l'agrément d'une conversation intime avec leur ami ? A cela, elles trouvent de délicieux avantages : d'abord, l'intimité même de cette conversation, et puis le ragoût d'esprit et de cœur qu'elle apporte parmi des occupations de toilette purement physiques ; enfin, pour celui qu'on reçoit, c'est le menu profit de l'amour platonique, le petit gage personnel, le

[1] Oliv. Maillard, serm. 36. — [2] *La Fleur de toutes joyeusetez :* Brantôme, IX, 633.

Digitized by Google

lien particulier que les autres n'ont pas. Marguerite de France nous explique qu'elle n'aurait pas pu faire à un homme bien posé et ami du roi, comme Bonnivet, l'affront de le refuser à son « habiller et déshabiller », que, d'ailleurs, il n'y avait aucun mal à ce que Bonnivet « vît occasion d'augmenter son affection [1] », puisque l'amour platonique, précisément, consiste à aimer jusqu'à la limite de l'interdit.

Bref, les personnes vraiment platonistes se servent de la beauté corporelle comme d'un premier moyen pour développer leur charme. Sous ce rapport, il y a divorce avec les mystiques, qui traitaient le corps de quantité négligeable et encombrante : mais elles se séparent encore plus nettement des sensualistes. Elles voudraient diviniser leur corps et le mettre pour ainsi dire dans une châsse, et le glorifier comme le vêtement de l'âme, comme le serviteur du cœur. Les platonistes de haut vol ont poussé cette idée aussi loin que possible : Michel-Ange identifie à tel point l'âme et le corps, qu'il n'admet même pas la possibilité de rides physiques quand l'âme n'en a pas [2]; il a eu cette étrange imagination d'artiste de ne jamais apercevoir un pli sur le visage de Vittoria Colonna, tant il avait d'enthousiasme pour la beauté et la jeunesse de son âme ! Lui-même, octogénaire, couturé, balafré, il ne s'est jamais senti flétri ; jusqu'au dernier jour, il n'a pas cessé de monter tout radieux à l'autel du beau, comme ces prêtres dont la tête chenue s'incline devant l'autel de la Perpétuelle Beauté et du Perpétuel Sacrifice, en invoquant « le Dieu qui réjouit leur jeunesse ». On lui a quelquefois reproché d'avoir donné trente ans à la Vierge,

[1] *Hept.*, Nouvelle 4. — [2] Condivi, p. 57.

Digitized by Google

même après la mort du Christ ; cela est vrai, et rien ne lui paraissait plus naturel. Pour lui, une femme comme celle-là avait toujours trente ans. Sur ce point, Anne de France n'est pas tout à fait de l'avis de Michel-Ange : c'est une de ses maximes favorites qu'il vaut mieux prendre bravement son parti, et se montrer telle qu'on est, s'habiller « selon l'âge qu'on a », se persuader que la sagesse vaut la beauté. Mais Marguerite de France n'est pas éloignée de croire que quelques détériorations physiques n'altèrent pas chez une femme le rayonnement de la beauté morale, et ne nuisent pas au charme. Voilà bien le fond de la pensée de ces nobles princesses. Malheureusement, la chose n'est pas facile à persuader aux hommes ; La Rochefoucauld ripostera : « Il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté. » Pour les hommes, une femme n'existe plus, si elle peut dire : « Quand j'étais femme !... » on la charge de tous les méfaits, on la trouve laide, jalouse, livide, vipérine [1]... Il se peut que la sagesse vaille la beauté, mais que faire alors de sa sagesse ? L'heure de la sagesse passe pour sonner en Italie dès la trentaine [2], et Anne de France ne consent guère que par grâce à attendre jusqu'à quarante ans [3].

En dehors de toute espèce d'idée de coquetterie, par simple sentiment de devoir et de sacerdoce, il est donc très intéressant pour les femmes de n'avoir jamais quarante ans ; la théorie du charme ne serait pas complète si l'on n'y ajoutait pas la science de ne pas vieillir.

Cette science accessoire est pour ainsi dire calquée sur celle de l'amour : elle a aussi ses deux

[1] Ph. Beroaldi, *In anum maledicam.* — [2] *Hept.*, Nouvelle 35 : Pontanus, *De Cultu*, p. 139. — [3] P. 107, 108.

Digitized by Google

écoles, l'école du vrai, de la franchise, « honneste industrie[1], » qui consiste à ne pas vieillir, et l'école de l'habileté, sournoise, qui cherche à rattraper la jeunesse perdue, à tricher un peu, à réparer les brèches, « un perpétuel trompe-l'œil[2], » comme l'appelle Erasme.

La première exige beaucoup de prévoyance et de prudence. Dès les premières années du mariage, en pleine sécurité, c'est une lutte à mort et de tous les instants contre un ennemi encore imaginaire. Les in-folio, les collections personnelles de recettes servent d'arsenal. La fermeté qu'on oppose à son mari fait partie du programme. Quant aux régimes spéciaux, ils se composent de bains aromatiques, de frictions, bien assujettissantes, bien terrestres, bien ennuyeuses, mais vraiment triomphantes !

Une femme de ce temps-là a pu écrire en toute fierté et en toute vérité : « Les femmes demeurent presque toujours jeunes[3]. » Il y en a qui, à près de soixante-dix ans, méritent encore les suffrages des connaisseurs.

D'autres se sont un peu endormies dans la joie de la jeunesse et ne se réveillent que sous le coup de quelque dur avis, mais alors elles se redressent de toute leur hauteur, comme un tigre blessé, et il n'est acte d'implacable bravoure qu'elles n'accomplissent[4]. Elles se font arracher des dents, elles se font racler l'épiderme jusqu'au sang, elles se matent le teint à force d'avaler du sable, de la cendre[5]... Ce sont des héroïnes de la charité.

Mais si, hélas ! la caducité l'emporte définitivement, et qu'il faille recourir au faux, quel désastre ! Autour d'un faux visage, les malveillants ne voient

[1] Louise Labé, *Débat de folie*. — [2] *Éloge de la folie*, p. 44. — [3] Louise Labé, *Débat de folie*. — [4] Castiglione. — [5] Montaigne.

Digitized by Google

que faussetés, fausses tapisseries, faux bronzes, fausses conversations; il n'y a plus ni art, ni platonisme :

« Ostez luy le fard et le vice,
Vous luy ostez l'âme et le corps [1]. »

Le cabinet de toilette devient comme un atelier universel d'imitation. On pourrait écrire sur sa porte la sentence, d'ailleurs si parfaitement fausse, de Cennino-Cennini : « L'art consiste à créer, ou tout au moins à persuader que ce qui n'est pas est. » N'en parlons point.

Il est évident, au contraire, que l'art honnête de la toilette joue un rôle important dans la pratique du platonisme, à condition de ne pas l'exagérer.

Puisque les femmes doivent être pour le monde des messagers de joie, il faut que les apparences indiquent cette mission. Rien de plus naturel que de donner à une princesse un trousseau magnifique [2] : ce n'est pas un luxe, c'est l'outil de sa profession. Anne de France convient qu'autrefois [3] on a exagéré la simplicité : chacun doit tenir son rang et faire son devoir; le monde a droit à ce qui lui appartient, c'est-à-dire à tout, sauf à notre cœur [4] : lui refuser les apparences, affecter une fausse simplicité, c'est commettre un acte « malséant et fort déshonnête [5] » ! La toilette doit être considérée comme une obligation.

Un simple petit « miroir de l'âme », tel que celui de Marguerite de France, ne suffit pas à une apôtre de la beauté. Des miroirs de toute sorte et de tout calibre, caves ou pyramidaux comme des cheminées

[1] Ronsard. VIII, 132. — [2] Mariéjol, p. 256. — [3] V. Christ. de Pisan. — [4] Guevara. — [5] P. 25.

Digitized by Google

d'usine, orbiculaires, angulaires, en colonnes ou en spirales, doivent s'emparer d'elle chaque matin et lui donner la notion philosophique et sérieuse de sa personne. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que sa présence, qui doit remuer le monde, mette d'abord en mouvement toute cette industrie.

Le soin des carnations, et notamment des mains, prendra d'abord un certain temps, sans parler des soins hygiéniques. Un léger petit coup de pinceau sur le visage est vite donné, mais il exige un art parfait : ce n'est rien, et c'est tout[1].

En revanche, la coiffure nécessite une patience exemplaire. Qu'on se rappelle ce que nous avons dit du charme fatal des cheveux blonds. Jamais Véronèse n'a rencontré à Venise une femme brune! Quand on parle d'une brune, tout le monde comprend, c'est une dame qui a repris sa couleur, qui n'a plus de prétentions! Voilà pourquoi jamais les Romaines, à qui Tertullien reprochait d'arborer les couleurs « barbares », jamais nos modernes artistes en coiffure n'ont trouvé de plus suaves recettes de blondissement que Marinello ou Cennini n'en ont fourni à bien des platoniciennes avérées; le blond vénitien, avec ses beaux reflets mordorés, jouit encore aujourd'hui d'une renommée d'autant plus légitime que la Nature n'est pas parvenue à l'imiter... Une fois les cheveux blondis, on les étale longuement au soleil pour les faire sécher, puis on aborde la grande opération magistrale proprement dite, celle du coiffeur.

En France, on avait eu longtemps à cet égard de singulières habitudes. Une femme se donnait un coup de peigne, probablement fort sommaire, pas-

[1] *Remonstrance charitable;* Castiglione; Agrippa, *De Vanitate*, ch. XXVI; La Perrière, *Miroir*, p. 93.

Digitized by Google

sait un capuchon, qu'elle n'allait plus quitter de la journée, même à l'intérieur, et courait à la messe. Cela se voyait encore au temps d'Anne de Bretagne : personnellement, cette bonne reine fut fidèle au capuchon jusqu'à la mort.

Grâce au ciel, Marie d'Angleterre apporta à Louis XII de beaux cheveux blonds, d'ailleurs très vrais, et la mode du chapeau [1]. Puis, malgré les invectives de quelques gens de peu tels que le poète Coquillart, la coiffure féminine atteignit des hauteurs de plus en plus compliquées ; c'étaient des crêpages, de légers coups de fer, des insertions de faux cheveux, des sinuosités pleines de bijoux, à la mode italienne [2]. La recherche du charme intellectualiste se manifesta chez quelques dames par un agrandissement factice du front : pour devenir philosophe, il suffisait de raser légèrement les premiers cheveux, et de relever fortement les autres en arrière [3]. Les coiffeurs, devenus glorieux et propriétaires, allongèrent leurs vitrines et inventèrent ces belles têtes de bois que nous n'avons pas cessé d'admirer [4].

Qu'une coiffure dure trois heures [5], il n'y a rien à dire : ces heures pourraient paraître mortelles, sans la ressource de la conversation. La patiente s'installe en conséquence, vêtue d'une chemisette de toile fine, assez décolletée, qui ne gêne pas ses mouvements ; c'est l'heure où elle montre son cœur à ses amis.

Il ne reste ensuite qu'à s'habiller, c'est-à-dire à passer une casaque de damas à larges manches, ouverte très bas en carré : dans cette ouverture, les

[1] Mme de Villermont, pp. 335, 341 ; Müntz, III, p. 8, 176. — [2] L. Labé, p. 58. — [3] M. G. Gruyer, *Revue des Deux Mondes*, 1883, p. 623. — [4] Recueil de Montaiglon, XIII, pp. 53 et suiv. — [5] Coquillart.

Digitized by Google

femmes de chambre glissent une pièce de poitrine, généralement rouge, qu'elles lacent avec soin, de manière à bien mouler les formes ; au besoin, elles ajoutent quelques cambrures artificielles, et serrent fortement la taille[1].

Dans les très grandes maisons de vieux style, c'était le couturier en personne qui présidait à cette dernière évolution; il saluait avec une génuflexion, et dictait l'arrêt du jour ; les filles de service, aidées des écuyers, s'empressaient autour de la dame et lui passaient un puissant harnais de drap d'or cramoisi, sorte de gaine épaisse, vrai carcan, traîtreusement soutenu depuis la fin du xve siècle par quelques buscs ou baleines, origine subreptice du corset[2]. On met autour du cou un collier d'or, de rubis, d'émeraudes ou de diamants, et sur la tête un « atour[3] ».

Nul de ces détails n'est indifférent, puisque tout ceci a un but élevé. Et précisément nous attendons les femmes à ce détour pour les juger : ou plutôt leur robe les juge! Auront-elles le courage de s'habiller d'une idée, à leur guise, de faire de leur vêtement quelque chose de vivant et de personnel, ou bien vont-elles, avec une coquetterie banale, copier, revêtir l'uniforme qui traîne dans les rues? Le courage de s'habiller soi-même paraît futile : il est grand et rare, il caractérise une femme, il montre si elle s'élève au-dessus de son tailleur, si elle se connaît, si elle réfléchit, si elle a un sentiment d'art, si elle est résolue à apporter dans le monde son esprit, sa beauté propres. Vive la liberté! Vive la vérité! Anne de France et bien d'autres s'insurgent contre la frénésie de sveltesse, étouffante en

[1] *Jehan de Paris ;* Eustache Deschamps ; Martin Le Franc. — [2] Montaiglon, XIII, 45. — [3] *Jehan de Paris*, p. 119.

Digitized by Google

été, glaciale en hiver, qui ne tient aucun compte des besoins physiques, qui prétend même dissimuler les maternités[1]. Si, du moins, l'esthétisme ramenait à l'art grec, c'est-à-dire aux larges vêtements, très dignes, très commodes, sains, élégants ! Ou si, comme le demandait poétiquement Louise Labé, au lieu de s'enfermer dans un carcan, les femmes daignaient ressembler à un cornet de feuilles qui s'ouvre de soi-même pour porter des fruits[2] ! Mais non ; on se rapproche de l'art grec, en ce sens qu'on prétend traduire les formes par des gaines collantes; seulement, c'est un collant baleiné et fabriqué[3]. N'importe la santé, ni même la vie ; à des grâces, peut-être imparfaites, mais primesautières et vibrantes, on préfère un idéal tout capitonné. Car, hélas! chez la plupart des femmes, un dialogue de Platon ne pèse pas beaucoup à côté d'un dialogue de couturier. Un mot d'ordre régit tout : sous Louis XII, on ne voit que collets montés, sous François Ier[4] que robes décolletées en carré par devant et hardiment ouvertes en pointe dans le dos[5].

L'esprit philosophique, en effaçant les frontières, se traduisit par l'internationalisme des modes[6].

On sut dans toute l'Europe occidentale qu'une mode, consacrée par Isabelle de Mantoue, était une mode lancée, que les Parisiennes excellaient à marier les couleurs vives[7], qu'elles se cachaient ridiculement le visage sous des voiles épais[8]. Il fut d'extrêmement bon ton de s'habiller un jour

[1] Anne de France, p. 27 ; Elqi d'Amerval ; Montaigne. — [2] P. 58. [3] Castiglione, p. 378. — [4] Quicherat, Jean d'Auton, etc. — [5] *La Nef des folz* (1497), p. 39 v°. — [6] Nifo, *De Amore*. — [7] Budé, *l'Institution*, p. 182 v° ; *l'Advocat des dames*. — [8] Eust. Deschamps III, 308 ; L. Labé, *Débat de folie*.

Digitized by Google

à la française, un autre jour à l'allemande, à l'italienne, ou à la grecque [1].

Les platoniciens se plaignirent un peu de cette application mondaine de leurs idées : ils ne comprenaient pas ainsi le cosmopolitisme. Rapprocher les esprits des hommes, jeter dans les cœurs aux quatre coins de l'horizon des ferments vraiment humains d'affection, d'entente fraternelle et de douceur par l'amour commun du beau, très bien. Mais ces mascarades [2], quelle plaisanterie ! Sous ce rapport, leur autorité échoua : il en fallait une plus forte. Le roi François Ier fronça le sourcil en voyant apparaître à la cour des mantilles espagnoles ; il avait ses raisons de ne pas les aimer. Il dit qu'il croyait se trouver parmi des diables. Ce seul mot fit ce que tous les raisonnements n'auraient pu faire ; les atours espagnols s'empilèrent dans les armoires, jusqu'à un changement de politique [3].

La préoccupation intellectuelle fit cependant sa trouée, et on voulut tenir compte jusqu'à un certain point du principe de Platon [4], qu'il faut vêtir l'âme plutôt que le corps : c'est-à-dire qu'on proclama une corrélation entre la couleur des jupes et l'état de l'âme. Personne n'ignore qu'il y a des symphonies physiques qui s'imposent, que le pâle va aux pâles, le sombre aux bilieuses, les tons vifs aux visages un peu rouges [5]. Mais on pense rarement, on ne se donne pas la peine de penser qu'il puisse y avoir pour les âmes une symphonie semblable, beaucoup plus haute, beaucoup plus intéressante et beaucoup plus nécessaire à observer, car le teint se corrige d'un coup de pinceau, tandis qu'il faut soutenir l'âme. M. Jules Lemaître, esprit bien fran-

[1] L. Labé, p. 58. — [2] Castiglione. — [3] Bouchot, *Femmes de Brantôme*, p. 69-70. — [4] L. Bayfii, *Rei vestiariæ*, ch. II. — [5] Nifo.

Digitized by Google

çais et qu'on aime toujours à citer en matière de bon sens, a eu de nos jours cette vision : « Nos pères, qui portaient des dentelles, des plumes, des habits rouges, bleus, gorge de pigeon, vert pomme et lilas tendre, devaient se sentir plus enclins à la joie, en se voyant fleuris comme des parterres. Le jour où la mode nous forcerait de nous promener dans les rues en habit zinzolin, nous serions sauvés du doute et de la désespérance [1]. »

Cela est philosophiquement vrai. Il faut rappeler ici que nous ne pouvons pas nous isoler : nous dépendons à un haut degré du monde qui nous entoure ; la joie intérieure que nous cherchons à créer a besoin de s'appuyer sur une joie extérieure ; le soleil, le bleu du ciel, le ramage des fleurs, la clarté de l'air et de la lumière, l'immense gaieté et l'immense chaleur de la nature nous pressent et nous pénètrent ; jamais un ciel gris et un horizon terne ne se réfléchiront dans notre âme en traits de feu.

Il faut, il est bon que les hommes et surtout les femmes nous montrent, aussi, de la joie et une vie communicatives ; qu'il ne soit pas nécessaire de s'ingénier à deviner la physionomie individuelle, sous l'apparence maussade d'une banale coupe d'habit, détachée d'un prospectus et jetée sur toutes les épaules ; il faut que chacun vive et s'épanouisse d'une manière palpable, comme les fleurs, les oiseaux et les fruits. La religion catholique a eu cette vue profonde : elle maintient et développe, avec l'apparat de ses cérémonies, les chapes d'or qui brillent d'un éclat sombre, et tout ce rouge, et tout ce blanc, et tout ce bleu, qui ont pour but de nous faire oublier que les hommes

[1] *Impressions de théâtre*, 1re série.

Digitized by Google

qui pontifient, qui chantent, qui s'agitent, sont des hommes, et de nous les présenter comme la fleur même de nos idées, comme l'essence de nos prières intimes, de nos amours. De cette belle nécessité de fleurir la vie, nous n'avons conservé qu'un symbole triste, le deuil. On peut dire qu'avec leur costume constamment lamentable les hommes promènent partout l'idée du désenchantement, de la banalité atroce et du deuil perpétuel de l'âme : il n'y a rien d'un homme en eux, ils vont par les rues comme les rouages démontés d'une unique machine...

Et cet abandonnement ne tient pas à des questions matérielles de commodité ou d'économie : il n'y a pas une femme, si misérable qu'elle soit, qui ne puisse, si elle le veut, se relever elle-même par un symbole de sa vie. Telle est, du moins, l'opinion des femmes du XVIe siècle. Pour elles, chaque couleur parle de l'âme et parle à l'âme : c'est la cocarde de la patrie intime, ou, pour mieux dire, un signal de chemin de fer ; blanc, on peut passer ! cela signifie un cœur libre, une âme détachée ou tout au moins pleine de jeunesse[1] ; vert, une âme printanière, en pleine sève de doux espoirs avoués : feuille morte, un complet désespoir ! Le drap d'or, le bijou d'or, grande mode du jour, représentent l'éclat du soleil, la large joie de la vie ! approche qui veut, pour se réchauffer et se réjouir. Le bleu céleste, pour les Italiens, c'est la foi, le bonheur suave, éthéré ; pour les Français, un amour tendre et heureux[2]. Le noir passe pour triste ; cependant cette couleur, impossible à déteindre, symbolise la constance, la fermeté, et, par conséquent, elle a ses amis. Pourquoi la restreindre

[1] L. Labé, p. 58. — [2] Rabelais : Cl. Marot, *Épistre des jarretières blanches ;* Quentin-Bauchard, I, 31 ; Nifo, *De Amore*, ch. IX.

Digitized by Google

au deuil, comme si les sentiments morts étaient seuls éternels? Marguerite, qui l'aime et la cultive, proteste :

« Le noir, souvent, se porte pour plaisir,
Et plus souvent que pour peine et tourment. »

Malgré tout, on préfère ne pas s'amuser en noir. Rabelais n'admet, dans l'abbaye de Thélème, que des habits rutilants; il veut qu'il y ait une couleur par jour, et qu'on égrène des journées blanches, roses, jaunes, rouges, vertes..., pas de noires.

C'est ainsi que l'art du tailleur arrive lui-même, pour peu qu'on le veuille, à dégager son parfum de vie et d'idéal. Malheureusement, il a un ennemi cruel, puissant, qui s'opposera continuellement à ses envolées, qui le maintiendra toujours dans la matérialité. Cet ennemi, c'est la passion grossière pour le luxe, le goût terrible de substituer un simple appareil de richesse à l'appareil de l'art et du sentiment.

Les Français ne guérirent plus de cette fièvre.

Lorsque Charles VIII se trouva en face de la cour de Ludovic le More, toute surchargée d'aiguillettes d'or et de bijoux[1], l'armée française éprouva un frisson...

Dès lors, les prédicateurs eurent beau se liguer avec les philosophes, démontrer l'immense vulgarité du luxe, et ses déplorables effets moraux, les législateurs eurent beau faire des lois[2], le sort en fut jeté.

On était ébloui, fasciné, par la richesse; on ne

[1] A. de la Vigne. — [2] *L'Advocat des dames; Pragmatica... di Perugia*, 1505; Luzio et Renier, *Il Lusso*.

Digitized by Google

savait pas et on ne voulait pas savoir ce qu'elle recouvrait de misères, combien de femmes, et des plus nobles, se ruinaient vainement [1], combien d'autres vivaient d'expédients inavoués[2].

Certes, le luxe lui-même a sa gloire : il se trouve des gazetiers pour crier aux échos les merveilles des grands jours : « Mlle Bulcano, en drap blanc à garnitures d'or et ceinture d'or ; l'Excellence comtesse Maddaloni, en velours rouge; l'Excellence comtesse du Rugo, en drap rouge avec gros collier d'or[3]... » Il faut même dire que, supérieures en cela à quelques-unes des nôtres, ces chroniques devaient passer à la postérité[4]. Et cependant c'est naturellement la mort du platonisme, la perte de tout ce qu'il aime, de tout ce qu'il veut. Le bel éloge de qualifier une dame par le drap ou le velours dont elle se couvre le buste ou les jambes ! Dans cette chute profonde du goût, on en arrive à apprécier le culte des vêtements collants, car, puisqu'il n'y a plus que des poupées, encore vaut-il mieux qu'elles paraissent articulées. Et que peut-on demander de sérieux, quelle noble idée ou quel but mémorable peut-on proposer à une femme esclave de ses gants, de ses chapeaux, de ses bijoux, qui passe une partie de sa journée en tête à tête avec sa couturière ou avec son bijoutier?...

[1] M. de Wyzewa, *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1896 (à propos de MM. Luzio et Renier). — [2] L'Alione, dans une de ses farces, a raconté la plaisante histoire d'une dame lombarde, et non pas la première venue, qui accorde tout à un militaire français de passage, sur la simple promesse d'une robe de velours vénitien, et à qui le drôle remet ensuite six écus, sous prétexte que pour une dame d'occasion une robe d'occasion suffit. (Alione, *Farsa de la dona*. Alione n'est ni anti-français ni anti-lombard.) — [3] Amante, p. 173 ; cf. Müntz. III, 177, 641. — [4] Amante, p. 176; Croce, p. 143.

Digitized by Google

« Cest anneau est du temps passé
Ce ruby est mal enchassé,
Ce saintureau n'est pas fort gent.
Ma troussoire n'est que d'argent,
J'en vueil une batue en or... »,

et ainsi de suite, indéfiniment : voilà ses conversations, elle ne s'appartient plus, elle abdique. Il paraît que Satan se plaignait, au fond des enfers, de ne plus voir circuler comme autrefois des robes « ouvertes jusqu'au millieu de la sainture », il maudissait le platonisme! Qu'il se rassure! Il lui reste encore de « tendrelets spectacles »! et son collègue Lucifer se charge de le réconforter, en lui montrant la ligue de la vanité qui monte à l'assaut du beau, cette force presque invincible de l'argent, combattue, proscrite par en haut, triomphante par en bas, et pullulante de toutes parts, sous les formes les plus mesquines de la jalousie et de la coquetterie,... parmi les bonnes ménagères, qui n'ont rien saisi ni rien retenu des idées nouvelles, sinon l'instinct de se fagotter pour jouer à la comtesse ou à la duchesse,... parmi les savetières qui se font « pompeuses et avenantes » à l'instar des bourgeoises [1].

Malheureusement, le roi prit parti pour la vanité ; la France officielle s'allia aux adversaires les plus dangereux du philosophisme romain et du luxe intellectuel, aux Milanais, dont la chamarrure et les fanfreluches divertissaient l'Italie entière, aux Vénitiens, gens somptueux. La lutte se poursuivit sous cette forme entre la jouissance et l'esthétisme. Elle n'effrayait pas les Platonistes : ils s'y attendaient, comme dit Castiglione, « il y a des sots partout ».

[1] Eloi d'Amerval.

Digitized by Google

Seulement, de toutes les batailles, celle-ci est la plus difficile, parce que la pierre de séparation qui distingue la coquetterie et le devoir mondain n'apparaît pas toujours très nettement. Quelques rares personnes ont le don d'allier merveilleusement les deux tendances. Ce sont en général des Italiennes. A un bal célèbre donné par la cour de France en 1518, deux femmes, deux Italiennes, furent reines, reines de beauté, reines de charme : l'une, Clara Visconti Pusterla, vouée au blanc, et admirablement éclatante dans sa blancheur formée de broderies d'argent et de nœuds de perles ; l'autre, une sœur du comte Borromée, de Milan, toute en drap d'or et ruisselante de diamants[1]. Néanmoins, on sent combien ces succès de forme sont secondaires et précaires, et combien les femmes auraient tort de les prendre pour base réelle de leur influence. Ce n'est qu'un moyen.

Le luxe de l'habitation et du mobilier suit à peu près les mêmes règles que celui du costume ; car dans une maison bien ordonnée tout se rapporte aux personnes qui l'habitent. La maison est comme un vêtement agrandi, le vêtement de notre vie contre les saisons, contre la nuit, contre les indiscrétions de la vie extérieure. Peu importent, ici encore, les dispositions de symétrie et les calculs d'atelier : la maison doit exercer un charme, et il y en a de laides qui plaisent infiniment.

Elle plaît, pourvu qu'elle présente une physionomie originale et homogène, que l'habitant y ait mis quelque chose de sa vie et de son amour, qu'elle ne soit pas seulement un étagement classique et régulier de pierres établi sur quelque coin de terre, ou un hochet factice de décorations vaniteuses et

[1] Bonnardot, p. 98.

Digitized by Google

sans objet ; si elle est sérieusement articulée, si elle offre des saillies, des angles, des retraits motivés, qui la fassent pour ainsi dire respirer. Voilà sa première règle : une vigueur masculine.

La seconde règle, la règle féminine, c'est que la maison présente un grand aspect de douceur, qu'elle paraisse aimable. Il est fort important qu'elle ne tranche pas sur le paysage ; elle doit s'allier à lui, épouser en quelque sorte la nature ambiante, de manière à déborder et à se prolonger au loin par un rayonnement d'influence. Cet accord résulte en général de concessions réciproques, de manière que, dans une nature gaie, on ne mettra pas une maison triste, que dans un site forestier ou sévère, mais ample, on étalera une large demeure, sans colifichets, dominant les communs et les abords, qu'on ne fera pas de dorure et de polychromie sur un ciel gris, qu'on ne construira pas une église en style de hammam, ni une bourse en forme de temple grec. La maison, quelle qu'elle soit, doit sourire, d'un sourire franc et loyal : par sa façade, par ses abords, elle parle aux honnêtes gens qui passent et leur envoie un regard d'amitié.

A l'intérieur, la meubler, c'est-à-dire la rendre habitable, y attacher partout des sourires et des souvenirs, c'est encore s'agrandir, se compléter soi-même ; et ici doit intervenir absolument l'art de la femme. Une maison humaine ne comporte pas de prétentions à orgueilleuse pérennité. Chaque saison qui passe tend à la détruire et lui donne son assaut ; tandis que les choses de la nature se renouvellent sans cesse par un mouvement automatique de vie latente, il faut qu'à chaque instant nous reconstruisions plus ou moins notre abri, sous peine de le voir s'effriter et tomber sous nos

Digitized by Google

yeux. C'est comme un des fruits de notre vie. Il faut donc que, tout en étant aussi solide que possible, et en sachant nous rappeler les êtres avec lesquels il a successivement vécu, il se montre souple et qu'il traduise notre vie présente, ne fût-ce que par des nuances fugitives, conformes aux diverses impressions de notre existence et qui périront avec nous.

C'est dans ce sens que le haut goût des prélats et des femmes s'est donné libre et glorieuse carrière. On sent si bien, quand on aime le beau, que chaque chose autour de nous doit traduire quelque éclair de pensée ! Une chaise, un fauteuil, un pan de tapisserie, tout doit nous parler et nous exhorter à vivre de la vie du cœur, sans nous laisser accabler ni engourdir. A Rome, terre classique de cette maîtrise[1], à Naples même, le rayonnement s'étend ainsi presque sans limites, et, détail exquis, il atteint si bien son objet qu'un peuple, admirablement sensible, doux, sans besoins physiques, enthousiaste, s'éprend lui-même de ces gloires de salon, dont il n'entrevoit pourtant que le reflet, et se met à l'unisson. On espère toucher au moment où l'humanité entière goûtera au beau, on la croit née pour vivre sous d'illustres lambris, parmi les palmiers, les sources jaillissantes et les merveilles d'art. Aujourd'hui encore, le dernier des cochers de fiacre, en Italie, s'enorgueillit des objets d'art de sa cité ! Aussi que de diplomatie chez Isabelle de Mantoue, pour s'entourer d'objets splendides ! Que de précautions chez Vittoria Colonna pour la simple commande d'un coffret[2] ! On goûte également le charme de réunir et de collectionner quelque objet, des antiques, des diamants, des tableaux, des

[1] Burckhardt, II, 135. — [2] *Carteggio*, p. 90.

Digitized by Google

faïences, de l'argenterie [1], pourvu que la chose soit belle ou rare, qu'elle apporte son idée d'art ou son évocation du passé, qu'elle ajoute à l'atticisme de la vie, qu'elle joue son rôle dans le culte des délicatesses, en un mot pourvu qu'on l'aime. La vie ainsi, rayonnante et superbe, prend cette grandeur, cette douceur, dont notre génération surprenait encore le secret, au temps où les palais, à Rome, gardaient leurs galeries, les villas leurs frêles files de lauriers-roses, les ruines leur majesté. Luxe vrai et splendide, bien fait pour élever les esprits ! Il n'est pas étonnant que le désir d'y participer se répandît sur le monde, et que, par-delà des frontières toutes matérielles, les cœurs se prissent ensemble d'un bel élan vers la beauté. Cette décoration de la vie contribua pour une large part au sentiment d'unité humaine qui se manifesta alors et qui paraissait si extraordinaire : aujourd'hui, nous n'en comprenons pas très bien l'importance, parce que, grâce au rapprochement mécanique des distances, tous les hommes sont devenus matériellement voisins, et d'ailleurs mauvais voisins : un vernis d'uniformité a tout recouvert, filles de basse-cour et princesses lisent souvent la même littérature, portent à peu près le même chapeau, se marient au même âge et avec les mêmes idées. Mais ce fut alors une grande nouveauté, au milieu des extrêmes diversités nationales et des libertés individuelles, de créer un rapprochement d'idées, une communion d'amour, dont les femmes se trouvaient les messagères naturelles.

Entrez à Bruxelles, dans le palais de Marguerite d'Autriche, si vous n'y retrouvez pas Rome ou Florence, vous comprendrez de suite que l'éminent

[1] Pontanus, p. 139 v°, et *De Muneribus*.

Digitized by Google

esprit d'une princesse a pourtant réuni là ce qui charme l'existence : une vaste bibliothèque, pleine de romans, d'histoire et de poésie ; des meubles vraiment précieux, des bustes graves, des miroirs éclatants, les portraits de tous les princes et princesses du temps, et, à côté d'eux, les portraits des fous connus ; un fouillis de vie et d'idées ; diverses généalogies de la maison d'Autriche, un trophée de plumes des Indes aux couleurs ardentes, des têtes de loup hirsutes et farouches, de larges éventails, des armures brillantes, des cristaux, des coffrets inestimables, des médailles, des chandeliers majestueux, des objets de jaspe ou de pierre dure ; sur les murs, d'admirables tapisseries de Flandre lamées d'or ou d'argent ; par terre, de chauds tapis profonds ; çà et là des tableaux de prix, disséminés [1] ! La curiosité, sollicitée de toutes parts, ne sait de prime abord où se fixer pour admirer. Et ces divers objets, si individuels, s'animent et vivent ensemble en une sorte de haute et grande existence collective : l'esprit unique qui a découvert leurs affinités semble les pénétrer, les fait vibrer à l'unisson et pénètre ainsi l'âme du visiteur.

Par cette grande science de parer d'intellectualité les conditions matérielles de l'existence, on obtient un premier résultat : celui de faire aimer la vie. On y arrive si bien que la tristesse se cache, la joie soutient tout de son énergique archet. On ne peut que se montrer gai et aimable. S'il arrive qu'on ait à se faire enterrer, c'est à grand orchestre, avec l'étincellement de mille cierges et une pompe toute lyrique. Au cas où par hasard on désirerait un enterrement funèbre, il serait bon de le dire dans son testament et de compter les cierges soi-même ; mais,

[1] Inventaire de Marguerite d'Autriche.

Digitized by Google

la plupart du temps, on tient à mourir galamment et on ne songe pas à priver ses amis d'un régal honorable ni à économiser sur ses héritiers[1].

[1] Peignot, *Testaments*, I, 192; Pasolini, III, 538; *Éloge de la folie*, pp. 128, 153.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LE CADRE MONDAIN

Et maintenant, il faut vivre, agir ! tirer le bonheur de toutes les occupations naturelles et forcées d'une femme, aussi bien et mieux que des meubles ou des pierres ! Nous voudrions passer en revue le plus grand nombre possible de ces occupations ; nous montrerions que, petites ou grandes, il n'en est pas une seule qui ne paraisse à une femme un foyer de joie et de gloire, si elle y met de l'amour. Tout ce qu'elle fera d'infiniment humble, fût-ce de pétrir du pain pour son mari ou de lui laver les pieds..., s'anime d'une lumière prestigieuse le jour où elle agit par esprit d'abnégation, où elle pense que ce mari n'est pas le seul homme existant au monde, ni une sorte de caporal domestique, mais qu'il représente l'idée, l'éternelle idée qui chante dans tout cœur. Nous les avons vues, déjà, dans les jours de lutte, ces nobles femmes, toutes frissonnantes de dévouement, au chevet du mari malade : il en est de même dans les jours de bonheur. Elles trouvent leur force dans l'abstraction ; les choses qui nous entourent changent si bien d'aspect, se

Digitized by Google

rapetissent ou s'agrandissent tellement, selon que nous les prenons pour ce qu'elles sont ou que nous les glorifions de pensées d'au-delà ! de pensées, et non de chimères ! ni de chimères roses, ni de chimères noires ! ni de dehors trop brillants, ni de revers trop désolés ! C'est principalement dans la vie domestique que l'abstraction est utile. Il faut tremper ses mains dans la beauté, remplir ses yeux d'amour, puis regarder les choses hardiment et véridiquement. Tout paraît glacial, vulgaire et positif aux matérialistes, même le vice ; les femmes doivent (oui, doivent, et non pas seulement peuvent) tout rendre chaud et gai, — même la vertu.

Prenons au hasard quelques-uns de leurs actes les plus marquants : manger, se promener, aller à la campagne, occuper son dimanche... De chacun, elles peuvent faire jaillir l'étincelle sacrée. Nous allons voir comme tout se transfigure entre leurs mains.

Manger, d'abord. Rien de plus matériel en soi, et rien ne se spiritualise mieux.

La mise en scène d'un dîner de cérémonie caractérise une maison : c'est la pierre de touche du vrai luxe. On met sur la table les massives et lourdes argenteries, trésor familial, dont la maîtresse de maison garde la clef et qui comptent dans la fortune (certaines valent un million). Les jours de gala, la table flamboie d'or massif ; pour les dîners intimes, on se contente d'argent.

Le règlement des menus passe, avec raison, pour si important et si difficile que des hommes du plus haut mérite se sont appliqués à en fixer les principes ; Fulvio Orsini ne nous a rien laissé ignorer des meilleures traditions de la Rome antique. Platina, le Raphaël du genre, a publié, sous les aus-

Digitized by Google

pices du cardinal Roverella, un traité qu'on peut citer comme un parfait modèle.

Dans les pays étrangers aux idées nouvelles, les hommes ne songent qu'à leur bouche, *os sublime*, selon le mot ironique de Brandt. En Allemagne, la joie, c'est la ripaille, à rares intervalles, mais énorme. A la fin du siècle, Montaigne demandait encore, à un ancien ambassadeur en Allemagne, combien de fois il avait dû s'enivrer pour le service de son roi : l'autre, très sérieusement, fit le compte, et affirma que, somme toute, il s'en était tiré en trois fois.

La tradition française était la même. Foires, marchés, pèlerinages, noces, baptêmes, enterrements, anniversaires, réunions de confréries ou de corporations, tout servait de prétexte à des mangeailleries villageoises pleines d'ivresse, souvent égayées par des rixes, aussi bien entre femmes qu'entre hommes. A la fin d'un de ces festins, nous voyons une présidente de confrérie traiter on ne peut plus énergiquement un buveur qui l'appelait « vieille sorcière [1] ». Les châteaux n'aimaient pas moins la grosse chère[2]. Les historiens devraient bien consulter les comptes de cuisine! Sans eux on n'arrivera jamais à asseoir de sérieux jugements ; nous ne connaissons pas de document humain plus probant, ni qui établisse plus sûrement la synthèse d'une vie. Malheureusement, les vieux livres de cuisine français nous offrent un spectacle désolant : c'est une grande route, où passent des troupeaux de bœufs et de moutons, d'innombrables volailles, des lapins et

[1] JJ 230, 185 ; 231, 162, et *passim*. — [2] Les jours ordinaires, chez Marie de Clèves, on absorbait facilement la moitié d'un veau, le quart d'un bœuf, cinq ou six moutons, et des douzaines de poulets. (*Histoire de Louis XII*, II, 246 ; *Titres*, 761.)

Digitized by Google

des perdrix à la douzaine, le menu gibier par centaines ; le porc s'y étale en tranches colossales. Et toute la partie délicate, dans les maisons les plus distinguées, se réduit à quelques clous de girofle ou de cannelle pour fabriquer de l'*hypocras ;* quant au vin, c'est du vin de l'année, tiré au tonneau[1] ! César Borgia dut être bien surpris, chez Mme de La Trémoille, un vendredi de l'hiver 1498, de voir défiler un service de deux cent cinquante poissons. Le lendemain, qui était encore jour maigre, les avenues du château se couvrirent de charretées de poisson, en l'honneur de la visite du roi Louis XII : il arriva notamment sept cent cinquante anguilles[2]. C'était dans le pays de Rabelais. Aussi, en fait de génies tutélaires de la table, on ne connaissait encore que des spectres affreux, dame Goutte, dame Gravelle ou dame Apoplexie[3], qu'on saluait[4] gaiement[5].

La philosophie, plus salutaire, vient s'asseoir à leur place.

[1] *Titres* Orléans, 878. — [2] Chartrier de Thouars. — [3] Eloi d'Amerval; Cardanus, I, 221, 225. — [4] La goutte, s'écrie-t-on, elle est reine, elle est noble! c'est une synthèse de maux. Elle est discrète et courtoise; elle ne s'attaque qu'aux parties montrables de l'individu. Elle n'a rien de hideux comme la lèpre. Elle purifie l'homme et exalte sa valeur morale comme toute douleur, plus que toute douleur. Pourquoi est-elle l'ennemie des grands dîners? et des veilles? et de toutes les tensions charmantes de l'esprit et du corps? (Cardanus, *De malo medendi usu*, grief 95.) Une belle cantilène allemande lui est dédiée :

« O reine Goutte, o déesse toute-puissante,
A qui n'inspires-tu pas de craintes? Ta divinité
Ne fléchit pas devant Jupiter,
Devant le ciel, la mer ou la terre.
Ecoute, ô déesse, les prières de ceux qui t'implorent
Rends la paix aux pieds des goutteux,
Rends la bonne santé,
Apporte les forces du corps. » (*Podagræ laus.*)

[5] La goutte était très répandue. Ainsi Louise de Savoie était goutteuse.

Digitized by Google

Elle apprend à dîner par cœur.

La table s'idéalise; on se préoccupe de la parer et de régaler les yeux en étalant de beaux oiseaux avec leurs plumes chatoyantes ou gaies, des paons, des cigognes, ou bien des brochettes de petits oiseaux, très jolies. L'art de la maîtresse de maison consiste à faire servir dans l'or et le cristal des choses fines, qui montent un peu la tête, tout en ménageant l'estomac; d'abord le dessert, composé de fruits et de sucreries, puis des compositions d'œufs ou de poisson, des plats légers, où pistaches, poivre, gingembre, romarin, thym, menthe..., tout ce qui a une douceur ou un parfum s'insinue et se joue en combinaisons multiples[1]. Comme au *Banquet* de Platon, on se met à table non pas pour manger, mais pour causer, parce qu'il n'y a pas de cadre plus gai, plus chaud, plus tranquille que celui-là. Souvent, dans le système platoniste, une femme unique préside, et tout aboutit à elle : de ses yeux « pleuvent les amours », c'est-à-dire, selon les convives, « le manger et le boire, l'ambroisie et le nectar[2] ». Elle donne l'essor; les mots s'entre-croisent et partent comme des fusées, ou bien l'esprit voltige doucement, pendant qu'un petit rire bourdonne. D'un avis unanime, ce sont des heures charmantes. On se grise de mots : « C'est mon plus grand vice, » confesse Erasme.

Cet art s'acclimata si bien à la cour de François Ier[3], qu'il devint bientôt la joie de la France : Marguerite de France nous parle avec enthousiasme de ces dîners où l'on s'échauffe « plus de paroles que de viande ». L'esprit français, qui tient toujours un peu à l'estomac, pétille tout naturellement.

[1] Platina, p. 21, 170. — [2] Arétin, *Lettere*, V, 323. — [3] Brantôme, III, 93.

Digitized by Google

En Italie, on avait le défaut de trop soutenir le dîner par des moyens esthétiques ; on n'osait pas se fier à la conversation tout simplement, on faisait de la musique, ce qui paraîtrait en France une hérésie[1]. Le roi Alphonse de Naples, qui passa longtemps pour le docteur du bien vivre, compliquait même ses dîners par toute sorte de raffinements ; après les premiers services, c'était l'enchantement d'une harmonie aussi douce que la brise de Capri, devant une mer aux traînées étincelantes, ou bien des mimes, le *pulcinella*, un éclat de rire, puis ses hôtes se remettaient à table jusqu'au moment où, la tête pleine des ondulations capiteuses et des généreuses fumées du falerne, ils se retiraient en emportant l'argenterie[2].

En Allemagne, on passait la journée à table, avec une liberté souvent triviale, et toute cette vieille gaieté du moyen âge, dont les *Propos de table* de Luther nous ont conservé un excellent spécimen. Pourtant le Rhin n'est pas si large et les Alpes ne sont pas si hautes que bientôt de pareilles habitudes ne parussent choquantes et désastreuses, lorsqu'on put les comparer à la fine science d'urbanité qui se répandait dans le monde. Beaucoup d'écrivains s'ingénièrent à polir ces façons, en publiant des manuels de civilité et des recueils de bons mots. S'ils n'établissaient pas l'art de la conversation, ils en indiquaient les rudiments, et, en somme, ils réussirent suffisamment pour qu'en 1549 il ait été nécessaire de remanier la 4e édition du recueil classique de Gastius et d'en élaguer un certain nombre de plaisanteries qui paraissaient dépaysées, « vu la calamité des temps ». Ainsi l'esprit de

[1] Montaigne, liv. III, ch. XIII. — [2] Pontanus, De Conviventia. *Opera*, p. 141.

Digitized by Google

la table eut tant de succès, que, même en Allemagne, on chercha à s'en rapprocher ; mais ce qui en fait le sel, l'humour, resta jusqu'à nouvel ordre une qualité française.

Le bal et la danse, quoique bien plus esthétiques en eux-mêmes, ont été beaucoup plus difficiles à idéaliser, parce que le côté sensuel y tient plus de place. Il ne faut rien exagérer pourtant, et les proscrire serait absurde. Rien de plus ridicule que la jalousie de certains maris (les maris ne craignent pas assez le ridicule !) [1]. Et c'est d'ailleurs bien inutile. Une femme avisée ne manque jamais de prétexte pour aller dans le monde, elle a toujours sous la main une jeune fille à y conduire [2]. On cite bien une jeune dame, de la propre cour de Louise de Savoie, qui, pour éviter une attaque d'apoplexie à un vieux mari, eut l'héroïsme de se cloîtrer [3] ; mais ceci est le contraire même de l'esprit de sociabilité. Pourquoi se forger des chaînes inutiles ? Vivès lui-même, qu'on ne peut pas suspecter, convient que « la danse accompagne tout naturellement les plaisirs du monde et les dîners ». Seulement il y a danse et danse. L'idéal de la joie platoniste et du bonheur, ce serait une danse libre et tout à fait intellectuelle [4], d'après un rythme calme et délicieux, une danse qui fasse jouir de la vie ; en légers vêtements flottants, nu-pieds, nu-tête, sans ceinture, à l'air doux du printemps, sur un tapis de gazon, parmi le jaspe et le corail, sous les palmiers aux longues feuilles, dans le parfum des roses et des pins, une danse enivrante, dont le mouvement, très pur, s'harmonise à la grande musique de la nature, aux roucoulements des colombes, aux puissantes

[1] *Le Doctrinal.* — [2] JJ. 231, f° 169. — [3] *Hept.*, Nouvelle 13. — [4] Voir *Louise de Savoie*, p. 295.

Digitized by Google

arpèges de la mer. La femme qui, seule, ou la main dans la main de ses compagnes, s'abandonne à ce charme exquis, à cette douceur magique, qui s'associe à ce rythme impondérable de toutes choses, ne représente-t-elle pas une déesse du bonheur, et n'arrive-t-elle pas à incarner pour nous le charme divin de la Nature ?

En pratique, la danse n'atteint guère cet idéal ; cependant, même renfermée dans un salon et réduite à un art de société, elle peut encore répondre à de hauts besoins d'association morale, et devenir pour les femmes un instrument du charme le plus respectable. Les Italiens surtout excellent à lui donner un air solennel de gravité sentimentale : certaines de leurs fêtes ont marqué dans l'histoire, par exemple le bal donné à Milan, le 15 octobre 1499, par François Bernardin Visconti en l'honneur du conquérant Louis XII [1], ou bien, au point de vue du luxe, le bal par souscription, des gens de maison à Venise, en février 1524 [2]. Voilà des œuvres d'art mémorables ! Mais, en France, on n'a jamais compris cette haute portée du bal. Quand on donne un bal, on s'inquiète faiblement de la postérité, et beaucoup d'un certain nombre de petites jouissances présentes, qui font un peu descendre les femmes de leur piédestal.

Il y a notamment un usage particulier, fort gracieux par lui-même, mais peu céleste et qui prête à des abus ; c'est celui du baiser.

Par tous pays, les gens bien élevés aiment à baiser respectueusement la main d'une femme [3]. Les Ita-

[1] Prato. — [2] Volpi, p. 181. — [3] En entrant chez une dame, on lui baise les mains, et même on emploie volontiers cette gracieuse périphrase pour rappeler le souvenir d'une première présentation : « La première fois que je lui baisai les mains. »

Digitized by Google

liens le font avec ferveur; au besoin, ils baiseraient les pieds, et il faut être Allemand[1] pour taxer d'idolâtrie le baisement appliqué aux mules du pape! Les Italiennes jouent de ce baiser avec une grâce parfaite, avec toute sorte de petits raffinements: dans une rencontre banale, elles se borneront à une bonne poignée de main; mais, vis-à-vis d'un homme qu'elles veulent honorer, elles seront les premières à baiser la main, et cela tendrement, sans aucune de ces affectations de respect qui inspirent quelquefois d'amères réflexions. C'est un usage charmant, et bien naturel; mais, en France, il a une couleur toute différente: les hommes, étant les maîtres, ne s'arrêtent à aucune nuance, il leur suffit d'avoir à saluer une femme agréable ou à prendre congé d'elle, pour lui appliquer un baiser sur la bouche, et ils donnent pour motif que ce procédé leur paraît « amyable et doulx[2] »! Au bal, c'est bien autre chose; chaque figure de danse aboutit à un baiser, et, si l'on ajoute qu'elle se complique d'entrechats évaporés, il faut reconnaître qu'un bal français a le goût du terroir. En vrai Français, Louis XII se crut obligé, au bal de Bernardin Visconti, de baiser à la file toutes les dames qu'on lui présenta, autrement dit toute la Lombardie.

Ah! si l'on écoutait les platonistes et les vrais amis des femmes, les choses changeraient! Ils sont outrés de ce spectacle, qui leur gâte leurs joies intellectuelles. Déjà, dans son temps, Pétrarque s'élevait contre des habitudes bien moins pertinentes[3]: que dirait-il, grands dieux, s'il ressuscitait! Le pis est que ces mœurs françaises font la tache

[1] Hütten, V, 417. — [2] Michel d'Amboise, *Epistres*, f° 23. — [3] H. Drudonis, *De Vanitate saltationum*. Cf. *Bonne responce*, p. 71.

Digitized by Google

d'huile, et Castiglione constate qu'elles s'infiltrent en Italie [1], lui qui a vu le temps où l'on n'osait même pas prendre la main de sa danseuse ! Quant à Vivès, il brosse un tableau de danses et de baisers avec sa fougue espagnole : « Que veulent dire tant de baisers ? Il estoit anciennement licite de présenter seulement un baiser aux parentes ; maintenant la manière est partout, en Bourgogne et en Angleterre, de baiser qui on veut... Quant à moy, je voudrois bien scavoir de quoy sert tant baisotter... A quoi servent tant de saults que font ces filles, soutenues des compagnons par soubs les bras, afin de regimber plus hault ? Quel plaisir prennent ces sauterelles à se tormenter ainsi et demeurer la plus-part des nuicts sans se soûler et lasser de la danse [2] ? »

On s'est demandé plus d'une fois jusqu'à quel point les bienséances autorisaient, ou surtout obligeaient, des femmes bien nées à tendre leurs lèvres à tout venant, ou à se prêter à n'importe quel entre-chat [3]. La question est très discutée [4] ; généralement, les gens les plus sages considèrent qu'on ne peut pas se soustraire absolument à cet usage, accepté dans la bonne compagnie, mais qu'on peut faire ses réserves, par exemple, présenter sa joue au lieu de sa bouche [5]. Montaigne plaint de grand cœur les femmes « d'avoir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite » ; mais, précisément, une sujétion si banale lui paraît, par sa banalité même, manquer d'intérêt : « La cherté donne goût à

[1] Amante, p. 195. — [2] Cité par Rosselot, I, 147. — [3] Pour civiliser ses États, Pierre le Grand exigea que ses sujets et ses sujettes apprissent à danser, et lui-même commandait les manœuvres, militairement. Il obligeait les dames à se faire baiser sur la bouche par les danseurs. (Waliszewski, *Pierre le Grand*, p. 461.) — [4] Melin de Saint-Gelais, II, 117. — [5] Montaiglon, VIII, 305.

Digitized by Google

la viande[1]. » Il est un peu de ceux qui voient là un simple acte de courtoisie, auquel une honnête dame n'a rien à dire[2], ou tout au plus une faveur si mince qu'il n'y a pas à en faire de bruit[3]. Nous devons ajouter pourtant que tout le monde n'est pas de cet avis ; et il ne manque pas de dilettantes qui n'estiment point cette douceur si négligeable ; Ronsard, très franchement, la trouve exquise et s'y complaît infiniment[4]. Quant à Melin de Saint-Gelais, un jour qu'aux petits jeux il a gagné douze baisers, il jure que c'est bien peu : « Douze est bien peu, au prix de l'infini[5]. »

Ici encore, les mœurs l'emportent sur la philosophie, et, sauf des exceptions un peu isolées, en matière de baisers et de danses rien ne résiste. Les exemples viennent de partout, de la cour, avec ses bals masqués si libres[6], et du fond des provinces : témoin cette grève singulière des dames d'Aix en Provence, à qui le parlement avait interdit, par pudeur, la danse de *la volte* (une sorte de cancan) et qui menacèrent alors de se retirer en masse chez le pape, en Avignon ; les maris apeurés durent obtenir l'annulation de l'arrêt[7].

Les platonistes ou leurs amis connaissaient trop bien le monde pour entrer délibérément en campagne contre des abus impossibles à déraciner. Ils se bornent à en gémir. Il leur paraît déplorable de voir des hommes s'amuser pendant des heures

[1] Liv. III, ch. v. — [2] Du Bellay, II, 127. — [3] *Hept.*, Nouvelle 54.

[4] « Ou soit d'un baiser sec, ou d'un baiser humide,
D'un baiser court ou long, ou d'un baiser qui guide
L'âme dessuz la bouche et laisse trespasser
Le baiseur...
Ou d'un baiser donné comme les colombelles. » (I, 230.)

[5] I, 200. — [6] M. de Saint-Gelais, I, 167. — [7] Billon, p. 58.

Digitized by Google

entières à faire les polichinelles aux dépens d'honnêtes femmes ; ils trouvent absolument ridicule qu'on prétende interdire, dans le courant de la vie, d'effleurer par un mot, par un geste, par un regard, une femme qui plaît et qu'au bal tout soit permis[1].

Le remède, pour eux, consisterait à donner aux femmes des goûts plus sérieux et plus relevés ; ils croient qu'une femme, habituée aux idées vraiment belles, saura se placer assez haut, pour se faire aimer, sans se plier aux caprices du premier venu.

Les huguenots ont suivi une politique différente, et n'ont pas craint d'attaquer la danse à tour de bras, quelle qu'elle soit ; on dirait qu'ils ne dansent pas. Ils parlent de rapprochements de bêtes, de confidences désastreuses : « Voyez, s'écrie le bon Daneau avec horreur, cette dame, tête haute, qui se guinde, se démène, se branle, qui fait résonner ses pas... » C'est le bal... Connaissez-vous rien de plus ridicule ?... Mais ce qui l'attire, c'est qu'au vestiaire elle laisse sa pudeur, en même temps que son manteau, aux mains des laquais... « Là, les yeux de chacun peuvent choisir, jusques entre les bras de leurs maris ou de leurs mères, celles que bon leur semble, c'est-à-dire celles où les adressent leurs convoitises ; et celles que les yeux ont choisies, les mains les lient, et, comme déjà saisis et jouissant de leurs désirs, ils les baisent, les embrassent, les promènent ; les jeunes gens s'efforçant de se montrer dispos et gaillards pour faire la fête et caresser avec mille tours et approches celles qu'ils tiennent, et celles-là ne rendent moindre peine à leur répondre de même. En la volte, il y a des artifices ordinaires

[1] Agrippa, *De Vanitate*, ch. XVIII ; *la grant Nef*.

Digitized by Google

pour faire bondir et lever si haut celles que l'on tient, qu'aux yeux de la troupe se découvrent et prostituent les grèves, les tymbres jusques à la cuisse, sans honte. Le bal aura ses passages, ses revues, ses rapprochements, et, à la rencontre, les œillades, les cabrioles, les gaîtés redoublées, comme témoignages de cœurs soulevés d'aise, de se revoir si près de leurs désirs. Chaque sorte de danse donnera des inventions de plaire, de voir, de toucher plus privément. Et encore ce sera au son de toutes sortes d'instruments[1]. »

Les huguenots, comme on voit, ne mâchent pas les mots. Mais la danse ne s'en trouve pas plus mal. D'après les féministes, elle n'est, en soi, ni mauvaise, ni ridicule : l'art consiste à idéaliser l'œuvre des jambes, comme on a idéalisé celle de l'estomac ; du reste on convient que, le cerveau se trouvant plus loin, il y a plus de difficulté.

En revanche, les femmes abandonnent volontiers ce qui n'a pas trait à la sensibilité : le jeu par exemple. Leurs maris ont la frénésie du jeu : hommes faits ou enfants[2], oisifs ou gens occupés, tout le monde joue ; à une table de jeu, il n'y a plus de rangs ; tel grand seigneur emprunte cent écus à son barbier[3]. Qu'est-ce qu'une salle de jeu ? un endroit où on ne parle pas, où on n'entend que des interjections ou des jurons. Les femmes admettent bien une partie de dames, d'échecs[4], de trictrac[5] ; ne leur parlez pas du reste. Elles préfèrent les embrassements dont se plaignent Daneau, Vivès et les maris.

[1] Ch. x. — [2] Voir ci-dessus *Louise de Savoie*, p. 295. — [3] Chartrier de Thouars, compte d'avril 1509, bons du 30 janvier 1511 ; Cardano, *De Vita propria*, 14, *De Ludo aleæ*, ch. xxix ; Eloi d'Amerval ; ms. fr. 1863, f° 1 (miniature) et *passim ;* Castiglione, p. 223. — [4] Castiglione. — [5] Comptes de Marie de Clèves.

Digitized by Google

Pour les personnes de condition modeste, il y a un moyen usuel de produire son effet de charme : c'est d'aller à la messe, surtout le dimanche, à la messe élégante : cela leur tient lieu de salon.

Bien entendu, nous ne parlons pas ici des sentiments religieux, mais du procédé extérieur pour capter les hommes.

On se rend à l'église comme à un rendez-vous général et familial. Dieu est le bon père, qui réunit ses enfants une fois par semaine ; le dimanche est le jour consacré aux impressions élevées, à la jouissance en commun des choses qui font la vie, le jour esthétique, le jour de la musique, des belles fresques, des déploiements d'élégance. On traite le temple avec une affectueuse familiarité, contre laquelle les prédicateurs protestent vainement depuis bien longtemps.

Dans les pays du Nord, cette familiarité comporte en effet des scènes assez déplaisantes, et le clergé prend beaucoup de peine pour en restreindre les abus. A Tournay, par exemple, il paraissait très désagréable aux vicaires de la cathédrale de servir tous les ans de mannequins pour la procession grotesque des saints Innocents, et d'être ensuite sacrés évêques des fous dans un cabaret ; ils obtinrent la suppression de la fête en 1489. Mais la grosse gaîté n'était pas morte : tout le monde, y compris les principaux personnages de la ville, prit fait et cause pour les enfants dépossédés d'un si vénérable privilège ; et la fermentation se traduisit encore en 1498 par un charivari nocturne qui rendit fort soucieux le parlement de Paris[1].

Dans le Midi, on n'a pas à craindre de pareilles excentricités : l'église est le temple du beau,

[1] Ms. fr. 2915, f° 54 ; *Bibl. de l'Ec. des chartes*, III, 572.

Digitized by Google

parce qu'elle appartient aux femmes. La foule arrive, bariolée, houleuse, bruyante ; il faut du temps avant que chaque dame ait pu installer ses atours [1] sur son coussin, à l'endroit convenable pour bien voir et bien entendre [2]. Alors s'élève un bourdonnement confus de bavardages plus ou moins discrets, un bruit de rires étouffés, de coussins qui s'agitent : « Il n'est meilleur lieu à devis que l'église [3] ; » on dirait un concert de « pies prises au piège ». Les dames s'appellent : « Jeanne, Catherine, Françoise... » Une dame qui arrive en retard veut se glisser devant une autre, arrivée d'avance [4], l'orchestre domine avec peine tous ces bruits ; les *oremus* restent en souffrance. Beaucoup d'hommes, debout dans les bas côtés, se croient à la Bourse et causent de leurs affaires [5] ; il fut un temps où les gandins arrivaient l'épervier au poing, ou avec leur chien ; d'autres, immobiles, machinaux, pensent on ne sait à quoi, peut-être à rien [6]. Beaucoup regardent, dans la nef, les roulis multicolores, les chignons frisottés, les petits chapeaux. On lorgne un beau corset bleu à lacets jaunes et à manches vertes, bien décolleté. Les dames ont le talent de se tenir droites, dans une pose avantageuse qui va du profil au demi-profil, les yeux brillants et quelquefois furtifs. Voilà ce qui s'appelle une grand'messe ou l'alentour d'un confessionnal à la mode [7].

Ainsi s'établit de la manière la plus parfaite, aux pieds des autels, beaucoup mieux que dans n'importe quel palais, la belle égalité philoso-

[1] Guevara. — [2] Montaiglon, VIII, 304. — [3] Eustorg de Beaulieu, rondeau XX ; Bareleta, dre 1a quadragesimæ. — [4] Saint Bernardin de Sienne (Thureau-Dangin, p. 194). — [5] Le P. Chérot, p. 535 : *la grant Nef*. — [6] *La Nef* (1497), p. 36, 36 ve. — [7] Anne de France, p. 64 ; Amante, p. 171 ; Arétin, « De la Ruffianaria ».

Digitized by Google

phique ; les coteries même disparaissent ; une femme qui a peiné à son rouet toute la semaine s'étale à côté de la grande dame, dans le même sentiment d'élégance, d'oisiveté et d'art. Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de sensibilité ou d'amour du beau, l'église devient le pays du rêve, le point de départ de tout ce qui nous pousse en haut. L'église gothique, avec ses grands traits verticaux, fins et aériens, enlève l'âme dans une sorte de modulation mystique : l'église italienne a quelque chose de plus chaud, de plus humain et de vraiment intime : les femmes, illustres ou modestes, y éprouvent un sentiment tout à fait délicieux ; elles contemplent, avec une tendre confiance, la madone imperturbable qui a vu déjà passer bien des générations et qui continue à les regarder du fond du mur avec son sourire de femme, ce sourire infiniment doux, d'une tenace et universelle miséricorde, qui s'adresse en même temps aux enfants et aux morts, à quiconque souffre, aime, pleure ou rit, un sourire embaumé comme un encens de purification et de grâce : les Italiens aiment l'appareil des temples, les marbres vibrants de soleil, les voûtes demi-sombres où l'âme peut se dévoiler sans blasphème, et toutes ces petites chapelles retirées, où chacun trouve son saint et vient pendre son pauvre cœur tel qu'il est, souvent ému, défailli, comme le total *ex-voto* de la vie. Il y a, dans ces splendeurs cachées, dans le charme de la musique mystique, qui s'élève au milieu des peintures, des sculptures, des ornements dorés et des parfums, au milieu du passé et de l'avenir, une volupté tout à fait douce. C'est avec une profonde philosophie que Caviceo[1] place derrière un autel le premier

[1] F°° 45 et suiv.

Digitized by Google

entretien de sa belle et de son héros : certainement, en s'enveloppant de ce voile délicat et pudique, l'amour prend un caractère sacré. Aussi l'église devient-elle, en toute miséricorde, le refuge des âmes sensibles et chastes, et même de quelques autres[1]. Anne de Rohan donne des rendez-vous à son fiancé, dans la chapelle d'Amboise[2], une jeune fille d'Orléans se sert machiavéliquement d'un cordelier pour attirer un étudiant qu'elle aime[3]. Pontanus nous dépeint les longues méditations des dames de Naples, bien après que le dernier des cierges s'est éteint dans la nef sombre[4]. On pourrait citer mille traits de ce genre : François Ier, poursuivant de sa dévotion une charmante enfant dans l'église d'Amboise[5]; Panurge attaché par Rabelais aux pas d'une noble dame, lui offrant pieusement de l'eau bénite, lui glissant pendant la messe des billets incendiaires, et lui jouant les tours les plus pendables pour se faire remarquer; le poète Crétin, furieux que les offices de Lyon tournent à l'avantage presque exclusif des jeunes élégants ou des gros banquiers...

Les pèlerinages aussi peuvent devenir, pour les artistes du bonheur, une source d'émotions exquises. L'auteur de l'*Imitation* a dit qu'à beaucoup pèleriner on se sanctifie rarement. Au moment des pardons, les porches des églises disparaissent en effet derrière la fumée des rôtisseries ou les baraques de foire; et un vieil auteur se plaint que les

[1] Cl. Marot, p. 311-312. — [2] *Hept.*, Nouvelle 21. — [3] Bonav. des Périers, Nouvelle 114. Cf. Garin : *l'Advocat des dames;* JJ. 230, 138 v°.

[4] « Templa pudicitiam maculant, ni rite peractis
Rebus abis : templi noxia sæpe mora est. » (*De Liberis.*)

[5] *Hept.*, Nouvelle 42.

Digitized by Google

regards ne puissent même plus se croiser[1]. Mais comme l'esprit esthétique transfigure ces pardons grossiers et en tire des effets ravissants !

Ce ne sont plus des peintures ou des sculptures que regardent les cœurs troublés et les cœurs purs ; ils pénètrent le ciel limpide. Heureux les purs !

La douce, la tendre Isabelle d'Este part ainsi, pour aller porter son âme à travers les campagnes de l'Ombrie, vers les calmes et glorieux nids de paix et d'art, de Loreto et d'Assisi... C'était au premier printemps, par des journées radieuses, transparentes : chaque matin, après la messe, la petite caravane se remet en marche avec son escorte pittoresque, pieusement, tranquillement, idéalement ; elle fait halte, pendant les fêtes de Pâques, chez le duc et la duchesse d'Urbin, dans le joli palais de Gubbio, tout souriant du haut de ses jardins et de ses fontaines[2].

La femme, qui a su vivre ces heures de pur enthousiasme, a eu conscience qu'elle accomplissait une bonne partie du rêve ; elle parvenait à rassembler deux forces disparates, les forces de la nature et les forces du cœur, et elle en combinait un amour conforme au verbe de Platon et au pinceau de Raphaël.

Dans leurs rapports avec la nature, les platonistes cherchent surtout à l'élever et à la sentimentaliser, ils ne l'aiment point mâle et sévère, ils la veulent féminine.

Ils ne lui demandent pas de s'affirmer par d'immenses horizons, par un déploiement de vigueur sauvage ; indomptée, elle leur déplaît : autant dire un écrasant mécanisme qui s'agiterait et se tortu-

[1] *Plaidoyers et arrests*, p. 265. — [2] Luzio, pp. 72 et suiv.

Digitized by Google

rerait sans but, tandis que la pensée humaine doit le posséder et le dominer : au contraire, plus elle s'assouplit, plus elle se fait docile, attentive et presque tendre, mieux elle répond à leur attente. Ils n'apprécient point les *choses* de la Nature, mais ils estiment une belle journée radieuse, un bel horizon, les fleurs qui embaument, les mers qui étincellent, caressent ou bercent, les bourgeons éclatant de sève et de vie, parce que cette vie, c'est la nôtre ; Platon a indiqué le besoin qu'il éprouvait d'un pareil cadre dans le célèbre prologue de *Phèdre*, lorsque Socrate et son ami, en suivant l'Ilissus, vont s'asseoir près d'un temple des Muses, à l'ombre d'un haut platane, sur un de ces gazons épais où les pas marquent leur trace : sous l'âpre poussée du soleil ardent, la vie crie et chante de toutes parts, le murmure de l'eau se mêle aux cris des cigales et à des myriades de bourdonnements confus ; des senteurs de toute sorte peuplent l'air et font respirer la vie, mais au milieu de cette symphonie profonde de tous les êtres l'esprit des philosophes règne.

Il s'en faut donc de beaucoup qu'on considère l'homme comme l'ennemi de la Nature ; il en est l'ami et le maître. La Nature nous parle, et nous lui parlons, nous en subissons l'action au plus haut degré. Non seulement le climat, la température, la beauté de l'horizon exercent sur nous une influence majeure, comme l'ont si bien compris les moines amateurs de larges horizons et de nobles sommets, mais on peut dire qu'il n'y a pas un arbre, pas une plante, qui n'influe sur nous par son voisinage. L'amour de la nature rayonne, quoique à un degré moindre, comme l'amour d'une femme, comme tout amour. Il est donc bon et juste de ne

Digitized by Google

pas négliger cette source si importante de sensibilité. La nature nous charme, elle aussi, parce qu'elle nous sourit et qu'on la sent aimable, parce qu'une force supérieure donne un sens à ses rochers orgueilleux et dirige les feux d'artifice de ses volcans. Il nous paraît agréable (surtout dans les pays chauds) de nous tailler dans l'ampleur du monde, un peu trop vaste pour nous, une demeure particulière, de nous prolonger par exemple à travers les bois par des ouvertures droites qui portent au loin l'effet de notre volonté, de teindre et de transformer les fleurs, de tout marquer du sceau unique ; ainsi on élague ce qui sent l'imperfection ou la rudesse, on ne laisse voir qu'enchaînement et affection ; car, selon le mot d'un homme de ce temps-là, si l'on vient à la campagne, ce n'est pas pour « descendre de la lumière dans les ténèbres [1] ».

« Salut ! palais, jardins, paradis de délices,
Dont les beaultez font ignorer les vices [2]. »

Dans ces conditions, les femmes, les philosophes, les prélats considèrent la campagne comme un cadre parfait pour la vie intellectuelle. On y jouit de soi-même plus complètement qu'à la ville (et cependant la vie citadine n'était pas aussi affairée qu'aujourd'hui !). Les redoutables heures de solitude contribueront elles-mêmes à cet agrément, si on sait y glisser un délicieux égoïsme ; elles permettront de récapituler bien des pensées passagères, de les déguster, de s'en servir le festin à soi tout seul,

[1] Pontanus, « De Cultu ». *Opera* (édition de juin 1518), p. 140. — [2] Marguerite de France, édition Le Franc, p. 150.

Digitized by Google

selon la préoccupation sublime de Lucullus, un jour que, par hasard, il dînait seul : « Est-ce que Lucullus ne reçoit pas aujourd'hui Lucullus ? » Nous retrouvons donc à la campagne la même mise en scène qu'à la ville, les mêmes meubles, la même argenterie, mais dressée sous le plafond lumineux d'un ciel d'été ; la même danse, mais à la clarté des torches et des étoiles [1]. Tout respire et tout pense : les arbres, artistement taillés, tendent derrière des statues leur draperie sombre, de jolies allées se profilent ou disparaissent entre les dédales de lauriers, de thyms, de romarins, une cascade légère tombe à petit bruit d'un rocher un peu mignard, et vite elle s'enfuit, sans tempête, dans la miniature d'un pré bien fauché. Ou bien, si la fortune du propriétaire est de force à se mesurer royalement avec la nature, ce sont de larges décors, de splendides villas, gloire de Rome, comme cette villa d'Este, à Tivoli, sorte de Versailles avant la lettre, si émouvante aujourd'hui encore dans la vie posthume de ses ombrages dépeuplés, de ses fontaines sans eau, de ses marbres brisés.

Il faut même noter ce phénomène singulier que la bonté et la générosité de la Nature paraissent aux esthéticiens une chose due. On n'aime la nature pour elle-même que dans les pays où elle se montre marâtre ; les Lombards, les Français, les Anglais, en sortant de villes enfumées et laborieuses, ne craignaient pas de vivre au fond d'un solennel domaine et de se mêler à la rusticité ; on les voyait sur la place de leur village, causer, se distraire avec les laboureurs. A Paris, on raffolait de fleurs naturelles, les statisticiens en évaluaient la consommation annuelle à 15.000 écus d'or [2], l'Université même les préfé-

[1] Fresques du palais Borromeo, à Milan. — [2] Bonnardot, p. 34.

Digitized by Google

rait aux feuillages en papier. Les gens du Midi, au contraire, enfants gâtés d'une terre qui rend même ce qu'on ne lui donne pas, foulent aux pieds les roses ou les violettes, sans penser à les ramasser. Les peintres italiens ornent les manuscrits de volutes savantes et d'or; les femmes encadrent leur visage d'or et de perles[1], elles n'estiment les fleurs que pour les morbidesses du parfum; beaucoup jonchent leur alcôve de lys, de roses et de violettes[2], comme quintessence de douceur. Mais on avait horreur de la vie de la campagne. Castiglione n'a qu'un mot pour qualifier l'existence des gentilshommes-*farmers :* « C'est indécent[3]. » Quant à Marguerite de France, sa grosse injure, son qualificatif démonstratif à l'égard d'un cœur récalcitrant, est celui-ci : « O cœur dur, rural et champestre[4] ! »

Il ne faut pas s'attendre à trouver, non plus, parmi les platonistes le goût des animaux; les femmes n'apprécient que l'animal d'alcôve, petite bête affectueuse, obéissante, bien à elles, qui reçoit passivement leurs baisers et sur qui elles peuvent placer en toute sûreté une partie de leur tendresse : un oiseau, un carlin. Je dis *un*, car l'unité est presque la règle; à quoi bon une foule d'animaux de tout poil, même élégants, comme ceux qui remplissent les toiles de Véronèse? Une femme aime bien mieux un seul petit chien, qu'elle porte sur son bras, contre son cœur, qui couche avec elle, avec qui elle se fait peindre[5] : « Qui m'aime,

[1] Cataneo, *Marsifa*, ch. I, fin. — [2] Firenzuola, *Della bellezza*, p. 406. Charles VIII en jonchait son lit. — [3] P. 174, 178. — [4] *Oraison de l'âme*, édition Jouaust, 81. — [5] Marguerite de France, Dessin à Chantilly; Lemaire de Belges, *l'Amant vert* (sur le perroquet de Marguerite d'Autriche); L. Catti, f° 3 (*Ad Avem Lydiæ*).

Digitized by Google

aime mon chien[1]. » La Vénus du Prado, de Titien, est nue, mais elle conserve les ornements indispensables : collier de perles, instrument de musique, petit chien. Marguerite écrit gaiement à M. de Montmorency qu'elle garde « les meubles » de sa nièce, c'est-à-dire « son perroquet et ses filles[2] ». La mort de l'oiseau chéri ou du petit carlin est un événement cruel. On le pleure : un petit chien si fidèle ! qui pourrait en remontrer à tant d'hommes[3] ! A peine si quelqu'un se permet de parler des puces du défunt, du poil qu'il semait partout, et des autres emplois que des femmes pourraient trouver pour leur cœur[4].

On n'aime pas les troupeaux d'animaux, sauf peut-être à titre de décor lointain : des troupeaux de paons, de cerfs..., comme chez le roi de Naples[5], ou chez le cardinal d'Amboise. Anne de France avait établi une sorte de jardin d'acclimatation, où elle acclimata les dindons, et elle élevait des perroquets[6]. Mais cela n'a rien à faire avec l'esthétisme.

La vie à la campagne nous amène à aborder la grave question de l'utilité des exercices physiques pour les femmes. Question beaucoup plus difficile à trancher qu'elle ne paraît au premier abord ! Allez donc demander à tant de châtelaines françaises de vieux style, cuirassées de hâle, robustes aux intempéries, coureuses de bois, d'abandonner les exercices violents : la chasse, l'escrime, le pugilat, la paume, sous prétexte qu'elles y gaspillent leur charme ? Elles n'en croiront rien. Et cependant, après mûre discussion, le cénacle d'Urbin

[1] Billon, p. 72 v°. — [2] Génin, p. 232. — [3] Billon. — [4] Guevara. *Épistres*, pp. 349, 351. — [5] Pontanus, *De pascendis domi belluis*. — [6] Navagero.

Digitized by Google

juge ces exercices-là tout à fait incompatibles avec le sens féminin[1].

Il faut venir à Lyon pour qu'une femme jolie et spirituelle, comme Louise Labé, se pose en « Bradamante », en « Marphise », et vante ses cavalcades, ses coups de lance ! Toute italienne bien née déteste des allures aussi hommasses. Lorsque Charles VIII arriva à Naples, la princesse de Melphes, pour complaire aux goûts du barbare, lui présenta sa fille à cheval, mais montée de façon à ne « pas faire tort à son sexe[2] ». Il y a là un problème de pure esthétique ; non pas que les femmes, comme Isabelle d'Este et autres, manquent d'énergie ; au besoin, elles donneront des preuves d'une vigueur inouïe ; Marguerite de France, en Espagne, dans sa passion de servir son frère, enfourcha un cheval et courut jusqu'à la frontière avec une endurance, une prestesse, que les services de poste ont rarement atteintes ; seulement, si, sous le coup d'une ardeur véhémente, elles accomplissent ces prodiges, elles ne s'en vantent pas. Quel charme aurait pour nous Marguerite, malgré tout son héroïsme, s'il nous fallait la voir, bride abattue, à califourchon sur son bidet ? On ne peut pas citer une femme-militaire, d'un tempérament plus énergique que Catherine Sforza : craignait-elle de coucher sur la dure, de passer des nuits en plein air ?... Eh bien ! dès qu'elle a une heure de tranquillité, elle accrédite avec solennité chez ses voisins un brocanteur juif chargé de lui découvrir un certain duvet à matelas, qui passe pour exceptionnellement moelleux[3].

La défaveur, très nette, des exercices violents

[1] Castiglione, p. 575. Cependant les femmes jouaient à la balle, en Lombardie. (Fresque de Besozzo, palais Borromeo, à Milan). — [2] Brantôme, VIII, 142. — [3] Pasolini, III, 102, n° 237.

Digitized by Google

chez les femmes, eut son contre-coup chez les hommes et diminua infiniment l'ardeur pour tout ce qui était sportif ou athlétique. Même autour de Jules II, on se moqua, à gorges déployées, d'un jeune cardinal qui, au lieu de montrer à ses visiteurs des livres, des tableaux ou des monnaies, les emmenait sauter dans son jardin [1]. En France, on perdit tout à fait (du moins dans le monde de la cour) le goût des exploits violents. On parlait bien devant les dames le langage des romans, vertu des armes, noblesse de la vertu, et, en disant cela, les jeunes gens brandissaient une épée inoffensive. Les tournois furent en faveur, comme une parade propre à séduire les yeux féminins, et simplement décorative, à moins d'accident. Il y avait des passes en habits d'argent, d'autres en habits rouges, verts, bleus; à la fin, le vainqueur, suivi de pages, faisait au galop le tour de la piste, sur du sable fin, pour recueillir les bravos. Malgré tout, les femmes apprécièrent peu ce reste de barbarie; elles ne voyaient pas la nécessité philosophique de se harnacher d'une lance et d'un cheval, pour courir le grand prix de la vie; d'après elles, ce grand prix s'appelle « repos et joie souveraine [2] » ; il ne se gagne ni au galop ni à la vapeur.

La question de la chasse donne lieu à des appréciations assez diverses. La chasse plaît à l'homme comme la guerre; pour lui, elle est noble, elle est sainte, puisqu'elle a pour but de verser le sang; sous ce rapport, elle déplaît aux platonistes. Mais, d'autre part, l'homme est né pour se battre, et en définitive on ne peut que l'encourager à user sa combativité contre des animaux, créés précisément pour

[1] Castiglione, p. 175. — Billon, p. 61. — [2] Marguerite de France, éd. Le Franc, p. 155.

Digitized by Google

être tués par lui. L'état de boucher n'a rien de criminel ; mieux vaut tuer un veau qu'un homme, et un sanglier qu'un veau. Ainsi la chasse était un expédient utile.

Mais dans un temps attique, dans un temps divin, où la douceur infinie du beau finissait par pénétrer jusqu'à la moelle des hommes, on devenait plus exigeant, et on se demandait si de la chasse on pouvait tirer une idée éclatante : ou bien s'il ne suffisait pas, pour faire la part de l'animalité, de vaguer sans but, de prendre l'air sans prétexte, de cavalcader sous les yeux des femmes, fût-ce avec l'apparence trop évidente d'un homme qui promène sa bête ? Peut-être cela valait-il mieux.

D'un autre côté, à Rome on aimait la chasse.

Les chasses de la campagne romaine étaient célèbres d'ancienne date. Le chevreuil passait pour y être très vite, le sanglier très dur ; les levriers des équipages appartenaient à ces races sacrées et savantes qui ne s'acquièrent pas à prix d'or, et dont potentats ou princesses sollicitent des rejetons avec une bassesse parfaite[1]. De plus, le luxe un peu matériel

[1] « Illustrissime et Excellentissime dame, ma dame la plus respectée, écrit la comtesse de Forli à la duchesse de Ferrare ; les relations sûres, les informations parfaites que m'apportent une infinité de personnes, de l'extrême bonté, de la rare munificence de Votre Excellence, m'inspirent l'audace de m'adresser à Elle en confiance. Je sais que l'Illustrissime Sr votre époux et votre Illustrissime Seigneurie adorent la chasse et les oiseaux, et que vous avez toujours en abondance des chiens de toute sorte, excellents, parfaits. Je prie très vivement Votre Excellence qu'elle daigne me faire un très beau et très précieux cadeau, c'est-à-dire une paire de levriers bien dressés et grands coureurs, suffisants pour les chevreuils de la campagne romaine, qui sont très vites : une paire de bons limiers et une paire de braques à autours, bons et tels que j'espère dire, devant leurs prouesses, quand ils prendront leur bête : « Voilà les chiens que m'a donnés l'Illustrissime duchesse de Ferrare. » Je sais que Votre Excellence ne m'enverra rien que d'excellent... » Elle recommande vivement le fauconnier qu'elle

Digitized by Google

de la chasse, faute de pompes militaires, paraissait nécessaire aux intérêts politiques de la papauté, et par conséquent aux intérêts religieux, vis-à-vis de certains hauts personnages plus accessibles à de pareils arguments qu'à ceux de la théologie : et, il ne faut pas l'oublier, les prélats romains sont, malheureusement pour eux, des hommes politiques en même temps que des esthéticiens ; tout en se liguant avec les femmes, il leur faut compter avec les hommes : la chasse offerte par Paul II à Borso d'Este, en 1471, est restée justement célèbre dans les fastes de l'Eglise. Ainsi, il s'agissait moins de tuer des animaux que de sauver des âmes, et on peut dire que la chasse tendait, sous ce rapport, à un but intellectuel.

Les grands papes de la Renaissance ne la cultivèrent pourtant qu'avec une certaine tiédeur : Alexandre VI, quoique excellent écuyer, chassa peu et médiocrement. C'est à peine si Jules II, çà et là, s'en allait dans les vignes ; marin de naissance, il préférait jeter au large ses filets, comme saint Pierre. Léon X caracolait davantage, à cause de ses menaces d'obésité[1] ; il chassait avec soin, avec éclat, avec son amour habituel de la perfection, mais sans ce qui fait l'art, ce je ne sais quoi que les chasseurs appellent « le feu sacré » ou le « diable au corps », et que les amis du beau appellent l'amour. C'était un Florentin, et bien évidemment il n'attribuait pas au chasseur le beau rôle : en galopant, il ne pouvait pas s'imaginer qu'il chevauchât des idées. On dirait que, pour les gens comme lui, la Nature est

envoie pour les ramener et probablement pour les choisir. (Lettre de Catherine Sforza à la duchesse de Ferrare, 1481. Pasolini, II, n° 173.)

[1] Audin, II, 447, et ·.

Digitized by Google

vraiment femme ; ils voudraient la mettre sous verre... En revanche, nombre de prélats[1] réchauffent la chasse de leur enthousiasme, ils la diaprent de poésie, ils y portent leur gravité, leur douceur, leur décorum. Dès que les vieilles murailles de la Rome barbare ou les travertins du Colisée rougeoient des premiers feux du jour, ou que les vieux arcs de triomphe secouent une fois de plus leur poussière devant le sourire des monts de la Sabine, un brillant cortège fait retentir sous le sabot des chevaux les dalles pontificales. Voici de grands esprits qui passent : la fière Catherine Sforza, Tebaldeo, le poète habile à parcourir les sentiers des forêts, Pontanus, veneur méthodique, philosophe silencieux, ou bien l'honneur de Venise, le sémillant Bembo, un peu fiévreux, car il veut « percer » le sanglier, trancher la hure et en faire honneur à la Vierge des bois « en vers qui passeront à la postérité » ; voici la blonde Lucrèce Borgia, « gloire de sa race », près de qui s'empresse Hercule Strozzi, qui écrit en ce moment pour elle son grand poème *la Chasse*, moitié chasse et moitié politique. Qui encore ? l'omnipotent cardinal Ascanio Sforza, vice-chancelier de l'Eglise Romaine, tout fougueux, tout plein de l'animation juvénile qu'il conservera, à travers les plus cruelles épreuves, jusqu'au jour du grand repos dans l'église Santa-Maria del Popolo ; puis le cardinal Adriano Castelli, le spirituel diplomate, moissonneur de cœurs, l'humaniste admirable qui va célébrer cette chasse. Ces femmes, ces prélats chantent la gloire de Diane ; il leur semble que la noble déesse guide en personne leur longue théorie, parmi les tombeaux, dans le silence majestueux de ce grand

[1] Martial d'Auvergne, *Vigiles*.

Digitized by Google

désert romain, où de longs aqueducs, végétation étrange, promènent leur mélancolique décor.

« Elle a relevé sa chlamyde peinte,
Ses cheveux d'or flottent aux vents,
Des cothurnes de pourpre lui couvrent les jambes,
Son carquois doré résonne sur l'épaule.
Ascagne réunit ses cohortes,
Seul, très attentif entre tous. [de Lybie. »
Haut perchés, tous ces hommes montent des chevaux

C'est fait : au pied de la montagne, le sanglier est débusqué, les lévriers volent, les chasseurs, dispersés, galopent par monts, par vaux, solides, infatigables... enfin, des cris ! des aboiements, des hurlements de chiens blessés ! Victoire ! le cardinal Ascagne apparaît, l'œil en feu, le teint rouge, l'habit rouge, la dague plus rouge que tout, près du sanglier rouge. C'est l'apparition épique et enivrante. Les chiens se bousculent, les piqueurs s'agitent, les chasseurs débusquent de tous les côtés. Soudain, le calme s'est fait ; comme par enchantement, un repas exquis se trouve servi ; la douceur philosophique des guitares, la voix des chanteurs, les applaudissements des convives réveillent seuls l'écho alangui, pendant que circulent les larges flacons d'un vin généreux. Le cardinal Castelli se lève, et entonne, dans son beau latin pindarique, un hymne en l'honneur du triomphateur, « gloire superbe du sénat pourpré ». Rien de plus chrétien et de plus doux que cet hymne de chasse. Le cardinal rappelle comment le Rédempteur, « empereur de la vraie religion, » a dissipé les divinités vaines et consolé l'humanité périssante, comment Il a apporté la vie, la force, la joie... Ascagne répond par cette invocation :

Digitized by Google

« O Diane, vierge patronne des bois et des forêts,
Que tu veuilles te nommer Proserpine qui reluit dans [la nuit,
Ou Lucine, Hécate, ou la douce Junon,
Dictynna ou Trivia,
Toi qui soutiens à chaque heure ma vie laborieuse,
Toujours je te tiendrai dans mon cœur ! »

Puis le soir arrive, l'ombre s'étend... Bientôt des piaffements joyeux retentissent sur la Voie Sacrée : ce sont les maîtres de Rome, que les ombres de Tibère et de Constantin saluent dans la nuit...

Pendant qu'à Rome la chasse s'alliait ainsi à la poésie, on devine qu'en France elle ne prenait pas un pareil essor... Le bon Louis XII, sagement régnant, n'aurait pas eu grand effort à faire pour donner à ses exploits un caractère sérieux et calme, car sa santé l'obligeait à chasser en litière, et plus souvent avec des oiseaux qu'avec des chiens ; même, au chenil de Blois, l'esprit poétique opéra sa timide trouée : les poètes de la cour exaltèrent les faucons et les chiens royaux, n'ayant pas à leur disposition la mythologie romaine, ni les ombres de Tibère et de Constantin ; on honora d'une charmante épitaphe le vénérable Chailly, doyen du chenil, type de probité et d'honneur, qui, après avoir suivi le roi jusqu'en guerre, avait doucement achevé sa vie près de la reine Anne ; on chanta aussi l'illustre faucon Muguet, terreur des hérons, « petit de corps, mais de cœur tout rempli » :

« Trois passetemps parfaits a eu Louis douzième :
Triboulet et Chailly, et je fus le troisième [1]. »

[1] L'auteur a recueilli les diverses pièces, encore inédites, où sont célébrés ces chiens et oiseaux de Louis XII.

Digitized by Google

Mais toute cette belle poésie ne célébrait que le cœur des animaux ; elle n'empêchait pas le gibier d'être tué, elle laissait à la chasse son cachet primitif, qui continuait à froisser la sensibilité[1], et ne permettait pas de faire jaillir la moindre étincelle de vie morale.

Un homme se rencontra, qui prit le parti héroïque de réformer les chasses françaises dans le sens romain. Cet homme était Guillaume Budé, généralement connu comme fondateur du Collège de France, et pourtant aussi bon chasseur qu'helléniste, et sous ce rapport, aussi digne de gloire,

Budé incarne avec éclat la genèse intellectuelle de beaucoup d'hommes de sa génération.

Fils de hauts fonctionnaires, il avait suivi la filière habituelle[2] : un précepteur, les maîtres à la mode, un grec spécial, Georges Hermonyme, venu en ligne droite de Lacédémone, pour lui faire balbutier l'alphabet grec, à raison de 500 écus par mois ; mais ni Lefèvre d'Etaples n'avait pu faire de lui un philosophe, ni Fra Giocondo, un mathématicien. Puis Budé, ayant un peu flâné sur les bancs longanimes de l'Université de Lois d'Orléans, s'était résigné à suivre la voie paternelle ; en dehors de la chasse, on ne lui connaissait ni science ni passion, sauf pour la pêche. C'est ainsi qu'il alla à Rome comme secrétaire d'ambassade, lors de l'avènement de Jules II. Il y trouva son chemin de Damas. La splendeur esthétique lui apparut et le saisit ; il éprouva cette commotion électrique, ce renversement d'idées, que, de tout temps, l'esprit du beau, subitement révélé, a infligés à certains esprits d'élite : il revint tout autre. Il se fit apôtre : il résigna ambassades, fonctions de secrétaire du roi, il refusa même une

[1] Agrippa, *De Vanitate*, ch. LXXVII. — [2] D. Rebitté.

Digitized by Google

retraite confortable au parlement, pour se consacrer à la noble vie intellectuelle, dont la lumière lui avait rempli le cœur.

Il renonça à tout, sauf à la chasse. Et c'est alors que se posa dans son esprit, avec une intensité particulière, le cruel problème de la rendre spirituelle.

Il y a fait une réponse des plus originales, et il nous l'a communiquée sous forme d'une conversation, vraie ou supposée, entre lui et le roi François Ier. Cette conversation eut même un certain succès : écrite en latin (à la romaine), elle a eu l'honneur d'être traduite par le grand traducteur de la cour, Louis Le Roy : M. Chevreul l'a rééditée de nos jours.

Budé a une idée tout à fait simple, et propre, croit-il, à impressionner François Ier. Le roi n'était pas bien savant, mais il avait beaucoup de bonne volonté et une grande confiance dans les idées nouvelles, notamment dans celles de son ami ; pour réconcilier la chasse avec la science, Budé lui propose simplement d'adopter le latin comme langue de vénerie. Au premier abord, François Ier ne comprend pas très bien le sel de cette proposition ; cependant, il ne dit pas non ; et même, en y réfléchissant, il remarque qu'elle vient à point ; il y a des personnes qui s'agitent pour supprimer le latin de la procédure, sous prétexte de la rendre claire : voilà un bon moyen de leur fermer la bouche, en leur montrant que le latin peut servir à tout, du moment où il peut servir à l'argot du turf.

L'histoire ne nous dit pas si François Ier harangua ses chiens en vers latins ; cependant la semence jetée par Budé ne fut pas perdue, et un autre savant, commentateur d'Aristote et d'Hippocrate, Michel-

Digitized by Google

Ange Blondo, reprit la même thèse en sous-œuvre : dans un savant traité de vénerie en latin, Blondo montre combien il importe aux chasseurs d'être lettrés ; il scrute, à leur usage, toutes les matières canines depuis les temps les plus reculés : races, hygiène, maladies, dressage, sur tous ces points il relie noblement le fil de la tradition ; il n'oublie pas non plus la biographie des chasseurs les plus illustres, jusques et y compris François Ier, et parmi eux, naturellement, il cite avec honneur tant de nobles femmes passionnées pour la chasse, et pour qui cela a presque toujours été comme une consécration de virginité : la belle Atalante, contemptrice du mariage ; Calixto, fille d'un roi d'Arcadie ; Aréthuse, fille du centaure Hippechrome ; Amimone, nymphe bretonne, fille de Danaus ; mille autres vestales encore, inutiles à rappeler, dit-il, étant « fort connues de tous les chasseurs dignes de ce nom [1] ». Après une pareille énumération, on pourrait être tenté de croire en effet que, tout au moins pour les femmes, la chasse élève l'âme et a des vertus platoniques.

Malgré tout, les femmes artistes en charme ne pensent pas qu'elle mérite de leur part encouragement ni sympathie. En quoi ce sport a-t-il une efficacité morale particulière ? il a, au contraire, l'inconvénient de donner un aspect un peu viril, d'émousser chez une femme tout ce qui fait l'essence de la douceur platoniste [2].

La grande chasse à courre n'est plus le fait que de

[1] F° 26.

[2] Kathin alloit bien montée a la chasse,
Portant espieu. Cupido la pourchasse
Avecques son arc, et luy dit : « Combatons,
Puisqu'ainsi est que nous avons bastons. »

Digitized by Google

quelques dames trop vigoureuses et un peu *vieux-jeu*[1], comme Marguerite d'Autriche[2], qui était si fière de ses têtes de loup empaillées[3] ; ou Anne de France, veneuse passionnée et classique, qu'un de ses fidèles compagnons d'équipage, le sénéchal de Normandie, qualifie avec enthousiasme grande maîtresse de ce « beau métier[4] », mais qu'il appelle aussi sa dernière représentante. Anne chassait, comme elle faisait tout ; froidement et méthodiquement, elle vérifiait de ses yeux la piste, elle ordonnait l'attaque, puis elle partait avec les chiens, et tout d'un coup s'échauffait, s'animait, criait, donnait fort bien son coup d'épieu. C'est grâce à de telles allures qu'elle s'est toujours fait inexactement juger, même par ses amis intimes, et qu'elle s'est donné une réputation toute virile, alors que dans le fond de son cœur elle était infiniment femme, et femme philosophe.

Le très grand nombre de ses contemporaines se seraient bien gardées de l'imiter, et si elles prirent leur parti de la chasse, ce fut par raison. Personnellement, elles ne pratiquaient guère que la chasse à l'oiseau[5]. Il leur était indifférent qu'on galopât ou qu'on tuât plus ou moins ; mais elles aimaient les alentours de la chasse, les soirées, favorables au flirt, quand les chasseurs n'ont pas trop faim ou trop som-

Elle respond : « Amours, que pense tu ?
Longtemps y a que je t'ay combatu
Sans estre armée : a présent, je le suis ;
Retourne-t-en, et plus ne me poursuis,
Car seure je suis que tu seroys batu. »
(Michel d'Amboise, f° 29.)

[1] Voir les détails que nous avons donnés sur les chasses de Marie de Clèves, *Histoire de Louis XII*, I, 240. — [2] Ms. des *Echecs amoureux*, de Louise de Savoie, miniature, f° 116. — [3] Le Glay, *Lettres*, I, 38, 284. — [4] *Le Livre de la chasse*. — [5] Dunoyer de Noirmont, III, 87.

Digitized by Google

meil, les lendemains, jours de repos, où le laisser aller de la campagne permet de se lever tôt, de descendre à l'air frais, presque sans coiffure et sans mouches, le teint net, le sang à la peau, d'expédier rapidement une messe de chasse, et de se mettre à bavarder à l'ombre, sur les mérites respectifs des chiens et des oiseaux, jusqu'à l'heure du déjeuner[1]. En somme, pour les femmes platonistes, la vraie chasse, la bonne, c'est celle où l'on chasse le moins. Si les hommes tiennent absolument à répandre du sang, qu'ils fassent vite! qu'ils remplissent leur parc de cerfs domestiqués et qu'un beau matin ils en massacrent une partie. Mais, de grâce, qu'ils ne parlent plus de leurs ruses d'Apache ou de leur concours d'instinct avec les animaux! Vraiment, s'écrie Marguerite de France, la prise d'un cerf vaut-elle « le travail d'un prince[2] » ? autant celui d'un maçon ou d'un paysan !

La conclusion, c'est que, si on ne veut pas vivre au chenil, il n'y a qu'à ne plus chasser ; et elle est plus logique que l'effort tenté par Budé ou par Blondo pour infuser aux chasseurs de hautes et bizarres idées qui ne valent pas un bon piqueur.

Comme toutes choses humaines, les théories charmantes que nous venons d'exposer ont d'ailleurs leur revers ; il est certain qu'à force de subordonner la nature, de la rendre gracieuse, aimable, de la pomponner et de la transfigurer, on arrive assez bien à en perdre même la notion. Un paysage devient un salon ; Lemaire de Belges et autres ne nous entretiennent que de branches doucettement branlantes, de feuillettes bruissantes, de l'automne palissant, de cabanes où de faux bergers en fausses peaux de bique écoutent souffler la

[1] G. Crétin, *Débat*. — [2] Éd. Le Franc, p. 148.

Digitized by Google

bise de l'hiver avec un ravissement qu'on a peine à ne pas se figurer un peu faux [1]. Si au moins ces fadeurs menaient toujours à l'idéal ! Mais non ; les naïves bergères font beaucoup de façons à toutes les heures, sauf à celle du berger, lorsque ce serait peut-être le cas d'en faire...

L'école voluptueuse de Venise, coloriste, naturaliste, un peu païenne, a beaucoup mieux exprimé nos relations avec la nature. Elle ne nous ouvre plus une simple alcôve, mais une immense usine de volupté, d'où s'élèvent mille aspirations profondes et un souffle pénétrant. Giorgione et Titien ont merveilleusement rendu la poésie de ces horizons pleins d'amour ! De la mer molle, ou des mousses brûlées, ou des prés en fleurs, tels que leur pinceau nous les montre, des voix montent en clameur, et il ne manque plus que l'ancienne mythologie ingénieuse pour personnifier toutes les unions indéchiffrables, indéchiffrées, dont on sent que le monde physique tire chaque jour sa vie et sa soif impérieuse de renouvellement. Les épicuriens se laissent glisser au caprice d'un coup de rame [2] et se bornent à donner leur note, qui est bien légère dans cette colossale orchestration. Les platonistes, au contraire, ne veulent pas se laisser entraîner, et ils combattent la nature tout en la caressant, préférant trop la soumettre que trop lui obéir. A leur avis, sauvage ou voluptueuse, elle tuerait l'homme. C'est une esclave, faite pour nous subir, qui médite sa vengeance et qui veut ou sucer notre sang ou le répandre : on la range parmi les esclaves.

Il faut enfin dire un mot d'une vie qui tient le milieu entre la vie des champs et celle de la ville, la

[1] Thibaut, pp. 196 et suiv. — [2] *Stultifere naves* (1500), grav. 6. Les critiques représentent presque toujours l'épicurisme en bateau.

Digitized by Google

vie d'eaux et de bains de mer. En France, la mode s'en introduit difficilement : la bonne société préfère l'existence large et confortable de château, mais les eaux sont fort à la mode en Italie.

Sauf à l'église, il n'y a pas de théâtre où chacun puisse mieux se rencontrer, et se prendre plus au sérieux sans mentir : une piscine représente l'idéal de l'égalité ; on y entre, on y figure, on en sort, tout le monde s'y trouve aussi prince que son voisin ; c'est un salon libre, où des gens qui, hors de là, ne se connaissent pas, bons amis, familiers, ont tous une même pensée, celle d'exprimer leur vie goutte à goutte, comme la source voisine.

On a attribué à des motifs bien divers la difficulté avec laquelle l'usage des eaux s'est acclimaté en France. Suivant une vieille tradition, beaucoup de prédicateurs du XVIe siècle tonnent encore contre l'habitude de se baigner. Sur trente femmes qui vont se baigner, dit celui-ci, il n'y en a pas une qui puisse se dire chaste. « O funeste lavage, fécond en mortels principes, » s'exclame un autre[1]. « Femmes qui vous *étuvez*, dit Olivier Maillard, je vous convoque aux étuves de l'Enfer[2]. » Les calvinistes renchérirent sur ces indignations, et plus d'un médecin même s'est cru tenu à une certaine réserve. A la fin d'un long traité d'hygiène, Gazius dit : « Il me reste à parler des bains, ce que je ferai brièvement, car l'usage n'en existe pas chez nous, et d'ailleurs c'est un plaisir qui ne va pas sans danger ; peut-être vaudrait-il mieux n'en pas parler de peur de paraître y pousser. Moi, qui n'ai jamais pris un bain, je ne m'en porte pas plus mal, grâce à Dieu. » Cependant, Gazius, pour ne pas se brouiller avec les anciens, ni avec les Arabes, ni avec ses confrères,

[1] *Dialogismi Heroïnarum*, p. 18. — [2] Sermon 28.

Digitized by Google

finit par reconnaître que l'eau froide est en usage « dans des pays très distingués »; pour sa part, il ne voit même aucun inconvénient à une douche, suivie de frictions ou de massage[1].

Mais il faut bien comprendre ce discours, plutôt moral qu'hygiénique.

Nous retrouvons ici, à l'improviste, des principes déjà connus. Ni les prédicateurs, ni les calvinistes ne veulent admettre qu'un motif utilitaire puisse induire une femme qui se respecte à se dépouiller de ses vêtements, ou quasi, soit en plein air[2], à l'antique[3], soit dans un de ces établissements publics de bains, qu'on annonçait tous les matins dans les carrefours entre les artichauts et le fromage[4], et où la police tolérait quelques indiscrétions. Beaucoup d'historiens ont conclu sans ambages que calvinistes ou prédicateurs avaient horreur de l'eau; ce n'est pas absolument exact; ils recommandaient les bains à domicile. Ainsi un *canon* du concile de Bâle invite les particuliers à installer des salles de bain dans leurs maisons[5]. Les platonistes partageaient d'autant plus vivement l'avis du concile de Bâle, qu'ils traitaient leur corps avec des égards pour ainsi dire sacerdotaux, et qu'aucune délicatesse ne leur paraissait excessive pour forger l'arme du délicieux amour. Quelques

[1] F^os 21 v°, 23. — [2] Pétrarque, éd. Léouzon Le Duc, pp. 280, 281. — [3] Ciacconius, p. 71.

[4] C'est a l'image saincte Jame
Ou se vont baigner ces femmes;
Et baignez, et estuvez, allez.
Bien servies vous y serez.
De varletz, de chambrière,
De la dame bonne chère.
Allez tost, les baings sont prestz.
(*Les Cris de Paris.*)

[5] *Convivalium sermonum*, p. 38.

Digitized by Google

femmes subtiles préféraient à l'eau les moyens secs (poudres, pâtes, râclures d'épiderme [1]), ce qui permet encore de dire « qu'elles ne se lavaient pas les mains »; mais la plupart devaient beaucoup à l'eau, et la salle consacrée à cette régénération était un sanctuaire. On connaît les petites salles de bain du XVIIIe siècle ou du commencement de ce siècle, toutes tendues de glaces. L'idolâtrie du XVIe siècle a été moins éclatante, mais non moins ardente; Raphaël en personne a décoré la salle de bains de Bibbiena, et on sait que le charmant prélat avait choisi pour thème de ses fresques l'histoire de Vénus et de Cupidon [2].

Dans une de ses lettres les plus amusantes, Mme de Sévigné gémit de la nécessité de prendre des douches à Vichy; elle trouvait cet état « humiliant », et, pour se donner du courage, elle avait la singulière idée de s'entourer de ses deux femmes de chambre, afin de « voir des figures de connaissance ». En même temps, elle faisait cacher derrière un rideau son médecin, qui était homme d'esprit, afin de causer avec lui pendant l'opération.

Nous ignorons les impressions des descendantes de Mme de Sévigné, mais nous savons que ses aïeules étaient, de ce chef, fort délicates. Marguerite de France, pour ne pas perdre de vue l'histoire de la chaste Suzanne, s'en fit faire un surtout de table [3].

On devine donc la réserve qui s'imposait en matière d'hydrothérapie. Mais, d'autre part, les amis de l'antiquité remirent l'eau en honneur;

[1] Bonnaffé, *Revue des Deux Mondes*, 1893, p. 619. — [2] Ch. Ravaisson-Mollien, *les Manuscrits*, ms. C., p. 1 v°; Ronsard, I, 257; Ch. Ephrussi, *les Bains de femmes*, p. 15; C. Celtis, *Urbs Norimberga*, ch. IV; ms. fr. 143, f° 104 v° (miniature). — [3] La Ferrière, *Marguerite d'Angoulême*, p. 123.

Digitized by Google

des savants démontrèrent que les Romains l'avaient beaucoup aimée ; les membres du haut clergé s'en firent les apôtres. Georges d'Amboise et ses frères multiplièrent les fontaines à Rouen[1], à Blois, à Gaillon, à Clermont... comme le pape le faisait à Rome.

Quant aux eaux minérales, c'est sous les auspices du pape et du Sénat de Venise que parut le grand guide officiel, in-folio[2], où l'on peut voir qu'il y a des eaux pour toutes les maladies, comme des saints pour toutes les misères[3], mais qu'il ne faut pas s'y risquer sans consulter qui de droit.

Voulant aller aux eaux, vous interpellez un médecin : si c'est un spécialiste comme Savonarola, il verra tout par des yeux aquatiques, et commencera votre initiation à domicile par des bains d'espèces variées, oléagineux, vineux, laiteux, de feu, d'air comprimé ; un beau matin, il vous dira que les eaux minérales se transportent mal, qu'il est las de vous faire boire de l'eau gâtée, et il vous expédiera à telle source[4].

La plupart des eaux italiennes, du moins celles qui sont achalandées, ont le bon goût de couler dans une ville ou à peu près, et on a la chance d'y

[1] Voir not. *Archives municipales de Rouen*, 241 *bis*. — [2] « Ouvrage, pour notre époque, où l'usage des eaux minérales est si répandu, très utile aux médecins, mais plus encore à toutes autres personnes, et très agréable. » — [3] Exemple : « *Le bain de Saint-Barthélemy :* Un homme de Feltre, nommé Pétrarque, à la suite d'un accident au genou, ayant été soigné par une série je ne dirai pas de rebouteurs, mais de destructeurs, éprouva de vives douleurs : un écoulement se produisit ; on y appliqua des astringents et des remèdes froids ; il en résulta une induration, qui ne lui permettait plus de marcher sans bâton et béquille. Au bout de deux ans, il vint me voir ; je lui prescrivis les bains. Il s'en trouva si bien qu'au bout de quinze jours il repartit sans béquille. » (*De balneis*, 1563.) — [4] Cardanus, *De malo medendi usu*, 49e grief.

Digitized by Google

retrouver des figures de connaissance, ne fût-ce que parmi les habitués. Sous Louis XII, la ville de Gênes se révolta parce que son capitaine français, le sire de Roquebertin, au lieu de s'occuper d'affaires, d'ailleurs ennuyeuses, passait sa vie aux eaux d'Acqui[1].

Néanmoins, une femme distinguée commence par s'assurer une bonne escorte d'accompagnateurs; c'est ainsi que Marguerite de France avait entraîné à Cauterets toute sa troupe. Ensuite elle subit les dernières exhortations de son docteur, homme méticuleux, intelligent, qui ne paraît pas se fier outre mesure ni à ses confrères, ni à sa cliente, et qui la catéchise, qui lui fait lire l'in-folio : il lui signale huit ennemis qui la guetteront à l'arrivée : céphalalgie, insomnie et autres, il lui apprend comment en étudiant bien ses petits vices intimes, en ne perdant pas de vue un seul instant son ventre ou telle autre partie de sa personne, elle arrivera à la victoire. Puis il consulte avec circonspection l'état du ciel, des étoiles, des vents, de la température, la carte des épidémies, il s'assure de la qualité de l'année (car il y a des années où les eaux tuent leurs malades ou les mènent à mal), et enfin il prononce l'*exeat*.

On secoue ces visions terrestres, et on s'envole. Tant pis si c'est vers la Porretta, près de Bologne, station très fréquentée, mais très purgative; cependant, l'esprit du beau sait tout idéaliser, et un agréable poète, Battista de Mantoue, s'est chargé de montrer toutes les satisfactions morales ou esthétiques qu'on peut trouver à boire trois verres d'eau laxative, puis à laisser faire la nature.

Il dépeint ce manège en fort beaux vers :

[1] Jean d'Auton, IV, 93.

Digitized by Google

« Loin de vous, le lit et ses joies.
Allez, venez, avancez-vous à pas lents... etc. »

Du reste, l'idée de vous rajeunir, la pensée de récupérer par de si petits sacrifices un esprit libre, un cœur chaud, un corps souple, de voir les rides s'évanouir d'elles-mêmes, bref le programme même du devoir de beauté poétise bien des choses et mérite bien que vous vous imposiez vingt et un jours d'efforts[1]. N'importe, les gens à la mode préfèrent les stations où l'on se baigne à celles où l'on boit.

La vie des eaux présente cet admirable avantage qu'on y jouit de la liberté la plus parfaite ; nulle part, on ne se voit mieux, on ne cause plus intimement, on ne profite plus à fond les uns des autres. C'est ce qui lui donne un prix infini ! Les hommes qui ont suivi la princesse de leur cœur n'ont absolument rien à faire que de se consacrer à elle, car ils ne se font frictionner ou purger que par acquit de conscience. Que de bons moments, entre deux verres d'eau, pour s'élever l'esprit ou pour raconter des histoires ! plusieurs recueils de *Nouvelles* sont nés près d'une source[2]... C'est à une saison de Lucques, en avril 1538, que Vittoria Colonna fit la connaissance de Carnesecchi, l'aventureux théologien, et se lança avec lui dans les plus hautes spéculations religieuses[3]... Chacun suit sa voie, et les gens qui n'aiment pas les maris y sont encore moins gênés qu'ailleurs[4].

Irons-nous jusqu'à dire que le platonisme dominait

[1] *Sylvarum*, liv. VIII, s. IV. — [2] Not. Sabadino degli Arienti. — [3] *Carteggio*, p. 159. — [4] *Hept.*, Prologue.

Digitized by Google

sans partage les baigneurs italiens? Non[1], mais c'était déjà quelque chose qu'il eût sa place. On ne voit pas qu'une vertu beaucoup plus pure ait régné au nord des Alpes, parmi les races vertueuses. Les allures des bains de Baden, en Argovie, ont scandalisé jusqu'à Brantôme[2]. Un Florentin[3], qui croyait la vie de Florence déjà agréable, nous a raconté avec une stupéfaction naïve ses impressions; dès en débarquant, il est tout ébaubi. Le beau platonisme de sa province, toujours flanqué de maris jaloux et d'*impedimenta* de toute sorte, lui paraît un pur enfantillage, un fantôme, une fleur sèche, une arabesque dans les espaces, en face de ces manières boulevardières, qui, du reste, ne lui déplaisent pas : « Bravo ! s'écrie-t-il, voilà qui est platonicien, puisque Platon prêche la communauté des femmes. Ici les maris prennent tout, absolument tout, du bon côté. Quelle véritable sagesse! Ces Allemands ne se torturent pas pour des soupçons, ils jouissent du présent. » Et là-dessus, quoique Florentin, il nous décrit les charmes de Baden avec un véritable enthousiasme : les rues élégantes, où on ne voit pas trace d'infirmités (Baden était recommandé aux femmes sans enfants), des femmes du monde exquises, des hommes en habits d'or et d'argent, des beautés un peu exotiques, débarquées, sans qu'on sache trop d'où, avec un laquais et une ou deux femmes de chambre, çà et là quelques nobles abbesses, de piété raisonnable... Quel vertige ! C'est à qui se précipitera vers le plaisir !

[1] Gregorovius a publié dans *Lucrèce Borgia* (I, 28) le récit d'une fête des plus libres offerte, à Sienne, à d'aimables baigneuses, et d'où les maris et les frères avaient été exclus. — [2] IX, 299. — [3] Le Pogge.

Digitized by Google

Les gens sérieux, qui se soignent et qui désirent se guérir, prennent trois ou quatre bains par jour; ceux-là vivent comme des canards. Il y a pour le vulgaire des piscines communes on ne peut plus pittoresques, mais chaque hôtel décent possède une piscine masculine, et une piscine féminine avec un promenoir où les hommes sont admis en peignoir. Dire la gaieté qui y règne est chose impossible : là dedans, on cause, on rit, on mange, on boit, on danse en rond ; les messieurs jettent des pièces d'argent que les baigneuses attrapent du bout des doigts ou dans leur chemisette de lin, avec des contorsions et des batailles. Parfois, quand une société se connaît bien, elle finit par fraterniser dans un réceptacle unique, ce qui est beaucoup plus amusant et ce qui plaît aux médecins, parce qu'il n'y a pas de bains plus consciencieux. Honni soit qui mal y pense !

Le soir, une vaste prairie sert de *casino;* on continue à y danser en rond, à y chanter ; on entremêle ces ébats de divertissements variés, tels que le jeu de la balle à grelots, qui donne lieu à toute sorte de bousculades.

Voilà Baden.

Il se produit ceci de singulier : le platonisme passe pour compliqué, pour savant, et même il se croit tel ; l'antiplatonisme, au contraire, affecte des airs de la plus complète simplicité : or, chaque fois qu'on les met en présence, c'est le platonisme qui est le plus naïf.

Digitized by Google

CHAPITRE V

LES RESSOURCES INTELLECTUELLES

Qu'une femme soit belle, qu'elle pare toutes choses, qu'elle dégage une impression élevée, c'est à merveille, mais il n'y aurait là qu'un masque trompeur si elle n'entretenait pas en elle-même, avec un soin jaloux, le foyer de l'amour du beau. Castiglione, qui aime donner à ses définitions une précision mathématique, nous dit : « La femme doit vivre de la vie du monde et de la vie des arts, » mettant ainsi en apparence la vie esthétique au second rang; mais il a bien soin d'ajouter : « Elle doit s'occuper de lettres, de musique, de peinture, danser et festoyer [1], » c'est-à-dire que le cœur doit renverser les rôles, que dans le for intérieur il faut mettre les préoccupations intimes avant les occupations apparentes. La chose est logique. Comment les femmes gouverneraient-elles le monde, si elles en étaient réellement les esclaves? Pour servir de phare, il faut briller.

Du reste, nous aussi, nous avons le droit de demander où ces dames comptent nous conduire. Leur

[1] P. 378.

Digitized by Google

art consiste à plaire et à endoctriner. Plaire est leur secret, nous le leur laissons ; peu nous importe de savoir si Lucrèce Borgia taillait elle-même ses robes, où et par qui Marie Stuart faisait faire ses chapeaux, ni si les femmes plaisent toujours par ce qui plaît à leurs maris. Mais quand elles parlent de gouverner notre intelligence, il devient très intéressant de savoir comment elles nous accommoderont.

Leurs provisions intellectuelles consistent surtout en impressions d'art, suivant la formule de Castiglione. La peinture (et à plus forte raison les arts manuels inférieurs, dentelle, broderie, tapisserie...) y occupe le dernier rang, conformément au principe universellement admis dans le monde platonicien, que moins un art a besoin de recourir aux sens pour toucher l'âme, plus il est excellent. La musique l'emporte sur la peinture, parce qu'elle transmet directement une impression ; la musique vocale, surtout, représente presque le langage d'âme à âme, avec une très faible proportion de matérialité. La poésie est l'art suprême, la chose vraiment aristocratique ; personne n'aurait l'idée de la comparer à la peinture ni à aucun art manuel. D'un trait, le poète peint à la fois l'âme et le corps [1] ; comme dit Ronsard, « il peint dans les cieux ».

Une femme, pour faire sa provision de bonheur, commencera par vivre dans la familiarité du beau. Les sciences lui sont inutiles ; elle a peu le goût de les cultiver, et encore moins le temps. Mais, de même qu'il lui est nécessaire de déjeuner, elle doit aussi tous les matins donner à son âme un aliment, ne fût-ce qu'une gorgée de beau. Louise de Savoie, en se levant, lisait un psaume « pour embaumer

[1] H Salel, p. 52.

Digitized by Google

sa journée », selon son expression; il lui suffisait de cette lecture de quelques instants pour se verser une lumière intérieure qui devait la réchauffer jusqu'au soir.

Du reste, les femmes ont tout particulièrement le devoir de lire : outre qu'il y a toujours quelque chose de nouveau à apprendre ou à ressentir, la vie intellectuelle exige un entraînement continuel, j'oserai dire « une éducation » continuelle. Est-ce qu'un arbre qui refuserait de pomper la sève pourrait fleurir et fructifier et tarderait à élever en l'air des bras de squelette ?

Ainsi, avec une complète liberté d'esprit, aussi grande que la liberté matérielle, mais bien plus difficile à conquérir, une femme s'alimentera par elle-même, elle cherchera la beauté dans le vrai, en dehors de toute convention. Le réel adversaire de la liberté des femmes, ce n'est pas tel ou tel homme, c'est elles-mêmes, à cause de leur frivolité, de leur inconséquence et d'une passion innée pour le superficiel, autrement dit pour la convention ou la mode. Il leur faut une vraie force d'âme pour creuser quelque chose : elles s'abandonnent avec une joie parfaite au miroitement d'une pensée, obscure dans le fond, mais aveuglante dans la forme. Lorsqu'on n'a pas eu grand soin, dans leur enfance, de leur donner le goût de la précision, elles risquent fort de se volatiliser dans des habitudes de curiosité sommaire, comme d'ailleurs beaucoup d'hommes du monde.

Les livres ont joué un rôle majeur dans la psychologie de la Renaissance. Le luxe des livres passait pour le premier de tous : la bibliothèque qualifiait une maison comme l'argenterie. Parmi les femmes, Anne de Bretagne, Louise de Savoie, bien

Digitized by Google

d'autres encore méritent essentiellement le titre de bibliophiles, aimant noblement les beaux livres, à belles miniatures, faits pour elles. On les accusait même de les lire. A cette époque, le parfum d'art qui s'exhalait d'une belle édition paraissait destiné à accentuer la pensée écrite, absolument comme la musique accentuait la pensée verbale : nous sommes devenus plus sages, et nous avons compris que les beaux livres sont des herbiers où il faut laisser sécher les idées pour mieux les conserver.

Il n'a pas manqué de rieurs pour se moquer de cette « suffisance livresque ». « Que de livres!... Ces gens-là veulent donc porter le monde sur leur dos [1] ! Quel gaspillage d'intellectualisme [2] ! » Et, en effet, non seulement Marguerite de France croit aux livres, mais elle en raffole; une bibliothèque lui paraît un sanctuaire.

« Tant y en a (de livres) que le seul remembrer
Et les nommer n'est pas en ma puissance,
Mais il faisoit beau voir leur ordonnance...
Et du scavoir qui est dedans
J'en laisse aux folz craindre les accidens...
Des livres fiz ung pillier, et sembloit
Que sa grandeur terre et ciel assembloit [3]. »

Nous qui écrivons, nous trouvons assez naturel qu'on achète nos livres, qu'on les conserve, et que même on en coupe quelques pages; si ce sont des femmes qui se chargent de ce soin, nous ne nous en plaignons pas. Nous fouillons obscurément sous terre, comme un mineur, à grands coups de pic ; pourquoi nous plaindrions-nous que, là-haut,

[1] *La grant Nef des folz.* — [2] Eloi d'Amerval. — [3] *Les Prisons.*

Digitized by Google

au grand soleil, quelqu'un tamise et monnaye notre métal, et en répande quelque chose dans le monde ?

C'est même une assez agréable surprise de rencontrer çà et là ses propres idées, envolées, et chaudement patronnées par des personnes qui les ont adoptées au point de les croire leur bien propre. Quelquefois c'est un autre écrivain qui veut bien se charger de les adopter ainsi, et alors notre impression peut n'être pas purement agréable; mais si c'est un lecteur ou une lectrice, nous sommes bien récompensés ! Souvent, notre idée, en circulant, a modifié sa physionomie, et, si quelquefois elle nous paraît affaiblie, il arrive aussi qu'elle acquière plus de force.

Tout le monde ne peut pas écrire ! Les « amateurs » ont un rôle à eux, qui n'est pas celui des « ratés » : un rôle de synthèse, de généralisation, de critique, d'appui, de sanction !

Le but de pensée et de vérité que nous poursuivons ne peut être atteint qu'avec l'aide de la conversation, si des femmes distinguées et enthousiastes se chargent de tirer de nos livres ce qu'ils peuvent avoir de bon, et d'en jeter la semence au dehors.

De cette collaboration presque indispensable entre la science pure et la vulgarisation résulte la vie. Comme l'a si bien dit Mme d'Haussonville :

« Un ardent désir de savoir a possédé le XVIe siècle tout entier. L'esprit mobile et flexible des femmes était entraîné dans le courant général. L'érudition a été la passion de cet âge, non pas cette érudition froide et minutieuse qui naît dans les siècles de décadence, et qui n'est souvent que l'appareil stérile d'une science d'école, mais une érudition

Digitized by Google

vivante, intelligente et animée... [1], » c'est-à-dire animée par l'esthétisme.

A côté de raffinés comme Bembo, de laborieux comme Lefèvre d'Etaples, d'hébraïsants, d'exégètes attachés à leur glèbe avec une solidité virile, il y eut des esprits brillants, peut-être plus brillants que profonds, mais libres, qui ont fait la synthèse des travaux particuliers et qui leur ont donné une envolée inattendue. Pour les hébraïsants, les exégètes, les philosophes et les historiens de toute catégorie, la dispersion d'intelligence aurait été évidemment chose fatale ; mais cette dispersion est la raison d'être d'une femme du monde chargée de mettre en circulation les résultats individuels.

Ainsi, le but que doivent se proposer les femmes dans leurs lectures est double : d'abord un but personnel, esthétique, pour se ranimer elles-mêmes et se donner l'élan ; puis un but de direction et d'apostolat, l'art de connaître les âmes, puis de les charmer et de les conduire par la conversation.

Du reste, on ne peut pas, sur la simple vue d'une bibliothèque, se faire une idée du possesseur. Dans les grandes maisons, par exemple chez le roi, il y a des livres d'héritage, d'offrandes, de mode. François Ier achetait les nouveautés italiennes [2], Pontanus, Bembo, Politien [3]. En réalité, il lisait surtout les romans de la Table-Ronde [4].

Les princesses ont aussi, à côté des livres à la mode, les livres qu'il a fallu acheter ou accepter,

[1] Ms. fr. 2545 1, f° 7 v° ; Quentin-Bauchart, p. 8. — [2] Recueil factice de 1538, de publications italiennes, lui ayant appartenu (Bibl. Nat. rés. Ysd. 1210-1217). — [3] Ces charmants petits volumes, reliés avec art, à la marque de la salamandre sur le plat, existent encore à la Bibl. Nat. rés. Z 735 (Bembo, *Epistolarum*), Z 1079 (Bembo, *Prose*), Z 1958 (Pontanus, *Opera*), Z 1947 (Politianus, *Opera*). — [4] *Louise de Savoie.*

Digitized by Google

les livres d'héritage, ceux qu'on a « pour leur dos », comme dit Montaigne. Les rayons s'étalent brillamment dans une grande galerie décorée de la crème des objets d'art [1]. Le fonds commun se compose d'ouvrages élémentaires de piété, d'histoire et de morale; on trouve encore des romans, des vers, Pétrarque, Boccace, des livres à gravures, qui remplacent trop souvent les charmants manuscrits dont Louise de Savoie resta une des dernières protectrices.

Ceux qu'on lit, ce sont les traités d'histoire, surtout d'histoire romaine, et de médecine pratique [2]. Ensuite, cela varie.

Certaines femmes, comme Anne de France, se nourrissent des Pères de l'Eglise, des philosophes, des moralistes. Beaucoup, tout en aimant les études de ce genre et en se disant hautement philosophes, préfèrent qu'on leur mâche un peu la besogne, et qu'on leur apporte des convictions toutes faites qu'elles n'auront plus qu'à ventiler et à distribuer par la parole. Nombre de traités italiens s'offrent à leur rendre ce petit service ; le roi de ces traités est le livre de Castiglione, *le Courtisan*. Nommer Castiglione, c'est nommer la Bible du platonisme, le code de l'esthétisme, le Machiavel de l'antimachiavélisme ; Castiglione se trouve dans les mains de toute femme qui pense à l'idéal.

Au point de vue purement esthétique, les classiques sont en faveur, sauf Virgile, auquel les gens de Mantoue restent seuls fidèles, probablement par esprit local. Ovide, qui a tant et si bien parlé des

[1] Voir M. L. Delisle, *Cabinet des manuscrits :* Inventaire de Marguerite d'Autriche. — [2] Lucrèce Borgia n'apporta à Ferrare, pour son usage personnel, que des Heures élégantes, quelques livres de piété, un manuel d'histoire, un recueil de chansons, un Dante, un petit Pétrarque (Gregorovius, pièces, n° 65).

Digitized by Google

femmes, prend sa place. Octovien de Saint-Gelais [1] et André de la Vigne l'ont popularisé en France par des traductions : ses éditions illustrées s'écoulent comme on veut, même avec de vieilles gravures. Dans les très hautes sphères esthétiques, on se réclame surtout de Cicéron[2]. Autour de Marguerite de France, les noms favoris sont Térence et Cicéron, Castiglione et Boccace [3].

Les jours de lecture, qui sont principalement (il faut bien le dire) les jours gris de l'existence, ceux où l'on se sent abandonnée de Dieu et des hommes, quand il faut « se remettre en selle », on recherche plutôt une impression légère, douce s'il se peut, ou tout au moins gaie, réconfortante, émouvante... La Bible est très utile pour ouvrir un peu le ciel sans avoir besoin de recourir au moine ou au curé, car une femme intelligente n'aime que les prélats ; ou bien, pour la psychologie, on s'adresse aux poésies, aux nouvelles, aux romans [4]. Un simple sonnet, une petite histoire très courte, mais énergique, affriolante, peuvent suffire à guérir un marasme sans motifs ; dans les cas plus compliqués, on prend quelque énorme roman, qui captive l'attention pendant de longues heures et qui prête à la vie des reflets roses ou rouges.

La littérature de la Renaissance est bien pourvue de Nouvelles et de Facéties, correspondant à tous les besoins de littérature salée et épicée qui se manifestent chez une femme, même platoniste.

On s'en nourrit sans la moindre vergogne ; il est

[1] Ms. fr. 875 (exempl. de Louise de Savoie). — [2] Voir not. Castiglione, qui est tout à fait cicéronien et qui a emprunté à Cicéron des passages entiers. Une traduction du *De Officiis* fut publiée à Lyon dès le 11 février 1493-94. — [3] Gruget, Dédicace de l'*Heptaméron*. — [4] *Calvitii laus ;* IX, 43.

Digitized by Google

de bon ton d'en parler, d'en rire, d'en citer des tirades. Souvent quelque abbé de cour, directeur de la conscience de ces dames, et en mal d'évêché, se charge des explications ou de la traduction[1].

Quelques personnes se sont demandé si l'habitude de lectures aussi accentuées n'oblitérait pas à la longue le sens moral, surtout chez les femmes. Brantôme soutient que ç'a été la cause de toutes les perversions. Marguerite de France ne le croyait pas ; elle avait dans l'art une foi si ardente qu'à son avis on donnait une preuve de vigueur d'esprit, en abordant toutes les lectures sans broncher. Son ami Marot le lui a dit, en riant un peu (car, dans le conflit entre la chair et l'esprit, il tenait pour la chair) ; il cite un choix des œuvres réputées les plus perverses[2], et il ajoute :

« Tout cela est bonne doctrine,
« Et n'y a rien de deffendu. »

Marguerite, élevée avec Saint-Gelais et Boccace[3], était réellement vaccinée. De plus, comme quelques femmes de mysticisme étroit, elle ne craignait pas les contrastes : l'âme et le corps dans chaque plateau de la balance, Pétrarque corrigeant Boccace, et *vice versa*... La bonne humeur, la gaieté font partie de l'hygiène platoniste, et on les prend où elles sont. Les grosses plaisanteries n'amusaient pas ! Un Allemand, qui a fort peiné pour écrire un *Eloge de la calvitie*, en convient : « Nous sommes

[1] Brantôme. Allusion très transparente à Louise de Savoie, à sa fille et à Octovien de Saint-Gelais, dans Corn. Agrippa, lettre du 1er mai 1526. — [2] La *Fiammetta*, de Boccace, l'églogue de Virgile sur l'Amour à l'Antique, *Formosum pastor*, la *Célestine* (1re épître du Coq-à-l'Ane). — [3] Corn. Agrippa.

Digitized by Google

ridicules, même quand nous écrivons des choses sérieuses, mais nous ne sommes jamais gais. Si nous voulons plaisanter, on dirait, selon le proverbe, que nous sautons un chameau... » Les écrivains soi-disant amusants sont si ennuyeux! un vieux philosophe croustillant comme Nifo! ou ce bon La Perrière, ami de Marguerite, qui dédie ses vers lascifs, ses « cent[1] considérations d'amour, » à un greffier des Eaux et Forêts!

Il faut que les femmes en reviennent à Boccace[2], puisqu'il était en possession d'amuser! Un morceau inédit de Boccace, découvert par hasard, et qui n'était pas remarquable, couvrit de gloire Claricio d'Imola, et fut publié aux frais d'un mécène Milanais, Andrea Calvi, sous les auspices de Léon X, de François Ier[3]... Castiglione[4], Marguerite n'ont garde d'attaquer une pareille renommée; leur ambition est de la confisquer. Marguerite fit faire une traduction nouvelle de Boccace. Elle-même, on le sait, voulut imiter le dieu: réellement, c'était une très bonne industrie; pour avoir démarqué Boccace, Firenzuola devint prélat, Bandello évêque de Nérac; un simple sellier, Nicolas, conquit la faveur du roi. Sous des pseudonymes transparents, l'adresse consistait à raconter des histoires vraies. Et cependant Louise de Savoie aimait encore presque autant les « Actes des Apôtres[5] ».

La Facétie eut un sort moins brillant: le Pogge, Cornazano, toujours chers aux femmes, transmirent beaucoup de leurs histoires à des imitateurs,

[1] Chiffre fatidique, depuis Boccace. — [2] Lemaire de Belges (*Temple d'honneur*), Bouchet (*Temple de Bonne Renommée*, f° 72 v°), Brantôme. — [3] Claricio, *Amorosa visione*. En 1521, Andrea Calvi paya de même une édition d'œuvres inédites de Vegio (*Convivium deorum*). — [4] Préface et liv. I. — [5] *Hept.*, 7e journée.

Digitized by Google

Domenichi, Delicado, Boistuau, qui les repassèrent ensuite à Shakespeare, à La Fontaine...

L'ancien roman conservait une grande faveur ; il la méritait, en ce sens qu'à un sentimentalisme chevaleresque il alliait un piment suffisant pour qu'une honnête dame pût le laisser traîner sur sa table[1]. Les femmes raffolaient du vénérable roman de cape et d'épée [2], long, filandreux, héroïque ; jadis, au XIIIe siècle, il avait conquis l'Italie[3]. Il plaisait aux princesses par son côté élevé, aux portières par son intérêt abracadabrant. En pleine efflorescence d'humanisme, d'idées nouvelles et d'esthétisme, on vit reparaître le *Roman de la Rose*[4], et défiler d'année en année, comme par l'effet d'une évocation effroyable, tous les vieux preux aux profils enthousiastes et lugubres, les tenants du saint Graal et de Mélusine, Lancelot du Lac et Perceforest, et Fier-à-bras, ou bien Perceval, Ponthus, Meliadus, Pierre de Provence, tout ce monde gothique, qui se croyait si mort. Avec eux, ils traînaient leurs parents et amis : *la Belle Hélaine*, *Theseus*, *la Destruction de Troye*, *le Preux Hector*, *Œdipus*, *Alexander Magnus*, ceux-là dignes, jusqu'à un certain point, de coudoyer Platon ; mais aussi *Baudouin*, *le Grant Voyage de Jherusalem*, *la Conqueste... de Trébisonde*, dans un temps qui se souciait bien peu des Croisades ! Les Italiens eux-mêmes se jetèrent avec frénésie sur

[1] Bareleta, dcs 1e quadragesimæ. — [2] La duchesse d'Orléans les aimait tellement que son mari ne trouve pas de plus galant cadeau à lui faire que le roman de *Troïlus* et *Criseïda*, et un jour elle envoie un exprès courir en toute hâte après une dame de la cour qui, après avoir emprunté un *Clériadus*, oubliait de le rendre, comme il arrive souvent. (Voir notre *Histoire de Louis XII*, t. I.) — [3] Gaston Paris, *Histoire poétique*. — [4] Bouchet le célèbre (*Temple de Bonne Renommée*), Lazare de Baïf le vante à Charles IX (*les Passetems*, p. 56) ; Molinet lui donne un vernis religieux, Clément Marot le badigeonne au goût du jour et l'édite à nouveau.

Digitized by Google

Charlemagne. Il y eut comme une étincelle électrique, réciproque. La France s'éprit de l'Italie au large cœur, l'Italie s'éprit de la France au grand bras; les femmes du Midi, et les hommes du Nord! Les platonistes hommes eurent beau trouver l'événement ridicule; chez Laurent de Médicis, dans le sanctuaire, Pulci eut beau traduire toutes les colères et faire passer aux paladins un mauvais quart d'heure, rien ne résista, et un roman, fort mauvais d'ailleurs, intitulé *I reali di Francia*, devint la sève de toute une littérature nouvelle.

Les hommes succombèrent à cette mode, parce que les femmes les y poussaient. Du reste, les nations sont comme les veuves, elles aiment les défunts. Depuis que la chevalerie n'existait plus, il était naturel de ne jurer que par elle. Plus notre activité s'affaisse, plus nous nous éprenons de ce que le passé paraît présenter de démesuré. Charlemagne remplit donc l'horizon; de tendres regards caressèrent les vieilles épées rouillées, et, tandis que de jolies œuvres, toutes pimpantes, ne parvenaient guère jusqu'au cœur des femmes, les spectres, pour vaincre, n'avaient qu'à paraître. Parfois, ils se présentaient tout nus, dans la grandeur étrange de leur énergique ossature; d'autres fois, un éditeur intelligent leur faisait quelque toilette, les astiquait, les ornait de petits nœuds roses ou bleus[1]. Combien *Amadis*, le plus célèbre peut-être de ces romans, subit-il ainsi de préparations! On avait oublié qu'il venait de France; il fut espagnol d'abord, puis italien, puis importé en France par une traduction d'Herberay des Essarts, avec un succès fabuleux : « Qui eût dit du mal des Amadis se serait fait conspuer[2]. » De quatre livres,

[1] Voir Firmin Didot, *Essai de classification*. — [2] Lanoue.

Digitized by Google

il passa à douze [1]... ; il aurait pu s'allonger indéfiniment, comme certains procès de nos jours.

Ces vieux romans ne sont guère connus aujourd'hui que des érudits; ouvrons au hasard n'importe lequel : *Lancelot du Lac*, un des plus classiques[2]; les couleurs sont crues. A côté de virginités mystiques, on voit fumer de grossiers appétits. Femmes et jeunes filles ont du sang dans les veines et ne font rien à moitié, comme toutes les personnes d'éducation un peu primitive ; il suffit d'un instant où son mari a le dos tourné, pour que la reine « Genièvre » esquisse avec Lancelot à la forte moustache un projet de réconciliation, et le brave chevalier n'a pas trop besoin de supplier pour qu'on lui ouvre la fenêtre. Messire Gauvain parlemente fort peu avec la fille du roi de Norgalles, qu'il surprend étendue sur son lit d'hermine, dans un déshabillé virginal, mais ravissant[3]! Artus oublie très vite « la reyne Genièvre » parmi les consolations qu'une jeune fille, « courtoise et de bonnes paroles, » lui apporte dans son cachot[4]...

En fréquentant le beau monde platoniste, le vieux geste contracta des manières un peu plus fines ; le roi Artus finit par s'entourer assez galamment, Roland négligea Charlemagne pour courir après sa bien-aimée : ô horreur, Angélique filait le parfait amour avec un page sarrasin[5] ! L'antique roman torrentueux fit comme le Rhône, il tomba dans un lac bleu.

Malgré tout, les prélats l'excommunièrent toujours, et ils eurent le courage de rompre sur ce point avec les femmes. Ils n'admettaient ni les

[1] *L'onziesme livre...* (1555). — [2] La lecture de *Lancelot du Lac* a inspiré à Dante, comme on sait, le délicieux passage sur Françoise de Rimini. — [3] F° 99. — [4] F° 129. — [5] Gebhart, Préface de *Don Quichotte*, I, p. 10.

Digitized by Google

anciens maîtres, ni les nouveaux, l'élégant Cataneo, le joyeux Boïardo ; rien ne les désarma : ni le succès de romans tels que *la Célestine*, ni les flatteries. Lorsque l'Arioste offrit au cardinal d'Este son chef-d'œuvre bardé de dithyrambes en l'honneur de tous les Este passés, présents et futurs, l'aimable prélat lui dit : « Où donc avez-vous pris toutes ces bêtises[1] ? »

Bref, les femmes qui lisent, lisent ce qui parle d'amour : voilà de quoi elles font provision. La philosophie parle d'amour, elles sont philosophes ; romans, facéties, nouvelles, poésies parlent d'amour : elles goûtent aussi cette philosophie. Seulement, les unes ont l'esprit d'amour par philosophie, les autres ont de la philosophie par esprit d'amour, et cela produit entre elles de grandes différences.

Les premières sont froidement sentimentales, — on ne gouverne réellement pas avec la froideur ; elles vivent dans l'absolu, — on ne gouverne pas avec l'absolu. Elles perdent le contact avec les choses, elles n'ont pas la chaleur communicative qui fait les apôtres. Ce sont des princesses, des personnes sacrées, à admirer sans y toucher.

Platon n'a pas dégagé la règle pratique du bonheur, et ses meilleurs amis conviennent que ses idées sociales présentent bien des côtés chimériques.

Mais celles qui philosophent par amour sont les ardentes, les actives, qui savent que le monde obéit aux passions, bonnes ou mauvaises, et que là est le secret de la puissance féminine, beaucoup plus que dans n'importe quel raisonnement. La

[1] Ginguené, IX, 355. Il avait pu les prendre dans la bibliothèque du Palais. (Cappelli.)

Digitized by Google

béatitude de la raison peut être naïve ; la passion a des yeux de lynx. L'amour ne se raisonne pas et ne se fabrique pas, il se reçoit et il se donne ; la vie aussi n'est qu'un perpétuel échange, et le bonheur consiste à vivre, tandis que Platon le cherche dans la contemplation de soi-même et dans l'égoïsme. Pour agir sur autrui, il faut subir l'action d'autrui ; pour rendre heureux les autres, il faut être heureux par les autres. Cette opération manque de logique. Qu'importe ? Rien n'est plus illogique et plus relatif que le bonheur, puisqu'il s'applique à nous. Voilà, pour beaucoup de femmes, la science de la vie, et elles aiment le roman comme un tableau de philosophie, non pas didactique, mais vivant, où le cœur crie au lieu de se laisser disséquer.

On *sentait* le livre. Le Pogge nous raconte l'histoire d'un brave homme, marchand et Milanais, c'est-à-dire doublement calme, qui pensa périr de chagrin à la suite d'une lecture sur la Mort de Roland : pourtant Roland était mort depuis sept cents ans ! A plus forte raison, les femmes ont-elles le droit de se montrer sensibles.

Aussi, quand elles lisent, attachent-elles le plus grand prix aux formes extérieures qui produisent une impression ; elles en sont plus touchées que des idées. La femme de Guillaume Budé déclarait aimer les livres de son mari, non pas à cause de ce qu'ils pouvaient renfermer, mais parce qu'elle les considérait comme des enfants de son mari. Les femmes adorent les magnificences d'expression, la rhétorique, le rythme, la « beauté couturière » du langage ; la poésie leur semble l'enchantement suprême, parce qu'elle répond en même temps à leur besoin personnel de sensibilité et à leur mission, qui con-

Digitized by Google

siste précisément à semer dans la vie un peu de charme, c'est-à-dire un peu de poésie extérieure.

Du reste, ce qu'on nommait poésie, nous l'appellerions volontiers musique. La poésie n'est, alors, qu'un perpétuel libretto; les paroles donnent le mètre, la cadence, l'impression (surtout l'impression), et l'on admet qu'elles conservent un caractère un peu effacé, que l'idée y flotte à l'état incertain, plutôt trahie qu'accusée par l'harmonie du dehors. Notre grand Lamartine, avec sa pensée haute et indécise, a bien été, même pour nous, le premier des poètes. Au contraire, la mélodie musicale a pour but de saisir hardiment tous ces mots, de les préciser, de les rendre intenses, de les faire briller et ressortir. L'emploi principal, ou même exclusif, des voix humaines accentue encore ce relief ; les arêtes délicates de la voix, profilées avec une extrême adresse, semblent dessiner les contours de l'âme.

Les admirables inspirations de Vittoria et de ses prédécesseurs nous toucheront à jamais ! Dans cette vieille musique idéaliste, tout un monde insaisissable, nos vœux, notre amour, nos douleurs poignantes, nos prières jaillissent en gerbe, éclatent dans le ciel comme un feu d'artifice : « Dieu ne nous a rien donné de plus agréable, de plus doux, s'écriait un poète : c'est la messagère céleste, la consolatrice de tous les maux[1]. »

On remit en musique et on chanta les sonnets de Pétrarque, composés, d'ailleurs, dans ce but : Théodore Riccio donna un accompagnement de la fameuse romance *Italia mia*, Ciprian van Rore du

[1] *De juc. Musicæ laudibus.* Un bois, trois fois répété dans les *Illustrations de Gaule* (édition de 1528), représente la France sur un trône, ayant le Malheur sous ses pieds. A sa droite est la Noblesse, figurée par une jeune fille jouant du violon; à sa gauche, le Peuple, sous les traits d'un jeune homme, jouant de la guitare.

Digitized by Google

sonnet *Fontana di dolore*, *Albergo d'ira* [1]. Ronsard aussi écrivit ses rimes sonores pour la musique : Baïf alla, comme on sait, jusqu'à proposer de transformer l'écriture en une sorte de notation, et lorsque s'institua son académie, les compositeurs de musique, et même les simples chanteurs, y entrèrent au même titre que les poètes. L'art consiste à donner à la pensée toute la beauté extérieure dont elle est susceptible... Les philosophes comptent la musique métrique (c'est-à-dire la poésie) ou vocale comme une partie de la philosophie [2]. L'art, ainsi intellectualisé, devient bien une religion. Au Vatican, Raphaël peint le Parnasse et Apollon chantant comme un vieux barde [3]. Dans toutes les peintures du Paradis que nous avons pu voir, nous n'avons rencontré ni une palette, ni un ébauchoir, ni même une tribune aux harangues, ni un encrier : rien que la pure conversation directe avec Dieu par la contemplation et la musique. Et quoi de plus délicieux que les petits chœurs d'anges, imaginés par Jean Bellini aux pieds de ses madones, comme l'encens du monde ? Melozzo donne un orgue pour attribut à une reine [4], Titien en donne un à ses Vénus. Il semble que ce soit le cachet du bonheur.

Le peuple lui-même était étrangement épris des harmonies intellectuelles. En Italie, nombre de poètes passèrent leur vie sur les carrefours, comme Homère. Aurelio Brandiolini, par exemple, qui célébrait sur les places de Vérone les héros antiques, en vint, soutenu par les acclamations populaires, à exécuter de véritables tours de force, tels que de chanter en vers les trente-sept livres de l'*Histoire naturelle* de Pline. Le célèbre Bernardo Accolti tenait

[1] A. Graf, p. 37. — [2] Agrippa, *De Vanitate*, ch. XVII. — [3] Vatican. — [4] National Gallery.

Digitized by Google

ses assises de ville en ville, sur la place ; dès qu'il arrivait, la foule s'amassait, les affaires étaient suspendues, les boutiques bien au loin se fermaient, les balcons commençaient à s'illuminer, la police accourait assurer l'ordre ; perçant la foule par faveur, des notables formaient autour du poète comme une garde d'honneur; et, cependant, sous la lampe de quelque madone ensommeillée, vers le ciel lumineux, au milieu du silence de la foule, la voix du poète s'élevait, appuyée d'une guitare, chantant l'amour[1].

Rien ne caractérise mieux l'époque que cette passion populaire pour les musiciens, les poètes et les bouffons. Loin de s'abaisser au contact de la foule, la poésie semblait y prendre plus d'ampleur. Un pur virgilien, nommé Andrea Marone, comme Virgile, ne se sentait à l'aise que sur une borne : dans cette posture, l'inspiration le saisissait comme une sibylle antique ou un fakir ; ses veines se gonflaient, la sueur perlait, une pantomime expressive de tout son être accentuait son chant, ses yeux lançaient des éclairs, il semblait qu'une partie de son individualité sortît de lui-même et se répandît sur ses auditeurs en pluie de flamme[2].

Presque toutes les femmes ont aimé la musique, car les hommes sont très accessibles à ce charme de l'oreille. Même en France, malgré la médiocrité de l'éducation esthétique, on ne se figure pas ce que les hameaux recélaient alors de harpistes et de tabourins[3]. La duchesse d'Orléans, à Blois, patronnait un flot de « guiterneux », ménétriers, ou trompettes[4] plus ou moins authentiques, sans compter les guitaristes de passage, toujours bien

[1] Tiraboschi, VI, p. 2, p. 157, 236. — [2] Tiraboschi, VII, p. 3, p. 211. — [3] JJ. 234, f° 73 v°. — [4] *Hist. de Louis XII*, I, 244.

Digitized by Google

accueillis; elle avait, comme toutes les princesses, son orchestre particulier[1], et deux beaux tabourins, à plaque de vermeil, si beaux, que, pendant ses couches, elle les faisait jouer aux pieds de son lit. Ce lui fut un grand crève-cœur d'avoir à licencier, par un sage motif d'économie, la chapelle ducale, et même un des tabourins; l'ancien maître de chapelle, Pierre de Vervel, resta toujours son ami[2].

Nous avons montré, jadis, Louise de Savoie, une cithare en main, entourée d'une harpe, d'un orgue et de tout un orchestre[3]. Louise Labé approuvait les jeunes filles de consacrer à la musique le meilleur de leur temps[4]. On ne comprenait pas qu'une femme, en possession de ce moyen divin de séduction[5], pût le négliger; lorsque Mlle de Hauteville se faisait prier pour déployer sa voix magnifique[6], on lui reprochait cette fausse modestie comme une sorte d'erreur professionnelle. Le matin, Marie d'Angleterre, près de Louis XII, son vieux mari exténué, chantait avec une guitare, et le pauvre prince se sentait revivre, tant il y prenait « plaisir mirifique[7] ». Marguerite de France, qui nous a laissé des milliers de vers, se mettait évidemment à la poésie comme on se met aujourd'hui au piano, pour laisser errer sa pensée: à défaut de sa bouche, ses doigts chantaient. Il est fort probable que beaucoup de femmes se sont ainsi livrées à leurs inspirations, moitié musique, moitié poésie.

On en a été quelquefois excédé[8]. Il était agaçant de rencontrer certaines personnes toujours un refrain

[1] B. Prost, *Arch. hist.*, I, 436. — [2] *Hist. de Louis XII*, I, 242. — [3] Ms. fr. 143, f° 65 v°. — [4] P. 4. — [5] Si bien traduit par Jean Bellini, dans sa *Jeune fille chantant*, d'Hampton-Court Palace; Castiglione, pp. 175, 178. — [6] Billon, p. 156. — [7] Bouchet, 14e Épitre familière. — [8] Castiglione, p. 182-183.

Digitized by Google

sur les lèvres. Sitôt entré dans un salon, vous vous voyiez menacé d'un instrument, il fallait vous exécuter. Et puis, combien d'amateurs feraient mieux de se cadenasser que d'aller chevrotter leurs romances!

On a reproché aussi à la musique un effet engourdissant, on a été jusqu'à l'appeler un art de décadence, on soutenait que les anciens Mèdes avaient péri par amour de la musique[1]... Castiglione s'emporte presque à ce sujet: « Quoi! la musique amollit! Mais, je vous prie, Alexandre, Socrate, Epaminondas, Thémistocle n'étaient-ils pas musiciens? Lycurgue l'était presque! La harpe a-t-elle empêché Achille de verser du sang, puisque c'est là que vous voulez en arriver? Amollir! Mais, sans la musique, comment louer Dieu? Qui réconforterait le laboureur hâlé à sa charrue, la paysanne à son rouet, le marin dans la tempête, le voyageur sur sa longue route, la nourrice dans la fatigue des veilles près d'un berceau? La musique est, au contraire, le charme de la vie et son lustre, son salut[2]! « Aucun art ne correspond mieux aux besoins de notre sensibilité et ne nous apporte plus librement des impressions vives et variées. Elle adoucit, elle calme, elle pénètre, elle émeut ou bien elle enthousiasme, elle nous enlève au ciel par ses coups d'aile rapides, véhéments, pressants[3]. »

Castiglione traite presque la musique comme l'amour: ce sont pour lui deux termes si proches que vraiment on ne sait si, à son avis, la chanson ne l'emporte pas sur l'amour.

Pour ce qu'on lui demande, c'est-à-dire un peu de

[1] C. Agrippa; Bonav. des Périers, Nouvelle 40. — [2] P. 127-130, pp. 175, 178. — [3] P. 72.

Digitized by Google

bonheur, la musique est une œuvre de sentiment plutôt que de science[1]. Des notes un peu osées ou même imparfaites se pardonnent, si elles fusent, pétillent et passionnent : on attaque nettement, on file très doucement la fugue finale, en partie double. L'idéal, c'est d'entendre dans un salon une voix bien timbrée, chaude, soutenue par une simple guitare[2] ; ou plutôt de voir cette voix, car la guitare, qui n'est pas disgracieuse comme le piano, s'anime, fait corps avec la chanteuse, et toute la personne vibre.

Pour les idéalistes de tout à fait premier ordre, la musique flamande, française, allemande, l'emporte sur la musique italienne, parce qu'elle exprime des idées, tandis que la musique italienne ne va guère au-delà du sentiment, ou même de la sensation. Rome même se laisse conquérir par les gens du Nord[3]. Au milieu de bien des artistes distingués et souvent admirables[4], la grande figure de Jean de Ockeghem, mort à Tours en 1495[5], nous apparaît

[1] On peut dire la même chose de la peinture ombrienne, toujours jeune, parce que, par-delà les habiletés techniques, elle était purement en âme. — [2] Castiglione, p. 98, 376, 377. — [3] Charles VIII fut même obligé de se livrer à des démarches comminatoires pour se faire restituer un chanteur et un joueur de luth qu'on lui avait débauché quand il traversa Florence. (*Aut. de la marquise de Barol*, n° 77.) — [4] Fétis ; Bern. Prost, *Arch. hist.*, t. I ; *Utilissime musicales regule*, etc. — [5] Ockeghem, comme on l'a dit, « insuffle dans sa musique une âme chantante, il l'enveloppe d'un corps harmonique vigoureusement membré, et il la revêt d'un fin tissu de développements thématiques, ingénieux, d'imitations plus ou moins serrées, plus ou moins larges. On trouve dans les morceaux d'Ockeghem, souvent dans leurs voix intermédiaires, des périodes entières remplies du plus admirable développement mélodique, et d'une douceur et d'une profondeur d'expression extraordinaires. Ses harmonies sont assez fréquemment singulières et antiques, mais elles ont de l'éclat et du corps. Il dispose aussi les terminaisons de ses morceaux d'une manière parfois surprenante et étrange, mais certainement aussi très intéressante. » (R. Eitner cité par M. Brenet.)

Digitized by Google

comme celle du patriarche qui, plus que personne, « ennoblit[1] » son art.

Son successeur, un Flamand élevé à la même école (mais dont nous avions oublié jusqu'au nom, en perdant sa tradition), Josquin de Prez, attaché à la chapelle de Sixte IV, devint Romain par adoption et ne quitta Rome qu'en 1508 pour aller à Ferrare. Josquin est l'homme de la règle, de la perfection, habile à enchaîner les dissonances, à faire cheminer les voix les unes parmi les autres. Des arcanes sombres d'un sanctuaire, son inspiration profonde surgit clairement pour s'épanouir en couleurs brillantes et douces ; il lance des phrases multicolores qui décrivent leur parabole sans se confondre et sans se nuire ; blanches, vertes, rouges..., c'est toujours la même flamme.

Beaucoup d'Italiens critiquaient, comme systématique et mystique, l'emploi exclusif des voix humaines. Ils voulaient au moins un instrument : la grande viole (devenue notre violoncelle), ou le violino, dont le célèbre Amati tira, vers 1540, le violon... C'est un violino que Raphaël met dans la main de ses chanteurs, qui s'identifient avec l'instrument par un élan passionné[2].

Dans les petites cours, on cultive la musique de chambre[3] ; heureux Etats ! Aucune affaire ne l'emporte sur la recherche d'un bon musicien[4], c'est bien le règne du dilettantisme. La cour de Ferrare passait pour un Conservatoire ; elle avait un orchestre célèbre[5] à qui César Borgia emprunta des

[1] Lemaire de Belges, Épître à Fr. Le Rouge. — [2] L'Harmonie, par Paul Véronèse (fresque de Masera) ; le Parnasse, le couronnement de la Vierge, par Raphaël (Vatican) ; F.-A. Gruyer, 128, 138 ; Bottée de Toulmon, 36. — [3] Luzio, p. 110. — [4] Cf. Pietro Canal. Mantegna l'a dessiné dans une vignette, en tête des *Stances de Tebaldeo* (Venise, 1522).

Digitized by Google

violonistes en partant pour la France[1]. On avait soin d'encadrer l'exécution des morceaux avec toutes les précautions imaginables et le respect le plus parfait ; il ne s'agissait pas de s'empiler dans une salle, trop chaude ou trop froide, de se serrer, de s'asseoir de travers pour écouter de la musique à l'heure. Voici comment Lorenzo Costa nous peint la salle de concert : tranquillement accroupies sur un tapis de gazon, à l'ombre d'arbres au très léger feuillage, sans soleil et sans brise, les femmes forment centre : elles dialoguent d'amour pur. Tout respire leur propre douceur. Elles couronnent de fleurs un agneau et un bœuf ; le paysage semble étendre la vie dans un horizon presque sans bornes, que coupe une nappe d'eau limpide aussi bleue que le ciel. Au milieu, discrètement, on fait de la musique ou bien l'on écrit des stances. Personne ne prête attention (tant le charme est profond !) à un groupe militaire, assez lointain, qui repousse une incursion, ni à un beau chevalier, solitaire et très élégant, occupé à tuer délicatement un reptile, ni à certains groupes égarés sous la feuillée, vers l'extrême frontière du platonisme.

La musique purement instrumentale, ou à grand orchestre, répond aux sentiments vulgaires ; elle sert à faire danser ou à faire manger, comme dans les banquets de Véronèse. Elle représente les voix de la Nature. On la comprend principalement sur l'eau[2], et alors les gens sages eux-mêmes y trouvent un des bonheurs de la vie. C'est la joie des pays de volupté : « La musique éteinte, il faut faire la prière[3]. » A Venise, dès que les vieilles coupoles, les hauts bronzes et les longues façades, décor d'un

[1] F.-A. Gruyer, II, 151. — [2] *Stultifere naves*, grav. 3. — [3] Proverbe napolitain.

Digitized by Google

bal bigarré, s'estompent de brume, on dirait que la ville nage dans la musique : mille cloches carillonnent l'*Ave Maria ;* des bruits, enchevêtrés, de sérénades et de concerts, s'élèvent des palais, des ruelles, de tous les coins : la mer y répond ; sur la surface polie du Grand Canal glisse, à fleur d'eau, une société bruyante ; une barque illuminée clapote sous une fenêtre, avec un orchestre ou un chœur. Etrange enivrement ! Bien des Italiens pieux, comme Alberto Pio[1], le trouvent si doux qu'ils aiment à le transporter dans les églises. Pourquoi pas? Ces symphonies vibrantes ne suivent pas de très près, dit-on, les textes sacrés, elles ne sont pas toujours de premier ordre ; « on entend les enfants hennir, le ténor mugir, les contrepoints braire, les contraltos crier, les basses racler le fond d'un puits », et les puritains ne reconnaissent plus là le grave sentiment religieux, la « prononciation modulée, la parfaite énonciation, qui fait pénétrer les paroles dans l'esprit[2] » ; c'est une musique d'étourdissement : mais s'il faut, pour notre bonheur, que tout nous prenne à la fois, par la sensation et le sentiment, pourquoi nous le défendre ?

Même la musique de danse peut ennoblir la danse et devenir un élément d'enthousiasme, de paix, de joie. C'est ce que disait à merveille Mme de Sillé à un chanoine, assis près d'elle, qui riait de voir des hommes sauter et un autre s'époumonner à les faire sauter en soufflant dans un morceau de bois percé : « Comment, vous ignorez donc le pouvoir de la musique ! Le son de ce bois nous pénètre l'esprit, puis l'esprit commande au corps, et ces

[1] Erasme, IX, 1159. — [2] Erasme, t. IX, ch. 11, 55 ; Agrippa, *De Vanitate*, ch. XVII.

Digitized by Google

pantalonnades sont l'expression de l'âme. Préféreriez-vous jouer à la paume? » Le chanoine se tut, d'autant plus qu'il saisit des regards obliques dirigés sur lui, et qu'il se vit menacé d'être traîné dans la danse par représailles... Même à tout ce tapage de la danse, aux harpes, luths, orgues, manicordions, échiquiers, psaltérions, rebecs, guitares, tabourins, grandes violes, flageolets[1]... on demande un peu d'expression. Le harpiste que Mantegna nous montre, faisant danser les Muses, y met toute son âme ; il danse le premier[2].

Ce serait le cas de parler aussi du théâtre, mais nous en dirons peu de chose, attendu qu'il n'exerçait pas alors, à beaucoup près, la même action qu'à présent. Et surtout les femmes n'y participaient que comme fraction du public. Ce fut surtout l'art des prélats, qui le transformèrent avec autant de soin que les femmes en mettaient à conserver les vieux romans. Ainsi se départagèrent les deux grands pouvoirs platonistes, les prélats prêts à marcher en avant, les femmes volontiers retardataires.

Le théâtre, avec ses allures modernes, s'empara de l'Italie au xve siècle[3], et Rome en fut presque la patrie. Pomponius Lætus, le fournisseur attitré des pièces de Plaute et de Térence, mourut quelques jours après Savonarole. Les cendres du moine avaient été jetées au vent : Rome entière voulut conduire les restes de Lætus à Ara-Cœli, puisque c'est une œuvre chrétienne de faire aimer la vie.

La palme de l'art théâtral revint sans conteste à

[1] Eloi d'Amerval. — [2] Musée du Louvre. — [3] Vasari, Paul Jove. Cependant M. d'Ancona, t. I, pp. 268 et suiv., a montré que les assertions de Vasari à cet égard sont trop absolues, et qu'au xvie siècle les représentations religieuses gardèrent encore un rôle important en Italie.

Digitized by Google

Bernardo Dovizio da Bibbiena, qui s'avisa de secouer le joug des traductions et d'écrire une simple imitation de Plaute, *la Calandra*.

Bibbiena[1] était un des types les meilleurs de ce monde des prélats, que, malgré tout, nous ne pouvons pas séparer de celui des femmes. Il appartenait à l'étroite intimité de Léon X, ayant été élevé avec lui (quoique, d'ailleurs, fils de paysan). Il avait un entrain et une verve qui, d'après Paul Jove, « faisaient perdre le sens aux gens les plus graves » ; il triomphait surtout à table. D'ailleurs, un de ces hommes effrayants qui mènent de front labeur et plaisirs. Devenu cardinal, il déploya une grande activité, fut légat, prédicateur de croisade, et mourut à cinquante ans ; il a laissé un bon nombre d'opuscules, de poésies, de lettres : mais c'est le théâtre qui l'illustra.

On ne saurait imaginer le bruit que fit la première représentation de sa *Calandra*, à Urbin, au centre du platonisme. Tout avait été combiné avec le soin et l'adresse d'amateurs parfaits.

La scène représentait des monuments en stuc et des trompe-l'œil exécutés par des artistes tels qu'on en possédait alors. La salle, rattachée au décor, figurait des fortifications, et les spectateurs s'y prélassaient commodément sur de bons tapis, au milieu de lustres et de guirlandes de fleurs. L'orchestre, invisible, se faisait entendre tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Les organisateurs ne négligèrent rien non plus pour soutenir la pièce elle-même par une grande variété de spectacles : un lever de rideau joué par des enfants ; un prologue ; quatre pantomimes d'en-

[1] Le Musée de Madrid possède son magnifique portrait par Raphaël.

Digitized by Google

tr'acte : l'histoire de Jason, avec des taureaux de baudruche à naseaux fumants ; Vénus, entourée d'amours ; Neptune, dans les flammes, tiré par des monstres fantastiques; Junon, entourée d'une nuée d'oiseaux tellement vrais qu'un instant Castiglione, qui les avait fait faire, les crut naturels[1]. Tout cela dansait des pas savants, avait des *trucs* imprévus. A la fin, un amour récita des stances, quelques violes cachées chantèrent une romance sans paroles, quatre voix conclurent par un hymne à Cupidon.

En somme, si les femmes n'avaient pas la direction de ce régal platonique, elles n'y perdaient rien : la fête leur était dédiée, tout avait pour but la glorification de l'amour idéal. Une pareille représentation prenait un caractère élevé et presque solennel, dans le genre des représentations actuelles de Bayreuth.

La *Calandra* était-elle un chef-d'œuvre ? Non : l'intrigue tient à une équivoque entre deux jumeaux, frère et sœur, qui changent de costume suivant les besoins ; Bibbiena a tiré de là des situations risquées, des mots verts, des explications embrouillées[2]. Mais elle obtint un succès immense. On la représenta encore à Urbin en 1513, puis au Vatican à propos d'une visite d'Isabelle d'Este. Sur cette scène suprême, ses hardiesses éclatèrent au grand jour de la critique et scandalisèrent quelques cardinaux ; mais, d'un autre côté, son interprétation fut si splendide, « comme élégance théâtrale, comme esprit, solidité et gaîté[3], » que l'enthousiasme déborda ; la marquise Isabelle n'eut point de repos jusqu'à ce qu'elle eût organisé à Mantoue une représentation semblable. Cet événement se produisit en 1520. Depuis

[1] Castiglione, *Lettere*, I, 156. — [2] Dejob, p. 275. — [3] Paul Jove.

Digitized by Google

lors, d'innombrables éditions ont popularisé la *Calandra*, que la ville de Lyon choisissait encore, bien des années après, pour ses galas en l'honneur de Catherine de Médicis.

La perfection du théâtre atteignit son apogée au Vatican, sous Léon X. L'habileté des acteurs, tous gens du monde, leur jeu sobre, attique, sans trace de métier, fit de cet art un délice esthétique. Toutefois, les femmes ne paraissaient pas sur la scène. Leurs rôles étaient tenus par des hommes, et à ce titre nous devons présenter à nos lectrices un jeune prélat, attaché de nonciature, Thomas Inghirami, qui fut, à la cour de Léon X, le coryphée des rôles de femme. Florentin et ami intime du pape[1], qui a tenu (personne ne l'ignore) à se faire peindre avec lui par Raphaël, écrivain parfait, au point qu'Erasme l'appelle « le Cicéron du siècle[2] », Inghirami aurait pu occuper une place de premier ordre dans cette illustre génération, si son dilettantisme aimablement nonchalant ne l'eût porté à croire qu'on abuse de la plume ; il se bornait à briller dans la conversation, et là il était inimitable ; Bembo, Sadolet ne parlent de lui qu'avec enthousiasme, et, du reste, dans un des milieux les plus connaisseurs, mais les plus difficiles, qui aient jamais existé, il se fit, comme causeur, une renommée européenne. S'il n'avait pas la gaieté extraordinaire de Bibbiena, il parlait avec une passion, un esprit, un feu éblouissants ; ses grands yeux, noirs comme le charbon, ont une puissance incroyable ; on sent que son cœur lance des éclairs.

Il aima le théâtre ardemment. Un jour, chez le cardinal de Saint-Georges, dans le rôle de Phèdre, de l'*Hippolyte* de Sénèque, il transporta tellement

[1] Né en 1470, comme lui. — [2] Gruyer, *Raphaël*, II, 23.

Digitized by Google

les assistants par sa distinction, et surtout par sa flamme, que le nom de « Phèdre » lui resta invinciblement attaché. Il fut prédicateur, savant bibliothécaire du Vatican, digne évêque de Raguse; n'importe, d'un bout à l'autre de l'Europe, on ne connut plus que « Phèdre », ou tout au plus « Thomas Phèdre ». Seulement, on masculinisa le nom; c'est ainsi qu'Erasme écrit : « J'ai connu et aimé Phèdre » (*Phœdrum*).

Malheureusement, dès 1505, les correspondances de Rome retentissent d'une nouvelle lamentable : Phèdre engraisse, Phèdre est gros. « Tant mieux, riposte en grec Bembo, nous lui souhaitons deux jumeaux. » Le portrait du Palais Pitti nous le montre, en effet, ce superbe type platoniste de pseudo-femme, déjà un peu large! On voit qu'il a été beau, certes! Ses yeux continuent à flamboyer et jettent vers le plafond leur regard toujours fougueux; il a encore sa belle main potelée, sa bouche spirituelle : et pourtant, assis à sa table, il n'a plus l'air que d'un beau prélat.

C'est ainsi que s'irradiant de Rome, sous les auspices de femmes comme Isabelle d'Este [1], ou de connaisseurs comme Louis de Gonzague, évêque de Mantoue [2], l'art du théâtre régna noblement dans les cours et les châteaux d'Italie [3], sans rien perdre de son cachet élégant et artistique. Il se prêtait à tout avec une extrême souplesse, et il allait, de l'opéra-ballet en plein air [4] à la comédie ou à la tragédie. Mais il prit, comme les Nouvelles et les Romans, un caractère licencieux et même cynique, que tout

[1] Luzio, p. 213. — [2] Umb. Rossi. — [3] Luzio, p. 271. — [4] Un opéra-ballet fut offert en plein air par Bergonce de Botta, dans son parc de Tortona, à l'occasion du mariage d'Isabelle d'Aragon (Félix Clément, p. 467.) Cf. Yriarte, *Venise*, p. 187.

Digitized by Google

le monde trouva naturel. Ainsi, à Turin, au commencement du carême de 1537, on représentait une comédie des plus osées : « Quelle fête lui font les dames d'ici ! » s'exclame un témoin. A Foligno, le préfet pontifical, un certain Orfino, réglait lui-même la mise à la scène du *Marescalco*, pièce d'Arétin fort légère, et aussitôt après la représentation ce digne suppôt de la « tyrannie » pontificale écrivait à l'auteur pour en réclamer une autre semblable. La *Ruffiana* de Salviano et bien d'autres pièces plus que libres obtinrent d'éclatants applaudissements. Quelques personnes s'émurent, déclarèrent le théâtre un foyer d'immoralité. Le Sénat de Venise, par décret du 29 décembre 1509, interdit toute représentation, même dans un salon, fût-ce une récitation d'églogue, et cela sous peine d'un an de prison et d'exil, « irrémissible, » disait le texte (toutefois, d'après un post-scriptum secret, le Sénat se réservait de prononcer la peine, et à une forte majorité). La *Calandra* n'en fut pas moins représentée à Venise, en 1524, sans aucun incident[1]...

Le théâtre italien, n'ayant pas pour lui les femmes, réussit peu en France[2].

On vivait sur les vieux Mystères ; l'entreprise venait habituellement d'un couvent[3], d'une ville, et, à l'inverse de l'Italie, elle conservait un caractère d'enseignement patriotique et moral plutôt que d'œuvre d'art[4] ; ainsi nous voyons Louis XII faire grâce à un

[1] Volpi, p. 234. — [2] A Metz, en 1502, le public interrompit violemment et rendit impossible la représentation d'une des pièces de Térence qui se jouaient couramment à Rome; la représentation ne put se continuer que le lendemain, devant une réunion d'élite, composée en bonne partie de membres du clergé. — [3] JJ. 234, 48. — [4] Mystères de la Passion (publié par MM. Gaston Pàris et G. Raynaud), des Trois Dons, joué en 1509 (publié par MM. Giraud et Chevalier), de saint André, joué en 1512 (publié par M. Mar-

Digitized by Google

impresario, pour quelque peccadille criminelle, en raison de l'excellence de sa profession[1].

Italianistes et platonistes français respectèrent cette tradition. En 1506, sous les yeux de Louise de Savoie, la ville d'Amboise fit représenter un mystère de la Passion, « le plus beau qu'on pût trouver ». Un prêtre jouait le rôle du Christ; la représentation dura huit jours, et avec un tel succès que, deux ans après, M. de Longueville voulut la recommencer à Châteaudun et entretint même à ce propos une correspondance aigre-douce avec les édiles d'Amboise, qu'il accusait de confisquer le texte. Ce mystère avait coûté fort cher : la ville mit cinq ans (ce qui paraissait alors énorme) à amortir un emprunt de 4.000 livres contracté à cette occasion[2]. On ne voit pas que Louise de Savoie, qui habitait le château, ait, en quoi que ce soit, contribué à la dépense, comme le faisait M. de Longueville à Châteaudun ; elle n'y contredit pas non plus, et, vers le milieu du siècle, c'est encore sous les yeux d'une femme tout à fait platoniste, la seconde Marguerite de France, à Bourges, qu'on signale les dernières assises connues de l'art des Mystères[3].

La première Marguerite, si hardie sur les autres points, conserva en matière de théâtre une remarquable réserve. Elle se borna à tenter un genre intermédiaire : des comédies religieuses, espèce de moralités italianisées, plus faciles à représenter, moins massives que les anciens Mystères, et d'ail-

celin Richard), de sainte Barbe (M. Petit de Julleville, I, pp. 350 et suiv.), de saint Eustache, joué en 1504 (publié par M. l'abbé Paul Guillaume), etc.

[1] *Bulletin des bibliophiles bretons*, 1re année, p. 53 — [2] L'abbé Chevalier, *Inventaire des Archives d'Amboise*, p. 210-213, 363-364 (octobre, novembre 1508). — [3] Pierre, *Mémoire* lu à la Sorbonne, 1895.

Digitized by Google

leurs ni très pieuses, ni très gaies, ni très propres à saisir vivement le public. De sorte que le théâtre conserva longtemps les traces de son caractère initial. Voltaire encore dédiait une tragédie au pape et enrageait de ne pouvoir se faire représenter à Genève. Le seul genre cosmopolite est celui des farces, pochades, arlequinades, charges de carnaval, auxquelles les plus glorieux platonistes de Florence ont attaché leur nom[1]. Arlequin et Polichinelle ont toujours réussi en France[2] : « Ils ont de quoi faire rire sans se chatouiller[3], » mais ils n'apportaient rien de nouveau. Il y avait beaux jours que la farce française florissait sur les tréteaux : ce n'était qu'une concurrence.

En résumé, comme on voit, les femmes de la Renaissance ne s'ingénièrent à être ni savantes, ni bas-bleus. Elles écrémèrent simplement les livres et les œuvres d'art pour en tirer ce qui convenait à leur mission, c'est-à-dire de quoi causer et réchauffer leur enthousiasme. Elles n'ont pas été jusqu'à ce qu'on appelle « l'humanisme », comme les prélats : elles se sont bornées à aimer le beau intellectuel, plus que le beau plastique ; elles ont cultivé les lectures sentimentales et passionnées, elles ont goûté la beauté de la forme avec une sensibilité extrême. Elles agissaient en femmes instruites, et surtout en femmes sensibles, en femmes qui veulent plaire, noblement fidèles à leur pur programme d'amour élevé.

[1] Laurent de Médicis, Pic de la Mirandole, Agnolo Divizio da Bibbiena, Bernardo Ruccellaï, Machiavel et autres : c'était un défilé singulier, incohérent, burlesque, de personnages hétéroclites, diables, morts, nymphes, courtisans, vieux maris, jeunes femmes, religieuses en goguette, chasseurs et chasseresses, pages, vents, furies... — [2] Emile Picot, *Pre Gringoire :* Farces d'Alione, rééditées par M. Cotronei. — [3] Montaigne.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LA CONVERSATION

Enfin nous arrivons à la conversation !

Ceci est le but, le sanctuaire, le bonheur lui-même. Tout ce dont nous avons parlé jusqu'à présent tend à cet objet unique : car tout vise à l'amour, et l'amour doit se passer en paroles. Une réunion d'hommes autour d'une femme, et cette femme parlant ou faisant parler, voilà la formule suprême et dernière de la vie.

La conversation est donc le grand art des platonistes, mille fois plus grand que la peinture, que la sculpture, plus grand que la musique, plus grand que la poésie, que l'art oratoire, parce qu'il établit seul la vraie communication d'âme à âme et qu'il a le privilège de produire toute une gamme d'impressions inexprimées, qui se figeraient au bout d'une plume ou d'un pinceau et que la musique elle-même rendrait mal. Aux mots qui jaillissent avec l'éloquence de la spontanéité, s'ajoute je ne sais quelle force de vie impossible à analyser ; mille détails y concourent, l'inflexion de la voix, le geste, l'expression des yeux, de la bouche, de tous les traits. Une

Digitized by Google

eau minérale prise à sa source a, comme on sait, des vertus singulières, qui s'affaiblissent si on la transporte au loin, et que la chimie la plus habile ne peut pas lui restituer. Eh bien! il faut aussi boire l'esprit humain à sa source. Au besoin, cela mérite un voyage.

Si les femmes n'existaient pas, la conversation n'existerait pas. Un homme qui prétendrait causer sans subir le joug féminin n'a qu'à s'en aller de son côté, comme Cardano, cet insupportable bavard, qui, tout en écrivant 255 volumes, a osé publier un *Éloge du silence :* « Jamais, s'écrie-t-il, je ne suis plus avec ceux que j'aime que lorsque je suis seul[1]. » On serait plutôt de l'avis de cet aimable émigré que ses amis engagaient à épouser l'objet de sa flamme, et qui répondait : « Mais alors, où passerais-je mes soirées ? » Pour extraire un homme de lui-même et lui apprendre ce qu'il peut donner, il faut qu'une femme jette l'appât, et qu'un besoin de plaire, un instinct de sympathie et puis mille riens fugaces, insaisissables, vrais microbes du sentiment, fassent le reste. Mais nous n'hésitons pas à ajouter que, sans les hommes, les femmes ne sauraient guère causer. On a assez souvent maudit la loquacité[2], la médisance[3], l'indiscrétion[4], la moquerie[5], l'esprit cancanier et mesquin des « conversations » rudimentaires et inartistiques que tiennent les femmes

[1] De Prudentia civili, ch. I, ch. XXIX ; *Opera*, I, p. 53, 596. — [2] « Comme langue, sept hommes ne valent pas une femme. » (Erasme, *Colloquia*. Puerpera.) — [3] « Qui de tout se taist, de tout a paix » (P. Meyer, p. 565); Anne de France, p. 101-102. Cf. *Les La Trémoille*, III, 40 ; *le Discord des trois chevaliers ;* Christ. de Pisan, *les Trois Vertus*. — [4] Noël du Faïl, *Contes et Discours*, ch. XXXIII; Amyot, *les Œuvres morales*, Du trop parler. — [5] Eloi d'Amerval; Anne de France, p. 84-92 ; Champier, *le vraye Amour ;* Vivès.

Digitized by Google

livrées à elles-mêmes : ce genre de conversation ne peut pas plus s'appeler une conversation que certaines amours ne peuvent s'appeler l'amour, ou que le badigeonnage d'une maison ne ressemble à un tableau.

Certains petits défauts des femmes restent des défauts ou deviennent des qualités selon qu'elles savent ou non s'en servir. Bavardes, les femmes qui savent penser et parler le sont, et se vantent de l'être ! On ne peut appeler cela un défaut que pour celles qui n'ont rien à dire. Marguerite de France avoue que, quand elle prend la parole, c'est pour longtemps[1]. Quelquefois aussi, les femmes éprouvent une certaine timidité intellectuelle, qui vient ou de leur éducation, selon leurs amis, ou de leur tempérament, suivant leurs adversaires ; elles se font facilement une volonté, rarement une idée[2] : leur esprit grimpe comme le lierre sur quelque principe réputé solide, c'est-à-dire affirmé en dehors d'elles, ou traditionnel, ou seriné dès l'enfance ; et le moindre souffle de raillerie les y rattache plus étroitement.

Cette disposition serait fatale à un écrivain. Pour écrire quoi que ce soit, il faut la force de penser par soi-même et de le dire virilement, au risque de se faire une réputation d'être paradoxal ou bizarre ; mais pour causer, rien de moins nécessaire : au contraire, le convenu est très utile. La conversation sert à éprouver les idées courantes ; elle leur donne pour ainsi dire une frappe, un contrôle, une estampille, et les femmes en comprennent d'autant mieux l'utilité qu'elles en tirent grandement parti, et qu'elles se font par là leurs convictions. D'autre part, elles possèdent par essence ce qui fait le jeu de

[1] *Hept.*, Nouvelle 10. — [2] Guevara, *Épistres dorées*, I, p. 265; Vivès.

Digitized by Google

la conversation : la facilité d'assimilation, sans avoir besoin de sucer la moelle de rien, la faculté d'exprimer vite, clairement, abondamment l'impression du moment ; la science des nuances ; l'adresse à bien présenter une idée et à la soutenir avec l'onction, la grâce, la chaleur nécessaires. Il n'en faut pas davantage.

L'époque où nous vivons, se piquant d'esprit pratique, a négligé cet art de la conversation ; nous en avons presque complètement perdu le sens, parce qu'il est sans prétentions, et nous le déclarons sans conséquence, sous prétexte que nous ne sommes plus platonistes et qu'ainsi nous ne pouvons plus trouver, dans de simples mots, le bonheur suprême de la vie. Cependant, c'est un art d'une utilité majeure au point de vue du charme de l'existence, un vrai art, fort intellectuel, et devenu, au XVIIIe siècle, une de nos gloires nationales. Par l'esprit de conversation, les femmes de la maison de Mortemart avaient acquis à leur race une illustration qui valait celle de tous les artistes ou de tous les capitaines. Saint-Simon nous a très bien défini le talent de trois d'entre elles, qui ne se piquaient ni de mysticisme, ni peut-être de philosophie, Mesdames de Montespan, de Fontevrault, de Thianges : « Leur cour était le centre de l'esprit, et d'un tour si particulier, si fin, mais toujours si naturel et si agréable, qu'il se faisait distinguer à son caractère unique... Toutes trois en avaient infiniment et avaient l'air d'en donner aux autres. On sent encore avec plaisir ce tour charmant et simple dans ce qui reste de personnes qu'elles ont élevées chez elles, et qu'elles s'étaient attachées ; entre mille autres, on les distinguerait dans les conversations les plus communes. » Voilà bien l'objectif des femmes du XVIe siècle, puisque c'est le

Digitized by Google

moyen de donner aux hommes la vie éternelle, et la vie terrestre en attendant, puisque c'est le bonheur.

On ne comprendrait guère l'empire que certaines femmes ont exercé, si l'on ne tenait pas compte de cette puissance de la parole, et si on les jugeait par leurs écrits, même par leurs lettres. Ainsi les écrits de Marguerite de France (à tort ou à raison) n'obtenaient pas de succès : Marot, pour en faire compliment à sa chère princesse, recourt à un subterfuge assez spirituel : « Quand je ne vois que vos poésies, je m'étonne qu'on ne les admire pas davantage ; mais quand je vous entends parler, je tourne bride et je m'ébahis qu'on soit assez sot pour s'en émerveiller [1]. » Comme beaucoup d'autres, Marguerite régna par la conversation.

Quelques gens moroses s'imaginent que les femmes qui causent n'ont rien à faire, que les amis naissent et se groupent tout seuls, que l'art se réduit à finir sa toilette pour le déjeuner, puis à laisser aller sa langue jusqu'au soir... C'est bien simple, disent-ils ?... Bien simple ! Ils croient donc qu'il suffit d'ouvrir la grande porte à certains jours, et d'offrir çà et là un goûter d'un air compassé et réfrigérant ? « Les gens sont si clairsemés que, quand on les a, on les doit bien cher tenir, » dit fort justement Anne de France. Bien simple, de ne pas s'en tenir au clinquant des relations, de s'emparer de ses visiteurs, de créer un foyer d'amis ! C'est une grande charge ! Si, aujourd'hui, les femmes n'exercent plus, pour ainsi dire, aucune influence sérieuse, n'est-ce pas un peu précisément par leur faute ? une éducation superficielle et étroite les a souvent rendues incapables d'un effort... Elles ont peur d'une conver-

[1] P. 247.

Digitized by Google

sation large et sérieuse... ; elles ne veulent pas se gêner ni se donner de peine. Or, pour créer un cercle, il faut qu'une femme ne s'appartienne plus, qu'elle appartienne à ses amis : elle se « nourrit » de conversation, suivant une expression pittoresque, et, réellement, elle en prend l'habitude au point de ne plus pouvoir s'en passer : il faut qu'elle cause, fût-ce avec son mari. Marie d'Angleterre en arrivait à causer avec Louis XII :

« Soubz le drap couvert d'orfebvrerie,
Qui reluisoit en fine pierrerie,
Passions temps en dictz solatieux
Et en propos plaisans et gratieux. »

Les deuils, les malheurs ne font que rendre la conversation plus nécessaire. De même qu'on a causé et ri plus que jamais dans les cachots de la Terreur, Emilia Pia, proscrite, dépouillée, persécutée, n'aurait pas pu sortir dans une rue de Rome sans une file de prélats et d'adorateurs.

Un homme bien élevé se considère littéralement comme en droit de s'emparer des femmes pour les faire causer. Il survint à ce sujet une bien curieuse mésaventure à des magistrats du Parlement de Paris, obligés d'aller siéger à Poitiers. En plein XVIe siècle, par ce temps de vie à la vapeur et d'électricité morale, il se trouva encore une ville où, comme trois cents ans plus tôt, les dames se seraient crues perdues d'ouvrir leurs portes. Jean Bouchet, quoique infiniment Poitevin, a traduit l'immense éclat de rire qui s'empara de la France lorsqu'à ces pauvres magistrats des femmes pudiques répondirent par un judas : *Non possumus*. Les dames de Paris envoyèrent elles-mêmes à leurs

Digitized by Google

« collègues » de Poitiers une supplique, pour leur demander de ne pas laisser périr de tristesse leurs maris : les Poitevines répliquaient en rougissant : « Nous n'avons à Poitiers tel usage[1]. » Elles gardaient la tradition de l'ennui.

A Lyon, qui est, au contraire, la ville moderne, l'écuyer Sala, se trouvant à sa fenêtre par une belle matinée de printemps, aperçoit dans la rue trois dames de ses parentes, en pèlerinage pour Saint-Irénée. Fondre sur elles, leur faire jurer de s'arrêter à leur retour, est l'affaire d'un instant : et voilà un homme heureux, sûr d'une bonne journée. Nous ne sommes plus à Poitiers. Les dames reviennent, on dîne gaiement, on passe dans la bibliothèque; tout en échangeant quelques mots, une des assistantes ouvre machinalement une Bible au chapitre des « Rois ». Il n'en faut pas davantage. Quel beau sujet! Cette dame avoue qu'elle aime à lire « bien à l'aise » l'histoire des rois de France; chacun se met à parler, cite quelque haut fait royal, et ainsi voit-on défiler Alexandre, Agis, Brennus, César, les Mérovingiens, les héros classiques (Charlemagne, Godefroy de Bouillon), divers rois de France, Louis surnommé le Gros, Philippe l'auguste, le noble saint Louis, tous les princes du xve siècle; à la fin, Sala promet de raconter aussi une histoire de François Ier. Malheureusement, l'heure était arrivée, depuis longtemps, de se séparer, de s'arracher à cette ivresse; il faut avouer qu'à leur retour ces dames trouvèrent leurs maris ayant déjà soupé[2].

Si c'était un esclavage, les femmes en prenaient volontiers leur parti, et les hommes ne négligeaient rien pour le leur rendre doux. Nous avons tous

[1] *Épistres familières*, n°s 75, 76. — [2] Ms. fr. 10420; dédicace publiée par M. G. Guigue, pp. 34 et suiv.

Digitized by Google

connu des hommes dressés au manège des conversations féminines, et qui en tiraient une grande manière d'influence ; ainsi (pour ne parler que des morts), Mgr Dupanloup, ou dans un genre différent M. Mérimée, cet échappé du XVIe siècle, extraordinairement sceptique, mais, par scepticisme même, incurablement sensible, libre d'esprit, libre de cœur, mais toujours appuyé sur une femme !... Les hommes du XVIe siècle devinrent des charmeurs. Un exilé politique de Milan, issu d'un milieu de femmes, le médecin Marliano, acquit une influence inouïe dans les Pays-Bas par le simple attrait de sa conversation : c'était à qui célébrerait sa « suavité », sa « céleste ambroisie », son « miel », sa « douceur[1] ».

On reconnaîtrait entre mille les hommes pétris par des mains italiennes : ils savent tout dire. Bien des écrivains d'esprit éminent auraient beaucoup gagné à n'être pas trop sages.

Personne n'a pu se soustraire à ce charme ; et, vraiment, on comprend que les platonistes aient cherché le bonheur dans une occupation soi-disant si futile, puisqu'ils disent sans cesse : « J'étais heureux, on est heureux. » Cardano, lui-même, se rappelle avec enthousiasme l'époque où il était censé étudier la médecine à Venise : « J'étais heureux[2]... » Toujours le même mot ! Aussi l'on soignait son bonheur.

[1] Busleiden, cité par Nève, p. 113. — [2] Il ajoute : « Nous jouions, nous faisions de la musique, nous nous promenions, nous soupions, nous travaillions (quoique rarement) ; aucun ennui, aucun souci !... nous fréquentions les nobles vénitiens ; la verdeur de ma vie s'épanouissait. Rien de plus agréable que cette vie, qui dura cinq ans et demi (de septembre 1526 à février 1532) ; nous causions avec le préfet, son palais était notre royaume et nos rostres... » (*De Vita propria*, ch. XXXI, *Op.*, t. I, p. 22.)

Digitized by Google

« Ferrare, dit Lamartine, ressemblait à une colonie de la cour d'Auguste, de Léon X ou de Médicis; des princes lettrés, des princesses héroïnes d'amour, de poésie ou de roman, des cardinaux aspirant à la papauté, des érudits, des artistes, des poètes, moitié chevaliers, moitié bardes, s'y réunissaient tous les soirs, dans les salles somptueuses d'Hercule d'Este, à la ville et à la campagne[1]... »

A Urbin, on coupait les causeries par des cavalcades, des envolées de faucons, des bals, des jeux, de la musique ; l'existence ressemblait à un kaléidoscope, mais l'esprit se glissait partout, comme le levain nécessaire. Le duc était fort malade et se couchait de bonne heure ; après son départ, la soirée continuait, et on passait des moments charmants : la jeune duchesse « semble une chaîne qui nous tient tous agréablement unis », disait Castiglione. On faisait cercle autour d'elle, sans apparat ni étiquette, au hasard, hommes et femmes alternés ; outre le groupe habituel, la réunion comprenait assez souvent quelque étranger, homme d'esprit, savant ou artiste de passage. On parlait librement aux femmes sur le ton de l'amitié. Vers la fin de la soirée, les uns allaient danser ou faire de la musique, les autres continuaient à poser des questions, à narrer des contes égayés d'allégories transparentes[2]. L'été, cette pimpante réunion se tenait dans le jardin...

Souvent, quand nous dessinons des figures du passé, on dirait que nous n'avons pour modèles que des loups, des lions, des animaux sauvages, ou bien un coq dressé sur ses ergots, une poule qui pécore :

[1] Voir E. Rodocanachi, *Renée de France*, p. 69-71. — [2] Castiglione, liv. I. Cf., sur la cour d'Isabelle d'Este, Lod. Frati, dans l'*Archivio st. lombardo*, 1898, p. 350.

Digitized by Google

ici, pour peindre cette société polie et enthousiaste de son bonheur, il nous faudrait des couleurs qui manquent sur la palette, les transparences du ciel de la Grèce, l'indigo de certaines mers, l'azur humide de certains yeux... Pendant plus d'un siècle, la cour d'Urbin passa pour le chef-d'œuvre à imiter : au XVIIe siècle, l'hôtel de Rambouillet s'ingéniait encore à en faire la copie ; malheureusement, ces choses-là ne se copient guère.

Il serait assez difficile de tirer de la conversation d'Urbin un ensemble de règles d'art. On n'affichait aucun programme sur les murs. Il y eut pourtant des principes certains : une apparente fraternité, qui allait de la parfaite courtoisie à l'affectueuse intimité ; un sentiment réel d'égalité, de la vraie égalité, née d'une exacte appréciation des diverses valeurs, et par conséquent aristocratique sous cette forme ; enfin, et surtout, la liberté, la plus absolue liberté d'esprit, l'absence d'ambitions et de prétentions, du moins extérieures, la joyeuse habileté à s'ébattre sur les surfaces ou à aborder sans effort et sans raideur les régions les plus vastes.

Dans toute l'Italie, la beauté un peu cicéronienne et attique de la forme joue un rôle majeur : les hommes se distinguent par leurs grandes manières et par une politesse qui ne sent point l'écurie. Nous ne pouvons juger de leurs façons qu'indirectement, par leurs correspondances ; celles de Bembo, de Castiglione et autres suffisent à nous en donner une idée : une femme pourrait y voir comment on conquiert les suffrages des hommes en restant femme jusque dans son style, combien l'affection, qu'elle s'appelle amour, amitié, ou simplement bons rapports, gagne à s'épanouir finement. Les femmes jouaient le rôle de juges ; on leur permettait,

Digitized by Google

à la rigueur, de se réserver, de rester silencieuses ou de parler franc[1] ; mais pour les hommes un air très doux était indispensable[2] ; il fallait extérioriser le mérite : « Le mérite ne suffit pas, s'il n'est fécondé de l'agrément, de qui dépend la *plausibilité* des actions[3]. » Mais les apparences suffisent quelquefois. Même dans leurs portraits, les hommes comme Castiglione conservent quelque chose d'infiniment engageant et aimable, une fleur sur les lèvres, une douceur dans les yeux[4]. Quand nous retrouverons à Venise des portraits d'hommes énergiques, affirmés, c'est que les femmes auront perdu leur empire ; on verra en face des portraits de femmes passives, tout en moelleux et en volupté.

Ces lèvres si tendres qui ne s'ouvrent que pour parler aux femmes, ces yeux qui caressent, ne sont pas trompeurs. Le ramage des hommes est imprégné d'une douceur de colombe, d'une adoration, toute intellectuelle en apparence, pour le beau. Castiglione, très gracieux, caressant, enjôleur, a la phrase coulante, un peu molle, légèrement redondante, une phrase parfumée, sans jamais aucune « saleté à la française », comme il dit[5]. Vittoria Colonna écrit à Paul Jove une lettre charmante, où elle parle avec un grand enthousiasme de « son » Bembo divin ; Paul Jove s'empresse de communiquer cette lettre à Bembo : « Je vous envoie, dit-il, une lettre de votre amoureuse, l'Illustrissime marquise ; elle est jolie, elle parle de vous, je vous l'envoie tout de suite, sans prendre aucun de ces ombrages que des rivaux sont toujours prêts à prendre, car je suis très assuré que l'amour de Son

[1] Nifo, *De Muliere aulica*, ch. III. — [2] Nifo, *De Re aulica*, ch. XV. [3] B. Gracian, *l'Homme de cour*, p. 315. — [4] Portrait de Castiglione par Raphaël. — [5] P. 237, 367.

Digitized by Google

Excellence pour Votre Seigneurie est en tout et pour tout semblable à celui que j'éprouve pour Elle, c'est-à-dire céleste, saint, très platonique. Son Excellence est venue d'Ischia à Naples avec les autres divines Seigneuries : j'entends par ce mot la sereine Amalfia et la superbe Vasta, avec la Francavila, un miroir de vertu et vraiment une beauté unique [1]. »

L'agrément de ces relations de femmes et de prélats résulte, outre la grâce de la forme, d'une habileté parfaite à effacer sa propre personnalité, à bien indiquer le don de l'âme (l'indiquer, ici les apparences suffisent). Un rustre fait la roue, s'écoute parler, se compose un sourire, recherche les mots à effet [2], petits ridicules bien plus insupportables qu'un grand vice ! C'est par son outrecuidance involontaire que le clergé inférieur se rend si odieux dans le monde de la Renaissance : le moine ne parle que de son ordre, le curé croit qu'aucune messe ne vaut la sienne et qu'il n'y a de bonne musique que dans son église [3]. Il vaudrait mieux qu'ils fussent moins vertueux et moins ennuyeux.

La conversation peut glisser légèrement. Un aimable causeur n'est pas toujours capable d'écrire ou de peindre des choses profondes : il y a quelque chose de plus beau qu'un tableau, c'est la figure de la femme qui le regarde et qui en jouit. On se moquait, et non sans motifs, de certains brillants parleurs, habiles à se faire une réputation universelle, sans s'être rendus « catarrheux ni maladifs » à péné-

[1] Cian, *Un decennio*, p. 165. — [2] Montaigne. — [3] Comme ce bon curé, qui, voyant une femme pleurer à chaudes larmes à la suite d'un superbe *exultet*, s'approche charitablement pour la consoler de ce qu'il croit être le résultat de la musique, et s'arrête terrifié devant la réponse de la bonne femme : « Ah ! j'ai cru entendre mon âne qui vient de mourir. » (Bareleta, Dra Ia Quadragesimæ.)

Digitized by Google

trer Horace ou Virgile, et tout simplement en parlant de tout sur le même ton enjoué, c'est-à-dire en paraissant ignorer à demi ce qu'ils savent, savoir à demi ce qu'ils ignorent [1] et en sachant lancer, sans fausse modestie, un *dixain* de circonstance [2]. Ces causeurs-là sont, en réalité, de très second ordre, et ne tardent pas à perdre l'équilibre. Il arrive couramment, dans un salon, d'aborder des sujets élevés, et alors la conversation prend des allures qui permettent de juger les hommes ; au moment où elle paraît s'ébattre, toute pimpante et nette, elle plonge, elle reparaît, elle s'envole, elle replonge : pour la suivre, il faut une habileté, une force intellectuelle, une souplesse qui ne s'improvisent pas. On peut en juger par le portrait que Castiglione nous trace du duc d'Urbin. Le duc, malgré ses habitudes de couche-tôt, était bon causeur, comme ses hôtes; il avait la parole onctueuse, fine, facile, pittoresque, habile à fixer les choses par un trait. Mais, sous cette apparence aisée et ouverte, il possédait une instruction hors ligne. Il pouvait réciter des tirades entières de tous les auteurs classiques, notamment de Cicéron. Il parlait le grec ancien dans la perfection, et vivait de préférence dans l'intimité des Grecs, surtout de Lucien, et plus encore de Xénophon, qu'il appelait « la Sirène antique ». Nous, ajoute Castiglione, nous l'appelions « l'autre Sirène »...

L'histoire ancienne et moderne, la géographie, la science de l'Orient lui étaient familières. Il mourut à trente-six ans, après une longue et très douloureuse maladie ; il avait étudié son mal, et il voyait la mort s'approcher à pas lents, sachant parfaite-

[1] Voir ce portrait du beau parleur, par Marguerite de France. *Poésies*, Le Franc, p. 161. — [2] Du Bellay, II. 67 et suiv.

Digitized by Google

ment que ni la douceur du climat d'Urbin, ni les soins les plus empressés ne la retarderaient d'une heure. Et cependant, jusque sous le poids des dernières angoisses, il garda son esprit charmant, plein de flamme et de sérénité. Ses amis faisaient semblant d'espérer : « Pourquoi, leur disait-il avec douceur, m'envier un bien si désirable ? Etre délivré de ce faix de douleurs épouvantables, n'est-ce pas un bien, avouez-le ? » Au moment d'expirer, se tournant vers Castiglione, il lui récita encore un des plus beaux passages de Virgile[1]. Il mourut en causant. Ainsi, avec ces nobles entretiens, tout rayonnants de bonté, on endormait jusqu'à la douleur.

Naturellement, on parlait souvent philosophie et amour ; c'était pour raffiner ses sentiments, pour s'analyser, pour se poser d'ingénieuses questions, qu'on scrutait à loisir[2], pour intellectualiser l'amour ; par exemple :

« Est-il plus facile de simuler l'amour que de le dissimuler ? *Réponse :* Oui, parce qu'un acte volontaire est toujours plus facile qu'un acte involontaire.

Est-il plus méritoire pour l'amour de mener le sage à la folie que le fou à la sagesse ? — Non ; il vaut mieux édifier que détruire, et l'on ne peut rien édifier sur la folie.

L'excès d'amour tue-t-il ? — Galien dit oui ; indirectement, par maladie.

Qui aime le plus facilement ? — La femme, à cause de sa nature variable.

Qui peut le mieux se passer d'amour ? — La femme.

Qu'y a-t-il de plus facile, gagner l'amour ou le garder ? — Le garder.

[1] Lettre à Henri VIII. — [2] Nifo, ch. LXXI : *Quæstiones amatoriæ.*

Digitized by Google

Après la persévérance, quelle est la meilleure preuve d'amour? — Le partage des joies et des peines.

Qui est le plus fort, la haine ou l'amour? — L'amour.

Un avare peut-il aimer? — Oui, l'amour peut détruire l'avarice. »

Et ainsi de suite.

Bembo nous a raconté, dans un petit livre dédié à Lucrèce Borgia (objet de son admiration passionnée pendant trois ans), trois journées de conversation, tenues à l'issue et à propos d'une noce. Après une fête charmante, où des jeunes filles, armées de violes harmonieuses, avaient tour à tour chanté des hymnes pour ou contre l'amour, trois demoiselles étaient restées à discourir avec trois gentilshommes, sur un gazon fleuri, parmi les bassins de marbre et les bosquets taillés.

On donne à l'amour un détracteur d'office, qui en fait consciencieusement valoir les amertumes, les désespoirs, les larmes, les révoltes, les catastrophes. La discussion s'engage, si pénétrante, si émouvante, que parfois de vraies larmes coulent. On se moque un peu des gens perpétuellement ardents, qui arborent une salamandre pour emblème. Mais avec quelle chaleur les amis de l'amour le défendent, ce dieu, nu, parce qu'il est dénué de raison ; enfant, parce qu'à l'instar de Médée il insuffle une jeunesse éternelle ; la torche en main, parce que, à son école, on se brûle les doigts ! C'est vers cette petite torche que le monde entier voltige et gravite comme une immensité de papillons, pendant que l'archer divin vise au cœur ses victimes.

L'amour, ajoutent-ils, est la force et la vie. Quand on aime, on ne craint pas la mort... Un des interlo-

Digitized by Google

cuteurs, dans son emportement, déclare même appeler la mort, et comme on lui reproche de ne pas savoir ce qu'il dit, il insiste et explique sa subtile langueur ; il appelle la mort, mais il ne la désire pas, ô condition misérable ! Malgré l'extrême gravité et la conviction avec lesquelles on traite toujours, en Italie, ces questions de cœur, les interlocuteurs ne peuvent ici réprimer un sourire. Mais le discoureur ne voit rien, il s'échauffe : son martyre n'est que trop sérieux ; la flamme de l'amour ne peut s'éteindre que dans un « lac de pleurs »!... Et un autre répond : « Quand vous voyez dans les sanctuaires fameux un tas d'ex-voto qui témoignent des mille et mille périls de la mer, allez-vous nier ces périls, ou vous résigner à ne jamais mettre le pied sur un bateau ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! de même, il faut prendre son parti des traversées amoureuses, » et là-dessus il en décrit chaleureusement les avantages.

Au bout de trois jours, un ermite clôt l'entretien par une petite dissertation calmante, sur la vanité du monde[1] !

Naturellement, même en Italie, la conversation ne plane pas toujours à de pareilles hauteurs. D'un grand sujet on passe à une tête d'épingle ; c'est un talent de faire quelque chose avec rien ! Le premier venu n'a pas l'esprit de dire sous une forme inédite qu'il pleut, qu'il fait beau, et de lancer là-dessus une fusée de paradoxe ! Qu'importe l'idée, si le trait qu'elle décoche part bien ? autant vaut la toile d'un tableau ! On s'étend à loisir sur un grand sujet : sur les petits, on n'appuie pas, on rit, on pleure, on brille, on est aimable, joyeux,

[1] *Gli Asolani.*

Digitized by Google

élégant, coquet, artiste[1]; tout est bon, avec une touche nette, vive, fine. La conversation a pris un cachet féminin qu'elle n'avait pas dans l'antiquité; c'est l'art de faire la cour à une femme en tout honneur.

Les Français n'aiment point cette tournure sentimentale et émue. Ils causent pour s'amuser, pour rire. Rire est leur grosse affaire; il est de bon goût de tout prendre en riant, même les affaires du cœur; il suffit qu'un sentiment soit vrai, pour paraître ridicule, au rebours de l'Italie, où le sentiment faux s'applique à paraître vrai; de même, il ne convient pas de parler de questions sérieuses, de ne pas se présenter comme un homme absolument futile, incapable, fort au-dessus (ou au-dessous) de toute littérature[2]; en revanche, on aime l'imprévu, les phrases courtes, les parades, les ripostes vives[3]; c'est un duel; les Français de cette époque sont inimitables de verve et d'esprit; ils ont une aisance, une forme alerte, vraiment uniques. Quand les Italiens veulent les imiter, ils n'arrivent qu'à perdre leur onction et à se donner des airs godiches[4].

Autour de François Ier, on cause, on flirte sans précautions platoniques. S'il vient un bon mot, on le

[1] Nifo, *De Re aulica*, ch. XVI.

« O liberté aujourd'hui clairsemée
Et cher vendue, on te doit bien servir,
Car en tous lieux souvent est réclamée. » (Alione.)

[2] Castiglione. — [3] Voici un spécimen de ces ripostes: « Comment, Dagoucin, dit Simontaut, êtes-vous encore à savoir que les femmes n'ont ni amour ni regret? — Je suis encore à le savoir, dit Dagoucin, car je n'ai jamais osé tenter leur amour, de peur d'en trouver moins que j'en désire. — Vous vivez donc de foi et d'espérance, dit Nomerfide, comme le pluvier du vent? Vous êtes bien aisé à nourrir. » (*Hept.*, Nouvelle 32.) — [4] Castiglione, p. 238.

Digitized by Google

dit franchement, vertement[1], et avec des gestes!... Comme l'observe La Bruyère, « il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point, il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent[2], » et plus ils le disent crûment, plus ils passent pour joyeux compères[3]. Une femme du monde peut tout entendre; elle répondra « oui », « non », sans jamais s'offenser[4].

Plus la domination de l'homme s'affirme, plus cette liberté de parole et d'action s'accentue, et il arrive que les femmes, pour se hausser jusqu'aux hommes, ne croient pouvoir mieux faire que de parler un langage de corps de garde, de citer couramment les livres les plus salés[5], elles vous font cadeau de leur jarretière. Naturellement, les hommes approuvent fort, ne détestant pas les femmes commodes à prendre et à laisser. Un Allemand délectera une jeune personne, sa voisine de table, en lui disant de grosses bêtises, par exemple de boire beaucoup, de se décolleter hardiment, de montrer sa jambe, de chercher ses puces, ou bien, pour paraître intellectuel, il lui soutiendra que le mal n'existe pas, que c'est une invention humaine[6]. Un autre admettra qu'on plaisante sa femme ou sa fiancée[7]. Rabelais, Hütten sont les dieux de cette école de conversation. Savonarole, en sa qualité de moine populaire, y a quelquefois confiné, lui aussi; çà et là dans ses sermons, il y a des mots à faire rougir un cuirassier[8].

Le platonisme italien n'est pas ennemi du rire, tant s'en faut: le soir, après dîner, à l'heure actuelle

1 *L'Amye de court.* — 2 « Les femmes, quand elles se confessent, disent toujours ce qu'elles n'ont pas fait. » (Vieux proverbe italien. *Bonne Responce*, p. 44.) — 3 Castiglione. — 4 Coquillart. — 5 C. Agrippa. — 6 Dedekind. — 7 Alb. Dürer, etc. — 8 Sermon 12e, édition de Venise 1544, p. 124.

Digitized by Google

du cigare, les gens d'esprit, gais et sans souci (trois conditions que le cigare à lui seul ne remplacerait pas), rient ferme et en comptent d'assez bonnes pour se reposer de l'idéal; seulement, comme les femmes sont là, et que jamais on n'aurait seulement l'idée de se passer d'elles, la forme reste toujours plus soignée. Le platonisme, délicat, correct et très révérencieux, ne se départ pas d'une phraséologie exquise, même en racontant des gaudrioles, même quand il n'y a pas à se gêner.

Les Français, au contraire, rient un peu fort, après dîner, ou bien par une de ces après-midi massives où le ciel terne nous prend comme dans une souricière. Notre besoin de gauloiserie ne s'est jamais laissé arrêter par les observations des moralistes [1], ni des prédicateurs. Les femmes ne parvinrent pas davantage à trier nos sujets de conversation; il fallait ou nous abandonner à nous-mêmes [2] et passer pour ennuyeuses, ou se mettre au diapason. Le dilemme paraît délicat. Elles affrontent le feu et se bornent à ne pas rire de certaines plaisanteries; mais, dans leur for intérieur, elles préfèrent l'homme bien à elles, qui sait se montrer pieusement doux.

La conversation se compose naturellement de dialogues. Dès qu'elle s'élève un peu, il faut, pour soutenir celui qui parle, un contradicteur. On dit que la contradiction est l'affaire des femmes, et La Fontaine a répété à ce propos le vieil apologue sur la femme noyée dont le cadavre avait dû certainement, par esprit de contradiction, remonter le fil de la rivière [3].

[1] « Rusticus est vere, qui turpia de muliere
Dicit, nam vere sumus omnes de muliere. » (*Facetus.*)

[2] Burckhardt, p. 146; Castiglione, p. 299. — [3] Voir cet apologue dans *Facéties et Mots subtils*, p. 187.

Digitized by Google

Cela peut être vrai des femmes frustes, mal débrouillées, des bonnes ménagères étrangères aux artifices du goût. La femme du monde préfère profiter de tous ses privilèges, elle plane sur la conversation et ne s'y mêle que pour lancer un mot, une critique, une réflexion, un argument, ou pour conclure : par exemple, au milieu d'une discussion sur l'amour, Marguerite jette cet aphorisme que « les femmes de grand cœur » cèdent plutôt à « l'esprit de vengeance qu'à la douceur de l'amour[1] ».

Il faut souvent qu'un homme se dévoue au rôle de contradicteur d'office ; les gourmets apprécient assez ce petit jeu et s'en acquittent avec conviction ; du moins, s'ils n'en ont pas, ils en mettent. C'est même un vrai dilettantisme de soutenir tantôt une idée, tantôt l'idée contraire, comme Philippe de Beroalde, qui nous a conservé deux de ses dires, un pour l'ivresse, un contre. La question des qualités et des défauts des femmes fournit en France un thème inépuisable à controverses mondaines, et il ne manque pas de gens pour y prendre parti ; en Italie, elle a moins de succès, parce que les rangs des antiféministes sont clairsemés. Cependant, à Urbin[2], Fregoso se dévoue au rôle ingrat d'attaquer les femmes, et bravement il les traite d'animaux imparfaits, sans valeur intrinsèque, impossibles à comparer aux hommes, sensibles seulement aux freins matériels de pudeur ou d'amour-propre, très facticement dotés de quelques qualités.

Cependant, comme on ne peut toujours dialoguer ni discuter, les habiles narrateurs d'anecdotes, d'histoires, de farces, sont très à la mode ; certains hommes du monde poussent ce talent à la perfection. Ici encore, parmi les conteurs spirituels, nous

[1] *Hept.*, Nouvelle 62. — [2] Castiglione, p. 301, 250, 262, 261.

Digitized by Google

retrouvons un Mortemart, Aimery de Mortemart[1]. On citait aussi Germain de Bonneval.

Les narrations comportent en Italie l'espèce de gravité et de discipline qu'on retrouve partout : chacun parle à son tour sur la désignation d'une « reine » qu'on a commencé par élire[2]. Elles arrivent très facilement au genre poivré, mais l'art ennoblit tout ! Firenzuola en dédie un recueil[3] à la mémoire d'une dame idolâtrée, qu'il appelle sa Diotime, sa Monique, sa Vittoria Colonna[4].

En France, elles tiennent beaucoup de place et remplissent des après-midi entre messe et vêpres ; celui qui va parler, averti d'avance, prend ses précautions et, tout en écoutant les autres, il aiguise sa pensée. L'*Heptaméron* n'est pour ainsi dire qu'une suite de conférences sans estrade et sans eau sucrée, où chaque assistant fait sa réflexion. On en entend quelquefois d'un peu vertes : quand l'anecdote doit dépasser une certaine limite, l'orateur en est quitte pour une légère précaution préliminaire :

« Si ce n'estoit que j'ay peur d'offenser
La netteté de vos chastes oreilles[5]. »

Marguerite de France, qui n'était pas spécialement farouche, « savait bien dire un conte et de

[1] *Louise de Savoie*, p. 262. — [2] C'est le système qu'on a essayé de faire revivre dans certains salons spéciaux du XVIIIe siècle. Le règlement des *Lanturelus*, élaboré chez Mme Geoffrin, comportait l'obligation d'être juste, loyal, joyeux et bienfaisant ; il défendait de vieillir, c'est-à-dire d'avoir de l'humeur et de médire du temps présent. Les séances, sous la direction d'une « reine », se divisaient en deux parties, l'une consacrée aux chansons, poésies et facéties, l'autre à la philosophie. (V. P. de Ségur, *le Royaume de la rue Saint-Honoré*, p. 186.) — [3] *Epistola in lode*. — [4] Bonneau, *Nouvelles de Agnolo Firenzuola*, Paris, 1881, p. 9. — [5] Des Périers, t. I, p. 89.

Digitized by Google

bonne grâce, et en rire aussi quand on lui en disait un ».

Un autre art, très apprécié encore, très élégant, très joli, très répandu, est celui des impromptus en vers. Un jeu de fins lettrés et de prélats! Léon X [1], Octovien de Saint-Gelais y excellaient [2].

Les bouts rimés, ou « Ventes d'Amour [3] », quoique un peu anciens, fournissaient aussi leur contingent. Un homme lançait à une femme, ou *vice versa*, un nom de fleur, et il fallait répondre par un vers, tourné autant que possible en épigramme ou en compliment. Pour faciliter les improvisations, on publia des manuels de rimes galantes [4].

Tel était le bonheur! C'est pour jeter l'ancre dans ce port de la conversation sous ses diverses formes, qu'on avait orienté la vie entière, avec les mille précautions et habiletés que nous avons racontées! Et on se payait de ses peines par la satisfaction de rapprocher les âmes, de les unir étroitement, de les fondre en un affectueux enthousiasme. La parole écrite n'arrivera jamais à un pareil résultat! Les vrais délicats, comme Inghirami, trouvent qu'on écrit trop, et s'ils prennent la plume, c'est par néces-

[1] Il s'amusait d'un faiseur d'impromptus un peu ivrogne, un Romain, nommé Querno, qu'il appelait en riant Archipoeta. Querno lui dit :

Archipoeta facit versus pro mille poetis,

Léon X répond :

Et pro mille aliis Archipoeta bibit.

Archipoeta :

Porrige quod faciat mihi carmina docta, Falernum.

Léon X :

Hoc etiam enervat debilitatque pedes (donne la goutte).

(Suard, *Mélanges*, p. 356. Cf. Ginguené, t. III.)

[2] Comme Marguerite, d'après Marot. — [3] Christ. de Pisan. — [4] *Les Ventes d'amour*, *l'Amant*, *l'Amye* (s. l. n. d. Lyon, vers 1540). Voir *Catal. James de Rothschild*, I, 361.

Digitized by Google

sité, ou tout au plus pour conserver à la postérité les conversations, les Nouvelles, les petits sonnets qui leur ont paru jolis; quand on exige d'eux une œuvre de longue haleine, ils se drapent dans un air solennel et grave, comme des gens qui vont au cimetière. Tous ces brillants causeurs vivent paisibles, intimes, sans trop changer de place, sans la trépidation morale que nous donnent le chemin de fer et les télégraphes : ce sont des insouciants d'âme profonde, un peu orientaux, persuadés qu'on n'existe ici-bas qu'une seule fois, des riches qui jettent leur esprit par les fenêtres, sans chercher à l'économiser pour en vendre des spécimens à une foule anonyme. Ils jouissent, dans toute sa plénitude, de cet adorable plaisir de laisser partir d'elles-mêmes les idées au hasard ; elles s'envolent, cela est vrai, on ne les revoit plus, elles éclatent dans l'air comme des bulles de savon; mais il reste de quoi en faire d'autres.

Voilà le grand royaume des femmes. La mission des femmes consiste à faire éclore le bonheur que voilà, à le surveiller, à le conserver, à en tirer le parti convenable, à faire fructifier ces bulles de savon.

Ce devoir, comme tout autre, a des lois austères. Il ne suffit pas d'être « reine » par élection, ou même par droit de naissance, pour se croire arrivée à un résultat.

Le gouvernement féminin ne s'impose qu'à force de patience, de tact, de précision, et surtout au prix d'une véritable abnégation. Combien de petits ennuis, que d'épreuves à subir ! Composer avec l'Espagnol sévère ou le Napolitain vantard, se résigner à entendre un Français disserter sur sa chasse et sur ses modestes revenus, un Milanais ou un Génois parler de ses affaires [1], et puis, tout doucement,

[1] Bouchet.

Digitized by Google

presque subrepticement, par simple instinct de finesse[1], opérer la sélection, retenir par un accueil facile et loyal ceux à qui on sent du mérite, se lier avec eux en leur parlant leur langue, sagesse aux sages, piété aux dévots, intérêts pratiques aux administratifs, gaîté aux jeunes, et les acheminer ainsi tous vers le perfectionnement requis. Du reste, pour cette éducation élémentaire, il suffit à une femme de se maintenir dans des données élémentaires, autrement dit d'éviter les cancans et les commérages. Mais comme son rôle devient difficile, lorsqu'elle a en face d'elle des hommes d'esprit, de cœur chaud, de tempérament vif! Il est vrai qu'à ce moment aussi il devient intéressant, et qu'elle en tire elle-même un profit qui compensera sa peine: « Mesdames, s'écrie Champier, si vous voulez prendre du plaisir à deviser avec les hommes, choisissez du moins ceux qui peuvent vous rendre meilleures et vous guider[2]. » Il ne s'agit plus de se retirer sur le Mont Aventin et, à tout propos, de se croire perdue[3]; il faut dresser et tenir en bride ces hommes difficiles[4], connaître la puissance d'un mot, d'un geste, d'un silence[5].

Se retirer sur le Mont Aventin! Mais ce serait criminel! La parole est l'aumône nécessaire à porter partout où il existe une misère morale.

La conversation n'est pas qu'un plaisir! Si on tente, vers le beau, un grand effort, c'est que le règne du beau doit assurer efficacement le règne

[1] Castiglione, p. 72, 98. — [2] *De vraye Amour.*

[3] De son cheval on fait une rosse.
Et de sa femme une catin. »
(L. de Lincy, I, 219.)

[4] Castiglione, p. 369. — [5] Marguerite de France, *Hept.*, Nouvelle 52.

Digitized by Google

du vrai et du bien. Croit-on qu'une femme puisse se cantonner dans son salon, et qu'il lui suffise de se montrer belle, aimable, douce, spirituelle, tendre vis-à-vis des hommes dignes de composer sa société? Point du tout! La femme est reine, parce qu'elle est rédemptrice. Présider ou même organiser des œuvres de charité..., envoyer de l'argent aux misérables sans regarder par-dessus les murailles quels hommes souffrent et meurent..., ce serait la négation même du but social de la conversation. Par la conversation, une femme se met en face des réalités. Il faut qu'elle se montre en personne aux misérables, elle leur doit son sourire, sa beauté et sa grâce : oui, elle doit être belle, aimable, douce, spirituelle, tendre, pour ceux qu'aucun rayon du Ciel ne console ; elle doit saluer les petits, et quand même elle ne pourrait leur parler le langage de Platon, elle ne doit pas moins les soigner par la grande et suprême médecine du beau, les entretenir de leurs intérêts, de leurs soucis, causer avec eux, répandre pour eux sa manne d'espoir, de patience et, s'il se peut, de lumière [1].

Maintenant, on nous demandera peut-être combien de femmes se sont montrées à la hauteur de cet apostolat du beau, et si, en pratique, nous pouvons en citer beaucoup. Certes, beaucoup! Malgré le caractère un peu trop artistique que le platonisme donne aux relations mondaines, plus d'une femme tire simplement de son cœur un commentaire que n'avaient trouvé ni Ficin, ni Bembo. En France, nous citerons Anne de France, comme très convaincue du devoir social de la conversation. En Italie, les personnalités les plus hautes, Isabelle d'Este, Vittoria Colonna, légèrement enivrées de Beauté,

[1] Anne de France, p. 68-71.

Digitized by Google

ne fréquentent guère que les prélats, les princes, les lettrés, et, sous ce rapport, on a peut-être raison de reprocher à la Renaissance de trop raffiner; cependant elles ont à un rare degré le talent de dégager une atmosphère de douceur. A Urbin, près d'une cour de province, assez fermée, on respire, jusque dans les échoppes d'artisans, un air ambiant délicieux; Raphaël fleurit tout naturellement; mille petits épisodes de la vie locale nous apportent des traits de grâce et d'amabilité. L'influence est indirecte, mais très puissante.

LA CORRESPONDANCE

Il semblerait logique de considérer la correspondance comme le complément de la conversation, comme une conversation à distance. Mais non, c'est une parole écrite, que par conséquent on n'aime guère, et dont on se défie, à cause des hasards. Pourtant certaines femmes intellectuelles du XVIe siècle témoignent encore là d'une activité inouïe. On les croirait tout à leurs cosmétiques ou à leurs amis. Eh bien! leur esprit, leur vivacité les emportent; la plume paraît trop lente à leur pensée frémissante. Souvent, dans les lettres de Giulia Gonzaga, on voit que cette dame a arraché l'écritoire à son secrétaire dès la troisième ou quatrième ligne, et qu'elle a achevé elle-même son épître, rapidement, sans se soucier de rhétorique, ni de calligraphie, ni de décorum[1].

[1] Amante, pp. 282, 422 et suiv. M. Amante a recueilli 75 lettres de cette princesse.

Digitized by Google

Les lettres trahissent graphologiquement bien des petits secrets philosophiques qui ne sont pas à dédaigner. Les écritures du XVIe siècle (généralement indéchiffrables, surtout en France) sont de hautes écritures, libres, très nerveuses, très personnelles, affranchies du caractère méthodique et positif d'autrefois ; le trait est fin, distingué, un peu sec, sujet à toute sorte de crochets, d'abréviations et de soubresauts. Quel « miroir de l'âme » que cette écriture de Marguerite de France, serrée, compliquée, ou celle de la duchesse d'Etampes, sèche, nerveuse, ferme, hautaine, saccadée, irrégulière[1] !

Vittoria Colonna est claire, simple, un peu masculine, mais également nerveuse, saccadée, pleine d'abréviations et de grands traits[2]. Rien qu'à regarder les lettres de ces femmes dominatrices, on se sent pris de pitié. Les malheureuses ! de combien de tourments secrets, d'inquiétudes, d'agitations, elles pétrissent notre bonheur et notre paix ! Devant ces documents humains, devant ces écritures pleines de nerfs, on se demande s'ils ont bien raison, les docteurs qui assurent que, pour verser le bonheur à autrui, il faut d'abord le posséder soi-même. Est-ce au prix de son bonheur, ou au prix de son sang, que le Christ nous a rachetés ?... Je ne sais si je me trompe, mais dans ces blessures de l'écriture je crois voir quelquefois comme une goutte de sang. Les hommes, au contraire, sont heureux. L'écriture de Castiglione a des allures élégantes et tranquilles, unies, légères, un peu tourmentées, mais tourmentées d'affectation, en hauteurs et en astragales[3]. Bembo conserve paisiblement la vieille forme courte, grasse, appuyée[4].

[1] Ms. fr. 3021. — [2] Ferrero, Müller, Tordi, p. 129. — [3] Ms. ital. 1111, p. 18. — [4] *Id.*, p. 1.

Digitized by Google

Le style des lettres confirme aussi ce qu'on a pu déjà entrevoir au sujet des relations sociales. On se gêne fort peu dans les lettres de famille ; elles sont simples, brèves[1], officiellement affectueuses, d'une banalité presque stéréotypée ; on n'y parle guère que des choses matérielles de la vie, affaires, médecine, santé, événements domestiques[2] ; quant à la partie sentimentale, on y insiste peu, probablement parce que les sentiments familiaux sont nécessairement sincères.

Au contraire, les lettres pour les amis, si nombreuses en Italie, sont charmantes, tendres, gracieuses, souvent avec un joli mot de la fin : « Votre petite sœur..., qui aime Votre Seigneurie autant qu'elle-même ; Isabelle, de sa propre main. »

Ces derniers mots, « de sa propre main », ne sont pas inutiles, car une femme élégante, ne se piquant pas de style télégraphique, est obligée, par principe et par dignité, de laisser autant que possible la plume à son secrétaire. Malheureusement, le secrétaire, qui ne tient pas à passer pour un simple scribe, soigne le style, retouche les périodes, de manière qu'à moins d'avoir un autographe sous les yeux on ne sait jamais trop, dans ce qu'une femme écrit, ce qui vient d'elle. De plus, une femme un peu connue sait que sa lettre sera montrée, peut-être même transcrite ou publiée ; Bernardo Tasso, Arétin et bien d'autres ont vu sans frémir une partie de leurs correspondances

[1] Cardano, *De Prudentia civili*, ch. CI. — [2] Anne de Laval, par exemple, écrit à sa sœur : « J'ay entendu que Monsieur mon frère ce vante que à son retour j'auré ung petit neveu. Plust a Dieu qui fust ainsi, d'aussi bon cueur que je le desire. L'espérance que j'en ay me faict vous envoyer des poix en gousse, qui est viande de femme grosse. » (*Les La Trémoille*, III, 87, 88.) Gregorovius, *Lucrèce Borgia*, appendice ; *Lettres* de Vittoria Colonna.

Digitized by Google

active ou passive former des livres ; les lettres les plus intéressantes de Vittoria Colonna ont paru dès le XVIe siècle. On peut donc dire que les lettres tiennent le milieu entre la conversation et le livre : elles sont à demi imprimées. Il n'y a directement de leur auteur que la signature et les quelques mots autographes qui la précèdent. Cela n'empêche pas les correspondances de la marquise de Pescara, d'Isabelle d'Este, de former des recueils délicieux et bien caractéristiques.

Après une visite d'Isabelle, la duchesse Elisabeth d'Urbin lui adresse ce billet : « Je ne sais comment guérir le chagrin que m'a laissé le départ de Votre Seigneurie : il me semble que j'ai vu partir non pas seulement une sœur tendrement aimée, mais que mon âme même est partie; il me faut vous écrire à toute heure, et ce que je voudrais vous dire de bouche, y suppléer avec ce papier[1] ; si je pouvais y exprimer clairement mon chagrin, je suis sûre qu'il aurait tant de force que, par compassion, il ferait retourner en arrière Votre Seigneurie. Si je ne craignais de lui être à charge, je crois que je n'hésiterais pas moi-même à la suivre. L'une et l'autre chose ne se peuvent : ma seule ressource est de prier Votre Seigneurie de penser à moi aussi souvent que je la porte dans mon cœur[2]. »

On pourrait citer bien des types de cette grâce délicate et douce, presque trop douce[3]. Emilia Pia, par exemple, une des causeuses d'Urbin, écrit à peu près comme elle parle, avec un enjouement parfait, et toujours avec pareille vivacité, qu'il s'agisse de recettes de toilette ou de philosophie[4].

[1] Luzio, p. 161. — [2] Luzio, p. 77. — [3] Lettres d'Isabelle d'Este et d'Elisabeth d'Urbin; Luzio, pp. 244, 253 et suiv.; de Veronica Gambara, *Lettere volgari*, f° 50. — [4] Luzio, p. 84.

Digitized by Google

Les hommes ont le même charme et quelquefois se croient autorisés à employer les mêmes délicieuses formules de tendresse. Brocardo appelle Marietta Myrtilla « ma très douce et chère petite sœur..., ma douce et unique petite sœur, aimée comme mon propre cœur », et signe : « Ton très doux, très doux Brocardo[1]. »

Ce que peut et doit respectueusement écrire à une femme du monde un homme bien élevé, nous le voyons dans une lettre de Castiglione (alors ambassadeur en Espagne), à Vittoria Colonna : « Il a, dit-il, éprouvé tant de joie des victoires du marquis, que tout d'abord il n'a pas voulu écrire une lettre : une lettre, c'est trop banal ! on en écrit pour des événements bien moindres. Il avait pensé à des feux d'artifice, des fêtes, des concerts, des chants, et autres démonstrations bruyantes, que des motifs très raisonnables lui ont montrées inférieures au propre concert de son cœur : et alors il est revenu à l'idée d'une lettre, persuadé que la marquise saura voir ce qu'il a dans l'âme, encore que ses paroles ne l'expriment pas. » Et il s'étend sur ce don de la divine marquise de pénétrer dans les cœurs, et d'y lire ce qu'on ne dit pas, il la félicite de la joie qu'elle doit éprouver. « Et quant à ma servitude envers elle, je la prie de s'en informer près d'elle-même et de s'en croire elle-même, car je suis sûr qu'elle ne se mentira pas à elle-même, sur ce que, non seulement elle, mais tout le monde voit transparaître dans mon âme comme dans le plus pur cristal. Et ainsi je reste en lui baisant les mains, et en me recommandant humblement à sa bonne grâce. Madrid, le 21 mars[2]. »

Deux ans après, il lui écrit à propos de la mort

[1] *Lettere volgari*, f°s 179 v°, 181. — [2] *Lettere volgari*, liv. II, ch. III.

Digitized by Google

de son mari : « Les calamités sont venues comme un déluge. Je n'osais pas d'abord écrire à Votre Seigneurie, car je la tenais pour morte avec le marquis, et aujourd'hui, en toute vérité et avec admiration, je tiens le marquis pour vivant dans Votre Seigneurie. »

Veut-on d'autres spécimens de lettres gracieuses et un peu quintessenciées ? Castiglione écrit ceci à la célèbre marquise Hippolyte-Florimonde Scaldasole [1] : « Très excellente dame, si Votre Seigneurie avait à cœur de vivre sans cesse dans ma mémoire, autant qu'il me serait infiniment doux de vivre dans la vôtre, je désirerais fort lui en apporter le témoignage par cette lettre, puisque, pour le moment, je ne puis faire autrement. Mais comme Votre Seigneurie a montré au monde, avec tant d'autres dons supérieurs, qu'elle était femme vaillante sous les armes, et non seulement belle, mais encore belliqueuse, comme cette autre Hippolyte, je crains qu'elle ne se soit un peu élevée en fierté et qu'elle n'ait oublié un peu ses serviteurs, ce que je ne voudrais guère! Aussi ai-je tenu à vous écrire et à prier Messer Camille Ghilino [2], mon très cher ami, de vous parler pour moi et de vous dire qu'en Espagne, comme à Milan et à Pavie, je suis vôtre ; et que, quand je suis venu à Pavie, où me conduisait l'armée, ces murs, ces remparts, ces tours, cette artillerie, toutes ces choses me représentaient Votre Seigneurie, sachant qu'elle était derrière, et toute animée de la pensée de combattre contre un si grand prince que le roi de France ; vous avez vaincu, et je crois que maintenant personne ne sera plus assez hardi pour combattre contre vous. Votre Seigneurie daignera le croire

[1] Serassi, t. I, p. 169. — [2] D'Alexandrie.

Digitized by Google

comme moi-même, et, si elle n'est pas la dame du monde la moins aimable, je la supplie de me souhaiter d'être à Milan et où elle est; Messer Camillo pourra bien dire quelle différence c'est de se trouver en si douce compagnie que celle de Votre Seigneurie ou de se trouver en Espagne. Je vous baise les mains, et toujours me recommande à vous, bien désireux de savoir que ce *benedictus fructus* soit récolté par un agriculteur qui en soit digne. » (A Tolède, ce 21 juin 1525.)

En somme, la lettre ressemble nécessairement à la conversation. En Italie, toujours c'est la note douce qui domine, la note enjôleuse, caressante, même lorsqu'elle est gaie. Certaines lettres de Bibbiena sont véritablement pleines de cœur, et cependant on ne peut pas citer d'homme plus gai ; il ne demande qu'à s'échapper. Isabelle d'Este lui reprochait de ne plus venir à Mantoue : « Comment, riposte-t-il avec une indignation très peu sincère, comment a-t-on pu faire entrer dans ces petites oreilles si délicates tant de grosses accusations contre moi !... Ici, je vois votre fille, qui me paraît être toute la Sérénissime Madame sa mère. Direz-vous encore que je suis un libidineux, et, parbleu, cela est vrai comme si le Christ l'avait dit : voulez-vous que je jure autrement ?... Bien dévotissement, je vous baise les mains, et à ma chère dame Alda je me recommande un million de fois [1]. » L'aimable prélat faisait alors à Mlle Alda Boïarda, dame d'honneur de la marquise, une cour très fervente et qui n'avait peut-être pas beaucoup plu à tout le monde.

C'est encore un usage extrêmement italien, et charmant, de se rappeler au souvenir de ses amis

[1] Luzio, p. 245.

Digitized by Google

par un petit présent. Vittoria Colonna envoie à Bembo son portrait avec quelques vers de sa main : « Vers clairs et légers ! s'écrie Bembo, écrit plus pénétrant qu'une simple lettre ! » ou bien elle charge un de ses amis, qui allait à Mantoue, de porter au marquis de Mantoue « des paroles aimables et humaines », avec un petit souvenir quelconque. L'ami crut bien faire d'offrir un sachet de roses ; le marquis s'empressa de remercier directement la donatrice avec un tendre respect : Vittoria, en termes très affectueux, s'excuse, pour la forme, que son envoyé l'ait « assez peu honorée » pour offrir un souvenir si modeste[1].

Nous devons à la vérité de convenir que les femmes françaises se montrent, en cette matière, beaucoup moins femmes, et c'est pourquoi nous insistons sur le charme de leurs voisines. Les plus italianisées n'ont pas su atteindre cette grâce câline. Dans toute la correspondance de Marguerite de France, on ne trouvera pas une lettre qui rappelle celles que nous venons de citer presque au hasard. Marguerite s'est pourtant bien appliquée (et même on le sent), mais sa langueur n'aboutit guère qu'à la prolixité. Il ne faut point forcer son talent !

Renée de France, qui fut duchesse de Ferrare, n'acquit jamais le tour italien ; elle continua à écrire brièvement à la française[2]. Diane de Poitiers[3], la duchesse d'Estampes nous étonnent par la précision, presque aride, de leur style : elles en auraient remontré au meilleur procureur, rien ne trahit une envolée de passion ni une finesse de cœur. La jeune génération du temps de Henri II se

[1] *Carteggio*, p. 88. 15, 70. — [2] Voir not. sa lettre de Ferrare, 7 octobre 1554, au connétable de Montmorency. Ms. fr. 3147, f° 62. — [3] Guiffrey.

Digitized by Google

rapprocha un peu plus du bon langage; les deux filles du roi, Madeleine et Marguerite, ont une écriture calme, fine, droite, uniformément appuyée, large, nette, très distinguée, et elles emploient des formules douces, aimables, des phrases vraiment affectueuses[1], surtout dans l'intimité[2];

[1] Lettre de Marguerite à Montmorency, Verceil, 20 février (1560). Ms. fr. 3147, f° 62.

[2] Voici quelques échantillons de ces lettres intimes :

« Monsigneur, tant et si tres humblement que je puis a vostre bonne grace me recommende.

Monsigneur, je vous suplie tres humblement croire que la créance que remais a ce porteur n'est que la plus grande obaissence que james tres humble fille ne servente vous saroit porter et coume la plus obligée de ce monde.

Monsigneur, prie Dieu qui vous dont tres bonne et tres longue vie.

Voutre tres humble et tres obaissente fille,
Magdalene.

Adr. : Au Roy mon souverain seigneur. » (Entièrement autogr. Ms. fr. 2915, f° 33.)

« Ma cousine, je n'ay point voullu que ce porteur soit passé par Chantilli sans vous porter de mes laitres; je vous en usses plutost envoié, mes les piteulses nouvelles qu'avons repsues de Hedin m'an onst engardé, car je n'aime poinct a mander de mauvesses nouvelles, et en cete perte j'ay esté tres esse d'entendre que Monsieur le conte de Villars vostre frere est seulement prisonnir (*sic*) avecq tant d'onneur que je suis sure que vos prieres luy onst beaucoup servi. Vous feres tant pour moy, ma cousine, de croire que tout ce qui vous touchera que je ceray mervelleucement esse qu'il soint anci hureulx comme vous le desires et moy anci ce que je suplie de bien bon cueur Dieu et de vous donner bonne vie et longue et a moy l'eur de vostre bonne grasse a laquelle de bien bon cueur me recommande.

Vostre melieure cousine et amie,
Marguerite de France.

A ma cousine Madame la connestable [duc]esse de Montmorency. » (Autogr. fr. 3119, f° 12).

Digitized by Google

mais, elles aussi, elles excellent dans le petit billet, et les plus gracieuses lettres sont toujours très courtes[1]. Le grand charme reste le secret de l'Italie.

« Mon pere, je ne voulu leser aler se pourteur sans vous faire savoir de mes nouvelles, lequeles sont bonnes, pour se que je aeudire souvan des vostres qai me pabise bien, car s'et au proufit du roy et a vostre ouneur. Je prie Dieu vous i vouloyr tenir; je ne veus oblier a vous faire mes reconmandasions bien fort voustre bonne grase.

Vostre bonne fille,
Marguerite. »

(Bonne grosse écriture inexpérimentée. « A Monsieur le grant maistre, » fr. 2915, f° 81.)

« Mon pere, j'ay esté tres esse d'entendre par vostre cegretere presant porteur du bon partement du Roy et du vostre et aucy que toutes les afaires continuent de mieulx en mieulx; cant a cele conpagnie, la Royne et monsieur ce portent tres bien, aucy faict tout le reste. Nous ne fesons faute de prier bien Dieu tout les jours pour le Roy; après luy, mon pere, je vous puis assurer que vous estes le prumier (*sic*) en mes auraisons. Je vous prire (*sic*), mon pere, presanter mes tres humbles recommandasions au Roy et me tenir en sa bonne grasse et an la vostre. A laquelle de bien bon ceur me recommande, et prie Dieu vous donner bonne vie et longue.

Vostre milieure figle et cousine,
Marguerite de France. — A mon pere, Monsieur le connestable. »

(Autogr. ms. fr. 3126, f° 92.)

[1] Voir not. un charmant billet, ms. fr. 3119, f° 40.

Digitized by Google

LIVRE III

L'INFLUENCE DES FEMMES

CHAPITRE PREMIER

L'INFLUENCE POLITIQUE

D'après ce qui précède, on a pu facilement s'apercevoir que les femmes platonistes se soucient peu d'exercer une influence directe sur les événements, elles visent plutôt à l'influence morale et sociale; elles ne sont point femmes d'action, elles pensent probablement que les événements se modifieront d'eux-mêmes, lorsque les hommes auront changé. Suivant l'aphorisme : « La femme ne peut être supérieure que comme femme[1], » elles s'appliquent à développer habilement ce qui les rend supérieures et à laisser dans l'ombre les côtés inférieurs. Elles évitent les manières d'homme, le genre rustique des femmes sans sexe et sans attrait, écuyères campagnardes, femmes de tête, qui attendent l'amour, mais qui ne l'inspirent pas; elles laissent avec empressement aux hommes les choses tranchantes, armée, justice, politique, tout ce qui est nécessaire

[1] Joseph de Maistre.

Digitized by Google

pour endiguer le flot humain. Louise de Savoie est presque la seule qui regrette d'être une femme, conformément à l'ancien esprit, et qui aime à jouer un rôle politique, et qui fasse célébrer son intelligence, son énergie [1] en se réclamant des vieux exemples, notamment de Blanche de Castille [2]. C'est une réaliste classique, à qui il arrive d'avoir des amants, mais qui se préoccupe peu de gagner les cœurs : l'inverse du nouveau style. Et pourtant, par un singulier caprice des vieilles lois monarchiques, jamais peut-être on ne vit plus de femmes appelées à suppléer les hommes dans les hautes régions politiques. Du reste, la monarchie n'est pas un principe purement rationnel ; géométriquement, elle ne se démontre pas ; c'est un principe sentimental. Son avantage est de présenter au peuple quelque chose qu'il puisse aimer, dans la tragique petitesse du monde...

Beaucoup de femmes font grande figure dans ces luttes viriles, où elles sont jetées malgré elles : les temps sont toujours rudes et ne leur permettent pas de se cantonner dans la jouissance d'un bonheur tranquille.

L'une est une malheureuse mère, Isabelle d'Aragon, persécutée par Ludovic le More, oncle et (disait-on) assassin de son mari, retenue en France par Louis XII, malheureuse, passionnée, vaillante. Elle lutte désespérément contre l'Europe entière pour rendre Milan à son fils [3].

Ou bien voici une jolie femme blonde, au rare et

[1] Ses services ont été très habilement mis en relief par un écrivain que je ne puis nommer sans lui payer le tribut d'un bien affectueux souvenir personnel, M. Paulin Paris. — [2] Ms. fr. 144, 2472, etc. Voir à ce sujet notre précédent volume, *Louise de Savoie et François Ier*. — [3] V. Son engagement du 8 sept. 1505. Arch. nat., K. 78, 8 *bis*.

Digitized by Google

doux visage : c'est Jeanne d'Aragon, jadis l'idole de Nifo et le prototype de la beauté. Elle a épousé un capitaine aventureux, Ascanio Colonna, qui a mis ses affaires au pis. Pauvre femme ! tout croule autour d'elle. Elle vient brusquement de perdre son fils aîné : des créanciers la harcèlent, et vont ruiner son second fils ; prisonnière dans son palais par ordre du pape Paul IV, elle voit, des glorieuses fenêtres de la maison Colonna, défiler les troupes pontificales qui vont occuper ses châteaux. Elle n'y peut tenir... Un matin, elle disparaît on ne sait comme, probablement déguisée ; à une porte de Rome, elle a trouvé un cheval sellé, et d'une traite fabuleuse elle a couru jusqu'à Naples. A Naples, une mêlée atroce s'engage autour d'elle : son mari fait arrêter son fils, le fils dénonce le père. Ascanio tombe, frappé d'un poignard anonyme... Et quand sa délicieuse femme, toujours blonde comme les blés, mourra à son tour, on les enterrera ensemble, et sur cette tombe frémissante on ne trouvera plus à graver que ces mots si doux : « Femme d'un très grand cœur, épouse très aimante[1]. »

Dans une sphère plus haute, Marguerite d'Autriche n'a été, elle aussi, qu'une vraie femme, une admirable mère, sans enfants ! Le devoir familial l'obligea de gouverner les Pays-Bas pendant les longues années de la minorité de son neveu Charles-Quint ; dans ces années laborieuses, difficiles, elle ne se proposa qu'un but : conserver la paix. Elle fut bonne, bienveillante, intelligente, mais point heureuse : « Deux fois mariée et encore pucelle, »

[1] Pour cette vie si agitée, on peut voir not. Serassi, *Lettere di Castiglione*, t. I, pp. 10, 49, 56, 74, 85 ; Ant. Maria *De* Gratiani, *Casibus virorum illustrium* ; Pallavicini, *Historia concilii Tridentisi*...

Digitized by Google

comme elle disait, puis veuve du beau Philibert de Savoie, elle aurait préféré le plus petit « grain de mil », pour son cœur, aux dignités qui empoisonnaient sa vie, et elle ne s'en cachait pas! Elle fit mettre sur son tombeau cette belle devise désabusée : « Fortune, Infortune[1] ! »

Et la grande Anne de France, « la dame de Beaujeu », condamnée à une attitude de « sourcils froncés[2], » d'épée tirée, pour rassurer les bons et faire trembler les méchants, cette femme altière, ambitieuse, avare, masculine, au dire des gens qu'elle avait dûment ramenés au devoir précis d'obéissance. Personne ne ressemble moins à sa statue officielle! Du reste, il suffit de regarder son visage, aux heures de lutte et même de triomphe : il est crispé, nerveux, visiblement contracté par un effort[3]. C'était une modeste, on pourrait dire une humble, sans cesse en défiance d'elle-même, ne faisant rien sans conseil[4] ; presque désolée de ses victoires, car elle ne rêvait que d'éteindre les aigreurs; elle n'aimait que la justice, la régularité, la paix, elle détestait les idées extrêmes au point de paraître un peu massive[5].

Dès que son frère put s'occuper d'affaires, elle disparut de la scène, sans bruit, sans le moindre éclat, heureuse de se réfugier dans son beau séjour de Moulins, au milieu de ses affections; elle avait pris si peu de goût pour la politique qu'elle recommandait vivement à sa fille de ne jamais s'y fourvoyer : « Ne vous meslez que de vous[6] ; » autrement dit, ne sortez pas de votre rôle, et, si un

[1] Elle mourut en 1530, à peine âgée de cinquante ans. — Pasolini, III, pp. 568, 569. — [2] La Vauguyon, f° 23. — [3] Son portrait du Louvre (1488). — [4] *Enseignements*, p. 116. — [5] La Vauguyon, f° 16. — [6] *Enseignements*, p. 23.

Digitized by Google

devoir vous en éloigne momentanément, revenez-y au plus vite, ayez l'égoïsme de ne chercher qu'à vous faire aimer!

Voilà ce que pensent de l'émancipation civile et des carrières d'hommes les femmes les plus hautement marquantes, celles dont la gloire pourrait donner le change. La Rochefoucauld ne songeait guère à elles, lorsqu'il a émis cette règle fausse, qu' « on ne revient pas de l'ambition à l'amour ». Celles-là ne cherchaient qu'à revenir de l'ambition, ou plutôt leur ambition, c'était l'amour : quand les vicissitudes de la vie les appellent sur la scène, elles ne désirent que s'appuyer sur un homme. Les diplomates, gens psychologues par destination, ne s'y trompaient pas ; lorsqu'ils ont affaire à une princesse, nous les voyons de suite chercher l'homme ou les hommes : « Giacomo Feo me paraît le timon de l'Etat, » écrit Monsieur Prudhomme, accrédité près de Catherine Sforza : le pauvre ambassadeur venait de découvrir que Feo pouvait « tout ce qu'il voulait ». La grande tribulation d'Anne de France était de ne pouvoir s'appuyer sur son mari, qui était excellent et plein de droiture, mais incapable d'un parti énergique.

En revanche, parmi les femmes de médiocre esprit, il y a des intrigantes, affamées de bruit, d'ostentation, de vanité, toujours prêtes à se mêler de tout, au grand désespoir des gens sérieux ; par exemple, Renée de France, duchesse de Ferrare. Etant née fille de France, elle trouvait son mari mince, et trop honoré..., et elle faisait bande à part, lit à part, diplomatie à part. Pourtant, elle n'eut jamais de politique particulière ; son procédé consistait simplement à aller d'un côté, quand son mari allait de l'autre, ce qui, de loin, donne à sa

Digitized by Google

conduite une apparence d'incohérence. Tenait-elle pour Rome, ou pour Genève? Elle recevait de jour saint Ignace de Loyola, de nuit Calvin, et encore on ne sait trop qui. Elle ne jurait que par la France; mais il suffisait que le gouvernement français priât quelqu'un de passer la frontière, pour qu'elle ouvrît les bras à l'exilé. Marot, un peu éclopé, reçut ainsi une pension (minime, il est vrai) et le droit de ne rien faire, sinon d'aimer:

« Mes amis, j'ai changé ma dame;
Une autre a dessus moi puissance,
Née deux fois, de nom et d'âme. »

Renés, en effet, tous deux l'étaient, et on peut même dire qu'ils passaient leur vie à renaître en fois et en amours multicolores, comme des caméléons, car Marot ne se montrait guère fidèle qu'aux pensions. Aucun des deux n'appartient au platonisme. Marot s'en fait le contempteur attitré; Renée n'est qu'une femme d'esprit inquiet, sans portée réelle. Elle parade en public avec son mari, et dans l'intimité elle se bat avec lui : une vraie femme gênante et inesthétique! Le duc de Ferrare n'était pas maître à Ferrare. Il expulsa, un jour, une des dames les plus désagréables, Mme de Soubise : immédiatement, cette dame se mit à négocier une entrevue directe entre la duchesse et le roi de France, et l'on eut toutes les peines du monde à empêcher cette combinaison pendable d'aboutir.

La duchesse aimait, et très peu platoniquement, le gendre précisément de cette Mme de Soubise, un M. de Pons, rejeton d'une race qui avait le singulier privilège de rendre aux princesses des services de

Digitized by Google

cette nature. Le duc de Ferrare eut encore fort à faire pour amortir de ce côté le scandale ; il recourut au moyen classique, il chargea M. de Pons d'une ambassade en France, avec des instructions assez générales : les dépêches officielles s'en ressentent et sont vagues, mais les missives particulières de la souveraine à l'ambassadeur ne le sont pas du tout; elle lui écrit, par exemple, qu'elle donne l'hospitalité dans son lit au petit caniche qu'il a laissé à Ferrare, qu'elle le dorlote et le baise ardemment, « puisque, dit-elle, il n'y a plus personne ici ». Mais comme cette diplomatie féminine est compliquée ! La duchesse a attaché un espion au service du bel ambassadeur. En revanche, ses propres lettres sont lues et interceptées au « cabinet noir » de Ferrare, en sorte que si, par hasard, le duc conservait des doutes, il les perd ; mais ce lui est une douce consolation de serrer dans ses archives le journal intime d'actions et de pensées que sa femme croyait envoyer au cher absent ; le seul résultat de cet imbroglio est l'impossibilité de prévoir quand finira la négociation de M. de Pons. Mais nous serions bien naïfs si nous ne pensions pas que la duchesse aussi avait son cabinet noir : elle aussi, elle faisait lire et intercepter les lettres adressées au beau Pons par une dame d'honneur, lettres qui contenaient également un journal de vie, également passionné. Ajoutons que Pons laissait encore à Ferrare une femme légitime, chantée par Giraldi, également passionnée et consciencieuse, qui lui donnait de beaux enfants. Tout a une fin, même la diplomatie, quand il y a plus de raisons de finir une négociation que de la commencer ; il arriva que M. de Pons revint, et que le duc, philosophe, ferma les yeux, se boucha les oreilles, jusqu'au jour où il se permit de mettre

Digitized by Google

sous clef la fille de France qu'il avait eu l'honneur d'épouser.

La duchesse de Ferrare appartient à une école qui malheureusement se répandit beaucoup, et qui fut en grande partie la cause de la perte du féminisme : celle des femmes un peu enivrées de leur puissance, qui entrent dans la politique et dans la vie par la fenêtre. En France, on pourrait en citer plus d'un exemple sous le règne de Henri II.

Quant aux femmes sérieuses, elles sentent très bien que, sous peine de s'abaisser, elles ne doivent intervenir dans les affaires qu'indirectement. Au moment où le grand sculpteur Sansovino paraissait succomber à une crise morale, on comprend à merveille qu'Arétin s'adresse à sa jeune femme pour lui demander de le relever[1]. Voilà le rôle des femmes ! De même, dans un instant de gloire enivrante, et peut-être dangereuse, Vittoria Colonna retient son mari par une lettre restée justement célèbre : « Ce n'est pas par la grandeur des Etats ou des titres, mais par la vertu, que s'acquiert l'honneur dont peuvent se parer vos descendants. Je ne désire pas, quant à moi, être la femme d'un roi ; je suis celle du grand capitaine qui a vaincu tous les rois, non seulement par sa bravoure, mais par sa magnanimité. »

Tel est le langage d'une femme philosophe, habituée à considérer les choses de haut, et à vivre dans l'atmosphère du beau, c'est-à-dire avec calme et avec force. Sa réserve d'énergie, masquée sous des trésors de bonté, doit ne se montrer qu'aux heures difficiles : « La bouche est féminine, le bras est masculin, » disait un vieux proverbe italien[2]. La

[1] *Lettere*, III, 305. — [2] « I fatti sono maschi, le parole femine. » (*Bonne responce à tous propos*, p. 44.)

Digitized by Google

bouche dirige le bras ; il y a des cas où elle peut véritablement le soutenir, mais ce n'est pas son devoir principal.

Personne ne conteste que le rôle des femmes consiste à modérer la joie ou la douleur. Nous n'insisterons donc pas à ce sujet, et nous nous bornerons à répondre à une question délicate. On a reproché aux femmes d'avoir abusé de ce rôle et d'avoir trop mâté les hommes.

Détester la guerre, prêcher la paix perpétuelle, la conciliation, et la haine de tout ce qui ressemble à un assaut de la force, soit ! C'est admirable, mais cette prédication elle-même a ses limites. Est-ce que la guerre n'est pas aussi une chose salutaire ? Est-ce qu'elle ne retrempe pas bien les nations embourgeoisées ? Elle est haute, elle est belle ! Et, vraiment, doit-on réduire les hommes à jouter en panache, devant des tribunes délicieusement féminines ? Les chevaux, les étendards, les devises, le brillant des armures, le cliquetis, le tapage des clairons, des trompettes, des flûtes, des cors de chasse, des instruments les plus violents, si capiteux qu'on les suppose et si bien qu'ils représentent la bravoure [1], suffisent-ils à conserver des caractères mâles ? L'amour engourdit souvent. Où sera l'armée [2], que deviendra la patrie, si les femmes

[1] Lemaire de Belges, cité par Thibaut, *ouvr. cité*, p. 193.
[2] Clément Marot s'écrie :

« Adieu le bal, adieu la dance ! ;
Adieu mesure, adieu cadence,
Tanbourins, aulboys, violons,
Puisqu'à la guerre nous allons...
Adieu les regards gracieux,
Messagers des cœurs soucieux ;
Adieu les profondes pensées,
Satisfaictes ou offensées ;
Adieu les armonieux sons
De rondeaulx, dixains et chansons...
Adieu la lettre, adieu le page ! »

Epistre aux dames de la court. P. 207 (édition 1544).

Digitized by Google

nous emportent dans le bleu? Mantegna répond en montrant Samson et Dalila[1], Botticelli en peignant les amours qui désarment Mars endormi près de Vénus[2].

La vraie réponse, nous venons de la faire.

Certainement, la place des femmes n'est pas dans les camps. La *Virago* n'a pas cours[3] : on ne se bat pas contre une femme, on ne la fait pas prisonnière[4]. Oui, les femmes détestent la guerre. Mais quand la guerre est belle, elles la prêchent. La guerre est belle quand il s'agit de se défendre, quand il y va de l'honneur, de la vie, de la liberté. Oh! alors les femmes ne sont pas les dernières. Béatrix d'Este entraîne crânement Ludovic le More au camp en face des Français, et là, en lui montrant une armée frémissante, parmi les vivats, à cette heure solennelle qui s'appelle la veille d'une bataille, c'est elle qui fait battre le faible cœur de son mari[5]. En novembre 1502, les dames d'Urbin envahissent le palais ducal pour offrir leurs bijoux, afin de repousser César Borgia. A Sienne, patriciennes en tête, elles se mettent à porter sur leur tête des paniers de terre, et, chose plus extraordinaire encore, elles s'entendent pour faire ce service très régulièrement sous les ordres de trois dames capitaines, reconnaissables au satin de leurs jupes : une jeune fille poussa l'enthousiasme jusqu'à se travestir en soldat pour passer la nuit sur les remparts[6]. Monluc lui-même, ce reître, ne peut s'empêcher de s'exclamer devant un pareil courage et de jurer à ces dames gloire éternelle[7]. Et Anne de France n'a-t-elle pas été au camp? Et n'avons-nous pas raconté l'histoire de cette Françoise

[1] National Gallery. — [2] *Id.* — [3] Quoi qu'en ait dit l'illustre Burckhardt, p. 145. — [4] Brantôme, IV, 132; et autres. — [5] V. notre *Hist. de Louis XII*, t. III. — [6] Brantôme. — [7] II, 55.

Digitized by Google

d'Amboise qui leva une troupe pour repousser des brigands !

Mais il faut qu'une juste cause enflamme le cœur des femmes : hors de là, elles exècrent la guerre. Les beaux esprits peuvent dire tout ce qu'ils voudront, vanter les amazones de Géorgie [1], les anciennes femmes-laboureurs de Ligurie [2], ou rééditer les rêves de Platon, dans le cinquième livre de sa *République* ou dans le septième de ses *Lois*, sur les aptitudes militaires et politiques de la femme; ce sont des paradoxes qui ne tentent personne. On rit de Maria Puteolana qui parvint au grade de capitaine [3] dans les armées italiennes ; et, à vrai dire, on considère comme un pur miracle l'inspiration militaire de certaines héroïnes aux heures critiques. Sainte Catherine de Sienne a pu l'obtenir « par richesse de grâce [4] », Jeanne d'Arc « par divine grâce, par mystère divin [5] » ; Jeanne fut si bien considérée comme sainte [6] qu'on la brûla ; elle ressemble à Déborah, à Judith [7] ; le moindre des hameaux français redit son histoire [8], la France entière ne cesse de remercier Dieu de s'être si clairement manifesté par le simple bras d'une femme, d'une bergère : « sicut populum tuum per manum feminæ liberasti ; » mais ce n'est qu'une strophe de plus, balbutiée par les poètes et les croyants dans leur litanie, déjà longue, d'amour à la Vierge suprême; une strophe d'amour et surtout une malédiction contre la guerre, contre l'esprit des conquérants.

[1] *Omnium gentium mores...*, p. 143. — [2] P. 337. — [3] Nifo, *De Muliere aulica*, ch. III. — [4] O. de la Marche, *Parement*, ch. XXIV ; *L'Ystore anthonine* la classe parmi les grands hommes du XVe siècle (f° 300). — [5] Billòn, p. 196. Voir la conversation d'Alexandre VI, rapportée par nous dans les Preuves de Jean d'Auton. — [6] Chastellain. — [7] Octovien de Saint-Gelais ; Eloi d'Amerval. — [8] Marconville, p. 20 v°.

Digitized by Google

Quand on parle, même en bien, des femmes qui, par le fait des circonstances, se sont trouvées mêlées à des événements tragiques, on dirait qu'on célèbre une sorte de suicide[1]. Castiglione consacre des vers réellement émus à la mémoire d'une jeune fille blessée à mort sur la brèche de Pise, en 1499, au moment où avec ses compagnes elle entraînait les défenseurs : on la rapporte mourante, dit-il, sur le sein de sa mère, et elle s'écrie que sa patrie ne lui devait pas d'autre hyménée! « Virago, » ajoute-t-il tout en larmoyant[2]. Le dernier mot sur ces femmes militaires a été dit par une femme, la charmante Isabelle Villamarina, qui voulait absolument partir pour l'armée en habits d'homme, comme la femme de Mithridate, non pas pour se battre, mais pour suivre son mari, le prince de Salerne, qu'elle aimait à la folie. Le prince l'ayant obligée à rester chez elle, elle prit le parti de passer toute la journée dans son lit afin d'essayer de voir son mari en rêve[3]!

Ce n'est pas par simple thèse philosophique que les femmes s'éloignent des occupations physiques et masculines ; elles savent très bien qu'elles auraient tout à perdre à vivre de la vie des hommes. Dans ce cas-là, l'homme déborde sur elles. Celles qu'une mauvaise étoile, d'ailleurs rare, jette vraiment dans le gouffre sont fatalement des vigoureuses et des sensuelles.

Peut-on en citer un exemple plus éclatant que Catherine Sforza, une malheureuse princesse perpétuellement condamnée à se défendre, et pour ce motif restée en marge du monde, où elle aurait pu

[1] Nifo, *De Muliere aulica*, ch. I et II ; *De Principe*, ch. XXIX. — [2] *Carmina*, De Viragine. Cf Bernardi, cité par le comte Pasolini, III, n° 1416. — [3] Nifo, *De Amore*, ch. CII.

Digitized by Google

faire si haute figure? Une maîtresse femme, douée de tout ce que la nature peut prodiguer de plus magnifique; grande, forte, assez jolie, le teint net et superbe; le verbe chaud, énergique, impulsif, sonnant le plus souvent comme une fanfare, mais très capable aussi de caresses ensorcelantes. Son énergie prodigieuse n'avait rien de théâtral, elle s'affirme à grands traits en toutes circonstances : ainsi, lorsque, du fond d'un cachot du château Saint-Ange, Catherine écrit à ses fils de ne pas s'occuper d'elle : « Je suis habituée à la douleur, je ne la crains pas, » — ou le jour de l'assaut de sa capitale, lorsque les plus hardis des Français, parvenus dans les derniers retranchements, finissent à grand'peine par la saisir comme une lionne prise au piège. Voici le revers de la médaille : ôtez-lui son armure, c'est une femme, et des plus faibles. Elle a usé dans la politique toute sa vigueur : ses sens la mènent; elle répand autour d'elle une soif inextinguible de sensualité, presque à son insu, en étant dévorée elle-même. Ses trois premiers maris ont péri assassinés. Jamais le bel Ordelaffi, l'un de ses adversaires, ne lui arracherait le comté d'Imola, les armes à la main; mais la vaincre elle-même par le magnétisme des sens, il n'en fait qu'un jeu. Et quand, enlacée dans ces rets, Catherine entend jaser le peuple, elle rugit; l'amour se traduit chez elle par des ordres de prison et d'estrapade[1]. Tout passe; l'aimable Ordelaffi fait place à un amoureux plus digne de cette femme : devant la vigueur de ce mâle, qui menace, à toute occasion, de donner son âme au diable, et, chose plus grave, l'Etat aux Turcs, Catherine est subjuguée : elle l'épouse. Feo devient un affreux tyran : dénon-

[1] V. Agrippa (édition per Beringos), II, 1098-1120 et not. 1104.

Digitized by Google

ciations, poursuites, tortures, voilà ses dons de joyeuses épousailles! Comme cela était à prévoir, il tombe poignardé sous les propres yeux de sa souveraine, et alors la Terreur plane, des holocaustes silencieux ensanglantent les prisons...

Avions-nous tort de dire, au début de ce livre, que, sous le charme exquis des apparences de la vie, la bête humaine, atrocement, continuait à s'agiter! On avait pu s'imaginer qu'en la muselant les femmes obéissaient à un instinct naturel et qu'il y avait certains sensualismes, certaines horreurs bestiales peu à craindre pour des femmes élevées dans un milieu délicat et presque quintessencié. Au dire de Nifo et des autres, on n'avait que faire de recourir aux théories platonistes. Or voici que, par un démenti épouvantable, cette grande figure de Catherine Sforza domine son époque, comme pour montrer à quel diapason pouvait s'élever l'enivrement des femmes masculines. Car c'était, au fond, une femme d'un cœur excellent, que cette Catherine, qui mourut sous le nom de Médicis; une vraie sœur de charité, prévoyante, généreuse, habile à nourrir les misérables en cas de disette, et, en temps d'épidémie, merveilleuse souveraine, merveilleuse garde-malade[1]! Et qu'elle était belle! et que, dans les entr'actes de son existence endiablée, elle savait savourer la vie, comme elle se laissait aller à la beauté des fleurs, à la douceur des jardins, à la joie de voir paisiblement ruminer sous ses futaies son beau troupeau de vaches! On ne connaissait pas aux chiens de protectrice plus douce. Elle enthousiasmait son peuple, elle se faisait acclamer, lorsque, en jupe rouge, à la tête de la chasse, comme une fée des légendes, tenant en laisse son

[1] Pasolini, p. 379-383.

Digitized by Google

cheval d'une main fine et parfumée, elle souriait à tous de ses belles dents blanches, à travers ses grosses lèvres rouges[1] !

Que lui manquait-il donc pour être vraiment femme ? Il ne lui manquait que de l'être, et de posséder la science exquise de vivifier par l'amour, au lieu de tuer par l'amour. Avec elle, il était bien inutile de prendre des airs de clair de lune[2]. Le style qu'il lui fallait, c'est celui que nous trouvons dans les lettres d'un de ceux qu'elle aima, Gabriele Piccoli [3]. Ce Piccoli lui servait d'ambassadeur, et Catherine, un jour, l'avait grondé d'abuser des vers dans ses dépêches : là-dessus, il perd la tête : « il se sent, dit-il, le cœur incendié, bouillonnant...; » il est fou, il exulte, il parle de sa Divinité, de son Espoir, il veut tout fuir, tout abandonner pour vivre « à l'ombre et à l'espérance de sa princesse..., » puis, brusquement, il rend compte, en termes mathématiques, de diverses machinations diplomatiques assez compliquées. Au fond, c'est un homme qui parle à une femme de quarante ans, et qui la voit comme elle est, bonne, douce, vigoureuse et virile. Alors, pourquoi l'aime-t-il ? C'est que, malgré tout, elle enivre les hommes. Le soir, elle danse follement[4], et le matin elle va en pèlerinage ; c'est un démon. Elle finit par épouser un Médicis fin, spirituel, un peu efféminé... Rien d'étrange comme le colloque qui s'établit entre elle et Savonarole : elle a écrit au moine pour lui demander des prières. Lui, il répond par une belle lettre, sereine et forte, où il juge la vie de haut [5],

[1] Pasolini, II, pp. 388, 373 ; III, pp. 515-517. — [2] Pasolini, II, 361. [3] Pasolini, p. 370. — [4] « Catherine, si vous faites aller ainsi la danse, Atlas va trouver le monde bien léger, » lui écrit un poète. — [5] Pasolini, II, 396, 398.

Digitized by Google

et cette lettre est datée du 18 juin 1497, le jour même où toutes les églises de Florence retentissaient de la proscription pontificale lancée contre lui. Ah! la tragique et grandiose rencontre, entre deux âmes également attardées, quoique en sens opposé! le moine pur, qui va mourir; la femme née trop tôt ou trop tard, proie de la destinée!... Les Français jugèrent bien cette femme, de bronze et de tonnerre, qui avait cessé d'être une femme : ils appelèrent une de leurs pièces d'artillerie, de solide carrure, « Madame de Forli [1] ».

Une seule femme, peut-être, répandit dans les camps un vrai enthousiasme chevaleresque; mais c'était en Espagne, et il s'agissait de foi et de patrie. Isabelle la Catholique a voulu se faire enterrer sur son champ de bataille de Grenade, largement drapée dans son manteau royal, comme pour prêcher la vaillance même après sa mort, et aujourd'hui encore on dirait que sa grande âme régente l'Espagne.

Elle résumait étonnamment les divers héroïsmes : brave et ferme, sans rien d'une virago; après une nuit passée à dicter des ordres, elle se remettait tranquillement à une broderie d'église, ou bien, comme Anne de France, à l'éducation pratique de ses filles. Elle était rude pour elle-même dans son particulier, et fastueuse en public; c'était une causeuse de premier ordre, elle aimait aborder les hautes questions philosophiques; çà et là, elle jetait au travers de la discussion un mot original, quelque trait franc et net, en même temps que ses yeux bleu foncé s'animaient et lançaient à ses interlo-

[1] Jean d'Auton, I, 134 et suiv. Plus tard, les huguenots, de même, appelèrent « Catherine de Médicis » une de leurs coulevrines. (Bouchot, *les Femmes*, p. 150.)

Digitized by Google

cuteurs un certain regard chaud et loyal qui est resté célèbre. L'étrange femme ! ardente à la façon d'Anne de France, sans mièvreries ni détours, un peu d'une pièce, tout cœur pour ses amis, si chaude mère qu'elle mourut d'avoir perdu ses enfants[1], si femme enfin, qu'elle déclarait ne connaître que quatre belles choses au monde : « un soldat en campagne, un prêtre à l'autel, une belle femme au lit, un larron au gibet[2]... »

Jamais un roi n'aurait exercé le même ascendant[3]. L'Espagne est un pays trop fier ! un Espagnol à qui vous parlez d'une armée vous dira sans sourciller qu'il y avait là 3.000 Italiens, 3.000 Allemands et 6.000 soldats, c'est-à-dire 6.000 Espagnols[4]. Isabelle, Anne de France sont d'une allure qui ne peut réussir qu'en Espagne ou en France. Castiglione lui-même se récuse devant de telles figures, et déclare qu'il n'en pourrait pas citer de pareilles en Italie[5].

Michel-Ange s'est montré moins pessimiste, et a constamment rêvé pour les femmes des traits magnanimes. Sa *Vierge* de la casa Buonarotti, au profil de matrone romaine, se tient droite et regarde devant elle de l'œil énergique d'une femme prête à tout pour défendre son bien, ce faible futur homme, pelotonné dans son sein, dont on aperçoit à peine le dos, vrai *fructus ventris tui*.

Toutes les femmes devraient avoir sous les yeux la *Pieta* qui se trouve à Saint-Pierre de Rome[6]. C'est le plus beau monument qui ait jamais été élevé à leur honneur. Bouleversé par le drame de Savonarole, Michel-Ange a jeté là le cri de son

[1] Prescott, IV, 27. — [2] Brantôme, IX, 297. — [3] Prescott, IV, p. 17. — [4] Brantôme, VII, 17. — [5] P. 467. — [6] Celle que François Ier indiquait comme le chef-d'œuvre de Michel-Ange (Romanis, p. 16).

Digitized by Google

âme ; il en appelle aux femmes, au nom du Christ.

Sur ses genoux, simplement, sans effort sensible, la mère porte son fils mort, un poids bien lourd ! Ses larges draperies, ses belles formes, la candeur des grandes lignes de son visage, tout trahit une telle force d'âme qu'on ne s'étonne pas qu'elle paraisse aussi jeune que ce fils. Le Christ, de son côté, ne pèse pas trop ; quoique mort, on sent qu'il vit encore par une tendresse, dont ses traits flétris gardent l'expression : il a vaincu, à force d'amour, la mort divine, une mort cherchée et presque aimée. Et la mère, pure, grave, pleine d'une pitié profonde, paraît vouloir l'engendrer une seconde fois à la vie définitive et non périssable : elle a un type impersonnel, qui ne représente pas telle ou telle femme, telle ou telle mère :

« Le corps, enfin vaincu, recule devant l'âme,
Et la terre, ayant vu cette Vierge et ce Dieu,
Va comprendre l'Amour et respecter la Femme [1] ! »

Michel-Ange exalte l'éternelle femme, soutenant par la vigueur d'amour l'homme endolori. Il nous a laissé le testament, le symbole de toutes les énergiques femmes du xve siècle, qui venaient de fournir en Italie une si belle carrière, et à la hauteur desquelles aucune douleur n'avait pu arriver, les aïeules de Vittoria Colonna et de Marguerite de France ! Et pourtant il ne veut rien exagérer. Lorsqu'il peindra le *Jugement dernier*, il ne mettra plus la femme au premier rang, comme les vieux maîtres naïfs : il lui donne respectueusement le second, et avec une attitude humiliée, suppliante,

[1] Emile Trolliet, *la Vie silencieuse*, p. 170.

Digitized by Google

miséricordieuse, parce que, même pour lui, la femme incarne avant tout la douceur, la bonté, et qu'aux heures impitoyables où la parole appartient au dernier argument de force et de justice, toute femme doit s'effacer.

Digitized by Google

CHAPITRE II

L'INFLUENCE MORALE

La purification morale de la société est certainement une des conditions du bonheur ; partant, un des buts principaux du platonisme. Le XVIe siècle, par malheur, est un des siècles les plus pervers dont notre histoire fasse mention. De cette constatation, sur laquelle tout le monde se trouve d'accord, quelques personnes tirent la conclusion que l'art en était la cause, parce que l'art, en soi, est immoral et ne constitue jamais qu' « une excitation à la débauche ». Ces esprits paradoxaux avaient déjà, au XVe et au XVIe siècles, des aïeux qui soutenaient la même thèse et qui voyaient dans l'esthétisme un effondrement de l'humanité. Ils niaient l'idée du beau ; et la pensée qu'une observation attentive trouve partout quelque trace de beauté, que même dans l'esprit d'un criminel on peut trouver trace de facultés quelquefois rares, et même belles, malheureusement tournées au mal, cette pensée-là leur semblait, comme elle leur semble encore, abominable et faite pour conduire l'huma-

Digitized by Google

nité aux abîmes ; tandis que les femmes platonistes et le monde romain y voyaient au contraire un gage de régénération et de civilisation.

Nous avons déjà dit que le monde n'était plus à pervertir ; on ne comprenait l'amour qu'en dehors du mariage[1], et la seule question était de savoir si cet amour resterait matériel ou pourrait devenir intellectuel.

Tous les contemporains du platonisme qui regrettent « le bon vieux temps » (et, en France, ils sont nombreux), Marot, Rabelais, Collerye, surnommé Roger-Bon-Temps, Coquillart, l'ennemi juré du monde des élégants, des « daims » comme il les appelle, tous disent pourquoi : ils regrettent l'amour « à la française », « pour de bon, » sans ambages, sans périphrases ; un amour commode, sinon fort moral. Et quant aux personnes qui croient que les salons ont gâté la vertu, elles n'ont qu'à s'égarer dans les foires, banquets ou bals champêtres[2], et à causer avec une ou deux filles d'auberge ou avec une veuve de village[3], ou même à pénétrer dans quelques châteaux[4] ! En Allemagne, où les mœurs sont restées antiques, le docteur Faust avec le petit amour béquillart qui le sert[5], ou bien les grosses Vénus bourgeoises de Wohlgemüth ou d'Albert Dürer n'ont pas l'excuse du rêve !

Le premier contact avec l'Italie, loin de purifier ces mœurs, ne fit qu'exalter le sensualisme : un des écrivains les plus à la mode. Octovien de Saint-Gelais, sans hésiter, élève une statue à « Sensualité ». Les Français ne voyaient en Italie que le côté

[1] Gaston Pàris. — [2] Sans parler des sentines de village, alors si nombreuses. V. not. JJ. 230, f°s 138 v°, 141, 142 v° ; 135, 53 v° : JJ. 231, 26, etc. — [3] V. not. JJ. 230, 162. — [4] V. celui du seigneur de village, voisin de Bayard (*le Loyal Serviteur*). — [5] Thausing, p. 158.

Digitized by Google

payen de la Renaissance, celui des Malatesta et des autres [1], et, comme il arrive assez souvent dans ces contemplations étroites, ils n'apercevaient que lueurs extraordinaires, prisons, poignards, au point qu'un bon jeune homme, Louis de Beauvau, qui avait épousé contre le gré de sa famille une jeune personne modeste, et qui s'en repentait, profita de l'expédition de Charles VIII pour se former de ville en ville une belle collection de poisons [2]. Certains Italiens venus en France passèrent, de même, comme des djinns précurseurs d'anarchie morale. « On ne peut échapper aux femmes qu'à condition de ne pas les voir, » s'écrie l'un d'eux, Andrelin [3]. Du reste, la société italienne ne tarda pas à présenter réellement un lamentable spectacle de décomposition : l'âcreté montait aux lèvres, on se sentait mourir de dégoût [4] ! « C'en est trop, s'écrie Palingenius, surnommé l'Etoile de la Renaissance, laissez-moi m'enfuir sur un rivage libre, solitaire [5]... »

A partir de 1515, la Cour de France marche hardiment dans la même voie, et elle y entraîne la France avec elle. « La belle ville que Paris pour y vivre, mais non pour y mourir [6] ! » Quel état, et quel état ! Au bout de cinq ans, Lemaire, qui avait été un des prophètes du monde nouveau, nous peint étrangement la situation ; il réclame, comme remède, une convocation des Etats généraux de l'Amour [7]. Ah ! les beaux Etats, à quoi serviraient-ils ? Devant cette pourriture d'hôpital, le poète officiel nous montre son jeune roi, les grosses lèvres sensuelles contractées par un rire atroce, « atteint des dames » au corps et à l'âme...

[1] Pontanus, p. 322. — [2] JJ. 234, 58 v°. — [3] *Epistola*, V. — [4] A. Graf, p. 20. — [5] Ch. x. — [6] Rabelais, Pantagruel, liv. III, ch. VII, Cf. Garin ; Bouchet, *les Regnars*... — [7] *Traictez singuliers*, f° B, 2 v°.

Digitized by Google

L'amour libre fleurit. Le mot :

« En cas d'amour, c'est trop peu d'une dame[1], »

répond à l'axiome authentique : « Souvent femme varie[2]. » Les plus nobles dames se déclarent « lieutenantes de Vénus[3] ». C'est l'amour le plus bas, commercial, industriel, glacial ; rien ne lui manque de ce qui peut l'avilir : les maris diplomates[4] ! les femmes, « marchandise royale[5], » mais une marchandise qui s'offre elle-même ! On prétend que déjà le caduc Louis XII ne savait, en Italie, comment défendre sa vertu, à laquelle il tenait[6]. L'excellente Marguerite de France s'étonne qu'une jeune fille de bonne maison ne s'empresse pas de s'immoler à un caprice de son frère[7]. Il n'y a plus ni jeunes[8] ni vieux[9]. On voit des femmes inventer des procès, pour le plaisir de corrompre des magistrats ! D'autres, plus avenantes, courent au favori, au ministre du jour[10] ; d'autres, plus nombreuses, courent à l'argent, comme le fleuve à la mer[11]. On n'imagine pas quels expédients honteux recouvrent certaines existences, très brillantes, faites de musique, de réceptions,

[1] « En cas d'amour, c'est trop peu d'une dame,
Car si un homme aime une honneste femme,
Et s'il ne peut à son aise l'avoir,
Il fait très bien d'autre accointance avoir. »
(Melin de Saint-Gelais, I, 309.)

[2] M. Lalanne (p. 208) a montré qu'on avait eu raison d'attribuer à François Ier l'inscription de Chambord. Quant au dicton, il n'était pas nouveau. Jean Bouchet a dit de même : « Et est celluy fol... qui s'y fye. » (*Les Regnars.*) — [3] Melin de Saint-Gelais, II, 73. — [4] H. Estienne, *Apologie*, ch. XII. — [5] *Bonne responce*, p. 67, 20 (*alias*, une marchandise de tare). — [6] Seyssel, *Histoire*, p. 47. — [7] *Hept.*, Nouvelle 42. — [8] *La grant Nef des folz.* — [9] Guevara, liv. I, p 164. — [10] Guevara, *le Favori*, pp. 152, 153 ; Nifo, *De Muliere aulica*, l. III, ch. VII. — [11] Dolce, *Dialogo in difesa*, p. 11 v° ; *Hécatomphile*, p. 96 ; Eust. de Beaulieu, Rondeau LXXVI.

Digitized by Google

de jeu [1], ni quelle étrange population interlope, soubrettes, comparses, entremetteuses de tout rang, assiège l'honnête homme,

« Piteulx comme ung beau crucifix [2] ! »

Le vice est partout le même, sauf de légères nuances. Si un Italien [3] et un Français [4] racontent la même histoire, d'une honnête dame séduite moyennant finance, ils ne varient guère que pour le tarif: l'Italienne exige mille écus et tient mal sa promesse; la Française, pour cent seulement, se montre pleine de probité. Quand le fait se découvre, le mari italien traite le complice avec égards, mais empoisonne la dame; le mari français se borne à la rendre pendant quelque temps à ses parents [5].

Cela ne signifie pas que nous ne croyons plus qu'il existe d'honnêtes femmes : au contraire, il en reste beaucoup. La seule difficulté est de les trouver, parce qu'elles se cachent, ou tout au moins elles dédaignent trop d'exercer une influence.

Les honnêtes femmes sont souvent passives, négatives, ou tout au moins résignées... Nombre d'entre elles, nourries du vieux principe de sujétion et d'abnégation, ne demanderaient qu'à fermer les yeux, les oreilles [6], avec la quasi-béatitude de momies fixées dans un éternel rêve, et qu'à ne pas croire au mal. Il est là, sous leur toit, ce mal, il les serre de près, il les blesse ! n'importe, elles sourient encore, et veulent paraître couronnées de roses, elles s'ingénient à se figurer qu'elles sont heureuses [7].

[1] Coquillart. Cf. *Contredictz de Songe creux*, f° 57. — [2] Coquillart. [3] Masaccio, Nouvelle 45. — [4] Nic. de Troye, *le grand Parangon des Nouvelles nouvelles*. — [5] G. Paris, *Journal des Savants*. — — [6] Billon. — [7] *Hept.*, Nouvelle 8.

Digitized by Google

Quel beau raisonnement que celui-là, et qu'il est cher aux femmes faibles, aux timides, qui voudraient ne jamais lutter et aimer toujours !

Vittoria Colonna, par exemple, fait semblant de dormir, une nuit que son mari, à côté d'elle, se livre aux incartades les plus pénibles. Nifo nous raconte, avec sa parfaite sérénité d'homme égoïste, une histoire qui lui est arrivée personnellement. Il s'était enfermé dans son cabinet pour écrire une *Thessérologie astronomique ;* au bout d'un certain temps, sa femme finit par s'inquiéter et recourut à toutes sortes de stratagèmes pour le tirer un peu de cette claustration. N'y réussissant pas, pauvre femme! elle alla elle-même chercher, chapitrer, et, enfin, elle amena une jeune voisine dont elle savait que son mari était épris ; elle les enferma ensemble, heureuse cette fois, comme un chien fidèle, et pensant bien avoir trouvé le mot de l'énigme... Mais non, Nifo restait figé dans sa *Thessérologie*. Alors la bonne femme perdit la tête, se voua à mille saints, multiplia pèlerinages et ex-voto... Trois mois après, Nifo, lorsqu'il eut écrit sa dernière ligne, sortit tranquillement du tombeau, et daigna, à ce qu'il assure, ressusciter sa femme.

Il paraît que ce genre de dévouement n'était pas rare chez les femmes d'autrefois ; il y avait même une historiette classique qui passait de main en main, celle de Mme de Varambon ; M. de Varambon était, dit-on (il faut au moins lui rendre cette justice), un homme économe, et sa femme souffrait de le savoir mal installé chez sa maîtresse ; elle finit par aller veiller elle-même à l'installation, en grand secret. Cette anecdote, chaque fois qu'on la raconte, excite l'hilarité des hommes ; les

Digitized by Google

uns traitent Mme de Varambon de vieille hypocrite, les autres de vieille dévote[1] ; et voilà tout le fruit de sa vertu.

Outre cette propension des femmes à se soumettre et à s'enfermer chez elles, il faut tenir compte aussi d'une espèce de ligue, peu chevaleresque, des Français contre les femmes « qui font parler d'elles ». Si on parle d'une femme, il semble que ce doive être nécessairement en mal, et par le simple fait qu'une dame acquiert une notoriété quelconque, même fort honorable, tout le monde se croit le droit de la dauber. C'est là un des phénomènes qui nuisent le plus à la bonne influence morale des femmes.

Bref, il semble à beaucoup de personnes que la vertu doive rester étroite, prosaïque, ennuyeuse, ou n'être pas : qu'elle consiste, pour les femmes, dans le simple culte d'un idéal familial (où pourtant elles ne trouvent pas toujours le bonheur, et que la religion n'a pas toujours réussi à parer, car les affections familiales sont terrestres et ne survivront sans doute pas à la terre). Les maris soutiennent cette thèse, qu'ils trouvent commode. Le vice et la vertu sont cantonnés dans leur brutalité (la vertu a sa brutalité) : chacun son métier, et on n'admet aucun accommodement[2], aucune nuance, aucun degré ; s'il s'agit de la vertu, Titien[3] et autres[4], avec sévérité et malveillance, nous la représentent engoncée, désagréable ; et, en face d'elle, ils représentent la vraie femme comme une caresse de chair.

[1] *Hept.*, Nouvelle 38. — [2] *La grant Nef des folz*, f° 115 : *Stultifera navis* (Bâle, 1498), f° 130 v°. — [3] Lafenestre, p. 27. — [4] Cf. le tableau de Luini, an. coll. Sciarra : Otto van Veen, au Musée de Cologne, etc. ; Bouchet, *Labyrinthe de Fortune*, liv. II.

Digitized by Google

Personne ne veut sortir de ce dilemme, si faux et si peu soutenable, pas même les moralistes. Lotto aussi bien que Titien, fait de la femme vertueuse une gardeuse de dindons, en lutte contre Vénus[1] ! Et même, d'écho en écho, l'étrange parallèle, quoique adouci, s'en va pénétrer jusque dans le pur monde platoniste : Raphaël, qui était alors un délicieux enfant de vingt ans, issu des tendres mains de deux princesses, le voit apparaître dans son *Rêve* de la *National Gallery*[2].

Lui aussi, il croit timide la femme grave, qui tend une épée et un livre, il la laisse en arrière, comme si elle ne voulait pas se montrer, et, derrière elle, il ne se figure qu'un escarpement et une flèche d'église lancée au ciel ; l'autre dame, au contraire, toute gracieuse de formes, lui apparaît nettement, devant de belles prairies qui descendent à une eau fuyante. Elle tend une fleur : ah ! pas davantage ! C'est un amour encore bien doux, bien raisonnable, presque inefficace !... Raphaël était si jeune !...

Pourquoi donc, même aux yeux de cet enfant délicat, la vertu conserve-t-elle ce caractère de gaucherie et de froideur ? Est-ce qu'il n'y eut alors aucune de ces femmes d'esprit droit, d'âme ferme, qui savent laisser aux hommes leur orgueil, les respecter pour ainsi dire, et cependant les pousser en haut pour mettre le bonheur au-dessus des misères de la vie ? Nous ne parlons même pas du coup de fouet de la passion ; le grand amour a quelque chose de tranchant qui pénètre les matérialités ; c'est la purification par excellence ; il soulèverait des montagnes et dominerait des mers ;

[1] V. à ce sujet le charmant article de M. Emile Michel. — [2] Sur l'interprétation de ce tableau, voir notre article dans la *Gazette des Beaux-Arts*, janvier 1897.

Digitized by Google

heureuse la femme qui l'a rencontré un jour, et surtout celle qui a su le reconnaître au passage et l'arrêter! car il n'a qu'un défaut, celui de n'exister quasi pas, et s'il fallait compter sur lui pour changer la situation morale de la société, mieux vaudrait déserter la lutte et s'enclore à triple cadenas, fermer mystiquement les yeux au mal, attendre un miracle, ne prétendre, sur cette terre, qu'aux larmes de son mari [1], et encore!

Nous parlons simplement de femmes vigoureuses, faites pour soutenir et pour guider, ce que les hommes appellent des « dragons ». C'est une espèce qui ne réussit pas très bien dans le monde : on la trouve un peu virile, et on s'en moque volontiers, surtout quand il y a des motifs pour le faire. Ainsi, à Naples, on riait beaucoup d'un de ces dragons, Dona Maria d'Aragona [2], respectable mère de sept enfants, parce qu'on prétendait qu'elle avait voulu tâter de tout et vivre avec son mari trois ans comme femme mariée, trois ans comme amante, et trois ans comme ennemie. Les hommes ne comprennent pas ces femmes-là; c'est un sens qui leur manque. Elles étaient démodées, elles étaient du xve siècle [3], d'avant Savonarole. Elles faisaient l'effet de ces vieux remparts, hauts et rudes, qui ont raison de s'écrouler, et auxquels nous préférons un beau boulevard banal, encombré de boutiques de pain d'épices.

Malgré tout, l'influence morale des femmes, au point de vue social et général, s'est manifestée. En Italie surtout! Il ne faut pas juger les hommes sur

[1] *Louanges... de... Mme de Tailleboury* (tante de Louise de Savoie, mais brouillée avec elle). Epitaphe de la greffière Leblanc, née Catherine Budé (ms. fr. 1721, f° 97). — [2] Amante, p. 190. — [3] Bisticci, Phil. de Bergame.

Digitized by Google

l'écorce, comme le disait fort bien Anne de France ; les partis adverses se serrent de si près qu'on ne sait trop où ils commencent et où ils finissent : il y a des matérialistes qui ne dédaignent pas l'idéal et des idéalistes assez sympathiques à la matière, c'est ce qui permet à la prédication morale de s'exercer.

Ainsi, nous avons cité Nifo comme un ennemi personnel de Platon : ce bonhomme avait commencé par guerroyer contre saint Thomas d'Aquin, dans le camp matérialiste : l'évêque de Padoue, prélat d'esprit, lui montra que c'était une sottise, si bien que Nifo, tournant bruyamment casaque, se mit à attaquer son maître Pomponace [1] et devint comte romain avec le nom et les armes de Médicis ; satisfaction bien douce, car les esprits logiques aiment le succès. Et puis nous le retrouvons, ses in-folio à la main, aux pieds des beautés féminines avec une agilité surprenante, bien supérieur à M. Cousin dont les passions étaient tout en demi-teintes et par trop posthumes [2]. M. Renan, qui a fort bien apprécié Nifo, lui reproche le caractère un peu ondoyant de sa doctrine : pour nous, c'est précisément ce caractère ondoyant qui nous intéresse. Si les hommes n'ondoyaient pas, le platonisme n'aurait plus d'utilité. Nifo, en somme, est un personnage qui se convertit. Il ne faut pas se plaindre, si les hommes veulent absolument se battre, qu'une main de femme puisse parfois les ramener dans les bons bataillons.

Ainsi, dira-t-on, la conscience et les hautes déductions d'un homme sérieux, ou même distingué, dépendent du frou-frou d'un jupon ou de la cou-

[1] Voir l'ouvrage de M. Fiorentino sur P. Pomponazzi. — [2] *Averroès*, pp. 367 et suiv.

Digitized by Google

leur de certains yeux? Eh bien! si la femme représente autre chose qu'un jupon et des yeux, si elle a vraiment du cœur, un cœur ardent et énergique, et si à ce cœur l'homme réchauffe sa raison, rien n'est plus naturel ni plus moral.

Moyennant quelques complaisances artificielles (peut-être même trop artificielles!), voilà ce Nifo, d'ailleurs laid, affreux, peu difficile, qui change de face : s'il lui reste quelques épines de l'homme primitif, du sauvageon péniblement greffé, que prouvent ces épines, sinon que, sous les doigts des femmes, les buissons les plus rudes fleurissent en roses éclatantes? Nifo en arrive à porter presque la même livrée morale que Bembo. Il ne parle de Platon qu'avec respect, et du matérialisme qu'avec dédain, comme d'une doctrine peu redoutable, dont le bon goût et l'affinement intellectuel doivent préserver les femmes[1]; il prétend aller aussi loin que « les imaginatifs » dans la voie de l'amour sociologique[2]; il adopte, en principe, la théorie de Platon sur l'amour intermédiaire entre Dieu et la créature[3]; « la beauté, oui, il l'avoue volontiers, est ce qui produit l'amour ». Son seul côté faible (et cela se comprend), c'est de ne pas pouvoir arriver à l'Absolu socratique sans passer par cette terre, c'est de préférer au flirtage immatériel à grandes ailes, dans le temps et les espaces, la rencontre palpable et individuelle de deux êtres[4]. Sur ce chapitre, les derniers logiciens ne se laissent pas réduire. La religion du beau et de l'amour, son admirable effet sur la société et sur le monde, ils l'admettent à merveille, avec enthousiasme : seulement, ils diffèrent sur la définition. Ils s'arrêtent, un peu tran-

[1] Nifo, *De Pulchro*, ch. IV, VI. — [2] Thomas, *Essai...*, p. 83. — [3] Mabilleau, liv. III, ch. V. — [4] Nifo, *De Pulchro*, ch. VIII, XVIII.

Digitized by Google

sis, devant une jolie dévote, qui prétend tout à coup oublier son corps et n'être qu'une âme, ils ressemblent à Dante, lorsque, dans le Purgatoire, il ouvrait les bras et ne serrait que le vide. Ils n'adorent pas, par raison[1], ou à genoux, une ombre, un reflet, une lueur de beauté[2]; il leur paraît bon d'aimer une certaine femme, en vertu d'une affinité spéciale, d'un besoin de réemboîtement[3], et dans ce cas ils se trouveraient, parbleu ! bien sots de se torturer, sous le fallacieux prétexte que l'amour ne peut se satisfaire sans se tuer[4]. L'amour, disent-ils, est un et unique, ni trop bas, ni trop divin[5] : « Si vous me citez des héros, des saints, des anges, si vous fouillez l'antiquité entière pour en extraire des types tels que Socrate, Anaxarche (ou bien Xénocrate qui passa une nuit à admirer tranquillement Phryné), tout se peut. Moi-même, je donne un exemple magnifique, en aimant Fulvie sans aucun désir bas. Mais ce sont chefs-d'œuvre de saints ou de philosophes, et saint Jérôme juge bien l'humanité lorsqu'il prescrit ou d'affectionner génériquement toutes les Vierges du Seigneur, ou de n'en aimer aucune. Horace prétendait que chez les vieillards le corps était mort; saint Jérôme lui répond : Vous dites que les corps sont morts, et moi je vous dis que le diable vit toujours. Il faut distinguer l'amour de l'amitié[6]. »

En France, c'est autre chose. Les hommes s'affirment bien plus. Ils n'ont plus recours à ces circonlocutions ni à ces tendres ironies. L'anéantissement de la matière paraîtrait presque injurieux. Ici se produit parmi eux, un phénomène exac-

[1] Ch. LXVIII. — [2] *De Amore*, chap. LXVII. — [3] Ch. LXIX. — [4] Ch. LXX. — [5] Nifo, *De Muliere aulica*, chap. VII-VIII ; etc. — [6] Nifo, *De Amore*, ch. XVI ; *De Viro aulico*, lib. I, ch. XXX-XXXIV.

Digitized by Google

tement inverse de celui que nous avons signalé dans le monde féminin. Etant les maîtres, ils estiment que l'amour est indispensable, que le beau est toujours bon[1] : « Si nous pensions les dames estre sans amour, nous voudrions estre sans vie; » seulement, comme l'ajoute Erasme, ils « n'accordent rien aux femmes que par amour de la volupté[2] » ; et plus ils se trouvent haut placés, plus il leur semble naturel d'abaisser l'amour. « Contenter un prince[3], » on sait ce que cela veut dire, et qu'il ne s'agit pas d'un amour haut, comme celui dont rêvent les princesses.

Sur ce point-là, en France, le conflit moral est aigu. Lorsque Marguerite essaie de sanctifier le monde de la cour par un peu de beauté, son entourage l'arrête, n'admettant pas qu'on cherche à parer d'idéal la vie humaine. Ces hommes tiennent de trop près au vieil esprit logique et réaliste. Ils aiment Platon, ils aiment encore mieux la vérité. Ils ne se rendent pas compte que leur réalisme brutal a pour effet de rejeter les femmes vers les choses d'à côté, car il faut toujours une religion; pour se sauver d'eux, les femmes de grande allure et de grande race, emportées par un enthousiasme en quelque sorte héroïque, en arrivent à une conception mystique de la vie par pure sensibilité.

Mais alors où commence et où finit le rêve? Sans parler même de cet interrogat cruel de la philosophie sur la réalité de nos perceptions physiques, ni de bien des phénomènes douteux, où donc, dans la vie morale, commence le rêve, si, pour vivre, nous avons besoin de tant d'imaginations, de chimères, d'amours, de lueurs, qui agissent sur nous, mais qui

[1] N. Dangu, dans l'*Heptaméron*. — [2] *El. de la folie*, p. 45. — [3] G. d'Aurigny, p. 188.

Digitized by Google

n'existent pas? de nuages, admirables, mais sans solidité? Tomber brusquement de là-haut dans un précipice est une chose rude et qui tue trop vite: le rêve mystique n'est possible qu'à condition de matelasser l'âme entre les quatre murailles d'un couvent; dans le monde, il tombe et se perd; tel est l'avis des logiciens. Lorsque Marguerite raconte avec quelle énergie de vertu elle a échappé aux assauts réalistes de Bonnivet, et comment elle l'a réduit au pain sec de l'idéal, sauf quelques égratignures, son mari est le premier à rire et à dire : « Si j'en étais venu jusque-là, je me croirais déshonoré de ne pas arriver à la fin de mon intention [1]. »

Le mot est cynique et soulève un *tolle* général ; Henri d'Albret l'explique bien tranquillement, et nous ne pouvons mieux résumer sa riposte que par cette phrase de M. Bourget : « Vous avez la moralité de la vie, sans avoir celle du cœur. » Henri se félicite de voir sa femme conserver les apparences, mais, au point de vue moral, à part la diversité d'action, il ne trouve pas entre elle et lui grande différence : « Elle et moi sommes enfants d'Adam et d'Eve. » Il rit, il ricane des bleuissements philosophiques de la princesse, et il n'est pas seul à éprouver cette bizarre impression de l'équipollence du péché de l'esprit et du péché de la chair. « Place qui parlamente est à demi gagnée, » dit, avec une fausse bonhomie, un des interlocuteurs de l'*Heptaméron*, paraissant oublier que Marguerite, comme un peu bavarde, acceptait volontiers le sobriquet de Parlamente [2]...

Non seulement les adversaires du platonisme lui reprochent de n'être qu'apparemment moral, mais cette apparence, qui repose sur un malentendu, leur

[1] *Hept.*, Nouvelle 4. — [2] *Hept.*, Nouvelle 18, Nouvelle 25.

Digitized by Google

paraît une hypocrisie aggravante. Ils la trouvent mauvaise et peu sérieuse : Louise de Savoie, vieille rabat-joie, à la fois aigre et miséricordieuse pour les plaisirs dont elle ne profite plus, déblatère contre les amours de façade, les colifichets, les duperies, les viandes creuses de l'amour pratiqué par simple art entre deux personnes qui jouent la comédie ; elle aime mieux une faute sans scandale qu'un scandale sans faute. D'ailleurs, la question lui paraît claire : « On aime, ou on n'aime pas. Si on aime, pourquoi s'imposer le supplice de Tantale ? Si on n'aime pas, pourquoi l'imposer aux autres ? » Elle préférerait réussir à une sottise qu'échouer à un acte de vertu logique et pratique.

Elle a une manière à elle de couper court aux imaginations de sa fille : elle les laisse se gonfler, se gonfler..., puis elle donne un simple petit coup d'épingle. Ainsi on parle d'une reine assez adroite pour avoir imposé à son amoureux sept ans d'épreuves préalables : « Elle ne voulait donc pas être aimée ni aimer[1] ! » Si quelqu'un s'écrie avec âme : « Quand l'amour est fort, on ne connaît autre pain et autre viande que le regard et la parole de la personne aimée, » elle lui répond qu'elle voudrait bien le voir à ce régime-là[2] ! A la fin d'une histoire drôle, une dame d'honneur, un peu surexcitée, déclare qu'elle aimerait mieux être jetée à la rivière que de vivre dans l'intimité d'un cordelier ; Louise, toujours de son sourire calme : « Vous savez donc bien nager ? » L'autre riposte très irritée : « Il y en a qui ont refusé des personnes plus agréables qu'un cordelier, et n'en ont pas fait sonner la sonnette. » Et Louise riant de plus belle : « Encore moins ont-elles fait

[1] Nouvelle 24. — [2] Nouvelle 50.

Digitized by Google

sonner le tambour de ce qu'elles ont fait et accordé[1]. » C'est une sceptique et une logicienne ; dans toutes ses hardiesses de langage, il n'y a pas trop de paradoxe. Du reste, elle s'appliquait ses principes à elle-même[2], et elle avait une telle manière de favoriser les amoureux de sa fille que, tout naturellement, ils s'adressaient à elle ; ainsi, dès le début de l'*Heptaméron*, un des nombreux admirateurs de Marguerite, furieux de voir sa princesse rire d'une déclaration brûlante, recourt à la mère.

L'idée d'Henri d'Albret, de Louise de Savoie, est celle d'à peu près tout le monde en France... Le platonisme fleurit au milieu des broussailles... Et, au lieu qu'on incline de son côté, il se produit une réaction contre les mièvreries du temps passé, par exemple contre les « chevaliers transis », qui arboraient des fourrures l'été et l'hiver des manteaux d'été, pour bien montrer que « l'amour suffit à tout ». Cette façon de mysticisme, on la trouvait fade. On préférait aussi la netteté, la vivacité, une mousse piquante de champagne à la belle liqueur sucrée, dorée, douce, limpide, sérieuse, vieillie, qui portait l'étiquette italienne. Rabelais, qui est notre Michel-Ange, se garde bien d'approfondir des mystères à la suite de Ficin ou d'entasser des in-folio à l'exemple de Nifo. Avec sa science et sa vaste intelligence, voyez-le, devant un plat de pois au lard, saisi d'un rire inextinguible en pensant à la « céleste et inappréciable drogue » du *Banquet* de Platon, et bafouant tous les Pics de la Mirandole passés et futurs, sous la forme de messire Pantagruel, qui soutient contre n'importe qui 9.764 conclusions,

[1] Nouvelle 5. — [2] Pour y répondre, le Parlement la déshonora par un procès-verbal officiel. (*Louise de Savoie*.)

Digitized by Google

dont quelques-unes très platoniciennes, sur « la crème philosophale des questions encyclopédiques », sur « l'idée platonique, voltigeant dextrement sous l'orifice du chaos[1] ». Rabelais dédie sa *Vie de Gargantua* aux buveurs et aux goutteux.

Et puis, par-dessus tout, on entend s'élever le grand chant, la clameur de l'or, de Plutus, contre lequel rien ne prévaut[2]. L'antique échoppe n'a pas préservé les artistes, jadis chercheurs d'idéal ; ils sont venus habiter des palais, et il y en a dont l'art consiste à fabriquer de la fausse monnaie ou à courir après la pierre philosophale, si ce n'est pis[3]. Jusque dans les pays de rêve, dans le fond de la Bretagne mélancolique[4], la pauvre âme humaine, lancée sur le stade de la vie éternelle, selon la comparaison d'un prédicateur, s'arrête et se courbe à chaque instant, comme Atalante, pour ramasser des pommes d'or[5] !

La lutte, ainsi, est complète sur tous les points à la fois, et elle est rude. Il faut à des femmes un fier courage pour continuer imperturbablement, parmi tant d'ingratitudes et de traits acérés, à répandre le spiritualisme, l'esprit d'amour, la foi dans la beauté !

Elles ne parviennent pas à mâter les hommes en masse, ni à diriger leurs forces morales. Il faut y renoncer. Elles se résignent à une mission ingrate, celle de verser individuellement un peu de faiblesse

[1] *La Chresme philosophale.* — [2] Eloi d'Amerval, liv. II ; JJ. 230, 193 v° ; JJ. 235, 85 ; JJ. 231, 79, etc. — [3] V. pour plus de détails le curieux tableau tracé par M. E. Müntz, *Histoire de l'art*, t. III, pp. 53 et suivantes. — [4] Du Faïl, *Propos*, p. 48, p. 42. — [5] Bareleta, d'a Ia Quadragesimæ. Calvin traite ses propres collaborateurs d' « histrions », dignes qu'on leur jette de la boue : « L'avenir m'effraie, s'écrie-t-il, je n'ose y penser ; à moins que le Seigneur ne descende des cieux, la barbarie va nous engloutir. » (*Prefatio catechismi ecclesiæ Genevesis*, p. 11. — *Liber de Scandalis.*)

Digitized by Google

par la sensibilité, seule aumône possible, dure aumône, souvent faite de concessions, de bien des amertumes cachées, d'un amour mêlé de dégoût, d'une duplicité nécessaire !

Bon gré mal gré, il faut donc se contenter d'un succès de ce genre. Pour préciser en quoi il consiste, nous diviserons en deux parties notre petit tableau, car l'effort de la sensibilité fut double : il consista à faire de la vertu et du vice un art, à tempérer leurs inconvénients ou leurs excès ; d'un côté, il amollit ou, si on nous permet ce mot, il désaustérisa les vertus trop farouches, pour leur donner le rayonnement dont elles manquaient ; de l'autre, il ennoblit le vice, pour le rapprocher de la vertu ; bref, on tenta de rendre la vie belle plutôt encore que bonne, et de réhabiliter chrétiennement tout ce qui peut devenir joli, en vertu du principe que le beau est bon et purifie tout.

1° *L'amollissement de la vertu*

Voici, en résumé, les principes déjà consacrés : le bonheur réside dans l'amour, l'amour consiste à se donner. Il y a plusieurs manières de se donner ; on peut se donner corps et âme, donner son corps seulement, ou son âme seulement, ou ne rien donner du tout. Le don de l'âme est le vrai platonisme, et le don de rien du tout est le faux. Le

Digitized by Google

don du corps est l'antique arche sainte du mariage.

Comment va-t-on concilier ces divers éléments ?... D'une manière assez simple.

Nous avons dit que le mariage était devenu un contrat humain et réciproque, conclu dans un but déterminé, entre deux êtres semblables; et logiquement on aurait pu admettre qu'il finît comme il naissait, par le consentement mutuel, c'est-à-dire par la communauté des femmes[1], selon l'idée de Platon.

Mais, au contraire, les platonistes, qui ne cherchaient pas de poésie dans la prose du mariage, trouvèrent un mariage unique déjà bien suffisant et plutôt excessif. De plus, l'institution était vieille: on en avait l'habitude. Pour maintenir l'organisation sociale et les principes aristocratiques, il fallait conserver la formule et tirer simplement les conséquences morales que comportait le principe de l'égalité des droits.

Jusqu'alors, la loi morale du mariage, c'était l'autorité ou même le caprice du mari. Un bâtard (pourvu qu'il fût né du mari) avait presque la situation d'enfant légitime : souvent il était élevé au foyer paternel, loin de sa mère, par les soins de la femme de son père ; en Italie, il obtenait très facilement sa légitimation[2] et continuait, au besoin, la race officielle. Ce qui est encore pis que de tromper sa femme, c'est que le mari se croyait le droit de la

[1] Arétin écrivait tranquillement : « J'ai légitimé mes chères filles dans mon cœur, pas besoin d'autre cérémonie. » (*Lettere*, V, 165; Gautiez, p. 85.) — [2] Les enfants naturels obtenaient facilement leur reconnaissance par concession d'armoiries (Ms. Clair, 1240, p. 187), ou leur légitimation (JJ. 235, 128, 24, 15 v°; Le Glay, *Lettres*, I, 397, etc.). En Italie, la légitimation n'était qu'une formalité fiscale ; Innocent VIII donna à ses neveux le droit d'en accorder.

Digitized by Google

négliger. — Désormais, le talion parut la règle morale : au lieu de rester des nourrices en chef, d'adopter les enfants de toute provenance[1], de travailler à effacer jusqu'à la trace des caprices du seigneur et maître[2], les femmes « mal mariées » ne virent plus la nécessité de s'enchaîner, de refuser leur part de bonheur, de ne pas disposer de ce qu'on dédaignait[3].

Ce principe, Luther le fixa, matériellement, par la possibilité du divorce; il maintint le mariage, mais en le rendant successif, c'est-à-dire qu'il rétrograda vers les mœurs du passé dans la mesure du possible. En cas de faillite, même involontaire, d'un des deux contractants matrimoniaux, il trouvait juste de remplacer « Vasthi par Esther ». On sait la fortune de ces idées ; Mélander, en bénissant un *duplicata* de mariage du Landgrave de Hesse, allait dire que tout s'use en ce monde, et que la monogamie avait fait son temps ; un livre très libéral, attribué à Bugenhagen, allait relever des exemples de bigamie chez les premiers chrétiens[4]. La polygamie avait ses partisans ; Ochino la prêcha sur la fin de sa vie.

Les platonistes, en revanche, n'admettent aucune retouche : l'ancienne formule que le corps, avec toutes ses faiblesses et ses infirmités, est marqué par le mariage d'un sceau indélébile, de même que jadis on prétendait marquer les forçats, cette formule, après tout, leur paraît salutaire, puisque le but du mariage est d'obéir à la loi physique : « Croissez et multipliez. » Mais, une fois la loi accomplie, par

[1] Valentine de Milan, par exemple, à l'égard de Dunois. V. à ce sujet les observations de Cardano, II, 247. — [2] Pasolini, III, 34, 63; Müntz, I, 356 ; *Louise de Savoie*, etc. — [3] Castiglione, p. 477. Cf. Dolce, *Dialogo di mariti*, p. 8 v°. — [4] Janssen, pp. 454 et suiv.

Digitized by Google

quelle étrange aberration voudrait-on river les âmes à ce corps abandonné, vraie épave de la vie ? En matière de cœur et d'âme, la communauté de femmes (ou, pour mieux dire, la communauté d'hommes) est une chose morale, et constitue même la distinction la plus nette qu'on puisse établir entre nous et les animaux. On blâme ce « libertinage spirituel », Calvin s'en moque et préfère le divorce ! Voilà un singulier goût, peu relevé, bien digne des pays où on cultive l'amour physique, avec échelles de corde et sans platonisme [1]. Le mariage est quelquefois bon, mais, comme on sait, jamais délicieux ; l'amour doit être délicieux et religieux. La femme, entrant à son tour dans la vie, a le droit de penser un peu à elle-même, à ses besoins les plus nobles, de soigner son cœur et son âme, de s'épanouir, de se compléter... Se compléter, dira-t-on ; il s'agit donc d'un second mariage ? Oui, mais d'un mariage tout moral, où les concessions de chair sont purement esthétiques et apparentes, où on se vante (quant aux points essentiels) d'un platonisme aussi parfait à l'égard de son amant qu'à l'égard de son mari.

En l'an de grâce 1523, une jeune dame de l'aristocratie romaine, que l'histoire nomme Costanza Amaretta, jolie, délicate, pieuse, vint dévotement à Florence pour les fêtes de Pâques : elle y rencontra son idéal, sous la forme d'un homme instruit et distingué, Celso. Ils se réunirent dans la plus parfaite chasteté, sous le même toit, vie et relations communes. Après Pâques, ils partirent avec deux couples analogues pour une maison de campagne de Celso, et là, au milieu des joies du printemps,

[1] « Difficiles aditu fugias in amore puellas. » (*Cellis, Quatuor libri*, f° 46).

Digitized by Google

parmi les cyprès, les pins chauves et les premières fleurs, ce beau monde platoniste se mit délicieusement à dévider des vers ou de la philosophie. Costanza, qui fut élue reine du cénacle, exposa fort bien sa situation. Elle a été mariée, selon l'usage, très jeune, à un homme d'affaires, peu éthéré, d'esprit très pratique, de façons presque écœurantes, avec qui elle n'a réellement contracté aucun lien moral. « Sans le désir de cet homme d'avoir de moi, qui lui semblais belle, des fils, nous n'aurions éprouvé l'un pour l'autre que de la haine. » Près de Celso, au contraire, le sentier de la vertu lui paraît tout couvert de roses au lieu d'épines, et c'est ainsi qu'aujourd'hui elle voit, avec une clarté lumineuse et souveraine, la vérité, le bienfait moral de la distinction platoniste des deux amours, l'un bestial, matrimonial, périlleux, mondain, mortel ; l'autre céleste, vivifiant, avant-coureur du paradis, qui ravit l'âme et la remplit vraiment d'une irradiation divine[1].

Les parfaits amants trouvent ainsi un parfait plaisir à s'offrir leur chair, sans l'immoler, et à s'élever délibérément au-dessus des grossières règles physiques, à vivre délicieusement comme des anges de chair... Castiglione nous a cité avec beaucoup d'éloges le tour de force accompli par deux de ces dilettantes de l'amour, qui passèrent six mois dans l'intimité conjugale, sans fléchir[2] ; voilà ce qu'il appelle l'amour, l'existence idéale, la beauté pure ! Il y avait même, à Milan, un ordre religieux consacré à ce procédé d'édification réciproque des deux sexes, mais l'archevêque finit par l'interdire[3].

Nous ignorons, à vrai dire, quelle extension exacte prit ce genre de platonisme ; il serait difficile

[1] Firenzuola, *Ragionamenti*. — [2] P. 447. — [3] *Hept.*, Nouvelle 30.

Digitized by Google

d'en dresser la carte ; dans ces matières, on n'a jamais établi de statistiques, et aujourd'hui même, que nous sommes capables de dire en un instant le nombre de boisseaux de froment ou de paires de poulets que chaque mois la France peut produire, il n'existe, sur la vertu des femmes, aucun recensement.

Cependant nous sommes assez portés à croire que la vie platoniste à deux eut plus d'adeptes qu'on ne pourrait le supposer. Tant de femmes au cœur vide et vierge aspiraient au bonheur de bien placer ce cœur, et considéraient la guenille, la baudruche du corps, comme si inférieure! L'exemple de Judith paraissait non seulement incritiquable, mais sublime[1]. Si l'on avait senti le poids du premier mariage, ne fallait-il pas du moins mettre le second sur le pinacle, et sauver, sauver avant tout, le rêve, l'inconnu, l'au-delà, plus ou moins vague, qui, de la détresse morale et physique, nous ramène à la vie! Cette jeune femme platoniste, toute âme, qui vit dans les bras de son amant, et qui n'y laisse que son âme, croit accomplir un rêve sacré et religieux ; l'amour, qui purifie et exalte tout, la transporte en paix et en confiance vers les sphères célestes, car la foi est confiance, l'espérance est confiance, l'amour est confiance. Voilà toute la thèse. Si par ce procédé on trouve le moyen de vivre, est-ce chose si sotte ?

Par malheur, l'amour ne cherche, d'ordinaire, qu'à s'abaisser, et l'apostolat des femmes aboutit plus souvent à des sorties agressives qu'à des enlèvements intellectuels. Il faut que le platonisme descende un degré, et que, pour répondre aux besoins des hommes, il se fasse lui-même défiant, banal et

[1] Nannii, *Dialogismi*.

Digitized by Google

mensonger, qu'il s'en tienne à l'art. Ainsi naît une nouvelle espèce de platonisme, la plus répandue et celle qui prête le plus aux critiques de l'ordre moral.

Cet art du platonisme secondaire resta presque italien ; il exige une patience, une exemplaire souplesse, que nous ne possédons pas. L'impatience des Français en matière d'amour est proverbiale : ils sont plus pressés que pressants ; ils s'emportent, ils s'irritent, ils ne comprennent rien aux savantes tactiques d'Ovide ou de Martial ; très souvent, ils prétendent, sans artifice, commencer par la fin ; ils rendent tout *flirt* intolérable. Et puis, les Françaises, aussi, faut-il le dire ? comprennent mal le jeu. On en voit qui prennent feu, au lieu de se faire aimer sans aimer[1], et jusqu'en pleine cour il y a des jeunes filles, comme Mlle de Piennes, qui éclatent de désespoir pour l'abandon d'un amant ! Nous sommes ainsi faits ; nous n'avons pas de principes, mais nous les appliquons, tandis que les Italiens excellent à en avoir et à ne pas les appliquer. Quoi que nous fassions. nous réussissons donc très peu à nous régénérer par la chimère, et la vertu a infiniment de peine à nous paraître enivrante : nous n'arrivons pas à nous persuader qu'on puisse se nourrir de cailloux et d'arabesques ; nous restons fidèles à des sensations de réalités ! Nous nous moquons du reste, et comme il y a peu de femmes insensibles à la moquerie, avec un mot un peu caustique, c'est nous quelquefois qui les menons là où le cœur ne les mènerait pas.

L'amour platonique passe donc en France pour quelque chose de compliqué. Les femmes confessent qu'on n'a pas encore trouvé moyen de cristalliser

[1] Castiglione, p. 486.

Digitized by Google

les choses de la vie, en dehors de l'ordre de la Providence qui nous a donné des corps, ni de retenir les hommes par la simple vision de l'idéal.

Aussi nous avons vu Marguerite de France s'ingénier à faire transparaître son âme par son corps, et les femmes autoriser de douces privautés, à leur petit lever ou autrement.

La pudeur, pour elles, ne consiste pas dans les systèmes, plus ou moins brutaux, du tout ou rien, mais simplement à rester femmes.

Chiches de confidences à un médecin ou à un aumônier, parce qu'elles ne veulent s'assujettir ni à l'un ni à l'autre, elles apprécient l'homme qui les considère comme des femmes, et qui n'a d'yeux que pour elles; pour prix de ses soins particuliers, elles croient certainement lui devoir quelque petit privilège, un peu plus qu'à un non-ami. Ce sont elles qui sont les médecins, les confesseurs, ou plutôt les sauveteurs ; elles se jettent à l'eau pour sauver l'homme qui se noie. Le sauver en lui donnant le vrai don, un peu d'elles-mêmes, cela leur paraît œuvre bonne, morale, méritoire ! Nous voilà loin du banal et viril *shake-hand* que les femmes accordent aujourd'hui à n'importe qui, c'est-à-dire à personne. Sérieusement, elles croient gagner ainsi le ciel ; en elles-mêmes, elles ne cessent d'écouter la douce musique du *Phédon* ou du *Criton* de Platon ; l'exquise distinction entre l'âme et le corps chante à leurs oreilles, et le démon familier du bon Socrate les relie à un monde immatériel, leur souffle ses conseils, ses intuitions [1]. Elles

[1] « Souvienne-toy, regaignant ta raison,
Que ta maitresse est de grande maison,
De noble sang, et non pas amusée
A dévider ou tourner la fusée;

Digitized by Google

ne voient aucun inconvénient à donner leur indulgence, leur sourire, et un peu du reste. Il leur suffit de « tenir ferme jusqu'au bout », et de rester de roc sur l'essentiel[1] ; elles ne comprennent pas les « faux scrupules », elles trouveraient cruel, ridicule de torturer un homme, en lui refusant des « privautés que Nature a permises aux beautés », alors que cette menue monnaie leur coûte si peu, et surtout les touche si peu ! Ah ! ce n'est pas là que gît la tentation ! Dans le fond du cœur, elles méprisent tellement les hommes légers, insignifiants, soi-disant pleins de grands mots d'amour et de sentiment, et à qui ce misérable appât physique peut suffire !

On critiquait une dame, et on allait jusqu'à l'accuser de « perdre toute honte », parce que, le matin, en recevant un de ses amis au lit, elle tolérait un assez bon nombre d'indiscrétions, « sans mon honneur toutes fois oultrager, » observait-elle. Elle répond avec feu qu'elle ne voit rien là que d'excellent ; son ami l'estimera doublement pour avoir vu en elle « l'esprit et le corps, de beauté chaste unir les deux accords ». Quant au péril de cette familiarité, écoutez sa subtile et délicieuse réponse : « Celui que j'aime, celui que je redoute, ce n'est pas celui-là : c'est un autre qui a fait le siège non pas de mon corps, mais de mon âme. Ah ! si je ne tenais pas mon cœur, il y a long-

Et que son œil, mais plutôt un soleil doré,
Et son esprit, des autres adoré,
Et ses cheveux, les liens de ta prise,
Sa belle main, à la victoire apprise,
Son ris, son chant, son parler et sa voix
Méritent bien le mal que tu reçois. »
(Ronsard, VI, p. 98.)

[1] Nifo, ch. LXII.

Digitized by Google

temps qu'il parlerait pour l'autre [1] ! » Voilà bien le cri de la femme délicate, qui ne redoute que l'entraînement d'esprit ! Nous n'apprécions pas son système moral, nous ne jugeons rien, nous nous bornons à raconter [2]. Son but est de se faire aimer, et d'une manière qui en vaille la peine.

La limite a été quelquefois franchie, on le croira sans peine : quelques hommes abusent de la permission, surtout près des princesses de lettres, comme Louise Labé [3], et il arrive même que, du côté des femmes [4], au travers de cette douce poésie socratique et de ce dédain de la terre, çà et là, s'élèvent des cris un peu trop vrais [5]. Cependant beaucoup de femmes, se dévouant pour verser du bonheur pur, pour enchaîner les hommes et les empêcher de se vendre, préféreraient souvent que tout se passât en conversations, et que leurs amis

[1] « Et, si l'on dit que le privé toucher
Faict près du feu le tison approcher,
Je respondray : Il y ha ja longtemps
Que, si l'honneur, où tousjours je prétens,
N'eust en moy deu faire plus de demeure,
Un, que nommer je ne veux pour ceste heure,
Par les effors de sa langue diserte
Auroit plus tost tiré gaing de ma perte,
Que par baisers, ne par approchements
Qui de la chair ne sont qu'attouchemens. »

Héroët (un des amis de Marguerite) ; cf. Castiglione, p. 486.

[2] Les anciens Valentiniens allaient beaucoup plus loin et soutenaient qu'il est impossible aux spirituels de se corrompre, quelles que soient leurs actions.

[3] « Qu'eust fait ce grec, si cette image nue
Entre ses bras fust Vénus devenue ?
Que suis-je lors, quand Louize me touche
Et, l'accollant, d'un long baiser me baise ?
L'âme me part, et, mourant en cet aise,
Je la reprens ja fuiant en sa bouche. » (Edit. Tross, p. 155.)

[4] *Id.*, p. 177, 183. — [5] Ianistschek, p. 71.

Digitized by Google

se contentassent de se noyer dans leurs yeux et dans leur âme.

Leur but est de tout réduire à la conversation ; elles se soucient peu du silence contemplatif, des romances sans paroles : la conversation permet de retourner, de fouiller, de caresser, de pénétrer l'âme, sans le moindre inconvénient et avec beaucoup d'avantages. Leur art consiste, parmi des amis un peu chauds, à leur faire réciter la vieille cantilène : « Je meurs de soif autour de la fontaine ; » parfois, elles retiennent sous leur propre prunelle une grosse larme insoupçonnée. A un homme qui a faim, elles font oublier son assiette[1] ; « elles contentent les amants de paroles, promettent récompense, et remettent au lendemain[2] ».

Les Italiens, nous l'avons dit, se délectent à déguster ainsi l'amour par petites gorgées d'eau sucrée ; ce ne sont pas des gloutons, comme nous ; ils paraissent nés, non pas pour forger des chemins de fer ou pour enfler des ballons, mais tout simplement pour aimer, pour aimer à aimer, pour se repaître d'inutile et d'imprévu, pour chanter toujours leur même chanson vide, qui ne tue pas. Ils figurent merveilleusement aux pieds de ces femmes « devant qui les désirs brûlent comme des cierges[3] », ils glissent sur les réalités, comme si vraiment ils croyaient plus au bonheur par les choses qu'on ignore que par celles que l'on sait, ainsi que l'a dit magnifiquement le grand contempteur des femmes, La Rochefoucauld : et cela au point que, chez eux, les intarissables sources du cœur sont assez taries pour que l'amour ne risque plus de gêner et qu'on

[1] E. d'Amerval. — [2] Guevara ; Marguerite de France ; *Revue des Deux Mondes*, 1er déc. 1895, p. 631 ; G. d'Aurigny, etc. — [3] Jules Lemaître.

Digitized by Google

puisse trouver en sécurité l'amusette nécessaire à l'effroyable ennui de la raison humaine. Heureux mortels, gens sans souci ! Le monde étroit où ils s'agitent leur paraît trop vaste, et leurs longues ailes touchent terre ; ils sont jeunes et vieux ; ils éclatent de couleurs vibrantes, et pourtant fanées ; une femme peut prendre leur bras et compter qu'en somme tout finira par le commencement. La vie n'est pour eux qu'un flirtage sans but, une simple bataille de fleurs.

On s'est un peu moqué de ces amours mondains poussés à l'extrême perfection. Il est bien entendu qu'il ne faut pas y chercher un secret de force et de vie, c'est une simple occupation, un petit jeu d'esprit, et qui n'en exige pas infiniment.

Le « sigisbée » italien, ou « mort d'amour », devient une espèce de spectre aimable, qui ne fait ni bien ni mal ; il n'existe plus pour personne, il a le droit de ne pas répondre aux lettres [1]. Doucement parfumé, le bas bien tiré, une rose à la main, des fleurs aux oreilles, la bouche en cœur [2], le geste gracieux et galant, suivi d'un valet qui doit épousseter le moindre grain de poussière, le voilà, toujours le même, quel que soit l'objet de sa flamme [3]. Son seul souci est de bien placer ses regards, ses soupirs, ses signes, ses saluts, et, quand il a recueilli un sourire élégant ou un regard malicieux, il repart en chantonnant, pour aller composer un sixain ou un madrigal [4].

L'être fade et exécrable ! plus femme que les femmes, femme manquée, demi-femme ! Attaché comme l'ombre à la dame de ses pensées, il a pour fonctions de porter le chien, le livre d'heures,

[1] Nifo, ch. LXXXVIII. — [2] Nifo, ch. LXXXVII ; *la Danse des morts*.
[3] Castiglione, p. 491, 493. — [4] Garzoni, Piazza. Cité par A. Graf.

Digitized by Google

n'importe quoi. Chez elle, il s'installe comme la pierre angulaire des réceptions, il alimente la conversation, il entoure le mari d'égards affectueux.

L'hypocrite, le raffiné! Dans l'aristocratie romaine, il devient uniformément solitaire et dévot, à Naples vigoureux et plein d'entrain, à Venise mystérieux; en Lombardie, il a les allures du Nord, de la gaîté, de la hardiesse[1]; à Florence, c'est un causeur, vif et qui riposte hardiment aux provocations des voix argentines. Peu lui importe; rien n'est sincère: son habileté consiste : 1° à s'accommoder entièrement à l'objet aimé, à abdiquer toute personnalité, on *lui* appartient; 2° à s'avancer académiquement et sans passion, avec une extrême prudence, par l'onction, par la douceur, en se ménageant toujours une porte de sortie, et en s'efforçant surtout de fondre le cœur adverse. Dans toute cette partie du programme, les yeux servent souvent plus que la langue.

Ce cap doublé, à chacun ses voiles! Soyez éclectique, incandescent, abstrait, symboliste, plein d'idéal, si le cœur vous en dit : beau parleur, c'est un grand talent qui vous permettra de tirer parti de mille petites circonstances, mais qui, souvent (ne vous y trompez pas), ne vous mènera qu'à des succès de façade. Une femme avisée craint les beaux parleurs; il lui semble qu'avec eux il y a matière à querelles de ménage, elle les sait indiscrets,

[1] De Bibbiena, dont nous avons déjà parlé, il y a des lettres assez vives et amusantes ; il écrivait à la marquise de Mantoue, le 7 février 1516 : « Les compliments que Votre Excellence a bien voulu me faire de la part d'Isabelle m'ont fait un suprême plaisir, car j'ai toujours aimé et j'aime encore Isabelle plus que moi-même, je suis tout à Isabelle de corps et d'âme ; tellement que, aimant ou n'aimant pas Isabelle Mario, je suis tout à elle, et je désire par-dessus tout au monde être aimé d'elle. » (Luzio, p. 225.)

Digitized by Google

elle leur sourit et les tient à distance, afin de faire publier sa vertu, et souvent elle préfère un silencieux, surtout un timide, un « amoureux de carême », comme on dit, facile à nourrir [1].

Du reste, impossible de dénombrer toutes les excentricités que comporte le flirtage ! Le ridicule devient la règle ; c'est un spectacle affligeant pour la dignité humaine. Les vieux dansent [2], les jeunes ont la fièvre, les spirituels se font imbéciles, les imbéciles se posent en gens d'esprit. Quelle mascarade ! et les lugubres pleurent leur amour, soupirent en prose ou en vers ! et les convaincus adoptent une idée, une couleur ! L'un d'eux s'était voué au vert, et observait si bien sa consigne, que non seulement sur lui tout était vert, jusqu'à ses boutons de chemise, mais qu'il ne mangeait que des plats verts, il buvait dans un cristal verdâtre, il avait découvert du pain vert, il ne chantait que les objets verts, les prés, les bocages [3].

Heureusement, la conversation relève un peu le niveau de ce marivaudage excessif et lamentable ; au milieu du cercle des amis, on s'amusera à lancer une belle déclaration cachée dans un aphorisme, dans un mot à double portée ; il arrive quelquefois qu'une personne à qui on ne songe guère se croit visée au cœur ; c'est très amusant. Ou bien on prolonge de doux tête-à-tête, et l'on égrène des mots d'esprit [4], d'aimables compliments, on démêle de

[1] *Hept.*, Nouvelles 20, 25, 14 ; A. Graf, p. 13 ; Crétin, ms. fr. 1711, f° 8 v° ; Rabelais, *Pantagruel*, ch. XXI ; *les Dictz ;* P. Jove, *Eloges*, ch. XCII. — [2] Guevara. — [3] Billon, p. 77. — [4] Voici des mots de Phausina que Nifo trouve délicieux (*De Muliere aulica*, liv. II, ch. V) : « Phausina, disait-il, depuis que je me suis pris à t'aimer, tu es devenue une aurore superbe, resplendissante. Que j'en suis heureux ! — Près d'un soleil comme toi, ne devais-je pas devenir aurore et la plus belle ? »

Digitized by Google

petits problèmes de casuistique sentimentale. Quelquefois, on parvient à ce point où les tête-à-tête vraiment doux sont ceux où l'on ne se dit plus rien.

Ici, on va nous arrêter et nous demander si tout cela a une fin. Mais non ! il n'est nullement nécessaire qu'il y ait une fin[1] ; les vrais romans platonistes n'en ont pas. Et ils peuvent durer des années ! Une femme habile excelle précisément à les faire durer ; si elle sent le feu s'assoupir, elle a mille moyens de le

« Un jour, je lui demandais comment, avec ses seize ans et sa grâce, elle pouvait aimer un vieux bonhomme comme moi, la réciprocité d'amour résultant philosophiquement d'une certaine similitude. — C'est vrai, nous différons, répondit-elle gentiment, nous sommes cependant tout pareils par le point où tu m'aimes et où je t'aime » (elle voulait parler de la beauté de l'esprit).

« Quel est le vrai amant, lui disait-il ? — L'idolâtre, répondit-elle, est celui qui adore l'image et non la divinité ; le faux amant, celui qui aime la figure d'une jeune fille, et qui ne respecte pas sa pudeur. »

« Comment, Phausina, pouvez-vous aimer un homme à demi mort ? — Ce n'est pas le vieillard que j'aime ardemment, mais celui que ni l'âge ni aucun coup n'atteindra, celui qui, après sa mort, ressuscitera finalement. »

« Un jour, je plaisantais Phausina : pour l'agacer, je lui disais : Voyons, Phausina, quand tu seras bien vieille, penses-tu que je t'aimerai encore ? — Certes oui, dit-elle, ce que tu aimes en moi ne vieillira pas. Pétrarque a aimé ardemment Laure, jeune, mûre, vivante, morte ; il ne la voyait pas vieillir, ce qu'il eût pourtant désiré ardemment, afin de pouvoir jouir de sa beauté sans aucun soupçon. Et je demandais alors à Phausina, pour un tel amour, quelle serait la récompense. — C'est, dit-elle, que tu ne seras pas un menteur dans les éloges dont tu m'accables. »

[1] « Un jour, dans le cercle des jeunes filles, on posa le petit problème de deviner ce qui pouvait le plus me plaire dans mes rapports avec Phausina. L'une dit que c'était de regarder une si jolie femme, une autre que sa conversation était très douce, une autre jura qu'en réalité c'était parce que nous nous contrecarrions tout doucement, et qu'elle le savait. Phausina, souriante, répondit : Personne n'ignore, mon cher Nifo, qu'il y a de tout cela dans mon plaisir ; mais ma plus profonde satisfaction, c'est de pouvoir jouir de tout, souvent, librement, sans crainte d'entraînements matériels, à cause de ton âge. » (Nifo, p. 351.)

Digitized by Google

rallumer, un mot, un geste tendre [1], un petit cadeau, une gracieuseté par-ci, une douceur intime par-là, un peu de jalousie, que sais-je ?... et puis elle vous propose de recommencer le petit jeu de l'église, de la promenade, des soupirs, des pleurs, des serments... Et l'on peut aller ainsi indéfiniment.

Il y a cependant des romans qui finissent bien ou mal. D'ordinaire, l'événement s'annonce par de gros nuages, par de l'électricité. La plupart des hommes n'entrent dans le platonisme qu'avec l'idée d'en sortir, et ils croient sans hésiter qu'il y a dans la vie de toutes les femmes, même des « dragons », une heure fatale et irréfragable... Psychologues, philosophes, poètes, prédicateurs [2], tous ont répété à satiété le mot d'Ovide : « Une femme chaste est celle que personne n'a tentée [3] ; » ou, comme le diront plus tard La Rochefoucauld et La Bruyère : « Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer. »

[1] « Ma dame, un jour, daigna tant s'abaisser,
Parlant à moy, de doucement me dire :
« Je ne te veux, amy, rien escond[u]ire
Qui soit en moy, je te pry le penser
Et pour encor du tout récompenser
Mon triste cueur de l'enduré martire,
Sa blanche main hors du gand elle tire
Et me la tend pour la mener danser. » (Magny, p. 7.)

[2] « ... Et vous, Madame, si vous succombez à la chair, frappez-vous-en la poitrine, car vous ne fuyez pas les occasions. Pourquoi vous tenir à la fenêtre ? causer avec les jeunes gens ?... pourquoi aller au bal, et vous livrer à tant de conversations oiseuses? Fuyez les occasions, et le diable vous laissera tranquille. Résistez! il fuira...» Le verbe des femmes est un des grands instruments du démon : « J'ai fait cela, parce que le diable m'a séduite ; » on croirait entendre Eve : « Le serpent m'a trompée. » (Bareleta. Dᵉ Iᵉ Quadragesimæ.) — [3] « Casta est quam nemo rogavit. » *Bonne Responce*, p. 67 ; *Songe creux*, Dolce, *Difesa*, 8 vᵒ, 14, etc.

Digitized by Google

La dame n'a pas l'air d'apercevoir l'orage qui se prépare : elle fait tête bravement, sur un ton de doux persiflage ; elle avoue qu'il lui est bien agréable d'entendre parler d'amour, mais, entre gens comme il faut, on sait bien ce que ce mot signifie ; il ne s'agit pas de gros et substantiel amour, il n'a jamais été question que de propos amoureux [1]. L'ami se livre à une recrudescence des démonstrations déjà connues ; ses plaintes deviennent plus bruyantes, ses larmes plus grosses : sa bien-aimée ne peut s'endormir sans entendre des aubades, ou des « lamentations espagnoles », ou de simples soupirs qu'on dirait bramés par un esprit familier, et qu'en réalité des voisins consentent à pousser moyennant finance. Dans la journée, à l'église, au bal, dans la rue, sous les masques, elle ne voit plus que lui, toujours lui.

Un matin, la femme de chambre annonce à sa maîtresse que l'ami est là et qu'il a un mot à dire, très pressé : le voilà, il se précipite ; vous n'en doutez pas, il sera éloquent [2]... Ou bien, il recourt aux grands moyens mélodramatiques : fausses clefs, échelles de cordes, narcotiques, sortilèges, fausses confessions de moines apostés [3] ; ou aux vieux clichés de comédie ; il exagère ses qualités, il offre mille services, et même de l'argent ; il promet, il bâtit en l'air de beaux châteaux. L'un menace, un autre débat hardiment avec le père ou le mari. On parle avec chaleur, on sanglote, on s'irrite. « Fulvia étant venue me voir à cheval, j'ai imaginé une colère superbe, comme si son acte me semblait contraire à la réserve d'une jeune fille. Cette belle colère a beaucoup servi à me faire aimer. » Il y en a

[1] Castiglione, pp. 472, 475. — [2] *Hécatomphile*, p. 96. — [3] Billon, p. 76.

Digitized by Google

qui emportent la place par des louanges fortes, des vers superlatifs, des récits larmoyants, des crises de jalousie... D'autres, goutte à goutte, creusent le marbre[1].

Si les princesses ont cru que leur rang suffirait à les défendre de la crise finale, il leur faut reconnaître leur erreur, surtout en France. Pourquoi l'homme aimé, et en somme aimable, après tant de travaux, de sages délires, de stratégies[2], d'approches couvertes, ne réclamerait-il pas un avancement si mérité : « A bien servir et loyal estre, de serviteur on devient maistre ! »

« — Madame, dit fièrement un des jeunes gentilshommes de Marguerite de France, quand nos maîtresses tiennent leur rang en chambres ou en salles, assises à leur aise comme nos juges, nous sommes à genoux devant elles ; nous les menons danser avec crainte ; nous les servons si diligemment que nous prévenons leurs demandes ; nous semblons être si craintifs de les offenser et si désireux de les servir, que ceux qui nous voient ont pitié de nous, et bien souvent nous estiment plus sots que bêtes, » et chantent la gloire des dames qui savent ainsi se faire servir ; « mais, quand nous sommes à part, où amour seul est juge de nos contenances, nous savons très bien qu'elles sont femmes et nous hommes, et, alors, le nom de maîtresse est converti en amie, le nom de serviteur en ami[3]. »

Et il ne faut pas croire qu'en pareil cas on s'en tienne à des mots ou à des menaces, vis-à-vis des femmes les plus haut placées ! Il y a des violents

[1] Nifo, *De Amore*, ch. LX, LXIII, LXIV, LXV ; Guevara, p. 148 v° ; Pompeo Colonna. — [2] Rec. Montaiglon, X, 240. — [3] *Hept.*, Nouvelle 40 ; prologue de la 1re journée.

Digitized by Google

que rien n'arrête ! tel Bonnivet ! Il arrive aussi, en cas de crise, même dans les milieux les plus platoniques, que l'amour se tourne en fureur. L' « Unico Aretino », un des causeurs d'Urbin, outré de ce qu'il considère comme une noire ingratitude de la charmante duchesse Elisabeth, s'emporte, au point d'appeler sa souveraine « la traîtresse d'Urbin, la magicienne, l'enjôleuse ». Aretino avait infiniment d'esprit, mais enfin ce n'était qu'un quart de prélat : il remplissait, à Rome, l'emploi assez modeste d' « abréviateur apostolique » ; même, il le remplissait assez mal ; mais, comme il amusait fortement le Sacré Collège, il était habitué à se permettre toutes les facéties... Il ne pardonna pas à la duchesse, et jusqu'après sa mort il la poursuivit, elle et sa belle-fille, d'incroyables outrages [1].

On ne se figure pas les idées des hommes en pareille matière ! ils s'imaginent qu'ils pèchent par timidité, qu'on leur fait tort, en leur proposant des « acomptes » comme ils disent, qu'il serait ridicule

[1] « Illustrissime mauvaise fille. Lorsque la terrible duchesse Elisabeth vivait, elle m'a tellement rendu son martyr et protomartyr, et vous peut-être, et certainement même, avec votre visage d'ange et votre cœur de serpent, vous avez été son perfide conseil à mon détriment, et maintenant me voilà obligé, à force de médecine, de soutenir comme je peux les restes misérables d'une vie ainsi épuisée. Par un effet de cette pitié que vous ne connaissez ni en vie ni en peinture, vous daignerez me faire la grâce de m'envoyer un *baratollo* ou plutôt un petit arbre de *barbe di calcatrepuli*, dont Urbin a la spécialité, afin que je puisse me vanter d'avoir été une fois exaucé par les dames de roche de la Maison Gonzague. Je ne me recommande pas à Votre Excellence, pour ne pas jeter des paroles au vent. Je prie seulement le Ciel de La maintenir longuement en félicité et santé, pour qu'Elle puisse longuement faire litière (*macello*) de ses serviteurs.

Serviteur pour la vie,
Unicus. »

(Luzio, p. 256-270.)

Digitized by Google

de mourir de désespoir à l'instar des héros de roman, que c'est « folie et cruauté » de vanter à un malheureux assoiffé la beauté d'une fontaine, puis de le tuer parce qu'il veut y boire[1]. « A qui fera-t-on croire, s'écrie Henri d'Albret, que nous devions mourir pour les femmes, qui sont faites pour nous, et que nous craignions de leur demander ce que Dieu leur commande de leur donner[2]? » Oui, il fallait bien s'attendre à cette conclusion : on sait, selon l'expression de Calvin, où mènent les « alleschemens[3] ». Aussi une femme n'est ni surprise, ni froissée à l'heure de la bataille. Elle a pris ou dû prendre ses précautions ; son premier soin, comme nous l'avons dit, a été d'éparpiller ses prédilections. Elle va au combat avec une crânerie que quelques vieilles personnes qualifient « d'effronterie » ; elle ne veut plus pécher par omission, comme ses aïeules. Et souvent elle triomphe, on n'en saurait douter. Marguerite de France, à l'heure critique, se retrouve aussi ferme sur les principes qu'Anne de France. Billon nous certifie qu'en Normandie, pays des jolies femmes, où il ne pourrait pas cautionner un seul homme, il ne craindrait pas de nommer un très grand nombre de femmes qu'il garantit d'une manière absolue. Certainement, il existe des femmes impeccables, capables de tenter l'aventure.

Mais triomphent-elles toujours ? Personne, assurément, ne le croira.

Et puis, il faut le dire, la casuistique a changé. Le corps est comme la signature de l'âme ; autant le vice bas, froid, sensuel, tel qu'il a cours dans le monde, paraît ignoble et dégoûtant, autant on se souvient que l'amour a sa force purificatrice...

[1] Nouvelle 8. — [2] Nouvelles 9, 10. — [3] *Lettres*, I, 288.

Digitized by Google

On se rappelle les paroles compatissantes de l'Evangile, et, chose remarquable, ce sont les personnes les plus strictes pour elles-mêmes qui se montrent les plus indulgentes à une erreur du cœur, sincère !

Marguerite de France tend son piège, comme la Joconde, mais pour le bien des autres, car elle sait où mènent les sentiers nébuleux ; elle ne peut détacher ses yeux du grand fond noir de la vie, et tout ce qui passe au devant lui inspire parfois de bien cruels dégoûts. Elle aime l'humanité, mais sans le moindre fétichisme, à condition de regarder en haut, de ne pas croire à l'homme en particulier ; sa seule consolation était de penser que les mœurs italiennes valaient encore moins que les nôtres[1]. Elle approuve, avec exaltation, au point de faire rire tous ses amis, un mari allemand qui avait eu l'idée bizarre d'enfermer sa femme avec le squelette de son amant[2]. Et cependant, quand on la pousse sur la morale de l'amour et qu'on lui demande si le péché est véniel ou plus que véniel, elle s'empêtre un peu. Certes, rien ne détonne plus que la faiblesse de la chair parmi les joies du concert divin : « la vérité oblige à la blâmer ; » mais faut-il s'irriter, refuser toute espèce de circonstances atténuantes, parce que la toile d'araignée qu'on tissait pour des siècles a été arrachée d'un coup de griffe, parce que, malgré tous les airs de flûte, on n'a pas réussi à transformer ces hommes en grands enfants au lieu de misérables, ou même, je le veux bien, parce que, dans le feu de la bataille, des femmes ont pu s'empor-

[1] *Hept.* — [2] Une des dames répond tranquillement : « J'aimerais mieux toute ma vie voir les os de tous mes serviteurs en mon cabinet que de mourir pour eux ; car tout peut s'amender sauf la mort. » (*Hept.*, Nouvelle 32. Cf. Nouvelle 15.)

Digitized by Google

ter et passer à l'ennemi ? Faut-il en conclure que l'aboutissement du platonisme soit nécessairement mauvais ? plus mauvais qu'un autre ?

Où en étaient les femmes du monde rebelles au platonisme ?... Avec le principe que « l'honneur d'un homme et d'une femme sont semblables[1] », et que, soit par amour, soit par vengeance[2], la femme a droit à la même indépendance que son mari, les maris avaient bien beau jeu à ne pas se montrer sévères[3] : loin de jeter les hauts cris et de jouer à l'Othello[4], ils songeaient philosophiquement à leur propre situation[5], à la vertu du silence[6], et, rentrant en eux-mêmes avec un certain fatalisme[7], ils ne pouvaient trouver mauvais que leurs femmes « usassent de leur force » comme eux[8]? Il était rare qu'un mari tuât sa femme[9] ; le mariage était devenu une mare d'indulgence réciproque, où l'amour passait, à condition de ne pas laisser plus de traces que le jet d'un caillou dans l'eau épaisse ou l'envolée d'un oiseau à travers les espaces[10]. Quant à croire qu'il pût exister encore des Laure et des Béatrix, non seulement les sceptiques le niaient, mais ils prétendaient même que, si Laure ou Béatrix revenaient au monde, il y aurait de grandes désillusions[11].

[1] Billon, p. 79, 70 v°, 73 v°. Cf. Dolce, *Dialogo di... mariti*, p. 8. [2] *La grant Nef ;* Marg. de France. — [3] Coquillart ; *la grant Nef.* — [4] Coquillart ; JJ. 230, 20.

[5] « Je le sçay bien, mais point ne le veux croire,
Car je perdrois l'aise que j'ai reçeu. » (Cl. Marot.)

[6] Cardanus, II, 245. — [7] *Bonne Responce*, p. 56. V. Dolce, *Dialogo di... mariti*, p. 11 v°, 14. — [8] *L'Amye de court.* Dolce, *Dial. di... mariti*, p. 16 v°. — [9] H. Estienne, I, 145 ; JJ. 230, 79, 145 ; 232, 63, 25. — [10] *Le Livre des Visions.* — [11] Hütten écrit : « Que dire de Samson qui, presque encore dans les bras d'une femme, reçoit l'inspiration du Saint-Esprit ?... Et Salomon, qui eut trois cents reines et un

Digitized by Google

Louise de Savoie ne s'attache qu'à la question de publicité[1].

Faut-il s'étonner que, dans une atmosphère aussi saturée d'immoralité, bien des femmes, même bien intentionnées, se soient laissées entraîner et que Salel, attique ami de Marguerite, nous les représente jusque sur les rives de l'Achéron prisonnières encore de l'ingouvernable Amour et demandant grâce pour leur tyran !

Elles succombent, du moins, avec une hauteur de passion que le monde, presque toujours, méconnaît : « La forteresse du cœur, où l'honneur demeure, est tellement ruinée que la pauvre dame s'accorde en ce dont elle n'est point discordante[2]... » « Vraiment, dit-elle, tout est-il donc licite à ceux qui s'aiment, pourvu que personne n'en sache rien ? — Ma foi, répond l'autre, il n'y a de puni que les sots[3]. » Leur amour, formé d'un rêve, se fond ainsi dans la réalité. Des femmes pures, bien armées, platonistes, se laissent aller, par douceur (« pitié en leurs espritz domine »), par une tendre compassion, par charité pour autrui, si ce n'est par charité pour elles-mêmes. Ce sont presque les martyres de l'amour ou de la bonté, puisqu'elles poussent la bonté si loin qu'on peut la prendre pour

nombre infini de concubines jusqu'à sa mo t, et qui, cependant, aux yeux des docteurs, passe pour sauvé ? Qu'en conclure ? Je ne suis pas plus fort que Salomon, ni plus sage, et il faut bien avoir parfois quelque joie. Il le faut, d'après les médecins, pour guérir la mélancolie. Eh bien, que dites-vous de ces sérieux auteurs ? L'Ecclésiaste a dit : L'homme ne peut mieux faire que se réjouir en son œuvre. Aussi je dis à mon amie avec Salomon : Tu as blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, tu as blessé mon cœur avec un de tes cheveux. Que ta poitrine est belle, ma sœur, mon épouse ! Ton sein vaut mieux que le vin, et cætera. »

[1] *Hept.*, Nouvelle 15. — [2] *Hept.*, Nouvelle 18. — [3] *Hept.*, Nouvelle 13, et fin de la 1re journée.

Digitized by Google

de l'amour, comme leur amour, si réservé, peut être pris pour de la bonté. A l'inverse des antiplatonistes, s'il leur arrive d'être surprises, de commettre une faute, elles ne surprennent personne, elles ne font point une sottise. C'est par le défaut de l'humaine nature que l'amour platonique ne reste pas toujours un « amour de cigogne », comme l'appelle Montaigne [1]. On ne se bat pas sans laisser sur le champ de bataille quelques morts et quelques blessés. Plaignons les morts, mais déjà on priait ceux qui n'ont jamais péché de leur jeter la pierre !

Une femme « si pipée », conclut philosophiquement Castiglione, mérite sans doute l'indulgence qu'on accorde à messieurs les assassins [2]. Elle travaillait, comme dit Michel-Ange, à « élever les âmes à la perfection. La sensualité... tue l'âme [3] ».

Et c'est pourquoi Marguerite de France, dans sa vue profonde d'effacer et de pardonner les péchés du monde, s'inspire, elle aussi, d'une tendre, d'une secourable indulgence. Certes, les blessures qu'elle constate sont déplorables, mais elles ne témoignent pas nécessairement d'une perversité absolue ; elles peuvent venir d'une « folie naïfve », du « malheur de trop aimer » ; c'est l'excès du bien, et la conséquence même de notre organisation. L'être parfait serait évidemment un androgyne ; mais nous sommes des êtres imparfaits, et dédoublés, divins et, malgré tout, profondément, douloureusement hommes ! Le pouvoir de l'amour

...vient de la divinité,
Et son tourment de nostre humanité [4].

[1] Liv. III, ch. v. — [2] P. 461. — [3] Sonnet II, édition Lannau-Rolland. — [4] Le Franc, pp. 216-217.

Digitized by Google

Il nous semble entendre cette femme impeccable crier à Dieu : « O Christ, Christ de la Madeleine, pantelant et crucifié ! que vous avez souffert ! que vous avez aimé ! Ce sang qui coule, ces plaies éternellement ouvertes, c'est le fait de la haine des hommes, à qui vous commandiez l'amour pur. Vous ne pardonnerez pas la haine ! Vous ne pardonnerez pas l'âpre convoitise de la richesse, vous ne pardonnerez ni l'orgueil altier et misérable, ni la colère farouche, ni la honteuse nonchalance ; vous ne pardonnerez rien, sauf l'erreur d'amour, l'erreur d'un instant, puisque c'est l'excès du bien, le malheur de trop aimer ! »

2° *Ennoblissement du vice*

Le second effet moral de la théorie du beau et de l'amour fut encore plus pertinent que le premier. Il consista à relever extraordinairement le niveau des amours purement terrestres et illicites ; du principe, déjà connu, que la virginité du cœur peut résister à des épreuves professionnelles où le cœur n'entre pour rien, l'on tira, en Italie et même en France, des conséquences morales si importantes, que nous ne pouvons les passer sous silence.

En Italie, il se forma une aristocratie parmi les femmes qui faisaient métier de plaire, une aristocratie tellement réelle que quelques-unes de ces dames tinrent des salons, appartinrent au monde

Digitized by Google

des cours et méritèrent vraiment le nom de « courtisanes[1] ». Leur tenue était irréprochable, leur distinction extrême, et il faut bien dire que, sauf leur origine, elles se confondaient absolument avec les femmes vertueuses, sauf qu'elles avaient des manières peut-être plus correctes.

Leur haute influence s'explique par ce fait qu'à Rome on manquait de femmes, dans le monde officiel. Conformément à l'étiquette, on ne voyait à la cour que des dames de passage ; le cœur de plus d'un prélat platonicien en souffrait, de la manière la plus honorable, mais cruellement. Un moment, on crut que la belle-sœur de Léon X, Philiberte de Savoie, allait s'installer au Vatican : « Dieu soit loué, s'écrie triomphalement Bibbiena, il ne nous manquait qu'une cour avec des femmes[2] ! » Ce bonheur ne se réalisa pas, les femmes continuèrent à briller par leur absence : et on voit pourquoi, faute de mieux, dans l'asile suprême des gloires humaines, dans l'éternelle Ville qui servait de phare au monde, les Ninon de l'Enclos exercèrent à leur façon un apostolat singulier, en assumant le rôle de femmes de cour, et en recevant superbement l'élite des poètes, des savants, des artistes, des prélats, des diplomates, à une époque où tout le monde se piquait de porter une de ces étiquettes, et de s'en parer près d'une femme.

Il nous reste des tableaux enchanteurs, des réceptions de ces dames : nombre de poètes, qui ont connu le monde surtout par ce bout-là, ont vanté avec enthousiasme le parfum de grâce répandu dans leurs nobles salons, la gloire d'y être admis, les relations qu'on y trouvait, les fêtes superbes qui en consacraient le charme et le lien. Cela n'était pas

[1] Cf Dolce, *Difesa... di marili*, p. 14. — [2] V. Mme Coignet, p. 15.

Digitized by Google

nouveau : Socrate, Pline témoignent combien, dans l'antiquité grecque et latine, on avait déjà éprouvé le besoin de se laisser guider par des femmes plus au courant des choses de la vie et plus naturellement actives que ne peuvent l'être quelquefois les femmes du monde. En appelant ces dames des Ninon de l'Enclos, nous n'en donnerions, d'ailleurs, qu'une idée bien imparfaite et dégénérée, car leur influence fut à la fois morale et intellectuelle. Elles ne pouvaient, il est vrai, prétendre qu'à la virginité du cœur, mais, puisque c'était la bonne, elles glorifiaient l'amour pur avec autant et plus de conviction que n'importe qui. Une très particulière énergie, et très sincère, les poussait fortement à réagir contre les mépris d'un monde qu'elles avaient également le droit de mépriser ; et puis elles sentaient la nécessité de s'étourdir, pour échapper au vide, et de se faire noblement illusion sur elles-mêmes.

Plusieurs furent de vraies patriciennes, à qui on ne pouvait reprocher qu'un peu de fierté. Celle-ci affichait sa généalogie, qui aurait pu en remontrer aux Colonna, ou même aux Massimo ; celle-là signait modestement « patricienne romaine ». L'accès de leur salon était des plus difficiles : quelques-unes y mirent des conditions un peu dures, telles que de monter la garde avec les Suisses à la porte du palais pendant deux mois, ou de se présenter à genoux [1]. La tenue de leur maison et de leurs équipages ne laissait rien à désirer ; elles gardaient un décorum extrême. Nous n'avons pas besoin de vanter leur vertu : leur talent consistait à en avoir autant que possible et à s'enrichir surtout par voie d'héritage ; il n'aurait pas fait bon les traiter trop vivement.

[1] Cinthio, *Hecatommiti*.

Digitized by Google

Tullia d'Aragona, qui se laissa maladroitement adresser quelques *pasquinate* un peu salées, eut le malheur, dans une visite dont elle honora la cour de Ferrare, de mettre toutes les têtes à l'envers : les épreuves les plus variées la trouvèrent inflexible ; elle repoussa avec indignation l'offre misérable d'un collier d'or de trois cents écus. La fille d'une autre de ces dames avait reçu une si bonne éducation qu'elle figure au martyrologe de la vertu et du patriotisme : elle se tua pour échapper aux obsessions du gouverneur de Sienne [1].

Elles étaient toujours blondes et reines d'élégance. On faisait chez elles d'excellente musique. Elles dansaient bien. Les beaux bijoux, les beaux tableaux, les belles statues se trouvaient là [2]. On voyait sur leur table les livres nouveaux ou une édition rare, quelquefois agrémentée d'une dédicace manuscrite en vers. Elles savaient le grec et le latin ; elles s'entretenaient avec les absents par des lettres gracieuses, affectueuses, de style cicéronien et très suffisamment spirituelles [3]. Dans la conversation, il ne fallait pas beaucoup les pousser, pour faire jaillir quelques belles tirades classiques, le plus souvent empruntées à Boccace ou à Pétrarque, ou même, au besoin, une savante dissertation d'archéologie romaine. Parfois, elles lançaient un trait de la haute piété à la mode [4]. Quelle femme du monde aurait écrit de plus charmants sonnets qu'Imperia ou Veronica Franco [5] ?

Elles excellaient à mettre l'esprit en haleine ; Arétin confesse que, sans un entraînement de ce genre, il ne serait bon à rien. Çà et là, quelque

[1] Rodocanachi, p. 16. — [2] Amante, p. 170. — [3] V. la jolie lettre publiée par M. Casanova. — [4] Ferrai, *Lettere di cortigiane del secolo* XVI, Florence, 1884. — [5] Graf, pp. 27-29.

Digitized by Google

pauvre diable se voyait admis à émettre un échantillon de son génie[1]; cependant, la maîtresse du logis préférait généralement inspirer des banquiers. Ah! c'était un monde sérieux et distingué, et, si quelquefois les conversations touchaient à des sujets médiocrement mystiques, quel est le salon immaculé auquel on n'aurait pas pu faire le même reproche?

Les jours de fête, ces dames allaient faire leurs dévotions à la basilique voisine, sinon fort recueillies, du moins fort élégantes[2]. L'habitude d'une excellente société et un sentiment de dignité, qui causa bien des désespoirs, les classaient véritablement et en faisaient l'ornement indispensable des fêtes illustres. C'est ainsi que plusieurs d'entre elles parèrent, en 1513, la magnifique réception offerte par le cardinal de Mantoue au jeune Frédéric Gonzaga, qui était âgé de treize ans, pour son passage à Rome[3]. Du reste, il y en eut qui se conduisirent en tout à fait grandes dames, et qui se montrèrent à la hauteur de tous les dévouements, de l'amour sincère, même du désintéressement. Quantité de poètes se sont portés garants de leur vertu. Vittoria Colonna, Michel-Ange leur ont dédié des sonnets[4].

Souvent, elles ont pieusement fini, enterrées dans les églises[5], et, aujourd'hui encore, on prie à leur ombre. Michel-Ange a écrit une de leurs épitaphes. D'autres, fort bourgeoisement, épousèrent quelque

[1] Calmo, cité par Graf, p. 30. — [2] Rodocanachi, pp. 47, 59 et suiv. — [3] Luzio, *Federico Gonzaga*, pp. 46-47. — [4] Edition Guasti, p. 165. — [5] Panormita, mort en 1471, avait déjà employé sa muse à pleurer les courtisanes défuntes, par exemple :

« Hoc jacet ingenuæ formæ Catharina sepulcro;
Grata fuit multis scita puella procis, » etc.

(*Quinque illustrium*, p. 15.)

Digitized by Google

homme du monde, et celles-là, d'ordinaire, portèrent un peu haut l'orgueil de leur vertu et de leur blason. Une femme d'esprit le disait alors avec philosophie : « La vie est une comédie ; pourvu que le dernier acte réussisse, la pièce est belle[1]. »

Pourtant, ces intéressantes créatures ont eu, nécessairement, leurs détracteurs. On les a accusées de ruse, de tromperie[2]. Même en faisant la part de la mauvaise humeur de leurs ennemis, on ne peut pas nier que, çà et là, quelque excentricité ne vînt donner prise à la médisance : ainsi, celle qui portait des mules couvertes de diamants et se faisait baiser les pieds comme le pape[3], sous prétexte que ce pied était aussi, par sa beauté, digne d'adoration, celle-là dépassait un peu la mesure. Mais, auprès du public et même des connaisseurs[4], ces délicates exigences ne produisaient pas du tout l'effet d'étonnement qu'elles produiraient aujourd'hui. La religion du beau était si intense que le beau paraissait toujours beau, sous toutes les formes, à tel point que certains recueils italiens de « Vies de femmes illustres » amalgament les vies de saintes et les vies de courtisanes.

On professait pour ces dames le même culte, la même idolâtrie que pour une princesse : on se servait absolument des mêmes soupirs, des mêmes vers, des mêmes douceurs. Le spectacle coûtait un peu plus cher, mais, au fond, on n'était pas très éloigné de considérer un salon de courtisane comme plus moral que certains salons mondains, puisqu'on n'y rencontrait ni mari ridicule, ni petites cousines mêlées aux petits cousins, ni certaines jeunes

[1] Suz. Valente ; citée par Amante, p. 257. — [2] *Cortigiana*, d'Arétin. — [3] Billon, p. 60. — [4] *Diarium*, de Burckhardt.

Digitized by Google

filles du monde au verbe un peu leste. Et puis, c'était moins compromettant[1].

Y avait-il un profit moral à élever ce qui, jusqu'alors, avait été si bas ? Pendant longtemps on a cru sincèrement que oui, et on l'a cru à peu près dans toute l'Italie. Il suffit, à ce sujet, de lire une bien curieuse lettre qu'un personnage inconnu, sous le pseudonyme d' « Apollo », adresse à la spirituelle et très vertueuse Isabelle d'Este : cette lettre est datée de Ferrare, le 13 juin 1537, et se rapporte à la visite que faisait alors Tullia d'Aragona : « Il vient d'arriver ici une gentille dame, si réservée dans son maintien, si séduisante dans ses manières, qu'on ne peut s'empêcher de lui trouver quelque chose de vraiment divin ; elle chante à livre ouvert toute sorte d'airs et de motets ; elle a, dans la conversation, un charme sans pareil : elle sait tout, on peut lui parler de tout. Personne ne saurait ici lui être comparée, pas même la marquise de Pescaire. » Un ambassadeur renchérit encore sur ces dithyrambes, et écrit gravement à son gouvernement qu'il compose sa correspondance à côté de cette jolie femme, qui l'aide de ses conseils[2].

Tullia d'Aragona, qui était d'ailleurs très fière du noble sang qui coulait dans ses veines, servait ainsi d'Egérie aux personnages les plus qualifiés, et on ne craignait pas de la comparer à une Mère de l'Eglise telle que Vittoria Colonna, de la placer même plus haut ! Elle a justifié cet enthousiasme, non seulement par sa beauté physique et son esprit, mais par de réelles qualités morales. Elle montra que l'esprit du beau relève les pires choses, et, si elle ne

[1] Guevara, *le Favori de court*, ch. XVII, p. 148 v°. — [2] Guido Biagi ; Rodocanachi, pp. 5-6 ; Enr. Celani, *le Rime*, pp. 30, 45.

Digitized by Google

se fit pas trappiste, si elle continua la vie du monde où elle était née, elle y apporta un dédain de l'argent, qui était déjà une vertu purifiante. Cette admirable créature, après avoir tenu l'Italie entière sous le charme de ses yeux de velours, mourut dans la misère ; elle se fit enterrer sans la moindre pompe, à côté de sa pauvre mère, dans l'église de Sant-Agostino, où elle avait fondé des messes ; il fallut vendre à l'encan son mobilier, et la vente produisit douze écus et demi.

Imperia se plaça encore plus haut que Tullia, et il faut croire que l'ombre de la vertu peut en effet abriter toutes les situations, puisqu'on voit Sadolet, type de piété sincère, chanter les louanges de cette aimable femme[1], et Raphaël placer son portrait, dit-on, au pied du Parnasse, dans l'appartement de Jules II.

Nous ignorons (et nous préférons presque ignorer) ce qu'Imperia a pu faire pour susciter un enthousiasme si général, elle qui mourut à vingt-six ans ! Nous savons seulement que le 15 août 1511, jour de sa mort, fut considéré à Rome comme un jour de deuil officiel. On grava sur sa tombe une épitaphe du plus pur style lapidaire[2]. Les poètes, peut-être avec une ironie très fine, la portèrent aux nues comme une nouvelle déesse du Latium : faut-il répéter quelques-unes de ces belles phrases ? « Nos pères ont pleuré l'Empire (*Imperium*) ; nous, nous pleurons Imperia. Ils avaient perdu le monde, nous avons perdu nos cœurs et nous-mêmes... » « Tout s'émeut de l'enlèvement de cette jeune déité sur les bords du Tibre, s'écrie Vitali, tout, jusqu'aux vieux murs barbares, jusqu'aux fastes des consuls !... » « Elle n'est plus sous ce marbre,

[1] Müntz, *Raphaël*, p. 289. — [2] Forcella, II, 104.

Digitized by Google

s'exclame Silvanus, elle a désormais sa place parmi les constellations, elle guidera nos flottes. » Mais Silvanus se perd un peu dans sa mythologie, et, à propos de la nouvelle étoile, il mêle, sans qu'on sache pourquoi, les noms de Jupiter et de Jules II.

Malgré tant de gloire, Imperia et ses semblables ne laissèrent pas que de devenir un peu encombrantes, et le plus esthéticien des papes, Léon X, leur porta un coup fatal en les expulsant de Rome dès 1520. Elles se réfugièrent à Venise malgré la résistance héroïque du Sénat.

Mais, là, elles perdirent tout leur cachet ; Venise, métropole du plaisir[1], « écume de mer[2], » leur imposa son caractère... Venise était le « paradis terrestre » des gens de l'espèce positive, Brantôme[3], Arétin... Ce dernier écrivait précisément à une aimable femme : « Vous ne pouvez vous figurer ces promenades en barque à la fraîcheur, ces expéditions en coche sur la terre ferme, ces bosquets secrets, ces festins, ces consolations inconnues... De vos fenêtres, vous aurez un spectacle de musique, de chants, de bouffons, » une tempête de plaisir : « vous vous croiriez devenue une reine[4]... » Mais à Venise les reines ne gouvernent pas comme à Rome : on les collectionne, voilà tout...

Et ainsi disparut une des curiosités les plus notables du monde platoniste, celle qui a laissé les plus vifs souvenirs : elle n'était possible que sous les belles tiédeurs du ciel romain.

[1] *Pasquillorum*, I, 23. — [2] M. Volpi, append. I, cite, vers 1550, 210 courtisanes. M. Amante, probablement en comptant tout, en indique 1650 (p. 227). — [3] II, 31. — [4] Calmo, *Lettere*, liv. IV, XIII, p. 279 (A. Graf).

Digitized by Google

L'arrêt de Léon X souleva des cris de détresse, les Français, qui n'avaient jamais rien compris à cet art de la courtisanerie et qui en faisaient des gorges chaudes[1], mais qui le trouvaient admirable, ne furent pas des moins vifs à se plaindre ; on eût dit que Rome n'était plus dans Rome : « Comme le jubilé va être triste ! Qu'irais-je faire à Rome maintenant[2] ! » s'écrie un pèlerin. Du Bellay, hôte mélancolique de la ville attristée, chante cette nouvelle ruine en vers bien connus[3]... O Rome, Rome triste et tendre, à qui chaque génération doit léguer un arc de triomphe et des catacombes !... Bien des années plus tard, les voyageurs notables, Henri III, Montaigne[4], s'ingéniaient encore à rechercher les débris des courtisanes.

Au reste, nous ne faisons aucune difficulté d'avouer que la tentative de réhabiliter le demi-monde et de l'employer à des usages célestes nous paraît extrêmement hardie : M. Alexandre Dumas fils, en vrai Français, n'a pas osé la soutenir jusqu'au bout. Nos aïeux éprouvèrent le même scrupule ; malheureusement, ce n'était pas par scrupule de vertu. Ils admettaient l'œuvre du platonisme, tant qu'elle visait à transfigurer l'amour par la coquetterie[5], et tant qu'ils espéraient, pour le bien

[1] Ms. fr. 1717, f° 90, Epitaphium ; *les Emblèmes*, d'Alciat ; Brantôme... Cf. Guevara, *Epistres*, 157. — [2] Calmo (Rodocanachi, p. 10). — [3] II, 282. — [4] Graf, pp. 220 et suiv. ; Tassini. — [5] Les femmes « peuvent reconnaître nos services jusqu'à une certaine mesure et nous faire sentir honnêtement qu'elles ne nous dédaignent pas. Car cette loi qui leur commande de nous abominer parce que nous les adorons, et nous haïr parce que nous les aimons, elle est, certes, cruelle... Une reine de notre temps disait ingénieusement que de refuser ces abords, c'est témoignage de faiblesse et accusation de sa propre facilité, et qu'une dame non tentée ne se pouvait vanter de sa chasteté... Si en quelque chose la rareté sert d'estimation, ce doit être en ceci. . »

Digitized by Google

de l'humanité, rendre faciles des femmes difficiles. Mais, quand on leur parlait, pour compléter l'œuvre, de rendre difficiles les femmes faciles, on les trouvait de roc.

Ils découvrirent une autre manière d'aristocratiser les choses non spiritualisables. — Il faut la faire connaître, parce qu'elle comporte également un reflet vague de platonisme ; et, d'ailleurs, en abordant ces délicats problèmes de morale, si utiles à envisager froidement, nous n'avons pas l'intention de les dédier à des jeunes filles.

On chercha à mêler l'idée d'une union immatérielle des cœurs, idée empruntée au platonisme et dont on ne contestait ni la beauté ni l'importance, avec cette autre idée, dont les Français ne purent pas se défaire, qu'une intimité absolue, et sans réserve, devait nécessairement sceller un pareil pacte, sinon il resterait chimérique et ennuyeux. De là vint la notion de ce qu'on pourrait appeler un second mariage, par-dessus le mariage officiel : d'une union de fait, reconnue, avouée, constatée, tellement honorée qu'on serait tenté de l'appeler un huitième sacrement. A la fin du XVIIIe siècle, et jusque dans le commencement de ce siècle-ci, sous la Restauration, on a vu encore de semblables unions, reconnues par le monde, qui avaient quelquefois résisté aux pires épreuves de la Révolution,

Et encore : « De mon temps, le plaisir d'en conter (plaisir qui ne doit guère en douceur à celui même de l'effet) n'était permis qu'à ceux qui avaient quelque ami fidèle et unique ; à présent les entretiens ordinaires des assemblées et des tables, ce sont les vanteries des faveurs reçues et de la libéralité secrète des dames. Vraiment, c'est trop d'abjection et de bassesse de cœur de laisser ainsi fièrement persécuter, pétrir et fourrager ces tendres mignardes douceurs, à des personnes ingrates, indiscrètes et si volages. » (Montaigne, liv. III, ch. v.)

Digitized by Google

de l'émigration, du dénûment, de l'exil, sans compter l'épreuve, encore plus péremptoire, du temps.

Cette habitude de rendre publiques les unions secrètes n'est pas née du platonisme en ligne directe: cependant les femmes platonistes ne la virent pas d'un mauvais œil. D'abord, personnellement, elles s'estimaient presque heureuses que leur mari, possédé d'une irrégularité en quelque sorte régulière, respectât mieux leur dignité, leur paix, leur santé[1]. Et puis nous avons déjà dit combien sous François Ier les mœurs étaient peu platoniques, et quelle liberté sans frein régnait à la cour. Melin de Saint-Gelais nous dépeint le roi comme un coq au milieu d'une « poussinière », comme un soleil dans un firmament d'étoiles, entre Canaples, l'étoile d'aurore, la belle Saint-Paul, astre du soir, Diane au beau croissant,... et bien d'autres constellations désireuses de briller : Helly, Rieux, Tallard, Lestrange encore, qui, si on ne les nommait pas, « le trouveraient estrange[2] ».

François Ier disait très haut qu'un homme sans maîtresse n'était qu'un imbécile[3]. Eh bien ! n'était-ce pas un progrès d'arriver à l'institution d'une maîtresse en titre, unique et reconnue? Marguerite de France aurait vivement désiré voir son frère se fixer ainsi, sagement, près de quelque personne éminente, qui aurait pris rang après la reine[4],

[1] Le vice était incroyablement bas et ignoble encore à la cour de Charles VIII et de Louis XII. A la suite de la cour de France se traînaient d'abjectes loqueteuses à qui les princes faisaient l'aumône les jours de fête. (V. not. ms. fr. 26105, n° 1214. 1244. Sur la camériste avec son dévouement billique, voir not. JJ. 232. 87 v° : Recueil de Montaiglon, I, 95 ; *Hept.*, Nouvelles 8, 54, etc.) — [2] Ms. fr. 25451. — [3] Rappelons que, sous Louis XII, ce système de double mariage n'était pas admis, et que le roi avait exigé le renvoi de la noble dame à qui Louise de Savoie avait cru devoir conserver son rang. (Ci-dessus, *Louise de Savoie.*) — [4] Ms. fr. 25451.

Digitized by Google

qu'on eût appelée reine et « miroir de toute honnêteté ». Voilà pourquoi, sans doute, elle salue si affectueusement, avec tant d'égards[1], si humblement, la duchesse d'Etampes, dont on put croire un instant le règne durable. Elle écrivit pour cette noble dame la *Coche* ou *Débat d'Amour*, petit traité destiné à prouver que, même en dehors du pur platonisme, il peut exister un louable amour ; et, dans l'exemplaire de dédicace, elle, sœur du roi, elle s'est fait représenter, tout en noir, devant la reine du jour étincelante de beauté et de bijoux, et lui disant : « Plus vous que moy, » c'est-à-dire : « Vous êtes plus que moi. »

Avec un pareil sentiment de délicatesse féminine, peut-être un peu exagéré, Veronica Gambara, qui fut probablement vertueuse et très certainement platoniste, s'extasie, elle aussi, devant la bonne fortune de la « sirène » qui a su fixer quelque temps le cœur fort peu sérieux d'Arétin ; les mots de Laure, de Béatrix, lui viennent aussitôt à la bouche, comme si on touchait à l'idéal[2].

Henri II se montra platoniste en ce sens ; son double ménage ne constituait pas une infidélité : il fut fidèle à deux femmes : l'une officielle, chargée de perpétuer la dynastie et de le suppléer pour les affaires, selon la vieille tradition ; l'autre personnelle, pour son cœur d'homme.

Diane de Poitiers, il faut en convenir, outre sa beauté qui fut longtemps mûre, avait tout ce qui peut séduire et attacher un cœur élevé : une naissance à peu près égale à celle de la reine (qui n'était qu'une Médicis), de l'esprit, du cœur, du dévoûment. Elle a expliqué, elle-même, en vers extrêmement fins, comment sa situation, qui nous

[1] Génin, p. 378. — [2] *Rime et lettere*, sonnet 40.

Digitized by Google

paraît si fausse, naquit d'une passion vraie : « Un beau matin, dit-elle, un jeune amour tout frais, léger, timide, vint rôder dans ses environs et remplir sa mantille de marjolaines et de jonquilles, et l'ensorceler : elle résista, elle fermait les yeux et les oreilles, bien qu'elle sentît son cœur se fondre, elle ne voulait écouter ni promesses, ni serments. Il lui tendit un laurier merveilleux, la couronne de reine : « Non, reprit-elle, encore mieux vaut être sage que reine ;... » et cependant elle se sentit « et frémir et trembler »...

« ... Et comprendrez sans peine
Duquel matin je prétends reparler [1]. »

L'amour disait vrai : il lui proposait une royauté, un grand rôle [2], il lui tint parole, les murailles du Louvre en témoignent ! Diane de Poitiers a paru à tous ses contemporains en situation magnifique, divine ! Du Bellay a chanté cet état comme le plus beau des mariages, le mariage d'âme :

« Dieu... vous a fait entre nous
Comme un miracle apparoistre,
Afin que de ce grand Roy,
D'une inviolable foy,
Vous peussiez posséder l'âme,
Et que son affection,
Par vostre perfection,
Brulast d'une sainte flamme.
Les Roys monstrent aux humains
De Dieu l'exemple et l'image [3]. »

[1] Quentin Bauchard, I, 63. — [2] Cf. Guill. Chrestien, p. 106. — [3] II, 104.

Digitized by Google

Pour les Français, c'est le type du platonisme, à la fois pratique et sacré :

« Vous avez acquis le cœur de toute la France [1]. »

Et Ronsard n'est pas moins précis :

« Seray-je seul, vivant en France de vostre âge,
Sans chanter vostre nom, si craint et si puissant?
Diray-je point l'honneur de vostre beau croissant ?
Feray-je point pour vous quelque immortel ouvrage [2]? »

Malgré tous les dithyrambes, il est bien clair que le platonisme de Diane de Poitiers représente la décadence. C'était l'idéal des femmes platonistes d'être aimées pour leur âme : l'idéal des hommes étant inverse, on avait transigé [3].

On transigea même plus qu'on ne voulait bien l'avouer, même en Italie, même dans les plus pures sphères. Nos lecteurs connaissent le délicieux Bembo, quintessence de platonisme, admirable ciseleur de phrases, secrétaire de Léon X, ami de tout ce qui est beau, noble et esthétique, magnifique collectionneur, apôtre de Platon et de Pétrarque, de Dante et de Boccace [4], idole des femmes, bref, un des hommes qui promènent autour de toutes les jupes de princesses leur éternel marivaudage sous la forme la plus parfaite, la plus exquise, la plus haute. Voici de lui une lettre frissonnante. Parmi toute cette cohue de princesses qui le repaissaient de regards éthérés, il aimait une femme, la Morosina, une femme honnête et charmante, à laquelle, dit l'excellent Mgr Beccadelli, « il avait eu la sagesse

[1] II, 106. — [2] V. 330. — [3] Quelques historiens, Le Laboureur et récemment M. Lenormand ont soutenu que l'amour d'Henri II pour Diane était purement platonique. — [4] Cian, p. 126, 107, 80-101 ; Nolhac, *la Bibliothèque*, pp. 93 et suiv.

Digitized by Google

de se consacrer[1] », et qui lui avait donné, fort prosaïquement, un bon nombre d'enfants. Il la perd, et le voilà malheureux, ému, douloureux jusqu'au fond des entrailles ; tout saigne en lui. Comment retrouver le divin Bembo, prédicateur des bonheurs célestes ! La mort a enfoncé un poignard dans son cœur. Lui aussi, il aimait ! Il s'en ouvre à un de ses amis, Gabriel Trifon... Le jour où cette lettre, si intime[2], a passé sous nos yeux, quelle surprise ! une âme venait de se découvrir,... un Bembo, vrai et tout frémissant de douleur, palpitait ! « Vous avez, écrit-il, allégé la douleur qui m'accable en me parlant comme un homme, et non comme un philosophe platonique et divin. »

Il ajoute qu'il a essayé de se raisonner, de se prêcher la sagesse, de faire appel à sa passion du travail : le plus beau livre lui tombe de la main ! Entre ce livre et ses yeux, dans un brouillard de larmes, il voit reparaître la douce image... Et, au moment où il fait cet aveu, les larmes jaillissent encore sur son papier, son cœur est à vif, et se fond, l'homme est là ! « J'ai perdu le cœur le plus doux du monde, un cœur qui avait soin de ma vie, qui l'aimait et la soutenait plus que la sienne propre, un cœur si maître de lui, si dédaigneux des vains embellissements et ornements, de la soie, de l'or, des pierreries, des trésors mêmes, qu'il se contentait de la jouissance solitaire, et, selon lui, suprême, de l'amour que je lui portais. Et puis ce cœur avait pour vêtement les membres les plus doux, les plus gracieux, les plus délicats ; il avait à son service les agréments du visage et de l'aspect

[1] Bembo était tenu au célibat comme prélat et aspirant au cardinalat ; mais, au point de vue des *ordres*, il n'avait encore reçu que les ordres inférieurs. — [2] Encore inédite.

Digitized by Google

le plus doux, le plus plein de toutes les grâces, que j'aie jamais rencontré en ce pays. Je ne puis pas ne pas me plaindre, ne pas m'en prendre aux constellations qui nous ont privés de jouir, moi d'elle, elle de moi, dans une vie si innocente. »

Quel singulier revers du platonisme ! quelle chaude douleur !... Où donc est l'attirail platonique, les belles dames souriantes et froides, le léger dédain pour la beauté physique, le culte de la vie mondaine, l'horreur de la solitude ? où sont les phrases à facettes, les dissertations philosophiques ? Bembo est devenu pieux comme tous les malheureux ; il ne veut pas accuser injustement la Providence ; si elle lui a retiré le bonheur, il la remercie de le lui avoir donné. Mais ce n'est pas en un instant qu'on brise des sentiments, « qui, avec le temps, ont pris dans notre humanité de telles racines qu'il semblait impossible de les arracher ». Il écrit avec effusion, il remercie son ami, qu'il savait lié de vraie amitié à « cette belle et précieuse dame ». Il parle de ses enfants ; il aura soin d'eux, puisqu'il est leur père, et que d'ailleurs, en mourant, la Morosina, d'une voix éteinte, après avoir rempli ses devoirs religieux, lui a dit ces mots, qui ont pénétré dans son âme comme un fer rouge : « Je vous recommande nos fils, et vous prie d'avoir soin d'eux et pour vous et pour moi ; soyez sûr qu'ils sont à vous, car je n'ai jamais eu aucun tort envers vous ; c'est pourquoi, tout à l'heure, je recevais Notre-Seigneur l'âme en paix. — Et ensuite, après une longue pause, elle ajouta : Restez avec Dieu ! — et, au bout de quelques instants, elle ferma pour toujours ses yeux, ces yeux qui avaient été les claires et fidèles étoiles du cours fatigant de ma vie[1] ! »

[1] 11 août 1535. Copie ms. ital. 1111, p. 3-4.

Digitized by Google

Ah, voilà des larmes!... Ils avaient donc du cœur, ces platonistes mondains! Jamais, dans aucune de ses jolies dissertations, Bembo ne nous a touchés, ni même, si on peut ainsi dire, réjouis, comme par ce simple cri jeté à l'étouffée, par ces larmes solitaires. Il est à terre, ayant perdu les ailes qui le portaient de fleur en fleur... Quatre ans après la mort de la Morosina, nous le retrouvons aussi profondément accablé qu'au premier jour, malgré ses bonnes résolutions et les conseils de ses amis. Il demande à la poésie des consolations; il a commencé une « canzone » sur la mort de « sa belle et bonne Morosina »; il a fait la première strophe, ébauché la seconde, et il envoie ces essais encore informes à ses intimes, pour leur montrer, défaillant, son effort[1].

*
* *

En somme, le grand mouvement moral du platonisme aboutit à ceci : répandre beaucoup de sensibilité, et adoucir tout; adoucir la vertu, adoucir le vice, adoucir les femmes, adoucir les hommes. C'est quelque chose, et il y a certainement un avantage à engourdir des hommes fort peu idylliques et à ne rien faire plutôt qu'à faire le mal.

Cet adoucissement fut souvent extérieur et comporta une dose d'hypocrisie. Mais pourquoi s'en

[1] Lettre inédite, à Isabella Quirina, 10 juillet 1539. Orig. ms. tal. 1111.

Digitized by Google

plaindre ? Rien ne prouve que les hommes vaillent mieux quand ils paraissent plus mauvais. Ceux-ci paraissaient sensibles, même quand ils n'aimaient guère. Sous un masque d'amabilité et de douceur, leur égoïsme restait intact[1] ; ils parlaient de contemplation, de dévoûment, de l'adoration nécessaire pour la beauté, ils le faisaient sans conviction ; soit, mais ils auraient pu employer leur temps plus mal, et, à leur insu, ils concouraient à répandre des idées salutaires. Un de ces ridicules personnages qui passaient leur vie à suivre leur idole s'aperçoit avec horreur qu'en entrant à l'église sa dame refuse l'aumône à un pauvre ; il en éprouve une telle commotion qu'un de ses amis a fort à faire de lui démontrer, tout en le frictionnant, que le mendiant était mal élevé, importun, indiscret, indigne d'une aumône[2]. Voilà du moins un homme sensibilisé.

Mais il arriva une chose fâcheuse. En cultivant la sensibilité à outrance, les femmes, au lieu de former des hommes, les alanguirent. Anne de France sans doute prévoyait ce péril, lorsqu'elle recommandait si vivement les occupations vigoureuses, positives, et qu'elle mettait en garde contre les abus de la religion de la beauté. Bien d'autres, malheureusement, vraies artistes en délicatesses, se complurent dans la perfection même de leur procédé, et il en résulta ce qui se produit toujours en pareil cas : leur art se dégrada et se perdit en devenant un procédé. Il y a dans l'amour vrai comme un don de soi, une joie vivifiante, une sorte de sentiment intense qui grandit ; mais, dans l'amour mondain, il y a une fausse poésie fardée, qui énerve. Un vieux proverbe français disait : « Quand la

[1] Gautiez, p. 243; Bembo, *Epist.*, pp. 6 et suiv. — [2] Castiglione, p. 260.

Digitized by Google

femme gouverne l'homme, celui-ci n'est pas de grand vouloir[1]. » Les anti-féministes le répétèrent avec trop de raison : « Ah! certes oui, vous avez fait un beau rêve. Quel bel état moral, si tout le monde s'aimait! Plus de guerres, plus de crimes!... Mais est-ce le résultat que vous avez atteint? Vous avez distillé je ne sais quelle fadeur. Où sont les hommes énergiques, jeunes d'esprit, heureux, magnanimes, nés de votre cœur[2]? » Et quel est le siècle d'amour qui sortira de cette génération?

On ne peut pas imputer au platonisme les êtres anémiés et de face patibulaire, qui vont faire le fond de la cour des Valois : ces Panurges, faux des pieds à la tête, qui ont mangé en herbe leur bien sous tous les rapports, ces jeunes voluptueux à yeux troubles, que Lotto peint si bien, n'ayant même plus la force d'effeuiller une rose[3], et leur main sur le cœur, comme pour accuser la source du mal. Mais, hélas! il faut rapporter à la pure galanterie la foule des héros de parade, pâles, dorés de pied en cap[4], fleurs de tournois[5], à manières câlines[6], prêts, comme Arioste, à chanter des exploits chimériques, « pourvu que la beauté, qui à chaque heure leur enlève une nouvelle parcelle d'esprit, leur en laisse assez pour qu'ils puissent accomplir leur promesse ». Ils sont ficelés autant, plus que les femmes (sauf qu'au lieu de montrer la poitrine, ils montrent les jambes), et empanachés[7]; l'hiver, écrasés de fourrures; l'été, tout dégagés, ne pouvant même pas supporter un vêtement flottant[8]; criblés de diamants, à les

[1] Garin. — [2] Nifo, ch. LXXIII, XCI. — [3] Em. Michel. — [4] Castiglione, p. 173; Cf. Gérusez, I. 308; *Discours de la court.* — [5] L. Labé, p. 60. — [6] N. du Faïl, p. 44. — [7] *La grant Nef des folz; Louise de Savoie.* Arch. de La Trémoille. — [8] Castiglione, p. 155.

Digitized by Google

prendre pour des vitrines du roi de Naples ou du duc de Berry[1]. Ils sont philosophes, en ce sens qu'ils planent au-dessus des idées nationales, et ils le prouvent en se travestissant en costumes de tous les pays, même turcs[2]. Ils sont savants, c'est-à-dire qu'il paraît fort *chic* de farcir la langue française de mots hétéroclites, comme pour lui arracher sa sève et son cœur, et en faire, d'elle aussi, une baudruche universellement acceptable, comme les perruques blondes et les beautés de ouate.

La grande, l'immense réforme philosophique du platonisme dans les milieux mondains consiste à laisser pousser sa barbe, sur le modèle des anciens sages et des Orientaux. Jusqu'alors l'élégance obligeait à se raser, et même, pour plus de perfection, à s'épiler[3]; il n'y avait eu qu'un cri, lorsque le cardinal Bessarion parut avec sa barbe à la cour de Louis XI. Or voilà que Castiglione, les prélats romains et le haut monde platoniste arborant la barbe philosophique, ce fut tout à coup une rage d'en faire autant parmi les jeunes *snobs* de la cour de Louis XII, les Bonnivet et autres.

Cette réforme suscita même un des plus vifs discords qu'on connaisse entre le haut et le bas clergé. Curés et vicaires brandirent des textes contre la barbe. Les prélats ripostèrent par de savantes dissertations[4]; ils prétendaient qu'une belle barbe ne nuit ni à l'honneur ni à la probité; ils passèrent au crible les sentiments des anciens Romains relativement à la barbe et les trouvèrent sympathiques; ils établirent que les apôtres n'avaient jamais eu l'idée de se raser; ils démontrèrent

[1] Pontanus, *De Cultu*, p. 139 v°. — [2] Castiglione, p. 211-215. — [3] *La grant Nef*. — [4] Pierio.

Digitized by Google

qu'un décret d'un concile de Carthage, invoqué par le bas clergé, était interpolé, et d'ailleurs sans autorité, l'infaillibilité de l'Eglise n'allant pas jusque-là ; un autre décret d'Alexandre III, dont on faisait du bruit, ne s'appliquait qu'aux cheveux.

Par contre, sans même parler de la barbe de Jules II[1], il suffisait de feuilleter l'histoire de l'Eglise pour trouver à chaque page quelque barbe de saint, et quelquefois de grand saint, des barbes de solitaires, étrangers aux soins du corps, à Platon et aux femmes ! Il se dépensa beaucoup d'éloquence, d'érudition, de vivacité, d'ironie et d'âme, dans cette affaire. Elle était majeure et elle touchait aux intérêts les plus sacrés de ce que quelques personnes du monde appelaient le platonisme.

... Et maintenant qu'on se demande par quelle étrange et cruelle logique un siècle, bercé à ses débuts par l'idée du beau, de l'amour et du bonheur, allait devenir une fournaise de haine, la lice implacable des colères les plus farouches ! Faut-il croire qu'en renversant les barrières positives de la rigueur, et en appelant la liberté, on doive fatalement se heurter à la force, devenue plus libre et plus sauvage ? Ce serait une triste conclusion et bien décourageante, car alors il faudrait considérer l'humanité comme un recommencement perpétuel, attendu que les forbans ont beau s'insurger contre les cœurs tendres, la sagesse évangélique elle-même a beau nous prévenir de l'éternel despotisme des violents, il se trouve et il se trouvera toujours parmi nous d'incorrigibles misérables, affamés de sensibilité et ne pouvant vivre sans un rayon d'amour.

[1] Avant d'être pape, Jules II avait porté le menton rasé. C'est sous son pontificat que la discussion s'envenima. Clément VII patronna l'opuscule de Pierio.

Digitized by Google

CHAPITRE III

L'INFLUENCE INTELLECTUELLE

Les femmes abordèrent les questions intellectuelles avec le même dilettantisme que les questions d'affaires ; et ce dilettantisme fut leur programme. Inutile de leur parler d'inventions, de créations, de spéculations, d'aventures, de luttes, ni de l'appareil scientifique de la vie, ni de toutes les lourdes besognes matérielles sur lesquelles se fonde l'existence intellectuelle elle-même. Elles ne cherchent qu'à couronner l'édifice par le bonheur, ce qui ne regarde pas les ingénieurs[1]. La Bruyère a cru dire une grande méchanceté, en affirmant que les femmes « guérissent de la paresse par la vanité et par l'amour » ; il est bien aimable ; plût au ciel qu'on pût dire la même chose de certains hommes ! Elles guérissent de la paresse par le sentiment, elles raisonnent par sentiment. Il ne faut pas leur demander de pénétrer à coups de pic ou

[1] « Le marbre élèvera vos titres tant qu'il vous plaira, pour avoir fait rapetasser un pan de mur ou décrotter un ruisseau public, mais non pas les hommes qui ont du sens. » (Montaigne, liv. III, ch. x.)

Digitized by Google

de pioche dans la substance des choses; elles regardent ce qui brille, elles pénètrent ce qui est tendre. Et, par ce simple procédé, elles aperçoivent des choses qui échappent au microscope ou à l'analyse, grâce à un sens d'intuition et d'impression qui leur permet de voir plutôt que de savoir, et qui serait admirable, si elles n'en abusaient jamais. Puis, elles ont un merveilleux secret pour exprimer leur enthousiasme; une phrase, qui nous a été citée avec passion par une femme, entre dans notre esprit avec une force toute particulière, quand nous la retrouvons à sa place dans le livre. Puis encore, elles aiment les hommes qui aiment ces choses avec elles. Quel lien fort et solide que d'aimer ensemble! et quel délice de réduire l'esprit à l'amour, et peut-être même l'amour à l'esprit! Pour vivre heureux, que vous importe de connaître exactement l'anatomie d'un oiseau superbement emplumé ou d'un rossignol! De même, les femmes ne vous demandent pas de disséquer des mots et de les aligner dans un bel ordre alphabétique, mais de les mettre en ordre vivant, pour en tirer le trait vivant. Comme elles rapportent tout à l'amour et qu'elles croient indispensable d'établir une balance dans les choses humaines, comme elles pensent aussi qu'en matière intellectuelle leur rôle et leur devoir consistent à féconder les hommes, leur bel art se rapporte à nous. Voilà pourquoi elles ne s'inquiètent pas de scruter bien profondément le sens caché de la nature qui nous entoure; peu leur importe qu'un artiste cherche à reproduire les formes avec une fidélité de photographe, ce qui, d'ailleurs, est impossible, mais elles tiennent à la physionomie, il faut que l'artiste indique comment un arbre ou un paysage se reflète en nous et quelles impressions il y

Digitized by Google

apporte. Bref, elles se donnent la mission d'élever nos vues, soit en développant par la sensibilité artistique les idées placées en germe dans la nature matérielle, soit en renouvelant constamment nos pensées par une libre philosophie.

Elles sont cent, elles sont mille, les Italiennes de la fin du xve siècle qui s'attachent à ce programme intellectuel, ou, pour mieux dire, elles s'y attachent toutes[1]. Il n'y a pas une jeune fille, même de condition modeste, qui ne se considère, dans une certaine mesure, comme responsable de l'avenir, et qui ne se prépare réellement à devenir la reine intellectuelle d'un salon ou d'un logis quelconque, pendant que son mari vaquera aux occupations extérieures. Aussi, lorsque des parents sont assez heureux pour constater chez une petite fille l'étincelle mystérieuse du beau, loin de s'en défier, ils l'accueillent avec transport, comme un don sacré de la Providence, et mettent tout en œuvre pour le développer; Mlle Trivulce, une enfant gâtée de la fortune, fut très sérieusement « consacrée » ainsi aux Muses dès l'âge de quatorze ans.

Le don d'impression est un don naturel; mais cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas besoin de se confirmer par une très sérieuse culture intellectuelle ; on ne constata que trop la nécessité de cette précaution, en voyant les femmes simplement impressionnables tourner comme des girouettes. Les Italiennes de la génération classique avaient sû se fixer fortement, et s'ancrer dans la vie, de manière qu'elles joignaient en toute sécurité de fort belles qualités de solidité d'esprit et de modestie à un vif élan vers le beau sous la forme philosophique, religieuse ou artistique.

[1] Ph. de Bergame, f° 159 v°; Gregorovius, I, 67.

Digitized by Google

S'il fallait citer des exemples, nous n'éprouverions d'embarras qu'à choisir, parmi les Cassandra Fedeli, Costanza Varano, Isotta Nugarola..., et tant d'autres, dignes d'honneur. Ce n'est pas se risquer beaucoup que d'indiquer parmi les reines de l'époque Isabelle d'Este, marquise de Mantoue[1].

Isabelle, qui était née en 1474 et qui mourut en 1525, appartient encore par cette date à la première génération, dont elle porte tout à fait le cachet ; c'est-à-dire qu'avec une âme claire, un cœur plein de passion et une vive intelligence, elle conservait des vertus qui allaient devenir rares: l'individualisme de l'esprit, la sûreté de goût. Elle n'était pas de ces femmes sensibles qui se prennent fatalement à la glu des réputations toutes faites, et qui poussent les hommes à une notoriété bruyante ; elle savait apprécier les choses par elle-même, créer un mouvement plutôt que le suivre. Elle voyageait volontiers et utilement ; ses amis, ses agents, répandus jusqu'en Orient, la tenaient au courant de tous les événements qui pouvaient intéresser le culte du beau ; préparation de livres notables ou d'éditions excellentes, travaux des grands ateliers, fouilles, ventes de collections... A la vente de la célèbre collection Vianelo à Venise, en 1505, elle suivit avec la plus vive émotion les enchères d'un certain *Passage de la mer Rouge* de Jean de Bruges, qu'elle convoitait fort, et qu'Andrea Loredano poussa impitoyablement jusqu'à 115 ducats ! Une Vénus antique, qui la préoccupait fort, se trouvait, par malheur, en trop bonnes mains, chez César Borgia ; mais César ne devait pas être éternel, et, un jour, la Vénus fit la joie d'un nouveau maître, le duc d'Urbin ; aussi-

[1] Gaye, II, 53 ; Baschet ; Yriarte, *Gazette des Beaux-Arts*, t. XIV (1895), p. 135, et t. XIII, not. p. 197.

Digitized by Google

tôt, il fallut que bon gré mal gré le cardinal d'Este se mît en chasse pour l'obtenir... Quelle rare fortune pour les collectionneurs que le sac de Rome en 1527 ! A l'instant, la marquise vida son escarcelle et même un peu au delà, ce qu'elle faisait assez facilement ; il fallut fréter un bateau pour rapporter tous ses trésors, mais voilà que d'indignes corsaires enlevèrent le bateau, dont on n'a plus eu, depuis lors, aucune nouvelle !... Le bon temps, malgré ces petits déboires ! De suffisantes catastrophes offraient des occasions admirables, et, par suite du grossissement des choses d'esprit, une pierre fraîchement déterrée, un vers bien ciselé semblaient des diamants du bonheur.

Isabelle administra royalement l'esprit humain, avec franchise et finesse. Elle fit vivre en bonne harmonie autour d'elle le « Cupidon endormi » de Michel-Ange et une fleur de statues antiques ; elle tapissa ses murs des œuvres de Mantegna, de Costa, de Corrège ; Léonard de Vinci et Titien furent ses portraitistes ; elle a peint elle-même son âme en deux mots : « Ni par espoir ni par crainte. » Comme programme de vie, comme enseigne de maison, elle commanda au maître idéaliste Pérugin un « Combat de l'Amour et de la Chasteté[1] », et elle voulut en arrêter les moindres détails ; mais le pauvre Pérugin, qui avait l'âme naïve, excellente, et la tête dure, se perdit un peu dans une si savante synthèse, bien éloignée de ses Madones coutumières, et, malgré toute sa bonne volonté, peut-être n'a-t-il pas fait ce jour-là son chef-d'œuvre.

En France, les femmes marquantes de la génération d'Isabelle d'Este ne se piquèrent pas de jouer un rôle pareil, et elles s'en écartèrent plutôt, soit

[1] Musée du Louvre.

Digitized by Google

que, partisans de l'activité physique, elles craignissent de mettre trop de dilettantisme dans la vie, soit que les circonstances ne leur parussent pas favorables. La reine Anne de Bretagne, pourtant surnommée le « refuge des sçavans hommes[1] », n'a jamais considéré l'art que comme une surérogation royale et magnifique. Anne de France fit de sa cour une véritable pépinière de lettrés et d'artistes[2]; la bibliothèque de Moulins s'accrut de superbes acquisitions[3]; mais Moulins ne rayonna pas comme Mantoue. C'est seulement dans la génération suivante qu'on vit apparaître les femmes à la mode italienne, ces reines de l'esprit, dont Marie Stuart devait nous laisser le souvenir enchanteur, elle à qui Ronsard a pu dire sans trop d'exagération :

« Le jour que vostre voile aux vagues se courba,
Et de nos yeux pleurans les vostres desroba,
Ce jour, la mesme voile emporta loin de France
Les Muses qui souloient y faire demourance.
Depuis, notre Parnasse est devenu stérile;
Sa source maintenant d'une bourbe distile...
Son laurier est séché, son lierre est destruit[4]. »

Alors s'affichèrent le goût du pur art et l'influence un peu phraseuse du Midi. La première Renaissance française, en contact étroit avec les traditions rurales, s'était surtout appliquée à developper la force de l'esprit. Elle n'avait attaché qu'un prix secondaire au culte de la forme et aux beautés extérieures ; les personnages qui faisaient

[1] Rel^es des Obsèques, dans Brantôme, VII, 318; Jean Marot, p. 180. — [2] Lemaire, *Temple d'honneur;* Champier, *Nef des dames :* Jacques de Bigne, le grand Sénéchal, La Vauguyon, Guillaume Telin. Voir notre livre *Jean de Paris.* — [3] Quentin-Bauchard, *la Bibliothèque de Fontainebleau.* — [4] T. VI, p. 10.

Digitized by Google

des vers, comme Charles d'Orléans, ne s'en vantaient pas. Les relations classiques s'établissaient avec la vieille Rome, celle qui mettait de l'acier dans les âmes et dont les indestructibles traces jalonnaient le sol de la France. On s'en serait volontiers tenu au mot de Sénèque : « Il n'y a qu'un art vraiment libéral et qui rende libre, c'est l'étude de la sagesse ; tous les autres sont bas et puérils... Je ne puis donner le nom d'arts libéraux à la peinture, à la statuaire, aux arts de luxe... »

Cette arrière-pensée persista toujours, et il en résulta que, même en s'abandonnant sans réserve au culte du beau, on ne put pas se résoudre à accorder aux arts plastiques le même prestige qu'en Italie. Du reste, même en Italie, la peinture avait eu fort à faire pour s'imposer ; bien des gens lui préféraient tout au moins la sculpture, qui est encore plastique, mais moins décorative, plus savante, plus durable, plus complète. La comparaison servait de thème à des jeux d'esprit. Quelques personnes s'amusaient à soutenir l'excellence de la peinture en appelant Dieu le premier des peintres, le décorateur sublime ; d'autres poussaient le paradoxe jusqu'à démontrer que la peinture est nécessaire à la guerre, ne fût-ce que pour lever des plans ou prendre des croquis, qu'elle a enthousiasmé les plus grands conquérants, Alexandre le Grand, Démétrius qui aima mieux échouer au siège de Rhodes que de mettre le feu à un quartier de la ville où il aurait pu brûler un tableau de Protogènes... En réalité, les Italiens aiment la peinture parce qu'ils y trouvent une des caresses de la poésie la plus douce. Castiglione le dit fort bien au sculpteur Christoforo Romano : « Ce n'est pas mon ami Raphaël qui me fait préférer la peinture : je connais Michel-

Digitized by Google

Ange, je vous connais, je connais tous ces maîtres ! Mais je trouve à la peinture un charme merveilleux, elle a ses jeux de lumière, son clair-obscur ; elle exige autant de science du dessin que la sculpture, et elle présente des difficultés particulières, pour les raccourcis, pour la perspective. Comme réalité, elle nous rend les couleurs ; elle traduit mieux la chair, les yeux, le brillant des armes, le délicieux blondissement des cheveux, le rayonnement de l'amour ! Elle seule peut nous parler de la Nature, nous rendre les nuits étoilées, les tempêtes, les orages, l'aurore, la terre, la mer, les montagnes, les forêts, les prés, les jardins, les rivières, les villes, les maisons[1]... »

Parmi nous, au contraire, le triomphe de l'esthétisme aboutit au déclassement des arts plastiques : peintres, sculpteurs, architectes ne retrouvèrent pas auprès des femmes en évidence le même appui personnel et affectueux qu'auprès d'Anne de France ou d'Anne de Bretagne ; ils perdirent leur rang à la cour, sous François Ier, et ne virent augmenter que leurs gages ; on les traitait un peu comme des décorateurs ou des tapissiers. On appliqua à l'art le principe général : la beauté intellectuelle avant tout. Il fut convenu qu'il fallait adorer la pensée aussi pure que possible, et comme elle a pourtant besoin d'un vêtement matériel, la poésie lui convenait, en qualité de fille du ciel ; de sorte que le mouvement prit un tour presque exclusivement littéraire et philosophico-poétique[2]. Avons-nous besoin d'ajouter que nous confinons ici au royaume des chi-

[1] Castiglione, p. 326-27. — [2] Voir dans M. de Nolhac, *Erasme*, l'indifférence absolue d'Erasme pour les arts plastiques, son jugement sur la Chartreuse de Pavie (p. 11, n. 3), sa froideur à Florence (p. 13).

Digitized by Google

mères féminines ! Personne ne conteste, pour certaines maladies, l'utilité de l'air des montagnes ; mais il serait extrêmement fâcheux que l'humanité entière fût condamnée à vivre au sommet du Righi.

Marguerite de France a tenu la tête parmi ces femmes alpestres, qui se sont complu dans les altitudes sans bornes de l'esprit. Sa situation la poussait un peu à cette témérité. Comme sœur du roi, elle jouait le rôle de « reine du sexe féminin [1] » et, pour les choses supérieures, il paraissait à propos que son frère suivît ses avis [2]. C'est pourquoi les poètes l'ont encensée décemment : « héroïne » du siècle [3], « l'esprit et la science même [4]..., fleur des fleurs, élite des élites..., moins humaine que divine [5] ».

Outre les inconvénients de cette situation un peu trop haute, Marguerite subit ceux de son éducation, ayant le malheur (comme bien des femmes) d'être fort sensible aux influences ; ses envolées sont souvent celles d'autrui. Elle resta toujours fidèle aux habitudes de son enfance, c'est-à-dire à un milieu brillant et sceptique, où l'esprit courant passait pour le don suprême, et où la liberté consistait à tout voir, à tout lire, à tout entendre,

[1] Ms. fr. 2242, f° 3.

[2] « Prince Françoys, veulx tu, comme seigneur
Supérieur, estre dominateur,
Prans pour faveur, par amour et mérite,
Celle qui est en florée verdeur,
Digne d'honneur, nommée Margarite. » (*Id.*, f° 27.)

Il est bien probable que plus d'une des dédicaces et des louanges ardentes, adressées au Père des Lettres, ont été souvent soufflées par la princesse (Le Franc). — [3] Génin, p. 184. — [4] La Perrière, *Miroir*, p. 98. — [5] *Discours de la court.*

Digitized by Google

de haut, superficiellement, sans s'attacher à rien, sauf au ragoût de la forme. Le seul dogme irréfragable, c'était l'éminence des femmes, et on convenait généralement, dans ce monde-là, qu'une seule femme, vraiment accomplie, sert plus efficacement au bonheur humain que tout le fatras des sciences ou que des paquets de livres[1].

Marguerite fut ainsi une philosophe[2], généreuse et inconstante, sceptique et enthousiaste, un peu abstraite, parce que l'abstraction est chose libre et distinguée. Mais elle manquait de ce lest d'études sérieuses[3], qui, en définitive, permet seul le développement de la personnalité.

Ainsi perdue dans les nues, fragile et vacillante, elle ne patronna réellement aucun parti intellectuel : elle souriait à tout ce qui était beau ou joli, c'est-à-dire à tout moyen de toucher les hommes. Elle aima la musique de ce temps-là, toute psychologique, assez peu frappante pour les oreilles du vulgaire, mais qui entre dans l'âme ; elle aima n'importe quel produit de l'intelligence, pourvu que ce fût un joyau bien serti : les narrations scabreuses, mais spirituelles, le théâtre, les hautes spéculations du cœur, les pensées d'amour divin, la contemplation religieuse de Dieu. Toutes ces manifestations de l'âme, si peu semblables, ne formaient à ses yeux qu'une seule chaîne philosophique, une chaîne de beauté, au bout de laquelle Dieu se trouve. C'est par cette idée que Marguerite rattache entre elles des conceptions

[1] *La Louange des dames*, imprimée à Angoulême (Picot, *Catalogue*, I, 33). — [2] Sc. de Sainte-Marthe, *Oraison funèbre*, éd. Montaiglon, I, 43 et *passim*. — [3] Cela est fort sensible dans sa première œuvre, *le Miroir de l'âme*, qu'elle appelle avec beaucoup de bonne grâce l'œuvre d'une femme « qui n'a en soi science ni savoir ». Ensuite, elle s'attacha un bon secrétaire.

Digitized by Google

dont la juxtaposition nous paraît déconcertante, et dont, d'ailleurs, ses contemporains eux-mêmes n'apercevaient pas très clairement l'unité.

Son patronage est surtout un art, l'art de jouer de l'esprit humain comme du plus beau des claviers, comme d'un instrument magnifique et purement divin, et d'en tirer les larges accords qu'il peut rendre, les notes que l'artiste suprême y a mises. Marguerite pousse ici une note grave et profonde, là une note légère ou aiguë : elle fait vibrer les hommes... Eh quoi ! on dit que l'amour engourdit ! Non, non ! Les sentimentaux peuvent avoir leur joie en eux-mêmes, cela ne les empêche pas de l'avoir au dehors... Bouchet et Rabelais, deux traditionnalistes, relèvent de Marguerite, aussi bien que Charbonnier ou Marot, les poètes du jour, ou que Du Bellay et Ronsard, les poètes de demain. Entourée de prélats catholiques, lieutenante intellectuelle d'un roi hostile aux Réformés, la princesse s'intéresse à tout : Lefèvre d'Etaples et Vatable lui parlent de la Bible, Nicolas Mauroy lui traduit les psaumes ; Jean Brèche, Plutarque ; Le Masson, Boccace. Son esprit personnel se volatilise et se contente de parfumer l'atmosphère.

De même, pour les personnes : elle admet dans son intimité les personnages les plus divers, pourvu qu'ils sachent aimer : et il semble que la liberté de sentiment soit la condition même de la vie. Du reste, la vie intellectuelle n'avait pas encore pris les formes rectangulaires et compassées que nous lui connaissons : et, comme on était surtout friand d'impressions, on se gardait de toutes les contraintes par lesquelles nous excellons à les détruire. Un mur en ruine était une ruine, il vivait de mousse et d'abandon, on n'avait pas l'idée de le gratter, de

Digitized by Google

l'étiqueter, de l'entourer d'une balustrade de fer et d'un cercle de rocailles... Un vieux monument se présentait tel qu'il était, chargé de toute la végétation artistique où se traduisait la vie de chaque siècle, personne ne songeait à le rebâtir dans son aspect primitif: les objets d'art étaient des objets d'art, qu'on laissait à l'endroit pour lequel ils avaient été faits, bien en vue, dûment épanouis, au lieu de les arracher et de les empiler desséchés sur les murs d'un musée, avec des cadres d'or.

Pour comprendre le dilettantisme intellectuel de Marguerite, il faut s'imprégner de ces idées de liberté et de vie, maintenant si éloignées de nous, et qui, d'ailleurs, étaient à la veille de disparaître. Marguerite aime impressionner les autres, mais elle ne se soucie pas du tout de diriger leur raison, pas plus d'ailleurs qu'elle ne se soucie d'être dirigée elle-même. Son goût pour la liberté, poussé à l'extrême limite, va presque jusqu'à l'anarchie. Quel singulier harem intellectuel ! ici, c'est un rieur d'un rire un peu gras[1] ; là, un ami de cœur, le protonotaire[2] d'Anthe, auteur de bluettes plus que légères, par exemple du *Blason d'une belle fille*, que nous n'oserions guère reproduire ; ou bien, en sens tout à fait inverse, Lavardin, vertueux à outrance, grand arracheur de griffes, spécialement chargé d'expurger les œuvres lestes, ou bien le bonasse La Perrière, qui retardait d'un siècle, qui s'excusait d'employer des noms mythologiques, qui de tous les défauts avait le pire,

[1] Cf. Franck, Introduction. V. les *Comptes du monde adventureux*, probablement écrits à Alençon (Franck). — [2] Voir Le Franc. Nous croyons pouvoir l'identifier avec le personnage, resté inconnu, que M. Le Franc appelle *Orthe*, M. Génin, *Arthe*. Le *Blason* que nous citons paraît inédit.

Digitized by Google

celui d'être ennuyeux[1]. Ces divers esprits symétriquement agités produisent un peu l'effet de ces petits miroirs à facettes, actionnés par une main invisible, qui n'attireraient pas les aigles, mais dont on se sert pour chasser les alouettes. Le défaut de cette société était d'attirer des personnalités un peu secondaires, les ambitieux, les amateurs de réclame. Du reste, le monde platoniste est toujours fort enclin à verser dans le *snobisme ;* il a trop le caractère mondain pour ne pas appartenir aux intrigants de salon et aux gens qui savent s'avancer ; pour lui, les modestes, les hommes d'esprit, qui restent en arrière pour jouir de la comédie humaine, n'existent pas. Castiglione, tout le premier, s'amuse de ce défaut : « Pour être savant, dit-il, il faut appartenir au monde savant[2]. » Et cela donne lieu quelquefois à d'amusants quiproquos ; sur une fausse attribution, on a applaudi de confiance une pièce de vers ou un morceau de musique, et ensuite, mieux averti, on les siffle, — ou bien l'inverse. Tout va de même : le vin est bon ou mauvais selon l'étiquette; Castiglione se fait fort de présenter et d'imposer comme remarquable n'importe quel imbécile[3].

Marguerite de France eut ainsi le goût de la noto-

[1] Voir son *Théâtre des bons engins.* — [2] P. 218. — [3] P. 234. Encore une anecdote de la cour d'Urbin: Un paysan bergamasque venait d'entrer au service d'un gentilhomme. On annonça aux princesses qu'il était arrivé un serviteur du cardinal Borgia, grand musicien, danseur, baladin extraordinaire. On fait entrer cet homme, on l'accueille, on le fait asseoir au cercle, on le fête avec grand respect. Malheureusement le bonhomme parlait un jargon inénarrable. Les auteurs de la plaisanterie firent croire aux princesses qu'il s'amusait à dissimuler, qu'il simulait le paysan lombard. La scène dura assez longtemps, pendant que, dans la coulisse, on se tordait les côtes.

Digitized by Google

riété, et elle chercha à réunir tous les hommes qui pouvaient paraître les voix diverses de la France : elle leur témoignait tant d'attentive affection que chacun se crut son préféré, chaque cause même la crut sienne ; aujourd'hui encore, après trois siècles et demi, l'ensorcellement de la princesse dure au point que tout le monde l'aime et la revendique, les platoniciens la croient platonicienne, les rabelaisiens rabelaisienne, les protestants protestante... Elle se bornait à semer l'amour, et à rapprocher, à attiédir, très discrètement, les divergences passionnées, sans jamais se plaindre, même de celles dont elle souffrait. De loin[1], chose singulière, on l'a prise parfois pour une femme savante, directoriale, mâle, une de ces femmes qui secouent les hommes et en font tout tomber, feuilles et fleurs. De près, c'était une douce, une aimante. Elle pardonnait sans sourciller (et sans s'émouvoir) les plus brûlantes déclarations ; elle en riait, quelquefois elle en souriait. Ainsi, un inconnu, nommé Jacques Pelletier, se permet de l'appeler « moitié de mon âme », et vante ses « faveurs aigres-douces[2] », c'est-à-dire tendres et farouches. Mais, en sa qualité de timide, Marguerite n'aime pas les timides, elle préfère les hommes énergiques et un peu verts, vibrants, même encombrants, et capables de sottises. Un M. de Lavaux jure de mourir si elle n'a pas pitié de son martyre ; elle lui promet un excellent *De Profundis*[3] ; l'aimable Hugues Salel chante sa jolie main en petits vers extrêmement élégants[4],

[1] Marconville, p. 27 v°, 38 v°. — [2] D'Héricault, p. 77. — [3] Génin, *Lettres inédites*, p. 45.

[4] « O main polye, main divine,
Main qui n'as ta pareille en terre,

Digitized by Google

elle lui envoie une paire de gants parfumés, un bracelet... Mais elle n'oublie jamais Marot ; au-delà du tombeau[1], au-delà des sottises, elle lui prouve encore sa sympathie.

Hors de cet esprit d'amour, on a beau pénétrer jusqu'au fond de son âme, on n'y trouve plus rien.

Marguerite s'est photographiée en robe de chambre, au milieu de son cercle intime, dans l'*Heptaméron*[2] : ce portrait est certifié authentique par elle et par sa fille. Eh bien ! ce qu'on voit de plus clair dans sa doctrine, ce sont de jolis mots, et un souci excellent de ne pas s'ennuyer.

Elle prêche Dieu au ciel, François Ier sur la

Main qui tient la paix et la guerre...
Main portant la clef pour fermer
Et ouvrir l'huys de bien aymer,
Main plaisante, main délicate,
Je n'oserois te dire ingrate.
Tu peulx blesser, tu peulx guérir,
Tu peulx faire vivre et mourir. » (P. 44.)

[1] Jean Marot, p. 259. — [2] On s'est souvent demandé si son *Heptaméron* n'était pas une œuvre de fantaisie, ou s'il fallait le prendre au sérieux. Après les travaux de MM. de Montaiglon, Franck et Gaston Pâris, pour ne parler que des principaux, le doute ne paraît plus possible. Marguerite, comme Castiglione, certifie d'une manière générale la véracité de ses histoires. Elle travailla à ce recueil pendant plusieurs années, probablement à partir de 1545, et avec tant de soin qu'en 1549, lorsqu'elle mourut, elle ne l'avait pas fini. L'*Heptaméron* n'est donc pas une œuvre de jeunesse, mais le testament de sa vie mondaine et philosophique, et une autobiographie, puisque plusieurs anecdotes se rapportent à elle-même, à son frère, à des amis intimes ; aussi, parmi tant de manuscrits qu'elle laissait dans ses cartons, Boiastuau (encore un étrange personnage, à en juger par ses œuvres !) choisit celui-à pour le publier sous le titre d'*Histoire des amants fortunés*, avec quelques retouches et quelques coupures qu'il crut bon de pratiquer dans certains passages scabreux. Cette précaution parut offensante, et la propre fille de Marguerite eut soin de faire publier, deux ans plus tard, une nouvelle édition authentique.

Digitized by Google

terre, puis le Beau, en qui elle croit sans réserve, comme à la source de tout bien et de toute vérité. Au point de vue du bonheur, elle pousse hardiment à l'amour, qui mène, suivant elle, au bien et au vrai. Seulement, elle ne croit guère à la passion et elle se borne à distinguer avec le plus grand soin le sentiment, qu'elle vante, de la sensation, qu'elle réprouve; c'est sur un cas de conscience qu'elle échafaude son système. Elle estime qu'une femme peut accepter franchement l'offre d'un amour honnête et parfait ; si l'homme y mêle quelque arrière-pensée charnelle, tant pis pour lui ! N'ayant jamais beaucoup aimé, et, en revanche, ayant entendu beaucoup parler d'amour, elle croit que l'amour ne tue pas, et qu'une femme n'est aucunement tenue de pousser la charité jusqu'à s'offrir en holocauste. Mais, bien entendu, elle ne mêle point les idées d'amour et de mariage, qui sont absolument distinctes. Comme on ne peut pas aimer Dieu sans avoir aimé d'abord une créature, elle projette d'entraîner ainsi les hommes vers le parfait amour de Dieu, puis vers une contemplation mystique et philosophique de la Divinité.

Malheureusement, elle n'arrive pas du tout à ce but, et même elle n'en approche pas. Ce n'est pas faute d'ardeur! on peut bien dire d'elle : « La femme est une flamme flambant sans fin [1]. » Sa flamme va jusque dans la tombe relancer Bonnivet et faire revivre les bons souvenirs de jeunesse! Elle parle avec âme, elle accable les sceptiques de coups d'épingle ou de hautes déductions, elle aiguillonne les timides par un mot gai, par une envolée sentimentale. Mais elle s'use dans cette bataille d'escarmouches ; ce qui lui manque, c'est le coup de

[1] Ms. fr. 2242, f° 25 v°.

Digitized by Google

hache d'une volonté et d'un raisonnement un peu précis.

Quant à ceux qu'elle s'épuise, en pure perte, à convertir à la méthode du beau et de l'amour, elle n'en tire pas grand'chose.

Elle traîne attachés à son char deux amoureux, qui devraient être les apôtres de sa philosophie. Or, ceux-là mêmes résistent.

L'un, l'échanson Jean de Montausé[1], excellent type d'officier, brave, au parler net, très aimable, infiniment courtois, ne réussit pas à se mettre dans la tête le but transcendant et vertueux dont il est question. La science, il trouve qu'on en abuse ; la religion, sans l'approfondir, il la respecte par principe, tout en souriant discrètement de certains mystères ; mais la vertu, il l'admet chez Mme de Montausé (il est marié), pas ailleurs. On juge si Marguerite s'exclame ! Louise de Savoie protège Montausé.

L'autre amoureux, Nicolas Dangu, évêque de Seez, a tout le cœur de sa princesse. Il vient aux eaux pour la suivre, il distille le sentiment. Il a du bon sens, de la modestie, et un grand esprit de conciliation, jusqu'à ne pas refuser l'intelligence aux gens du peuple et aux moines ; il admire même profondément le génie de certains malfaiteurs. Quel être délicieux, le vrai prélat platonicien, limé, soumis ! qu'il est doux, confit, sucré ! Mais il oppose, lui aussi, à la philosophie active une barrière presque infranchissable; il n'ose aimer son amour, penser sa pensée ; il pense pourtant, mais à mourir d'amour ; et il a pour cela mille manières : il meurt constamment, plutôt que de dire une folie, plutôt que de trahir un secret ; il

[1] Nous identifions ainsi « Simontault ».

Digitized by Google

n'ose tenter l'amour féminin, de peur de ne rien trouver ; s'il trouvait quelque chose, il en mourrait de joie. Il s'indigne contre Henri d'Albret, mais, personnellement, il a l'air de se contenter de ce qu'il n'a pas, comble de la sagesse et de la précaution ! Cependant, il insinue, très doucement, qu'une vertu trop farouche peut devenir cruelle. Marguerite est un peu troublée ; elle répond qu'avant de se fier aux hommes il faut de grandes garanties, et, en attendant, elle passe la parole à Dangu pour dire du bien des femmes. Voilà tout ce qu'elle a pu tirer de lui, du platoniste le plus parfait !... Mais voilà aussi tout ce qu'elle lui donne !

Cette direction mondaine n'entre donc pas dans le vif des questions, et ne convertit même pas les apôtres de la première heure ; à plus forte raison, les indifférents, les gens du monde, soi-disant sérieux, qu'on rencontre à peu près partout. L'*Heptaméron* nous présente plusieurs types, très vécus, qui montrent bien qu'il n'y a pas à compter sur les conversations pour propager la philosophie : une pimpante veuve, Mme de Longray, très entichée de son mari défunt, très agaçante pour les maris des autres, vraie linotte en tout bien, tout honneur ; Mlle Françoise de Clermont[1], une bonne fille toute ronde, un peu bécasse, amateur de mots salés, mais extrêmement effarouchée des théories naturalistes d'Henri d'Albret et de Louise de Savoie ; le vieux Burye, édenté, désillusionné, expérimentalement convaincu de la nécessité du platonisme, sans avoir besoin qu'on lui fabrique un dieu tout neuf ; Mlle de Clermont l'appelle « le Père La Vertu ». Puis la mère du fameux Brantôme, Anne de

[1] Nous identifions ainsi « Nomerfide ».

Digitized by Google

Vivonne[1], la femme « fin de siècle », amie des prébendes, ennemie des moines ; vertueuse en principe, mais si bonne, si bonne ! elle ne comprend pas qu'on puisse vivre sans être aimée ; elle ne sait rien refuser à personne ; elle a pour sainte Madeleine une vive prédilection.

« Saffredent », un ancien beau, en cheveux blancs, ne comprend rien et ne veut rien comprendre à toutes les nouvelles théories. Elles l'humilient. Le prend-on pour une momie, pour un infirme, pour une salamandre pleine de vent, pour un de ces Italiens à la langue dorée, qui sont tout en langue ? pour un savant placé entre sa cruche et sa cuisinière ? Il est chevalier, il n'estime que la bravoure, la hardiesse, la droiture. Il parle comme un clairon[2] ; la vraie vertu, suivant lui, consiste à aimer selon la loi naturelle, à aimer une femme sans réserve, plutôt que d'en idolâtrer trente-six sur le papier. Mieux vaut en user qu'en abuser... A ce mot cruel et savant, un cri général s'élève, Mme de Longray gémit...

La philosophie se borne à ces passes d'armes extrêmement superficielles. Marguerite s'y complaît ; elle ressemble à ces jolies mers, bleues et transparentes, que des souffles amusants irritent et font frissonner, qui, à tout instant, scintillent ou changent de forme, mais elle ne fixe ni le vent, ni le soleil.

Elle nous a laissé une foule d'écrits, où, du moins, on pourrait espérer trouver ou chercher un fond d'idées plus précis.

M. Le Franc s'est consacré au difficile labeur de

[1] Nous identifions ainsi « Ennasuite ». — [2] « Vous êtes toutes femmes et, sous vos accoutrements, qui vous chercherait bien avant sous la robe vous trouverait femmes. »

Digitized by Google

les dénombrer ; ici encore, il a trouvé de tout : du mysticisme philosophique, d'amères farces, de pieuses impiétés, des moralités à demi morales [1], des divertissements aristocratico-démocratiques [2]. La seule note générale est un profond sentiment de vide..., qui n'a rien de commun avec le bonheur! Parfois, à travers les plus fastueuses fantaisies, on sent perler une larme, une grosse larme assez lourde[3]. Marguerite raconte qu'elle a connu trois vies : une vie d'amour, une vie d'esprit et une vie contemplative. Mais elle est comme perdue dans le désert de sa pensée, et lorsque son dieu terrestre, le gros, jovial et sensuel François Ier, meurt, c'est un désastre [4], elle se rejette presque désespérément vers la religion terrible...

La vie est un instrument de joie vulgaire, qui n'élève que ceux qui s'abaissent ; Marguerite avait le tort de vouloir rester toujours en haut !

Sa maxime est de distinguer la chair et l'esprit, « ténèbre et lumière », et d'aimer l'amour pour l'amour: « Ton amour t'ayme [5] ! » Mais, outre que ces idées ne lui sont pas absolument personnelles et que la seconde marque déjà une décadence du platonisme, nous sommes émus de sentir çà et là comme la trace d'une griffe étrangère. Marguerite eut pour secrétaire intime et pour collaborateur une

[1] *Les Deux Filles, les Deux Mariées et la Vieille.* Éd. Montaiglon, IV, 36. — [2] *Trop, prou, peu et moins. Id.*, IV, 104.

[3] « Quand nul [je] ne voiz, l'œil j'abandonne à pleurer... »

[4] Voir le poème des *Prisons*, publié par M. Le Franc. Ce poème, par endroits, semble trahir une touche masculine, quelques-unes de ses idées se rapprochent du scepticisme de Cornelius Agrippa. On y trouve même un éloge bien senti de la princesse (p. 272), tracé sans doute par une autre main que la sienne. M. Le Franc a cru y discerner aussi des réminiscences de sainte Catherine de Sienne. — [5] Édition Franck, p. 85 (*Oraison de l'dme*).

Digitized by Google

espèce de scélérat, endiablé d'esprit, mais qui ne croyait à rien, pas même à sa « Minerve ». En lisant le *Miroir de l'Ame*, la première œuvre, qui trahit une main encore inexpérimentée, Bonaventure des Périers avait compris de suite qu'il y avait une place à prendre près de l'auteur ; il pria, il fit des calembours, il devint ainsi un aide-platoniste. La princesse eut pour lui des bontés sans fin ; dans son *Cymbalum*, où il bafoue les seuls principes sur lesquels on restât d'accord, l'existence de Dieu et quelques vérités morales élémentaires, Des Périers se moqua odieusement d'elle : il la représentait cherchant à inculquer aux poètes un esprit « chaste et divin », envoyant chez Pluton (avec un *u*) demander à la fois des nouvelles du peintre Zeuxis et des modèles de tapisserie[1]. Marguerite pardonnait tout ; elle accorda au pendard une « prison » chez elle, et elle essaya encore de l'améliorer en lui faisant traduire les Dialogues de Platon. Mais Des Périers, qui n'y trouvait pas le secret du bonheur, s'échappa définitivement par un suicide en 1544, et Marguerite eut derechef la pitié de patronner une édition posthume de ses œuvres. Voilà l'homme qui participa, le plus intimement sans doute, à la composition d'écrits dont il riait à gorge déployée[2] et qu'il appelait un

[1] P. 152-154, 156-158, 161, etc. Marguerite excellait dans les travaux d'aiguille artistiques. Elle exécuta une tapisserie, qui représentait une Messe aussi parfaitement qu'un tableau. Pendant qu'elle maniait l'aiguille, elle avait auprès d'elle quelqu'un qui lui lisait, ou bien un historien, un poète, un écrivain qui causait. (La Ferrière, *Marguerite d'Angoulême*, p. 79-80.)

[2] « En escrivant vos immortalitez
Où il y a tant de subtilitez,
Tant de propos de haulte invention,
Tant de thrésors et tant d'utilitez,
Mes sens en sont tout réhabilitez. »

Digitized by Google

« pactole de vers et d'oraisons » ; il s'est vanté d'en être le « malfaiteur », et en offrant l'un d'eux à l'auteur, il dit avec une impertinence incroyable : Voici « vostre immortel livre, et mes faultes y reprendrez [1] ».

Ainsi, quand on s'approche un peu de Marguerite de France, qui paraît tout gouverner, on ne trouve rien qu'un pur dilettantisme, une manifestation d'épicurisme intellectuel, qui s'exerçait soit sur la forme, soit sur les idées. Elle ne visait pas à la vérité, mais au bonheur.

Comme direction, Diane de Poitiers se montra plus précise et plus vigoureuse.

Ayant mille raisons de moins incliner vers les Médicis, plus physiquement belle que Marguerite, mieux douée comme volonté, elle ne se consacra pas exclusivement au culte de l'esprit ; elle aima tous les arts, même plastiques, selon la vieille mode. Elle tournait bien les vers, elle appréciait les livres, surtout les beaux manuscrits et les belles reliures. Elle eut dans sa bibliothèque la Bible, les Pères de l'Eglise et des livres de théologie mystique, à côté de ses romans chéris, notamment de l'*Amadis* qu'elle recommandait au roi : elle y joignit, en femme très pratique, la médecine et l'histoire naturelle ; point de philosophie ou à peu près ; un *Ange Politien*, quelques traités d'histoire et de géographie, un Plutarque, passablement de poésies [2]. Pour elle, Philibert Delorme bâtit Anet, Jean Goujon le sculpta, Jean Cousin, Léonard Limousin, Bernard Palissy le décorèrent. C'est vraiment, parmi nous, le pendant d'Isabelle d'Este, un merveilleux

[1] P. 150, 158, 157. — [2] Quentin-Bauchart, *les Femmes bibliophiles*, I, pp. 55 et suiv.

Digitized by Google

type de « femme-amateur ». Sans viser aux quintessences de l'amour pur, elle a réellement et pratiquement travaillé à élever le culte du beau.

Les femmes qui se sentent la force de porter le flambeau en avant et d'entraîner directement les esprits vers l'idée du beau ne doivent certes pas hésiter. Mais enfin, apprécier l'art par ses résultats positifs, le juger, le soutenir de son approbation, c'est encore un but très noble et qui convient à toutes les femmes, même timides. L'histoire, l'expérience nous montrent que ces influences pratiques sont souvent les plus effectives. Telle société secrète, telle association religieuse ont plus d'action par un simple apostolat quotidien que n'importe quelle doctrine. Quelle ne serait pas la puissance extraordinaire des femmes, si un même esprit les animait toutes et les poussait vers le même but ! Et quel noble but, que celui de maintenir dans le monde l'hygiène du beau, de peupler réellement la vie des hommes de choses qu'ils puissent aimer ! Ce serait vivifier l'art que lui assigner cette mission sociale et exercer ainsi à son égard le magnifique rôle d' « amateur » ? Le vivifier ! disons mieux ! le sauver de lui-même et de ses abus ! L'art se perdrait vite si le caprice, la bizarrerie, le parti pris qui peuvent se glisser dans les ateliers ne se trouvaient pas tenus en bride par la nécessité de compter avec le sens personnel et original des raffinés.

Hélas ! c'est un mal de la société actuelle, c'est une cause ou un effet de notre affaiblissement moral et de nos dégoûts, que l'effroyable banalité où nous nous débattons ! les grandes maisons bâties sur plan, avec un luxe tarifé, invisiblement chauffées par un calorifère anonyme, peuplées de laquais

Digitized by Google

qu'on ne connaît pas, mais avec qui on vit portes ouvertes! les femmes-poupées, habillées par leur tailleur, modèle ou copie de leurs voisines, qui ont les habitudes de leurs amies, les idées de leurs amis, les conversations de leur palefrenier, qui n'ont rien à elles, qui ne sont point des femmes! On était tellement persuadé jadis de la véritable nécessité sociale de former des « amateurs », que les vieux éducateurs italiens du xve siècle voulaient qu'on élevât les hommes en conséquence. A plus forte raison, les femmes, qui ont du loisir et une délicatesse innée... Il est bien facile d'exiger qu'un objet, si simple, si modeste qu'on le suppose, porte un cachet d'originalité et de bon goût. Ne peut-on, du moins, imposer partout la simplicité, chasser le clinquant, la pacotille, tout notre horrible luxe prétentieux ? chercher la largeur, au lieu des étroitesses ? nous donner l'air libre et pur du Beau ? et puis aussi mettre les écrivains et les artistes en état d'exprimer avec sincérité des choses saines, c'est-à-dire de les voir sainement? Il serait naïf, regrettable et très funeste de leur demander d'exprimer ce qu'ils ne sentent pas; mais il faut leur faire ressentir ce qu'ils doivent peindre. Il y a là une œuvre importante à accomplir et, jusqu'à un certain point, facile. On sait assez combien le travail cérébral, surtout excessif, rend impressionnable l'homme qui s'y livre. M. Taine a été jusqu'à nous considérer comme des produits directs des influences ambiantes; il est certain que nous empruntons beaucoup à ce qui nous entoure, et que la tristesse ou la joie du ciel, par exemple, teint nos pensées de couleurs très différentes; à plus forte raison, la tristesse ou la joie des êtres que nous aimons. Il faut donc créer pour l'art une bonne atmosphère morale. Et lorsque Castiglione

Digitized by Google

écrit bravement : « On ne voit Dieu que par les femmes, » il n'a pas tort de vanter cette lorgnette, il comprend le besoin dont nous venons de parler ; c'est comme si, en entrant dans une cathédrale, il nous engageait à regarder dans le bénitier, comme s'il nous faisait voir un tableau dans un miroir. Il y a des âmes de femmes, limpides, vibrantes, passionnées, qui reflètent les choses avec un relief et une vivacité de couleur qu'on ne soupçonnerait pas autrement. Aussi, sans se lancer dans d'aussi hautes spéculations que Marguerite de France, de simples femmes-amateurs peuvent jouer un rôle artistique de premier ordre.

D'ordinaire, les Egéries ont moins besoin d'un esprit transcendant que d'une ample provision de sagesse, de tact, surtout de patience, car elles peuvent s'attendre à lutter contre de pitoyables entraînements.

La gent intellectuelle et artistique de cette époque ne vaut pas mieux qu'une autre. Elle fourmille d'espèces revêches, on y retrouve la flore habituelle : le pédant, le méconnu[1], le vaniteux naïf, le paon qui fait la roue[2], l'esthète pratique toujours à l'affût d'un avancement ou d'une pension. Les orgueilleux sont encore les meilleurs, et les moins gênants. Même avec des tris soigneux, ce monde-là est difficile à gouverner ; en général, pour bien gouverner, il suffit de mécontenter ses fonctionnaires, mais ici on ne peut régner qu'à condition de les satisfaire.

Le premier acte de la tutelle intellectuelle consiste quelquefois à rendre de petits services matériels, tout amicaux et bien naturels (car l'amour

[1] Cl. Colet, *l'Oraison de Mars*, p. 131. — [2] *Hept.*, Nouvelle 27; Thureau-Dangin.

Digitized by Google

ne nourrit pas). Donner « quelques miettes de sa table [1] », aider les amis de ses amis [2], s'occuper des orphelins [3], rien de plus simple et de moins méritoire : beaucoup d'hommes en feraient autant. Bembo, mal payé d'un fermier qui lui doit 230 ducats, « en or large, » n'hésite pas un instant à arracher Vittoria Colonna à ses célestes soucis, pour la prier de traiter cette petite affaire [4]. Cependant il ne faut s'aventurer sur ce terrain qu'avec une certaine réserve. Arétin a montré comment d'un simple témoignage amical on pouvait tirer un acte de réclame et de chantage. Quel maître parfait que ce personnage ! Titien s'adresse à lui pour se débarrasser d'une certaine Annonciation qui ne pouvait pas partir ; voici comment Arétin procède : il lance une réclame flamboyante. A cette réclame mord l'impératrice, Isabelle de Portugal, qui extirpe de la cassette maritale la somme demandée, 2.000 écus. Immédiatement, Arétin se dévoile et offre à la « Sacrée et Inclyte Majesté son encrier, ses plumes [5]... », autrement dit il réclame une pension. Voilà un beau métier d'arracheur de dents.

Cet Arétin rôde autour de Vittoria Colonna, qu'il cherche à saisir par la vanité : « Lisez mes œuvres, lui écrit-il, lisez la *Cortegiana*... vous verrez si je n'ai pas eu toujours votre louange au bout de la plume.

Le monde entier sait combien l'Arétin a toujours eu au-dessus de la tête les honneurs de la marquise, et, où le style a fait défaut, la hauteur de la volonté a suppléé ; je vous ai toujours connue d'esprit généreux, de nature magnanime, d'esprit

[1] Rec. Montaiglon, X, 230. — [2] Baschet (Isabelle de Mantoue). — [3] Gaye, II, 128 ; Fr. Brunel. — [4] *Carteggio*, p. 69. — [5] Gautiez, pp. 91, 94.

Digitized by Google

actif, de vertu absolue, de foi noble, de vie bonne. S'il en était autrement, je l'avouerais. »

Alors commença une correspondance des plus bizarres. La marquise, naïvement, crut pouvoir repaître le monstre par de bonnes paroles ; l'autre la détrompa par l'envoi d'un livre très vert, avec une demande expresse de recommandation et d'argent. Pour la recommandation, Vittoria trouva le procédé naturel ; mais, pour l'argent, elle le trouva léger. Cependant, elle promit soixante écus, et même elle crut faire la grande dame en en adressant immédiatement trente, enveloppés de légers conseils. Arétin, fort blessé à son tour, ne rompit pas avec « l'Excellentissime dame », il se borna à mettre les points sur les *i* : Il me faut, dit-il, compter avec les goûts de nos contemporains ! il n'y a de lucratif que l'amusement ou le scandale ; ils « brûlent de concupiscence, comme vous d'une inextinguible flamme angélique ; à vous les sermons ou les vêpres, à eux la musique et la comédie ! » Pourquoi écrire des livres sérieux ? J'en ai envoyé un il y a cinq ans à François Ier, et j'attends toujours la réponse : je viens de lui adresser ma *Courtisane* et par le retour du courrier j'ai reçu une chaîne d'or : « après tout, j'écris pour vivre. »

La bourse de Vittoria resta close. L'homme aux Trente écus aurait voulu les renvoyer noblement ; par malheur, il les avai entamés, et il ne renvoya que des épigrammes ; la marquise l'autorisa à donner aux pauvres « le reste » de l'argent, en suggérant qu'aucune richesse ne valait l'amour de Dieu [1]. Moyennant une recommandation à la duchesse d'Urbin, Arétin daigna garder ce reste :

[1] *Carteggio*, pp. 150, 151, 154, 155, 163. *Il Meschino e il Guerino*, préface.

Digitized by Google

« Moi aussi, écrit-il avec son impertinence habituelle, moi qui suis un mendiant chrétien et vertueux, je mérite vos aumônes ; je ne pense pas que les pauvres de Ferrare dont vous parlez en soient au point que vous ne puissiez aider l'un de ceux qui sont ici, puisqu'il vous suffit d'être riche d'esprit par les grâces du Christ[1]. »

On peut juger, d'après ce petit dialogue, s'il fallait aux femmes une âme angélique pour mener à bien les hommes d'esprit rare, sur qui l'amour pur n'avait pas de prise. Mais une haute considération devait les soutenir : réellement, il y avait du vrai dans le plaidoyer d'Arétin : oui, on n'arrivait à la fortune et même à la gloire que par les chemins de traverse. Les petits feuilletons, les dialogues du genre moderne rapportaient gros à Arétin, sans grand travail : rien qu'à les débiter, un libraire de la rue Saint-Jacques, à Paris, fit fortune, et bien simplement ; il vendait à une dame un livre un peu dégoûtant ; comme ces livres-là ne se prêtent pas, après cette dame arrivait infailliblement une de ses amies : « Madame, en voici un bien pire, » disait tout bas le bonhomme dans son jargon à demi italien, en glissant un autre ouvrage à prix d'or[2]. Dans les ateliers d'artistes, c'était de même ; les Lédas, les Vénus s'envolaient à tire-d'aile, l'Annonciation se morfondait chez Titien, Carpaccio cherchait avec beaucoup de peine à vendre au mètre un tableau pieux qu'il estimait de ses meilleurs[3].

En France, la situation s'était longtemps maintenue passable en ce sens que les hommes de lettres, braves gens, peu mondains, s'estimaient infiniment heureux de recevoir, moyennant quelques sollicita-

[1] *Carteggio*, p. 166-167. — [2] Brantôme, IX, 50-51. — [3] Molmenti, *Carpaccio*, p. 68.

Digitized by Google

tions, un bénéfice ecclésiastique qui les rendait indépendants[1]; un historien se confondait en gratitudes, parce qu'un bon livre, fruit de bien des années de travail et de pérégrinations, lui valait une pension viagère[2]. Mais ces mœurs patriarcales finirent aussi par s'effacer. Les éditeurs durent compter avec le public, et une curieuse affaire nous montre comment ils apprirent aux auteurs leur métier.

Vérard, l'illustre éditeur dont les magnifiques productions n'ont pas cessé de faire la joie des connaisseurs, avait accepté de publier, en 1500, un livre de Jean Bouchet, intitulé : *les Renards traversant les voies périlleuses*. L'auteur était déjà reçu à la cour, le livre avait un très bon titre, piquant, suggestif. Pourtant, Vérard commença par biffer le nom de Bouchet, et par y substituer celui de Brandt, un allemand connu chez nous comme le sont aujourd'hui les Scandinaves, et que d'ailleurs Bouchet avait cherché à imiter.

Le jeune poète n'osa pas réclamer: cependant, en lisant le volume imprimé, il s'aperçut que, sans façons, Vérard avait enlevé des tirades entières pour les remplacer par des passages pillés à droite et à gauche. Il saisit l'occasion, intenta un procès ; Vérard, tout surpris de cette vertueuse indignation, transigea en grand seigneur ; il versa, de la main à la main, une somme assez ronde[3].

Ce procédé-là était encore élémentaire, et, sauf la question de moralité privée, inoffensif. Ce qui le fut beaucoup moins, ce fut la passion des auteurs eux-mêmes, une fois déniaisés, pour les effets inédits, abominables ou extravagants, qui seuls forçaient l'attention du public. Ils s'élevèrent très vite au

[1] Fr. 25295. — [2] V. notre notice sur Jean d'Auton. — [3] Bouchet, *Épistres morales*, f° 47 v°.

Digitized by Google

niveau des Italiens. Ulrich de Hütten lança admirablement ses « Epîtres des hommes obscurs », en faisant circuler clandestinement des copies manuscrites. Bonaventure des Périers atteignit presque à la virtuosité d'Arétin. La soi-disant destruction officielle de son *Cymbalum* lui valut une réédition clandestine et par conséquent inestimable : « Ecrivons quelque chose d'ignoble, dit-il dans un de ses dialogues, nous trouverons tel libraire qui nous baillera dix mille escuz de la copie. » Et cela est vrai ; le public n'achète, ne répand, ne vante réellement que les œuvres qu'il méprise. Beaucoup de livres bruyants de ce temps-là, que nous prenons aujourd'hui au sérieux, n'ont probablement pas d'autre origine.

Un écrivain a bien le droit de désirer vivre aux dépens de ses lecteurs. Mais enfin il faut se défier, en matière d'art, des entraînements industriels, et plus le public honnête affiche de nonchalance, de faiblesse, de désintéressement, plus on doit savoir gré aux femmes distinguées, qui se chargent de mettre obstacle aux surenchères du naturalisme ou de la bizarrerie. Elles n'ont pas toujours réussi ; il leur est arrivé d'être dupes du bruit, des modes ; pardonnons-leur ce qu'elles nous ont valu, en faveur de ce qu'elles nous ont épargné. Aujourd'hui, on médit volontiers de l'antique Mécénat, auquel on reproche d'avoir attenté à la dignité humaine : solliciter l'Etat, solliciter un ministre paraît chose naturelle, mais bien des écrivains se croiraient amoindris de subir une influence mondaine, que, d'ailleurs, le monde ne leur offre guère. Au XVIe siècle, dans les milieux intellectuels, au contraire, on était républicain, même en monarchie : on n'aimait pas l'idée de l'Etat. Et le Mécénat, malgré

Digitized by Google

ses imperfections, servit souvent d'asile au rêve, de refuge aux indépendants qui aimaient mieux relever d'une haute idée que de la foule; s'il a pesé, ce n'a été que sur les esprits médiocres. Quand on voit à quelles circonlocutions et à quelle diplomatie raffinée les princesses les plus écoutées devaient recourir pour pénétrer jusqu'à l'atelier de Raphaël ou de Jean Bellini, on est pleinement rassuré sur ses inconvénients. Qu'une femme envoie à un poète dans la misère « un peu de doulce confiture », comme disait Des Périers, et avec tant de discrétion qu'on ne sait même pas d'où vient le don, ou qu'elle déguise son envoi pitoyable sous la forme d'un présent de valeur, nous ne voyons là rien qui choque les droits de l'homme, et même, pour tout dire, cela nous paraît délicieux.

Du reste, le Mécénat ne s'en tenait pas à l'appui purement matériel et administratif, comme le fait nécessairement l'Etat. Plus encore qu'à envoyer un présent topique, les femmes excellent à distribuer la menue monnaie, non moins précieuse, des douceurs et des compliments. Nous rentrons ici dans leur propre domaine, et on ne peut pas citer d'homme intellectuel capable de résister à cette influence-là. La femme-auteur qui loue un écrivain sent un peu son métier; Veronica Gambara, après avoir accablé l'Arétin de dithyrambes, s'écrie naïvement: « Louée par vous, je vivrai mille ans! » Chacun son tour, rien de plus naturel, on s'attendait à cette phrase... Mais d'une vraie femme du monde, éminente et généreuse, qui ne demande rien, un simple mot charmant, même sans flatterie, même teinté de nuances, c'est la gloire, et une gloire qu'on peut solliciter sans s'abaisser. « On prétend que je suis aristocrate, » écrivait M. Taine, et il

Digitized by Google

l'était, comme nous le sommes tous, nous qui prétendons conduire les esprits. Voilà pourquoi nous avons besoin de ce sybaritisme, d'être soutenus et, au besoin, réglés par un sourire. Il n'y a guère de philosophe ou de poète du XVIe siècle dont le sourire d'une grande dame n'égaie radieusement les pages.

Comment analyser ce sourire? il faudrait le voir, et nous ne le connaissons que bien indirectement! Nous le devinons sous un mot infiniment câlin; par un joli diminutif, « petite sœur... commère[1] » ; par un aimable superlatif; Vittoria Colonna appelle son ami Dolce « Dolcissimo », et lui parle, avec une grâce toute naturelle, sans aucune exagération apparente, de ses « divins sonnets », dont la parole ne suffit pas à remercier[2]; vis-à-vis de son ami Bembo, elle se permet familièrement le simple enthousiasme. Quelle curieuse litanie que la correspondance adressée à ce « très magnifique » coquin d'Arétin, qui apprécia beaucoup aussi la louange et qui en tira tout le parti possible ; c'est la marquise de Mantoue, avec sa grâce réservée : Marie d'Aragon, « souveraine marquise d'Avalos, » foncièrement amicale, parce qu'elle n'a pas tout à fait renoncé à l'espoir de faire d'Arétin un chartreux ; la duchesse d'Urbin, chaude, spontanée, qui lui dit : « Mon magnifique très-amant[3], » puis les bonnes dames éprises d'un homme à la mode, qui prennent cet homme-là pour ce qu'il est, ignoble mais célèbre, et qui lui écrivent en se signant : « Fontaine d'éloquence, étonnant, admirable, miracle de la nature, très vertueux (oui), très docte, mon père, mon frère[4]. »

[1] Argentina Pallavicini, à Titien. — [2] *Carteggio*, p. 124. — [3] 29 juin 1550. *Lettere*, II, 238. — [4] *Lettere scritte*, p. 188-189; 1541,

Digitized by Google

Les relations d'une femme avec ses protégés s'établissent de proche en proche, ou tout simplement par la connaissance de l'œuvre sur laquelle il s'agit d'influer. La dame apprend, par sa police secrète, qu'un livre va paraître, fût-ce un livre en prose, même un livre d'histoire ; elle veut en avoir la primeur : l'auteur, circonvenu, se défend avec une modestie profonde, et néanmoins envoie son manuscrit ; voilà la glace rompue, la partie liée. L'entretien se continuera sous des formes diverses; l'écrivain fait confidence de ses divers ouvrages, puis il devient un rabatteur, il déniche les génies en herbe ; en revanche, la dame annonce ses œuvres *urbi et orbi*, reçoit cordialement ses amis. Une véritable intimité s'établit entre eux, parfois si purement spirituelle qu'ils ne se sont jamais vus [1].

C'est ainsi qu'avant de publier son *Courtisan*, Castiglione en soumet le manuscrit à Vittoria Colonna, sous le sceau du plus profond secret. Vittoria le garde un peu longtemps, et, lorsqu'il faut enfin le renvoyer, elle s'en excuse fort gentiment, n'en étant encore, dit-elle, qu'à la moitié de la seconde lecture (elle n'ajoute pas qu'elle l'avait prêté un peu indiscrètement). Elle ne voit aucun conseil à donner, sauf peut-être de ne pas nommer en toutes lettres les femmes dont on loue la beauté, dans un livre destiné au public. Pour le reste, elle approuve tout, et des deux mains : nouveauté du

Lettere, II, 157 ; Des Périers, I, 72-75 ; Campori; Gaye, II, 76; cf. p. 82. Bien peu de poètes ont la hardiesse de Clément Marot, qui, harcelé par ses créanciers, sollicite la reine de Navarre, tout en la couvrant d'amour : elle lui répond par un dixain. Il en accuse réception ironiquement, en disant que, sur ce dixain, ses créanciers l'ont appelé « Monsieur », et lui ont permis d'emprunter encore, ce qu'il fera.

[1] Gaye, II, 375; Vitt. Colonna, *Carteggio*, p. 67, 87.

Digitized by Google

sujet, finesse, élégance, animation du style! Elle porte immensément d'envie aux interlocuteurs cités dans un tel livre, fussent-ils morts. Quant aux tirades sur la vertu et la chasteté impeccable des femmes, elle les aime, elle s'en trouve honorée comme femme ; cependant, sur ce point-là, elle préfère ne pas dire toute sa pensée[1].

Vis-à-vis de Michel-Ange, elle exerce le même contrôle : elle le prie, par un joli billet, de lui envoyer un crucifix qu'il élabore et de venir en causer avec elle[2].

Loin de dissimuler le patronage dont ils sont l'objet, les écrivains ou les artistes s'en vantent. Très sincèrement, ils croient les femmes créées et mises au monde pour leur donner de l'esprit[3]. S'ils se font représenter dans leur cabinet de travail, ce n'est pas au milieu d'un amas de livres, d'armes ou de tapis, ni même avec un air profond et singulier: c'est tout simplement comme un homme naturel, qui écrit à côté d'un petit Cupidon faisant fonctions de dieu lare. Il est absolument entendu qu'une main de femme doit frapper la branche pour forcer l'esprit à s'envoler[4]. « Mon esprit, ma force, ma Pallas, c'est Lydie, » s'écrie Catto[5]. Antoine de Gouvea déclare qu'il ne se soupçonnait pas lui-même, lorsque la blonde Catherine de Bauffremont le découvrit

[1] 20 septembre 1524. *Carteggio*, p. 23. — [2] « Mon ami de cœur, je vous prie de m'envoyer un peu le Crucifi , quand même il ne serait pas bien avancé, pour que je le montre aux gentilshommes du Révérendissime cardinal de Mantoue. Et si vous n'êtes pas aujourd'hui en plein travail, venez donc me parler à l'heure qu'il vous sera commode. — A votre commandement, la marquise de Pescaire. » (*Carteggio*, p. 207.) — [3] C'est à ce moment, chose bien naturelle, qu'on découvrit que les Jeux floraux de Toulouse devaient le jour à une femme; il paraît que c'est en 1513 qu'apparut la légende de Clémence Isaure. — [4] *Les Triumphes*, dern. f° D; Palingenius, p. 81, v. 12. — [5] *Opuscula*.

Digitized by Google

sous la neige : « J'aurais cru la neige froide, eh bien! c'était du feu. » Michel-Ange dit la même chose sur tous les tons : « Par vos beaux yeux, je vois une douce lumière que mes yeux aveugles n'auraient pu voir... Sans ailes, je vole avec vos ailes ; par votre génie, je suis sans cesse élevé vers le ciel... Je n'ai d'autre volonté que la vôtre; dans votre âme, naît ma pensée; mes paroles sont dans votre esprit. Je suis semblable à la lune qui ne se montre à vos yeux dans le ciel qu'en réfléchissant l'éclat du soleil [1] », et il ajoute ce mot profond : « O Dame, qui par l'eau et le feu tamisez l'âme pour les jours heureux, ah ! faites que je ne revienne plus à moi-même [2] ! » Voilà par quel simple procédé beaucoup de femmes ont alors dirigé les esprits.

Il ne faut rien exagérer ; nous ne prétendons pas que partout on doive chercher la femme, que rien sans elle n'ait été possible, qu'elle ait confisqué la clef de toutes les sciences humaines. Au contraire, elle a peu aidé les sciences exactes ; elle se bornait à percer le ciel ou à y entrer par la fenêtre. Mais toute l'immense tribu des êtres impressionnables, tout ce qui a vécu par le beau et recherché le bonheur, du philosophe à l'artiste, du causeur au poète, tout ce qui a été capable de ressentir une émotion, a relevé des femmes. « L'émotion, qui n'est qu'un accident de la vie de l'homme, n'est-elle pas la vie entière de la femme? » Et en pareille matière peut-on trouver un meilleur juge? La femme est plus libre que l'homme de préjugés; « elle n'a pas besoin de donner des raisons abstraites à ses enthousiasmes ; sa spontanéité s'exalte ou s'attendrit quand l'homme discute encore et se ré-

[1] Sonnet XII, édition Lanneau-Rolland. — [2] Madrigal XII.

Digitized by Google

serve. Et, ce faisant, elle y voit presque toujours plus juste[1]. »

Les femmes sont les éternelles protectrices du Beau, et on ne peut pas dire qu'à cet égard la Renaissance ait absolument innové. Bien auparavant, les nobles châtelaines abritaient volontiers sous leur toit le clerc chargé de leur peindre des *Heures*[2], les princesses encourageaient le faiseur de ballades et l'imagier[3]. Les femmes ont toujours vécu de leur âme ! Mais il était nouveau de consacrer à une religion de la beauté cet élan et cet enthousiasme. Dans les autres directions, elles ont trouvé des censeurs ; leur action esthétique a semblé légitime ; et, en définitive, « les œuvres qu'elles ont patronnées, les châteaux bâtis pour elles, sont demeurés, quand la foudre brûlée aux batailles par les chevaliers n'a guère laissé de trace[4] ».

[1] Paul Bourget, Discours à l'Académie française du 9 décembre 1897. — [2] JJ. 231, 1 (Château de Jean de Fransures). — [3] Notre *Histoire de Louis XII*, t. I, p. 243. — [4] Bouchot, *les Femmes*, p. 87.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

L'INFLUENCE INTELLECTUELLE

(*Suite*)

L'influence féminine s'est affirmée par des résultats très précis. D'abord elle a donné lieu à l'éclosion de ce qu'on pourrait appeler une littérature technique, c'est-à-dire d'œuvres destinées à prouver la légitimité et la nécessité du pouvoir féminin.

Le type classique est le livre de Boccace, *Des Femmes illustres*. Boccace vivait dans un temps reculé, qui excuse quelques épigrammes ; il n'en restait pas moins l'écrivain chéri, parce qu'il avait eu le courage de parcourir l'Antiquité, de rompre avec Virgile, d'exalter Didon, et d'extraire, le premier, une foule d'immortels exemples : Cléopâtre, Lucrèce, Sémiramis, Sapho, Athalie. Aussi n'y avait-il rien de plus sûr que de le rééditer[1], de l'amplifier, de le pasticher sous toutes les formes, et Dieu sait si on s'en priva[2] !

[1] Joseph Betussi, François Serdonati le rééditèrent ainsi. — [2] P. P. de Ribera n'a pas exalté moins de 845 femmes. Voir encore Phil. de Bergame, Capacio, Charles Pinto, Lud. Domenichi, Scardeoni, Thomassini, Brantôme, etc.

Digitized by Google

Outre cette littérature à la Boccace qui est déjà riche, il faut noter l'apparition d'une grande famille d'écrits semi-philosophiques, semi-historiques, consacrés à la louange du sexe régnant ; les défenseurs ne manquent jamais aux causes triomphantes. Les noms de Bruni, Portio, Lando, Domenichi, bien d'autres encore, mériteraient certainement une petite place dans les mémoires féminines : Benedetto de Cesena démontre spécialement l'honneur et la vertu des femmes, Capella leur excellence, Luigini leur beauté. Le trait commun de la plupart de ces ouvrages est de se réclamer de spéculations très hautes, abstraites, impersonnelles, et cependant de viser plus ou moins secrètement le cœur d'une certaine femme en particulier. Si Firenzuola dialogue comme Platon lui-même, c'est qu'il a pour idéal la comtesse de Vernio. Nifo compile avec ardeur son traité « de la Cour » sous les auspices du prince et de la princesse de Salerne, et plus spécialement à cause des charmes de Phausine Rea ; Ravisius Textor écrit ses *Femmes mémorables et illustres*, parce qu'il existe une Jeanne de Vignacourt, mariée au président Gaillard. Nous-même, nous aurions dû nous conformer à cet entraînement et mettre un nom sur le titre de ce livre ; mais nous écrivons pour des lectrices du XIXe siècle.

Sauf par le format, les livres dont nous parlons se ressemblent comme des frères : Chénier pourrait les appeler « des vers nouveaux sur des pensers antiques » : qui en a vu un, en a vu mille. Tous concluent à l'égalité de la femme vis-à-vis de l'homme, sinon à sa supériorité. Il suffit, pour en donner l'idée, d'en citer un, peu célèbre (il n'a jamais été imprimé, et il ne se trouve au complet

Digitized by Google

dans aucun manuscrit de notre connaissance), mais qui met en jeu deux personnages de premier ordre : il fut écrit pour Vittoria Colonna, par son cousin, le fameux cardinal Pompeo Colonna, vice-chancelier de l'Eglise romaine.

D'abord, très gravement, le cardinal se met en devoir d'accabler sous le poids de l'érudition diverses propositions antiféministes, presque toutes tirées du vieux répertoire du moyen âge : la femme serait-elle un animal imparfait, un être secondaire, incapable de fonctions publiques, tout au plus bon à s'agiter et à commettre des indiscrétions? Est-ce que, même dans le langage courant, l'usage n'est pas de dire « les hommes » pour parler de l'espèce humaine? La Bible et Platon n'enseignent-ils pas, d'accord, que l'homme est le prototype de la création, celui qui a reçu la vie et qui la transmet?... Ces objections réglées, et quelques autres encore, le cardinal aborde la démonstration des mérites féminins.

Il trouve du sel à invoquer des témoignages barbares ; il fait défiler les femmes Sauromathes, les Amazones belliqueuses, les femmes des Baléares, estimées chacune au poids de trois ou quatre hommes en cas d'échanges de guerre, et puis les Lyciennes, par qui se transmettait la noblesse, et les Celtes, chargées de la diplomatie et des fonctions d'arbitres. Là-dessus, il se déclare féministe intempérant, absolu, partisan de l'admissibilité des femmes à tous les emplois ; la gymnastique et l'armée, préconisées par Platon, ne l'effraient pas ; il aurait adoré tout bicyclisme, sans distinction. Si quelque timoré lui objecte les périls moraux du lancement des femmes dans la vie publique, il sourit et s'emporte presque ; il a beau jeu à démontrer ce que valent les hommes laissés à eux tout seuls.

Digitized by Google

Son type, c'est la femme forte, sûre d'elle-même et à qui sa réserve sert d'armure, la femme énergique qui défie les petites stratégies comme les grandes violences, la femme libérale, juste : quelque chose comme cette jeune Spartiate prisonnière, qui eut l'énergie de paraître aimer son vainqueur et de lui persuader câlinement qu'elle était imprégnée d'un merveilleux secret d'invulnérabilité, et qui se fit ainsi trancher la tête. Justes cieux ! s'écrie tout à coup le cardinal, « où découvrir un type plus accompli de force, de magnanimité que vous-même, ô Vittoria ! C'est vous, vous, ô idéal des nobles vertus, qui avez soutenu votre mari, qui l'avez dirigé, exalté !... » Pompeo a tant d'occupations qu'il s'excuse de mettre ici un point d'orgue : il prie la marquise d'agréer son modeste opuscule, hommage d'un cœur chaleureux et convaincu.

Nous devons ajouter que les femmes se montrent reconnaissantes ; dans ce genre de littérature, on ne perd pas son temps, et bien des gens peu intéressants y ont trouvé le chemin du succès. Un bohême, moitié mage et occultiste (ce qui n'était pas rare), aussi bien soldat que docteur *in utroque*, Cornelius Agrippa, fut nommé professeur de Cabale à l'université de Dole ; aussitôt, il dédie à sa souveraine, la Régente des Pays-Bas, Marguerite, un gros livre sur la « Précellence du sexe féminin », un livre savant et convaincant, quoique à certains moments un peu vert. La chaste Marguerite ne s'en scandalise pas plus que Vittoria Colonna ne paraît s'être émue de quelques détails scabreux de l'opuscule du cardinal Pompeo ; elle fait donner à Agrippa une bonne chaire, et plus tard, en dépit de bien des aventures, elle lui donna encore le titre d'historiographe impérial de Charles-Quint.

Digitized by Google

En dehors de ces productions spéciales, qui, comme date, appartiennent presque toutes au début de la décadence, l'influence que les femmes exercent sur la production intellectuelle se caractérise par deux écoles très différentes.

Les Françaises primitives, qui aiment l'ampleur et la vigueur, les femmes de passion, se défient des œuvres de pure imagination ; elles cherchent le vrai. Elles se nourrissent de philosophie et d'histoire, par goût pour l'éclat net, solide, épais même, de la vérité. S'entortiller, se compliquer, se perdre dans l'art et la fadeur, leur paraît la pierre de touche des esprits médiocres ; l'art suprême consiste à n'en pas avoir, elles aiment la belle simplicité et le relief naturel aux esprits maîtres du sujet qu'ils traitent et maîtres d'eux-mêmes.

Mais ces femmes-là ne sont pas nombreuses, et elles disparaissent vite. Les hommes capables de répondre à leurs vues ne sont pas bien nombreux, non plus.

L'histoire et la philosophie ont leurs charlatans, qui les compromettent tôt ou tard ; des pédants, des faiseurs de préciosités futiles et sans intérêt, sans parler des fantaisistes et hauts généalogistes comme Féron, qui nous décrit avec soin les armoiries d'Adam.

Lemaire de Belges, qui n'a jamais travaillé qu'en vue des femmes graves et qui leur a dédié, par le menu, tout ce qu'il a écrit, même un *Traité des pompes funèbres antiques et modernes*[1], est un de ceux qui abusent de l'érudition. Il a un appareil superbe, de science magnifiquement étalée et consciencieusement ennuyeuse; comment Marguerite d'Autriche, Anne de Bretagne, Claude

[1] Ms. fr. 22326.

Digitized by Google

de France se seraient-elles défiées d'un personnage d'apparence si bonne? Lemaire ne perd pas une occasion de rendre hommage au sexe féminin; au besoin, il la fait naître. Il ne cite que des femmes belles, intelligentes. Près d'Anne de France, il exalte l'honneur et la vertu; près d'Anne de Bretagne, il chante le passé de la Bretagne[1]; au total ce n'était qu'un assez plat courtisan. Et cependant il s'imposait.

La philosophie se tire mieux de l'épreuve; elle ne se sépare pas de la littérature et, comme elle, elle se fait aimable et gaie. C'était alors la mode de rire, même dans les clubs les plus graves. L'Académie florentine prospérait sous le titre d' « Académie des humides », chacun de ses membres portait un nom de poisson, et lorsque, selon une règle assez générale, Lasca, qui en avait été le fondateur, en fut expulsé, il créa, sous un nom tout aussi joyeux, l'autre « Académie du son », *della Crusca*.

Nous avons dit combien la philosophie se place hors de pair, dans la société de cette époque; bien des gens la préfèrent à l'histoire, parce qu'ils s'imaginent y rencontrer plus sûrement la vérité; on lui trouve aussi un véritable intérêt pratique; grâce à la science de l'idéal, plus d'un mari philosophe peut se dire : « Tout est perdu, fors l'honneur. » Du moment où les femmes vivent de philosophie, il y a assaut de sagesse théorique. Heureux celui qui peut se faire académiquement comparer à Platon, ou simplement à Pythagore[2]! La philosophie porte partout

[1] *Temple d'honneur et de vertus*, dédié à Anne de France. Il entreprit d'écrire pour Anne de Bretagne les *Annales de Bretagne*. Il rêvait une histoire des Grecs et des Turcs pour la même princesse. — [2] Longueil, Discours du 8 des nones de septembre 1514.

Digitized by Google

le flambeau du bonheur : elle appuie la foi et nous représente le paradis comme le comble de la jouissance esthétique [1] ; le noble évêque Guevara s'écrie avec enthousiasme : « Dieu a été le premier amoureux du monde, c'est de lui que nous avons appris à aimer [2], » et l'on voit de graves professeurs s'exalter, à jour dit, sur le mystère de l'amour. Cornelius Agrippa ouvre un cours sur le *Banquet* de Platon par cette tirade : « Je viens vous expliquer la doctrine qu'a exposée le divin Platon dans son Banquet, sur l'amour. Mon discours a pour auteur et pour cause l'Amour ; moi, tout enflammé des éclairs de l'amour, je vous prêche l'Amour. Loin d'ici, loin de cette respectable leçon, quiconque, embourbé dans les ornières du monde, créature de Bacchus ou du dieu des jardins, traîne dans la boue, comme les chiens ou les porcs, l'Amour, ce don divin. Vous, chastes hommes, consacrés à Diane et à Pallas, salut à vous ! Venez écouter avec attention le divin mystère [3]. »

Philippe Béroalde va plus loin : il entreprend, « sans fausse honte, » de déduire. devant ses jeunes élèves, la philosophie de Properce : « Oui, s'écrie-t-il avec âme, nous louerons l'amour, le dieu seul et avant tout louable, louable par excellence ; nous vous montrerons que la poésie d'amour et les poètes d'amour conviennent aux plus graves professeurs, et que ce genre de poème est digne de faire l'objet d'un cours public et complet dans une université de lettres. » Et le voilà occupé, pour toute son année, à établir une distinction entre l'œuvre écrite et l'homme, suivant cet aphorisme de Catulle, qu'un

[1] *De Deliciis paradisi.* — [2] L., II, p. 164. — [3] *Henrici Cornelii Agrippæ oratio, in prælectionem Convivii Platonis, Amoris laudem continens*, dans ses *Opera*, édition de Lyon, t. II, p. 1062.

Digitized by Google

poète peut parfaitement passer pour honnête, chaste et pieux, sans que ses œuvres aient la même réputation, pourvu qu'on leur trouve du sel et de l'esprit. Ovide aussi avait dit : « Ma plume est lascive, ma vie ne l'est pas. » Béroalde insiste très vivement sur ce principe tutélaire, et, pour étayer sa démonstration, il s'amuse à lire les passages les plus gaulois de Platon et de la Bible : « cependant, ajoute-t-il fièrement, tout le monde lit la Bible[1]. »

Outre qu'elle répandit ainsi la doctrine d'amour, la religion du beau se complut naturellement dans la beauté de la forme, et elle donna aussi, de ce chef, une direction très positive.

D'abord, elle mit fort en honneur un genre d'écrits que, pour plus de brièveté, nous appellerons d'un seul mot la littérature de conversation. On ne s'en étonnera pas, puisque la conversation servait à la fois de moyen et de but, et qu'elle paraissait la réalisation du bonheur platonique. Si l'on avait le malheur d'écrire, on prenait au moins toutes les précautions possibles pour ne pas en avoir l'air, et certainement bien des auteurs de dialogues, de nouvelles, de narrations diverses, ne les ont mis sur le papier que pour conserver le souvenir de conversations réellement tenues, ou, tout au moins, parce que, dans un moment de détresse, où la conversation leur faisait défaut, ils se sont trouvés réduits à prendre la plume pour se donner la riposte à eux-mêmes. Les critiques de notre temps, qui préfèrent parler tous seuls, sous forme de conférences ou d'articles, sont portés à voir, dans ce mode dialogué, un artifice de rhétorique ; ils apprécient de la même façon les dialogues de Platon, et nous voyons de très savants platoniciens citer indis-

[1] F^os 4 v° et suiv. — *Archives historiques*, I, 322.

Digitized by Google

tinctement telle ou telle pensée de l'un des interlocuteurs comme la pensée de Platon, sans remarquer que dans le même dialogue les divers interlocuteurs expriment sincèrement des idées différentes. La plupart de ces dialogues sont de vraies conversations[1] et ont la prétention de sténographier plus ou moins exactement le pour ou le contre, avec la parfaite liberté d'allures que ne comporterait pas un exposé dogmatique. Bembo, en qualité d'éminent causeur, a endossé la responsabilité de plus d'un dialogue écrit[2]. Et c'est ainsi qu'à l'inverse des habitudes actuelles de nos salons, où, si par hasard la conversation tend un peu à s'élever, nous empruntons nos idées à l'article paru la veille ou à la pièce à succès, le salon faisait le Livre, procédé extrêmement favorable à l'influence féminine !

Le chef-d'œuvre de cette littérature de conversation est, sans contredit, le *Courtisan* de Castiglione, dont on connaît plus de quatre-vingts éditions ou traductions[3], et dont la vogue presque intarissable a duré plus d'un siècle.

A mesure, toutefois, que les femmes tombent dans la simple sensibilité mondaine, la littérature qu'elles inspirent devient un art de forme plutôt que de pensée, et bientôt il ne reste plus de place que pour la poésie. La poésie envahit tout ; bien entendu, nous ne parlons pas ici de la grande poésie, héroïque, destinée aux appétits robustes ; on se délecte dans le régal d'une belle période musicale qui berce sans émouvoir, dans une sorte de néant magnifique, dans de somptueuses frivolités,

[1] Castiglione fit revoir par Bembo les conversations qu'il lui attribuait (lettre du 20 octobre 1518). — [2] Dialogues de Léonicus ; de Castiglione. — [3] Ciani.

Digitized by Google

faites pour donner à la conversation un élan nouveau.

Gloire à l'improvisateur qui, sous les lambris du château, tandis que, dans les rues, s'élève un vague brouhaha de musiques, de chants ou de processions, sait instantanément ciseler ou cristalliser l'idée jolie, lancer son petit vers, fin comme une flèche, éclatant comme une fusée ! Cet homme-là, partout fêté[1], voit la bienvenue lui sourire dans tous les yeux ; dans une coupe de cristal rare il ne verse qu'une goutte d'élixir, mais d'un élixir qui monte les têtes ; il est maître du monde. Avec un vers tendre ou spirituel, on fait ce qu'on veut. Bembo a un mot bien typique : lorsque Vittoria Colonna vient de perdre son mari, il lui dit qu'il se sent réconcilié avec le siècle, tant il a vu éclore de sonnets à cette occasion ! Vittoria Colonna, elle-même, dans un tout autre ordre d'idées, en matière de théologie, écrit aussi à un prélat : « J'ai reçu ce matin votre lettre ; j'ai vu dans les madrigaux la force de la vérité ! » La poésie sert si bien à tout, qu'un malheureux ambassadeur, à bout d'expédients, pour réclamer ses traitements arriérés, finit par adresser une dépêche en vers à sa souveraine, à Marguerite d'Autriche ! un autre mêle des vers à ses dépêches, dans le simple but de faire la cour à sa princesse. Un agent d'affaires, chargé d'adresser des renseignements à Vittoria Colonna, prétend qu'il perd la tête en écrivant à une femme si illustre, et qu'il ne peut s'empêcher de parler en vers : « Jusqu'à présent, ses parties divines sommeillaient, le nom de la marquise les fait surgir[2]. » Admirable effet de l'influence féminine, qui galvanise jusqu'à des clercs d'huissier !

[1] Luzio, pp. 89 et suiv. — [2] *Lettere volgari*, p. 8.

Digitized by Google

On écrit en vers à ses enfants[1], on envoie à ses amis des vers, quelquefois empruntés[2].

Dans toute cette production poétique, le sonnet tient le rang le plus utile, parce que, grâce à sa forme étincelante et concise, il fait bien dans une vitrine parmi les petits trophées du cœur. Il répond admirablement aux goûts des femmes; il est bref et net, il porte sur un mot, il permet d'exprimer les impressions les plus diverses et les plus variables.

Aujourd'hui, nous ne comprenons pas très nettement le succès qu'ont pu obtenir certaines pièces de circonstance, par exemple les dithyrambes de Molinet dès que Marguerite d'Autriche met le pied hors de chez elle[3]. Ces bijoux d'autrefois nous font l'effet de ces perles désenchâssées et mortes, qu'on trouve chez un brocanteur. Du reste, elles n'ont jamais eu le feu de la passion : on ne leur demandait que de briller uniformément, et on les enfilait les unes après les autres, avec l'idée que tant d'éclats douceâtres et alanguis formeraient à la longue une parure. Quelles parures fines et discrètes, que les mièvreries de Saint-Gelais ou de Michel d'Amboise, ou les « Cent cinq rondeaulx d'amour », publiés par M. Tross, ou l'*Hécatomphile* (c'est-à-dire les cent amours), et tant d'autres encore[4] ! On avait

[1] Frémy. — [2] Les canzone espagnoles, insérées par Lucrèce Borgia dans ses lettres à Bembo, ne sont peut-être pas d'elle. (Gregorovius, I, 77.) — [3] *Faictz et ditz*, f°s 29 v°, 30, 111 v°. — [4] Castiglione, cet arbitre du goût, consacre six pages d'excellents dystiques latins à dissuader sa belle d'aller aux bains de mer. Il lui dépeint avec charme les monstres marins, qui s'avancent vers les jeunes filles, non seulement pour les livrer en pâture aux poissons, mais pour les enlacer d'abord, dans la torture de leurs embrassements et le reste... « Allons plutôt, soupire-t-il, vers le doux fleuve, dans l'ombre épaisse, parmi les fleurs. Embaumés, couronnés de nos couleurs préférées, nous laisserons l'eau laver tes pieds de neige..., le zéphyr découvrira tes flancs de marbre...

Digitized by Google

dans l'oreille un air d'Ovide[1] ou de Pétrarque, un air fade, banalement sublime, déjà mille fois utilisé, et on continuait à dévider la chanson de « l'exquis » chantre de Laure[2], à le piller, à le commenter, à le torturer[3], en levant les yeux au ciel à la façon des filles de Greuze[4]; et, ainsi, on se croyait des dieux[5]! « J'espère, s'écrie Arétin en riant aux éclats, que l'âme de Pétrarque n'est pas torturée dans l'autre monde comme dans celui-ci! » On était loin des vigoureuses inspirations réclamées par Pompeo Colonna. Quelques âmes gémissantes faisaient de secrètes réserves contre l'entraînement de cette sensibilité. Vittoria Colonna[6], Isabelle d'Este[7] gardaient à Dante une partie de leur cœur; mais comment réagir? On essaya fort gauchement. En France, il se forma une ligue d'affreux pédants, « escumeurs de latin, » qui, pour se séparer du vulgaire, pratiquèrent une espèce de jargon prétentieux et intolérable! En Italie, Spagnuoli s'égosilla bien vainement à tonner contre l'alliance franco-italienne[8]. Capilupi, encore moins adroit, fit la

O ma chère âme, les dieux sylvestres sentiront la morsure de mon amour, l'eau même du fleuve brûlera de mes flammes; que personne ne sache où nous portons nos pas! La foule ôte leur charme aux rochers et aux bois... Laissons aller à la mer les jeunes écervelées. Nous, tout bas, dissimulons notre route. Et si, sur les flots, tu entends un murmure, ah! mon amour, de suite cache-toi dans mon sein! » (Serassi, II, 300.)

[1] Duplessis. Virgile est fort démodé, cependant on en signale encore çà et là des traductions, par exemple *I sei primi libri*. — [2] Lemaire; Graf, p. 32; Cian, p. 217. — [3] Franco. — [4] *Éloge de la folie*, p. 289. — [5] Domenichi. — [6] *Dante col sito et forma de l'Inferno tratta dalla istessa descrittione del Poeta*. 1515, 2e édition Aldine, dédiée à la marquise de Pescara. — [7] Petrarca (il) *In Tusculano, per A Paganino di Paganini*, 1521, avec une lettre de l'imprimeur à Izabella de Gonzaga. — [8] *Sylvarum*, lib. II, s. II; lib. VII, sil. III, IV. Son poème contre les poètes impudiques fut édité dès 1508 à Francfort-sur-l'Oder, et traduit en 1562 par N. Bonyer en France.

Digitized by Google

sottise de s'en prendre aux femmes[1]. Au fond, il avait raison.

C'est aux femmes qu'il appartenait de nous garer d'un si lamentable écueil. Malheureusement, par suite de cette éternelle timidité et de ce manque d'énergie qui devaient tuer leur influence, elles se laissèrent tout à fait ensorceler. Il était écrit qu'elles sauraient vaincre, mais qu'elles ne profiteraient pas de la victoire: qu'une fois maîtresses du monde, la faiblesse reprendrait le dessus ; que n'étant plus fouettées par la passion, elles s'arrêteraient devant une boutique de confiseur...

Le chef-d'œuvre de ces confiseries prétentieuses consistait à élever un monument de vers à la gloire d'une femme désignée.

Jeanne d'Aragon fut, de son vivant, l'objet d'une déification de ce genre, pour laquelle l'Académie *de' Dubbiosi* de Venise procéda suivant les formes de la procédure employée à Rome en matière de canonisation : il y eut d'abord un décret préparatoire, puis un procès sur la proposition faite par quelques membres de partager l'apothéose entre la délicieuse Jeanne et sa sœur, la marquise du Guast ; puis, un décret, savamment motivé sur l'opposition que firent jadis les pontifes romains au projet de Marcellus de dédier à la fois un temple à la Gloire et à la Vertu, et portant que l'honneur serait réservé à Jeanne seule, qu'on se bornerait à encenser de quelques allusions la marquise du Guast.

Le temple fut élevé: en somme, il était dans le plus pur style de la Renaissance : cosmopolite, artistique, féministe. Il contient d'assez jolis morceaux : Ruscelli célèbre en vers convenables la

[1] *Cento Virgilianus*, Egloga IV, *De Natura mulierum*.

Digitized by Google

charmante Jeanne, adorable et divine. Mais cela montre seulement combien les plus belles choses ont le pire destin, lorsque la vie s'en va et qu'on la remplace par du fard. Le fard, c'est le ramassis de poésies en toutes langues connues ou inconnues, hongroise, hébraïque, syriaque, slavonne... En réalité, l'idée vraiment esthétique était absente

Il y a aussi, surtout en France, toute une délicate littérature de caniches et de petits oiseaux, qui ne manque pas de charme, ni surtout de sensibilité, car elle est généralement funéraire. Saint-Gelais, Eustorg de Beaulieu, Marot ont pleuré, à l'instar de Catulle, sur des moineaux, comme celui de l'insensible Maupas :

« Las, il est mort (pleurez-le, damoyselles),
Le passereau de la jeune Maupas ;
Ung aultre oiseau, qui n'a plume qu'aux aisles,
L'a dévoré : le congnoissez-vous pas ?
C'est ce fascheux amour...
... Par despit, tua le passeron,
Quand il ne sçeut rien faire à la maistresse[1]. »

Vert-Vert, dont les infortunes n'ont pas cessé de nous attendrir, est né en ligne droite[2] du perroquet de Marguerite d'Autriche, qu'on avait laissé mourir pendant une absence de la maîtresse, et qui, par conséquent, passa pour être mort de désespoir. Du Bellay a consacré à la mémoire d'un petit chien quelques-uns de ses vers les plus exquis[3].

[1] Cl. Marot, p. 292. — [2] Nous signalons ce rapprochement, que nous ne croyons pas avoir encore été fait.

[3] « Mon Dieu, quel plaisir c'estoit,
Quand Peloton se grattoit,
Faisant tinter sa sonnette,
Avec sa teste folette !

Digitized by Google

Bref, comme on le voit, tout procède d'un sentiment de douceur, à la Berquin ou à la Florian. Le cardinal de Médicis aime à s'intituler « le chevalier errant ». Les hommes, sous la fine main qui les mène, semblent de douces brebis, un peu émasculés peut-être, peut-être incapables d'une nourriture plus substantielle[1], mais polis, doux, gracieux ! On leur reproche de perdre leurs griffes, qu'on se rassure ! Pour peu qu'on touche à leur intérêt ou à leur amour-propre, il y a encore place pour une rhétorique réaliste ! Écoutez, derrière le théâtre (ou même devant), Politien, l'ange délicieux, appeler un obscur contradicteur, nommé Mabilius : « crasseux, cadavérique, proie des teignes[2]... » et ainsi de suite.

Puisque nous avons commencé la confession des femmes au point de vue intellectuel, achevons-la.

Elles firent plus que polir à outrance leurs amis fidèles ; peu à peu, par entraînement, elles se laissèrent aller à prendre elles-mêmes tendrement la plume, avec l'arrière-pensée de faire profiter le public des trésors de leur sensibilité.

Mon Dieu, écrire un livre, même en vers, n'est pas un crime. Mais comment les femmes ne comprenaient-elles pas qu'en se donnant des airs publics

Quel plaisir, quand Peloton
Cheminoit sur un baston,
Ou, coifé d'un petit linge,
Assis comme un petit singe,
Se tenoit, mignardelet,
D'un maintien damoiselet !
Ou, sur les pieds de derrière,
Portant la pique guerrière,
Marchoit d'un front asseuré
Avec un pas mesuré. » (II, 352.)

[1] Arétin, *La Pippa*. Cf. Borinski. — [2] *Opera*, Lyon, 1534 ; t. III, p. 284.

Digitized by Google

et professionnels elles rompaient précisément avec leur système?

Elles pouvaient, il est vrai, invoquer l'exemple de l'Espagne, où leurs semblables n'éprouvaient aucun scrupule à se manifester dans la science. Mais la situation de l'Espagne était tout à fait différente : là, il s'agissait de femmes de haut vol, qui abordaient des régions purement scientifiques avec une vigueur extraordinaire ; des femmes du monde éclatantes et célèbres, la marquise de Monteagudo, doña Maria Pacheco de Mendoza[1], la jolie Isabelle de Cordoue, plus riche encore en latin, en grec et en hébreu qu'en biens terrestres, Catherine Ribera, le chantre de l'amour et de la foi, ou bien les deux « *professeurs* » de rhétorique aux universités de Salamanque et d'Alcala, ou Beatrix de Galindo, qui enseignait le latin à la reine, ou Isabelle de Rosères, qui prêchait dans la cathédrale de Tolède, qui vint à Rome convertir les juifs et commenter Jean Scott devant un parterre de cardinaux ébahis ; Loysa Sygea, encore, la plus illustre de toutes, d'abord enfant prodigue, puis Père de l'Eglise, qui parlait les langues les plus inédites... Voilà des femmes pleines de sève et d'énergie, que personne ne s'étonne de voir prendre de haute lutte le premier rang dans les sphères du beau langage, de la philosophie, de la théologie ; mais vraiment sont-ce bien des femmes ? ou plutôt apportent-elles quelque chose de nouveau à l'humanité ? Sont-ce des apôtres du bonheur ? Non, elles prêchent la raison, mieux, aussi bien ou plus mal que les hommes, voilà tout. L'idéal de la France[2] et de

[1] Prescott, II, 267. — [2] Allut. En Allemagne aussi M. Janssen (I, 65-68) cite des femmes très lettrées, mais toutes sont des religieuses.

Digitized by Google

l'Italie[1] est différent; il exige plus de discrétion. Les femmes peuvent être tout aussi instruites; la science du latin est si répandue parmi elles, même au fond des campagnes[2], qu'on ne s'en vante plus; beaucoup abordent l'hébreu[3]; on va jusqu'à dire que la rhétorique leur est une vertu aussi nécessaire, sinon davantage, que la chasteté[4]. Seulement, on reste invinciblement fidèle à la maxime que les femmes doivent régner par le charme plutôt que par le raisonnement, et, s'il est nécessaire de s'armer pour la lutte, leur habileté suprême consistera toujours à paraître désarmées, à garder leur esprit libre et aimable, toute la fleur de leur bonne éducation, à rester grandes dames et « amateurs ».

Est-ce au moment où les délicats des délicats se garaient de l'imprimé comme d'une faute de goût, comme de ce que Montaigne appelle un « embesoignement oisif », que les femmes devaient descendre dans l'arène et s'adresser au cœur d'un passant banal et distrait? Violer leur pensée en l'imprimant? On peut parler au public pour les choses viriles, pour les déductions logiques de vérité, pour le martelage du raisonnement, pour l'histoire, la philosophie, la théologie, pour tout ce qui est de fer et de roc. Mais le sentiment a des grâces qui ne fleurissent bien qu'en serre; les vraies femmes de ce temps-là ont des airs d'orchidées, singulières et

[1] Citons Félicie de la Rovère, la célèbre Mlle Trivulce, les trois filles du comte Matteo Maria Boiardo, capables de tenir tête à n'importe quel savant, Honorata Pecci, de Sienne, qui aborde sans sourciller les plus hautes discussions philosophiques (Firenzuola), et mille autres. — [2] P. de Lesnauderie, *la Louange de mariage*. En 1500, dans le village d'Auvilliers en Normandie, une fillette de quatorze ans, Jeanne la Fournette, aussi experte en latin que le clerc de la paroisse, chantait au lutrin Ténèbres. — [3] Rousselot, p. 182. — [4] Nifo, *De Principe*, ch. XXIX.

Digitized by Google

rares, d'orchidées à parfums subtils, et qui se replieraient sur elles-mêmes au premier souffle. La même pudeur qui défend les finesses de leur corps contre tout œil indiscret et qui ne sourit qu'aux amis semble envelopper leur âme. Il ne leur déplaît pas de s'entendre appeler les dépositaires de la « bonne doctrine[1] », ou même de se voir attribuer plaisamment quelque jolie œuvre qu'il est évident qu'elles n'ont point faite; Arétin est un bien adroit et amusant flatteur de faire demander par l'acteur, en prologue d'une de ses comédies les plus épicées, si la pièce n'a pas pour auteur Vittoria Colonna ou Veronica Gambara[2]. Mais la femme la plus savante, la plus instruite du monde, Marguerite de Savoie par exemple, ne laissera jamais vanter que sa « divine bonté[3] ». Les nobles dames ne prennent pas plus la plume, qu'une bonne maîtresse de maison n'a besoin de prendre un balai : elles dictent volontiers jusqu'à des lettres intimes, avec la belle nonchalance de Talleyrand, qui, du reste, lui aussi, entendait assez bien son métier. Si elles se surprennent à écrire, c'est par distraction pure, après avoir peint, sculpté, fait de la tapisserie, joué de la harpe, chanté[4], que sais-je ? dansé, caracolé ; alors, elles pensent à leur âme, si elles en ont le loisir, elles lisent un psaume ou une nouvelle[5], ou bien, pour « fuir l'oisiveté », pour se débarrasser de l'obsession d'une idée qui les persécute, les voilà qui cisèlent artistiquement leur idée sous la forme d'un sonnet. Ainsi comprise, la poésie est l'art divin ! et bien peu de femmes ont

[1] Rabelais, II, VIII. — [2] La *Cortigiana*. — [3] *Discours de court*. — [4] Ms. fr. 599, f°s 79 v°, 17 v°, 40 ; f°s 86, 29, 42, 20, 27 v° ; f°s 13, 53 v°, 34, 18 v°, 22, 22 v°, 53 v°, 58, 42. — [5] Ci-dessus *Louise de Savoie*.

Digitized by Google

su y résister, du moment où cela leur paraît la même chose que de peindre un éventail !

Marguerite d'Autriche[1] s'est plu à graver, dans de petites poésies, le souvenir des épreuves de sa vie, et même (dans l'intimité absolue) elle n'a pas dédaigné d'adresser quelques épîtres en vers à ses fidèles ou à ses fonctionnaires[2]. L'aimable Graville, la belle Chateaubriand, si prisée de François Ier, excellaient dans ce passe-temps, et, quand on voit Suzanne de Bourbon[3] elle-même payer son tribut, on peut bien penser que la mode fut générale[4]. Mais de là à se proclamer poète, il y avait un abîme, et, lorsqu'il fut franchi, la décadence apparut, parce que l'art exquis et primesautier fit aussitôt place à l'affectation. Aux femmes purement charmantes succédèrent des bas-bleus, telles que Mme de Morel et ses trois filles, ou Mme des Roches. Il y eut des « femmes écrivains », et l'académie des Valois trouva tout naturel de les admettre[5].

Lyon a été la capitale de la poésie féminine, et certainement c'est là qu'on peut le mieux apprécier comment et pourquoi les femmes tombèrent dans ce petit travers, de devenir des écrivains patentés. Ce ne fut pas tout à fait leur faute ; elles ne cédèrent que le jour où elles ne purent plus exercer autrement leur influence.

Lyon était la ville riche, aimable, élégante, rivale de Paris pour les couturières[6], la « Florence française »... Elle recevait souvent la cour.

[1] Anne de France, p. 80 ; Jean Bouchet, *le Temple*, f° 9, 9 v°. — [2] Lemaire de Belges, Épître de l'amant vert ; fr. 12077, f° 103 v°. — [3] E. Picot, *Catalogue*, III, 334. — [4] Du Moulin nous cite un bon nombre de dames poètes dans le monde de la magistrature et dans l'entourage de Marguerite. — [5] Frémy, p. 173, pp. 152 et suiv. Cf. *Panégyric*, Marconville. — [6] Ms. fr. 1721, f° 48.

Digitized by Google

Anne de France, comme souveraine des environs, y avait d'abord exercé une influence très directe ; puis Marguerite de France y vint plus d'une fois, et volontiers, comme en pays ami.

Les Lyonnaises, jalouses du « grand et immortel los » que s'étaient acquis leurs voisines les Italiennes, voulurent aussi s'imposer aux hommes et faire l'honneur de la France dans le présent et l'avenir[1]. Tout devint musique et poésie, poésie et musique[2]. Marguerite de France sourit fort à ce jasement universel. Jusque-là, et sauf le développement un peu excessif de la sensibilité, rien de plus légitime et de plus naturel : les maris faisaient fonction d'archivistes, ils classaient avec piété les papiers de leurs femmes et cultivaient leurs réputations. Un jour vint pourtant où il parut funeste de laisser à de seuls maris la garde de tant de trésors. Du Moulin, le secrétaire de Marguerite, se chargea de porter un coup aux pudeurs féminines : sur la demande expresse d'un mari, il publia les œuvres de Mme Pernette du Guillet, qui venait de mourir ; il eut bien soin d'indiquer qu'il entendait ainsi rendre un hommage collectif à tant « de belles et vertueuses Lyonnaises » ; il provoquait les autres à des confidences.

Les vers de Pernette du Guillet, un peu blancs, un peu sublunaires, n'avaient rien de particulièrement flatteur pour le mari qui les avait si bien gardés. Pernette avoue avec sincérité qu'elle n'a pas connu le bonheur ; et comment aurait-elle pu

[1] Citons Jeanne Gaillarde, Jeanne Flore, Jeanne Creste, Jacqueline Stuart, Marie de Pierre Vive et surtout Clémence de Bourges, Pernette du Guillet, Marguerite du Bourg et ses filles, Claudine et Sybille Scève, chantées par Jean Marot, sœurs de Maurice Scève, l'auteur de la *Délie*. — [2] « Les vers sont le clairon, mais la prose est l'épée. » (L. Veuillot.)

Digitized by Google

le connaître ? Elle s'éparpillait sur tant de choses! elle parlait toutes les langues, elle jouait de tous les instruments, et, de plus, elle avait de la beauté! Les sentiments qu'elle exprime oscillent simplement de la volupté très douce à l'amertume.

Louise Labé, gloire de Lyon ! a mieux servi sa cause. Nous remplirions plusieurs pages de la liste de ses vertus : blonde, riche, élégante, danseuse, chanteuse, écuyère, italianiste, elle traînait après elle un tel flot d'admirateurs, de commentateurs, de panégyristes, de biographes, de glossateurs, que sa mort n'arrêta pas l'élan et provoqua un tombeau de vers.

On n'a pas cessé de discuter sur le compte de cette femme passionnante ; on a même rompu des lances relativement à sa vertu, dont feu M. de Ruolz se porta jadis le garant et le paladin, mais que deux érudits, pourtant Lyonnais, MM. Gaullieur et Gonon, ont depuis lors battue en brèche assez lourdement. Cela nous importe peu, car, même théoriquement, nous ne revendiquons pas Louise Labé comme une des gloires du pur platonisme ; elle monte trop à cheval et s'en vante trop, elle a des airs bravaches et faussement langoureux, elle sent la décadence ! Et cependant, quoiqu'elle n'ait pas fait, comme Pernette du Guillet, le léger effort d'attendre d'être morte pour publier ses vers, elle affecte encore une modestie qui précisément nous déplaît. Ce n'est pas son mari qui la pousse à paraître, ce sont ses amis ; ils insistent, ils jurent de « boire la moitié de la honte » ; alors, « pour ne pas sortir seule, » elle dédie son livre à une autre femme, Clémence de Bourges.

A part ces minauderies, Louise est franchement persuadée des bienfaits de la domination féminine.

Digitized by Google

et on sent qu'en affrontant la publicité elle obéit à un sentiment de devoir ; elle fait tête à l'ennemi, comme un brave capitaine qui se jette hors des remparts pour rallier ses troupes un peu débordées. Elle conjure les femmes de ne point se laisser dépouiller de « l'honneste liberté » si péniblement conquise : liberté de savoir, de penser, de travailler, de briller. Le bonheur ! elle ne se fait plus l'illusion de le promettre à coup sûr, ou du moins elle est revenue du rêve de l'absolu ; mais elle se dit qu'au moins « on peut adoucir le long voyage[1] ». Elle ne perd pas de vue que c'est la fonction des femmes de répandre la douceur et la poésie, de mitiger les insociabilités, d'inspirer l'énergie ! L'expérience déjà faite ne lui paraît pas décourageante, bien au contraire ; la vie intellectuelle prend de jour en jour une ampleur plus magnifique, et cette ampleur est le résultat de l'action des femmes ! le pendule de toute la grande vie intellectuelle, c'est l'amour. Ainsi dit Louise Labé.

Tullia d'Aragona, qui soutient, en d'autres termes, la même théorie, est une des rares Italiennes qui n'aient point redouté la réputation de femme auteur ; probablement, parce qu'elle se trouvait déjà en marge du monde. En général, elle n'emploie pas beaucoup de circonlocutions et va droit au but avec une éloquence vigoureuse. Ses poésies, presque toutes adressées à des hommes, traitent des sujets les plus graves, notamment de sujets religieux. Tullia possède cette grande supériorité de connaître à fond l'humanité ; Calvin et Ochino ne sont à côté d'elles que des échappés de sacristie, et elle leur reproche avec quelque raison de frapper à tort et à travers, sans distinguer ce qui est

[1] *Débat de folie.*

Digitized by Google

sérieux de ce qui est inoffensif. Quant à elle, quelle sagesse [1] ! Le poète Arrighi ne peut s'empêcher de s'écrier : « Vittoria Colonna est une lune, Tullia un soleil. » Elle célèbre l'amour pur sur le vrai ton lyrique et énergique : « la folie magnifique, la folie admirable, qui suscite seule les grandes entreprises [2] ! » Tandis que trop souvent les femmes immaculées, Vittoria Colonna, Veronica Gambara, nous étouffent de sensibilité langoureuse : « Quand j'étais heureuse en aimant... j'exhalais avec des accents pieux et calmes les concerts de mon cœur... », Tullia, dégagée depuis longtemps de ce calme et de ces illusions religieuses, sait qu'il faut vouloir et qu'il faut agir ; elle ne demande pas l'impossible, mais, en revanche, vaillamment elle excommunie Boccace et ses « Nouvelles scélérates », devant qui les timides femmes du monde s'inclinent jusqu'à terre. Dans un dialogue avec deux messieurs, elle raisonne de l'amour sur un ton tout à fait platoniste, elle en scrute la casuistique : « La fin de l'amour en est-elle le terme ?... Vaut-il mieux aimer ou être aimée ? » Elle préfère être aimée, cette fine artiste, parce qu'en aimant on subit l'impulsion, tandis qu'en étant aimée on la donne. Les femmes qui ont vraiment aimé seront peut-être d'un avis différent ; et, cependant, voilà bien, formulée en une ligne, le grand débat du temps. L'art des femmes aurait dû être de se faire aimer et de donner l'impulsion ; elles se sont prises souvent à leurs rets, elles ont aimé et, par suite, au lieu de recevoir, elles ont donné. « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas ! »

Ces quelques spécimens de l'œuvre littéraire des

[1] *Rime*, p. 9, 39 v°. — [2] Louise Labé.

Digitized by Google

femmes suffisent à nous montrer qu'en somme, sauf en Espagne, la littérature féminine sort de l'amour pour rentrer à l'amour. On ne peut pas attribuer à ces divers écrits une bien grande influence sur la crise intellectuelle de la Renaissance ; ils ne font guère que développer plus ou moins intuitivement la philosophie platoniste.

En revanche, les femmes, par l'action individuelle et personnelle, ont exercé une influence intellectuelle énorme, surtout en Italie. Elles portent leur grâce là où les théologiens du moyen âge, qui se nommaient volontiers les « docteurs des pauvres[1] », ne pénétraient pas, parmi les pauvretés du cœur ! Elles répandent ce vernis de douceur étrange, singulière, dont la trace n'a pas disparu[2] ; elles intellectualisent la société[3], et, dans un pays essentiellement désigné pour devenir la proie de l'or et du luxe, elles retardent le moment où l'on n'appréciera plus les hommes qu'à la dorure de leurs lambris ou à l'épaisseur de leurs tapis.

Au nord des Alpes, on ne peut pas très facilement mesurer les effets de leur action. Il y a une résistance trop forte : le monde masculin se laisse difficilement entamer ; les hommes frémissent, il semble qu'on leur arrache l'âme, ou qu'on veuille les dégrader, en leur proposant de se soumettre, à quoi ? à une sorte de bonté intellectuelle ! Ils ne veulent pas entendre parler des femmes, pour l'esprit. Les Allemands ne leur reconnaissent aucune intelligence en dehors du ménage[4]. Ce que

[1] *Sermones aurei funebres, cunctos alios excellentes, noviter inventi.* Pro doctore. Sermo IV. Paris, P. Gaudoul, 1519, in-18. — [2] *Navis*, édition 1494, f° 2 v°. — [3] Cf. Arv. Barine, *Journal des Débats*, 2 décembre 1896. — [4] Vers de Brandt, sur l'*Apologia* de Monti.

Digitized by Google

les Italiens appellent intelligence, ils l'appellent, eux, bavardage, rouerie, esprit de contradiction [1] ! Ils repoussent ces satisfactions-là, ils n'entendent pas se laisser tondre par Dalila [2], ils diraient volontiers, comme un fier personnage de M. de Curel, qu'il n'y a qu'égoïsme au monde, et que l'égoïsme qui crée la vie vaut mieux que celui qui s'emploie à consoler de vivre. En fait de poésie, ils sont d'avis d'accueillir les galantes aubades en leur versant un seau d'eau [3]. Et si les Italiens parlent de barbarie, « de gens sans cervelle [4], » on leur répondra, un jour de bataille, en leur montrant ce que pèse un peuple sensible et cérébral. Erasme qualifie d'Italien « quiconque est honnête et docte [5] » : à merveille, mais où en sont arrivés les Italiens avec ces belles idées ? Ils raisonnent, ils ne se battent plus [6]. Ne me parlez pas des Vénitiens, disait Louis XII, « ils ne savent pas mourir [7] ». Savoir mourir, voilà la vie.

Virile, sévère, frugale, pauvre, rustique souvent jusqu'à la grossièreté, l'Allemagne soutenait en ces termes, contre le paradoxe intellectuel, la vieille guerre orgueilleuse de l'empire contre le sacerdoce, et l'abîme se creusait une fois de plus entre les corps et les esprits, entre la matière et l'âme, la force et la liberté. Des bords du Rhin, on lança contre les fragiles vœux de l'italianisme de furieuses volées de projectiles. Brandt publia cette fameuse *Nef des fous*, dix-sept fois rééditée de 1494 à 1520, et qui fut aussi traduite, aussi copiée, aussi imitée

[1] Brandt, p. 52. — [2] Brandt, pp. 54 et suiv. — [3] Édition 1497, f° 40 v°. — [4] Pontanus, *Dialogi*, Florence, 1580, p. 7. — [5] I, 379. — [6] « Gli Italiani, col lor saper lettere, haver mostrato poco valer nell' arme, da un tempo in qua. » (Castiglione, liv. I.) — [7] Sanuto.

Digitized by Google

dans le monde germanique que Pétrarque l'était dans le monde latin ; œuvre injuste et amère, où défilent, comme dans une baraque de foire, tous les petits profils grotesques, qui faisaient la joie de l'esprit et du cœur ; non seulement, cela va sans dire, les vieilles têtes de turc, comme le médecin ou l'astrologue[1], mais les types nouveaux, le savant à lunettes, en train de *cuisiner* sa réputation sous prétexte de Platon ou de Ménandre ; l'homme du monde, vrai bâton de cosmétique, mais bel esprit, amoureux, évaporé, occultiste : tout, jusqu'aux explorateurs, dans un temps où l'on ne rêvait que libre-échange et suppression de frontières, au temps de Colomb et de Vasco de Gama. Le vieil Allemand ne voit, dans la plupart de ces chercheurs d'aventures, que des voyageurs autour de leur chambre ou de vils conférenciers, et parmi ceux qui voyagent réellement il distingue déjà, avant Sterne, les désœuvrés, les curieux, les menteurs, les orgueilleux, les vains, les vaporeux, les voyageurs forcés, les voyageurs malfaiteurs et félons, le voyageur innocent et infortuné, le voyageur simple. On n'oublie guère que le voyageur sentimental[2].

Quant aux « poètes », inutile de dire si un vrai Allemand bafoue ces gens en *us*, sorte de Tartarins intellectuels, qui, en réalité, épousent des femmes vieilles et même riches[3].

Et, là-dessus, les têtes s'échauffaient, on constatait la décadence des mœurs, la désertion des campagnes, l'afflux de la population dans les villes, et on s'en prenait à Rome, tête du mouvement :

[1] *Navis*. Édition de Bâle, 1498, f°s 63, 75. — [2] Geyler, f°s 21 et suiv. — [3] Hütten, *Epistolæ*, p. 267. Tout en plaisantant, Hütten traduit assez fidèlement les opinions d'une partie de l'Allemagne, qui ne s'aperçut pas de son sarcasme.

Digitized by Google

Rome sans gouvernail, Rome sans boussole, alliée à l'esprit nouveau dont elle devait périr [1].

Puis, quelques années après, lorsque, malgré tout, la marée montante finit par faire sentir sa force, l'antagonisme changea de face. On se mit à reprocher à la science italienne un caractère d'apparat superficiel. On rit de la bibliophilie. Ah! vraiment, Ptolémée Philadelphe a été un bien grand homme de réunir 40.000 volumes à Alexandrie! autant vaudrait un âne chargé de guitares et qui se croirait musicien [2]! Soit: mais on ne s'en tient pas là, et vraiment, malgré tout ce que nous savons des violences de l'esprit de parti, nous ne pouvons pas nous défendre d'un certain étonnement, en entendant un homme tel que Marot jeter, de haut, à la Rome de Léon X, l'épithète d' « ignorante », ou Mélanchton traiter l'Italie de « ténébreuse Egypte, en proie aux pires ennemis des lettres et de l'étude ». Il semble qu'on aurait pu s'attendre à toutes les accusations, sauf à celle-ci.

Or ces idées allemandes étaient à demi françaises, de sorte que, dans cet ardent assaut réciproque, l'Allemagne impériale et l'Italie papale, malgré quelques brèches, conservèrent assez bien leurs positions, tandis que la France, tiraillée par deux impulsions contraires, s'émiettait. Aux portes mêmes de Lyon, la douce cité féministe, les germanistes et les huguenots répondaient brutalement à toute la poésie des femmes par le mot de d'Aubigné : « Quand le rossignol a des petits, il ne chante plus. »

Outre beaucoup de gens graves et à peu près tous les hommes politiques, partisans de l'autorité

[1] *La Nef des folz*, 1497, pp. 90, 98. — [2] « Navicula sive speculum fatuorum » de Jean Geyler et Jacques Other, f° 1 v°.

Digitized by Google

et même de la force, le dilettantisme italien trouva encore en France pour ardents adversaires les tenants de la vieillé gauloiserie[1], qui continuaient à aimer les déshabillés naturalistes[2], les synthèses[3] ou les analyses de la chair[4]. Il semblait qu'on leur fît injure de vouloir leur imposer un pétrarquisme guindé et gêné pour les alanguir[5]. Pourtant, si le pétrarquisme n'apportait pas grand'-chose, il n'était pas bien coupable d'amollir certaines verdeurs, et de remplacer par ses propres fadaises les fadaises de tant d'illustres inconnus, les Jean Picart, les Etienne Clavier et autres[6].

Dans un milieu aussi troublé que l'était alors la France, nous serions donc portés à conclure que l'influence intellectuelle des femmes fut négative, dans le sens scientifique du mot. Les femmes agirent comme M. Pasteur. Notre âme était remuée, agitée, accablée par une foule de microbes inaperçus : elles ne nous ont pas apporté une formule positive de santé, mais elles ont cherché à stériliser les mauvais germes, à faire de l'air pur et de l'eau claire.

Même après les bourrasques du XVIe siècle, on ne peut pas dire qu'il ne soit pas resté vestige de leur effort. Car c'est le caractère de la France d'être un pays complexe et facile, où rien ne triomphe, mais où tout réussit, où rien ne subsiste, mais où rien ne se perd ; aujourd'hui encore, à Paris, il suffit

[1] Jean Marot, p. 237; *les Dictz de Salomon*, *le Sermon de saint Jambon*, *la Fleur de toutes joyeusetez*, etc., sans parler de Rabelais. — [2] Voir not. Méon, p. 53, 119. — [3] Coquillart : Contre-blason de d'Estrées, dédié à Louise d'Albret (en 1514). — [4] Blasons du corps féminin, par Eustorg de Beaulieu, un des protégés de Marguerite, à qui il adressa une épitre. — [5] Rondeaux de Robertet, extraits de Pétrarque. — [6] Nombre de ces œuvres sont inédites. En voici un échantillon : « Jeunes tendrons, aux poignans mamellettes, » etc.

Digitized by Google

de passer une heure en voiture pour traverser les quatre ou cinq derniers siècles de notre histoire. Le féminisme du XVIe siècle a apporté et laissé une nouvelle couche de traditions ; on ne pouvait pas lui demander davantage.

La violence de l'opposition nous porte aussi à excuser quelque peu la timidité que nous avons signalée chez les femmes haut placées; les vraies audaces ne pouvaient réellement venir que d'en bas. Nous avons vu combien Marguerite de France, appelée à vivre dans le cercle restreint d'une élite, avait de peine à s'orienter, puisqu'elle ne trouvait autour d'elle que des contradicteurs. Lorsque son platonisme effrayé arriva enfin, vers 1540[1], à formuler comme en Italie une direction positive par la plume d'Héroët de la Maisonneuve, et qu'il en résulta des passes d'armes, Marguerite louvoya prudemment, goûta Héroët, goûta son adversaire La Borderie. Et cependant, on sentit le frein[2], et autour d'elle il fallut chanter l'amour sur un mode plus philosophique. Le sauvage Des Périers lui-même, type de l'homme qui aime à donner un coup de dent[3], se vit réduit à traduire le *Lysis* de Platon, sous ce titre anodin : « Queste d'amytié[4]. »

La victoire resta ainsi modeste et indécise, un peu en disproportion avec le grand enthousiasme qu'on avait déployé. Les beaux traités triomphaux sur l'excellence et le mérite transcendant des

[1] Le Franc. — [2] Dès 1546, Delahaye, un ancien imprimeur d'Alençon, devenu « Silvius », pouvait louer Marguerite du service qu'elle venait de rendre à l'esprit français : Le grossier Cupidon, dit-il, régnait en maître, lorsque l'Amour vrai, descendu du Ciel pour le chasser, trouva chez la princesse son hôtellerie, « et doulcement se mist sur une *haye* ». (I, 103.) Selon lui, Marguerite avait réussi à régler les appétits et à introduire pratiquement dans la poésie l'amour philosophique. — [3] I, 89. — [4] P. 46 et suiv.

Digitized by Google

femmes, ces pierres sacrées, débris du culte, dolmens abandonnés, sont presque tous italiens. Marguerite manifestait une certaine réprobation quand elle entendait mal parler des femmes; mais elle n'inspira pas, comme Vittoria Colonna et comme bien d'autres, de glorieux dithyrambes. On continua, en France, à discourir très librement pour ou contre les femmes.

C'était même un vieux jeu français de société, que celui-là : chacun y disait son mot, quitte à changer de camp [1], et l'on se passait une foule de vieux clichés plus ou moins amusants : « Eve était femme ; Dieu s'est fait homme ! Il n'y a pas de femmes parmi les prêtres ! Il est bien commode de coucher seul ! Je n'ai jamais été ni amoureux ni marié, grâces à Dieu [2] ! » Un instant, au xve siècle, on avait pu croire que le niveau intellectuel de ce petit jeu s'élèverait, enfin, jusqu'au mode italien ; un Normand, nommé Martin Le Franc, que ses fonctions de secrétaire de Félix V avaient rendu à demi pontifical, jeta un instant le grand mot qui allait faire flamber l'Italie : « Les femmes sont les apôtres du bonheur, parce qu'elles sont les apôtres de l'amour universel et nécessaire. » Quelques petites académies ou *puys d'amour*, éparses en Picardie et en Flandre, s'enflammèrent sur cette idée, mais sans en rien tirer de mieux qu'un encouragement au ramage de l'ancienne chevalerie, qu'elles se piquaient de continuer ; puis les farouches manifestations allemandes vinrent donner le coup de massue, et, lorsque l'opinion s'éprit de Brandt et de Geyler, les

[1] Le Fèvre, puis Eustorg de Beaulieu. — [2] Voir G. Paris, *Romania* de 1887, pp. 383 et suiv. ; *le Champion des dames* ; *Louange des femmes*, p. 6 ; Guill. Alexis ; Gratien du Pont, f° 22 ; E. Deschamps, III, 308 ; V, 300.

Digitized by Google

féministes français rougirent et se donnèrent des airs récalcitrants[1]. On n'éleva donc pas de monuments à la gloire des femmes, et même un chef-d'œuvre de notre art de gravure, une *Nef* absolument charmante, parue vers 1500[2], est consacrée à leur dénigrement : c'est une série de petits tableaux, qui représentent d'abord Eve, l'inévitable, puis la coquetterie, la musique, les dîners, les parfums, l'amour. L'auteur ne va pas jusqu'à dire qu'il trouve tout cela ennuyeux, mais il insinue qu'à son avis ce n'est pas parmi de pareilles frivolités qu'il faut aller chercher une idée sérieuse.

Les Français veulent bien reconnaître aux femmes certaines qualités morales : la bonté, le dévouement; une femme qui n'aurait qu'une chemise, la donnerait[3], on le sait. Un écrivain met dans la bouche d'Eve un cri de dévouement sublime, au moment où elle est chassée du Paradis : « Tue-moi ! crie-t-elle à Adam ; peut-être que Dieu te remettra dans le Paradis[4] ! » Néanmoins, elle l'en avait fait chasser. Mais, en grande majorité, les Français, fort injustement, croient la légèreté, la variabilité, le défaut d'originalité, des défauts inhérents au sexe et non point seulement le résultat d'une fâcheuse éducation ; si des femmes instruites citent Platon ou saint Thomas, on se moque d'elles, on ne veut pas croire qu'elles aient un avis personnel, on raconte qu'elles se sont fait « seriner », que « la doctrine leur reste sur la langue, qu'elles n'ont rien de naturel, qu'elles disparaissent sous l'art ». Il semble qu'une femme soit frappée de l'incapacité

[1] Champier, *le Mariage, la Nef des princes*. Voir encore la polémique de Bouchard et Tiraqueau, sur la valeur morale des femmes en 1513-1515 (Rabelais, édition Didot, p. 7). — [2] *Stultifere naves*. — [3] Martin Le Franc. — [4] *Vita Ade et Eve*, s. l. n. d.

Digitized by Google

radicale d'éprouver une idée individuelle[1]. Montaigne, qui se vante pourtant d'être platonicien et anti-épicurien[2], résumera très bien tous ces vieux préjugés en refusant net de prendre la femme pour autre chose qu'un joli animal. Sa vertu (pour la femme, car ce n'est pas celle de Montaigne), c'est la fidélité corporelle; l'idéal, Anne de Bretagne faisant de la tapisserie dans la chambre conjugale[3]. Montaigne admet, à la rigueur, que la coquetterie féminine peut arriver à ennoblir l'amour, mais sans en changer la destination : « On fait quelque chose sans les grâces de l'esprit, rien sans les grâces corporelles[4]. » Ainsi les voix romaines et papales rompaient en visière à une foule d'idées préconçues en revendiquant pour les femmes le droit absolu de sortir du fard et du cosmétique.

Les Françaises ne se sont pas assez nettement affirmées. On accepte leurs services pour des œuvres domestiques, souvent délicates et difficiles, qui nécessitent beaucoup d'intelligence, mais qui sont considérées comme serviles ou tout au moins comme inférieures; puis, dès qu'elles tendent à s'élever au-dessus de ce servage, on les arrête, on les renvoie à leur paresse et à leur frivolité, on leur persuade qu'elles n'ont aucun droit à défendre les grandes causes que les hommes désertent trop souvent, et elles le croient. A tant d'hommes inutiles, on s'empresse d'ajouter des femmes inutiles[5]! Mais n'est-ce pas un abus de les ensevelir ainsi toutes vivantes, pour les empêcher de paraître? Est-il permis d'in-

[1] Montaigne, liv. III, ch. III : Des trois commerces. — [2] Liv. I, ch. LI ; liv. III, ch. V. — [3] Poèmes en forme d'épîtres (Ms. de la Bibl. imp. de Saint-Pétersbourg), f°s 40 v°, 58 v°, 1 v°. Cf. *Epistre de Fauste Andrelin de Forly*. — [4] Liv. III, ch. III. — [5] M. le marquis Costa de Beauregard, p. 31.

Digitized by Google

fliger à la moitié de l'espèce humaine un malaise d'autant plus affreux que, la plupart du temps, la victime ne se l'explique pas à elle-même? Une femme, ayant tout ce qu'il faut en apparence pour le plus parfait bonheur, et cependant réellement malheureuse et malade à force de vide, s'écriait, auprès de nous : « Il me manque quelque chose! il y a dans mon âme des facultés étouffées, inutiles, trop de choses qui ne se développent pas et qui ne servent à rien ni à personne[1]. » Combien y en a-t-il eu, à toutes les époques, de ces âmes de femmes, profondes, vides, éternellement vierges, qui souffrent de ne pas se donner, qui, pudiquement, vivent repliées! et pourquoi? pour le seul profit de l'égoïsme des hommes! « Non, cela ne doit pas être, ripostait avec feu un spiritualiste convaincu. Si les hommes se plaignent de se voir égalés ou surpassés, tant pis pour eux! qu'ils s'en prennent à eux-mêmes! c'est qu'ils ne sont pas dignes de leurs femmes[2]! » Celui qui tenait ce langage n'était pas Français; c'était un prélat romain, Jean Monti, secrétaire apostolique.

[1] Costa de Beauregard, pp. 32, 34. — [2] *Apologia*. Cf. *Sermon joyeulx*, Rec. Montaiglon, III, 261.

Digitized by Google

CHAPITRE V

L'INFLUENCE RELIGIEUSE

Le grand effort que nous avons cherché à peindre aboutissait, en somme, à une profonde révolution religieuse ; il partait d'une crise de croyance, il menait à une transformation du christianisme, par le sacerdoce féminin.

En réalité, le féminisme exaltait l'âme plus que la femme. La femme naît pour être entretenue; à défaut d'homme, elle s'appuie sur Dieu; de sorte que, fatalement, sa religion de beauté devait conclure à de mystiques épousailles, à un grand acte de sensibilité religieuse, à un développement de la charité et de l'espérance sur la base du dogme défini. à l'habile traduction des impressions de l'au-delà par des signes extérieurs.

Que les femmes se jetassent avec passion dans la sensibilité religieuse, il fallait bien s'y attendre. C'est leur habitude[1]. Même sans parler des dévotes de sacristie, les femmes aiment à se croire reines par la grâce de Dieu. L'incompréhensible,

[1] Une des particularités de l'hérésie albigeoise fut de se développer par l'apostolat des femmes (J. Guiraud, *Revue historique*, juillet août 1897, p. 225).

Digitized by Google

qui irrite les hommes, les fascine, elles éprouvent une singulière jouissance à remuer des mystères. Comme nous l'avons dit, au moment de la crise religieuse, telle courtisane émit sur la direction des affaires ecclésiastiques les avis les plus judicieux [1].

Dans l'Eglise, il était de « tradition » absolue de se méfier de l'ingérence des femmes, et vraiment on pouvait considérer le monde ecclésiastique comme la citadelle de l'antiféminisme. La religion avait pris une tournure raisonneuse et théologique ; elle ne connaissait qu'une morale, elle appliquait aux femmes du monde et aux âmes les plus hautes les règles enseignées dans les faubourgs. Erasme répète encore avec complaisance la maxime de saint Paul : « Le Christ est la tête de l'homme, l'homme la tête de la femme; l'homme est l'image et la gloire de Dieu ; la femme, la gloire de l'homme [2]. » Ç'a été pour les Pères de l'Eglise une vieille habitude (qui remontait au Sage des Sages, à Salomon !) de comparer les femmes, et même la sainte Vierge, à la lune. De la littérature sacrée, cette comparaison, ou ce rapprochement, passa dans la littérature profane, qui en a usé et abusé. Rabelais prétend que les femmes jouent à cache-cache avec leur mari, comme la lune avec le soleil ; Boccace, Brantôme rééditent ce vieux proverbe, que la vertu des femmes aurait besoin de se reformer et de renaître tous les mois comme la lune [3]; tel poète critique la lune, pâle comme un amour de femme [4], tel autre l'adore blanche comme sa bien-aimée [5].

[1] Thibaut, p. 55 ; Marconville, *Bonté*, p. 50 v° ; Bareleta, sabb° 3 Quadragesime, p. 81 v°. — [2] *Colloquia*. — [3] Brantôme, IX, 86. « Sed nos, quæ nubit, casta Diana juvat. » (Joannis Montis, *Apologia mulierum*.) — [4] Jean Marot, p. 229 ; Cf. *Louange des femmes ;* Gringoire, I, 61. — [5] *Les Neuf Muses*.

Digitized by Google

Les platonistes aiment assez cette comparaison fantasmagorique, qui probablement leur figurait tout un monde de fraîcheur et de joies domestiques.

Le bon Dolce lui-même estime que la lune est femme. « La nuit, dit-il, elle filtre partout, en dépit des volets et des persiennes, elle inspire les idées des maris[1]. » En France, au temps de la belle Diane, la lune l'emporta sur le soleil : le roi arbora des croissants entrelacés[2]. Mais l'Eglise ne va pas jusque-là. Elle exclut les femmes du sacerdoce; traditionnellement, elle ne leur permet rien, sauf la piété individuelle[3], tout au plus l'héroïsme, comme chez sainte Catherine de Sienne, la femme au souvenir lumineux[4]. Il fallait donc que, laissant là, une bonne fois, les éminents dogmaticiens et subtils moralistes, les femmes renouvelassent tout, pour se faire leur place dans un ordre d'idées absolument nouveau.

Beaucoup d'esprits éclairés dans l'Eglise même appelaient ce renouvellement.

La lassitude, le dégoût qu'on éprouvait pour certaines petitesses de la pratique, pour le raisonnement, pour la morale glacée, avaient fait disparaître ou à peu près l'esprit de foi et la foi ; le beau devint facilement la règle théologique. Seulement

[1] *Dialogo di... mariti*, p. 13 v°. — [2] Avec cette belle devise :

« Donnez puissance souveraine
Au croissant de France, tel cours
Qu'il vienne jusqu'à lune plaine,
Sans jamais entrer en décours. »
(Quentin Bauchard, I, 59.)

[3] V. la belle *Epistola Consolatoria*, écrite par Vivaldi pour Marguerite de Foix, comtesse de Saluces (*Opus regale*). — [4] Ses lettres furent rééditées par les Alde en 1500.

Digitized by Google

les uns cherchèrent leur théologie dans les abstractions, les autres dans la jouissance d'art. La chute de Savonarole précipita le mouvement dans le sens de l'art. Ses amis se découragèrent. Michel-Ange s'attache au Christ douloureux et sanglant, « comme l'esquif au port[1], » sa foi est devenue confiance, la théologie dogmatique ne lui inspire plus aucun goût.

Bien loin de se sentir atteinte par cet air philosophique, la vieille et éternelle Rome s'en estimait rajeunie. « Je suis chrétien-platonicien, » avaient dit les premiers platoniciens. Trop fiers pour aimer les petits moyens et l'abus matériel des pratiques, ces prélats-philosophes voulaient faire régner l'Eglise par la liberté, non pas par l'anémie des consciences.

La philosophie nouvelle se déclarait plus chrétienne que celle d'Aristote et s'inclinait devant les dogmes officiels, comme le prêtre à l'autel, en se déclarant « indigne », devant des dogmes d'une autorité presque insolente, farouches, intangibles, mais corrigés par la tendresse. La religion nouvelle, c'est la philosophie du *Pater*. Il suffit de réciter le *Pater* avec l'esprit d'amour qui lui convient : Dieu bon et paternel, qui donne la vie, parce qu'il est la vie même ! Dieu céleste et idéal, dont la volonté doit être faite, parce que c'est la règle même de l'amour d'avoir sa volonté hors de soi, dans celui qu'on aime. Nous aimons, non point les idoles du monde, l'or ou l'argent, mais l'amour et la miséricorde ; le pain quotidien nous suffit, l'amour a dé-

[1] Dombre, pp. 70, 74 (livre que, malgré quelques légères réserves relatives à l'information technique, nous citerons souvent comme très intéressant, et d'une remarquable loyauté).

Digitized by Google

tendu nos ressorts d'ambition ; pleins de douceur et de dignité, ennemis de l'intrigue, nous avons à répandre dans le monde cette même douceur et l'indulgence qu'elle comporte ; que Dieu nous pardonne, à nous aussi, le mal, si nous le commettons. Que sur notre route sa providence ne mette pas la tentation, afin de nous épargner d'y succomber !

Dieu est tout amour et toute vie ; il n'a pas voulu nous trahir en nous tendant des rets ; sa religion ne peut être que la plus parfaite mise en œuvre de la loi naturelle. La sagesse religieuse n'est pas une sagesse de découragement et d'abdication individuelle.

Il y a, dans la religion, une partie positive, de foi, bonne à abandonner aux raisonneurs et aux théologiens, car elle soulève des problèmes insondables ; puis, des principes de morale pratique, qui ont le bonheur de l'homme pour objet.

Sur le second point, l'Evangile nous laisse une grande liberté : pour la beauté, il n'a point de dogmes ; il s'est borné à nous léguer l'amour, non pas un amour plus ou moins mêlé d'égoïsme, de vanité ou d'intérêt, mais un amour général, pour Dieu, pour nos semblables, résultant d'un culte intime.

Dès lors, à quoi bon de subtiles chicanes ? ou un étroit esclavage ? Aimez, et allez droit votre chemin, voilà la formule nouvelle, très active, puisqu'elle convertit les dogmes en sentiments, et que, par conséquent, elle leur donne une action directe sur la vie ; très philosophique, car rien n'est aussi personnel, aussi individuel que le sentiment. Et, comme le dit Montaigne, « c'est une très bonne et très louable entreprise d'accommoder au service de

Digitized by Google

notre foi les outils naturels et humains que Dieu nous a donnés... Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foi vive, si nous tenions à Dieu par lui, non par nous..., l'amour de la nouveauté, la contrainte des princes, la bonne fortune d'un parti, le changement téméraire et fortuit de nos opinions n'auraient pas la force de secouer et altérer notre créance[1]. »

La foi est la meilleure et presque l'unique garantie de la liberté de penser.

Voilà pourquoi, dans les appartements officiels du pape, l'Ecole d'Athènes, éclectique hommage à l'esprit philosophique, fait pendant à la Dispute du saint Sacrement, synthèse de l'esprit de foi, et pourquoi le Parnasse semble les unir. Personne ne trouvait à redire à cette alliance. Erasme insiste sur ce que le christianisme et Platon s'harmonisent à merveille, en vue du bonheur[2] ; Cornelius Agrippa lui-même, à qui il arrive d'appeler Platon un « maître d'erreurs[3] », attribue à Socrate une inspiration divine[4].

Léon X agissait comme pape en patronnant Platon[5].

On a plaidé en sa faveur les circonstances atténuantes ; comme la tradition romaine excelle à s'accommoder aux besoins de chaque temps, quelques écrivains catholiques ont pensé que l'alliance des prélats romains avec le nouveau culte esthétique avait été une œuvre de raison et de circonstances. Il nous semble qu'au contraire Rome,

[1] Liv. II, ch. XII. Apologie de Raymond de Sebonde. — [2] *Eloge de la folie*, p. 283. — [3] « Platonis, ceterorumque philosophorum, quos omnes errorum magistros ostendimus. » (*De Vanitate scientiarum*, ch. XCVII, De theologia scholastica.) — [4] *Ibid.*, ch. XCIX. De theologia prophetica. — [5] Première édition chez les Alde, 1513.

Digitized by Google

pétrie depuis un siècle et demi de fortes études[1], s'était mise à la tête du mouvement. A tort ou à raison, elle crut que la religion est l'art de vivre, librement, en paix. « L'âme est bien au-dessus de l'intelligence [2]. »

En vertu de cette maxime, apparurent, chaleureusement liguées avec les prélats pour réformer la pratique chrétienne et lui restituer son impulsion primitive, les femmes, platonistes ou non, qu'on a appelées « bibliennes » et que nous appellerions plus volontiers Mères de l'Eglise. Aujourd'hui on s'attache assez volontiers aux côtés extérieurs et pittoresques de la Bible ; on la lit comme une histoire arrivée ; on aime une illustration réaliste. Les « bibliennes », à leur façon, cherchèrent aussi des impressions, plutôt qu'une doctrine ; car ce qu'elles appellent « ma religion », c'est la doctrine des autres, sur laquelle elles évoluent comme des patineuses. Ce qui leur importe dans l'Evangile, c'est la philosophie[3]. Elles veulent en profiter suivant leur système, c'est-à-dire par l'intuition, par des voix d'en haut. La foi dans la sorcellerie fleurissait plus que jamais, et il semblait tout naturel de considérer les femmes comme les interprètes spéciales de l'au-delà [4]. Les sanglantes persé-

[1] V. G. Voigt, *Die Wiederbelegung...* — [2] Ferrero, Müller, *Carteggio*, p. 148. — [3] « Il ne fault toutesfois qu'on pense, quand nous faisons mention de philosophie, que nous ne parlons que de celle qui s'aprend es escripts de Platon et des autres philosophes, car nous entendons aussi de la philosophie évangélique, qui est la parolle de Dieu, des saincts et salutaires préceptes de laquelle Marguerite fut, par ses instituteurs, si bien endoctrinée et instruicte. » (Oraison funèbre de Marguerite, par Sainte-Marthe ; Montaiglon, I, p. 43.) — [4] C'est encore aux sorcières et aux « Egyptiennes » qu'on allait demander des recettes contre l'amour, ou des philtres amoureux, ou simplement des breuvages de bonheur. On abusait de ces breuvages, comme nous avons vu abuser de la

Digitized by Google

cutions du XVIe siècle ne réussirent pas à déraciner la croyance aux sorcières, qui se prêtaient parfois à des sabbats ignominieux, mais qu'on allait le plus habituellement consulter pour se faire dire la bonne aventure, pour conjurer des sorts de toute espèce (à moins que ce ne fût pour les jeter), pour traiter des maladies[1], pour obtenir le beau temps, etc.[2].

morphine ; c'était ce qu'on appelait vendre le diable en bouteilles. Rabelais exhibe son Pantagruelion ; Porta, Cardano et autres occultistes sérieux ou médecins ont trahi plusieurs des recettes qui avaient alors cours; c'est généralement avec de l'opium qu'on achetait la douceur d'un rêve irréel; les solanées apportaient de riantes illusions... Quant aux philtres d'amour, leur principe remontait à la plus haute antiquité, et il semble que M. Brown-Sequard leur a emprunté quelque chose (Æneas Sylvius, *ouvr. cité*, p. 158 ; Cardanus, *De Subtilitate*, lib. XVIII ; Porta, *Magia*, lib. II ; Clém. Marot, *Dialogue nouveau*).

[1] Par exemple, une femme de Blois, atteinte d'une maladie de langueur, « ensorcelée, » disait-on, fait dire une messe du Saint-Esprit, à minuit, à N.-D. des Aides ; ensuite, une sorcière se couche de tout son long sur la malade en marmottant des mots. La malade est aussitôt guérie : il est vrai que, deux mois après, elle a une rechute dont elle meurt, mais la sorcière attribue cet accident à une intempérance de langage. (Bodin, p. 36.) — [2] Les sorcières enfin jouissent d'une foule de facultés ; elles guérissent les maladies par des amulettes ou des paroles (Brantôme, V, 192, 45) ; elles déchaînent la pluie et la grêle ; leur puissance ironique se joue des secrets des rois, aussi bien que des secrets des ménages (Molitor). Deux jeunes paysans du Nivernais, gars bien découplés et fort amoureux, épousent, un jour, les deux sœurs. Le soir de la noce, ô surprise, les deux nouveaux ménages, au lieu d'affabulations d'amour, se mettent à se frapper et à se battre. Impossible de sortir de cette situation pendant plusieurs jours. Tout d'un coup, on se rappelle qu'au dernier dimanche des Rameaux un des jeunes gens a refusé de donner du buis bénit à une vieille sorcière du pays, et que celle-ci a simplement dit : « Tu t'en repentiras. » On court à la sorcière, on l'amène, on lui fait bonne chère et bon visage : elle se laisse toucher et donne à boire à un des jeunes gens dans son verre ; celui-là est guéri, et sa femme satisfaite. L'autre, au contraire, qui n'a pas bu à la même coupe, tombe malade ; bientôt, il paraît au plus mal ; la sorcière, à laquelle on recourt, refuse de se déranger une seconde fois : toutes les offres ou les menaces n'y font rien. La famille s'exaspère, le pays est sens dessus dessous. La sorcière s'enferme ; on fait un trou dans

Digitized by Google

L'immense ambition de Jules II venait, disait-on, de la prédiction d'une sorcière qui lui avait dit de ne rien craindre, qu'il obtiendrait la tiare et la domination universelle[1]. Les sorcières déchaînaient le diable, ou le retiraient, à volonté. Leur pouvoir était donc mauvais, mais surnaturel. On disait « une sorcière »; dans certains pays, le mot « sorcier » n'existait même pas. Si la sorcière incarnait, pour les crédules, l'aptitude particulière des femmes à la médecine et à la religion, cela n'était pas absolument faux, et on pouvait se figurer les femmes comme aptes à l'exercice du pouvoir surnaturel. Il était à la mode d'exalter les antiques sibylles, sur le même pied que les prophètes[2]. Ces êtres fameux donnaient le contact entre l'antiquité et le christianisme; au lieu de peindre, comme le voulait Jules II, les douze Apôtres, autrement dit les ministres actifs de la foi, Michel-Ange, hardiment, triomphalement, étala sur les voûtes de la Sixtine sept prophètes et cinq sibylles, c'est-à-dire les ministres de l'intuition.

le toit, on l'enlève, avec son mari, et on les emmène. Arrivés dans la chambre du malade, le mari dit : « Vous n'en mourrez pas ; » mais la femme se refuse à rien articuler. Alors la colère des assistants ne connaît plus de bornes : des gens apostés se précipitent sur cette mégère malfaisante dès qu'elle se retire, la saisissent et la jettent au feu. D'autres, plus compatissants ou plus peureux, parviennent à la retirer, les jambes grièvement brûlées, la rapportent chez elle, la soignent. Mais la misérable, stoïquement drapée dans sa douleur, fait fermer sa porte, refuse d'envoyer chercher un médecin à Nevers, et, au bout de trois mois de souffrances, elle expire dans sa farouche solitude. (Récit orig., JJ. 234, 70 v°.)

[1] *Julius*, dial. attr. à Ulr. de Hütten. — [2] Castalion, Robertet, dans Champier, *Libelli duo ;* Marconville; Rec. de Montaiglon, XIII, pp. 240 et suiv.; Bouchet, *Généalogies*, *Effigies...;* Champier, *Nef des dames vertueuses*. Un clerc de Spire allait jusqu'à appeler Jeanne d'Arc « la Sibylle française ».

Digitized by Google

Ainsi, les femmes se substituent aux prêtres comme aux médecins, par horreur du matérialisme et du *métier*, par devoir, par esprit de liberté, par charité, sans prétention à l'étude des grands problèmes, mais dans un but d'hygiène, pour défendre la jeunesse et la beauté de leur âme. Apôtres de la religion aimable, de la religion souriante, elles s'adressent aux misères qui frappent surtout ceux qu'on appelle les heureux ; les malheureux sans doute n'ont pas le temps de penser à leurs maux; il a toujours été bien plus difficile de guérir les riches, les bien portants, les jeunes...

L'idée du sacerdoce féminin pénétra très facilement en Italie : « On ne voit Dieu que par les femmes. » Les femmes s'adressèrent aux hommes d'élite, philosophes, écrivains, prédicateurs, hommes d'action, qui voulaient voir Dieu et qui n'avaient pas la vue assez longue. Dans l'art religieux, comme dans les autres, derrière tout prélat important apparaît une femme, si ce n'est plusieurs. Bembo est l'ami d'Olympia Morata[1], cela n'a rien que de fort naturel. Un moine fougueux, altier et sévère comme Ochino, avec sa grande figure exsangue et sa longue barbe blanche un peu hirsute, ne paraissait guère un futur adepte de la franc-maçonnerie féminine ; il finit pourtant par s'appuyer sur un clan de femmes ardentes, en tête desquelles brillait une *papaline*, Caterina Cibo[2]. Le pape lui-même composait avec les femmes; Paul III leur témoigna sa déférence en diverses circonstances, notamment par une visite à Ferrare, qui était le siège notable d'un véritable concile féministe[3].

Vittoria Colonna brille au premier rang des Mères

[1] Jules Bonnet, p. 55. — [2] Amante, pp. 303 et suiv. — [3] Jules Bonnet, p. 33.

Digitized by Google

de l'Eglise; c'est la femme classique par excellence. Elle faisait faire des conférences à Naples et à Rome[1]. Elle soutint et consola les prélats les plus éminents. « Puisque la haine des autres, prix de mon dévouement, ne m'a pas ravi la bienveillance de Votre Excellence, lui écrit de Rome le dataire Giberto, toute autre perte me semble peu de chose; Votre Excellence ne peut me faire grâce plus singulière que de me commander[2]. »

L'évêque Selva mande au cardinal Pole: « Merci de la copie de votre lettre à la marquise de Pescara, sur les événements; elle est digne de cette femme chrétienne[3]. » Et le bon Sadolet, au même Pole: « J'ai lu la lettre que t'adresse la très sainte et très prudente dame marquise de Pescara, où elle parle de moi et paraît approuver notre station ici; c'est pour moi un plaisir incroyable que mes conseils soient approuvés de tant de vertu et de sagesse[4]. »

La flamme sainte de la marquise pour le cardinal Pole brille de feux très mystiques. Vittoria écrit à ce cher prélat comme « à l'intime ami de l'Epoux qui me parlera par vous et qui m'appelle à Lui, et qui veut que je m'entretienne de ce sujet pour m'enflammer et me consoler[5] ».

Le féminisme religieux s'acclimata en France assez difficilement, par la faute des femmes elles-mêmes. Elles étaient habituées à ne pas sortir des sentiers officiels du paradis, des jeûnes et abstinences[6], des indulgences, des pardons, des reliques, des vœux, des pèlerinages. Suivre la procession de

[1] Amante, p. 258. — [2] Ruscelli, II, 179 (9 déc. 1526). — [3] Poli, *Epist.*, II, 10. — [4] *Id.*, III, 9. — [5] Cantù, p. 180. — [6] Marie de Clèves. V. notre *Histoire de Louis XII*, t. I, p. 253. Cf. *Les La Trémoille*, pp. 34, 42, 40, 57.

Digitized by Google

la Fête-Dieu, au milieu de ses laquais qui portaient des torches armoriées, laver les pieds des pauvres le jeudi saint et remettre à ces pauvres un panier de provisions, ne pas manquer une prédication, se faire dire la messe sur un autel privé tous les matins[1], acheter des indulgences, voilà la religion des grandes dames françaises. On accusa cette religion-là de procéder d'un rigorisme un peu machinal, et de ne rien prouver ; aussi bien que, parmi ces femmes de vieux style, il y en a de vertueuses sans honnêteté, il y en avait de dévotes sans piété. Dans la simple bourgeoisie, c'était encore pis ; « anges à l'église, diables à la maison, singes au lit[2] ! » Que de maris enrageaient de ne pas trouver le pot au feu prêt et d'apprendre que Madame achève ses Heures[3] ou « mange les images » ! Un vieil écrivain prétend que, pour les dévotes, il n'y a pas de milieu : aigreur, caractère revêche et désagréable, ou adultère[4]. Et cependant les mêmes prédicateurs que nous avons déjà vus s'acharner à conserver le terre à terre moral vantent également le terre à terre religieux ; ils ont grand'peur d'en sortir. Ils aiment que les femmes restent comme des petites filles, sans cesse tourmentées de scrupules infinitésimaux ; ils vantent précisément leur étroitesse de pensée, leur obéissance passive, méticuleuse ; c'est à de pareils traits qu'ils prétendent saluer les Clotilde, les Théodelinde ; et si, à son premier pas après la Résurrection, le Sauveur alla frapper à la porte du jardin de Madeleine[5], cette faveur, d'après eux, avait pour motif l'esprit purement passif et docile

[1] Marie de Clèves. Anne de Bretagne... — [2] *Le Moyen de parvenir*. — [3] *Sermon nouveau*.. — [4] Bouchet, *les Regnars*. — [5] Bareleta, *Sermones*, p. 132, col. 2, 3 ; H. Estienne, II, 183.

Digitized by Google

des femmes. A Paris, où, dit-on, les femmes manquent de haute philosophie, « il y a plus d'œuvres de charité et on y dit plus de messes qu'on ne fait de Paris à Rome[1] ». Du reste, certains flatteurs voyaient partout de la vertu, et ils en arrivaient à citer Charles VIII comme un ange[2], les boulevards de Paris comme un sanctuaire[3]. Naturellement, ces raisonnements concluaient au *statu quo*[4].

A Rome, c'était tout le contraire : la liberté débordait surtout dans le clan des fonctionnaires, il était très bien vu de se moquer du gouvernement débonnaire[5] qu'on servait. Déjà, au xve siècle, Lorenzo Valla, pour forcer l'avancement, avait publié que ce gouvernement reposait sur une usurpation et sur un mensonge. On était si heureux, si tranquille ! Plus d'un baisait le matin les pieds du pape, et le soir disait des horreurs; tel Burckhardt. Le dogme de l'infaillibilité[6] servait d'abri et de défense. De même que Titien envoyait ensemble à l'empereur une *Trinité* et une *Vénus*[7], ou que Sigismond Malatesta se faisait peindre à genoux devant des madones, ou que l'irrespectueux Pogge destinait ses fils à la prêtrise, l'Arétin aussi disait « ces dames », en parlant des saintes et des Vénus mêlées, et se confessait avant de mourir.

Loin de s'émouvoir d'attaques théologiques ou de critiques arriérées, Rome ne songeait qu'à déployer son atticisme, à sauver l'antiquité de la submersion du Moyen Age, comme elle l'avait déjà sauvée de la submersion des barbares.

[1] Bonnardot, p. 35. — [2] Nanquerii, *Opusculum*. — [3] Stoa, cité par Lacombe, p. 116. — [4] A. du Four. — [5] Gebhardt, *Journal des Débats*, — [6] Porcari. — [7] Arétin, *Lettere*, IV, 296.

Digitized by Google

L'esprit de Dieu souffle où il veut[1] !

Comme disait le père d'un cardinal, on n'était pas homme du monde, si on ne risquait pas quelque hérésie[2]. L'incrédule que représente Raphaël dans la *Messe de Bolsena* est un homme fort distingué. On pouvait rire de tout : des idées, des hommes! Deux cardinaux se moquent de Raphaël qu'ils accusent d'avoir donné à saint Pierre et à saint Paul un teint un peu trop rubicond. « Bah ! riposte le peintre, ils rougissent de vous voir gouverner l'Eglise. » Castiglione demandait un jour, en riant, à Phèdre Inghirami, pourquoi, le vendredi saint, lorsqu'on prie pour les païens, les juifs, les hérétiques, les évêques, etc., on ne prie pas pour les cardinaux : « Parce que, répondit Phèdre avec un grand sang-froid, ils sont compris dans l'oraison pour les hérétiques et schismatiques. » Le même Castiglione trouvait l'aumônier du duc d'Urbin un peu long à dire sa messe, et réclamait un prêtre plus expéditif. « Impossible, » répond l'aumônier, et, se penchant à l'oreille de son détracteur : « Sachez que je ne dis pas le tiers des *secrètes*[3]. »

Le concile de Latran, en 1512, avait bien prescrit aux prêtres de faire dans leurs études une part au droit canon et à la théologie[4]. Il leur recommandait aussi de croire à l'immortalité de l'âme. Mais ce n'étaient là que de bien légères entraves à la liberté de la pensée. Lorsque Pomponace nia

[1] « Le nom de foy et de bonté
A tant mon esprit mesconté
Que je croy qu'il est en nature
Moins de bons hommes qu'en peinture. »

(Melin de Saint-Gelais, — allusion à l'ordre de Saint-François-de-Paule, dit des Bonshommes). — [2] Amante, p. 295. — [3] Castiglione, 311, 319, 287. — [4] Cf. Renan, *Averroes*, pp. 355, 363, 365.

Digitized by Google

précisément l'immortalité de l'âme, les Vénitiens, qui avaient la logique des gens du Nord, condamnèrent son livre aux flammes; mais Léon X ne répondit même pas à la demande d'excommunication. On en disait bien d'autres au Vatican [1] ! On y était habitué à entendre bien autrement parler du cérémonial et des dogmes [2] ! Le jugement qu'on peut porter sur Rome est celui de Talleyrand; quiconque ne l'a pas connue n'a pas connu la douceur de vivre. Un moment, Adrien VI voulut restaurer des habitudes plus sévères : cela ne plut pas, et Clément VI se hâta de ramener l'esprit des Médicis [3], un « déisme attendri », suivant le spirituel mot de M. d'Haussonville [4], et de chasser « les imbéciles, les niais », comme disait Bembo. Le pape soutint contre Charles-Quint les protestants. Il voulut entendre Firenzuola, dans sa robe de bénédictin, lui lire des fragments de ses dissertations sur l'amour [5]... Ce beau règne [6], Paul III se piqua de le continuer. Bembo devint une sorte de patriarche; ses Asolani servaient de bréviaire religieux comme de formule philosophique [7].

Temps délicieux ! où rien ne devait s'attarder dans le médiocre ! où le culte de la beauté semblait résumer toutes les aspirations divines et humaines, toutes les saintetés !

Les cardinaux montraient un luxe intelligent parce qu'il fallait au royaume de Dieu en ce monde des princes et des seigneurs.

[1] Gauthiez, pp. 391 et suiv., 407; Burckhardt, édition 1860, p. 167. — [2] Philippson, p. 14. — [3] Au moment de la pleine crise, Sabinus, dans un sermon d'apparat à Saint-Eustache, prononce une apothéose de la science (*De Laudibus*). Cf. Lettre d'Erasme à Alberto Pio. — [4] M. le comte d'Haussonville l'applique à la philosophie du XVIIIe siècle, très proche parente de celle-là. — [5] Bonneau, p. 15. — [6] Sabinus. — [7] Cian, p. 19, 39.

Digitized by Google

C'étaient des prélats chrétiens, chargés de diriger un monde un peu païen. Parmi eux, nous retrouvons nécessairement les docteurs de l'amour et de l'esprit : Bibbiena, son Plaute en poche[1], toujours rieur et amusant, qui philosophe à gorge déployée sur les excentricités du moment. « Quelle folie!... » s'écrie-t-il sans cesse. Prêtre, mais prêtre de la belle forme! Des pieds à la tête, féru de mythologie! et si raffiné, si délicat, que les naïves émotions d'une madone primitive ne lui donnent aucun frisson. Voulant, avec son exquise politesse, offrir à François Ier un cadeau royal, il commande non pas une madone, mais le portrait de la belle Jeanne d'Aragon[2]. Voilà celui que Léon X fait peindre près de son fauteuil comme le cœur de son cœur.

Et Bembo, qui se recommande à l'Olympe, qui parle de la Beauté suprême, comment traite-t-il la hiérarchie sacrée? il écrit à Isabelle d'Este qu'il « désire La servir et La satisfaire comme si Elle était le pape »... « Mieux vaut parler comme Cicéron que d'être pape... » Ou bien il ajoute ce post-scriptum : « Isabelle, ma chérie, chérie, chérie, je te baise de toute mon âme jusque-là et je te prie de te souvenir de moi comme le mérite le grandissime amour que je te porte[3]. » Voilà sa formule de charité! Mais on ne se scandalisait pas trop de ces badinages de jeunesse, pas plus qu'il ne venait à l'idée de se scandaliser de trouver un palais épiscopal peuplé de mythologie[4], ou le Corso, un jour

[1] Cf. Erasmi *Opera*, I, p. 9. — [2] Müntz, *Raphaël*, p. 618, 283. — [3] Luzio, p 225. - [4] C'est ainsi que l'évêque Paul Jove décrit la villa du lac de Côme où il écrivit ses *Elogia;* une villa pleine de doux zéphyrs, suspendue sur un coteau, d'où l'on domine ce lac si riche en souvenirs classiques, si pur, si verdoyant ; dans la salle à manger épiscopale, président Apollon et les Muses ; le

Digitized by Google

de carnaval, égayé de cardinaux en masques[1].

Ce laisser-aller de l'esprit aurait eu de plus graves inconvénients, si, connaissant mal la théologie, on s'était mis à en disserter : mais, précisément, on ne faisait qu'égratigner les dogmes ; on était trop spirituel pour parler de choses sans les connaître. Le mot d'ordre était de rendre la religion aimable. En quoi Sadolet, par exemple, ce Fénelon du XVIe siècle, a-t-il été moins bon prêtre, parce qu'il aimait passionnément « les humanités », les arts ?... Faute de liberté, on aurait cru les pays catholiques voués à la dégénérescence.

Aujourd'hui tout est changé ; si Léon X ou Bembo revenaient au monde, ils ne comprendraient rien à l'inversion qui s'est produite. C'est du côté de l'Allemagne, chez leurs adversaires d'autrefois, qu'ils retrouveraient la doctrine qui leur était chère, et une liberté d'esprit qui permet de se dire chrétien, même sans croire à la divinité de Jésus-Christ. Pour beaucoup des Allemands actuels, le royaume de Dieu représente l'ensemble des personnes qui croient au principe de l'amour[2]. Dieu est tout amour ; le royaume de Dieu, c'est-à-dire un état où tous agiraient par amour, est le but final de Dieu, en même temps que l'idéal moral le plus universel, le chef-d'œuvre de la morale et de la religion. Or, chose singulière ! on en est

salon, dédié à Minerve, contient les bustes de plusieurs grands écrivains antiques ; de là on passe dans la bibliothèque, puis dans le salon des Sirènes, dans le salon des Trois Grâces. De larges fenêtres s'ouvrent sur les montagnes verdoyantes et fleuries, sur les vallées luxuriantes, sur les pointes âpres de granit, enfin sur l'horizon grandiose des neiges éternelles, des glaciers indélébiles, au-dessus desquels plane la belle transparence du ciel pur.

[1] *Instructions et lettres*, p. 238. — [2] M. Goyau, *Revue des Deux Mondes*, 1896, p. 842.

Digitized by Google

arrivé à se figurer, — non pas sans doute que les fondateurs de la Réforme ont professé cette doctrine (l'erreur serait un peu forte), — mais qu'ils ont ouvert la voie, et mis la cognée dans l'arbre, en inventant la lecture individuelle des Livres saints. Ainsi l'orthodoxie protestante, qui s'en tient à une tradition hiératique et quasi infaillible, apparaîtrait comme un pseudo-catholicisme, tandis que le protestantisme libéral, qui s'avance sans aucun parti pris dans le champ d'une pensée sans limites, représenterait l'aboutissement logique de Luther et de Calvin.

En revanche, on croit que l'armure autoritaire, l'esprit d'étroitesse et de fonctionarisme quelquefois adopté par le catholicisme depuis ses luttes du XVIe et du XVIIIe siècles lui est indispensable et que la Réforme a été faite pour la lui ôter.

C'est au contraire à Rome que les idées libérales s'étaient installées avec la hardiesse la plus extrême. Elles furent vaincues, il est vrai, et disparurent; mais si Luther et Calvin ont eu la gloire de les abattre, le temps, à son tour, a fait son œuvre, et, de Luther comme de Calvin, il ne reste plus grand'-chose aujourd'hui.

Le protestantisme libéral actuel est l'antithèse de l'esprit primitif de la Réforme.

La Réforme a eu des côtés politiques et sociaux dont nous n'avons pas à parler; en matière religieuse, elle éprouva un besoin de réorganisation disciplinaire, très naturel, qui d'ailleurs ne lui était pas spécial; mais elle eut pour but essentiel de réagir contre la libre pensée, de revenir autant que possible vers le moyen âge, d'arracher le monde à l'idéalisme romain, œuvre de prélats et de femmes, et devenu un dilettantisme de l'esprit. La vieille Alle-

Digitized by Google

magne voulait des vertus positives ou tout au moins affichées, un piétisme quasi militaire, et des raisonnements théologiques. Elle se révolta contre la vie au soleil.

Pour patronner le culte esthétique, les Françaises ne furent point gênées par leur mari, comme en matière morale. La plupart des hommes professaient un scepticisme bienveillant, qui en faisait ce que nous appelons des « modérés », c'est-à-dire non pas des partisans chauds d'idées modérées, mais des partisans modérés, ou même négatifs, d'idées quelconques ; et, par conséquent, ils étaient prêts à subir toute impulsion, même féminine. Pour être mystique, il ne manque à Montaigne que de l'être; et les Montaigne sont légion; seulement, on ne les voit pas; en leur qualité de modérés, ils se cachent.

L'obstacle, cette fois, vint du clergé, dont la masse en France, comme en Allemagne ou en Angleterre, faisait étroitement corps avec la nation, au lieu que la nation fît corps avec lui, comme à Rome; il possédait un cinquième environ du sol, et s'y trouvait rivé. Le curé de village, issu de la glèbe, appelé, en sortant de l'école, à une église, la desservait, sans espoir d'avancement, avec le même esprit que le seigneur répandait aux services de ban et d'arrière-ban : un peu perle de basse-cour, beaucoup moins habile en théologie ou en platonisme[1] que pour combiner la sauce[2] d'une carpe de choix, ou pour faire admirablement rôtir le poulet qu'il rapportait sous son bras en revenant d'adminis

[1] Le P. Chérot (d'après Clichtoue), pp. 542, 543 ; Statuts d'Autun et de Tréguier, dans Martène; JJ. 234, 69, 68 ; JJ. 233, 124 ; Z[10] 20 ; Jean Mansel ; le *Gouvernement des Trois Estatz*, dans Montaiglon, t. XII ; G. d'Aurigny (*Oraison de Mars*), p. 92 ; Bouchet, *les Regnars ;* notre livre *la Veille de la Réforme*, etc. — [2] JJ. 234, 99 v°, 3 v°; 233 ; 131 v° ; 232, 23 v°.

Digitized by Google

trer un moribond[1] : joyeux vivant et bon compère, mais à mille lieues d'un mouvement mystique ou d'une croisade d'idéal... S'il y avait une réforme à faire, la seule qui parût utile, c'eût été de l'autoriser à se marier[2] ; les hommes d'Etat français, quoique très bons catholiques, étaient extrêmement de cet avis[3]. A plus forte raison, ne pouvait-on pas compter comme suppôts de l'idéal une foule d'ouvriers, de commerçants, de paysans même, gens fort pratiques, qui s'étaient fait tonsurer pour dépendre des tribunaux ecclésiastiques, qui n'avaient de clercs que le nom, et qui contribuaient encore à enraciner l'Eglise dans les milieux populaires[4].

Jamais les femmes n'auraient songé à s'attaquer à cette masse obscure, inconsciente, pour y jeter la semence du beau.

Restait le monde des abbés distingués, du haut clergé, des prélats de cour ; mais, comme les bénéfices servaient à rémunérer les mérites les plus divers[5], plutôt qu'à encourager un système philosophique, il y avait de tout parmi la haute prélature française : des prêtres éminents, des religieux vénérables, des cadets ou des bâtards de grands seigneurs, des professeurs, des magistrats, des hommes de lettres ; on ne se serait jamais douté que Melin de Saint-Gelais fût abbé...

Fauste Andrelin publiait sans vergogne une épître à sa belle, à côté d'une adresse au cardinal d'Amboise, où il réclamait un avancement ecclésiastique[6].

[1] Brantôme, *Sermens et Juremens espaignolz*. — [2] *Songe creux*, f° 45 v°, et nombre d'autres. — [3] *Instructions*, p. 339 (Instructions royales de novembre 1562). — [4] Z[10] 18 ; 25 mars, 5 juillet 1484. — [5] V. nos *Instructions*, p. 468-469. — [6] A la suite du *De secunda Victoria Neapolitana*.

Digitized by Google

Les bibliennes se mirent à la tête de ce haut clergé si bigarré; elles sont « clergesse », comme dit un satirique[1], elles forment la cléricature nouvelle, l'armée du salut. Elles veulent, tout simplement, enlever ces hommes, ces prêtres, d'un coup d'aile, dans le bleu limpide du ciel, comme en Italie. Estimant sans doute, suivant le mot d'une femme distinguée, que « la loi des sexes et ses pieux mystères mènent à la grande sainteté[2] », elles voient rayonner dans la suprême lumière de sympathiques groupes, tendrement mélangés : le vieux saint Jérôme soutenu par la jeune Paule, François d'Assise par la douce Claire; de même que François de Sales et Jeanne de Chantal, Vincent de Paul et Louise de Marillac allaient encore s'appuyer l'un sur l'autre, selon l'éternelle loi, — sans compter tant de saintes filles, amoureuses du Christ « dans sa sainte humanité », comme sainte Thérèse, ou qui se passaient au doigt un anneau de mariage mystique, comme Jeanne de France en fondant l'Annonciade. Il faut que la foi devienne de l'amour et qu'elle répande un charme saisissant[3]; que le prêtre cesse de se croire un gendarme. Combien de pauvres âmes, affamées d'amour, ne sont tombées bien bas que faute d'idéal! Ce sont des malades, qui pourraient devenir des artistes en sensibilité! Les femmes tendent la main à Dieu, pour qu'il les aide à regarder la vie avec confiance, avec joie, avec amour.

Marguerite de France fut, au premier chef, une

[1] Gringoire. — [2] Vicomtesse d'Adhémar, p. 222. — [3] « D'un lien formé d'amour et de fidélité tressés ensemble, j'attache ma barque à une pierre qui ne cède jamais, à la roche vive, Jésus-Christ, en sorte que je puis à toute heure rentrer au port. » (Vitt. Colonna, trad^on Dombre, p. 81, sonnet 46.)

Digitized by Google

de ces bibliennes françaises, point discuteuse, et, du reste, sceptique quant à l'absolu du bien et du vrai en ce monde, mais contemplative, intuitive[1]. Elle a la foi[2]; elle croit aux sacrements[3], elle ne nie point le Purgatoire ; elle ne cherche aucunement à dresser des échelles de raisonnement pour se rapprocher des vérités insondables qui planent sur nous ; elle préfère prendre des ailes et s'envoler. Les hommes lui paraissent si petits, si faibles, si *fourmis*, qu'un peu plus ou moins de mérites de leur part ne marque pas beaucoup dans l'immense stade qui les sépare du bien parfait ; elle se figure Dieu comme la bonté pure, l'indulgence, l'amour, et c'est pourquoi il faut voler vers lui par amour. Elle s'attache à sainte Catherine de Sienne, non pas comme théologienne, mais parce que « rien qu'amour n'estoit son argument ».

Par ce simple exposé de principes, on voit tout de suite dans quel genre de clergé les femmes vont chercher leurs alliés ; elles aiment ceux qui aiment. Elles n'apprécieront pas l'évêque de cour qui joue au chasseur[4] ou au guerrier[5]. Leurs amis, ce sont les attiques prélats ; elles savent bien que l'amour platoniste a peu de prise, hélas ! sur cette brillante jeunesse française, et que l'amour divin la domptera difficilement ; à force de douceur, elles ne désespèrent pourtant pas de réussir. Le protonotaire d'Anthe tombe malade ; Marguerite aussitôt lui envoie l'ordonnance suivante : décoction de « plaisants souvenirs, et sûr espoir d'amour », un peu de

[1] Lettre de Capiton à Marguerite, 22 mars 1528. Herminjard, *Correspondance des Réformateurs*, II, 119 ; cf. Le Franc, *Bibliothèque de l'Ec. des Ch.*, p. 275. — [2] Sainte-Marthe, *Oraison funèbre*, éd. Montaiglon, pp. 78, 79, 101, 102 ; éd. 1550, p. 37. — [3] Tous les interlocuteurs de l'*Heptaméron* commencent par communier. — [4] Pépin. — [5] J. d'Auton.

Digitized by Google

« poudre de ris », une goutte de « vrai plaisir », un extrait de « pomme d'amour[1] », bref des remèdes qui n'ont rien d'héroïque. Le joyeux Bandello se fait guérir par un bon évêché, celui d'Agen[2].

On a souvent incriminé le système de la piété d'amour, et naturellement, si l'on ne comprend pas le platonisme, on verra une foule d'arrière-pensées plus ou moins déplorables dans ces « galanteries spirituelles ». Le grave Nicolle a même trouvé au XVIIe siècle un joli mot à l'égard des ecclésiastiques un peu enjuponnés ; il les appelle « des prêtres à demi mariés ». « Mariage » serait un mot dur pour les unions dont nous parlons. Il est bien naturel que des femmes sensibles cherchent leurs amis et collaborateurs parmi les âmes sensibles? Du reste, l'expérience prouve qu'on ne peut rien faire des raisonneurs, sauf par la force ; on ne convertit que les sensibles : seuls, les saint Augustin ont des ressources pour le bien.

Le programme pratique des femmes consiste d'abord en ceci, qu'elles attachent un prix extrême au développement de la sensibilité extérieure dans le culte ; rien ne les séduira moins que la sévérité des Réformés et un programme de nudité sauvage ; elles aiment la pompe et le décorum. La religion, pour elles, c'est l'essence même de l'art ; l'art, en s'élevant, se confond avec la religion ; l'insaisissable frémissement esthétique peut seul porter l'âme de l'exprimé à l'inexprimé. Le plaisir n'est pas la fin de l'art : il n'en est que le véhicule. La fin de l'art, c'est Dieu.

[1] Le Franc, *Poésies*, p. 32-34. — [2] H. Estienne, II, 342-343 ; C. Agrippa, lettre du 1er mai 1526 ; Le Franc, *Poésies*, p. 230 ; cf. *Hept.*, Nouvelles 60, 41 ; Menot, *Opusculum*, ch. VI. Sainte Thérèse raconte qu'elle convertit un de ses confesseurs : Celtes, *passim*, etc.

Digitized by Google

« Eglises viz, s'écrie Marguerite, belles, riches, an-
Tables d'autelz fort couvertes d'ymaiges [ticques
D'or et d'argent...
Je prins plaisir d'ouyr ces chants nouveaulx,
De veoir ardans cierges et flambeaulx,
D'ouyr le son des cloches hault sonnantes
Et par leur bruyt oreilles estonnantes :
C'est paradis icy, me dis-je alors[1]... »

Un jour de vendredi saint, à Brionne, une châtelaine normande est fort scandalisée de la manière fantaisiste dont le curé exécute les chants de la Passion ; en sortant, elle le fait appeler, et voici le dialogue qui s'engage : « Monsieur le curé, je ne sais pas où vous avez appris à officier à un tel jour qu'il est aujourd'hui, que le peuple doit être tout en humilité ; mais à vous ouïr faire le service, il n'y a dévotion qui ne se perdist. — Comment cela, Madame? dit le curé. — Comment ! Vous avez dit une Passion tout au contraire de bien. Quand Notre-Seigneur parle, vous criez comme si vous étiez en une halle ; et quand c'est un Caïphe, ou un Pilate ou les Juifs, vous parlez doux comme une espousée. Est-ce à vous à être curé ! Qui vous ferait droit, on vous priverait de votre bénéfice ! » Le curé s'en tire en vrai normand, par une plaisanterie antisémitique : « Madame, j'ai voulu montrer que chez moi le Christ était maître et les Juifs soumis[2]. »

Une espèce de sensualisme extérieur dans le culte fait donc partie intégrante de la religion féministe. Quant à la substance de cette religion, elle varie suivant les femmes, et même suivant les jours, car elle se compose d'impressions.

[1] Le Franc, *Poésies*, p. 152. — [2] Bonav. des Périers, Nouvelle 35.

Digitized by Google

Sa source principale est la lecture des Livres saints.

C'est une erreur courante de croire que la grande réforme de Luther a consisté à préconiser la lecture directe et libre des Ecritures. L'étude de la Bible était, on peut dire, poussée à outrance parmi les femmes catholiques. Vivès va jusqu'à en faire une des règles principales de l'éducation des jeunes filles [1]. Et même on protestait vivement contre l'abus de ces lectures. Bien avant Luther, dès 1504, le *Pasquin* français Gringoire, aussi bien que certains prédicateurs, les dénonce comme un véritable fléau [2]. Plus tard, Brantôme s'indignera encore de voir la Bible dans la main des enfants, Montaigne de la trouver en discussion dans les carrefours ou dans les arrière-boutiques.

Mais les femmes s'irritaient à leur tour des réserves qu'on voulait opposer à leur zèle. Ces critiques d'hommes leur rappelaient ce pleutre

[1] La Bible était fort à la mode. Les éditions de Bibles en langue vulgaire étaient, depuis longtemps, populaires en Allemagne et en Italie. Lefèvre d'Etaples, qui donna, en 1523, sa traduction, avait passé sa vie à faire connaitre les Livres saints. En 1514, Charles de Saint-Gelais dédiait à François Ier, encore simple prince, une traduction du livre des Machabées.

[2] « Les aucunes sont bibliennes
Et le texte très mal exposent :
Jeunes bigottes, anciennes,
Dessus les Evangiles glosent,
Et tout au contraire proposent
De ce qui est à proposer. »

(Gringoire, *les folles Entreprises*, éd. Montaiglon, I, pp. 80, 81.)

V. aussi la pièce insérée dans le *Recueil* de Montaiglon (VIII, 304).

« Les festes, le temps passeras
Non pas à jeux musiciens,
Ni l'*Ecatomphile* liras,
Mais les Sainctz Livres anciens. »

Digitized by Google

d'Adam, si digne du second rang, qui s'excuse et rejette sur sa femme la responsabilité d'avoir voulu tout savoir.

Se défiait-on de leur imagination[1] ? Les croyait-on incapables de distinguer entre « antiquailleries et modernailleries[2] » ? Ah ! certes, elles trouvaient à l'Ancien Testament de rares beautés, mais il s'en fallait qu'elles admirassent tout, aveuglément : les faits et gestes de certains patriarches ; les contradictions même de la divinité, qui défend de tuer, et qui tue[3] ! Non, non, la Bible n'est point le livre d'amour ; c'est le premier des livres, il ne faut pourtant pas aller y chercher le secret de « changer tous débats en charité souveraine[4] ».

L'Ancien Testament plaît aux amis de la religion terrible, à Savonarole, à quelques Françaises de vieux style, dévotes et mystiques dans certains moments, mais en réalité fort matérialistes par leurs goûts et leurs idées pratiques.

Les autres critiquent la Bible comme le reste. Dans la Bible, comme partout, ce qui les frappe le plus, c'est la lumière des choses. C'est ainsi qu'un artiste s'arrête devant un paysage, non pour analyser l'action chimique des arbres ou pour épiloguer sur les races de graminées, mais pour saisir le charme d'un effet de lumière, d'une vibration pittoresque ; à une autre heure, avec une autre distribution du jour, le même paysage, bien qu'identique, n'aurait même pas attiré son attention, parce qu'il s'extérioriserait moins. Nous ne comprenons pas bien la religion synthétique de ces femmes,

[1] Nouvelle 44. — [2] Arétin, *Ragionamenti*, p. I, 3e giornata. — [3] Le Franc, *Bulletin*, p. 27. — [4] Marguerite, *l'Inquisiteur* ; Le Franc, *Bulletin*, p. 17-19, 78 ; *Œuvres* de Marguerite, par Franck, II, not. p. 26.

Digitized by Google

nous, gens de « langue fluide et briefve[1] », habitués à tout analyser avec une précision d'algébristes, et à ne pas chercher l'Opéra à Saint-Sulpice. L'œil exercé d'une princesse de la Renaissance se laisse caresser par des nuances, tandis que le nôtre cherche la géométrie. Pour les Italiens et leurs amis, aimer, c'est prier[2] : en sorte que, dans l'*Heptaméron*, entre messe et vêpres, se placent des entretiens moitié philosophiques, moitié risqués, et que Louise de Savoie y mêle une homélie bien sentie, ou quelque lecture de saint Jean, « viande si douce... pleine d'amour[3] ».

On comprend la difficulté de formuler bien exactement les développements d'une telle doctrine : ils sont individuels et se sentent plutôt qu'ils ne s'expliquent. Nous n'avons pas affaire ici à des étudiants enfermés dans une salle fumeuse pour bâtir des thèses : il s'agit de dames, de très grandes dames, habituées à la plus parfaite liberté d'allures, et à qui leur rang, leur esprit, permettent de s'entendre face à face avec Dieu, par vision, par intuition d'amour. Elles se reconnaissent à cette marque. Dans son écrit *l'Adoration des mages* (sujet bien digne de sa plume !), Marguerite de France nous donne sa formule : « S'initier aux

[1] Bouchet, *le Parc; Labyrinth de fortune ;* il croit qu'on doit offrir à une dame un traité sur le Libre Arbitre (*Epistres familières*, nos 105, 115, 74). — [2] M. Gebhardt (*l'Italie mystique*) a très bien caractérisé cet esprit de l'Italie : « L'étonnante liberté d'esprit avec laquelle l'Italie traita le dogme et la discipline; la sérénité qu'elle sut garder en face du grand mystère de la vie et de la mort ; l'art qu'elle mit à accorder ensemble la foi et le rationalisme : sa médiocre aptitude à l'hérésie formelle, et les témérités de son imagination mystique ; l'élan d'amour qui l'emporta souvent jusqu'au plus haut idéal chrétien..., c'est la religion originale de l'Italie, » celle de la Renaissance comme celle du moyen âge. Alexandre VI, Jules II scandalisaient tout le monde hors d'Italie : en Italie personne. — [3] Nouvelle 34.

Digitized by Google

vérités divines, par la philosophie, puis par l'intuition, puis par l'inspiration. » Et qu'on ne voie pas là illuminisme ni orgueil ; c'est simplement de la candeur. Ces nobles femmes ne marchandent pas leur pitié aux misères humaines, quoique les spectacles ignobles répugnent à leurs nerfs ; mais elles se tiennent bien au-dessus de ces misères, de même qu'elles se tiennent au-dessus des discussions. Leur religion est distinguée. Elles vivent en des hauteurs souveraines, où elles se reposent des hommes, et touchent au but. Dieu est le premier anneau d'une chaîne, et l'homme le dernier. Comme disait Gerbert, « dans les choses de l'action, l'humanité tient le premier rang ; dans la spéculation pure, c'est Dieu qui est le premier ». Il faut suivre Dieu plutôt que les hommes. Et c'est une obligation de conscience, pour ceux qui peuvent monter haut, d'aller à l'origine des choses et de se placer en face des idées. A ce titre, les femmes, vraiment primitives, du XVIe siècle se distinguent nettement de leurs filles du XVIIIe siècle, qu'il est naturel de leur comparer. La femme, exquise et délicieuse, du XVIIIe siècle, a un caractère très superficiel : elle aime la vie pour la vie, le monde pour le monde. Quelques heures avant sa mort, Mme Geoffrin, entendant à son chevet une discussion sur l'administration politique du bonheur, se réveillait encore, pour s'écrier : « Ajoutez le soin de procurer des plaisirs, chose dont on ne s'occupe pas assez. » Parole profonde et vraie, ajoute d'Alembert, et que Platon lui eût enviée [1]. — Celles-ci ont l'esprit moins mousseux, mais des traits beaucoup plus accentués. Elles ne se préoccupent que de fraternité, elles refusent de s'atteler à une intolé-

[1] P. de Ségur, *le Royaume*, p. 382.

Digitized by Google

rance ; elles veulent fondre l'Eglise avec l'idéal ; pour elles, tout homme idéaliste est religieux ; mais, aussi, jusque dans le monde, elles poursuivent ce haut but de leur religion esthétique : vivre pour son âme, pour Dieu, vivre d'une vie latente à côté de la vie réelle. On peut vanter leur piété, leur charité envers les pauvres[1], et cependant elles sont dédoublées ; les pratiques extérieures leur répugnent, comme matérielles et obligatoires : elles aiment la grande foi philosophique, Dieu et ses œuvres.

C'est bien ici qu'on peut parler, plus que jamais, d'un amour de cigognes. Ce que le platonisme avait tenté, l'idéalisme religieux l'exécute : la superposition de deux mondes différents. Aussi ne demandez pas à ces grandes dames de se passionner pour les rivalités terrestres ; Renée de France fait indifféremment, de son protégé Richardot, un calviniste ou un évêque catholique[2]. Le mécanisme matériel de la grâce divine leur paraît institué pour le vulgaire et d'une vérité toute relative. Elles ne voient pas pourquoi le rayon délicat de la grâce, le verbe impalpable de la consolation, empruntera-ient nécessairement, pour pénétrer dans les repaires du malheur, la forme d'un moine barbu ou d'un curé hirsute et crotté jusqu'à l'échine. Elles préféreraient entendre directement cette voix intime qui disait à sainte Thérèse : « Je ne veux plus que vous conversiez avec les hommes, mais seulement avec les anges[3]. »

Les prêtres sont des hommes chargés de desservir l'église, et non des demi-dieux. Il y en a de

[1] Epitre à Marguerite, ms. fr. 2242 (cette épître a été publiée en grande partie par M. Courteault). — [2] Rodocanachi, pp. 157, 189. — [3] Sa vie, ch xxiv.

Digitized by Google

gracieux et de spirituels, comme il y a des abbesses excellentes[1] ; mais passer sa vie dans des sacristies, ou ne pouvoir faire un pas sans en référer à son curé, voilà qui paraît à Marguerite pure fêlure de cerveau ; elle aimerait mieux, quant à elle, causer avec un mécréant, ou un athée bel esprit, qu'avec un curé vulgaire, parce qu'en somme cet athée l'aide à remplir son but, qui est de se rapprocher de Dieu par le beau[2]. Aimer Dieu et s'humilier réellement devant Lui, rien de plus naturel, Dieu étant intelligent et roi des rois ; mais à quoi bon des intermédiaires, souvent si épais? Clément Marot, qui connaissait merveilleusement Marguerite, la définit « corps féminin, cœur d'homme et tête d'ange[3] ». Les amis de la princesse affirment que, « dès l'âge de quinze ans, elle semblait directement inspirée de l'esprit de Dieu, dans ses yeux, son visage, sa démarche, sa parole, et dans toutes ses actions ».

L'évêque de Meaux l'assure qu'en lisant une traduction des Evangiles, qu'il lui offre, elle sera sacrée apôtre, et recevra directement l'esprit de Dieu, aussi bien, ajoute-t-il, que lorsque nous (c'est-à-dire le vulgaire) « nous l'allons recevoir sacramentalement[4] ».

Ainsi les femmes visent à être anges et verbe de Dieu. Par ce haut mysticisme, elles tranchent nettement sur le catholicisme, bénin et tiède, de la foule.

Quelques-uns de leurs écrits nous permettent de reconnaître comment s'est accompli peu à peu dans leur sensibilité ce grand travail religieux.

Vittoria Colonna nous a laissé le type de la

[1] Laurent, p. 115-119 ; Beaudouin. — [2] *Hept.*, Nouvelles 23, 44. — [3] P. 247. — [4] *Hept.*, édition Montaiglon, IV, 187.

Digitized by Google

prière finale de la Renaissance : une demande de paix et de bonheur, en ce monde et en l'autre [1]. C'est une aspiration, un air tendre et doux, une mélodie de Gounod, plutôt qu'une doctrine : c'est le résultat du concours des âmes vers les joies les plus parfaites.

Nous avons sous les yeux les œuvres de trois Françaises qui, quoique contemporaines, nous montrent comment ce concours s'institua progressivement.

La première, Gabrielle de Bourbon, dame de La Trémoille, conserve encore à son *Château*, « œuvre féminine, » dit-elle [2], un caractère plutôt moral qu'esthétique [3]. L'esprit qui va tout renouveler, tout ciseler, qui doit gaiement ouvrir les portes et les fenêtres, n'a pas encore passé. Au dedans, sans doute, ce sont des ravissements ! des visions d'apôtres ! des prophètes et des sibylles sur la voûte, comme à la Sixtine ! le pain des anges distribué parmi des flots de lumière ! Mais tout est régulier, droit et ferme ; le cœur contemplatif s'est servi d'abord du balai de discipline.

Et à l'extérieur, ce château de l'âme chrétienne, un peu semblable à l'Alhambra, montre un front rude et hirsute. L'Amour met le feu aux canons

[1] « Faites, je vous prie, Seigneur, que, par l'humilité qui me convient et par l'orgueil qu'appelle votre grandeur, je vous adore toujours, et que, dans la crainte qu'impose votre justice comme dans l'espoir qu'autorise votre clémence, je vive sans cesse et que je me soumette à vous comme au Tout-Puissant, que je vous suive comme le Tout-Sage, et que je me tourne vers vous comme vers la Perfection et la Bonté. Je vous en prie, père très doux, que votre feu très vif me purifie, que votre lumière très brillante m'illumine, que cet amour pour vous très sincère me serve à ce point que vers vous, sans me laisser arrêter par nul obstacle des objets terrestres, je revienne heureux et en sécurité. » (Visconti, *le Rime*, p. 145.) — [2] *Le fort Chasteau* (manuscrit), f° 31 v°. — [3] F° 45 v°.

Digitized by Google

sur les remparts, tandis qu'Inspiration surveille la campagne, et que, dans le tout petit jardin de Béatitude où coule la source de Pitié, de bonnes âmes cueillent de blanches fleurs exquises, des beaux fruits et des rameaux verts.

Dans un autre opuscule, *le Voyage spirituel*, récit des aventures d'une âme errant sur la terre, Gabrielle s'élève nettement contre les nouvelles divinités : « Présomption, » qui aime les sentiers fleuris ; « Amour de soi, » hostile aux dogmes terribles, « Vaine gloire, » fort ressemblante à Marguerite de France. La pauvreté, la virginité, sont encore ses amies, et du monde elle fait une description naïve, navrante et monstrueuse : un géant, tout en mains, dont chaque tentacule, remuant à l'envi, brandit une arme quelconque, livre ou épée. La charité défait ce monstre, la foi triomphe. Gabrielle de Bourbon, elle le dit elle-même, écrit pour les simples, elle ne se pique pas « d'entendre la sainte Ecriture »...

Mais voici aussitôt une vraie femme du monde, Catherine d'Amboise, dame de Beaujeu[1]; dans ses *Dévotes Epitres*, elle pousse ce cri loyal :

> « J'ay transgressé tous les commandemens...
> Pour abréger, aucun je n'en excepte. »

Il ne lui reste qu'une partie noble, le cœur ; elle l'offre à Dieu. Et alors ce sont des effusions de grand style, pleines d'antiquité, de Bible et de « sibillacions », un vœu de miséricorde et d'amour ; le Christ lui passe au doigt l'anneau de paix, de bénédiction et de rémission ; il devient son époux et son amant, et lui donne un ange pour gardien. Avec Catherine d'Amboise, nous atteignons un

[1] Mariée le 10 novembre 1501.

Digitized by Google

paradis fort agréable et aristocratique, qui se compose de « beaux manoirs et chasteaux ». A la femme du xve siècle a succédé la biblienne.

Marguerite donne le dernier coup d'aile, au-dessus de l'œuvre anonyme, et souvent irréfléchie, de la foule : pour garantir son indépendance, elle prend un but abstrait et élevé.

Non pas que tout soit admirable, ni même compréhensible, dans ses œuvres mystiques; sa correspondance avec Briçonnet, où, dans d'interminables lettres de quatre-vingts ou de cent pages, elle jargonne de « gasteau de tribulacions » et de « vieilles peaux » spirituelles[1]; divers de ses écrits : *le Miroir de l'âme pécheresse*[2], *le Discord de l'esprit et de la chair*, *l'Oraison à Jésus-Christ*, *l'Oraison de l'âme fidèle*, sont fort curieux, comme types précisément d'incompréhensibilité et de désespérance du raisonnement. Ils ne prouvent pas une psychologie bien sereine : « Pis que morte, pis que malade, » voilà l'auteur, d'après ses devises ; elle avait des jours de « haine » pour n'importe quelle doctrine, pour la Bible, pour l'Evangile[3].

Elle apprit la mort de son frère par intuition, dans un songe[4]. Depuis lors, le monde l'accabla :

[1] Franck, I, p. 61. — [2] Un anonyme, que M. de la Borderie croit être Olivier Maillard, avait déjà publié, vers 1500, un *Miroir d'or de l'âme pécheresse*.

[3] « Las, tous ces motz ne voulois escouter,
Mais encore je venois à douter
Si c'estoit vous, ou si par adventure
Ce n'estoit rien qu'une simple escripture »

M. Lefranc a démontré savamment dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (tome LVIII, pp. 260 et suiv.) que beaucoup des théories de Marguerite de France avaient été déjà professées par Nicolas de Cusa, qui était un platoniste avant les platoniciens. Il est probable que ces idées lui arrivèrent par Briçonnet (p. 272). — [4] Le Franc, *Poésies*, p. 37.

Digitized by Google

les mystiques savent que c'est ainsi que « l'âme incorporée se met au chemin du port de salut[1] ». Le mysticisme de Marguerite devint un étourdissement[2], une ivresse d'amour[3], où se mêlaient des éléments divins et humains[4], et qui avait évidemment pour objet de perdre de vue beaucoup des misères de la vie.

C'est dans le livre intitulé *le Triomphe de l'Agneau* que nous voyons le mieux se dessiner le Christ de son cœur, son dieu sauveur et émancipateur, rayonnant au-dessus de la noire usine humaine. La Mort elle-même devient aimable, et, comme une « courtoise amie », ouvre les portes du ciel à tout le monde ou à peu près[5].

La foule a droit à la clémence, à une immense clémence ; en nous pétrissant d'argile un peu grossière, le Ciel n'a pas voulu faire que des malheu-

[1] J. Bouchet, *Triumphes*. — [2] Dans la « Comédie sur le trespas du Roy », la bergère Amarissime (c'est elle-même) pleure la mort du dieu Pan ; elle ne croit plus à rien, ni à la vertu humaine, ni aux consolations humaines, ni même à la constance antique. Elle a perdu sa philosophie ! A la fin, le Paraclet vient nous rasséréner légèrement par l'assurance que Pan jouit des joies élyséennes dans les prairies éternelles. Au carnaval de Mont-de-Marsan, en 1547, la princesse, secouant les idées lugubres, fit encore représenter une autre comédie, où elle mit aux prises une mondaine, toute en beauté, une superstitieuse, qui parle de mort et de Paradis, une sage qui prêche l'équilibre de l'âme et du corps ; puis « la Reine de Dieu » (on devine qui elle est) renverse tout cela, monde, sagesse, superstition, avec une panacée philosophique d'amour divin et d'amour humain mélangés. On ne s'attend pas, d'ailleurs, à ce que nous suivions Marguerite dans les méandres de sa pensée, pas même dans ses Oraisons « de l'âme fidèle » ou « à N.-S. Jésus-Christ », vifs appels à l'amour et à la grâce, et à la miséricorde du Très-Haut qui ne peut nous sauver que par amour. — [3] Le Franc, *Poésies*, p. 3, 15. — [4] Fin du *Navire*, poème consacré à chanter l'amour et à exalter sous toutes les formes la beauté ou les vertus du feu roi François Ier.

[5] « Souvienne toy qu'ilz sont nés imparfaitz,
Et que de chair fragile tous sont faitz. »

Digitized by Google

reux. Marguerite a horreur de la mort[1] ! L'amour la rassure et l'aide à percer le mystère. Au dernier jugement, ce n'est pas un Christ vengeur, c'est un agneau qui rendra la justice ! On blâmait la facilité des indulgences ; Marguerite tranche la question ; elle propose l'amnistie.

Du mysticisme, il y avait déjà d'innombrables variétés connues, autant que de l'amour[2]. Pérugin, Averulino, les prêcheurs de la royauté du Christ, saint Bernardin de Sienne, Savonarole, combien d'autres encore ! continuaient les grandes traditions de l'Italie. La France, quoique plus réfractaire, avait aussi ses mystiques, notamment à Rouen et en Picardie, où les *palinods*, âmes d'élite, magistrats, conseillers municipaux... venaient, depuis longtemps, chanter la Vierge et dire du mal du corps :

« La chair, quoy ? nourriture mortelle !
« L'esprit d'amour nourrit le cueur fidèle[3] ! »

Ces « palinods » étaient des gens d'esprit et d'ardeur ; sans rien demander au clergé qu'ils criblaient de lazzis, ils avaient recours à des moyens mondains, pour répandre leurs idées : à des concours, à des pièces de théâtre. Ils ressemblaient aux femmes par l'abus de l'intellectualité, par l'incessante démangeaison d'écrire ou de parler, par le goût du mystère, de l'incognito[4]. De même pour leurs impressions ; ils voulaient retrouver et mettre en relief la vraie vie du Christ, c'est-à-dire

[1] « Priez Dieu pour les trespassez,
Dont le retour est incongneu... »

Il en est « bien peu » revenus, « le chemin est long » ! (*Trop peu, prou, moins*. Cf. Franck, I, LXXVII). — [2] Cf. Philippson, p. 11. — [3] Emile Picot, pp. 15, 33, 52. — [4] P. 58.

Digitized by Google

la vie mystique et intérieure que, d'après eux, les Apôtres, gens grossiers, avaient trop négligée[1]. Certes, c'était un noble but. Marguerite eut avec ces palinods d'excellents rapports[2]. Cependant le mysticisme platoniste est autre, et comporte une abstraction bien plus générale ; il se défie des sens[3], de la forme matérielle ; il veut voir la réalité des choses, l'essence de Dieu. Parmi les prélats, il a produit cette exquise Académie de piété et de prière, « l'Oratoire du divin Amour, » qui se tenait à Rome dans l'église des saints Silvestre et Dorothée du Transtevere, sous le règne de Léon X, et dont faisaient partie soixante prêtres ou prélats, notamment Sadolet[4], où l'on ne songeait qu'à réformer les mœurs, et d'où la prière s'élevait délicatement, comme ces spirales de feu que la Bible nous montre sur les autels agréables au Seigneur.

Le mysticisme féminin est plus large ; il a pour but de développer le bonheur, c'est-à-dire de nous mener au sommet d'un monde idéal, plein d'amour et de pureté. L'amour, ayant perdu le caractère égoïste et licencieux sans lequel l'esprit français se refusait à le comprendre, devenu un rêve pour nous comme pour les races idéales, représente la substance même du monde ; il est divin et éternel, il ramasse toutes choses, même les hommes, dans le cœur de Dieu. L'Evangile n'est que la mise en œuvre de cette haute loi naturelle, déjà entrevue par les païens, et à laquelle Sénèque osait à peine faire allusion lorsqu'il écrivait : « Quand donc vous aimerez-vous les uns les autres[5] ? » L'Evangile

[1] Picot, p. 72 ; Schmidt, p. 458. — [2] Le Franc. — [3] Firenzuola, 2e dialogue, p. 393 ; Graf, p. 22. — [4] Amante, pp. 321 et suiv. — [5] Thamin. Saint Ambroise.

Digitized by Google

couronnait la sagesse humaine. Aussi Erasme voulait-il canoniser Virgile et ajouter aux Litanies un répons nouveau : « Saint Socrate, priez pour nous[1]. » On citait Platon en chaire[2] ; Anne de France, qui est la rectitude même, a grand soin de mêler les philosophes et les Pères. Trajan passait pour un modèle ; Louis XII et Guevara, le précepteur de Charles-Quint, vivaient des sentences de Marc-Aurèle[3].

On visait à une sorte de mysticisme naturel qui aurait pour but d'exprimer le suc du monde. « C'est Dieu, disait-on, qui donne au ciel ses clartés, aux arbres leurs ombrages, aux vignes pétillantes leurs pampres et leurs fruits, c'est Lui qui répand les fruits, les larges moissons, l'immense floraison des choses, les sources de cristal, les tapis des prairies. Voilà pourquoi chasser, pêcher, récolter, remplir toutes les conditions de la vie, est le fait du chrétien[4]. »

Personne n'incline vers le naturalisme, et ne se figure que tout ce qui est naturel doive passer pour bon ou beau ; au contraire, on veut relever et cultiver la nature, même à outrance. Votre vigne vous donne de mauvais vin, M. Zola vous dirait de le boire, et J.-J. Rousseau de boire de l'eau ; on vous dit de le distiller en eau-de-vie. A la nature on veut emprunter certaines forces quasi mystiques, qui y existent en puissance. Aussi ce mysticisme-là ne conduit-il pas, comme celui de sainte Thérèse, à repousser de parti pris les satisfactions terrestres[5] et à adorer la mort[6], la souffrance, l'humiliation[7].

[1] *Colloques*.— [2] Bareleta, f° 6, hebdom. IV.— [3] Seyssel. Voir dans Castiglione (Lettre à Henri VIII) le beau récit de la mort du duc d'Urbin. — [4] Joannes Rivius. — [5] « Le chemin de la perfection, » dans ses *Œuvres*, II, 87 ; sa vie, ch. v. — [6] Ch. XIII. — [7] II, 265 : 6e Méditation.

Digitized by Google

On « cueille le jour », comme disaient Horace et Laurent de Médicis. On laisse à Albert Dürer et autres artistes germaniques le monopole des danses macabres et des squelettes emportant les jeunes filles.

« Pour perte de serviteurs [1], il ne se faut pas désespérer, car on en retrouve assez; » ainsi parlent les belles dames, non pas par indifférence, mais de peur que l'idée lugubre ne leur remue le cœur et les entrailles; car « il n'y a nulle de nous, si elle regarde à sa perte, qui n'ait occasion d'extrême tristesse [2] »... Nous aussi, lorsque nous demandons à l'histoire, ou au roman, ou au théâtre, de nous transporter un peu en dehors de nous-mêmes, est-ce que nous ne cherchons pas, au fond, la satisfaction d'oublier la mort, et peut-être d'oublier la vie?

Voilà le fond, très humain, de ce mysticisme. En revenant à la page où l'on aime, on ne veut pas sentir sous ses doigts la page où l'on meurt [3]. Loin d'oublier la vie, on l'affirme; le secret de la vie, c'est la vie ! On insulte la mort. Ainsi on rira d'introduire un spectre au dessert, un squelette au bal; comme Boccace, Machiavel encadre ses plus gais récits dans un horrible cadre de peste ; des gens riches rient et aiment, sous de frais ombrages ; le voisinage de la mort, à quelques pas de là, est leur excuse. Telle est la clef de ce mysticisme nouveau. C'est une danse tragique des fragilités ; ceux qui la mènent ne voient rien de fragile. Ils se forgent une arme artificielle, ils préfèrent la beauté à la vérité.

Par suite des mêmes idées, on s'élève droit à Dieu. Le culte délicat de la Vierge, un peu délaissé,

[1] C'est-à-dire « cavaliers servants ». — [2] *Hept.*, prologue. — [3] Vers de Lamartine pour l'album de Mme la duchesse de Broglie.

Digitized by Google

ne fleurit plus que dans un coin, très discrètement, comme la belle plante rare que les peintres flamands aiment à figurer dans une coupe de cristal[1]. La correspondance s'établit avec le ciel par de hardis sémaphores, malheureusement vagues et espacés ! Sainte Thérèse, en vraie flibustière, parlerait de prendre le ciel d'assaut et d'emporter un à un ses réduits successifs ; l'idéal philosophique est différent : une simple chevauchée, en pays ami. Par un beau jour de mai, lorsque la nature, débordante d'amour, se répand en effusions échevelées, un chevalier, « le Beau-Doulx[2], » part, parmi les fleurs et les prairies, pour conquérir le « noble et plaisant château d'Amours », château tout de saphirs et d'émeraudes ; il n'emporte ni canons, ni échelles. Arrivé sous les murs, il se met à genoux et déclare qu'il aime. C'est tout. Voilà « le royaulme de Paradis, auquel est l'amour divin ».

La nature salue Dieu en nous, et elle nous montre Dieu. Le chant qui s'élève de la mer monte jusqu'aux astres; la tiédeur de l'air est un symbole de miséricorde. On aime mieux un pareil temple que la mystique forcenée de certaines cathédrales

[1] Et cela avant Luther, ou en dehors de lui. Erasme se moque agréablement des vœux à la Vierge ou à saint Christophe, et il est persuadé que les vœux des marins, pendant les tempêtes, proviennent tout simplement du paganisme, du culte antique à Vénus, « étoile des mers » (IX, col. 1163 et suiv.). Il a célébré la Vierge (VIII, c. 571 et suiv.), en vers froids, d'une élégante rhétorique, où le Styx, Phlégéton, Hélicon, la fontaine Castalie annoncent l'esprit nouveau. Tandis qu'autrefois, pour la moindre tribulation, Louis XI arborait une médaille de la Vierge ou faisait un pèlerinage, ni Louis XII, ni François Ier, qu'on ne considérera pas comme luthériens, n'ont la même idée ; dans un cas extrême, Louis XII se consacre directement à l'Eucharistie (ms. lat. 8134, f° 228). Sannazar, resté fidèle à la Vierge, se déclarait de race espagnole (*l'Arcadie*, p. 39). — [2] Bon. des Périers.

Digitized by Google

du Nord. Quant aux rites, ils sont ceux du platonisme. Salvatorio écrivit un *Trésor de la sainte Ecriture d'après les poésies de Pétrarque :* frère Félicien Umbruno offrit aux femmes du monde un *Dialogue de la douce mort de Jésus-Christ*, d'après le même Pétrarque. Frère Malipiero donna le célèbre *Pétrarque spirituel*, qui parut à Venise en 1536 et qui a compté dix éditions. La spiritualisation des sonnets s'opérait assez bien ; mais, pour les *canzoni* et les poésies diverses, le réparateur eut bien du travail.

La religion d'amour a trouvé son incomparable interprète dans Corrège. Corrège est le peintre des femmes ! comme il traduit la vision d'amour et de confiance, selon le code du christianisme esthétique ! Dans son *Saint Jérôme*, la Vierge apparaît belle, d'une beauté humaine, savoureuse, souriante; mais tout l'effet du tableau vient de la figure de la Madeleine et de son geste d'une caresse profonde : c'est l'apothéose de la caresse ! Jamais peut-être on n'a aussi chaudement exprimé l'amour enveloppant et velouté; prières, passions, tout cède à cette contemplation d'amour pur, à ce contact, engourdissant et radieux, de deux êtres qui se confondent par une tendresse magnétique. L'Enfant Jésus a derrière lui un ange, qui représente le ciel ; devant lui, un livre de science ouvert par saint Jérôme..., et il se retourne, tout en grâces, vers la Madeleine, qu'il préfère à la science, parce que c'est l'amour.

Au Louvre aussi, le *Mariage mystique* nous remplit le cœur d'une vision ambrée, dorée : « Impossible, dit Vasari, de voir de plus beaux cheveux, de plus belles mains, un coloris plus naturel et plus charmant ; » en cette ardente « conversation »,

Digitized by Google

la vie semble suspendue : « La volonté aime, la mémoire me paraît comme perdue, et l'entendement n'agit point[1]. »

On accuse souvent la dévotion d'être ennuyeuse. Il est vrai qu'en soi Dieu n'a rien d'inédit, c'est l'immortalité du connu. Les femmes qui vivaient de si hautes idées ont pris facilement un air profond et pensif, une expression plutôt spirituelle et incisive que tendre. Comme ce blessé d'Austerlitz, dont parle Tolstoï, elles se réveillent dans l'immense silence de la nuit, en tête-à-tête avec les étoiles limpides.

Là où les hommes mettraient leur orgueil, elles mettent leur douceur. Leur langage est un peu entortillé et précieux.

Cependant, on peut voir, par la correspondance de Marguerite de France et de Vittoria Colonna, combien elles se jugeaient heureuses. Ces deux dames ne s'étaient jamais vues. Vittoria écrit qu'en attendant l'infini bonheur d'une rencontre, elle ose répondre aux « hautes et religieuses » paroles de la princesse, afin de former le contrepoids de cette céleste horloge. « De notre temps, la route longue et difficile de la vie nous oblige à avoir un guide ; il me semble que chacun peut trouver dans son sexe les exemples les mieux appropriés... ; je me retournais vers les dames illustres d'Italie pour les leur demander et les imiter, et, quoique j'en visse beaucoup de vertueuses..., une seule, hors d'Italie, m'apparaissait comme réunissant les perfections de la volonté avec celles de l'intelligence ; mais elle était si haut placée et si loin que je n'éprouvais que la tristesse et la crainte des Hébreux lorsqu'ils aperçurent le feu et la gloire de Dieu sur

[1] Sainte Thérèse, *Sa Vie*, ch. x.

Digitized by Google

la cime de la montagne et qu'ils n'osaient approcher, à cause de leur imperfection [1]. »

Dans cette première lettre, la marquise se borne à exalter l'humilité, la charité de sa noble correspondante, dont elle se dit humblement la fille, ou, mieux, le Jean-Baptiste, le Précurseur (ces congratulations personnelles jouent toujours un rôle important dans la diplomatie féminine, pleine de courtoisie magnifique). Elle parle du groupe de ses amis ; elle goûte souvent, ajoute-t-elle, la conversation de Pole, qui « est toujours dans le ciel et ne s'abaisse sur la terre que pour l'utilité d'autrui », celle de Bembo, ouvrier peut-être de la dernière heure, mais bien digne, par son ardeur, des premières récompenses ; et tous s'accordent à contempler de loin la reine des pierres précieuses, si riche en rayons qu'elle en enrichit autrui [2].

Dans une autre lettre, Vittoria serre de plus près les questions à l'ordre du jour ; elle déclare respecter la raison, mais elle préfère la religion, « suprême perfection de notre âme [3], » beauté parfaite. Pour mieux développer sa thèse, elle joint un exemplaire de ses sonnets.

Cet exemplaire, quoique adressé à la sœur du roi, fut arrêté à la poste, par ordre du connétable de Montmorency. Le connétable lut-il les sonnets, la question reste assez douteuse ; en tout cas, il les jugea pernicieux et saisit cette occasion de se donner le luxe d'une petite manifestation. Il ne rendit le livre qu'à la suite d'une véritable scène, à la table du roi [4].

Vergerio, l'aimable prélat, envoyé par le pape en France, éprouva aussi de grandes difficultés à ren-

[1] 15 février 1540. — [2] *Carteggio*, pp. 185 et suiv. — [3] P. 200 et suiv. — [4] *Carteggio*, p. 202 (1540).

Digitized by Google

contrer Marguerite[1]. Quel dédommagement, quand il y parvint ! Les premières audiences, qui ne durèrent pas moins de quatre heures, lui parurent trop courtes, au gré de son enthousiasme « spirituel ». Immédiatement, il se hâte de tout mettre par écrit, afin de montrer à quels sommets de grâce et d'amour divin « monte l'esprit de la reine ». Mais comment, sur un papier, traduire tant d'éloquence spontanée, cette ferveur, cette puissance de charme ?... La conversation n'était pas commode... Marguerite ne savait que le français et, comme Vergerio l'entendait assez mal, elle épelait pour ainsi dire ses mots, et y mêlait le plus possible de latin et d'italien ; n'importe, Vergerio, ravi, au sortir de ces entretiens, croit voir les glaciers du cœur humain se fondre aux feux de la foi, il respire le grand souffle de Dieu : d'où viendra ce miracle ? « Louange à Jésus-Christ, qui dans nos temps troublés a suscité de tels esprits !... ici la reine dont je parle, à Ferrare Mme Renée de France, à Urbin Mme Léonor Gonzague[2], que j'ai vues toutes deux ici, et avec lesquelles j'ai conversé plusieurs heures, et qui m'ont paru des esprits très élevés, tout pleins de charité, tout enflammés du Christ ; à Rome, Mme Vittoria Colonna, pour ne parler que de votre sexe ; » et il redit que les épines disparaissent dans la vigne du Seigneur, il voit briller la lumière et la paix, grâce aux femmes[3].

Vergerio continua à entretenir la reine de Navarre avec une joie toujours renouvelée. On a quelque honte à transcrire d'une plume froide ces phrases si ardemment confiantes et palpitantes : « Je n'ai, en somme, aucun bien plus grand, aucune plus

[1] P. 192. — [2] L'héroïne du poème amoureux de l'évêque d'Agen, Bandello. — [3] P. 194 et suiv.

Digitized by Google

grande consolation que cette reine ; elle a de ces paroles infiniment chaudes, et des moyens merveilleux pour exalter au service de Dieu les cœurs les plus froids du monde. Il m'arrive ceci, qu'il y a dix-huit jours que je n'ai paru à la cour, et que je vis dans une belle solitude, occupé à cultiver mon âme et à semer en moi la parole de Dieu, puis je vais où se trouve l'ardeur de charité de Sa Majesté ; et je sens qu'elle fait lever la semence, et la fortifie, et lui donne des fruits, c'est-à-dire la connaissance de Dieu, et le fervent désir de le servir, lui seul[1]. »

Tels étaient ces hauts esprits si enthousiastes du beau ; ils vivaient de poésie, dans une sphère à part, s'échauffant les uns les autres, mutuellement rassérénés et réconfortés ; c'est après ses entrevues avec Vergerio que Marguerite s'affirma platonicienne et secoua le joug de la cour. On n'espérait certainement pas que le monde entier se mît à un pareil diapason ; on savait qu'en tombant dans la foule les abstractions se matérialiseraient, que l'amour souvent tournerait mal. Mais n'était-il pas beau de semer l'amour à pleines mains, surtout sans espoir de moissonner, et de s'en aller, comme les anges de Dieu, verser une rosée sur la terre aride ?

Cela ne devait pas empêcher les guerres et les massacres du XVIe siècle ; mais il suffit de jeter les yeux sur une carte pour constater que le catholicisme a triomphé dans les pays où triomphaient les femmes ; le brouillard, la bière, l'homme se sont faits protestants.

Et puis, ces idées, qu'on croyait écrasées, ont reparu peu à peu partout, comme par l'effet d'une germination irrésistible ; le XVIIIe siècle en est né,

[1] P. 200.

Digitized by Google

le nôtre aussi, malgré ses allures positives, en est encore tout imprégné.

Et Sadolet, ami de Mélanchton, le libéral Contarini, l'aimable Reginald Pole que dirigeait Vittoria Colonna, Flaminio, Vergerio, tous souriraient à certains programmes pacificateurs d'aujourd'hui.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

L'INFLUENCE RELIGIEUSE

(*Suite*)

« J'aime mille fois mieux avoir cru à un idéal peut-être trop élevé et l'avoir servi, que de l'avoir ignoré ou trahi, » disait M. de Montalembert. Beaucoup de personnes, au XVIe siècle, ont été d'un avis différent. Elles ont jugé la religion esthétique trop frivole[1] ou trop mondaine[2], et par-dessus tout chimérique. Les adversaires de la religion de la beauté se sont divisés en deux catégories : les uns l'ont combattue par raisonnement; les autres, par jalousie sociale et par incompatibilité d'humeur.

Les premiers, tels qu'Alberto Pio[3] ou Budé[4],

[1] Erasme, Responsio ad Alb. Pium. — [2] *Le contre-blason des faulces amours.* — [3] « Qui donc a soutenu ces hommes ? s'écrie Alberto Pio da Carpi; les dignitaires ecclésiastiques, et les plus élevés ! Ils ont entretenu à leur cour voluptueuse ces gens aux tendances à demi payennes, qui jettent le mépris sur tout ce qui est cher au peuple et ne visent qu'à renverser ce qui existe. » (*Lucubrationes*, p. 49.) — [4] « Nous, dit-il, nourris, pétris par le christianisme, nous n'abordons plus la pensée des choses divines et éternelles qu'avec un cœur plein de vanité, un esprit alourdi et rempli par l'amour des choses sensibles. Aux enseignements de l'Ecriture, aux réponses et aux prophéties du Fils de Dieu, il faut trouver une concordance (j'ai honte de le dire) académique... Nous

Digitized by Google

hommes éminents et respectables, repoussent l'idée même d'un rapprochement entre la philosophie et la religion, entre l'esthétique et la morale; à leur avis, la religion n'est pas faite pour satisfaire la raison, ni la beauté pour purifier la conduite. La réconciliation proposée déguise mal un retour au paganisme, et, en pratique, elle aboutit à des scandales, par exemple à la représentation de la *Mandragore* de Machiavel au Vatican.

Déjà quelques personnes de cette même opinion nous avaient précédemment démontré combien le raisonnement est déraisonnable, et comme il fait faillite ; elles nous avaient débarrassé là d'un gros ennui, nous n'avions plus qu'à vivre par la sensibilité. Or, voici que d'autres veulent détruire aussi cette sensibilité et ne rien nous laisser. En pensant que de la beauté naît l'amour, ceux-ci se voilent la face ; ôtez-leur cet objet qu'ils ne veulent point voir, qui n'est ni moral ni religieux!...

Certainement, dans le train des choses romaines, on ne pouvait pas tout louer, tant s'en faut ! pour critiquer, nous n'avons que l'embarras du choix. Il y eut un grand abus d'esthétisme ; c'était, par exemple, une singulière exagération de considérer la construction de Saint-Pierre de Rome comme une nécessité sociale de premier ordre, et de sacrifier une partie de la catholicité au désir de compléter le Vatican. L'Antiquité, certes, excitait un

voilà revenus à l'antique état de polythéisme ou d'athéisme, aux sentences de l'antiquité... Dans ce paradis de l'étude, il faut à chaque amant des lettres que son esprit philosophique, émigrant des pâturages de la philologie (bien agréables, mais vides en soi d'utilité et vains pour ce qui concerne le présent objet), travaille à se remplir de la nourriture de la philosophie sacrée, banquet de la céleste sagesse descendue parmi les mortels... » (Budé, *De Transitu Hellenismi*, 15 v°. — Cf. *De Contemptu rerum*.)

Digitized by Google

enthousiasme bien exclusif, et il était singulier de voir l'état-major du christianisme s'éprendre d'une folle passion pour Pomponius Lætus, l'appeler « gloire du siècle [1] », « César [2] », parce qu'il exhumait des catacombes païennes [3] : non pas que la Mythologie, telle qu'on la pratiquait, se proposât de raviver la foi effective aux dieux de l'Olympe ! Isis, Apollon, Vénus, sur les murailles du Vatican [4] ou des églises [5], ne représentaient que des symboles philosophiques, des types : Jean Bouchet les appelle fort bien « la noblesse du monde [6] ». On pensait, avec Platon, que, pour mesurer la beauté des choses [7], il faut les rapporter à un type éternel [8] ; comme dit Marguerite de France : « Le beau se voit en toutes les beautés [9]. » De même, la morale, sans se séparer officiellement du christianisme, s'en tenait quelquefois assez loin ; pour beaucoup de personnes, la vertu consistait à avoir un bon tailleur et un bon train de maison. Montaigne [10], Arétin [11], Benvenuto Cellini passèrent pour vertueux.

Protester contre ce paganisme [12], rien de mieux. Mais fallait-il interdire au christianisme de se faire apprécier rationnellement, et même de se faire aimer en nous captivant par la sensibilité ? Un indéracinable instinct porte les races latines à croire par amour : « On déchristianisera, on ne calvinisera pas l'Italie, » disait fort bien d'Azeglio.

[1] Ms. lat. 8134, f° 46. — [2] Nolhac, *Recherches*. — [3] Rossi, *Inscriptiones*, II, pl. I, p. 445, 402 ; III, 254, 255 ; I, 4 et 1. (M. de Rossi nous paraît avoir tort de prendre au tragique le *césarisme* de Lætus.) — [4] Appartements Borgia, chambre de bains de Bibbiena. — [5] Müntz, *Histoire*, I, 246, 249, 258-259. — [6] *Le Parc*. — [7] Burnouf, p. 57. — [8] Le *Philèbe*, la *République* (p. 14-16), le *Banquet*, le *Timée*. Voir Burnouf, p. 10, 12. — [9] *Le Désert*. Marguerite emprunte l'expression même de Platon. — [10] Liv. I, ch. XXIX. Cf. Stapfer, *Montaigne*, p. 91. — [11] Graf, p. 142. — [12] Lalanne, p. 253 ; Janssen, t. II.

Digitized by Google

Entourer le culte de pompes terrestres est une idée aussi profonde, aussi humaine que celle de retarder de quelques minutes l'horloge des gares de chemins de fer.

Le moyen âge, au contraire, annonçait l'heure : même matérialiste, il élevait des cathédrales, et les bas instincts se vengeaient en accrochant aux corniches, ou même en pleins portails, des détails d'humanité cynique. La Renaissance, même mystique, ne recherche pas l'ombre, ni les mystères des hautes voûtes que l'œil n'atteint pas : elle aime la clarté, le jour et la lumière. Elle ne bâtit que des châteaux, fût-ce en l'honneur de Dieu. Saint-Pierre de Rome est un château ; l'œil n'y trouve rien d'anormal, et l'homme se sent chez lui.

Ainsi en est-il de la religion des prélats et des femmes. Elle est haute, parfois plus haute que les voûtes gothiques, mais si large, si claire, si pleine d'unité, d'une hospitalité si humaine, qu'on n'entre point dans l'inconnu ni dans le démesuré. Elle nous offre le spectacle même de la vie, mais brillante et parée ; on veut, quand l'homme a accompli ses fonctions physiques, le boire, le manger, l'amour matrimonial, l'attirer à un banquet de nourriture morale et d'amour moral. C'est aux femmes à nous donner de l'esprit. En matière d'âme, les rôles sont retournés.

Or la vie des hommes se passait au milieu d'un matérialisme[1] et d'un sensualisme[2] débordant. Melin de Saint-Gelais déclarait les nudités « célestes et dignes des autels[3] ». On n'était pas difficile : « Bienheu-

[1] Cf. Gautiez, p. 1 ; Gebhardt, dans l'*Histoire générale*, IV, 38, 39. — [2] Voir sa lettre publiée par Ridolfi, en 1810, et souvent réimprimée.

[3] « La foy sans amour est morte et endormye,
Aussi l'amour sans effect vient à rien. »

Digitized by Google

reux les gens qui n'ont affaire qu'à Dieu, s'écrie une jeune personne ; vis-à-vis des hommes, il suffit de sauver les apparences[1]. » Pour beaucoup de personnes, la morale ne trouvait plus dans la religion qu'une sanction insuffisante ; la troisième Marguerite de France a écrit, avec une modestie malheureusement trop justifiée : « Quelques-uns tiennent que Dieu a en particulière protection les grands. » Et, d'autre part, les lois du monde n'opposent pas toujours une barrière bien solide : il est facile à une grande dame de se mettre au-dessus de ces lois. Renée de France prend un visible plaisir à rompre avec les conventions vulgaires ; il suffit que Marot ameute la foule, comme « lascif et paganisant », pour mériter son indulgence. Elle paraît même tentée de croire une fille de France si au-dessus de l'humanité qu'elle ne peut avoir que des amants.

Cependant, on croit sincèrement que, pour les gens subtils et distingués, le bon ton, le bon goût rendent inoffensives bien des choses artistiques. Ainsi (pour choisir un exemple entre mille) personne ne se scandalisera que l'abbé de Maupas patronne de jolis vers où Gilles d'Aurigny se vante d'avoir « conquesté une blanche Marguerite ». Le doux, l'impeccable Vergerio prend très gaiement le titre « d'évêque de l'Arétin ». Marguerite loue son frère de conserver la foi en péchant. Loue-t-elle le péché ? pas du tout, mais elle loue le roi de ce qui est louable, de rester chrétien. Vergerio se détournerait avec horreur de certains livres d'Arétin ; mais il considère cet homme comme une force, comme valant à lui seul un diocèse, attendu que bien des bourgades épiscopales renferment autant de vices

[1] Nouvelle 42, fin.

Digitized by Google

avec moins d'esprit. Et il met sa coquetterie à tirer de ce diocèse-là quelque chose de bon. Dans le même ordre d'idées, Marguerite fait traduire par Vauzelles une des œuvres dévotes d'Arétin[1]. Ces indulgences pratiques ne changent rien aux principes, et d'ailleurs on se garderait bien de les étendre au vulgaire. Dans le peuple, on sait très bien qu'il n'y a point de sentiment, il n'y a que des sensations, et là, par conséquent, la chaîne d'une morale matérielle retrouve son utilité. La même Caterina Cibo, qui patronne hautement le livre de Firenzuola sur l'amour, reproche fort à l'évêque de Camerino sa mollesse dans la réforme des mœurs de son clergé, et elle finit par obtenir du pape un bref rigoureux à ce sujet.

Il arrive, dans le monde, que la sensation païenne frôle de près le sentiment chrétien : il paraît prudent, utile, politique, de ne pas trop marquer la séparation. Beaucoup de gens, en vrais gourmets, se laissent doucement ballotter entre le mysticisme et le matérialisme : peut-être vaut-il mieux ne pas les obliger à prendre parti. On l'a dit très bien : « La foi a cela de particulier que, disparue, elle agit encore : la grâce survit par l'habitude au sentiment vivant qu'on a eu[2]. » Les Allemands logiques allaient tirer de cet état d'âme le système de « la foi sans les œuvres ». Mais on s'en tenait à « la confiance sans les œuvres[3] ». C'est par ces considérations pratiques qu'on pouvait répondre aux objections de Budé.

D'ailleurs, Budé était un ami et ne cherchait qu'à signaler des abus. Les vrais et irréfragables adversaires de la religion du beau, ceux qui allaient l'accabler, vinrent d'en bas. C'étaient ceux qu'on

[1] Gauthiez, p. 86. — [2] Renan. — [3] Cf. *Hept.*, Nouvelle 51.

Digitized by Google

expulsait, les vulgaires, les superstitieux, les gens matériels ; la rue contre le salon ; bref, les hommes. Lorsque Vergerio s'en va en Allemagne parler d'amour, on lui répond sur un ton qui le déconcerte, on lui parle politique : « Je me tourmente, s'écrie-t-il, de voir la cause de Jésus-Christ traitée avec tant d'indignité, il m'apparaît que ce n'est pas aujourd'hui l'affaire principale pour laquelle on se donne tant de peine avec tant de gens ; ce n'est assurément qu'un prétexte : le principal qui se traite sous prétexte du Christ, c'est tout simplement, je crois, l'intérêt privé de quelques personnes[1]. »

Le clergé ne suivait pas l'impulsion religieuse des prélats. Toute la partie moyenne ou basse, les curés, les moines faisaient masse, les uns dans le sens matérialiste[2], les autres en illuminés, contre le groupe philosophique, la haute prélature et le sacerdoce des femmes.

Le moine est un homme d'une autre espèce. Marguerite, choyant Rabelais, ressemble, qu'on

[1] *Lettere volgari*, p. 104. — [2] L'art d'évoquer les esprits qui flottent tout autour de nous, et d'entrer par eux en relations avec les morts ou les absents, fort répandu en France et en Allemagne, était tout aussi païen que la mythologie italienne. Le célèbre abbé de Spanheim, Trithemius, en a énoncé les règles dogmatiques. Beaucoup d'esprits venaient sans qu'on les appelât. Il y en avait d'aimables, simples démons domestiques, qui faisaient le service. Au moment de sa mort, Agrippa avait un démon ainsi attaché à sa personne. Il y en avait de gênants : tels les esprits folâtres, « Massapèdes, » qui pénétraient la nuit dans l'intimité des femmes. Jean Mansel raconte l'histoire d'une malheureuse femme tourmentée toutes les nuits par une espèce de mari indiscret, qui n'était autre qu'un démon facétieux. A la fin, excédée, elle consulte un ermite qui l'engage à lever les bras, au moment critique, vers une image sainte ; en effet, le diable s'enfuit, non sans maudire l'ermite. (Ms. fr. 56, f° 98 ; Molitor ; Billon, p. 140 v° ; Jean d'Auton ; Rabelais, Pantagruel, ch. xx ; Jacques Lefèvre, *Liber trium virorum.*)

Digitized by Google

nous passe l'expression, à une poule qui couve un canard. L'homme de bure, qu'un pieux auteur voudrait appeler « le rossignol de Dieu[1] », est là, dans sa chaire, un poing sur la hanche, populacier, véhément, criard, prêchant d'une voix sonore des choses terribles. Entre les femmes platonistes et lui, on comprend l'antagonisme. Il ne s'inquiète ni du beau, ni de l'amour : au lieu d'un libéralisme aimable qui conviendrait à un auditoire sceptique, on dirait qu'avec ses farouches démonstrations il n'a d'autre but que de souffler sur la mèche qui fume encore. C'est plus qu'une trahison, c'est une sottise ! Il ne se gêne pas ; il médit des grands, des évêques : on lui parle amour, il répond salaire, travail, peines éternelles, gloires de la misère, souffrances de l'homme bestial. Savonarole lui-même, si chaud, si passionné, si aimé et si digne de l'être, brandit bibliquement les grandes armes populaires : la terreur, les prophéties ! En France, Olivier Maillard, Ménot, Rabelais lui-même (quoique dévoyé) ont une éloquence de plein air, touffue, mêlée, pittoresque, frondeuse, prolixe, point métaphysique, le contraire du cicéronianisme officiel :

« Il presche en théologien ;
Mais pour boire de belle eau claire,
Faites-la boire à vostre chien,
Frère Lubin ne le peult faire[2]. »

Maillard en arrive à chanter en chaire des chansons de sa façon[3] ! D'autres se livrent à des facéties gênantes[4] ou de mauvais goût, dans

[1] Pierre Doré, p. 141. — [2] Cl. Marot. — [3] Rec. Montaiglon, VI, 148. — [4] *Procès des femmes et des pulces*, Rec. Montaiglon, X, 60 ; *Sermones quadragesimales*.

Digitized by Google

l'église la plus aristocratique[1], devant une reine[2].

Ignorants du monde et de ses finesses, les moines et curés appliquent aux consciences distinguées la casuistique des faubourgs : leur morale sent l'humanité. Elle proscrit les joies délicates : il faut être « bœuf ou âne », comme dit Savonarole[3]. Ce n'est pas que les moines aient le cœur mal fait ; ils sont hospitaliers ; ils consoleront une femme mal mariée[4] ; ils aideront une veuve à chercher la perle des gendres[5]. Mais là s'arrête leur compréhension du féminisme. Autrement, ils ne voient dans la femme que l'appât satanique, les faux chignons, les parfums, tous ces attifages dont Savonarole avait fait sur la grande place de Florence un si bel holocauste ! Ils ne sauront jamais être aimables... Fra Inigo, dans une rue de Tolède, marchait derrière des dames, dont les traînes soulevaient des flots de poussière ; ces dames ont la bonté de s'arrêter pour le laisser passer. Lui, se croyant talon-rouge : « Je vous baise les mains, Mesdames, marchez, je vous en prie ! La poussière des brebis ne déplaît pas au loup[6]. » En chaire, de même ; s'ils

[1] O. Maillard s'écrie à Saint-Jean-de-Grève, à Paris : « O femmes *à la grant gorre*, pensez-y bien. Pourquoi remplir votre temps de jeux et de vanités ? Il vous faudra répondre, non pas sur les conceptions d'Aristote, ni sur la science des idéalistes ou des réalistes, des légistes ou des médecins, mais sur votre bonne ou mauvaise vie... Elevez vos cœurs, Mesdames ; êtes-vous bonnes théologiennes ?... » Voilà ce qu'il trouve à dire à des femmes qui protègent et cultivent la science, à des platoniciennes pénétrées de l'idée des Indulgences de Dieu, et convaincues du très grand nombre des Elus (*Sermones de adventu*). Un prédicateur dépeint la Vierge au moment de l'Annonciation : « Que faisait-elle, Mesdames ? croyez-vous qu'elle fût occupée à se farder, à se peindre ? Non, aux pieds du crucifix, elle lisait les Heures de Notre-Dame. » (*Facéties.*) — [2] O. Maillard, *De Sanctis.* — [3] Perrens, 3e édition, pp. 342, 353. — [4] Erasme, *Eloge*, p. 216. — [5] *Hept.*, Nouvelle 56. — [6] Brantôme, VII, 193.

Digitized by Google

parlent des nécessités mondaines, c'est en paysans qu'ils sont : ils prêchent à bride abattue la pauvreté, la chasteté[1] ; ils ne saisissent aucune nuance, ils badigeonnent de leurs grosses couleurs les façades les plus fines. « Êtes-vous dans l'état où vous voudriez mourir? Vous, femmes, qui étalez vos belles poitrines, votre col et votre gorge, voudriez-vous mourir dans l'état où vous êtes ? Et vous, prêtres, voudriez-vous mourir la conscience chargée des messes que vous avez dites ? Je crois que, sur mille, on n'en trouverait pas quatre. Que la trompette du jugement dernier se fasse entendre ici, et on verra ceux qui répondront à l'appel[2]! »

L'esprit-moine est indélébile ; Spagnuoli[3], Antoine du Four le portent dans les cours. Adrien VI le garde au Vatican entre deux Médicis[4] ! Pendant

[1] Menot, *Opusculum*. — [2] Maillard.

[3] « Nec formæ contenta suæ, splendore decorem
Auget mille modis mulier; frontem ligat auro
Purpurat arte genas et collocat arte capillos
Arte regit gressus, et lumina temperat arte.
Currit ut in latebras ludens perducat amantem. » (*Egloga*, 4.)

[4] Cantu, p. 477. « Dueil, jalousie,
Puis frénésie,
Puis souspessons,
Mélancolie,
Tours de follie,
Regretz, tensons,
Pleurs et chansons
Sont les façons
D'amoureuse chevalerie.
Mieulx vauldroit servir les massons
Que d'avoir au cueur telz glassons. »

Ainsi s'exprime le bon prieur de Liré, Guillaume Alexis, chevauchant avec un gentilhomme sur la route de Rome à Verneuil. (*Le grant Blason des faulces amours*.) Il continue de même, vif, cin, glant. Eh quoi, répond son interlocuteur désagréablement surpris vous ne demandez donc qu'à travailler,

« Et de nul plaisir n'avez cure!
Tous pageaulx
Sont-ils égaulx?...

Digitized by Google

trois règnes, François de Paule lui reste fidèle à la cour de France. Déjà, en traversant Rome, il était arrivé à saint François d'invectiver un cardinal en somptueux équipage, et le prélat, penché à la portière, avec un courtois et délicat sourire, avait répondu qu'il fallait bien inspirer du respect aux enfants du siècle... Combien François fut l'idole des femmes, on ne saurait le dire ; dans toutes les circonstances graves, elles se réclamaient de son intercession, et cependant il ne les flattait pas ! Jamais il ne les recevait. Les femmes et l'argent, disait-il, voilà les deux fléaux de l'Eglise, surtout les femmes dévotes : il les appelait des « vipères[1] ».

Comme le monde rend ces invectives ! C'est à qui, parmi les femmes et les prélats, s'égaiera de la basse moinerie[2] : de ces tondus, ces pelés, ces galeux, qui font obstacle à toute régénération intellectuelle ; gens matériels et bas, sans éducation,

... Quant on est jeune,
Force est qu'on tienne
Le train des autres jouvenceaulx. »

La nature parle, Gauvain, Artus, Lancelot

« Qui ne craignoyent ne froit ne chault
... Toujours estoyent amoureux.
Nous aymerons
Et chanterons
En noz jouvences :
Quant vieulx serons,
Nous penserons
Des consciences,
Menues offenses
Et négligences.
Quelque jour récompenseront
Force pardons, prou indulgences.

Le moine réplique par un long discours, pour flageller les vices des femmes et les désastres qui en résultent.

[1] Acta SS^{iem}, pp. 153 et suiv. ; ms. lat. 10856, f° 10 ; ms. lat. 18320, f° 77 v° ; Hil. de Coste. — [2] Melin de Saint-Gelais, II, 297, 298.

Digitized by Google

gros, gras, sanguins, pleins d'une chaleur de vitalité charnelle, essentiellement gais et prêts à pécher par là, beaucoup « plus attentifs à la vie active qu'à la vie contemplative[1] », ces cheminéaux insoucieux, qui, en attendant l'éternité, « ne se fatiguent pas trop l'esprit à compulser un tas de livres, de peur que la science qu'ils pourraient y puiser ne les fasse enfler d'orgueil, comme Lucifer, et « déchoir de la science monastique ». Les pâles platonistes « cassés du harnais » les traitent de fanatiques, d'hypocrites, d'avares, de gloutons, surtout de sales, de dégoûtants! La singulière idée que celle du comte de Carpi, de se faire enterrer en robe de bure, de « se faire moine après sa mort[2] »! Cela est bien passé de mode!...

Marguerite chansonne les moines. Alexandre VI les appelait des tyrans, et prétendait qu'il aimerait beaucoup mieux offenser le premier des rois que le dernier de ces mendiants[3]. A un carnaval de Rome, Bibbiena, en galopant sous son masque, aperçoit un moine; il fond sur lui comme l'autour sur sa proie : « Je vous connais, s'écrie-t-il tragiquement: le prévôt vous cherche pour vous arrêter, je vous sauve, je vous emporte à la chancellerie; » et, là-dessus, il empoigne le malheureux, le hisse en croupe, tout ballottant et tout tremblant, et les voilà partis à travers les huées, les cris, les quolibets de la foule, sous une pluie d'œufs. Bibbiena, bientôt, n'était plus qu'un jaune d'œuf, et, à part lui, il accusait les gens de mal viser. Enfin, quand toute la ville eut bien ri, il daigna se rendre aux supplications de sa victime et la remettre à terre. Alors

[1] *Hept.*, Nouvelle 23. — [2] Cl. Marot, *le Coq-à-l'ane*. Cf. Hᵉ Estienne, *Apologie pour Hérodote*, édition 1735, II, 280. — [3] Erasme à Bilib. Pirck, 2 novembre 1517; Œuvres d'Erasme, III, ch. CCLXVIII

Digitized by Google

l'autre lui écrase encore quelques jaunes d'œufs, jette bas sa robe, et faisant la révérence : « Je suis votre valet d'écurie... » Bibbiena court encore[1]...

Naturellement, il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre les plaisanteries de ce temps-là contre les moines. Il y a de bons et de mauvais moines[2] ; ce sont les bons qu'on voit le moins[3]. Mais Guy Juvénal, qui fut un actif et honnête ouvrier de la réforme monacale, conclut son enquête par un mot bien ancien, puisqu'il est de saint Augustin : « On trouve dans les couvents le meilleur et le pire[4]. »

Du reste, les adversaires mêmes des moines leur rendent justice sans le vouloir. Ainsi, les causeurs de l'*Heptaméron* s'égaient fort à l'idée que des moines pourraient entendre leurs gauloiseries[5]. Quelqu'un d'Urbin trace des moines, d'après leur extérieur, un portrait qui nous laisse rêveur : gros et gras, dit-il, ce sont des hypocrites, peu macérés ; émaciés et mal tenus, des perfides qui distinguent entre péchés secrets et péchés publics ; élégants, bien rasés, musqués, tout ce qu'il y a de pire et de plus anti-platonique[6] ! Mais alors quelle doit être leur tenue ?

Trithemius définissait pourtant la vie monacale d'un mot bien platoniste : « Aimer, c'est savoir. » Alors pourquoi cette idée que des moines ne pouvaient pas se mêler activement à la vie du monde, puisque saint Ignace a prouvé le contraire en constituant un ordre selon l'esprit nouveau ?... Les vieux couvents étaient peuplés d'intelligences distinguées : Luther, Calvin, Erasme, Jean Thenaud, André

[1] Castiglione, p. 332. — [2] Firenzuola, Nouvelle 10. — [3] *Hept.*, Nouvelle 22. — [4] *Vindiciæ*, p. 9 v°. — [5] Nouvelle 30. — [6] Castiglione, p 399.

Digitized by Google

Thevet, mille autres, viennent de ce bas clergé si décrié... Comment croire que les moines répugnaient formellement à l'esthétique, lorsque les dominicains italiens monopolisaient l'art charmant de la mosaïque de bois et presque aussi celui de la peinture sur verre, quand Saint-Marc de Florence, tout imprégné des suaves pensées des fra Angelico, des fra Bartolomeo, nous apparaît, aujourd'hui encore, dans la modestie profonde de son abandon, comme un des plus délicieux refuges de la pensée humaine?

Certains ordres savants visaient à la science. Et ceux-là, on les expulsait : c'est ainsi que les Jacobins furent expulsés par le cardinal d'Amboise, par le motif qu'ils vivaient hors de chez eux pour suivre des cours et qu'ils manquaient les offices[1]. La même querelle[2] s'est répétée avec éclat au XVIIe siècle, entre dom Mabillon, partisan du monachisme savant, et le fougueux abbé de Rancé, qui voulait maintenir les monastères dans la simple pratique de la piété ; cette fois encore, une femme (la duchesse de Guise) s'en mêla...

Cependant, beaucoup de moines, par un saint désir du succès, s'efforcèrent de se mettre à la mode ; ils citèrent à pleine bouche les dieux de l'Olympe, Ovide, Virgile[3] ; malgré les conseils de Savonarole[4], ils s'ingénièrent à plaire, fût-ce aux dépens du « divin[5] ». Tel prédicateur assimile très spirituellement la Vierge à Isis[6]. D'autres dissertent sur la beauté ou la coquetterie, ses bienfaits, ses périls[7]. Les uns soutiennent que la Vierge n'était pas jolie,

[1] Jean d'Auton. — [2] Elle a été fort bien mise en lumière par le prince Emm. de Broglie, dans son ouvrage sur *Mabillon*. — [3] Cecchi, pp. 284 et suiv. — [4] Perrens, II, 342-343. — [5] La Vauguyon, Chant royal final. — [6] Bareleta, f° 90. — [7] Bareleta, p. 151, ch. II.

Digitized by Google

parce qu'elle était humble et point mondaine ; les autres, au contraire, nourris du *Cantique des Cantiques* et autres textes esthétiques, la peignent « vêtue de soleil », selon l'expression de l'Apocalypse[1], brune peut-être, en qualité de juive, pourtant admirable[2] !

Mais les moines eurent beau faire et jeter mille fleurs de mythologie ou de rhétorique, jamais ils n'acquirent la légèreté de main qu'avait le moindre faiseur de sonnets.

Rabelais débute par une polémique sur le mérite des femmes[3], sujet rebattu, mais inévitable. Il aime le monde et se moque du « moine-taupe » ; il vante, au contraire, le moine « jeune, galant, bien adextre, hardi, aventureux, délibéré, haut, maigre, bien fendu de gueule, bien avantagé en nez, beau dépêcheur d'heures, beau débrideur de messes..., au reste, clerc jusques aux dents en matière de bréviaire » ! Son abbaye de Thélème admet les deux sexes, sur la justification d'une beauté parfaite. Elle est lavée et parfumée, cette abbaye moderne, pleine d'or, de pierreries, de beaux habits, de musique, d'objets somptueux et confortables, de livres ; il n'y manque rien ; elle a 9.332 chapelles et un bassin unique de natation, auquel préside une statue des Trois Grâces. On n'est point gêné par la théologie !

Et cependant, Rabelais n'entend rien à l'esprit platoniste, ni aux mystiques clairs de lune : « Femme avoir, est l'avoir à usage tel que Nature la créa... pour la délectation de l'homme. » Si on lui parle de « la dévotion d'amour », il rit et s'attable : « Bois, lui crie la Sibylle, bois[4]. » L'ivresse,

[1] Bareleta, Sabb° V° quadragesime. — [2] Bareleta, p. 135, ch. II. — [3] Tiraquelli, *Consuetudines*. — [4] Gebhardt, *Rabelais*, p. 226.

Digitized by Google

c'est son mysticisme, à lui ! En quittant le couvent, il se fera médecin. Il ne prône que les sciences naturelles, et la seule qu'il n'admette pas, c'est la seule qu'admettent les femmes : l'astrologie divinatrice[1]. Il devait finir curé.

Même en Italie, le moine sent toujours son couvent. Folengo passe sa vie à y entrer et à en sortir[2]. Ses œuvres, aussi, ne sont qu'une perpétuelle pantalonnade. Dans sa *Moschéide*, il semble peindre la conjuration des moines contre les belles dames : un complot épique de tout ce qui rampe, fourmis, punaises, araignées... contre la gent ailée des mouches, des papillons !... Le royal chef de la chancellerie, Spingard, s'en va, sur une jument efflanquée, porter de belles lettres au grand cachet du sénat, c'est-à-dire « à l'image de Liberté et de Justice », pour attirer les gens dans une toile d'araignée[3]...

Mais les moines italiens acceptent leur défaite ; ils se moquent des vieilles « subtilitez de saint Thomas », aussi bien que des visions de Dieu sans intermédiaires, et de la haine des indulgences[4]. Leur consolation est une radieuse ignorance, à la napolitaine, toute épicurienne.

En Allemagne, au contraire, ils triomphent. Malgré les recommandations de Léon X et les objurgations passionnées d'Erasme[5], les Allemands se refusaient à admirer les œuvres à la mode, par exemple, les *Epîtres* d'Eoban, où les Saintes Femmes du Nouveau Testament étaient censées écrire en style d'Ovide. Il y a lutte absolue contre l'esthétisme et le dilettantisme ; à chaque contact avec Rome, l'ai-

[1] Notice biographique de M. A.-L. Sardou, t. I, pp. 60 et suiv. de l'édition ; Rathery, I, p. 23. — [2] Luzio, *Nuove ricerche*. — [3] P. 78. — [4] *Coccaïe*, p. 9, 1 ; *Orlandino*. — [5] Janssen, II, p. 22-23.

Digitized by Google

greur ne fait que croître. Burckhardt, qui écrit chaque jour ses mémoires, à une époque splendide, n'oublie jamais de se plaindre des pourboires : s'est-il aperçu qu'il existât à Rome un mouvement intellectuel ? De la liberté, il ne voit que les scandales ; il fait son service comme un caporal méticuleux et désorienté... Erasme lui-même ne soupçonne rien en dehors des humanistes, Luther ne trouve que des horreurs. On parlait une langue trop différente ! Lorsque Hogstratten, moine allemand, poursuivit Reuchlin, qui s'était permis de défendre certains livres juifs au point de vue scientifique, Rome, véritablement, ne comprit rien à cette querelle d'Allemand ; elle atermoya, ne répondit pas...

Ulrich de Hütten[1] essaie de s'italianiser à la petite cour de l'archevêque de Mayence, qui avait la prétention de copier Urbin, mais on n'arrivait qu'à jouer au billard ou à invectiver des moines par la fenêtre. Il revient à Rome, en 1516, l'une des années triomphales ; lui, fils d'un pays robuste et pauvre[2], où le seigneur commande, pille même, et où la femme reste au bout de table, lui vieil étudiant inconnu, il se voit exclu de cette cour superbe[3],

[1] Ulr. de Hütten, *Opera*, II, 273 ; Epistola Italiæ ad Maximum Cæsarem. — [2] Celtes, *De Situ*. — [3] « Maître Berthold, raconte-t-il, venu pour chercher fortune à Rome, n'a réussi, en deux mois, qu'à trouver un poste de palefrenier chez un auditeur de rote, pour soigner la mule : « Mais, lui dis-je, ce n'est pas mon affaire, moi, maître ès-arts de Cologne, je ne puis faire un pareil service. — Eh bien, si tu ne veux pas, tant pis. — Je crois que je vais retourner dans mon pays... Devrais-je étriller la mule et balayer l'étable ? Au fond, j'aimerais mieux que le diable emporte tout. » Ou encore « Conrad Stryldriot » écrit : « C'est le diable qui m'a amené ici, et je ne puis reculer ! il n'y a pas de bonnes sociétés comme en Allemagne ; on n'est pas sociable : si quelqu'un s'enivre une fois par jour, on le prend mal, on l'appelle porc. Comment s'occuper ?

Digitized by Google

de ces « faux dieux[1] », comme il les appelle, réduit à la société d'un financier allemand de bas étage; il n'a d'autre titre que sa naissance; c'est à peine s'il réussit à finir des études de droit. Il se venge à coups d'injures. « Mes sentiments sont humains, » écrit-il à Luther[2].

Le verbe haut, la verve éclatante, il prêche la guerre nécessaire. Les apôtres de l'amour avaient appelé la guerre un brigandage. Hütten appelle brigands ceux qui ne se battent pas, les commerçants, les avocats, les prêtres[3]. Sa devise est: une belle femme, de l'or et de l'oisiveté ! Dès 1522, il prend les armes, et montre à la populace, d'un beau geste, les brillantes églises[4].

Luther, lui aussi, proteste contre l'esprit philosophique : il arrête à un certain point la liberté, il défend à l'esprit de s'émanciper au delà ; de penseur, il se fait homme d'action et tend la main aux grands seigneurs.

C'est une explosion de sentiments anti-féministes, anti-libéraux, une guerre radicale. Elle se produit, comme tous les grands éclats moraux, sous l'étiquette de la religion, parce que la religion a des cadres organisés, une force toute prête et surtout d'excellents prétextes pour couvrir les luttes d'intérêts.

« Parler ménage est l'affaire des femmes, dit

Les courtisanes sont fort chères, et pourtant pas jolies. Je vous le dis en vérité, en Italie les femmes sont mal faites au-delà du possible, malgré tous leurs beaux falbalas de soie et de camelot... Elles se courbent, elles mangent de l'ail, elles sont noiraudes... Si elles ont du rouge, c'est de la peinture. » (*Epistolæ obscurorum virorum*, pp. 223, 248.)

[1] *Opera*, t. I, Pro ara coritiana, quæ est Romæ, Epigramma. — [2] *Opera*, t. I. — [3] *Opera*, IV, 159, 104. — [4] Cf. Zeller, *Ulrich de Hütten.*

Digitized by Google

Luther, elles sont maîtresses en cela, et reines, et en revendraient à Cicéron et aux plus beaux parleurs... Mais ôtez-les du ménage, elles ne valent plus rien... La femme est née pour conduire un ménage, c'est son lot, sa loi de nature : l'homme, pour faire la guerre, la police, administrer et régir les Etats [1]. » Plastiquement [2], la femme plaît à Luther [3], mais c'est tout : il lui refuse la vigueur physique et morale ; moins elle a de force morale, plus il la félicite [4]. Il est évident qu'à ses yeux les prétentions intellectuelles du féminisme constituent un non-sens et un péril. Calvin renchérit encore. Ce qui plaisait aux femmes, il le proscrit, même les émotions esthétiques les plus inoffensives ou du caractère le plus religieux. C'est à peine s'il daigne croire que les femmes s'entendent réellement bien au pot-au-feu [5]. Des dames s'étaient fait noblement entasser pour sa cause dans la prison du Châtelet; il leur envoie des félicitations un peu sévères : « Si les hommes sont fragiles et aisément troublés, la fragilité de votre sexe est encore plus grande... Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages, les choses infirmes pour abattre les fortes, les méprisables et méprisées pour détruire celles qui sont grandes et de haut prix [6]. »

Luther n'avait rien à inventer. Tout le monde désirait comme lui une réforme. Le cardinal d'Amboise et les traditionnels voulaient faire machine arrière et restaurer la discipline ; les femmes philosophes, le monde romain poussaient en avant et voyaient le salut dans le rajeunissement de la foi

[1] Voir *Tisch-Reden*, édition d'Eisleben, pp. 436. 466; Vom Ehestande. — [2] P. 218. — [3] P. 216. — [4] P. 219. — [5] *Lettres*, I, 157. — [6] II, 145 (citation de saint Paul).

Digitized by Google

par la liberté [1]. Mais ni les uns ni les autres ne se souciaient d'un schisme, surtout les libéraux romains, qui représentaient précisément l'unité et qui en vivaient, et qui d'ailleurs se désintéressaient volontiers de la pure théologie.

Luther n'inventa rien. Tout ce qu'il a dit, et même davantage, on le disait à Rome depuis cinquante ans. Il arrêta certaines idées flottantes et fixa celles qui étaient passées dans les mœurs. C'était porter la main sur le dilettantisme. Les doux prélats féministes et latinistes, si tolérants, d'intelligence si ouverte et si libre, Sadolet, ami de Mélanchton, Contarini, l'aimable Pole que dirigeait Vittoria Colonna [2], Flaminio, Vergerio, tous déplorèrent de voir dégrader leur œuvre [3] ; ils éprouvaient le sentiment d'un peintre raphaëlesque qui retrouverait ses rêves transcrits dans une image d'Epinal. Pourtant, tout en gémissant d'un pareil usage de la liberté, ils le respectaient ; au fond, ils considéraient Zwingle, Mélanchton comme des leurs [4], ils ne désespéraient pas de faire triompher la liberté par la liberté. Telle fut, on le sait, la politique de Pole à Ratisbonne, de Vergerio à Worms ; mais, malgré l'appui de Vittoria Colonna, de Marguerite de France, de toute une ligue enthousiaste et fervente, ils ne réussirent pas ; ils furent pris entre deux feux [5] !

Les femmes se jetèrent dans la mêlée avec enthousiasme.

On croirait voir les Sabines du fameux tableau de David ; filles de l'Eglise romaine, filles

[1] « Post tenebras ego spero lucem, » écrivait Jean Marot en 1514 (Theureau, p. 202). — [2] Epistolæ, III, lettre du 4 février 1541. — [3] Voir not. Amante, p. 221. — [4] P. Jove, Elogia virorum doctorum. — [5] Cantù, pp. 123 et suiv., 203, 461 et suiv., 407.

Digitized by Google

très dévouées, très judicieuses (à leur avis, du moins) et, cependant, au nom de la liberté, prêtes à défendre et à aimer leurs adversaires.

Vittoria Colonna s'est toujours crue aussi orthodoxe que le Saint-Siège, et elle s'est crue plus habile, même lorsque, dans le feu du combat, elle émettait des opinions un peu discutables[1].

Elle a chanté la barque de Pierre triomphant de toutes les fanges et des malices du monde, elle a reçu les bénédictions papales. Seulement, dans la grande lutte religieuse du XVIe siècle, elle n'a jamais pu s'imaginer qu'il y eût en jeu de véritables difficultés doctrinales ; elle n'apercevait qu'une foule d'intrigues personnelles, des rivalités, des jalousies, des amours-propres aigris, des bonnes volontés maladroites ; d'excellents juges ont d'ailleurs partagé son impression[2]. Il fallut des circonstances bien nouvelles et toute l'âpreté de la bataille pour que la cour de Rome en arrivât à décliner rétrospectivement toute solidarité avec Vittoria[3] ! Et pourtant les événements semblaient justifier la thèse d'amour ! une thèse qui n'était ni protestante ni étroitement catholique !

Attachées à une religion intuitive et sentimentale, les femmes visaient au salut des coupables par l'amour des innocents ; elles pratiquaient une doctrine plutôt divine que religieuse, leur programme était celui d'Henri IV : « Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion, et moi je suis de celle-là de tous ceux qui sont braves et bons. »

Vittoria Colonna s'intéressa très spécialement à un célèbre capucin, ardent, éloquent, Ochino, qui avait

[1] P. 331. — [2] V. *Instructions et lettres*. — [3] *Carteggio*, pp. 139, 142.

Digitized by Google

formé à Naples une sorte de triumvirat libéral. Un peu enivré de sa popularité et des chaudes sympathies du clan féministe, Ochino s'emporta contre Paul III, à propos de certaines mesures de réforme qui atteignaient les capucins [1]. La marquise se précipita pour empêcher un éclat ; elle lança un grand manifeste libéral adressé à Contarini, et en même temps elle pressa Ochino de venir à Rome. Paul III sourit du manifeste, et envoya à l'auteur un passeport de pèlerinage, pour elle et pour un capucin [2]. Ochino, au contraire, répliqua avec virulence. Comment dire alors les soins des femmes pour ramener au bercail cette brebis qui menaçait de s'égarer ! Grâce à la franc-maçonnerie féminine, Ochino, quoique en lutte ouverte contre le pape, occupa encore avec éclat les chaires principales de Vérone, Venise, Bologne, Mantoue, jusqu'à ce que, finalement, il prit la fuite. Vittoria ne le perdit jamais de vue : à Venise, elle se faisait secrètement renseigner sur ses succès par Bembo, qui venait d'être promu cardinal [3]. Plus tard, par des lettres anonymes [4], en mandant à son ancien protégé qu'elle achetait ses livres [5], qu'elle entrait dans ses vues, en le flattant, en s'intitulant sa « fille très obéissante », sa « disciple », elle s'évertuait à le calmer [6]. Vaine illusion ! Ochino était moine,

[1] Mutio (cette lettre est tellement étrange, que son authenticité a paru douteuse). — [2] *Carteggio*, pp. 110 et suiv., 127, 131. — [3] « On ne peut rien imaginer de plus utile et de plus saint, lui écrit l'ami Bembo. Je comprends que Votre Seigneurie l'aime tant ! » et encore : « Notre frère Bernardino est adoré ici : hommes, femmes, tout le monde le porte aux nues... Je me réserve d'en causer avec Votre Seigneurie. » (*Carteggio*, pp. 169, 174, 183.) — [4] Selon la conjecture de MM. Ferrero et Müller, qui semble très judicieuse. *Carteggio*, pp. 241 et suiv. — [5] P. 272. — [6] P. 247, 256, 261 ; cf. *Lettres de Calvin*, I, 145.

Digitized by Google

Vittoria était grande dame ; ils appartenaient à deux mondes discordants.

Marguerite de France a voulu jouer le même rôle ; mais elle se trouvait dans une situation plus embarrassante, et elle comprit encore moins, s'il est possible, l'intérêt de la lutte. Elle songeait à réformer l'humanité, et non des dogmes ; elle laissait à Dieu le soin de remporter la victoire et de faire briller « la parole de vérité[1] ». Pourquoi restreindre le champ des rêveries ? « L'Eglise est une voix vive, agente, qui s'explique et peut toujours de nouveau et plus s'exprimer[2]. » Pourquoi cette procréation de dogmes rigoureux qui ruinait l'apostolat féminin ? Marguerite marchait vers la synthèse : elle voulait savoir, résumer, réussir. Briçonnet lui écrivait en souriant : « S'il y avait au bout du monde un docteur qui, par un seul verbe abrégé, pût apprendre toute la grammaire, en outre la rhétorique, la philosophie et les sept arts libéraux, vous y courriez comme au feu[3]. »

Où donc aurait-elle cherché l'illumination de l'amour et de la foi, si ce n'est dans cette philosophie religieuse vers laquelle elle a toujours tendu ? Elle éprouve, en matière de pure foi, plus encore qu'en matière sociale, combien il est bon de s'abstraire, d'aller droit aux vérités sans s'occuper des hommes. Qu'il lui semblerait étroit d'incarner toute la théologie et toute la foi, et le paradis, et l'enfer, dans un homme, dans un prêtre ! Les hommes, elle les encourage, pourvu qu'ils soient de bonne volonté, même s'ils font brûler les autres, comme François Ier, mais à plus forte raison s'ils sont brûlés ou menacés de l'être, comme ce « pauvre Ber-

[1] Génin, *Lettres*, p. 211. — [2] Charron. — [3] La Ferrière, p. 205. Cf. *les Trois Vérités*.

Digitized by Google

quin[1] », ou l'aumônier Michel, ou les chanoines de Bourges, ou Farel, Vatable, Gérard Roussel [2]. Traduisez l'ouvrage thomiste, *le Miroir des dames;* nommez-vous Lefèvre d'Etaples, « faber ingeniorum, » ou Dolet[3]; soyez libertin spirituel, comme Pocques ou Duval[4], n'importe ; vous avez droit à son cœur, si vous êtes bon. Elle se complaît à entendre Erasme et Luther discuter sur le libre arbitre [5]. Elle assiste à ces passes d'armes avec la même satisfaction que d'autres à un tournoi. De concert avec une femme puissante, elle entraîne le roi à Saint-Eustache, au sermon d'un curé tempétueux, qui prêchait la paix et le *sursum corda*. Elle aurait voulu organiser à Paris une conférence contradictoire avec Mélanchton, mais la Faculté de théologie s'y opposa[6]. Au fond, le théologien suivant son cœur, c'était l'aimable prélat Nicolas Dangu, qui la suivait partout en parfait amoureux.

Un autre homme encore pouvait lui plaire; une

[1] Génin, *Lettres*, p. 219. — [2] Paul Jove, *Elogia virorum doctorum*, p. 132; Le Franc, pp. 39 et suiv. Lavardin aussi a touché des cordes sensibles et en a été félicité par un sonnet de Ronsard; il traduisit pour la princesse un Dialogue de Marc-Antoine Natta, sur la Nature de Dieu. Il avoue qu'en réalité le sujet lui paraît inaccessible, soit qu'on prenne un vol d'aigle, soit qu'on se perde dans les profondeurs; en fin de compte, il est d'avis, pour l'incompréhensible, de s'en remettre à la foi. Mais il dédie cette œuvre en beaux vers à Marguerite :

« A quel plus propre autel pourrions-nous présenter
Le sujet immortel de ce précieux livre?
... O perle, ô Marguerite,
O beau fleuron royal, vostre sang très chrestien,
Et toutes les vertus dont vostre grâce hérite...
Nous font foy...
Que des enfans de Dieu vous serez le soutien. »

[3] Cartier et Chennevière, p. 231. — [4] Le Franc, *Bulletin*, p. 16. — [5] *Lettres inédites*, p. 299. — [6] N. W., dans le *Bulletin de la Société du Protestantisme français*, 15 juin 1897.

Digitized by Google

sorte de mage extravagant et pourtant remarquable, qui a porté la théologie féminine au degré excentrique. Guillaume Postel, ancien gibier d'hôpital, parti de rien, d'un village et d'une antichambre, mi-oriental, mi-italien, quoique français, éminent savant, esprit illuminé, belle essence d'éclectisme! Il a écrit en douze langues, sur les sujets les plus divers, avec les thèses les plus variées. Il prêcha une monarchie universelle, qu'il offrait à François Ier, et une religion universelle, vraiment catholique et romaine, dont il se réservait la papauté; il la basait sur la doctrine de l'amour infini (au besoin même, sur un amour un peu sensuel) et sur une philosophie esthétique qui résoudrait tous les mystères par la formule du beau. Suivant cette religion, c'est aux femmes qu'il appartient de régénérer le monde : aussi salue-t-il avec une ardente sympathie les mères de l'Eglise qu'il voit éclore un peu partout. Mlles Morus, en Angleterre; l'Espagnole Isabella Rosera; la Portugaise Luisa Sigea, laquelle, à vingt-deux ans, honorait le pape Paul III de ses conseils en cinq langues rares ; Paul III répondit en latin, en grec et en hébreu, mais pour le chaldéen et l'arabe il se récusa et chargea Postel de répondre.

L'étrange ouvrage de Postel[1] parut après la mort de Marguerite de France, sous les auspices de Marguerite de Savoie. Postel annonçait avoir découvert une nouvelle Eve, qu'il exaltait au-dessus de toutes les femmes, même au-dessus de Vittoria Colonna : c'était une vieille sorcière de Venise, douée de seconde vue, qui lisait à travers le papier comme si elle avait eu à sa disposition des rayons Röntgen. Malheureusement les Vénitiens l'expulsèrent.

[1] *Les très merveilleuses Victoires*, not. pp. 101, 105, 22.

Digitized by Google

En résumé, les femmes croyaient et soutenaient que, vis-à-vis du peuple, on peut parler la seule langue qu'il entende, celle de la force ; mais que, pour l'élite, il n'y a qu'une vraie arme, et unique : la liberté ! La première des libertés est celle de déraisonner [1]. Il faut donc savoir supporter la liberté des autres, et même celle de ses amis.

Le résultat pratique de l'intervention des femmes fut, en France, assez médiocre.

La vieille hostilité du clergé français contre la cour de Rome [2] avait éclaté en si grand jour, dès le règne de Louis XII, elle se manifesta si vivement par les dithyrambes plus ou moins officiels d'Andrelin, de Villebresme, de M. de Mailly, de Gringoire, de Jean d'Auton, de Seyssel, contre la « dissolution romaine », que Léon X prit peur et, fort sagement, abandonna, dès 1515, l'objet réel des discussions, le droit de disposer des bénéfices. A partir de ce moment, l'Eglise, soudée à l'Etat, devint un rouage national, et aucun argument philosophique ne pouvait plus ébranler un organisme aussi matériellement solide. Luther appliqua largement le même système en sécularisant les biens du clergé. La masse de la nation s'en remettait au pouvoir du soin de traiter ces questions religieuses : elle gardait la foi par goût pour l'ignorance [3], ou par scepticisme ; les savants se contentaient volontiers d'appeler en souriant la théologie une « poésie [4] », comme des vignerons qui vendent un

[1] *Hept.*, édition de Montaiglon, IV, 69. — [2] Cf. Rocquain, II, p. 561 ; *Propositio oratorum* d'Innocent VIII, Ms. à la Marciana, de Venise ; Etats généraux de 1484, fr. 16260, f° 19 ; notre *Hist. de Louis XII*, t. III ; Bouchet, *l'Amoureux transi*. — [3] Stapfer, *Montaigne*, pp. 110 et suiv. Cf. *la grant Nef*. — [4] Montaigne, *Essais*, liv. III, ch. x.

Digitized by Google

certain vin fabriqué et qui entassent dans leur cave le vrai, celui qu'eux seuls connaissent parce qu'ils ont taillé le cep.

Le libéralisme n'eut donc pour lui que quelques voix timides et affectueuses, comme celle de Longueil, l'ami de Bembo et de Pole [1], qui disait dans sa *Lettre aux Luthériens:* « Je suis désintéressé dans la lutte : simple citoyen de la république chrétienne, ni la reconnaissance, ni la haine, ni l'ambition ne me poussent d'un côté ou de l'autre. » Malheureusement, ce n'est pas avec ce noble langage qu'on ameute des foules !

Faut-il rappeler ce qui suivit ? en tout point, le contrepied des espérances féministes ! « Nos adversaires disent de nous, écrivait Calvin, que nous avons déclaré une sorte de guerre de Troie, à cause des femmes, *mulierum causa.* » En effet, comme dans les guerres du temps passé, les femmes étaient jusqu'à un certain point redevenues l'enjeu. La religion déclarait la guerre au platonisme, comme lui-même l'avait déclarée à la virginité religieuse ; au lieu de draper les femmes dans l'inaccessible, on se bornait à les épouser plus facilement. Cette solution était simple. Et cependant il fallut plus de temps qu'on ne l'aurait supposé pour revenir à ce solide prosaïsme. La première femme épousée par un archevêque de Cantorbéry en était réduite, paraît-il, à voyager, comme un animal, dans une caisse percée de trous, pour échapper aux lazzis du public ; la seconde alla à la cour ; mais, en la voyant, la reine Elisabeth se mordit les lèvres : « Comment vous appeler? Madame, je ne puis; Mademoiselle, je n'ose... »

[1] P. Bembi, *Epistolarum*, lib. V, pp. 180 et suiv. ; Ch. Longolii, *Vita* (par Pole), à la suite des *Lucubrationes*, p. 497.

Digitized by Google

Quant au catholicisme réveillé, il ne demandait plus qu'à condamner[1]. De l'idéal, on retombait brusquement sur la terre; c'était une bataille atroce de personnalités, une lutte pour la vie à coups de systèmes mythiques ou littéraux. Érasme écrivait déjà : « Ces interprètes du langage céleste prennent feu comme le salpêtre, ils relèvent terriblement le sourcil ! Que me veut Hütten ? A l'autorité du pape me faut-il préférer l'autorité de Luther ? Si nous n'avions pas reçu du Christ un pape, il faudrait l'inventer[2]. » « Ils crient, ils se démènent, ils s'injurient, » ricane des Périers, qui ne croit même plus à l'existence de Dieu[3]. Bienheureux les pauvres d'esprit, conclut Agrippa, bienheureux les illettrés tels que les apôtres, bienheureux l'âne[4]!

[1] Agrippa, *De Vanitate*, ch. XCVI. — [2] *Éloge de la folie*, p. 177; Zeller, p. 223. — [3] *Cymbalum*, p. 333. — [4] Agrippa, *De Vanitate*, ch. XCVIII, XCIV, CI, et ch. LVI à LXIII.

Digitized by Google

CONCLUSION

Il ne nous reste plus qu'à raconter la fin du rêve.

C'était bien un rêve que toutes ces projections de bonheur, qui avaient flamboyé sur des réalités sombres, comme des projections lumineuses sur la muraille d'une salle de conférences : les mers bleues, les fournaises de soleil, apparues un moment, laissaient l'ombre plus noire.

Marguerite, la grande metteuse en scène du bonheur, ne trouva pas pour son compte personnel le secret d'être heureuse. Elle termina sa vie au milieu des plus poignantes tristesses : la cour, Calvin, le peuple, tout le monde, ou à peu près, la repoussait et la traitait d'utopiste, son mari en venait à la souffleter, on lui arracha sa fille, Henri II l'exila ; plusieurs de ses amis, Ramus, Dolet, furent poursuivis, hélas ! pour des motifs assez peu nets : c'était bien ce qu'elle a appelé « les faubourgs de la mort[1] ». Par grâce divine, son cœur, sans cesse

[1] Ch. Waddington : Le Franc, *le Platonisme*, pp. 26 et suiv.

Digitized by Google

ému d'inquiétudes[1], arriva ainsi à se détacher d'une vie qui n'était pas qu'amour. Elle périt, la pauvre duchesse, à son poste de vendeuse d'amour par charité, dans les flammes, comme la salamandre ! Nul homme ne l'aida, et même on ne s'arrêta pas à la pleurer. Trois jeunes filles anglaises, Mlles Seymour, sous les auspices de sa nièce, lui élevèrent un fragile monument de vers; mais, sauf un ami dévoué, Sainte-Marthe[2], dont l'oraison funèbre enthousiaste souleva du reste les plus vives critiques, les hommes gardèrent un silence remarquable. La princesse avait eu grand tort de disperser ses affections et de chercher à créer une sociologie du cœur ! Les hommes n'aiment pas aimer, ils veulent craindre et obéir !... Il n'y a d'amour vrai que l'amour individuel...

Les Saint-Gelais, les Héroët, les Salel, tous ces cœurs exquis, éperdus de sentiment au temps où un sourire de Marguerite pouvait mener à la fortune, restèrent muets; il fallut battre le rappel, et, enfin, parut un volume de regrets, subtile jeu d'esprit polyglotte[3], qui serait bien glacial sans le vigoureux rayon que Ronsard darde au milieu du fatras; un petit volume brillant, ingénieux, contourné comme l'âme de la princesse, plein de jolis vers tout pareils, habillés de même, argentés d'une même douceur; c'est bien l'image du clair de lune un peu fantasmagorique et irréel où se sont complu quelques femmes mystiques; tout brille, et rien n'est chaud ni vivant. Oui, Marguerite aimait trop ces choses blanches et noires ! mille bruissements sans cause lui faisaient bruir l'âme ! elle se nourrissait de cet arome vague que répandent dans certaines

[1] Brantôme. — [2] Montaiglon, I, 4. — [3] Hecatodisticon (1550); *le Tombeau* (1551).

Digitized by Google

nuits les haleines des vies latentes. Elle n'a jamais entendu le grand bruit de la mer dans les ténèbres, elle s'est contentée de regarder la frange écumeuse...

Au moment où Marguerite disparut ainsi, le pouvoir des femmes en France semblait à l'apogée ; en réalité, il touchait à sa fin. C'est surtout par le côté moral qu'on l'attaquait. A en croire les soi-disant puritains tels qu'Agrippa, de l'influence féminine venait la dépression des mœurs ; et quelle dépression ! tout convergeait vers la joie des sens : les peintres ne savaient plus que peindre des scènes d'alcôve, les architectes qu'ouvrir des portes ou piquer des balcons, les maris que spéculer sur les exploits de leurs femmes, Luther que recommander la lecture des histoires, quelquefois étonnantes, de la Bible [1].

Ce qui est vrai, c'est que les influences féminines, même très pures, semblaient molles et amollissantes. L'esprit énergique de la vieille France, d'avant François Ier, se redressa tout à coup. Un petit gentilhomme rural, Du Bellay, sonna la charge [2] contre le cosmopolitisme romain en réclamant la France pour les Français [3]. D'un coup, comme on l'a dit [4], son verbe net et coloré biffa Marot, Saint-Gelais, toute l'école de Marguerite. Du Bellay aurait aimé Savonarole : il parle le langage des amis d'Anne de France [5] ; il a juré haine au platonisme édulcoré, aux langueurs du pétrarquisme : « Il n'a humé l'ardeur

[1] *De Vanitate*, ch. LXIIII, *De Lenonia*. — [2] *Illustration* (1549). — [3] O France! « mère des arts, des armes et des lois ». (II, 171, 172.) — [4] J.-M. de Heredia. — [5] Le langage littéraire de Moulins, de Cusset, des pays d'Anne de France a de singulières affinités (que nous ne croyons pas qu'on ait encore signalées) avec le langage de la Pléiade. Nous nous bornerons à en citer comme exemple la *Déploration* de La Vauguyon.

Digitized by Google

qui l'Italie enflamme. » Quoiqu'il ait vu Rome, Rome en décadence, il n'en a pas été atteint; c'est à elle qu'il s'en prend, et cependant les « humbles espérans », les « bannis de liesses » et autres « épiceries » qu'il flagelle et qu'il renvoie avec la Table Ronde, étaient bien souvent français. Il a dans les veines du sang de soldat, fier et ferme. Comme Anne de France, il adore la vérité, la franchise, la netteté.

Ronsard, lui aussi, issu d'un sang pareil [1], et animé du même atavisme, prêche le vrai : « Je n'aime point le faux, j'aime la vérité. » Il bouscule de son verbe énergique tous les faux amours, « frisés et refrisés..., sans flèche [2] » ! et la prédication platoniste, si haute en vertu et par le fait si peu vertueuse[3], et tous ces raffinements, et ces hypocrisies, et ces jeux d'esprit sur l'amour dédoublé et sans corps !

« Aimer l'esprit, Madame, c'est aimer la sottise [4]. »

A la voix de ces deux hommes, un véritable ébranlement se produit parmi un bon nombre de petits

[1] Il était fils d'un ami de Louis XII ; L'Hôpital était fils d'un serviteur d'Anne de France. — [2] Elégie XXXIII. Ils gémissent que vos yeux sont des astres, vos mains de l'ivoire, vos cheveux de l'or.

« L'un meurt de froid. et l'autre meurt de chault ;
L'un vole bas, et l'autre vole hault;
L'un est chétif, l'autre a ce qu'il luy fault ;
L'un sur l'esprit se fonde,
L'autre s'arreste à la beauté du corps. »

L'un imite Tibulle, l'autre Ovide, l'autre Catulle.

« Quelque autre encor, la terre desdaignant,
Va du tiers ciel les secrets enseignant,
Et de l'amour où il se va baignant
Tire une quinte essence... »

[3] Ronsard, I, 317. — [4] I, 308.

Digitized by Google

gentilshommes ou quasi gentilshommes, gens d'état moyen, moins sensibles aux inappréciables envolées qu'à l'esprit de clarté et d'indépendance; des « gaillards », comme ils s'intitulent, qui aiment les femmes, comme « le soleil et le jour [1] », mais en hommes, et point du tout « pour se rendre valets d'une maîtresse [2] », surtout ridée, fardée ou confite en esprit.

« De Junon sont vos bras, des grâces vostre sein,
Vous avez de l'aurore et le front et la main,
Mais vous avez le cœur d'une fière lionne [3]. »

Voilà leur type ! Et ils rient bien des Vadius et des Trissotins d'hier [4], de tous ces beaux roucoulements que Du Bellay s'amuse à imiter [5], airs passés du temps passé, débris fanés du bal. Quelle gaîté, lorsqu'un attardé rapporte encore d'Italie quelque Amadis [6] ! Ni Olivier de Magny, ni Baïf ne prendront la lune pour le soleil ou l'amour pour un décor.

Les hommes de la Pléiade n'aiment plus le Mécénat ni le genre Médicis. Ils exècrent les Juifs. Ronsard aurait voulu une bonne Saint-Barthélemy, et ne pardonne pas à Titus d'avoir perdu sa journée [7] : son cœur se soulève à la pensée qu'un Léon l'Hébreu puisse figurer parmi les docteurs du platonisme. Braves et honnêtes gens, ils se drapent

[1] IV, 155, 157. — [2] IV, 154. — [3] I, 148. Cf. I, 308 ; V, p. 364-365. [4] Balsac, lettre (en latin) au président Gandillaud. — [5] II, 333. Cf. II, 169. — [6] Ch. Fontaine, *la Contr'amye*. Paul Augier, de Carentan, lui répond : Anacréon seul trouve grâce devant l'aéropage, parce qu'il pique mieux, peut-être aussi, comme Ossian, parce qu'on n'est pas très sûr qu'il ait existé ; chacun paie son tribut à « l'amour piqué par une abeille » (Ronsard, II, 270; Belleau, I, 43 ; II, 84 ; Baïf, II, 18). — [7] I, 418. Cf. Hûtten, *l'Aula*.

Digitized by Google

dans leur sans-gêne un peu rustique. Du haut d'un colombier, ils disent au roi : « De même peau que vous, Nature nous a faits[1], » ils n'hésitent pas à écrire à une Médicis que la plus belle royauté consiste à être « roi de soi-même[2] ». C'est à qui, parmi eux, lancera son épigramme contre la cour, contre les salons, contre les femmes directrices[3] ; ils chantent les bois, les vallées, même la vie sauvage.

« O bienheureux le siècle où le peuple sauvage
Vivoit, par les forêts, de gland et de fruitage[4] ! »

Ils célèbrent la Nature, leur mère, mère non pas abstraite ni infinie, mais immense[5] : on dirait que les lignes de l'horizon partent de leur cœur, et ramassent en eux, comme en éventail, toute la vie colossale. Qu'il y a loin de là aux jardins philosophiques si finement sculptés, aux vasques roses, aux Vénus frileuses[6] !

[1] Ronsard à Henri III. — [2] Baïf à Catherine de Médicis.

[3] « ... L'homme à la femme y (à la cour) rend obéissance...
L'esprit bon s'y fait lourd, la femme s'y diffame,
La fille y perd sa honte, la veuve y acquiert blasme...
Tous y sont desguisez : la fille y va sans mère,
La femme sans mary, le prestre sans bréviaire... »
On ne songe « Qu'à mendier le goust d'une vaine fumée
(Qui s'acquiert à grand'peine, et tost est consumée),
Piaffer, se friser, à faire l'amoureux. » (Jean de la Taille, *Satires*, dans notre édition, pp. 26, 35, 40). Voir aussi le *Mespris de la court*, du bon Guevara. — [4] Ronsard, Elégie VII.

[5] Multa tegit sacro involucro Natura ; neque ullis
Fas est scire quidem mortalibus omnia ; multa
Admirare modo, necnon venerare, neque illa
Inquires quæ sunt arcanis proxima.

[6] Cependant, Ronsard et ses amis commirent l'erreur de croire que le langage devait être aristocratique, et qu'il appartenait aux écrivains, non au peuple, de le former ou de le réformer.

Digitized by Google

Lorsque, sous un ciel romain très pur, Du Bellay promène son oisiveté agréable parmi le beau luxe des prélats connaisseurs et dans la sérénité des villas; lorsque, comme un fond de tableau, derrière ces carrosses, ces lauriers, ces élégantes femmes, ces nobles statues, il voit rougir dans une poussière de feu la forêt des tours, des frontons, des obélisques et Saint-Pierre superbe, gloire du monde, que lui dit son cœur :

« Quand reverray-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée[1] ? »

Tel est le sentiment de la Pléiade.

La philosophie sociale a changé d'un seul coup. On s'est fatigué de l'idée du beau, et désormais le vent va souffler vers le scepticisme : non plus un scepticisme léger, cicéronien, superficiel, celui de Cardano, ou d'Erasme, jargonneur de latin, moqueur de moines, souvent plus fou que les fous dont il se moquait, mais un mâle scepticisme, très affirmé, qui ne croit plus à rien du monde, pas même à l'amour ; ce scepticisme-là ne croit pas non plus à l'autre monde, ni à l'immortalité de l'âme ; toutefois il éprouve une « impression » de l'au-delà : privé d'idéal ici-bas, il lui faut, bon gré mal gré, en supposer un autre hors des créatures, et ainsi, à tâtons, par besoin, il fait un pas, sans le savoir, du côté du Christ[2].

Et alors ceux qui raisonnent encore parmi le siècle farouche rient[3] ou pleurent. Quel rire navrant et dur que celui de Boistuau, qui avait été

[1] II, 182 ; cf. 176. — [2] Tahureau, 1er dialogue : Du Bellay, II, 201 ; Charron ; Stapfer, *la Famille et les Amis de Montaigne*. — [3] Tahureau.

Digitized by Google

pourtant un ami de Marguerite! Boistuau nous parle d'amour, et il nous dit que c'est une maladie mentale, très fâcheuse, caractérisée par des phénomènes tumultuaires et extravagants, qui use tous les ressorts, physiques et moraux. On entend les malades gémir et laisser tomber les mots « corail, albâtre, roses, lys » : ils n'ont plus aucun individualisme ; ils pleurent, ils s'humilient, ils quémandent. On ne sait à quoi attribuer cette maladie : les uns parlent de magnétisme, les autres de microbes, d'autres d'influences astronomiques[1].

C'est ce genre de scepticisme qui devait nous mener à la moralité de la cour de Charles IX.

On vit alors combien avait été funeste la maladie de la sensibilité, et l'affadissement profond qui résultait de voluptés imaginatives, du mirage auquel étaient soumises les choses de la vie, depuis que les femmes avaient entrepris de tout interpréter par le cœur. Ç'avait été une bien grande erreur de créer un art de la sensibilité ! La sensibilité sert à attirer les hommes, mais elle ne sait ni les retenir ni les diriger. Les femmes croient à la sensibilité, parce qu'elles considèrent toujours le cœur d'un homme comme un réservoir de force morale ; au contraire, la plupart du temps, les hommes pèchent par faiblesse : c'est ce qui les rend variables et méchants. Ils gagneraient en bonté et en stabilité, si les femmes, moins timides et plus énergiques, avaient de la force plutôt que de la ténacité, et une énergie réelle sous une douceur apparente.

On essaya, mais trop tard, de montrer que l'esprit féministe pouvait également se montrer énergique.

Un certain Almanque Papillon proposa une nouvelle formule d'amour inédite, plus robuste que le

[1] P. 93 et suiv. Il a écrit un autre traité en l'honneur de l'homme.

Digitized by Google

platonisme, et qui devait, selon lui, rendre véritablement les hommes « vertueux, non féminins ». Un secrétaire du roi, François Billon, en errant un soir parmi les ruines de Rome, se sentit touché aussi de la grâce. Il rêva d'écrire un livre intitulé *le Fort inexpugnable du sexe féminin;* il aperçut et salua dans l'ombre des femmes pleines de vigueur, Catherine de Médicis et Jeanne d'Albret, valeureuses comme pas un homme, MM^mes^ de Berry et de Nevers, ensorcelantes d'esprit, Anne d'Este, duchesse de Guise, l'éloquence de la chair. Billon fit son livre, mais non sa fortune. Sous les Valois, beaucoup de femmes ne se souciaient plus d'être trop défendues.

Ronsard et Du Bellay triomphent donc, et cependant on dirait qu'ils sont gênés de leur triomphe; qu'ils regrettent certaines des idées qu'ils vont détruire, qu'ils se défient d'eux-mêmes, de leurs amis, de leurs principes; Ronsard a un admirable génie, mais il hésite entre des verdeurs très voulues, dans le but de satisfaire le naturalisme populaire, et une soif instinctive de spiritualisme aristocratique. Il suit le mouvement plutôt qu'il ne le dirige [1]; lui et Du Bellay, malgré leurs énergies réelles de campagnards, restent très sensibles, plus qu'ils ne veulent bien l'avouer, au charme de l'art classique et à la douceur des salons [2].

Et puis, une femme éminente brida la Pléiade et lui montra que la douceur n'était pas nécessairement la fadeur, qu'il y a des cœurs de femme à la fois chauds et fermes, qu'on peut garder le sens pratique

[1] I, 147. — [2] Ils voulaient surtout réagir contre un alanguissement trop évident et rendre un peu les hommes à eux-mêmes. « Un homme fait beaucoup, quand seulement il oze ! » (Ronsard, *Elégie* XXXIII.)

Digitized by Google

de la vie tout en « s'élevant totalement ès choses spirituelles[1] ». Cette femme était la nièce et la filleule de Marguerite de France, sa fille intellectuelle, la fidèle gardienne de sa mémoire[2], la seconde Marguerite de France, duchesse de Berry et ensuite duchesse de Savoie[3].

Elle suivit un tout autre procédé que sa tante. Elle abandonna la philosophie, les intuitions, les professions de foi mystiques : au lieu de s'habiller en noir, elle fut élégante, elle porta des bijoux, des étoffes à couleurs vives ; ainsi (qu'on nous pardonne ce détail), elle se servait de mouchoirs en soie cramoisie, cela faisait partie de sa psychologie. Sa maison était montée sur un pied très princier[4] et dirigée par la grave Mme de Brissac, laquelle ne se déplaçait pas sans emporter un monceau de robes et surtout un terrible grand lit, qui représentait à lui seul la charge de plusieurs mulets ; dès qu'on s'arrêtait, il fallait installer, avec d'infinies précautions, le lit de Mme de Brissac, comme un reliquaire. On juge si bien des gens, entre autres le trésorier, maugréaient[5], mais la princesse était si bonne !

Avec ce système de simplification morale et de complexité extérieure, Marguerite de Savoie capta

[1] J. Bouchet, *Labyrinth de fortune*, liv. II. — [2] Brantôme, VIII, 125 ; V, 74. — [3] Née en 1523. *Journal d'un bourgeois*, p. 167. — [4] Cette maison comprenait 12 dames et demoiselles : Mme de Brissac, gouvernante ; Arthuze de Vernon, demoiselle de Theligny ; Anne de Cossé, demoiselle de Surgères ; Barbe de Vuarty, demoiselle de Montigny ; Marguerite d'Oyron, demoiselle de Batisses ; Anne le Porcher, demoiselle de Richebourg ; Mlle Anne d'Etouteville ; Renée de Bonneval, Claude de Vizon, Isabelle de Hauteville, Françoise de Vuarty, Loyse de Piennes, Catherine de la Salle dite Chacincourt ; 6 femmes de chambre, 4 femmes de service, 2 aumôniers, 2 chapelains, 1 clerc de chapelle, 4 maîtres d'hôtel, 2 pannetiers, 2 échansons, 2 valets tranchants, 1 trésorier général, 1 lecteur et secrétaire Joachim Huguet, 4 autres secrétaires, et un nombreux personnel inférieur. — [5] Comptes inédits de 1550.

Digitized by Google

extraordinairement les cœurs. Elle avait pris pour emblème une branche d'olivier défendue par des serpents, et pour devise cette légende : « Sagesse, gardienne des choses ! » Elle ressemblait, nous dit un poète, à un « bouton de rose, nourri de la rosée céleste [1] », elle se faisait surnommer Pallas [2]. C'était bien la femme qu'il fallait pour gouverner des hommes vigoureux ; une femme de goût et d'esprit, qui avait la passion, elle aussi, de se faire aimer, mais avec beaucoup de largeur et de dignité, et sans recourir aux épreuves intellectuelles et physiques de sa tante. Son secret, elle n'avait pas été le chercher bien loin, elle l'avait pris simplement dans son cœur de femme; son machiavélisme consistait dans une bonté poussée à la perfection, intelligente, active, ingénieuse, une bonté fine, qui s'étendait des riches aux misérables. Des Périers lui-même ne peut s'empêcher d'en parler sur un ton ému et respectueux, tout à fait inédit [3]; Brantôme a peint cette princesse d'un seul mot, vraiment superbe : « C'était la bonté du monde [4]. »

Il faut dire aussi que la vie ne lui avait pas ménagé les leçons. La pauvre femme aurait voulu, avant tout, s'enraciner dans des affections de famille, et ces affections lui avaient été arrachées une à une, arrachées avec son sang. Son père, François Ier, s'occupait d'elle aussi peu que possible, et même ne l'appréciait guère [5]. Elle perdit assez misérablement son frère Charles... : à cette époque, il n'était pas trop d'usage de ramasser les blessés ni les morts;

[1] Eust. de Beaulieu, Rondeau LXXXIX. — [2] Et. Perlin ; Billon, p. 63 ; Tahureau, p. 14 ; Brantôme. — [3] I, pp. 72, 75. — [4] Brantôme, *passim;* Buttet ; Bouchet, *Labyrinth;* M. de Saint-Gelais, I, 163. — [5] Brantôme, VIII, 63.

Digitized by Google

cependant Marguerite s'occupa avec sollicitude des serviteurs qui restaient sans emploi[1]. Son cœur s'était appareillé, et, pour ainsi dire, confondu, avec celui de sa sœur Madeleine : Madeleine voulut une couronne ; elle alla en Ecosse [2], et, six mois après, on recevait la nouvelle de sa mort. Marguerite en fut si douloureusement frappée qu'elle resta défaillante, et pendant un certain temps on se demanda si sa santé résisterait à l'épreuve ; il fallut (ces détails intimes peuvent seuls peindre des choses si intimes), il fallut que sa tante Marguerite intervînt pour l'obliger à se soigner, et pour lui imposer de longues promenades matinales dans la forêt de Fontainebleau [3].

Ainsi, au lieu de « manger son cœur », selon le mot si énergique de Pythagore, cette noble princesse fit de l'existence une chanson de passion grave et chaude, et non plus une chanson d'amour.

Elle n'éprouva pas, il est vrai, moins de mécomptes, puisque c'est la loi de la vie que le cœur soit trompé dans ses attentes, comme la raison ; mais elle trouva moins d'amertumes, et plus de douleur ; le contact salutaire de la vraie douleur, en lui donnant la vraie puissance du sentiment, l'arracha à l'abus du monde, à l'abus de l'esprit, et lui valut cette perfection de douceur, à laquelle personne ne résista, car le monde lui-même aime à être traité de manière sérieuse.

La passion que Du Bellay éprouva pour elle ne ressemble en rien ni au beau ramage usité jusqu'alors autour des princesses, ni aux gauloiseries du genre de Marot : c'est une passion ferme, sincère,

[1] Ms. fr. 3035, f° 91. — [2] *Journal d'un bourgeois*, p. 87. — [3] Sept. 1537. Génin, *Lettres inédites*, p. 360.

Digitized by Google

durable ; en revenant d'Italie, Du Bellay s'écrie avec la même émotion qu'au départ :

« Alors, je m'aperçus qu'ignorant son mérite
J'avois, sans la connoistre, admiré Marguerite,
Comme, sans les connoistre, on admire les cieux ! »

Et ce ne sont pas là de simples mots. Bien des années après, lorsque ce sera le tour de Marguerite de partir, le pauvre poète, sans doute déjà frappé des pressentiments d'une mort imminente, pleurera de vraies larmes, « les plus vraies que je pleurai jamais [1] ».

Le grand sens de vérité et de fermeté que Marguerite portait dans les choses du cœur, elle l'appliquait aussi aux choses de l'esprit. Elle a montré, comme Anne de France, à quel point on calomnie les femmes, et combien elles se calomnient elles-mêmes, en se jugeant incapables d'un effort véritable : au lieu d'écrire et de parler à foison, comme sa tante, et de se fier à sa pure impressionnabilité, elle aborda, avec toute la force d'une belle santé intellectuelle, ce que la discipline de la vérité comporte de plus austère. Bien des érudits de profession n'auraient pas poussé aussi loin qu'elle le souci de la vérité presque méticuleuse ; ainsi, elle fait acheter à Paris, par son lecteur, trois éditions différentes du *De Officiis* de Cicéron : elle lit à la fois les *Ethiques* d'Aristote [2] en grec et dans une traduction latine ; elle compare entre eux six commentaires d'Horace [3].

Quoique purement Française [4], et bien plus que sa tante, elle tint tête à la réaction un peu trop

[1] 5 octobre 1559. — [2] On remarquera cette réapparition d'Aristote. — [3] Comptes manuscrits. — [4] Du Bellay, I, 242.

Digitized by Google

vive qui se dessinait contre l'Italie: comme jadis le bon Louis XII, elle estimait qu'il y avait beaucoup à prendre en Italie et dans les classiques ; tout en lisant Aristote, elle proclamait Urbin « l'escolle de sçavoir », si bien que Du Bellay dut s'amollir et confesser lui-même, sous la main légère de cette femme, le charme qu'il ne ressentait pas spontanément ; outre ses traductions de Bembo et de Naugerius, il alla jusqu'à convenir qu'aucun siècle n'éteindrait la mémoire de Boccace, et que les lauriers de Pétrarque verdoieraient éternellement[1].

Elle fit plus (car les mots d'esthétique et de patrie couvraient, en réalité, des questions infiniment plus petites, et plus grandes, de jalousies personnelles), elle eut le courage de garder auprès d'elle un Italien, Baccio del Bene, enthousiaste de « la perle d'Occident », et qui disait avoir été sauvé par ses beaux yeux, « ses étoiles, » du pire des naufrages[2]. Ronsard se chargea, contre vents et marées et contre ses propres thèses, de réhabiliter ce vestige du temps passé, et de proclamer que, depuis deux siècles, Del Bene était le seul Italien digne d'intérêt.

Marguerite resta très longtemps « la vierge » tutélaire[3], la fière « génisse », courant « où son pied libre a guidé son courage », sans se soucier des « aiguillons d'amour[4] ». Quoi qu'en ait dit l'inévitable malignité humaine[5], c'était un parfait type de platonisme, ravie des amitiés d'homme qui l'entouraient si chaudement, et fort peu pressée de se marier. Trop attachée à la France pour s'en éloigner, trop princesse pour épouser un sujet de son frère, elle avait jeté son dévolu sur l'héri-

[1] I, 241. — [2] Couderc, p. 35. — [3] Ronsard, II, 302. — [4] *Le Bocage royal.* — [5] V. Lalanne, t. IX, p. 85, de l'édition de Brantôme.

Digitized by Google

tier de la Savoie. A un certain moment, elle n'hésita pas à aller à Nice, avec sa tante, pour se présenter elle-même, au mépris des règles élémentaires de l'étiquette ; mais, comme la politique, fléau des princesses sentimentales, se mit à la traverse, elle attendit patiemment; elle attendit vingt et un ans ! Elle se maria en 1559.

Le roi de France commanda un superbe trousseau, « tout pareil à celui de Madame de Lorraine, » des robes d'or, des dentelles, des bijoux[1]; il choisit pour la toilette de noce une robe de satin jaune à corsage d'or, un manteau royal garni de dentelles d'un pied de haut, un manteau de nuit en toile d'argent fourré de loup-cervier[2]. Il ordonna de grandes fêtes. On n'ignore pas ce qui suivit: Henri II blessé à mort dans le tournoi de parade, ce mariage, si désiré, béni à minuit, près d'un lit d'agonie[3]. Vraiment, voilà quelque chose d'étonnant et d'affreux ! avec la moindre superstition, on aurait pu attribuer à la princesse le *mal' occhio*.

Elle ne l'avait pas, certes, on le savait !

Si elle était aimée, c'est qu'elle avait le don, très rare, d'aimer ses amis.

A peine en Piémont, il semblerait qu'elle ne pensât qu'à eux : elle écrit à Catherine de Médicis pour lui recommander Ronsard, et le poète, ému, s'empresse de répondre par un noble salut à la Maison de France, « heureuse et féconde..., mère de tant de rois[4] ».

De temps immémorial, la France et le Piémont jouent, dans le monde, le rôle, un peu ingrat, d'amants brouillés. Marguerite, en vraie femme,

[1] Dix robes de toile d'or ou d'argent, douze robes cousues d'or, deux robes de dentelles, des parures de bijoux, des tapisseries. — [2] Fr. 3119, f° 55. — [3] De Ruble, p. 327. — [4] VIII, 13; églogue I.

Digitized by Google

éclaircit cette brouille : de son vivant, il n'y eut pas de querelle. Bien plus, chaque Français qui passait à Turin se sentait doucement prévenu par une protection invisible : présenté à la duchesse, souvent logé et hébergé à ses frais, il lui arrivait encore, par surcroît, de recevoir une bourse de voyage anonyme[1].

Nous ne perdîmes donc pas complètement Marguerite; mais elle sema en Savoie la douceur d'Urbin, avec le pétillement français : aux portes de Genève, elle fit fleurir la plus parfaite paix religieuse; c'est là que naquit François de Sales. Sans jeter au vent, comme sa tante, les lambeaux de son cœur et de son esprit, nous la voyons, dans un coin de ce violent XVIe siècle, toute rayonnante de bonté et de lumière, entourée de témoignages de gratitude, qui lui font un cortège modeste et glorieux. Elle a souvent reçu des remerciements, à l'heure suprême où l'on dit la vérité. Mourant, Du Bellay pleure pour elle ; un ambassadeur de France à Constantinople lui lègue sa fortune; l'Hôpital déclare, par son testament, lui devoir toute sa carrière[2]. Elle-même, sur son lit de mort, elle emporte pour ainsi dire le dernier souffle de l'esprit féministe :

« Il ne restoit rien d'entier de la France,
De pur, de saint, d'une antique bonté,
Que Marguerite, humaine déité[3]. »

Et maintenant, tout est dit. Les odieuses bacchanales du XVIe siècle s'étaient déchaînées ! Çà et là, dans la tourmente, quelques faibles germes du platonisme continuèrent à se montrer[4] sous forme de

[1] Brantôme. — [2] Brantôme, V, 68; III, 318. — [3] Desportes. — [4] Le XVIe siècle a été le plus grand des siècles, pour l'éducation féminine.

Digitized by Google

préciosité ou de féminisme littéraire, jusqu'à l'hôtel de Rambouillet[1]. On vit encore d'énergiques femmes[2]. Mais il fallait qu'un sauvage enfantement nous donnât le XVIIe siècle, magnifique et tout masculin[3]. La crise fut rude et justifia la prophétie de l'*Heptaméron :* « Les meilleures choses sont celles, quand on en abuse, dont on fait plus de maux[4] ! » Quel spectacle que celui de la cour des Valois[5] ! toutes ces femmes déniaisées, tenant des propos à faire rougir les mânes de leurs aïeules[6], courant après les hommes qui n'en veulent plus[7] !... Combien peu la troisième Marguerite de France, première femme de Henri IV, ressemble à ses devancières ! Elle était aussi bien douée, plus jolie, aussi instruite, aussi spirituelle, aussi enchanteresse, aussi noble, aussi princesse, et même tellement princesse qu'elle se croyait absolument le droit d'aimer des tziganes et de dédaigner les préjugés. D'ailleurs, blanche comme lys, frottée, refrottée, baignée et parfumée ! Elle constatait simplement la faillite de l'amour platonique, et de l'autre elle disait : « Rien ne se trouverait de si doux, si ce n'était si court[8]. »

Même en Espagne, le platonisme se perdit, ou plutôt il s'élança vers Dieu avec une saveur capiteuse, souvent digne du *Cantique des Cantiques*[9] :

[1] Knörich. — [2] Brantôme, X, 420. — [3] Où les femmes ne devaient plus que « distinguer un pourpoint d'un haut de chausses. » — [4] Nouvelle 11. « Corruptio optimi pessima. » — [5] « Vénus a pris les dames en ses lacs, et Dieu se lasse ! » (V. Rec. Montaiglon, XIII, 85.) Tavannes demande qu'on ferme la bouche aux femmes (p. 137). Cf. Montluc, 137; Marconville, p. 74 v°, 47. — [6] Lalanne, pp. 246, 247. — [7] Lalanne, p. 243. — [8] *La Ruelle*, p. 21, p. XII. — [9] Sainte Thérèse va à ces mots du *Cantique des Cantiques :* « Le lait qui coule de vos mamelles est plus délicieux que le vin, et il en sort une odeur qui surpasse celle des parfums les plus excellents. » Ou à ceci : « Je me suis assise à l'ombre de celui que

Digitized by Google

« Un amour dégagé de toutes choses terrestres et qui n'a que Dieu pour objet, s'écrie sainte Thérèse, est comme une flèche que la volonté tire à son Dieu avec tout l'effort dont elle est capable[1]. » Ou bien il passa par la fenêtre. Quand la cuisinière et la nièce de don Quichotte y jettent les *Amadis* et autres illustres annales d'amour pur et de généreux exploits, le bon curé espagnol, qui assiste à l'autodafé, hésite un peu devant un volume qui porte le nom d'Arioste : il l'ouvre, pour le brûler si c'est une traduction espagnole, pour le baiser si c'est le texte italien. O débris de la vieille Espagne ! O fils du Cid !...

En Italie, la crise ne pouvait pas prendre une tournure tragique, comme en Allemagne, mais on éprouvait le besoin de revenir à l'anonymat, au calme du cœur, à l'amour sans phrases : « Les savants se sont tellement acharnés après l'amour, écrit Nelli, ils l'ont tellement pilé, mâché, autopsié, que lui-même ne se reconnaît plus. » On blasphémait Pétrarque; c'était à qui le traiterait de beau rhéteur, à qui ricanerait de sa pureté prétendue[2] ; aux soupirs de princesse et aux romances sentimentales, on déclarait préférer l'amour franc et net d'une chiffonnière[3].

Adieu, le songe ! Il se finit par une crise religieuse. Rome même, désenivrée, n'existait plus comme conservatoire de philosophie sentimentale et libérale institutrice de l'espèce humaine.

« La paix et le bon temps ne règnent plus icy ;
La musique et le bal sont contraints de s'y taire[4]. »

j'avais tant désiré trouver, et rien n'est plus délicieux que le fruit dont il lui a plu de me faire goûter. »

[1] II, pp. 25, 27, 31. — [2] Graf, p. 69. — [3] Fr. Sansovino, cité par Graf. — [4] Du Bellay, II, 208.

Digitized by Google

Attaqué, le catholicisme s'était fait autoritaire, défensif; il se battait pour la vie, il ne visait qu'à élaguer et à purifier[1]. Une bonne âme se dévouait à spiritualiser les écrits de Bembo[2].

Les douces imaginations d'art disparurent. L'heure arrivait, pour l'art lui-même, de revenir à des scènes de bon sens domestique, comme en Hollande, ou de pure raison, comme en France. La seule impression de Brantôme devant le Colisée, c'est que, dans ce monument, la ruine s'accentue d'abord par en haut, comme chez les femmes.

Le déboire aurait été moindre si l'on ne s'était pas attendu réellement à trouver le bonheur, et si l'on avait commencé, comme on le fit ensuite, par se mettre en face des réalités douloureuses ; le XVIIe siècle laisse la philosophie aux philosophes[3], il croit à la souffrance comme à un don divin[4]; Pascal, froidement, ne recherche que le secret des misères qui nous tiennent à la gorge; aussi cet admirable temps de vigueur et de patience nous menait-il à la philosophie.

La douceur platoniste aboutit au nihilisme[5]. Et alors, quel triste spectacle que le désert des âmes! Et combien, dès que les femmes ont disparu, on comprend qu'elles avaient raison de se croire nécessaires! Notre grand Montaigne, qui se dresse à ce moment, glorifie splendidement le froid de la vie et son caractère morne. Il est bien le fils parfait de cet honnête pays français, où la sagesse consiste à s'établir dans une bonne neutralité, sans haïr, sans aimer: grâce à cette vie, libre et désa-

[1] Dejob. — [2] Cian, *Un Decennio*, p. 46, 158. — [3] Mutio Justinopolitano, dit Verno, dans Atanagi, I, p. 504. — [4] Jules Lemaître, *Journal des Débats*, 6 avril 1896. — [5] Les sans-culottes de 1793 jouaient aux cartes avec Platon et Brutus, en guise de rois.

Digitized by Google

busée, il ne reste plus, n'est-ce pas? qu'à mourir.

Montaigne, calme et plein de bon sens, se plaît à hacher par le menu tout ce qui a fait la foi, l'enthousiasme et la raison d'être des femmes.

Le cœur ! quel dangereux viscère, essentiellement bon à lier ! Mieux vaut lui passer une sottise qu'une victoire.

L'amour ! après l'avoir bien quintessencié, distillé, après avoir découvert « trois, quatre ou cinquante degrés de choses » supérieures, susceptibles de le produire en dehors de nous-mêmes, ne se trouve-t-il pas que la sagesse consiste à ne s'occuper que de ses intérêts, à aimer le moins possible, à aimer ses enfants peut-être, mais encore avec assez de tranquillité pour « vivre commodément après leur perte[1] » ?

La bonté ! elle n'existe pas à l'état pur, elle contient toujours quelque « teinture vicieuse », un peu de « mixtion humaine », que Platon aurait dû apercevoir: « L'homme n'est que rapiècement et bigarrure. »

La recherche du beau, du joli ! quelle convention !

[1] On connaît ce beau passage: « L'âme, par son trouble et sa faiblesse, ne se pouvant tenir sur son pied, va quêtant de toutes parts des consolations, espérances et fondements, et des circonstances étrangères où elle s'attache et se plante. Et pour légers et fantastiques que son invention les lui forge, s'y repose plus sûrement qu'en soi et plus volontiers... C'est pour le châtiment de notre fierté, et instruction de notre misère et incapacité, que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel. Tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grâce, ce n'est que vanité et folie. L'essence même de la vérité, qui est uniforme et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abâtardissons par notre faiblesse... qui nous tiendrait, si nous avions un grain de connaissance.... » (*Apologie de Raymond de Sebonde.*)

Digitized by Google

Ne parlez plus de Bembo ou d'Equicola ! « Quand j'écris, je me passe bien de la compagnie et de la soutenance des livres ! »

La gloire ! une réputation fragile et sans cesse vacillante, qui s'évanouit sous nos yeux, avant notre mort ! La gloire ! pour des livres, pour des idées, qui disparaîtront fatalement, comme tout a disparu ! pour un nom qui change et qui passera à d'autres !

Le charme de la pensée libre ! ah ! la sotte prétention de vouloir s'élever au-dessus des opinions courantes, du sens commun, et de se croire « capable de toutes choses » ! C'est sur ce chapitre-là qu'il faut entendre Montaigne ; il ne s'illusionne pas plus sur la raison que sur le cœur : il s'anime, c'est avec des accents shakspeariens [1] qu'il célèbre l'immensité du vide humain.

Et a-t-il tort, lorsqu'il dit que nous nous en imposons à nous-mêmes ? que nous ne voulons pas avouer notre ignorance, pour ne pas faire peur aux enfants ? « L'extrémité des sciences est vicieuse, comme en la vertu. Tenez-vous, de tout point, dans la route commune ! il ne fait bon être si subtil et si fin... Evitez la nouveauté et l'étrangeté... Toutes les voies extravagantes me fâchent... De mon temps, ceux qui ont quelque rare excellence au-dessus des autres, et quelque vivacité extraordinaire, nous les voyons quasi tous débordés en licence d'opinions et de mœurs... On a raison de donner à l'esprit humain les barrières les plus contraintes qu'on peut [2]. »

Le traître ! comme il se moque bien de lui-même et de ses amis ! Au fond, il est fils des femmes [3] et de l'amour, mais il a perdu les femmes et l'amour. Le

[1] Sir William Bailey. — [2] *Apologie* ; liv. II, ch. XVI, XX ; liv. III, ch. V, X, XL. — [3] « Nam vere sumus omnes de muliere » (*Facetus*).

Digitized by Google

léger épicurisme, qu'on pourrait reprocher à sa doctrine, était aussi le côté faible du féminisme, qui déjà nous avait montré quelle folle et fausse idée c'est d'encombrer de fatigue, de tribulations, de vanités, les quelques années que nous avons à passer sur la terre. Et cependant, tout en héritant de ce besoin de vivre doucement par l'impression, Montaigne s'insurge vivement, personnellement, contre les femmes, parce qu'il appartient à une génération désillusionnée, qui éprouve un besoin de vengeance personnelle contre les personnes qui confondaient la religion de la beauté avec la religion du bonheur. La religion consiste à accepter le malheur, et, quant à la beauté, elle n'a en réalité avec le bonheur qu'un lien assez lâche. Un gardien de musée, qui passe sa vie au milieu des chefs-d'œuvre, peut, à la rigueur, y être très malheureux. Et puis, perché dans sa rustique tourelle, entre quelques livres et une grande basse-cour, Montaigne est un de ces campagnards paisibles et triomphants, qui ne sont point arrivés à comprendre pourquoi on s'est donné tant de peine, ni comment les femmes pouvaient passer pour des prêtres ou des médecins. Il les considère comme un objet utile, même nécessaire aux hommes, mais, socialement parlant, il chante leur *De profundis*[1].

Sa bile s'émeut, rien que de voir au palais ducal de Florence la Grande Duchesse tenir le haut bout de la table! Le voilà furieux ! « Elle a enjôlé le prince ; » est-ce par son « visage agréable et impérieux », par sa belle poitrine?... Ne lui parlez pas d'idéal... Regardez, dans ce cabinet de toilette : des pots de fard, un râtelier, des appâts d'occasion, des parfums comme le musc empruntés

[1] Liv. III, ch. v ; Lalanne, p. 21 ; d'Ancona, p. 367, 174.

Digitized by Google

« à la décharge d'animaux », cela et le reste : voilà l'idéal dont vous prétendez faire l'axe de la vie ! Pour lui (qu'on nous passe le mot vulgaire, mais exact), le platonisme est l'art de faire prendre des vessies pour des lanternes.

Pourtant le même Montaigne, goguenard, a comme aide de camp une simple jeune fille, Mlle de Gournay, et, en somme, tout son système se résume en ceci : que nous ferions bien d'être des femmes, plus que des femmes, des enfants ; et que le mieux serait de vivre comme l'oiseau sur la branche, sans autre souci que celui des saisons.

Mais non ! impossible ! Il n'y a pas de saisons pour nous, nous n'avons pas le droit d'attendre des saisons ! Ou plutôt nous n'avons qu'un été, la vie ; qu'un hiver, la mort ! Et cet hiver nous guette, nous attend ! En sorte que la science de la vie, c'est la science de la mort ! « Le continuel ouvrage de notre vie, c'est de bâtir la mort. » Puisqu'il n'existe ni beauté ni amour, c'est-à-dire pas de vie, nous sommes des cadavres animés : notre vie plonge dans la mort, elle en sort, et elle y rentre ; nous vivons de la mort, comme une tulipe vit dans son eau, ou le blé dans son fumier. Et puis, comme la tulipe et le blé, nous faisons le passage inverse : « Votre mort est une des pièces de l'ordre de l'univers, une pièce de la vie du monde ; » de votre chair désagrégée, le mouvement vital va ressortir et s'en aller dans la larve, dans le suc des plantes, pour mourir encore et alimenter à nouveau le papillon ou l'oiseau ou le bœuf, et continuer ainsi son indéfinie migration. Sans héler la mort au passage comme les mystiques, Montaigne y pense sans cesse, et l'a « en particulière affection », puisque c'est la seule conclusion certaine, et que tout le reste est chimère. Où qu'il

Digitized by Google

aille, un spectre ricanant semble le précéder pour lui marquer la route. Que pèsent les quintessences convenues, à côté de cette vue, claire et nette, d'un chevet « entouré de médecins et de prêcheurs, de personnes étonnées et transies, de valets pâles..., et la chambre sans jour, les cierges allumés » ! c'est bien cela ! et le « saut à faire tête baissée, stupidement..., dans une profondeur muette et obscure »... Oui, c'est cela, c'est ce que disaient (en y ajoutant simplement le mot d'immortalité et d'espérance !) ces humbles moines du commencement du siècle, si violemment exclus de la religion philosophique ; on se bouchait les oreilles pour ne pas les entendre : et voici qu'on revient durement à leur morale, qui s'impose comme un cercle de fer ! Ménot le disait :

« Nous mourons tous, et, comme l'eau, nous rentrons dans la terre et nous ne revenons plus à la surface. Oui, Seigneur, nous allons tous à la mort. L'eau de la Loire ne cesse de couler, mais est-ce l'eau de la veille qui passe aujourd'hui sous le pont ? Le peuple qui est aujourd'hui dans cette ville, n'y était pas il y a cent ans. Maintenant, je suis ici : l'an prochain, vous aurez un autre prédicateur. Où est le roi Louis, naguère si redouté, et Charles, qui, dans la fleur de sa jeunesse, faisait trembler l'Italie ? Hélas ! la terre a déjà pourri son cadavre. Où sont toutes ces demoiselles dont on a tant parlé ? N'avez-vous pas le roman de la Rose, et Mélusine, et tant d'autres beautés célèbres ? Voilà que nous mourons tous, et, comme les eaux, nous entrons dans la terre pour ne plus revenir à sa surface[1] ! »

Montaigne a raison. Bon gré mal gré, il nous faut vivre en contact avec l'ennemi, c'est-à-dire avec la

[1] Menot, sermon 12, post Cineres, f° 18.

Digitized by Google

réalité. Seulement, est-il vraiment nécessaire de jeter sur la réalité un coup d'œil aussi farouche et de ne lui demander que des impressions noires? Tous les ennemis de la foi soutiennent que la foi doit être sombre et douloureuse, faite pour les douleurs; il semble qu'en se rendant aimable et en parlant d'un Dieu d'amour la religion mentirait et leur ferait tort, qu'elle empiéterait sur leur domaine, qu'elle sortirait de son rôle qui consiste dans l'expiation et le sacrifice. La jouissance matérielle, voilà leur Symbole; et, en même temps, ils croient que c'est une grande erreur de vouloir gouverner le monde par l'amour; on ne contient pas les hommes par des procédés intellectuels; on les achète, on les écrase, on les opprime, ou on les violente.

Pourtant, tout n'était pas faux dans le délicieux rêve des prélats, des femmes, des platonistes. L'amour pur serait une chose trop exquise; elle ne peut exister en ce monde. Mais c'est le fait de femmes d'y tendre et de montrer que nous en avons besoin. L'idée n'était pas mauvaise de départager le monde, de laisser les corps aux hommes, et les âmes aux femmes. Les hommes sont parfois trop philosophes, les femmes ne le sont jamais assez.

Les crises qui ont éclaté chaque fois que les hommes ont voulu prendre leur revanche des femmes, au XVIe siècle, au XVIIIe, n'arrivent pas à nous convaincre que le pur emploi de la force soit l'idéal de la politique. Quel est l'être humain, même ayant arraché toute sensibilité, qui n'éprouve une soif inextinguible de bonheur? les nations ont soif aussi. Non, on ne peut pas dire que tout soit chimère dans le besoin du bonheur : c'est un besoin réel, vrai, impérieux, naturel, un besoin

Digitized by Google

moral et physique, qui nous possède tout entier, en qui tout se résume, le besoin dont nous vivons et nous mourons.

Nous en vivons et nous en mourons! Il faudrait n'être pas arrivé à âge d'homme, ou fermer étrangement les yeux, pour ne pas voir tomber autour de nous les victimes du spleen de l'existence, frappées par la philosophie de Montaigne, aussi sûrement, aussi clairement que par un coup de poignard.

Un proverbe dit qu'on ne meurt pas d'amour : peut-être, mais ce que nous savons de science certaine, ce qui s'affiche partout en lettres de feu et de sang, c'est qu'on meurt de l'absence d'amour, on meurt du vide.

Voilà pourquoi il sera toujours nécessaire de remonter à ce qui donne la vie, de nous y rattacher étroitement, c'est-à-dire de nous nourrir de beauté. Ce mot beau et le mot vie sont deux termes philosophiquement synonymes, nous l'avons dit et nous ne cesserons pas de revenir sur cette pensée, parce qu'elle nous paraît évidente de clarté et salutaire ; toutes les définitions qu'on pourra donner du beau s'appliquent à la vie, c'est une seule et même chose.

Le beau et la vie produisent l'amour et naissent eux-mêmes de l'amour, en sorte que l'amour ne fait que forger les anneaux de l'immense chaîne de la beauté et de la vie. Et ce qu'on appelle le bonheur, c'est la parfaite jouissance de la vie.

Pourquoi ont-elles échoué dans leurs projets d'amour et de paix, ces timides femmes du XVIe siècle, qui avaient tout ce qu'il fallait pour réussir, un cœur, vrai océan de bonté, sans fond et sans limites, un esprit admirable, et souvent la science,

Digitized by Google

la beauté, l'argent? Il leur a manqué la hardiesse d'être elles-mêmes, la passion. Au lieu de s'imposer, elles sont retombées à obéir, comme des dilettantes, prises dans leurs propres rets. Pourquoi?...

Le christianisme du moyen âge n'était pas hostile à l'idée du beau, mais il l'avait trop négligée par ce motif, purement scolastique et traditionnel, qu'on ne trouvait pas, à proprement parler, de théorie du beau dans l'Evangile.

Non, on n'y trouve pas de théorie du beau. Mais, certes, la Renaissance avait le droit de dire qu'on y trouve des assurances de vie. Et combien d'assurances d'amour! le christianisme est pétri d'amour et d'espérance. L'amour crie à chaque page de ses enseignements primitifs, et à chaque heure de son histoire. La Madeleine, saint Augustin et tant d'autres n'ont-ils pas jalonné la route du ciel? Saint François de Sales, Fénelon, ne devaient-ils pas encore rasséréner par le cœur les victimes de la raison pure?

La Renaissance accomplit donc un très grand progrès lorsqu'elle institua, avec l'aide de Platon, la religion du beau, et, sous ce rapport, on ne peut certainement pas reprocher aux platoniciens du xve siècle d'avoir pris une mauvaise direction. Ils ont eu raison de croire que le bonheur et la paix ne s'obtiendront efficacement que si l'on peut déterminer les hommes à tourner leurs regards vers le beau, à le prendre comme phare de leur vie, à croire par amour, à agir par amour, à vivre par amour. C'est là vraiment la substance commune du christianisme et du platonisme.

Mais alors comment expliquer ce que nous constatons?

Platon est admirable comme théorie et comme

Digitized by Google

langage; pourquoi sa doctrine aboutit-elle à des résultats négatifs chaque fois qu'elle se produit? pourquoi lui-même n'a-t-il pu en tirer qu'une sociologie émaillée de quelques utopies? Pourquoi ceux qui vivent familièrement avec lui et de lui se sentent-ils tourmentés du sentiment du vide, comme on le vit au XVIe siècle, et comme on peut le voir encore?

Le platonisme de la Renaissance a eu un étrange succès! Il prit une société en pleine vigueur, et, à part quelques personnalités d'élite, il a fini par tout tuer; comme philosophie, il aboutit au parfait scepticisme, comme panacée sociale aux guerres de religion; il tue l'art, il tue la littérature par l'idée de chercher la beauté en soi, c'est-à-dire par l'académisme, par l'art pour l'art; l'utopie esthétique à côté de l'utopie philosophique! Et bien plus encore, au lieu des femmes délicieuses, enthousiastes, chaleureuses, adorables, qui étaient les reines du monde, il pousse en avant peu à peu des femmes sans action, sans activité, cuirassées de l'idée d'un bonheur égoïste, il laisse après lui comme une semence de coquettes, de précieuses, ou bien d'enjôleuses et de sensuelles... La femme au cœur vigoureux et irradiant, celle qui versait autour d'elle la vie et le bonheur, a disparu. — Et enfin nous constatons que, même au moment de la plus grande gloire de Platon, peu de femmes ont suivi fermement la voie du bonheur : pour les unes, la bonté s'est perdue dans la faiblesse, pour les autres l'intelligence dans le raisonnement. Elles devaient nous sauver du sensualisme et de la métaphysique, et elles ont été se heurter aux deux écueils. Combien on le leur a reproché! On leur a fait l'extrême honneur de s'en prendre à

Digitized by Google

elles et à leurs idées, de tout ce qui est arrivé de fatal ; il semblait que ce fût exclusivement leur fait. Comme s'il n'eût pas été permis, après tout, de joindre à l'esprit de bonté et d'amour le bon sens !

S'il y a eu alors, comme toujours, des femmes ridicules, ou dévergondées, suceuses de moelle, pourquoi s'en prendre au platonisme et surtout aux seules femmes ?

Certains personnages de ce temps-là, et des plus marquants, n'admettent pas le partage des responsabilités. Pour eux, tout ce qui est arrivé devait arriver : l'origine est claire, 1515 ; lorsque des femmes de haut parage, admises à la cour, voulurent bien se consacrer en personne à l'apostolat de l'amour, la France entière prit le ton, en sorte qu'à force de descendre, l'idée d'amour, déjà issue d'une source insuffisamment philosophique, ne gagna rien et ne devint pas du cristal[1]. Il est fort curieux de trouver cette argumentation sous la plume de Brantôme, qui ne prêche généralement pas la vertu, et qui a même émis cet axiome fort courtisanesque : « Les restes des grands rois ne sauraient être que très bons. » D'après Brantôme et ses amis, les hommes ont subi un entraînement irrésistible, ce n'est pas leur faute : ainsi, dit-il, personne ne traitera François Ier d'Héliogabale, et ne l'accusera d'avoir employé la violence : c'est une victime. Tous sont des victimes. Il est bien vrai que l'effrayante démoralisation du XVIe siècle vint de la cour, qui en donna l'exemple, et qui entraîna constamment la nation. Mais on nous permettra de penser que François Ier et les autres victimes de son entourage, sans être des Héliogabales, n'étaient pas non

1 Brantôme, III, 128, 129 ; Lalanne, pp. 301 et suiv., 288, 140.

Digitized by Google

plus des anachorètes ; ce qui pourrait se démontrer. En tous cas, il nous paraît bien difficile de qualifier de platonisme les faits et gestes de la cour : le platonisme était, au contraire, une barrière, et on ne peut lui reprocher que d'avoir été sautée.

Mais la vraie question n'est pas de savoir s'il y eut à la cour de France des femmes de moyenne ou basse vertu, et si elles ont donné le ton à d'autres. Il faut savoir si des femmes comme Anne de France, Vittoria Colonna, Marguerite de France, Marguerite de Savoie et leurs semblables ont eu tort de viser au culte des choses hautes, et si elles ont fait ce qu'il fallait pour réussir. Cette question est beaucoup plus délicate que la première, parce qu'elle touche réellement au platonisme et qu'elle montre par où il s'est perdu.

Les femmes peuvent revenir du sensualisme ; leur sensibilité forcément délicate, le rôle passif qu'elles jouent, la disparité des avantages et des inconvénients, les amènent facilement au dégoût. Mais du mysticisme, elles ne reviennent pas à l'amour. L'Evangile ne nous cite pas de conversion de juives par mysticisme, tandis que la Madeleine, la Samaritaine, la Femme Adultère trouvent leur chemin de Damas en plein sensualisme. Les hommes, au contraire, reviennent parfois du mysticisme, parce que leur instinct ne les y attache guère et que d'ailleurs bien des réalités ne se chargent que trop de les rendre à la terre.

Or, Platon, même rendu pratique par la théorie des deux amours, qui autorisait de curieuses concessions, représentait l'algèbre du beau ; mais on ne se nourrit pas d'algèbre.

Les femmes les plus distinguées, et surtout celles-

Digitized by Google

là, vécurent avec Platon comme en ballon : plus de communication réelle avec le monde, plus d'action vraiment pratique, plus de flamme chaude ! le câble était coupé : rien que l'atmosphère singulière et claire d'une altitude de plusieurs milliers de mètres. Quelle chimère, et qu'elle est désastreuse ! Au lieu d'élever le monde, comme c'est le vrai moyen de l'abandonner à lui-même ! et combien cette éthérisation fait apparaître de visions étranges !

D'abord, la prétention de vivre en tête-à-tête avec l'absolu, et de mettre l'absolu dans la vie ! orgueil de la pensée la plus vaine !... Autant vaudrait, selon la comparaison de saint Augustin, enfermer l'Océan dans un trou de sable !... comme dit Musset : « Mon verre est petit, mais je bois dans mon verre... » Les espaces ne fournissent pas l'amour substantiel, et il est assez fâcheux de laisser cet amour-là traîner sur la terre.

Et puis, avec ce mysticisme supra-naturel, le platonisme développa la contemplation exclusive de soi-même, autre abus regrettable. Nous vivons en vertu d'un échange continuel : les lois physiologiques le prouvent, et les lois morales également. Dieu seul peut se flatter de vivre et d'être heureux par lui-même ; pour nous, notre condition est d'être heureux par échange ; il nous faut tout recevoir, mais aussi tout donner. A chercher le bonheur au dedans de soi, il n'y a ni enthousiasme possible, ni extension de la vie, ni par conséquent vie ; on se dessèche comme un arbre qui défendrait à ses racines de pomper le suc de la terre, et à ses branches de respirer[1].

[1] Un éminent professeur, qui a consacré l'un de ses cours de la Sorbonne à l'étude de la théorie du bonheur d'après Platon,

Digitized by Google

Les pauvres et chères femmes, une fois isolées dans les espaces de leur esprit, s'évaporèrent, se tourmentèrent mille fois trop, elles perdirent le don précieux de la simplicité, qui leur était si naturel, en leur qualité de grandes dames ; cette bonne, cette sage simplicité d'esprit, qui nous assigne notre place dans l'enchaînement énorme, selon les volontés de Dieu ! Elles planèrent trop au-dessus des réalités, elles généralisèrent, elles voulurent trop embrasser, elles s'agitèrent, ce qui les rendit la proie des intrigants : leur sensibilité n'avait aucun contrepoids ! Pour entraîner l'humanité, il fallait d'abord entraîner les humains qu'elles avaient sous la main. Tant que leur apostolat resta individuel, privé, concret, intime, il produisit des résultats satisfaisants. Que d'hommes elles ont transportés avec elles sur les hauteurs ! Mais quand elles voulurent agir sur l'humanité globale, ce fut fini. A force d'entraîner tout le monde, elles n'entraînaient plus personne. Ainsi Vittoria Colonna a donné à son cher Michel-Ange des forces dont il a fait un emploi admirable ; mais, dans ses efforts abstraits de régénération publique, elle a échoué.

Ajoutons que les femmes françaises eurent une mission beaucoup plus difficile à remplir que les Italiennes. Hypnotisées par l'exemple de l'Italie, elles ont cru que ce qui avait réussi là-bas devait réussir ici, et elles n'ont même pas vu (tant le goût du factice aveugle) qu'elles arrivaient trop tard, qu'elles importaient chez nous l'imitation d'une décadence, l'imitation de l'imitation, un simili-amour, une simili-curiosité, un simili-programme. Il aurait fallu

M. Brochard, nous exprime un avis à peu près semblable. Il n'est pas très sûr que Platon ait développé, pour ce monde, un programme de bonheur.

Digitized by Google

inspirer des œuvres robustes, faire jaillir, n'importe d'où et n'importe comment, des idées belles, saisissantes, originales, enthousiasmantes ; elles ont raffiné, subtilisé, compliqué, elles se sont ingéniées à rechercher qui était le plus esthétique, de la poésie ou de la peinture ; la complication leur a paru l'art, et non l'apprentissage de l'art : elles n'ont pas atteint à cette noble logique, qui est l'art même. Les âmes vraiment fortes savent bien qu'on ne peut nourrir le monde simplement de sucreries, qu'il faut dans la vie une volonté nette, et que le beau se confond avec le vrai, quand le vrai a toute sa puissance. Heureux ceux qui, bravement, de la vérité dégagent l'amour ! le laboureur qui aime son sillon, le pauvre qui aime sa pauvreté, la jeune fille qui aime sa candeur !... Nous trouvons parmi les femmes beaucoup d'âmes solides, de la trempe d'Anne de France, qui savent ainsi se saisir de la vie. Quant à celles qui se laissent égarer par l'obsession d'un idéal abstrait et trop élevé, elles meurent.

Le platonisme a donc marqué un grand pas vers l'idée du beau, mais il n'a pas fait faire de notables progrès à l'idée du bonheur, et Nifo n'avait pas absolument tort de pronostiquer qu'avec la doctrine des deux amours, l'un céleste, immatériel, bon et désirable, l'autre terrestre et charnel, on aboutirait au néant, en plaçant les hommes dans une alternative impossible, entre un colloque d'anges, ou, comme dit M. France, un colloque de chimpanzés. On peut regretter notre condition, comment y échapper ? La loi naturelle (c'est-à-dire divine) nous dit de ne dédaigner aucun des dons de Dieu et de tirer de chacun sa beauté. Le bonheur consiste réellement à aimer ce qui nous entoure, en y prenant ce

Digitized by Google

qu'il y a de beau et de sympathique, en nous rapprochant affectueusement de la Nature sans la violenter, pour nous nourrir de ses forces intellectuelles et physiques, pour nous assimiler ses élans et son harmonie universelle.

De notre temps, John Ruskin a été, sous cette forme, un des apôtres du bonheur, et, quoiqu'on puisse difficilement définir sa doctrine, il a, en somme, poussé plus avant l'idée du platonisme, suivant le mot de Platon que nous avons déjà cité : « Ceux qui savent ont des impressions. »

Les impressions, dont il a vécu, ont été souvent contradictoires, et encore plus souvent nébuleuses, on pourrait presque dire musicales. On lui a reproché son défaut apparent de logique, bien que les miroitements de sa pensée, par leur éblouissement même, masquent souvent une logique assez réelle. Mais surtout il a trop négligé le côté intellectuel de la nature, notamment l'âme humaine. Si l'on ne peut nier l'existence du corps ou l'utilité des biens terrestres, il est bon et nécessaire aussi, pour le bonheur, de maintenir au second rang le corps et les biens matériels. Le corps est essentiellement localisé, la richesse est limitée, tous deux s'usent en se donnant ; l'âme seule peut se donner sans cesse et s'enrichit à se donner. De sorte que le bonheur social résulte, pour ainsi dire, du socialisme des âmes.

Ruskin appartient à l'ancienne école vénitienne, matérialiste et païenne ; son cœur a résonné aux harmonies physiques, et un certain socialisme matériel ne lui déplairait pas. Du reste, il a bien montré ce que nous devons ressentir dans la conversation avec la nature, il a célébré le culte de la beauté et du bonheur, qui consiste à deviner Dieu, à le voir,

Digitized by Google

à l'acclamer dans la beauté des montagnes comme dans la beauté d'un cœur plein de douceur et de charité, dans tout ce qui est beau, et beau pour nous. Son idée essentielle est que ce qui nous entoure produit sur nous son impression, et que nous-mêmes nous nous devons à ce qui nous entoure. Les jardins ne sont plus un cadre, ils vivent. Ruskin va jusqu'à préconiser l'idée du sacrifice de soi-même pour la postérité : planter des forêts à l'ombre desquelles puissent vivre nos descendants, bâtir des villes que de futures nations pourront habiter.

Il y a loin de ces théories ondoyantes, mais généreuses, à la jouissance égoïste du moi, et il est bien certain pourtant que c'est à les pratiquer dans une mesure raisonnable que se trouve le bonheur.

Voilà essentiellement la morale que doivent enseigner les femmes, elles qui sont nées pour l'impression, pour le dévouement, pour la générosité, pour l'élan.

Malheureusement, Ruskin, peu au courant de l'amour et tout à fait ignorant des affections domestiques, ne s'est jamais montré dans sa vie privée très bon appréciateur du rôle des femmes, et il ne l'a pas moins méconnu au point de vue doctrinal. A part quelques phrases retentissantes où il leur a recommandé d'être des reines, mais des reines soumises à leur mari, ou bien de faire de bonne économie sociale avec leurs couturières, on peut dire qu'il n'a pas compris le charme des femmes et qu'il n'a éprouvé pour leur beauté particulière aucun entraînement. Quand il parle de la beauté, soit à propos des peintres modernes ou à propos des Grecs, c'est toujours d'une manière générale,

Digitized by Google

sans indiquer en quoi que ce soit que l'expression féminine du beau ait pour lui un sens particulier. Il lui arrive même, dans son enthousiasme pour l'esthétique du moyen âge, d'admirer surtout la beauté masculine : son type est alors la beauté d'un chevalier robuste[1].

M. Bourget, par exemple[2], a plus exactement ressenti et traduit la nécessité de l'accord avec la Nature ; ses sensations ou ses sentiments se rapprochent de la philosophie de la Renaissance, et reflètent l'esprit de douceur pénétrante que les femmes avaient entrepris de développer.

« L'acceptation sincère de l'inévitable suppose, dit-il, l'amour de cet inévitable, le sentiment, et non pas simplement l'idée que cet obscur univers a une signification mystérieuse et bienfaisante. Un besoin subsiste indestructible dans les profondeurs de notre sensibilité, que ce monde ait en lui de quoi satisfaire à notre cœur, puisque ce cœur en est issu ; et les hommes absolument inoffensifs et purs, dont la silhouette, toujours jeune et tendre, se des-

[1] Mlle Bengesco, qui a étudié John Ruskin sous cet aspect avec beaucoup de pénétration, veut bien nous communiquer l'observation suivante : « Dans l'extrait intitulé : *Faux Idéal* (p. 423), dans lequel il formule avec le plus de précision et d'ordre ses idées sur la beauté dans l'art, il en parle en termes généraux en ce qui concerne les deux sexes. Un seul mot direct à l'adresse de la femme lui échappe (p 120) à propos d'une peinture de Willam Hunt, la fille du pauvre fermier : « Elle brille comme une étoile au ciel. » Il ne s'arrête pas à définir son genre de beauté, son admiration va plus au peintre qu'à la jeune fille. Il s'adresse encore une fois aux femmes (p. 296), mais c'est pour les sermonner et leur apprendre comment elles doivent agir avec les couturières pour faire de la bonne économie politique. Ruskin n'a jamais parlé avec enthousiasme de la beauté de la femme, parce qu'il n'a jamais pu éprouver de passion pour elle. — [2] Lamartine a admirablement compris la force active de l'amour platonicien et le rôle de la nature. Comme l'a dit de lui M. Ziromski, « l'univers n'est que la forme extérieure que prend l'ame du poète ».

Digitized by Google

sine à travers les âges, François d'Assise, Savonarole, ceux qui ont cru à cette bienfaisance de l'univers, comme ils respiraient, comme ils vivaient, avec l'être de leur être, nous apparaissent à l'état de protestation irréfutable contre le nihilisme dont nous étouffons. Ils deviennent les complices en nous d'une foi qui s'ignore, et qui parfois se cherche en pleurant... — Tu ne me chercherais pas, dit le Sauveur, dans l'admirable *Mystère de Jésus*, si tu ne m'avais pas trouvé. — Y a-t-il loin de ce phénomène à cet autre, si mystérieux, que les vrais croyants appellent la prière[1] ? »

On peut et on doit aimer la nature, parce que Dieu l'a mise autour de nous et que le bonheur consiste à vivre avec ce qu'on aime. On aime des choses qui ne sont pas idéales, c'est-à-dire qui ne sont pas les plus belles, parce que le bonheur se présente sous un aspect essentiellement relatif et que tout le monde doit y prétendre. Il ne s'agit donc même pas d'aimer les belles choses, mais, comme nous le disions, d'aimer ce qui est beau dans les choses.

Certes, en pratique, les choses désagréables ne font pas un pli et les agréables en font mille. Pourtant, ce qui nous montre la vérité du système du bonheur par l'amour, c'est son efficacité. Autant le pur platonicien, pénétré de bel idéal, est froid, stérile et malheureux, autant celui qui aime se sent rempli de force et de lumière. Aimer, c'est vibrer réellement et passionnément au lieu de se renfermer dans le sentimentalisme glacial du raisonnement, ou du faux mysticisme ; c'est devenir une source de douceur, de bonté, d'activité, un des liens du monde, c'est semer des fleurs, c'est

[1] *Sensations d'Italie*, p. 142-144.

Digitized by Google

donner le bonheur, et l'avoir. Quoique placé par sa naissance dans un milieu réfractaire, et malgré ses insuffisances, ses contradictions, ses faiblesses, ses lacunes, Ruskin a exercé une influence profonde, tandis que le platonisme de Ficin et de Bembo, dans un pays très sensible, au milieu d'artistes incomparables et de femmes admirables, a tout étouffé et s'est étouffé lui-même.

Il y a, par le monde, deux races inégales, qui se côtoient éternellement sans jamais s'entendre et sans jamais se confondre : la race de l'orgueil et celle de la vanité. L'orgueil passionne, agrandit tout ; il faudrait des femmes orgueilleuses. Malheureusement, les hommes, quels qu'ils soient, ne les aiment point et préfèrent beaucoup les faibles et les vaniteuses.

Cependant, l'effort n'a pas été totalement perdu. Les nobles femmes de la Renaissance semaient pour l'avenir : le germe subsiste !

On ne peut pas dire non plus que leur échec ait été absolu. Pour bien juger la question, il faudrait, en regard des défaillances habituellement éclatantes, pouvoir établir le compte mystérieux et caché de l'œuvre du bien, dénombrer les faiblesses viriles que rasséréna une bonne parole ou un regard de pitié et d'affection, sonder les ressources, vraiment insondables, que possède l'esprit d'amour. même quand il est pur, et qu'il possède seul. Les femmes de grande âme, les Vittoria Colonna, en ont tiré des effets presque miraculeux ; et bien d'autres, sans se lancer dans une sorte de chorégraphie céleste, ou sans se perdre dans de bas caprices, ont pu donner à supposer très légitimement, à force de travail, de sérieux, de dignité, qu'on ne verrait pas de longtemps la fin de leur utilité.

Digitized by Google

Elles ont, en somme, présidé à la révolution la plus profonde que nous ayons jamais eue ; de Louis XI, elles nous ont menés aux boudoirs du XVIIIe siècle.

On ne peut ni absolument louer leur œuvre, ni la condamner. Mais on peut louer beaucoup de ces généreuses femmes, les louer d'avoir vu et suivi leur étoile, n'eussent-elles pas reconnu du premier coup d'œil la bonne route. Même en faisant des réserves, on se sent pris par elles, parce qu'elles sont intéressantes, sincères, dévouées, très douces, très féminines. On peut les recommander à la sympathie de tant de nos contemporaines, qui, comme on sait, cherchent aussi leur route et même leur étoile.

Peut-être quelques-uns de mes lecteurs n'approuveront-ils pas cette conclusion ; les uns la trouveront optimiste, les autres pessimiste : en pareille matière, la contradiction est facile. Qu'ils me permettent de leur répondre d'avance que ces critiques ne sauraient m'étonner : plus d'une fois, moi-même, j'ai refait ce livre, tantôt dans le sens optimiste, tantôt dans le sens pessimiste ; simple historien, en contact avec des ombres subtiles, glissantes, fuyantes, avec des femmes que je cherchais à pénétrer, et d'ailleurs indépendant comme peut l'être, vis-à-vis de beautés mortes depuis trois siècles, un homme blanchi par les années et rassasié des deux grands spectacles, qui, selon Montaigne, calment l'âme : voir gouverner et voir mourir, je me surprenais encore à comprendre leurs ensorcellements, à en subir le charme, ou bien, au contraire, à détester ce charme, injustement ; et puis, au moment où je croyais être enfin venu, avoir vu et avoir vaincu, les idées s'échappaient de

Digitized by Google

mon livre comme d'un tonneau des Danaïdes... C'est ainsi que j'ai acquis le droit d'aimer ces ombres.

Et maintenant, adieu, princesses, ne nous tentez plus trop ! continuez seulement à vivre parmi nous ! Le temps actuel est bien masculin, votre spiritualisme n'y apparaît que fort discrètement : pour mille motifs, vous avez appris ce que c'est qu'une société anonyme. Et cependant, par les grands côtés de vos âmes, vous existez toujours ! Nous avons des femmes aimables et instruites, nous en avons de vraiment aristocratiques, dont le cœur est capable d'enthousiasme et de charités héroïques ; il y en a eu dont le nom, même après elles, signifie esprit et bonté ; nous avons des Marguerite de Savoie, nous avons, en bon nombre, des femmes dont la tenue morale l'emporte sur celle des hommes ; nous en avons même d'énergiques, et aussi, dit-on, de tendres. Le jour où elles reprendront hautement la devise : *Non inferiora secutus*, et lorsqu'à leurs éminentes qualités elles joindront le don d'être elles-mêmes, la volonté de parler leur vrai langage plutôt qu'une langue empruntée, elles nous rendront parmi la chimère ce qui n'était pas chimère.

Qu'elles renoncent à la vie publique ! Mais qu'elles s'emparent de la vie intime ! Au besoin, que les femmes un peu mâles se fassent médecins, que les femmes un peu femmes se fassent prêtres ! Que toutes soient philosophes, consolatrices, ministres d'amour humain et d'amour divin ; qu'elles travaillent par amour, qu'elles aiment par amour ! Qu'elles aient ce qui nous manque, qu'elles valent mieux que nous, qu'elles nous éclairent, qu'elles nous réchauffent ! Et nos cœurs, latins, les béni-

Digitized by Google

ront, comme nous bénissons le soleil ! La passion est un brevet de vie !

La morale de notre livre, c'est que les honnêtes femmes doivent aimer le beau, et que la vertu peut n'être pas ennuyeuse ni endormie.

Il n'y a pas besoin d'avoir toujours douze ans. La vraie douceur, la vraie bonté, le vrai amour sont faits, non de naïveté ou de faiblesse, mais d'intelligence et de force personnelle.

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DES TITRES DE RÉFÉRENCES

Incomplètement indiqués dans les notes

Abadie (A.) — *L'Amour virginal de Jacob Cats*, traduit du latin en français par X... Paris, 1886, gr. in-8°.

Agrippa (Cornelius), ab Nettesheim. — *De Incertitudine et Vanitate scientiarum, declamatio invectiva*. 1537, in-16. — *Opera*. Lyon, per Beringos fratres, 2 vol. in-16. — *De la Noblesse et Preexcellence du sexe fœminin*, translaté de latin en françoys. Paris, 1578, in-16.

Alaigre (Ant.), clerc de Clermont. — *Le Mespris de la court* (d'Ant. de Guevara). Paris, 1548, in-16.

Alciat (André). — *Les Emblesmes de maistre*... Mis en rime françoyse. S. l. n. d. (trad. par Jean Le Fevre).

Alberi. — *Relazioni degli ambasciatori Veneti*, série Ia, t. I.

Albertis (Baptistæ de), poetæ laureati, *De Amore*. 1471, in-4°, paru plus tard sous le titre de *Hecatomphila*.

Alexandreida, *In rima cavata dal latino*. Venise, in-4°.

Alexis (Fr. Guill.). — *Le Débat de l'homme et de la femme* (Montaiglon, *Anc. Poésies fr.*, I, 1). — *Le grant Blason de faulces Amours*. Paris, 1525, in-8°. — *Le passe-tems de tout homme et toute femme*. Paris (vers 1503), gr. in-8°, à la Bibl. Nat., exemplaire de présentation à Anne de Bretagne.

Amiot. — *Œuvres*, éd Brunet.

Allut. — *Aloysia Sygea et Nicolas Chorier*. Lyon, 1862, in-8°.

Procédures de 1581, *sur le duché d'Amalfi*. Ms. lat. 4688.

Amadis de Gaule (Le dixième livre d'), *auquel continuant les haultz faitz d'armes et prouesses... de Dom Florisel de Niquee*... Paris, 1555. — *Le onzième livre d'Amadis de Gaule* Paris, 1559, in-8°.

Amante (Dott. Bruto). — *Giulia Gonzaga, contessa di Fondi, e il movimento religioso femminile nel secolo* XVI. Bologne, 1896, in-8°.

Amboise (Katherine d'). — *Les dévotes Epistres*, publiées par M. l'abbé J.-J. Bourassé. Tours, 1861, in-4°. — *Poésies*. Ms. fr. 2282.

Amboise (Michel d'). — *Les cent Epigrammes auecques la vision, la complainte de vertu traduyte de frere Baptiste Mantuan en son liure des calamitez des temps, et la fable de lamoureuse Biblis et de Caunus, traduyte Dovide*. Paris, s. d., in-16. — *Les Epistres vénériennes de l'esclave fortuné privé de la court d'amours, nouvellement faictes et composées par luy*. Paris, 1532, in-18.

Amelot de la Houssaie, ci-devant secrétaire de l'ambassade de France à Venise. — *L'Homme de cour de Baltasar Gracian*, traduit et commenté, 4e éd., Paris, 1687, in-18.

Digitized by Google

AMERVAL (Eloy d'). — *Le Livre de la deablerie*. Paris, 1508, in-f°.

AMYOT. — *Les Œuvres morales et meslées de Plutarque*.

ANCONA (Aless. d'). — *Origini del teatro italiano*. Turin, 1891, 2 vol. — *Voyage de Montaigne en Italie*.

ANDRELINI (Fausti), poetæ laureati, *Œuvres*. Ms. lat. 8134 (exemplaire de dédicace à Louis XII). — *Amorum, Libri quatuor*. Venise, 1501, in-4°. — *Epistolæ proverbiales*. Paris, 1507, in-4°. — *Epistre de Fauste Andrelin de Forly, en laquelle Anne très glorieuse royne de France exhorte... Loys douziesme...* (trad. par Guill. Cretin). S. l. n. d. (1509), in-4°. — Epithalame de Claude de France, plaq. in-4°, s. l. n. d. — *Livia*. In-4°. (Marque de Robert Gourmont. — In collegio Trigueti.) — *De secunda victoria Neapolitana*. Paris, 6 août 1502.

ANGELUS DE CLAVASIO (R.-P.-F.). — *Summa angelica de casibus conscientie*. Lyon, 1512, pet. in-4°.

ANGIER (Paul). — *L'Expérience*.

ANTHE (Pierre d'). — *Blasons*. Ms. fr., 1721.

Apparato et feste nelle noze dello illustriss. sig. Duca di Firenze, e della Duchessa sua consorte con le sue stanze, madriali, comedia, e intermedii, in quelle recitati. Florence, 1539, in-8°.

ARAGONA (Tullia). — *Dialogo... della infinità di Amore*. Venise, 1547, in-8°. — *Rime della signora Tullia di Aragona et di diversi a lei*. Venise, 1547, in-16.

Archives historiques, tome I, p. 123 (Jean Prioris), p. 436 (Evr. de la Chapelle, par Prost); p. 322 (rondeau de Jean Leveau).

Archivio storico lombardo, année 1888 (contrats de mariage et correspondance de Girolo Riario).

ARETINO (Pietro). — *La Cortigiana*. 1534, in-8°. — *Dialogo piacevole nel quale mess. P. Aretino parla...* Venise, C. Trojano, 1542, in-8°, 20 ff. — *Lettere di M. Pietro Aretino*. Parigi, Matteo il Maestro, 1609, 6 tomes en 3 vol. in-8°. — *Lettere scritte al s' Pietro Aretino da molti Signori, Comunità, Donne di valore, poeti et altri Eccell^mi Spiriti*, divise in due libri sacre al R^mo Cardinal di Monte. Venise, 1551, in-8° (ou 1552). — *Al sacr^mo Re d'Inghilterra*, il secondo libro de le lettere di M. Pietro Aretino. Venise, 1542, in-8° (2° éd., 1547). — *Les Ragionamenti ou dialogues du divin Pietro Aretino*. Texte italien et traduction complète par le traducteur des Dialogues de Luisa Sigea. Paris, 1882, 6 vol. in-8°.

ARIOSTO (Lodovico). — *Orlando furioso*. *Sensuyt le secret des secretz de Aristote*, pour congnoistre les conditions des hommes et des femmes. S. l. n. d. (« Au pellican »).

ATANAGI. — *De le Lettere facete et piacevoli di diversi grandi huomini* (rec. par). Venise, 1561-1575, 2 vol. in-8°.

AUDIN. — *Vie de Léon X*, 4° édit.

AURIGNY (Gilles d'). — *Le liure de police humaine, brieue description de plusieurs choses dignes de memoire*. Lequel a été extraict des grandz et amples volumes de François Patrice, natif de Senes, en Italie, par maistre Gilles d'Aurigny, aduocat en la court de Parlement, et nouuellement traduict de latin en françois par maistre Jehan Le Blond, curé de Branuille. Paris, 1549, in-18. — (Dit le *Pamphile*) *Le Tuteur d'amour*. Paris, 1553, in-16.

AUTON (frère Jean d'), abbé d'Angle. — *Epistre élégyaque par l'église millitante, transmise au Roy très crestien Loys douziesme*, à la Bibl. Imp. de Saint-Pétersbourg.

AUVERGNE (Martial d'). — *Aresta amorum*. Cum erudita Benedicti Curtii Symphoriani explanatione. Lyon, 1538, in-4°. — *Les Poésies*. Paris, 1724, in-12. — *Les 51 arrestz donnez au grant Conseil d'amour*. Paris, s. d. (av. 1525), in-4° goth.

AVERULINO (dit il Filarete). — *De Architectura*. Ms. de la bibliothèque de M. le prince Trivulce, à Milan.

AYDIE (Odet d'). — *Débat entre les pauvres et les riches*. Ms. fr. 2008, f° 58.

BADII (Jod.) *Ascensii, Stultifere naricule seu scaphe Fatuarum mulierum* : circa sensus quinque exteriores fraude navigantium. Paris, 1500, in-4°.

BABILLET (Pierre). — *Le Caquet des bonnes chambrières*.

Digitized by Google

BAILEY (Sir William). — *Shakespeare and Montaigne, an address delivered at the Manchester arts Club, on april* 23rd 1895.

BALNEIS (de). — *Omnia quæ extant apud græcos, latinos et arabas scriptores qui hanc materiam tractaverunt.* Venise, 1553, in-f°.

BANDELLO. — *Canti XI de le lodi de la S. Lucretia Gonzaga di Gazuolo.* Agen, mars 1545, in-8°.

BARBARASA (Hercole). — *Il comento di Ficino Marsilio sopra il Convito di Platone et esso Convito Tradotti...* Venise, 1544, in-8°.

BARBARI (F.). — *De Re uxoria, libelli duo,* Paris, 1513, in-8°.

BARELETE, *Sermones.* Lyon, 1502, in-8°.

BASCHET (A.). — *Aldo Manuzio.* Lettres et documents. Venise, 1867, in-8°. — *Paul Véronèse devant le Saint-Office.* 1880, br.

BAUDII (Dominici), *Amores,* edente Petro Scriverio. Elzévir, 1638.

BAUX. — *L'Eglise de Brou.* In-8°.

BAYFII (Lazari). — *De Re vestiaria.* Paris, 1541, in-8°. — *Les Passetemps.* Edit., 1573.

BASTIANI (Avig.). — *Lachrymæ in funere Petri cardinalis Bembi.* Venise, 1543, petit in-8°.

BEAUDOIN. — *Notice historique sur l'abbaye d'Almenèches.* Alençon, 1854, in-4°.

BELLAY (Joachim Du). — *Œuvres.* Edit. Franck.

BEMBI (Petri), Cardinalis, *Gli Asolani.* Venise, 1505, in-4°. — *Epistolarum familiarium libri sex.* Cologne, 1582, in-12. — *Lettere da diversii à M. P. Bembo scritte.* Venise, 1560, in-8°. — *Lettre,* ms. ital. 1111. — *La Vita di M. Pietro Bembo cardinale.*

BERGOMENSIS (Philippi). — *De plurimis claris selectisque mulieribus.* Ferrare, 1497, in-f°.

BEROALDI (Philippi). — *Orationes, prelectiones, præfationes et quædam mythicæ historiæ.* Item Plusculæ Angeli Politiani, Hermolai Barbari, atque una Jasonis Maini Oratio, quibus addi possunt varia ejusdem Philippi Beroaldi opuscula, cum epigrammatis et eorum commentariis. Paris, Josse Bade et J. Petit, s. d., in-4°.

BETUSSI (Gius). — *Le Imagini del tempio della signora donna Giovanna d'Aragona.* Florence, 1556, in-16.

Bibliothèque de l'Ecole des Chartes. 1re série, t. III, p. 572.

BILLON (Fr. de). — *Le Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin,* Paris, 1555, in-4°.

BIGNE (Jacques de). — *Poésies.* Ms. fr. 1721.

BLANCHEMAIN. — Edit. de Ronsard, de Melin de Saint-Gelais.

BLASIUS (Martinus). — *Liber arithmetice practice astrologis, phisicis et calculatoribus admodum utilis.* Paris, 1513, in-f°.

BLONDUS. — *Ad christianissimum regem Galliae. De canibus et venatione libellus.* Autore Michaele Angelo Blondo. In quo omnia ad canes spectantia, morbi et medicamina continentur, prisca et neoterica etiam exempla, a nemine hactenus accuratius scripta, insidiae ferarum, et proprietates, cum quibusdam venationibus nostri soeculi maximorum principum cognitu dignissimis. Rome, 1544, in-4°.

BOAYSTUAU, dit LAUNAY. — *Histoires prodigieuses, les plus mémorables qui ayent esté observées depuis la Nativité de Jésus-Christ jusques à nostre siècle.* Paris, 1560, in-4°. — *Le Théâtre du monde ou il est faict un ample discours des miseres humaines.* Paris, 1558. — *Bref discours de l'excellence et dignité de l'homme.* Paris, 1558; 2 part. en 1 vol. pet. in-8°.

Epistolæ obscurorum virorum, édition Böcking. Leipsig, 1864-1869, 2 vol. in-8°. Cf. Hütten.

BODIN (Jean), Angevin. — *De la Demonomanie des Sorciers.* 4e éd., Lyon, 1598, in-8°.

BOEMUS. — *Omnium gentium mores, leges et ritus,...* tribus libris absolutum opus, Aphricam, Asiam et Europam describentibus. Lyon, 1536, pet. in-8°. — *De jucundissimæ musicæ laudibus,* dans *Liber heroïcus de Musicæ laudibus.* Augustæ Vindelicorum, 14 décembre 1515, pet. in-4°.

BOIARDO. — *Amori di H. Benivieni et una caccia de amore.* Venise, 1523, 1526, pet. in-8°.

BONGERI. — *L'Arte in Milano.* Milan, 1872, in-8°.

Digitized by Google

Bonnaffé, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1893. — *Inventaire des biens de Charlotte d'Albret, duchesse de Valentinois*. Paris, gr. in-8°.

Bonnardot. — *Les Rues et les Eglises de Paris vers* 1500. *Fête à la Bastille en décembre* 1518. Paris, 1876, in-8°.

Bonne Responce à tous propos. Lyon, 1589, in-18.

Bonneau. — *La Calandra*, comédie du cardinal Divizio de Bibiena (xvie siècle.) Trad. nouv. Paris, 1887, in-16. — *Nouvelles de Firenzuola*. Paris, Lizeux, in-16.

Bonnet (Jules). — *Vie d'Olympia Morata*. Paris, 1850, in-8°. — *Lettres de Calvin*. Paris, 1854, 2 vol. in-8°.

Bonyer (Nic.). — *Elegie de Baptiste Mantuan*, contre les poètes lascifs, traduicte de latin en françois. A tres hault et puissant seigneur, monseigneur de Tavanes... Paris, 1562, in-4°.

Boninski (K.). — *Baltasar Gracian und die Hofliteratur in Deutschland* (analysé dans *Revista storica de historia y literatura espanolas*, ano I, 1895).

Bottée de Toulmon. — *Dissertation sur les Instruments de musique* (*Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XVII).

Borromeo (Conte Anton-Maria), gentiluomo Padovano. — *Notizia de novellieri italiani*, con alcune novelle inedite. Bassano, 1794, in-8°.

Bouchardi (Almarici), Angeliaci, Santonum Præsidis. — Τῆς γυναικείας φύτλης, *id est feminei sexus Apologia*, adversus Andream Tiraquellum Fontiniensem. Josse. Bade, 1522, in-4°. — *De l'Immortalité de l'Ame*. Ms. fr. 1991.

Bouchet (Jean). — *L'Amoureux transi sans espoir*. Paris, s. d. (1504), plaq. pet. in-4°. — *Annales d'Aquitaine*. Paris, 1545, in-4°. — *Epistres morales et familières du traverseur*. Paris, 1545, petit in-f°. — *Labyrinth de Fortune*. Paris, s. d., in-4°. — *Panegyric*, éd. Buchon. — *Les Regnars traversant les voies périlleuses*. Paris, 1504, in-4°. — *Le Temple de bonne Renommée*. Paris, 1517. — *Les Triumphes de la noble et amoureuse Dame et l'art de honnestement aymer*, composé par le Trauerseur des Voyes périlleuses. Paris, 1545, in-4°. — *Triomphes du tres chrétien, tres puissant et invictissime Roy de France François premier de ce nom*, contenant la différence des Nobles, Poitiers, 1550, in-4° (réimprimé en 1565, sous le titre *Parc de Noblesse*).

Bouchot. — *Les Femmes de Brantôme*. Paris, in-4°.

Bourbon (Gabrielle de), dame de La Trémoille. — *Le sainct Voyage spirituel*, suivi du *Fort Chasteau pour la retraite de toutes bonnes ames*, faict par le commandement du glorieux Saint-Esprit. Ms. à la Bibl. Maz., n° 978.

Bourget (Paul). — *Outre-Mer*. Paris, 2 vol. in-18.

Brandileone (F.). — Dans la *Rivista storica italiana*, 1895, fasc. 4.

Brandt (Sébastien). — *Facetus*, in latin durch Sebastianum Brandt getütschet. — *De moribus et facetiis mense*. 1494, in-4°. — *Stultifera Navis*, Narragoie profectionis nunquam satis laudata Navis, vernaculo vulgarique sermone et rhythmo pro cuntorum mortalium fatuitatis semitas effugere cupientium directione speculo commodoque et salute... in imperiali vrbe (*sic*) *Augusta*, avril 1497, pet. in-4°, — *Poèmes en formes d'épîtres*, composés par les beaux esprits du temps de Louis XII, roy de France, écrits et peint (*sic*) en Italie (*sic*) pendant son séjour, dédié à la reine Anne de Bretagne son épouse. Bibl. Imp. de Saint-Pétersbourg, ms. F. V, XIV, n° 8.

Brenet (Michel). — Dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris* 1893.

Bretagne (Anne de). — Epitaphe. Ms. fr. 3939, f° 2 v°.

Bretin. — *Poésies amoureuses*. Lyon, 1576, in-8°.

Brézé. — *Les Loenges de Madame Anne de France par le grand sénéchal de Normandie*. Ms. fr. 12490.

Broglie (Emm. de). — *Mabillon et la Société de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*. Paris, 1888, 2 vol. in-8°.

Brunel (Jean), dit de Paris. — *Epître à Louise de Savoie*. Ms. fr. 2472.

Brunet (Gustave). — *Les propos de*

Digitized by Google

table de Martin Luther (trad. par). Paris, 1844, in-8°.

Bruni (Domerico), da Pistoja. — *Difese delle donne*. Florence, 1552, in-8°.

Budæi (G.), Parisiensis, consiliarii regii, supplicumque libellorum in regia magistri (c'est-à-dire non pas « bibliothécaire du roi », mais « maistre des requêtes »)... *De Transitu Hellenismi ad Christianismum, libri tres*. Paris, 1535. in-8°. — *De Studio litterarum recte et commode instituendo*. — *Epistolæ*. — *De Contemptu rerum fortuitarum*, lib. I. — *Le Livre de l'institution du prince*. Paris, 1547, pet. in-8°. — *Plutarchi Cheronei ex interpretatione G. Budei, tria opuscula*. Paris, 1505, in-4° (par Le Fèvre d'Etaples).

Buisson. — *Répert. des ouvr. pédagog. du* xvi*e siècle*. Paris, Imp*ie* Nat*le*. (*Mémoires et documents publiés par le Musée Pédagogique*, fasc. 3).

Bunnouf (Emile). — *Des principes de l'art d'après la méthode et les doctrines de Platon*. Paris, 1860, in-8°.

Buttet (M. Cl. de). — *Epithalame ou nosses de tr. ill. et magnan*e *prince Em*el *Philibert duc de Savoie et tr. vert*e *p*ess*e Marg*te *de France*. Paris, 1559, in-4°. — *Le premier livre de vers de Marc Claude de Buttet*, dédié à Marguerite de France, duchesse de Savoie et de Berry. Paris, 1561, in-8°.

Calvi (Felice).— *Bianca Maria Sforza Visconti*. Milan, 1888, in-8°.

Calvini (Joannis), *Epistolæ et responsa*. Genève, 1575, in-f°.

Campaux (Ant.). — *La Question des Femmes au* xv*e siècle*. Paris, 1865, in-8°.

Campori, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1872, pp. 353 et suiv.

Canal (Pietro). — *Della Musica in Mantova* (dans *Memorie del Reale Istituto Veneto*, t. XXI, p. III, p. 655-771).

Canestrini. — *Dell' Infinità d'amore, di Tullia Aragona*. Milan, 1867, in-8°.

Cantu (César). — *Les Hérétiques d'Italie*, éd. fr., 1867.

Capella. — *L'Anthropologia*, Venise, 1533, in-16. (Exemplaire de la bibliothèque de François Ier).

Capella (Gul Flavio). — *Della Ecellenza et Dignità delle donne*. Rome, 1525, in-4°.

Capilupi (Lœlii). — *Cento virgilianus in fœminas ad Paulum Jovium*. Paris, 1550, in-8°.

Cardani (H.), Mediolanensis, philosophi ac medici celeberrimi, *Opera omnia*... cura Caroli Sponii. Lyon, 1663, 10 in-f°. — *Neronis encomium* Amsterdam, 1640, in-12.

Cars (Des). — V. *Escars*.

Cartier (Alfred), Chennevière (Adolphe). — *Antoine du Moulin, valet de chambre de la reine de Navarre* (*Revue d'histoire littéraire*, t. II, pp. 469 et suiv. ; t. III, pp. 90 et suiv., 218 et suiv.).

Carton (H.). — *Histoire des Femmes écrivains de la France*, 1886, in-12.

Castalion. — *Discours sur les sibylles*. Bâle, 1555, in-8°. — *Sibyllina Oracula*, de græco in latinum conversa, et in eadem annotationes, Bâle, août 1546, pet. in-8°.

Casus papales. Paris, s. d., pet. in-18.

Castiglione. — *Il Libro del Corteggiano*. Venise, 1528, avril, gr. in-4°. — *Le Courtisan*. Ms. fr. 12249. — *Lettre*. Ms. ital. 1111, p. 18.

Castro (Roderici à). — *Medicina*. Hambourg, in-f°.

Catanei Diacetii (Fr.), patricii florentini, *Opera omnia*. Bâle, 1563, pet. f°.

Cataneo (Danese). — *Dell' Amor di Marsifa, tredici canti*. Venise, 1562, in-4°.

Catti (Lydii), Ravennatis, *Opuscula*. Venise, in-4°, s. d. — *Carmina*. Venise, 1502, in-4°.

Cecchi (G.-M.). — *La Moglie*, 1556, in-8°.

Cecchi (P.-L.). — *Torquato Tasso e la vita italiana nel secolo* xvi. Florence, 1877, in-8°.

Celani (Edr.). — *Le Rime di Tullia d'Aragona*. Bologne, 1891, in-18.

Célestine (La), en laquelle est traicte des déceptions des serviteurs envers leurs maistres, et des macquerelles envers les amoureux, traslaté dytalien en françois. Paris, 1er août 1527. In-8°.

Celtis (Conradi), Protucii, poetæ laureati. — *Quatuor libri Amorum*. Nuremberg, 1502, in-4° (ill. par A. Dü

Digitized by Google

rer). — *De Situ Germaniæ et moribus in generali*, dans *Germania generalis*, à la suite de ses *Quatuor libri Amorum*.

CESENA (Benedetto da). — *De Honore mulierum*. Venise, 1500.

CESSOLES (Jacques de). — *Le Jeu des eschez moralisé*. Paris, 6 sept. 1504, (Vérard), in-4°.

Pièces relatives aux Chabannes. Ms. fr. 23986.

CHAMPIER (Symphorien). — *Libelli duo : le Livre de vraye Amour; la Nef des dames vertueuses* (exemplaire, sur vélin, d'offrande à Anne de France, Bibl. Nat.). Lyon, s. d., in-4°. — *La Nef des princes*, 2e édit,. Paris, 9 août 1525 (avec le *Chemin de l'hôpital*, par Robert de Balsac). — *De Triplici disciplina*.

Registres de la Chancellerie, aux Arch. Nat., JJ. 219, 230-236.

CHANGY. — *Livre de l'institution de la femme chrestienne*, tant en son enfance que mariage et viduité, aussi de l'office du mary, naguères composez en latin par Jehan Loys Vivès, et nouvellement traductz en langue françoyse par Pierre de Changy, escuyer, avec préface et glossaire par A. Delboulle. Le Havre, 1891, in-18.

CHAPPUSII (Nic.). — *De Mente et Memorio, libellus utilissimus*.

CHAPUIS. — *Le Parfait courtisan du comte Baltasar Castillonnois*, en deux langues respondant par deux colonnes, l'une à l'autre, de la trad. de Gabr. Chapuis, Tourangeau. Lyon, 1585, in-8°.

CHARAVAY. — *Revue des autographes*. — *Etude sur la chasse à l'oiseau au moyen âge*, une fauconnerie princière et l'éducation des faucons, d'après les documents inédits du XIVe siècle et du XVe. Paris, 1873, 1 vol. in-8°.

CHARBONNIER (François). — *Chants royaulx, oraisons et autres petitz traictez*. Paris, 1527, in-8°.

CHARPENNE. — Sadolet, *Traité d'éducation* (traduit par). Paris, 1855, in-8°.

CHARRON. — *De la Sagesse*. — *Les Trois Vérités*. Bordeaux, S. Millanges, 1593.

CHASLES (Philarète). — *L'Arétin, notice sur sa vie et ses ouvrages*. Paris, 1834, in-8°. — *Etudes sur W. Shakspeare*. Paris, s. d., in-16.

CHAZAUD. — *Les enseignements d'Anne de France*, avec miniatures de Queyroy. Moulins, 1878, gr. in-8°.

CHERADAME (Me Jehan). — *L'expérience et approbation de notable chevalier touchant la médecine du boys dict Guiacum*, traduictes et interprétées. Paris, 1520, in-4°.

CHÉROT (Le P.). — *La société au commencement du XVIe siècle*, d'après les homélies de Josse Clichtoue. 1472-1543 (*Revue des Questions historiques*, avril 1895).

CHEVALIER. — *Archives de Chenonceaux*, pièces historiques, sous Louis XII, François Ier, Henri II, Diane de Poitiers et Catherine de Médicis. — *Compte des recettes et dépenses de Diane de Poitiers*. — *Lettres et devis de Philibert Delorme*, relatifs à la construction de Chenonceau. — *Deptes et créanciers de la reine mère*, etc. Paris, 1862-63, 4 vol. in-8°.

CHEVREUL. — *Traité de la vénerie de Guil. Budé*, traduit par Louis le Roy, dit Regius. Paris, 1861, in-8°.

CHRESTIEN (Guill.). — *Le Livre de la génération de l'homme*, par Jacques Sylvius, mis en français, Paris, 1559, in-8°.

CIACCONIUS (Petrus), Toletanus. — *De Triclinio. sive de modo convivandi apud priscos Romanos*, etc. De conviviorum apparatu. Accedit Fulvi Ursini appendix. In officina Sanctadreana, 1590, in-8°.

CIAN. — *Un Decennio della vita di M. Pietro Bembo*, 1521-1531. Turin, 1885, in-8°.

CINTHIO (Giraldi). — *De gli Hecatommithi overo cento novelle, nelle quali, oltre le dilettevoli materie, si conoscono moralità utilissime a gli huomini* per il ben vivere; ed per destare altresi l'intelletto alla sagacità. Venise, 1574, 2 parties en 1 vol. in-4°.

CLARICIO DA IMOLA. — *Amorosa Visione di messer Giou. Bocc. nouamente ritrouata, nella quale si co[n]te-[n]gono cinque triumphi cioe*: Triumpho di Sapie[n]tia, di Gloria, di Richezza, di Amore e di Fortuna. — *Apologia di H. Claricio Immol. contra*

Digitized by Google

detrattori della Poesia del Bocc. — *Osseruationi di volgar gram-[m]tica del Bocc.* — In Ædibus Zannotti Castellionei impensa D. Andreæ Calui. Milan, 1521, in-4°.

Clément (Félix). — *Histoire de la Musique.* Paris, 1887, in-8°.

Clénée (Jean). — *Sermones quadragesimales*, 1524, in-16.

Clerval (J.-Al.). — *De Judoci Clichtovei Neoportuensis...* (Dr de Paris, chanoine de Chartres), *Vita et Operibus* (1472-1543). Paris, 1894, in-8°.

Clichtovei. — *De vera Nobilitate opusculum.* 2e éd. Paris, 15 mars 1520, in-4°.

Cocaii (Merlini), poete Mantuani. — *Macaronicorum.* Tivoli, 1521, in-16.

Coignet (Mme). — *Catherine de Médicis et François de Guise.* Paris, in-8°.

Colet (Cl.). — *L'oraison de Mars aux dames de la court, ensemble la response des dames à Mars.* Paris, 1548-49, in-8°.

Colin (Jacques, d'Auxerre). — *Le Courtisan* de Messire Balthazar de Castillan, nouvellem. reveu et corr. Paris, s. d. (vers 1560), in-16.

Archives du Collège héraldique. Paris, 1869, in-8°.

Colonna (Pompeo). — *Apologia pro Mulieribus.* Ms. appartenant à l'auteur.

Colonna (Vittoria). — *Rime de la divina Vittoria Colonna, marchesa di Pescara.* Parme, 1538, in-16 (exemplaire de la bibliothèque de François Ier à la Bibl. Nat.).

La Complainte de trop tost marié, de nouvel imprimé. Paris, 28 sept. 1509, in-8°.

Condivi. — *Vita di Michelagnolo Buonarotti*, éd. de Florence, 1858.

La Conqueste du chasteau d'amours conquestée par l'umilité du Beau Doulx. S. l. n. d. (Lyon, 1500), in-4°, 16 ff.

Coquillart (Guill.), official de Reims. — *Les Droitz nouveaulx avec le débat des dames et des armes.* Paris, goth. s. d., pet. in-4°.

Corio (Bern.). — *De Amore*, dialogus, 1502.

Corrozet (Gilles). — *L'Histoire d'Aurelio et Isabelle en italien et françois. Plus la Deiphire de M. Léon-Baptiste-Albert.* Le tout de nouveau diligemment conféré, reveu et corrigée. Lyon, 1555, pet. in-12.

Costa de Beauregard (Mis). — *Deux Educateurs* : l'évêque d'Orléans et le philosophe de Genève (extrait du *Correspondant*). Paris, 1883.

Coste (Hilarion de). — *Les éloges et les vies des reynes, des princesses et des dames illustres en piété, en courage et en doctrine, qui ont fleury de nostre temps et du temps de nos pères.* Paris, 1647, in-4°.

Cotronei (B.). — *Le Farce di G. G. Alione poeta astigiano della fine del secolo XV.* Reggio Calabria, 1889, in-8°.

Couderc. — *Les Poésies d'un Florentin à la cour de France au* XVIe *siècle.* Turin, 1893, 45 p., in-8°.

Court (B. de). — *Arresta amorum LII* (de M. d'Auvergne), ad utriusque juris rationem usum quam acutissime accomodata. Lyon, 1546, pet. in-8°.

Courteault (H.). — *La Louange du mulièbre et féminin sexe.* Mâcon, in-8°, 38 p.

Crenne (Helisenne de). — *Les Angoysses douloureuses qui procèdent d'amours.* Paris, 1541, in-18.

Cretin (Guill.). — Epitre à Charbonnier. Ms. fr. 1711, f° 8 v°.

Les Cris de Paris. Paris, 1545, plaq.

Croce (B.). — *Naples de* 1508 *à* 1512, d'après la *Question de Amor* (*Archivio storico per le provincie napoletane*, ann. XIX, fasc. I, 1894).

Cy est le chevalier aus dames. Metz, 4 février 1516 (1517), in-4°, 98 ff.

La Dance macabre. Les troys Mortz, les troys Vifz, et les quinze signes precedens le grant iugement. In-8°, goth...

Daneau. — *Traité des danses.* 2e éd., de 1580.

La Danse des Morts (avec bois). S. l. n. d. (Paris, vers 1500), in-4°.

Dantier. — *Les Femmes dans la société chrétienne.* Paris, 1878, 2 vol. in-4°.

Dassy (Fr.). — *Dialogue très élégant intitulé le Peregrin, traictant de l'honneste et pudique amour concilié par pure et sincère vertu, traduict de vulgaire italien, de Caviceo, en langue françoise.* Paris, 1527, in-4°.

Digitized by Google

Le Débat du Vieulx et du Jeune. Coll. Silvestre, 1830.

DEDEKIND. — *Grobianus et Grobiana.* 1re éd., Francfort, 1549.

DEJOB (Ch.). — *De l'influence du Concile de Trente sur la Littérature et les Beaux-Arts chez les peuples catholiques.* Paris, 1884, in-8°.

DELBREL (Le P.). — *Juan Bonifacio.* Paris, 1894, in-8°.

DELISLE (Léopold). — *Mélanges de paléographie et de bibliographie.* Paris, 1880, in-8°. — *Cabinet des manuscrits.*

DE NISE. — *Sermones dominicales Revi Patris Fratris Nicolai Denüse, a dominica secunda post pascha usque ad adventum.* Paris, 1510, in-16. — *De Sanctis.* Rothomagi, 1510, in-16.

DENIZOT, dit le comte d'Alsinois. — *Tombeau de la royne de Navarre.* Paris, 1551, in-8°.

DESCHAMPS (Eustache). — *Les Dictz des femmes de diverses nations.* Ms. fr. 1717, édit. du Mis de Saint-Hilaire.

DILLAYE. — *L'Heptaméron des Nouvelles* de Marguerite, d'Angoulesme... Notice par A. France. Paris, 1879, 3 vol. in-16.

Le Discord des trois Chevaliers. Lyon (vers 1495), in-4°, 20 ff.

Discours de court. Ms. fr. 25451.

Le Doctrinal des nouveaux mariéz. S. l. n. d., in-4°. Lyon, 1504.

La Doctrine du père au filz. S. l. n. d. (Lyon, vers 1504).

DOLCE (Lod.). — *Dialogo... della institution della Maritata.* — *Dialogo in difesa di male sventurati mariti,* 1542. — *Della institutione delle donne,* 3e éd. Venise, 1553. — *Paraphrasi nella Satira di Giuvenale, nella quale si ragiona delle miserie de gli huomini maritati...* Venise, 1538, in-8°.

DOMBRE. — *Etude sur la pensée religieuse de Michel-Ange.* Montauban, 1883, in-8°.

DOMENICHI. — *Rime del Lod° Domenichi.* Venise, Giolito de Ferrari, 1544, in-18 (dédicace à Bonne Sforza, reine de Pologne). — *Rime diverse d'alcune nobilissime, et virtuosissime donne...* Lucques, 1559, in-8°. — *Le Due Cortigiane.* 1567. — *Facecies et mots subtils d'aucuns excellens esprits et très nobles seigneurs* (trad. de l'italien de Domenichi). Lyon, 1597, in-18.

DORÉ. — *Les Allumettes du feu divin pour faire ardre des cueurs humains en lamour de Dieu.* Ou sont déclarez les principaulx articles et mysteres de la Passion de Notre Saulveur Jésus avec les voyes de Paradis que a enseignées nostre benoist Saulveur Jesus en son evangile (plus, les *Vierges du Paradis*). Paris, 1515, in-12.

DOUTREPONT (G.). — *Jean Lemaire de Belges et la Renaissance,* dans la *Revue générale de Belgique,* 29e année, t. LVIII.

DREUX DU RADIER. — *Récréations historiques, critiques, morales et d'érudition,* par D. D. A. 1767, 2 vol. in-12.

DRUDONIS (Hilarii). — *Practica artis amandi.* Amsterdam, 1652, in-12.

DUPLESSIS. — *Essai bibliographique sur les diverses éditions d'Ovide...* Paris, 1889.

Les Echecs amoureux. Ms. de Louise de Savoie. Fr. 143.

Sensuyt le Roman de Edipus filz du roi Layus lequel Edip' tua son père. Et depuis espousa sa mère : Et en eut quatre enfans... (Paris). S. l. n. d., in-16.

EPHRUSSI (Ch.). — *Albert Dürer et ses dessins.* Paris, 1882, in-4°. — *Les Bains de femmes d'Albert Dürer.* In-4°.

EPLIMARE (Le sr d'). — *Les Belgicques Amours.* Ms. fr. 2178.

EQUICOLA (M.). — *Di natura d'amore.* Venise, 1525, in-8°. — *Apologie contre les medisantz de la nation franç.,* trad. de latin en franç. Paris, 1550, pet. in-8°.

ERASME. — *Comédie ou Dialogue matrimonial* (Uxor memphigamos). Ed. française, 1541, in-16. — *Eloge de la Folie.* Ed. de 1713. — *De duplici copia verborum ac rerum commentarii duo.* Erasmi, *De Ratione studii deque pueris instituendis commentariolus,* ad Petrum Viterium Gallum. — *De Laudibus literariæ societatis, reipublicæ, ac magistratuum urbis Argentinæ.* Epistola plane Erasmica, hoc est elegans, docta et mire candida. Bâle, 1517, in-4°.

ERASME, CORDIER et VIVÈS. — *Varii usus pueriles ex D. Eras. M. Corderio*

Digitized by Google

et L. Vive deporati in gratiam puerorum. Paris, 1555, in-8°.

Comptes de Jean d'Estouteville, comte de Créances. Ms. fr. 18740.

Escars (François d'), s^r de La Vauguyon. — *Déploration d'Anne de France* (poème inédit, que l'auteur compte publier).

Estienne (H.). — *Apologie pour Hérodote*. Ed. de 1735. — *Deux dialogues* du nouveau langage françois-italianizé, et autrement desguizé. Paris, 1883, 2 vol. in-8°.

Estrées. — *Le contreblason de faulces amours, intitulé le grand blason damours espirituelles et diuines*. Paris, in-8°, goth.

Les Evangiles des quenouilles.

Faiil (Noël du). — *Propos rustiques et facétieux*, 1547. — *Baliverneries*, 1548, éd. Lemerre (1878).

Fanti (Sigismondo). — *Triompho di Fortuna*. Venise, 1526, in-f°.

Ferrero (E.) et Muller (G.). — *Vittoria Colonna, marchesa di Pescara*, carteggio. 2° éd., con supplemento, raccolto ed annotato da Dom. Tordi. Turin, 1892, in-8°, p. xxvi.

Fétis (F.-J.). — *Biographie universelle des musiciens* et bibliographie générale de la musique, 2° éd. Supplément et complément publiés sous la direction de M. Art. Pougin. Paris, 1881-1889, 10 vol. in-8°.

Feugère (Léon). — *Les Femmes Poètes au* xvie *siècle*. Paris, 1860, in-8°.

Ficino. — *Il comento di Marsilio Ficino, sopra il convito di Platone* Venise, 1544, in-12. — *Platonis Opera omnia quæ exstant, Marsilio Ficino interprete, græce-latine*. Lyon, 1590, in-f°.

Finot. — *Inventaire analytique des Archives du département du Nord*, t. VIII.

Firenzuola (Agnolo). — *Prose*. 1548, in-8°. Florence, 1552, in-8°.

Firmin-Didot (A.). — *Essai de classification méthodique et synoptique des Romans de chevalerie inédits et publiés*. Paris, 1870, in-8°.

Flamini. — *Studi di storia letteraria*. Livourne, 1894.

La Fleur de toutes joyeusetez. S. l. n. d. Goth.

Folengo (Th.). — *Opus Merlini Coccaii, Poete Mantuani, Macaronicum*. 1521, in-16.

Fontaine (Ch.). — *La Contr'amye de cour*. Paris, 1541, in-8°.

Fontana. — *Documenti Vaticani d, Vittoria Colonna, M^a di Pescara*, per la difesa dei Cappucini. *Nuovi documenti Vaticani* (*Archivio della R. Società Romana di storia patria*, IX, 345, et X, 595).

Forcella. — Recueil.

La Forest des philosophes. Pl. goth. in-8°.

Forth (Joannis Ringelbergii). — *Liber de ratione studii*. Lugduni, 1531.

Four (Antoine du), évêque de Marseille. *Vie des femmes célèbres*. Ms. fr., nouv. acq. 4169.

France (Martin). — *Le Champion des Dames*, livre plaisant, copieux et habondant en sentences, contenant la deffense des Dames, contre Malebouche et ses consors... Paris, 1530, pet. in-8°.

France (Anne de). — Lettre relative, à la Bibl. de l'Institut., Ms. Godefroy 255, f°s 3-4.

France (Marguerite de), reine de Navarre. — *Marguerites de la Marguerite des Princesses*, très illustre royne de Navarre. Lyon, 1547, 2 vol. in-8°. — *Le Miroir de l'âme pécheresse*. 1re éd., 1531, in-8°. — *Le Tombeau de Marguerite de Valois, royne de Navarre, faict premièrement en distiques latins par les trois sœurs princesses en Angleterre* (Anne, Marguerite et Jeanne de Seymour), avec plusieurs odes, hymnes, cantiques, epitaphes sur le mesme subject. Paris, 1551, pet. in-8°. (V. Denizot.)

France (Marguerite de), duchesse de Savoie. — *Comptes de sa maison*. Ms. fr. 10394. - *Devis de garderobe*. Ms. fr. 3119, f° 55. - *Lettres*. Ms. fr. 3035, f° 91 ; 2915, etc.

France (Anatole). — Préface de l'*Heptaméron*, éd. Lemerre, 1879.

Franck. — *Les Marguerites de la Marguerite des princesses*, éd. Jonaust. — *Les Comptes du monde adventureux*, éd. Lemerre, 1878, 2 vol. in-16.

France (A.). — *Paracelse et l'alchimie au* xvie *siècle*. Mémoire lu en séance

Digitized by Google

publique des cinq académies, le 25 octobre 1853.

FRÉMY. — *L'Académie des derniers Valois*. Paris, gr. in-8°. — *Les Poésies inédites de Catherine de Médicis*. Paris, 1885, in-16.

Procès de canonisation de saint François de Paule. Bollandistes, *aprilis*, I. Ms. lat. 18320.

FRIEDRICH (Dr Joh.). — *Astrologie und Reformation*. oder die Astrologen als Prediger der Reformation und Urheber des Bauernkrieges. Munich, 1864, in-8°.

FRIESE (Laurent). — Ein kurtze schirmred der kunst Astrologie, wider etliche uuerstan dene vernichter, auch etliche antwurt uff die reden, und fragen. Martini Luthers Augustiners, so er in seinen zehen gebote unformlich wider dife küst gethon hat, durch Laurentzen Friesen freier künsten und artzney doctorem. Strasbourg, 1520, in-4°.

GAGUIN. — *De variis vite humane incommodis, Roberti Gaguini elegia*. Paris, 1509, s. l. n. d., in-8°. — *In poesis detractorem*, Guaguinus Fausto... In-4°. s. l. n. d. (vers 1500).

GAMBA (Bart.). — *Delle novelle italiane in prosa*. Bibliografia. Florence, 1835, in-8°.

GARIN. — *Complainte et enseignement*... 1495. Pet. in-4° (Paris, 1832).

GARZONI. — *Piazza universale di tutte le professioni del mondo*. Venise, 1587, in-8°.

GASTIUS. — *Conviralium Sermonum*, t. III. Bâle, 1566, 3 vol. in-8°.

GAUFRÈS. — *Claude Baduel et la réforme des études au* XVIe *siècle*. In-8°.

GAUTIER (Léon). — *La Chevalerie*, 3e éd., in-4°.

GAUTIEZ. — *L'Arétin*. Paris, 1895, in-8°.

GAYE. — *Carteggio*.

GAZIUS (Anthonius). — *Florida Corona* que ad sanitatis hominum conseruationem ac longeuam vitam perducendam sunt pernecessaria continens. Lyon, 1514, in-4°.

GEBHARDT. — Préface de Don Quichotte, éd. Jonaust, 1884. — *Rabelais* (classiques populaires), 2e éd. — *L'Italie mystique*. Paris, 1890, in-16. — Dans l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, t. IV. — Dans le *Journal des Débats*, 11 septembre 1894.

GÉNIN. — *Lettres inédites. Nouvelles lettres de la reine de Navarre* (Société de l'Histoire de France).

GENLIS (Mme de). — *De l'Influence des femmes sur la littérature*. Paris, 1826, in-8°.

GÉRUSEZ. — *Hist. de la littérat. française*, t. I.

GIAMBULLARI (Pier Francesco). — *Apparato et feste nelle noze dello illustrissimo signor Duca di Firenze et della duchessa sua consorte*, con le sue stanze, madriali, comedia et intermedii, in quelle recitati. Florence, 29 août 1539, in-8°.

GINGUENÉ. — *Histoire littéraire de l'Italie*. — *De l'autorité de Rabelais dans la Révolution présente et dans la constitution civile du clergé*, réimprimé par Henri Martin. Paris, 1879, in-12.

GIRAUD et CHEVALIER. — *Le Mystère des trois Doms* joué à Romans en 1509, publié d'après le manuscrit original..., 1887, in-4°.

Le Giroflier aux dames. Ensemble le dit des sibiles s. d., in-4° goth., réimpression.

GODEFROY et BAUHAIN. — *Château de La Rochefoucauld en Angoumois*. Notice historique, essai de restitution au XVe siècle, restauration au XVIe. Paris, 1893, in-8°.

GONCOURT (E. et J.). — *La Femme au* XVIIIe *siècle*. Paris, 1878, in-12.

GOVEANI (Antonii) Lusitani. — *Epigrammatωn* (sic) *libri duo*. Ad mortalitatem. Lyon, 1539, pet. in-4°. — *Epigrammata*, ejusd. epistolæ quatuor. Lyon, 1540, petit in-8°.

GOYAU. — Dans la *Revue des Deux Mondes*, 1896.

GRACIAN. — *L'Homme détrompé* ou le criticon de Baltazar Gracian, trad. de l'espagnol. La Haye, 1725, 3 vol. in-8°.

GRAF. — *Attraverso il Cinquecento*. Turin, 1888, in-8°.

GRAUS (Joh.). — *Die katholische Kirche und die Renaissance*. Freiburg-in-Brisgau, 2e éd. 1888, in-8°.

GREGOROVIUS. — *Lucrèce Borgia*, 2 vol. in-8°.

GRÉVIN (J.). — *Cinq livres de l'imposture et tromperie des diables, des enchantements et sorcelleries*; traduits de Jean Wier. Paris, 1567, in-8°,

Digitized by Google

GRIGNANUS (Symph.). — *Italie et Gallie Panegyricum* (éd. Champier).

GRUYER (F.-A.). — *Raphaël, peintre de portraits*. Paris, 2 vol. in-8°.

GRUYER (Gust.). — Dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1883. — *Albert Dürer*, par Thausing, trad. Gruyer, 1 vol. in-8°.

GRINGORE. — *La Complainte du trop tard marié*, pet. in-16, s. l. n. d.

GUASTI. — *Le rime di M.-A. Buonarroti, cavate dagli autografi*. Florence, 1863, in-4°.

GUIGUES. — *Le Livre d'amitié, dédié à Jehan de Paris par l'escuyer Pierre Sala*, publié par Georges Guigues. Lyon, 1884, in-8°.

GUILLAUME (Abbé). — *Le Mystère de saint Eustache*, joué en 1504. Gap, 1883, in-8°. — *Le Mystère de saint Anthoni de Viennes*, publié d'après une copie de l'an 1503. Gap, 1884, in-8°.

GUILLET (P. du). — *Rimes de gentile et vertueuse dame D. Pernette du Guillet*. Lyon, 1545, in-8°.

GUTERRY. — *Les Epistres dorées*... d'Ant. de Guevara, trad. par le sr de Guterry. Paris, 1573, petit in-8°.

HAMEL (A. Van). — Dans la *Romania*, 1888.

HASENCLAVER. — *L'Evolution religieuse de Vittoria Colonna. Deutsch Evangelische Blätter*, 1896.

HAUSSONVILLE (Cteesse d'). — *Marguerite de Valois*. Paris, 1870, in-16.

HAVART (Regnault). — *Chroniques de France*. Exemplaire offert à Anne de France, dérobé par Libri, récemment rentré à la Bibl. nat. (fonds Libri, n° 120).

HEGENDORFF (Christ.). — *Encomium somnii*. Leipzig, 1519, in-4°.

Hécatomphile, de vulgaire italien tourné en langaige françoys. Les fleurs de poésie françoyse. Paris, 1534, in-32.

HERBERAY (Nic. du). — *L'Orloge des Princes*, œuvre de très excellente et admirable doctrine, composé en espaignol par tres illustre seigneur Don Anthonio de Gueuara... Traduit en françoys, et dédié au roy Henry deuxième de ce nom. Paris, 1550, in-8°.

HÉRICAULT (d'). — *Œuvres de R. de Collerie*, éd. Jannet. — *Œuvres de Gringoire*, éd. Jannet, in-8°. — *Œuvres de Clément Marot*. Paris, 1867, in-8°.

HEROET (Ant.). — *La parfaicte Amye*. Lyon, 1543, in-8°. — *Opuscules d'amour*, par Heroet, La Borderie et autres divins poètes. Lyon, 1547, petit in-8°. (La parfaite Amye. — L'Androgyne de Platon. — Complainte d'une dame nouvellement surprise d'amour, par Heroet. — L'Amye de Court. — Le nouvel Amour. — Le discours du voyage de Constantinople, par Laborderie. — L'amye de Cour, par Ch. Fontaine. — L'honneste amant de Paul Augier, Carentenois.)

HERUET. — *Le sainct, sacré, universel et général Concile de Trente*, traduit par M. Gentian Heruet, d'Orléans, chanoine de Reims. Paris, 1601, in-8°.

HOUDOY. — *La Beauté des Femmes*. Lille, gr. in-8°.

HUIT (Ch.). — *Le Platonisme pendant la Renaissance* (*Annales de philosophie chrétienne*, 1895, 1896, 1897).

HUTTEN (Ulrich de). — *Opera*. Leipzig, 1821-1864, 8 vol. in-8°.

IANITSCHEK (H.). — *Die Gesellschaft der Renaissance in Italien und die Künst*. Stüttgart, 1879, in-8°.

Insignis atque preclarus de deliciis paradisi liber. Paris, mars 1561, more romano, in-8°.

Instructions et lettres des rois très chrestiens et de leurs ambassadeurs et autres actes concernant le concile de Trente. Paris, 1654, in-4°.

INTRA (G.-B.). — *Nozze e funerali alla corte dei Gonzaga* (1549-1550) (*Arch. st. lombardo*, ann. 23, 1896, pp. 381 et suiv.).

IVRY (Jean d'). — *Les Ditz de Salomon*. Plaq. in-32. — *Les Secretz et Loix de mariage*, composez par le secrétaire des dames. Plaq. goth. in-32, s. l. n. d. — *Les Triumphes de France*. Paris, 1508, in-32.

JOLY (A.). — *Etude sur J. Sadolet* (1477-1547). Caen, 1857, in-8°. — *De Balthassaris Castilionis* (Castiglione) *opere cui titulus « Il libro del Cortegiano. »* Caen, 1856, in-8°.

JOUBERT (André). — *Etude sur les misères de l'Anjou aux* XVe *et* XVIe *siècles*. Angers, in-8°, 1886. — *Etude sur la vie privée au* XVe *siècle en Anjou*. Angers. 1884, in-8°.

Digitized by Google

Jovii (P.) Novicomensis. — *Opera*. In-f°.

Justiniani. — *Chalcidii viriclarissimi luculenta Timaei Platonis traductio*, et ejusdem argutissima explanatio. Paris, 1520, in-f°.

Kamann. — Dans *Mittheilungen aus dem germanischen National Museum*. Nürnberg, 1894.

Knörich. — Dans *Zeitschrift für Kulturgeschichte*. B. III, b. 6.

Juvénal (Guy). — *Reformationis monasticæ Vindiciæ*, 1503, in-8°.

Labé (Louise). — *Œuvres*. Ed. Tross, Paris, 1871, in-8°.

Larouderie (Abbé). — *Discipline de Clergie*, traduction de l'ouvrage de Pierre Alphonse. — *Le Chastoiement d'un père à son fils*, traduction en vers françois de l'ouvrage de Pierre Alphonse. Paris, 1828, in-8°.

Lacombe. — *Cléopolis : description et eloge de Paris par Stoa*, 1514. Société de l'Histoire de Paris, *Bulletin*, 1890, août.

Lacroix (Paul). — *Œuvres choisies* de P. Arétin, traduites de l'italien pour la première fois, précédées de la vie abrégée de l'auteur par Dujardin, d'après Mazucchelli. Paris, 1845, in-12. — *Costumes historiques de la France*, Paris, s. d., 10 vol. in-8°. — *Le Cymbalum Mundi*, précédé des nouvelles récréations et joyeux devis. Nouv. édit. Paris, 1858, in-12. — *Débat entre deux dames sur le passe-temps des chiens et des oiseaux*, suivi de la Chasse Royale, poème de H. Salel. Notes par Ernest Jullien. Paris, 1882, in-16. — *Les Deux Fous*, histoire des temps de François Ier. Paris, 1845, gr. in-8°. — *Histoire maccaronique de Merlin Coccaie*, prototype de Rabelais, avec notes et notices par G. Brunet. Nouv. éd. corrigée. Paris, 1859, in-8°. — *Œuvres de François Rabelais*, contenant la vie de Gargantua et celle de Pantagruel, précédées d'une notice historique, avec notes et glossaire par Louis Barré. *Illustrations par Gustave Doré*.

Lafenestre. — *Titien*. Paris, f°.

La Ferrière (H. de). — *Amour mondain, amour mystique*. Paris, in-18. — *Marguerite d'Angoulême*. Paris, 1862, in-18. — *Trois Amoureuses au* xvi*e siècle*, Paris, in-18.

La Force (Charlotte-Rose de). — *Hist. de Marguerite de Valois, sœur de François Ier*. 6 vol. in-12, Didot, 1783.

Lalanne. — *Journal d'un bourgeois de Paris*. — *La Ruelle mal assortie...*, par Marguerite de Valois. Paris, Aubry, 1855. — *Œuvres complètes de Brantôme* et *Vie de Brantôme*. (Soc. de l'Hist. de France), Nouard, 1864-96. 11 vol. in-8°.

Lancelot. — Dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. VIII, éd. in-4°, pp. 579 et suiv. — *Le premier volume de Lancelot du Lac, nouvellement imprimé à Paris*. 1533, in-4°.

Lannau-Rolland. — *Michel-Ange poète*. Paris, 1860, in-12 (et autre édit. de 1863).

Lanterius (Paulus-Berardinus). — *Epithalame de Ludovic Sforza*. Ms. lat. 8387 *a*.

Lanusse. — *Montaigne* (classiques populaires). Paris, in-8°, 1895.

La Perrière (Guill. de), Tholosain. — *Les Cent Considérations d'amour*. — *Le Theatre des Bons Engins*, auquel sont contenus cent Emblemes. Avec priuilege. S. l. n. d., in-8°. — *Le Miroir politique*, conten. div. manières de gouverner et policer les Républiques, qui sont et ont esté par cy-devant. 1567, in-8°.

Larivey. — *Les facétieuses nuits de Straparole*, trad. de l'italien par Jean Louveau d'Orléans, 1560, in-8°, et par Larivey, 1573, in-8°.

La Salle (Ant. de). — *Les XV joyes du mariage*, éd. Jouaust, 1887, in-16.

Les La Trémoille pendant cinq siècles, t. III. Nantes, 1894, in-4°.

Laugel (Aug.). — *La Réforme au* xvi*e siècle*, études et portraits. Paris, 1881, in-8°.

Laumonier (Paul). — *Montaigne précurseur du* xvii*e siècle* (*Revue d'histoire littéraire*, t. III, pp. 204 et suiv.).

Laurent (Abbé). — *Hist. de Marguerite de Lorraine*, duchesse d'Alençon. Paris, in-16.

Lavallée. — *La Partie de chasse*, texte et traduction en vers français, avec notice. Paris, 1876, pet. in-8°.

Lavardin (J. de). — *Traduction du dialogue latin de Marc-Antoine Natta*, sur Dieu : offert à Marguerite de France. Ms. fr. 1826. — *La Célestine*. Paris, 1578, in-16.

Digitized by Google

Le Blanc (Richard). — *Livres de Hierosme Cardanus, médecin milannois, intitulez : de la subtilité, et subtiles inuentions, ensemble les causes occultes, et raisons d'icelles* (trad.). Paris, 1584, in-12.

Epitaphe de la greffière Leblanc (Catherine Budé). Ms. fr. 1721, f° 97.

Léclanché. — *La vie de Benvenute Cellini*, écrite par lui-même. Traduction. Notes et index de M. France. Paris, 1881, gr. in-8°.

Lefebvre (Jean). — *Le livre de Mathéolus. Poème français du* XIV*e siècle.* Bruxelles, 1846, 2 vol. in-8°. — *Le Rebours de Mathéolus.* Paris, 11 mai 1518, in-4° (réimpression).

Lefebvre-Saint-Ogan. — *De Dante à l'Arétin.* Paris, 1889, in-12.

Lefeuvre (Raoul). — *Recueil des histoires de Troye.* Ms. de Louise de Savoie. Ms. fr. 252.

Lefranc (Abel). — *Les dernières Poésies de Marguerite de Navarre*, publiées pour la première fois. Paris, 1896, in-8°. — *Bulletin historique et littéraire de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.* 1897, 15 janvier et suiv. : *Les Idées religieuses de Marguerite de Navarre.*

Le Glay. — *Lettres de Maximilien* (Société de l'histoire de France).

Legouvé. — *Histoire morale des femmes.*

Lemaire de Belges. — *Illustrations et singularités*, éd. de 1549, in-4°. — *Œuvres*, publiées par J. Stecher. Louvain, 1882-91, 4 vol. in-8°. — *Le Temple d'honneur et de vertus*, composé par Jehan le Maistre (*sic*) disciple de Molinet, a l'honneur de feu monseigneur de Bourbon. S. d., in-4°. — *Traictez singuliers contenus au présent opuscule, de Atropos...* Paris, en la rue Neufve-Nostre-Dame, a l'enseigne sainct Nicolas. S. d. (vers 1521), f°.

Leone Ebreo. — *Dialoghi di Amore*, compesti per Leone medico hebreo. Venise, 1549, in-8°, traduits en Castillan sous le titre : *Les dialogos de amor de maestre Leon Abarbanel.* Venise, 1568, in-4°.

Leporei (Gulielmi) Avallonensis. — *Ars memorativa.* Paris, 1523, petit in-4°.

Lincy (Leroux de). — *Femmes célèbres*, in-18. — *Le livre des Proverbes français.* Paris, 1859, 2 vol. in-12. — *Vie de la reine Anne de Bretagne*, 4 vol. in-18. — *L'Heptaméron des nouvelles de la Reine Marguerite de Navarre*, publié par Montaiglon et Leroux de Lincy. Fig. de Freudenberg, Paris. 1880, 4 vol. pet. in-8°.

Le Roy (Loys), dit Regius. — *Le Phédon de Platon...* Le dixiesme liure de la Republique... Deux passages du mesme autgeur..., l'vn du Phèdre, l'autre du Gorgias. La remonstrance que feit Cyrus, Roy des Perses, à ses enfans et amys, vn peu au parauant que rendre l'esprit, prise de l'huitiesme liure de son institution escritte par Xénophon. Paris, 1581, in-4°.

Leroy (A.). — *Recherches sur les habillemens des femmes.* Paris, 1772, in-12.

Lesnauderie (P. de). — *La louenge de mariage et Recueil des hystoires des bonnes vertueuses et illustres femmes.* Paris, 9 mai 1523, pet. in-4°.

Lespy. — *Les Sorcières dans le Béarn.* Pau, 1875, gr. in-8°.

Lettere volgari di diversi nobilissimi huomini et excellentissimi ingegni, scritte in diverse materie. Librod primo. Venise, 1542, in-16. Libro secondo, 1545, in-16.

Liber trium virorum et trium spiritualium virginum. Paris, 1513, in-f°.

Liebaud (J.). — *Les Maladies des femmes et Remèdes d'ycelles.* Trad. en françois et amplifiés par M. J. L., médecin à Paris. Reueus, corrigés et augmentés du tiers par Lazare Pe. Dédiés aux dames. Paris, 1609, in-8°.

Le Livre des visions fantastiques. Paris, 1542, in-18.

Lodalam. — *Opus Merlini Cocaii, poetæ Mantuani Macaronicorum totum in pristinam formam per me mag. Acquarium Lodolam optime redactum.* 1521, in-16.

Longolii (Christophori). — *Orationes: epistolarum*, etc. Florence, 1524. in-4°. — *Oratio ad Luterianos*, in-16. — *De Laudibus Prudentie.* Valence, 8 non. sept. 1514, in-16.

Louange des femmes. Lyon, 1551, in-8°.

Luigini (Feder.). — *Il libro della bella donna.* Venise, 1554, in-16.

Lumbroso (Giac.). — *Memorie italiane del buon tempo antico.* (N° 6. Le donne,

Digitized by Google

le oche et le capre.) Turin, 1889, in-8°.

LUTHER. — *Tisch-Reden*, éd. d'Eisleben.

Comptes de Marie de Luxembourg, comtesse de Vendôme. Ms. fr. 18740; 26111, 1014, 3920, f° 112.

LUZIO (A.), RENIER (R.). — *Il lusso di Isabella d'Este, M. di Mantova* (*Nuova Antologia*, juin 1896 et suiv.). — *Mantova e Urbino. Isabella d'Este ed Elisabetta Gonzaga nelle relazioni famigliari e nelle vicende politiche*. Turin, 1893, in-8°. — *Nuove Ricerche sul Folengo* (dans le *Giornale storico della Letteratura italiana*, vol. XIII, XIV).

MABILLE. — *Le grand Parangon des Nouvelles nouvelles*, de Nicolas de Troye. Paris, 1869, in-8°.

MABILLEAU (Léon). — *Et. histor. sur la philosophie de la Renaissance*. Paris, in-8°.

MAGISTRI (Yves). — *Miroyers et guydes fort propres pour les dames et damoiselles*. Bourges, 1585, in-8°.

MAGNY. — *Les Amours d'Olivier de Magny, quercinois, et quelques odes de luy*. Paris, 1553, in-16.

MAILLARD. — *Sermones de adventu*, declamati in ecclesia Sancti Joannis in Gravia. Paris, 1511, in-12. — *Sermones de Sanctis*. In-12. — (?) *Le Miroir d'or de l'âme pécheresse*. Paris (vers 1500), in-4°.

MAJANSIO (a Gregorio). — *Vives, Opera omnia*, distributa et ordinata in argumentorum classes præcipuas, item Vita Vivis scripta ab eodem Majansio. 8 vol. in-f°, 1782-1790.

MANSEL (Jean). — *La Fleur des histoires*. Ms. fr. 55, 56, 57.

MANTZ (Paul). — *Holbein*. Paris, in-f°. — *Michel-Ange peintre*, dans *l'Œuvre et la Vie de Michel-Ange*.

MARCHE (Ol. de la) — *Parement et Triumphes des dames*.

MARCHEGAY. — *Lettres missives du château de Thouars*. In-8°.

MARCILIUS (Théod.). — *Historia strenuarum*. Paris, 1599, in-8°.

MARCONVILLE. — *De la Bonté et Mauvaistié des femmes*, par Jehan de Marconville, gentilhomme percheron. Paris, 1563, pet. in-8°. — *L'Heur et Malheur de mariage*, ensemble les loix connubiales de Plutarque traduictes en français. Paris, 1564, pet. in-8°. — *Recueil memorable d'aucuns cas merueilleux advenus de nos ans, et d'aucunes choses estranges et monstrueuses aduenues es siècles passez*. Paris, 1563, pet. in-8°.

MARIÉJOL. — *L'Espagne sous Ferdinand et Isabelle*. Paris, in-4°. — *Pierre martyr d'Anghera*. Paris, in-8°.

Chronique de Merillac.

MARINELLO (Giov.). — *Gli ornamenti delle donne*. Venise, 1574, in-8°.

MAROSTICI, Rhetoris. — *Oratio ad Venetam juventutem* de subrogandis in defunctorem locum præceptoribus. S. l. n. d. (Venise, vers 1500), pet. in-4°.

MAROT (Clément). — *A la louange des princes et princesses qui ayment la science historielle*. Ms. fr. 25295.

MAROT (Jean). — *Œuvres*. Paris, 1723, in-16.

MARTENE. — *Thesaurus anecdoctorum*, t. IV.

MARTIN (Jehan). — *L'Arcadie de Messire Iaqves Sannazar*, mise d'italien en françoys. Paris, 1544, in-8°. — *Les Azolains de Mgr Bembo, de la nature d'amour* (trad.). 3e éd., Lyon, 1552, in-8°.

MASSEBIEAU (L.). — *Les Colloques scolaires du XVIe siècle*. Paris, 1878, in-8°.

MAUNORY (Guill. de). — *L'Homme détrompé ou le Criticon Balthazar Gracian*, traduit de l'espagnol. La Haye, 1725, 3 t. 1 vol. in-12.

MAULDE LA CLAVIÈRE (R. de). — *Chroniques de Jean d'Auton*. (Société de l'histoire de France), 4 vol. — *Histoire de Louis XII*. Paris, 3 vol. in-8°. — *Les Origines de la Révolution française au commencement du XVIe siècle. La veille de la Réforme*. Paris, 1889, gr. in-8°. — *Louise de Savoie et François Ier*. Paris, 1895, in-8°. — *Procédures politiques du règne de Louis XII*. Paris, in-4°. — *Gazette des Beaux-Arts*, janvier 1897.

MÉDICIS (Hippolyte de). — *L'Enéide*. Florence, Bib. Pal., ms. 378.

MENOTI (Reverendi Patris Michaelis) ordinis Franciscani, zelatissimique predicatoris qui lingua aurea sua tempestate nuncupatus est, Sermones quadragesimales, ab ipso olim Turonis declamati. Paris, 1525, in-12.

Digitized by Google

Menus propos. S. l. n. d. (vers 1510). Pet. in-4°.

Méon. — *Blasons*, poésies anc. des xv° et xvi° siècles, extr. de différ. aut. impr. et man., par D. M. M***. 1809, in-8°.

Méray. — *Les Bains de Bade au* xv° *siècle par Pogge, Florentin*, trad. par Ant. Méray. Paris, 1876, in-18. — *La vie au temps des Libres Prêcheurs*, ou les devanciers de Luther et de Rabelais. 1879, 2 vol. in-8°.

Mercato. — *De mulierum Affectionibus*. Venise, 1587, in-4°.

Mercuri. — *Costumes historiques des* xii°, xiii°, xiv° *et* xv° *siècles*, avec texte histor. et descriptif par C. Bonnard, éd. revue par Ch. Blanc. Paris, 1860-61, 3 vol. in-4°.

Meschinot. — *Lunettes des princes*.

Methodius primum olimpiade et postea Tyri civitatum episcopus sub Diocleciano imperatore in Calcide civitate martyrio coronatur: qui multa edidit documenta et presertim de mundi creatione eidem in carcere revelata... Bâle, 1516, in-4°.

Meunier (Gab.). — *Trésor des sentences*.

Meyer (Paul). — *Le Conte des trois perroquets*, dans la *Romania*, 1887, pp. 565 et suiv.

Michel (Em.). — *Les Musées d'Allemagne*. Paris, 1886, in-4°. — *Le Musée de Cologne*. Paris, in-4°. — *Sur Lotto* (*Gazette des Beaux Arts*, janvier 1896). — *L'Œuvre et la Vie de Michel-Ange*. Paris (*Gazette des Beaux-Arts*, 1876).

Michelant (H.). — *Inventaire des vaisselles, joyaux, tapisseries, peintures, livres et manuscrits de Marguerite d'Autriche*, régente et gouvernante des Pays-Bas (1523). 1870, in-8°.

Mielot (Jean). — *Epître de saint Bernard*. Ms. fr. 1154, f° 92.

Milanesi (G.). — *Le Lettere di Michel-Angelo Buonarotti*. Florence, 1875, in-4°.

Minghetti (Marco). — *Le Donne italiane nelle belle arti al secolo* xv, xvi (dans la *Nuova Antologia*, 1877, anno xii, vol. V, p. 5-21, 308-330).

Mirandulae (Pici). — *Disputationes... adversus astrologiam divinatricem*... Bologne, 1495, in-f°.

Molinet. — *Les Faictz et Dictz de feu de bonne memoire Maistre Jehan Molinet*. Paris, 1531, 9 décembre, pet. in-f°. — *C'est le romant de la rose Moralisie cler et nst*. Translaté de Rime en prose par vostre humble molinet. S. d., pet. in-f°.

Molins (F. de). — *Discours moral*. Ms. fr. 1863, f° 1, v°.

Molitor. — *Tractatus de lamiis et phythonicis*, autore Ulrico Molitore. Paris, 1561, in-18.

Molmenti. — *Carpaccio*. Venise, 1893, in-4°. — *La Vie privée à Venise*. Ed. fr., in-8°.

Moncetto. — *Epistola consolatoria de morte Ludovici XII Regis Francorum*. Paris, 1515.

Montaiglon. — *Deux sonnets de Marc Claude de Buttet* (*Nouv. Archives de l'Art français*, 2° série, t. II, 1880-1881, p. 307-308). — *Le Roman de Jehan de Paris*. — *Les Évangiles des quenouilles*. Paris, 1855, in-16. — Edition de l'*Heptaméron*.

Montaiglon et Rothschild. — *Anciennes Poésies françaises*. 13 vol.

Monti et autres. — *Secuntur tractaculi sive opuscula: De Laude Mulierum; De Fide et Fraude earumdem*. S. l. n. d. (Lyon, 1500).

Montisiani (Marci-Antonii), Geminianensis... — *Quæstiones medicinales adversus nonnullos*... Venise, 1546. in-4°. *Coll. Moreau*. Ms. 777, à la Bibl. Nat.

Motis (J. de). — *Apologia mulierum in viros probrosos*. Bade, 1511, in-4°, 18 ff. — *Invectiva cetus feminei*. S. l. n. d. (Lyon, 1500), in-8°, 5 ff. Cf. Monti.

Motta (Em.). — *Libri di casa Trivulzio* Como, 1890, in-8°.

Motter. — *Cennino Cennini* (trad.). Paris, 1858.

Moulin (Du). — *La Fontaine des amoureux de science, compilée par maistre Jean de la Fontaine*, de Valenciennes, revue et mise en son entier avec les figures, par maistre Antoine du Moulin Masconnois. Lyon, 1547, in-8°. — Edition des *Œuvres* de Pernette du Guillet. — *Les Jugemens astronomiques des songes par Artemidorius, autheur ancien et renommé, plus Auguste Niphe. Des Divina-*

Digitized by Google

tions et Augures, par Anthoine du Moulin. Troyes, 1634, in-36. — *Augustinus Niphus : Des Augures ou Divinations*, traduict par maistre Antoine du Moulin Masconnois. Lyon, 1546, in-8°. — *Panegyric des demoyselles de Paris sur les neuf Muses*. Lyon, 1548, in-8°.

Muntz. — *Hist. de l'art pendant la Renaissance*. 3 vol. in-4°. — *Raphaël*, 1 vol. in-4°. — *La Renaissance au temps de Charles VIII*, 1 vol. in-4°. — *Les Plateaux d'accouchées*, dans les *Mélanges Piot*, 1894, pp. 11 et suiv.

Mutio (Gir.). — *Le Mentite ochiniane*. Venise, 1551, in-16.

Nannius. — *Dialogismi Heroinarum*, autore Petro Nannio, Alermariono. Paris, 1544, in-8°.

Nanquerii (Simonis), *Opusculum de funere Caroli VIII, cum comm°*. Paris, 1606, in-8°.

Naudé. — *Augustini Niphi Opuscula moralia et politica*, publ. par Gabriel Naudé, Paris, 1545, in-4°.

Navagero (Andrea). — *Viaggio* (1522), dans ses *Opera*. Patavii, in-f°, p. 363.

La Nef de santé avec le gouvernail du corps humain et la condannacion des banquetz a la louenge de diepte et sobriété. Vérard, 17 janvier 1507-8, gr. in-8°.

Instruction du duc de Nemours à ses fils (Moncalieri, 1582). Ms. Dupuy 550, f°s 151 et suiv.

Nesii (Johannis), Florentini. — *Oraculum, de novo sæculo*. Florence, 1497, 8 des ides de mai.

Les Neuf Muses ou Nymphes nouvelles. Lyon, 1549, in-18.

Nève (F.). — *La Renaissance des lettres et l'essor de l'érudition ancienne en Belgique*. Louvain, Berlin, Paris, 1890, in-8°.

Nevizan (Jean). — *Silva nuptialis*.

Nicaise (Dr). — *Chirurgie de Pierre Franco*. Paris, gr. in-8°.

Niphus (Aug.). — *De Pulchro et Amore*. Rome, 1531. — *De Re aulica* ad Phausinam, libri duo. Naples, 1533. — *De armorum litterarumque comparatione*... Ejusdem, *Apologia Socratis et Aristotelis*. Naples, 1526. — *Parva naturalia*. Physiognomica ; de animalium motu ; de longitudine et brevitate vite ; de iuventute et senectute ; de respiratione ; de morte et vita ; de memoria et reminiscentia ; de somnio et vigiliis ; de insomniis, de divinatione naturali, artificiosa, et de prophetia. Venise, 1523. — *De Principe*. — *De Muliere aulica*. — *De Viro aulico*. — *Opusculorum*. — *De regnandi peritia, ad Carolum V Imper. Cæsarem*. Naples, 1523, in-4°.

Nolhac (P. de). — *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*. Paris, 1887, in-8°. — *Erasme en Italie*. Paris, 1888, in-8°, viii-139. — *Recherches sur un compagnon de Pomponius Lætus* (*Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, t. VI).

Octavio. — Libellus de cœtu poetarum. Paris, 1503, in-4°.

Ollivier (Fr.). — *Miroir du Chrétien* (de Marguerite de France). Paris, 1556, in-8°.

Paléologue. — Dans la *Revue de Paris*, 1er avril 1896.

Palingenii (Marcelli). — *Zodiacus vitæ*. Amsterdam, 1662, in-12.

Papillon (Almanque). — *La Victoire et Triumphe d'argent*. Lyon, 1537.

Parabosco. — *I Contenti*. Venise, 1549, in-8°.

Paris (Gaston). — *Histoire poétique de Charlemagne*. Paris, 1865, in-8°. — *Un poème inédit de Martin Le Franc*, dans la *Romania*, 1887, pp. 383 et s. — *Journal des Savants*, mai-juin 1895.

Paris (G.) et G. Raynaud. — *Le Mystère de la Passion d'Arnoul Gréban*. Paris, 1878, in-8°.

Paris. — *Janssen. L'Allemagne et la Réforme*. Paris.

Parme (Jean de). — *Liber de Civitate Christi*. 1501, in-4°.

Pasolini (P. D.). — *Caterina Sforza*. Rome, 4 vol. in-8°. — *I Genitori di Torquato Tasso*. Rome, 1895, in-8°.

Le passe-temps de tout homme et de toute femme, nouvellement revu et corrigé, et imprimé nouvellement à Paris. Paris, s. d., in-18.

Pastor, *Histoire des papes* (t. V, VI), trad. Furcy-Raynaud.

Paulus Venetus. — *Summa philosophie naturalis*. Paris, 1514, pet. in-f°.

Digitized by Google

PEIGNOT. — *Testaments remarquables*, t. I, in-8°.

PEPIN (Guill.). — *De Imitatione sanctorum*. Paris, 1536, in-8°.

Tres plaisante et recreative Hystoire du tres preux et vaillant cheuallier Perceval le Gallois, jadis cheuallier de la Table ronde Paris, 1530, in-f°.

PÉRIERS (Bonaventure des). — *Le Cymbalum Mundi*. Texte de l'édition princeps de 1537, avec notice, commentaire et index, par Félix Franck. Paris, 1873, in-12. — Œuvres françoises. Paris, 1856, 2 vol. in-12.

PERIÈS. — *Dialogues du Tasse*. Paris, 1825, in-32.

PERLIN (Maistre Estienne). — *Description des Royaulmes d'Angleterre et d'Ecosse*. Paris, 1558, in-8°.

PERRENS. — *Jérôme Savonarole*, 2e éd.

PHILIPPSON. — *La contre-révolution religieuse du* XVIe *siècle*. Bruxelles. 1884, in-8°.

PICHON (Le Bon). — *Le Livre de la chasse, du grand Seneschal de Normandye* et les ditz du bon chien Soulliart qui fut au roy Loys de France XI de ce nom. Paris, 1858, pet. in-8°.

PICOT (Emile). — *Théâtre mystique de Pierre du Val et des libertins spirituels de Rouen au* XVIe *siècle*. Paris, 1882, in-8°. — *Pierre Gringoire et les comédiens italiens*. Paris, 1878, in-8°. — *Catalogue de la Bibliothèque du baron James de Rothschild*, 3 vol. in-8°.

PIERII (Joan.) Valeriani, Belunens. — *Pro sacerdotum barbis*. Paris, 1533. Réimprimé à la suite des *Hieroglyphica* du même. Lyon, 1602.

PINETTI (A.), ODAZIO (E.). — *L'umanista Lodovico Odasio alla corte dei Duchi di Urbino* (*Archivio st. Lombardo*, anno 23, 1896, pp. 355 et suiv.).

PISAN (Christ. de). — *Cent histoires de Troye*. Imp. par Pigouchet, petit in-f°, s. d. — *Le Livre des trois Vertus*.

Plaidoyers et arrests d'amours, donnez en la cour et parquet de Cupidon. Rouen, 1627, in-18.

PLATINA. — *De honesta Voluptate*. Venise, 1475, pet. in-4°. — *Hystoria de vitis pontificum*. — De falso et vero bono. — De vera nobilitate. — De optimo cive. — Panegyricus in laudem Bessarionis. — De pace Italiæ confirmanda et bello Thurcis indicendo. — Diversorum academicorum panegyrici. Paris, 1505, in-8°.

Poésies du règne de Louis XII. Ms. fr. 1717.

POYTIERS (Diane de). — *Lettres* inédites publiées d'après les man. de la Bibl. Nat. avec introduction et notes par G. Guiffrey. Paris, 1866, in-8°.

POLE. — *Epistolarum Reginaldi Poli, S. R. E. cardinalis, et aliorum* ad ipsum. Brescia, 1748, 4 vol. in-4°. — *Longolii vita*, dans *Lucubrationes*. Lyon, 1542, in-12.

POLIDORI (F.-L.), VESPASIANO DA BISTICCI. — *Notizie di alcune illustri donne del sec.* XV (*Archiv. storico ital.*, IV, pp. 439 et suiv.).

POMPONACE. — *De Immortalitate animæ* (1516).

PONT (Gracien du). — *Controverse des sexes masculin et femenin*. S. l., 1537, in-16.

PONTALLAIS (Jean de). — *Les Contredictz de Songe Creux*.

PONTANI (Joannis Joviani). — *Amorum libri II*, de amore conjugali... Calpurnii Siculi eclogæ VII, Aurelii Nemesiani eclogæ IV. Venise, février 1517, pet. in-8°. 1518, pet. in-8°. — *Opera*. Venise, juin 1518, pet. in-8° (en prose). — *Opera*. Venise, 1519, pet. in-8°.

PORCARI, dit PORCUS. — *Dialogus... Collocutores itinerantes, Tuscus et Remus*. Romæ, in campo Floræ, 1497.

PORTA. — *Magia naturalis*.

PORTA (Sanctius de). — *Sermones de Sanctis*. Lugduni, 1516, in-8°. — *De Tempore*. Lugduni, 1517, in-8°.

PORTESII (Johannis). — *Oratio de laudibus medicine*. Paris, 1550, in-8°.

POSTEL. — *Les très merveilleuses Victoires des femmes du nouveau monde*, et comment elles doibvent à tout le monde par raison commander. Réimprimé par M. Brunet. Turin, 1869. — *Le prime nove del altro mondo*. Venise, 1555, in-8°. — *Della divina ordinatione*. Venise, 1556, in-8°.

Pragmatica nuova del vestire, et habiti degli hvomini et donne della, città di Pervgia, et svo contado. Pérouse, 1595, in-4°.

Digitized by Google

PRESCOTT. — *Histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle.* Trad. Renson, 2 vol. in-8°.

Propositio oratorum S^mi D^mi Nostri Pape, coram Rege Francorum. Venise. Bibl. Marc. Epistolæ, cl. X, codex CLXXVIII, f°s 5, 6.

PROST (Bernard). — *Archives historiques*, t. I.

PUYMAIGRE (M. le Cte de). — *La cour littéraire de don Juan* II. Paris, 1873, in-18.

QUENTIN-BAUCHARD. — *Les Femmes bibliophiles.* Paris, 2 vol. in-4°. — *La Bibliothèque de Fontainebleau et les livres des derniers Valois à la Bibliothèque Nationale* (1515-1589). Paris, in-4°.

QUICHERAT (J.). — *Histoire du costume en France* depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, 2e éd. Paris, 1877, in-8°.

RATHERY. — *Notice sur Rabelais*, en tête de l'éd. Didot, 1870, in-8°.

RAULIN. — *Sermones dominicales pii patris Johannis Raulin...* Paris, 1542.

RAVAISSON-MOLLIEN. — *Les Manuscrits de Léonard de Vinci.* Paris, 6 vol. in-f°.

REBITTÉ (D.). — *Guillaume Budé, restaurateur des études grecques en France.* Paris, 1846, in-8°. — *De Recuperatione Terræ Sanctæ.* 2 vol. — *De Regno vulvarum*, 1561 ?

REINACH (S.). — *Les Déesses nues dans l'Art oriental et dans l'Art grec* (extr. de la *Revue archéologique*).

RÉLY (Jean de). — *Discours aux Etats de Tours.* Ms. fr. 16260.

Remonstrance charitable aux dames et damoyselles de France sur leurs ornemens dissolus, pour les induire à laisser l'habit du paganisme et prendre celuy de la femme pudique et chrestienne. Paris, 1581, in-18.

RENAN. — *Averroès et l'Averroïsme*, 2e éd., Paris, 1861, in-8°.

REUCHLIN (Joannis). — Phorcensis, cl. doct. — *De Arte cabalistica*, libri tres. Haguenau, 1530, gr. in-4°.

RHENANUS (Beatus), Synesii Cyrenensis, *Calvitii laus.* Bâle, 1515.

RICHARD (Marcellin). — *Le Mystère de saint André*, 1512. Publié par l'abbé J. Fazy. Aix, 1883, in-8°.

RISTELHUBER (P.). — ESTIENNE (Henri), *Apologie pour Hérodote.* Nouv. éd. Paris, 1879, 2 vol. in-8°.

RIVIO (Joanne), Atthendoriense, autore. — *De perpetuo in terris gaudio piorum, libellus.* Bâle, mars 1558, pet. in-18.

Rivista storica Mantovana, 1885.

RIZZARDI (Fel.). — *Rime et lettere da Veronica Gambara.*

ROBERTET (Jean). — *Le Colloque des XII dames.* Ms. fr. 1689.

ROCHAMBEAU (Mis de). — *La Famille de Ronsart.*

ROCHEMORE (Jacques de). — *Le Favori de Court*, trad. de Guevara. Anvers, 1557, in-18.

ROCQUAIN (F.). — *La Cour de Rome et l'Esprit de réforme avant Luther*, t. II. Paris, 8°.

RODOCANACHI (Emmanuel). — *Renée de France.* Paris, 1896, in-8°.

ROGER. — *Hist. d'Anjou.*

ROMAN. — *Chronique du loyal Serviteur* (Soc. de l'Histoire de France).

ROMANIS (F. de). — *Alcune Memorie di Mich° Buonarrotti.* Rome, 1823, in-8°.

ROSSI (Umberto). — *Giornale storico della letteratura italiana*, t. XIII.

ROSSI. — *Roma sotterranea.*

ROTÉ (Michel), Clerc d'office de tres haute et très exc. princesse madame Renée de France... *Apologie de Marus Equicolus...* Dédiée à Anne d'Este, duchesse de Guise. Précédée de dystiques latins de « Heliæ Andreæ ». Paris, 1550, in-16.

ROUSSEL. — *Système physique et moral de la femme* (5e éd.). Paris, 1809, in-8°.

ROUSSELOT. — *Histoire de l'éducation des femmes en France.* Paris, 1883. 2 vol. in-12.

ROXAS (F. de) et COTA (Rodr.). — *La Célestine.*

RUBLE (B^on de). — *Mariage de Jeanne d'Albret.* In-8°. — *Le traité de Cateau-Cambrésis.* In-8°. — *Les Commentaires de Montluc* (Société de l'Histoire de France).

RUOLZ. — *Discours sur la personne et les ouvrages de Louise Labé lyonnoise*, lu dans l'assemblée publique de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres au mois d'avril 1746. Lyon, 1750, in-8°.

RUSCELLI. — *Lettere di Principi.* Ve-

Digitized by Google

nise, 1575, 2 vol. in-8°. — *Natalis Comitum, de Venatione*... Venise, 1551, pet. in-8°.

Sabini (Troili). — *Oratio de laudibus Scientiarum* habita in templo D. Eustachii Romæ in festo D. Lucæ. Rome, 1525, pet. in-4°.

Sadoleti. — *Prædotropia*, 1587. (V. *Charpenne*.)

Saint-Ange (Louis de). — *Le Secret de triompher des femmes et de les fixer*, suivi des signes qui annoncent le penchant à l'amour. Paris, 1825, in-18.

Saint-Gelais (Mellin de). — *Œuvres*, éd. de 1574, in-8°.

Saint-Gelais (Octovien de). — *Les vingt et une epistres d'Ovide translatées de latin en fracoys*. Paris, 1544, in-8°. — *Le Séjour d'honneur* (Vérard), s. d., in-4°. — *Le Vergier d'honneur*... Ensemble plusieurs aultres choses faictes, composées par reverend pere en dieu, monsieur Octovien de Sainct-Gelais, evesque Dagoulesme, et par maistre Andry de la Vigne, secrétaire de la Royne et de monsieur le duc de Savoye, avec aultres (Vérard), s. d., in-f°.

Saint-Léger (Ysambert de). — *Le Miroir des dames*. Ms. de Marguerite de France, fr. 1189.

Autogr. de la Bibl. Imp. de Saint-Pétersbourg. Nouv. acq., fr. 1232.

Sainte-Beuve. — *Causeries du lundi*, t. VII.

Sainte-Marthe (Scævola de). — *Oraison funèbre*. Paris, 1550.

Sala (Pierre). — *Les Prouesses des rois*. Ms. fr. 10420.

Salel (Hugues), valet de chambre ordinaire du Roy. — *Œuvres*. Paris, 1540, in-8°.

Saltini. — *Rime e lettere di Vittoria Colonna*. Florence, 1860, 1 vol. in-32.

Salviano. — *La Ruffiana*, commedia nuova di M. Hippolito Salviano. Rome, 1553, in-8°.

Samouillan (Abbé Al.). — *Etude sur la chaire et la société française au* xv*e siècle*. Olivier Maillard, sa prédication et son temps. Paris, 1891, in-8°.

Sardou (A.-L.). — *Notice biographique* en tête de son édition de *Rabelais*. San-Remo, 1874, 3 vol. in-16.

Sarget (Pierre), continué par Desrey (Pierre). — *Les Fleurs et Manières des temps passez*. Paris, 1513, in-f°.

Savonarola (H.). — *Copia duna epistola lnquale manda el rev° padre fra Hieronymo da Ferrara... a madona Magdalena, comtessa della Mirandola*. S. l. n. d., in-4°, 4 ff. — *Sermones*. Venise, 1544, in-8°.

Schmidt. — *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français*, VI (1858). — Buckhardt (J.). *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, trad. de Schmidt sur la 2e éd., annotée par Geiger. Paris, 1885, 2 vol. in-8°.

Schonheiz. — *Apologia astrologiæ*. Nurmberga, 1502, in-4°, 24 ff.

Serassi. — *Lettere del Castiglione*. Padoue, 2 vol. in-4°.

Sermon nouveau et fort joyeux, auquel est contenu tous les maux que l'homme a en mariage. Coll. Silvestre, 1830.

Sermones aurei. Paris, Gaudoul, in-16.

Seymour. — *Annæ, Margaritæ, Joannæ, sororum virginum*, heroidum anglarum, in mortem divæ Margaritæ Valesiæ, Navarrorum Reginæ, *hecatodisticon* et aliorum carmina. Paris, 1550, in-8°.

Seyssel. — *Hist. du roy Loys XII*e, éd. 1587.

Sicci (J.-A.). — *De optimo Medico*. Venise, 1551, in-8°.

Silvius (Symon), dit J. de La Haye, valet de chambre de tres chrestienne princesse Marguerite de France, royne de Navarre. — *Le Commentaire de Marsille Ficin*, Florentin, sur le banquet d'amour de Platon. Poitiers, 1546, in-16.

Soillot (Ch.). — *Traité de félicité de vie*, dédié à Louis, sgr de la Gruthuse. Ms. fr. 1154.

Songe doré de la Pucelle. Coll. Silvestre.

Souhart (R.). — *Bibliographie générale des ouvrages sur la Chasse, la Vénerie, la Fauconnerie*, publiés ou composés depuis le xv* siècle jusqu'à ce jour. Paris, 1886, in-8°.

Spagnuoli (Baptistæ Mantuani). — *Omnia opera*. Bologne, 1502, in-f°. — *Opus Calamitatum* cum commentario Sebast. Murrhonis Germani Colmariensis. Cologne, 1502, in-4°. — *Bucolica seu adolescentia* in decem eglogas divisa, ab Jod. Badio Ascensio familiariter ex-

Digitized by Google

posita; carmen ejusd. de S. Johanne Baptista; dialogus ejusd. de vita beata. Cologne, 1507, in-4°.

SPRENGER. — *Malleus Maleficorum*, éd. 1496.

STAPFER. — *La Famille et les Amis de Montaigne*. Paris, 1895, in-8°. — *Montaigne* (Hachette, coll. des gr. écrivains français). — *Rabelais*. Paris, 1889, in-8°.

STENDHAL. — *De la Peinture en Italie*.

STROZII (Titus Vespasianus et Hercules) poetæ, pater et filius. Venise, 1513, 2 t. en 1 vol. pet. in-8°, vélin.

STUMMELII (M. Christoph). — *Studentes*, comœdia de vita studiosorum. Ejusdem, *Carmen de judicio Paridisi*. Francfort, 1550, in-18.

SUARD. — *Mélanges de littérature*, 2e éd. Paris, 1806, in-8°.

SYLVIUS. — *Le Livre de la génération de l'homme*, mis en français par Guill. Chrestien. Paris, 1559, in-8°.

SYMEONI (Gabriello). — *La Vita et Metamorfoseo d'Ovidio*, figurato et abbreviato in forma d'epigrammi. Lyon, 1559, in-8°.

SYGEÆ (Aloisiæ). — *Syntra*. Paris, 1566, in-4°, 8 ff.

SZAMATOLSKI (Siegfried). — *Ulrichs von Hütten deutsche Schriften*. Untersuchungen nebst einer Nachlese. Strassburg, 1891. (*Quellen und Forschungen zur Sprach und Kulturgeschichte der germanischen Völker*.)

TABUREAU (Jacques). *Odes, sonnets et autres poésies gentilles et facétieuses*. Paris, 1574, in-8°. — *Dialogues*.

Louanges et épitaphes de la dme de Valois (Jeanne d'Orléans), *dame de Taillebourg* Ms. fr. 1721, fos 107 et suiv.

TAINE. — *Voyage en Italie*, 2e éd.

Mémoires de Tavannes (*Panthéon littéraire*).

Tariffa delle Puttane di Venegia (XVIe siècle). Texte italien et traduction littérale). Paris, 1883.

TELIN (Guill.) de la ville de Cusset. — *Bref sommaire des sept vertus*. Paris, 1533, in-4°. — *Les Ténèbres de mariaige*, lesquelles furent, sans mention, composées par ung vray martir, lequel fut dix ans au servage. Pet. in-16, s. l. n. d.

Tesoro dei Novellieri Italiani. Paris, 1847, in-8°.

TEXTORIS (Joannis Ravisii), Nivernensis. — *Epistolæ*... Paris, 1535, in-18. — *De memorabilibus et claris mulieribus*, Paris, 1521, in-f°.

THAMIN. — *Saint Ambroise et la morale chrétienne au* IVe *siècle*. Paris, 1895, in-8°.

THÉRÈSE (Sainte). — *Œuvres*, éd. Migne. Paris, 1840, 2 vol. gr. in-8°.

THEUREAU (Louis). — *Etude sur la vie et les œuvres de Jean Marot*. Caen, 1873, in-8°.

THIBALDEO (Ant.). — *Stantie nove*. Venise, 1522, in-8°.

THIBAUT (Fr.). — *Quid de puellis instituendis senserit Vives*. Paris, 1888, in-8°. — *Marguerite d'Autriche et Jehan Lemaire de Belges* ou de la littérature et des arts aux Pays-Bas sous Marguerite d'Autriche. Paris, 1888, in-8°.

THOMAS (Gabriel). — *Michel-Ange poète*. Etude sur l'expression de l'amour platonique dans la poésie italienne du Moyen Age et de la Renaissance. Paris, Nancy, 1892, in-8°.

THOMAS. — *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles*, 2e éd., 1772.

Archives du château de Thouars.

THUASNE. — *Buchardi Diarium*. Paris. 3 vol. in-8°.

THUREAU-DANGIN. — *Saint Bernardin de Sienne*. Paris, 1896, in-16.

TIPHERNI (P. Gregorii) poetæ illustris. — *Opuscula*. Francisci Octavii poetæ Elegiæ. Ejusdem epistolæ amorum ad Juliam, Sulpitiæ carmina LXX (quæ fuit Domitiani temporibus) nuper Georgii Merulæ opera, in lucem edita, Argentorati, 1509.

TIRABOSCHI. — *Storia della letteratura italiana*, t. VI, VII.

TIRAQUELLI (Andreæ) Fontinacensis judicis, *Ex commentariis in Pictonum consuetudines sectio de legibus connubialibus* (t. III), diligenter recognita et tersa erasis spurcitiis per dolum insertis. Paris, 1515, in-4°. — *Francisci Barbari, patricii Veneti, oratorisque clarissimi, de re Uxoria libelli duo*. Paris, 1513, pet. in-4°.

Bibl. Nat., *Titres Orléans*, t. XI.

Digitized by Google

TOLOMEI (Claudio). — *Lettere*, lib. sette. Venise, 1547, in-8°.

TORDI (D.). — *Luogo ed anno di nascita di Vittoria Colonna*. Turin, 1892, in-8°.

Le saint, sacré, universel et général Concile de Trente, légitimement signifié et assemblé sous Nos SS.-PP. les Papes Paul III l'an 1545-1547, Jules III l'an 1551-52, et sous Nostre S.-P. Pius IV, 1562-63. Paris, 1588, in-12.

TREUTSCH VON BUTTLAR. — Dans *Zeitschrift für Kulturgeschichte*, bd. IV, h. 1-2.

TROSS (Edwin). — *Cent cinq rondeaulx d'amour*. Publiés, d'après un manuscrit du commencement du XVIe siècle. Paris, 1863, pet. in-8°. — *Œuvres de Louise Labé*. Paris, 1871, in-8°.

Tutti i trionfi, carri, mascherate, o canti carnascialeschi, andati per Firenze dal tempo del Magnifico Lorenzo de Medici sino all' anno 1559. Cosmopoli, 1750, in-8°.

ULLOA (Alf.). — *La Historia dell' impresa di Tripoli di Barberia*, della presa del Pegnon di Velez della Gomera in Africa, et del successo della potentissimi armata Turchesca, venuta sopra l'isola di Malta l'anno 1565. La descrittione dell' Isola di Malta delle Zerbe, et del Forte de Christi. S. l. n. d., in-4°.

Utilissime musicales regule cunctis pernecessarie, plani cantus, simplicis contrapuncti, rerum factarum, tonorum seu organorum usualium et artis accentuandi tam speculative quam practice novissime impresse. Paris, 1510, in-8°.

VAISSIÈRE (P. de). — *De Roberti Gaguini vita et operibus*, 1425-1501. Paris, 1896, in-8°.

VALLE (Laurentii), *De Voluptate ac vero Bono. Declamationes ac Disputationes*. Paris, 1512, pet. in-4°.

VALMAGGI (L.). — *Per le fonti del « Cortegiano » del Castiglione* (*Giornale storico della Letteratura italiana*, fasc. 40-41, 1889).

VAUZELLE (De). — *L'Humanité du Christ*, d'Arétin. Lyon, 1539, in-8°.

VECELLI. — Coll. de costumes.

VEGIO. — *De Educatione liberorum et eorum claris Moribus*. Paris, le 23 mars 1511 (anc. st.), pet. in-4°.

VERGILIO. — Sei primi Libri del *Eneide*, tradotti a piu illustre et honorate donne et tra l'altre à la nobilissima et divina Madonna Aurelia Tolomei de Borghesi, a cui ancho e indirizzato tutto il presente volume. Venise, 12 octobre 1540, in-16.

VERULAM. — *Libellus de moribus in mensa servandis* (avec préface de Guillaume Durand). Paris, 1560, in-8°.

VILLARI (Pasq.). — *Savonarola ed i suoi tempi*. Florence, gr. in-8°, 2e éd. — *Dispacci di A Giustinian*, 4 vol. in-16.

VILLERMONT (Ctesse Marie de). — *Hist. de la coiffure féminine*. Paris, 1892, gr. in-8°.

VINCENT (Mme). — *Les Femmes pairs de France*. Mémoire lu à la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne, le 22 avril 1897 (très obligeamment communiqué par l'auteur).

VISCONTI (P.-E.). — *Le rime di Vittoria Colonna*. Rome, 1840, gr. in-8°.

Vita Ade et Eve. S. l. n. d., in-4° (Naples ?).

VITET. — *Etudes sur l'histoire de l'Art*, 2e édit., 4e série.

VIVALDI (Jo. Lud.). — *Opus regale* in quo continentur infrascripta opuscula. Epistola consolatoria in qua tria optima remedia ad repellendum omnes causas tristicie aperiuntur. — Preambulum sequentis opusculi in quo agit, de officio pietatis in defunctos, etc. — Tractatus cur. de laudibus ac triumphis trium liliorum quæ in scudo regis christ. figur. — Tractatus aereus de pugna partis sensitive et intellective, etc. Asti, 1507, in-f°.

VIVES. — *Opera*. Bâle, 1555. V. *Delboulle*.

VOLPI. — *Storie intime di Venezia*. Venise, 1896, in-8°.

VOIGT (G.). — *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums*. Berlin, 1880-1881, 2 vol. in-8°.

WADDINGTON (Ch.). — *Ramus*. Paris, 1855, in-8°. — *La Renaissance des lettres et la philosophie au XVe siècle*. Paris, 1878, in-8°.

YRIARTE. — *Venise*. In-f°. — *La Vie d'un patricien de Venise*. Paris, 1874, in-8°. — *Isabelle d'Este et les artistes*

Digitized by Google

de son temps (*Gazette des Beaux-Arts*, 1895-1896).
Ystore Anthonine. Ms. fr. 1371.
ZELLER. — *Italie et Renaissance*. Paris, 1883, in-12. — *Ulrich de Hütten*, sa vie, ses œuvres, son temps. Rennes, 1849, in-8°.
ZVINGLII (Huldr.), *Opera*. Zurich, 1530, in-f°

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

Masculinisme des pays Anglo-Saxons. — Féminisme des pays latins 1

PRÉFACE

Origine italienne du mouvement féministe de la Renaissance. — Protestations contre la guerre, contre la force, contre la matérialisation de l'esprit religieux et la faillite de la science. — Recours à l'esprit du cœur. — Recherche du bonheur vrai. — L'idéalisme, et la sélection par la femme. — « Amour et foi. » — Croisade d'amour. — Culte de la vie et haine de la mort. — La femme, « moteur de la vie ». — Rôle énergique et tranquillisant des Italiennes au xve siècle. — Conquête de la France par l'esprit nouveau. — Sentiment général de la société nouvelle. 7

LIVRE PREMIER

LA VIE DE FAMILLE

CHAPITRE PREMIER

LE MARIAGE

Caractère réaliste et difficultés du mariage. — Qu'il ne faut pas se marier dans un but de satisfaction personnelle. — Mariage de la jeune fille, les yeux fermés. — Rôle du père. — Age du mariage. — Entrevues. — Réflexions paternelles. — Les idées du futur. — Son criterium physique et moral. — Son malaise. — Crise finale. — Les idées de Michel-Ange et de Raphaël. — Pompes

Digitized by Google

et fêtes matrimoniales. — Noces napolitaines, florentines, vénitiennes. — Les côtés intimes de la fête. — Noces françaises. — Voyage des jeunes mariées. — Sens moral de ce luxe... 33

CHAPITRE II

LA FEMME MARIÉE

L'esprit de maternité. — Science, toute physique, du mariage. — Difficultés intérieures. — Le platonisme dans le mariage. — Les demi-femmes. — Les non-femmes. — Vocation médicale des femmes. — Femmes garde-malades. — Femmes-médecins. — Affranchissement des femmes au point de vue médical. — Intimité des femmes et des médecins. — Collections médicales des femmes. — Règles hygiéniques. — La neurasthénie. — La femme directrice du ménage. — La châtelaine. — Direction des gens. — La science de la charité. — Principes des grandes maisons..... 63

CHAPITRE III

LES ENFANTS

1° *La maternité.* — Tendances à la dépopulation, et ses divers motifs. — Infortunes maritales. — Réceptions des nouvelles accouchées. — Impopularité de l'allaitement maternel. — Éducation maternelle des enfants jusqu'à l'âge de sept ans. — Ancien système d'endurcissement. — Nouveaux programmes raisonnés. — 2° *Les garçons.* — Nécessité de développer l'individualisme chez les garçons. — Éducation paternelle. — Influence grandissante de la mère. — Recours à la vie de collège. — Grandeur et décadence des précepteurs. — Entente des précepteurs et des mères. — Surproduction de jeunes gens mondains. — Influence des idées nouvelles sur les programmes. — Décadence de l'esprit de labeur et de discipline..... 98

CHAPITRE IV

L'ÉDUCATION DES FILLES

Éducation toute maternelle des filles. — Vieille théorie du mariage hâtif. — Éducation surtout physique et morale. — Opinion des moralistes, des médecins ; conseils d'Anne de France. — Système utilitaire de l'Allemagne. — L'école intensive : Vivès, sainte Thérèse; système espagnol. — L'école esthétique : Dolce; système italien. — Louise de Savoie. — Théorie nouvelle du

Digitized by Google

mariage tardif. — Protestations contre le réalisme de l'éducation. — Précepteurs de jeunes filles. — Liberté morale des jeunes filles. — Protestations contre leurs lectures. — Le roman de jeunes filles, selon Anne de France. — Le *flirt*. — La course au mari. — Idées diverses à cet égard. — Coquetteries, amours, soubrettes. — Sermon de Jean Raulin. — La vie des champs..... 121

CHAPITRE V

LE MARI ET LES DIVERSES MANIÈRES DE S'EN DÉBARRASSER

Le mari est seigneur et maître; son autorité absolue. — Le bâton. — La femme mineure. — Griefs du mari contre le mariage. — Griefs de la femme. — Se garer de la tentation d'amour. — *Modus vivendi*. — Femmes dotées on non dotées; progrès majeurs de l'influence des femmes par le système de la dot. — Philosophie pratique. — Les vides du cœur. — Femmes séparées ou divorcées. — Les veuves — Faste sentimental. — La femme de mari mort. — Veuves classiques; leur esprit d'ordre, leur piété.

Veuves gaies. — Vertu des veuves. — Avantages et inconvénients du veuvage. — Le remariage. — Sincérité des femmes, lorsqu'elles disent du bien du mariage..... 153

LIVRE II

LA VIE DU MONDE

CHAPITRE PREMIER

LA PHILOSOPHIE DE LA VIE

Esprit individualiste et antiphilosophique de la France. — Épanouissement des salons. — Règne de l'argent. — Légitimation en Italie du règne de l'argent. — Le programme romain. — La société française. — Remèdes proposés contre le socialisme chrétien. — Anne de France. — L'école du cardinal d'Amboise. — Principes de la sociologie sentimentale. — Raison d'être sociale du platonisme. — Son origine à Florence. — Développement de la doctrine. — L'aristocratisme intellectuel. — Le platonisme passé à l'état de parfum à la mode. — Discussions sur le vrai caractère de l'amour. — Cataneo. — L'éloquent Bembo. — Pétrarquisme. — Élévation des sentiments par le platonisme. — Michel-Ange. — Résistances françaises au platonisme. — Le platonisme triomphe par l'italianisme et le féminisme. — Anne de France. — Marguerite de France et sa philosophie générale..... 189

Digitized by Google

CHAPITRE II

LA SCIENCE DU PLATONISME

Le platonisme est-il dangereux pour les femmes? — Double système pour capter les hommes: la passion ou la sensibilité. — Répandre l'amour est le but de la vie, et le secret du bonheur. — La vertu platoniste. — Critiques contre la pratique de cette vertu. — École d'Anne de France. — Vittoria Colonna et Michel-Ange. — Ecole philosophique. — Multiplication et abstraction. — L'amour par devoir. — L'amour de princesses. — Le voile mystérieux. — Recrutement pratique du platonisme. — Sources de l'amour et du réamour..... 242

CHAPITRE III

LE SACERDOCE DE LA BEAUTÉ

La science consiste à extraire partout la parcelle de bonheur ; et d'abord de soi-même. — La beauté, devoir social. — Le charme n'a pas de règles physiques. — Femmes minces et non minces; femmes blondes ; la peau, les yeux. — Beauté du corps. — Michel-Ange et Dürer. — Les portraits de femmes en Vénus. — Prudence des femmes. — Fantaisies des artistes. — La princesse Jeanne d'Aragon. — Marguerite de France costumée en âme. — Réceptions au petit lever. — Les « Innocents ». — L'art de rester jeunes, ou de se refaire une jeunesse. — Toilette d'une dame. — La mode. — Symphonies intellectuelles des couleurs. — Luxe. — L'architecture. — Le goût des beaux meubles..... 265

CHAPITRE IV

LE CADRE MONDAIN

La science des dîners. — La conversation à table. — Le bal, la danse ; l'usage des baisers. — Protestations des Réformés. — La visite à l'église. — Les pèlerinages. — Les jardins et la campagne. — Les fleurs. — Le chien et le perroquet. — Le cheval. — La chasse romaine et platonicienne. — La chasse savante; Budé, Blondo. — Les animaux de parc. — La Nature. — La vie des eaux ; l'eau pure ; les eaux sérieuses; les eaux amusantes. 312

Digitized by Google

CHAPITRE V

LES RESSOURCES INTELLECTUELLES

La bibliothèque. — Éparpillement et dilettantisme de la curiosité. — Goût pour les Nouvelles, les Facéties, les Romans. — Les vieux poètes. — La musique. — Les instruments, la voix humaine. — Musique intellectuelle. — Musique d'harmonie. — Musique sacrée. — Musique de chambre. — Musique à grand orchestre. — Discussions sur l'abus de la musique. — Le théâtre. — Phèdre, Bibbiena. — La *Calandra*. — Luttes contre le théâtre. — Les idées françaises..... 356

CHAPITRE VI

LA CONVERSATION

Art de la conversation ; son rôle suprême. — Triomphe des femmes. — Ton de la conversation. — Esprit philosophique. — Variété de la forme. — Sujets de conversation. — Conversation française. — Mots vifs. — Petits jeux. — Narrations. — Dissertations. Gaietés. — La correspondance, regain de la conversation. — Lettres de famille. — Lettres de grand style. — Ton des lettres. — Quelques lettres italiennes..... 388

LIVRE III

L'INFLUENCE DES FEMMES

CHAPITRE PREMIER

L'INFLUENCE POLITIQUE

Les femmes restent étrangères aux choses tranchantes : la guerre, la justice. — Femmes politiques malgré elles. — Isabelle d'Aragon. — Jeanne d'Aragon. — Anne de France. — Retour de l'ambition à l'amour. — Femmes inquiètes. — Renée de France. — Héroïsme purement défensif des femmes. — Les dames de Sienne, de Pise. — Isabelle la catholique. — Catherine Sforza. — La femme selon Michel-Ange..... 423

CHAPITRE II

L'INFLUENCE MORALE

Le bon vieux temps. — Dégénérescence morale. — L'ambition, l'argent. — Fallait-il guérir le mal par le système italien, des semblables, ou par le système allemand, des contraires ? — La

Digitized by Google

vertu doit-elle être nécessairement ennuyeuse ? — L'embarras de Raphaël. — Les antiplatonistes. — Louise de Savoie, Rabelais. — Travail d'amélioration, par deux procédés. — 1° *Amollissement de la vertu.* — Systèmes divers, sur le mariage; union libre; système du contrat; système du dédoublement. — Firenzuola. — Le mariage de cœur. — Platonisme secondaire et transactionnel. — Le système des transactions. — Aumônes sans conséquences, pour appâter l'animal humain. — La dégustation de l'amour, par le dilettantisme italien. — L'assaut. — L'amour formé d'un rêve. — Prière ! — 2° *Ennoblissement du vice.* — Essai de purification de l'amour charnel. — Les « cortigiane » d'Italie, et leur influence morale. — Tullia d'Aragona. — Imperia. — Venise. — François Ier. — Système français du double ménage. — Diane de Poitiers. — Bembo douloureux ! — L'entraînement ! Adoucissement des formes et des forces. — Féminisation des hommes. — La question de la barbe... 442

CHAPITRE III

L'INFLUENCE INTELLECTUELLE

Conquête des hommes par l'esprit. — Armée des femmes intellectuelles. — Isabelle d'Este. — Anne de France. — Marguerite de France ; sa théorie. — Les amis et commensaux de Marguerite. — L'état-major intellectuel de la France. — Les Egéries. — Difficulté de ce gouvernement. — Vittoria Colonna et Arétin. — Les douceurs et les compliments. — Le contrôle des manuscrits. — L'affection. — L'aide pécuniaire. — Nécessité du mécénat féminin 505

CHAPITRE IV

L'INFLUENCE INTELLECTUELLE (*Suite*)

Résultats de l'influence féminine. — Littérature à la louange des femmes. — Pompeo Colonna. — Les deux écoles du goût : la passion, la sensibilité. — Castiglione. — Littérature de conversation. — Poésies fugitives. - Temples de haute poésie. — Littérature de caniches et d'oiseaux. — L'aïeul de *Vert-Vert*. — Les Espagnoles. — La France : Lyon. — Accusation de frivolité. — Le scepticisme allemand. — La lutte en France. — Le jeu « pour ou contre » les femmes. — Timidité des femmes françaises. — L'esprit des prélats..... 541

CHAPITRE V

L'INFLUENCE RELIGIEUSE

Progrès de la sensibilité religieuse. — Comparaison des femmes et de la lune. — Avènement de l'esprit sentimental. — Le libre

Digitized by Google

examen à Rome et en Italie. — Religion philosophique. — Entrée en scène des femmes, prêtres, comme elles sont médecins. — Traditions religieuses des femmes en France. — Décadence de la foi. — Libéralisme romain. — Situation du clergé français. — Alliance des femmes et du clergé esthéticien. — Principes libéraux de cette alliance. — Femmes bibliennes. — Religion aristocratique. — — Les écrits des anciennes femmes mystiques : Gabrielle de Bourbon, Catherine d'Amboise. — Les écrits mystiques de Marguerite de France. — Les idées de Marguerite de France. — Ses rapports avec les *palinods*. — Les mystiques. — Le mysticisme de dédoublement. — Conversations directes avec Dieu. — Caractère riant du nouveau mysticisme. — Pétrarquisme spirituel. — Corrège. — Vittoria Colonna, Vergerio. 574

CHAPITRE VI

L'INFLUENCE RELIGIEUSE (*Suite*)

Contempteurs du libéralisme mystique. — Les savants. — Reproches adressés au parti libéral : paganisme, matérialisme. — Lutte des femmes contre ces tendances. — Les moines : l'esprit-moine. — La lutte contre les moines ; le pour et le contre. — Rabelais. — Folengo. — Les moines allemands. — Soulèvement du bas clergé contre le libéralisme et l'esthétisme : Luther, Calvin. — Lutte des Réformateurs contre les femmes et la liberté de penser. — Vittoria Colonna et Ochino. — Direction en France du parti libéral et esthéticien. — Marguerite de France, et son rôle actif. — Théorie féministe de Postel. — Christ. de Longueil. — Réponses de Luther, de la Sorbonne, des partis théologiques..... 619

CONCLUSION

Insuccès total de l'œuvre féministe. — Déboires de Marguerite de France. — Réaction contre le cosmopolitisme et l'intellectualisme. — L'esprit de la Pléiade. — L'amour du plein air. — Marguerite de Savoie. — Chute de l'esprit romain. — Montaigne. — Derniers effets du féminisme. — Le triomphe de la mort. — Les erreurs du féminisme de la Renaissance. — Disparition du système esthétique. — Sensualisme du XVIIIe siècle. — Naturalisme de Ruskin..... 647

Table des titres de références, incomplètement indiqués dans les notes..... 687

Digitized by Google

Digitized by Google

TOURS
IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES
6, RUE GAMBETTA.

Digitized by Google

20
11
18

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE BORROWER WILL BE CHARGED THE COST OF OVERDUE NOTIFICATION IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

BOOK DUE-WID
CANCELLED
NOV 7 1977
DEC - 2 1977

CANCELLED
MAY 5 1988
7500098

CHARGED
Cancelled

BOOK DUE-WID
CANCELLED
NOV 28 1977
DEC - 2 1977
OCT 29 1977

WIDENER
BOOK DUE
JUN 1 1992

Digitized by Google

Digitized by Google